QUATRIÈME ANNÉE. — N° 51 | 10 Centimes | 1er-15 JANVIER 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENT : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5. LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

1893

La Paix Universelle

A SES LECTEURS

SOMMAIRE :

L'ENVOUTEMENT [1]

I

Le *Cosmos* a rendu compte, dans un de ses derniers numéros (2), de mes expériences sur l'envoûtement avec une bienveillance à laquelle je suis d'autant plus sensible que, comme on l'a dit, les études de ce genre *sentent le fagot*. Je me trouve exposé, d'une part, aux défiances d'un certain nombre de personnes pieuses qui craignent de voir exploiter les phénomènes de ce genre contre leurs croyances religieuses ; d'autre part, une foule de gens considèrent comme une atteinte à leur capital intellectuel tout ce qui tend à infirmer les théories qu'ils ont eu tant de peine à apprendre, ou qu'ils enseignent. Cela a existé et existera de tout temps, car chaque génération s'imagine qu'elle est arrivée à un degré de perfection tel, que les critiques qui lui ont fait rejeter les croyances de la génération précédente ne peuvent s'appliquer à elle-même.

Je demande la permission au lecteur de lui citer, à ce propos, deux passages écrits à la fin du XVIIe siècle, l'un par un physicien, l'autre par un théologien.

Voici d'abord les réflexions dont Pascal croyait devoir prudemment faire précéder, dans sa *Préface sur le Traité du vide*, l'exposé de ses découvertes sur la pesanteur de l'air, où il ne s'agissait pourtant que de phénomènes bien moins délicats et bien plus faciles à reproduire que ceux que nous étudions aujourd'hui.

« Bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer ; et considérons que, s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes, et la postérité, du fruit de leurs inventions.

« Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils ont acquises de la même sorte, et, à leur exemple, en faire les moyens, et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant.

« Car, qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter les anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait pour ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ?

« Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets ; le temps les révèle d'âge en âge, et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue.

(1) Cet article devait être publié par la *Paix universelle* dans le numéro du 16-30 novembre. L'abondance et l'actualité des matières ne nous auraient pas permis de le faire plus tôt sans lui faire subir de coupure.

(2) Dans le travail ci-dessous, on remarquera peut-être quelques phrases qui diffèrent un peu, nous l'avouons, de ce qu'elles seraient si nous les avions écrites nous-mêmes ; mais nous avons pensé que les lecteurs nous sauraient gré de leur donner sans modifications ni restrictions l'intéressant mémoire que M. de Rochas, le savant colonel administrateur de l'école polytechnique, veut bien nous envoyer, ce dont nous le remercions ; chacun connaît sa haute compétence dans ces questions difficiles qui côtoient les frontières de la science.

« *Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement, et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient en proportion.*

« C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépriser les anciens et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degré aux nôtres, et que, dans ces avantages, nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux; parce que, s'étant élevés jusqu'à un certain degré, où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et, avec moins de peine et moins de gloire, nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue, et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tout néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

« Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter comme s'ils n'avaient pas laissé de vérité à connaître..... »

Quelques années après, en 1693, l'abbé de Vallemont, dans sa *Physique occulte*, publiée à l'occasion de la célèbre poursuite d'un meurtrier par Jacques Aimar et sa baguette (2), émettait les sages réflexions qu'on va lire. J'ai laissé avec intention subsister l'énumération de certains faits auxquels notre génération ne croit plus pour montrer que les raisonnements les mieux établis ne suffisent pas toujours pour nous maintenir dans la vérité et que, dans les sciences naturelles, ce qu'il faut établir avant tout, c'est la réalité des phénomènes.

« Nous ne devons pas mesurer l'étendue du pouvoir de la nature par les bornes étroites de notre intelligence. Ce serait, sans doute, une mauvaise conséquence de dire : « Je ne conçois pas comment cela peut se faire; donc cela n'est pas naturel; donc il y a de la diablerie. » Il y a même beaucoup à dire à ce raisonnement, puisqu'on suppose que l'on comprend tout ce qui est naturel; en quoi certainement on se trompe fort, car il y a, dit Pline, beaucoup de choses cachées dans le sein de la nature qu'il ne nous est pas possible de pénétrer. *Natura vero verum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret.* (*Hist. nat.*, lib. VII, cap. 1.)

« Les philosophes ont-ils jamais bien expliqué les raisons du flux et du reflux de la mer? Ont-ils démêlé comment un enfant devient marqué des fleurs et des fruits que sa mère a désiré avoir durant qu'elle le portait dans son sein? Conçoivent-ils pouquoy l'aimant et l'aiguille de boussole déclinent du septentrion, tantôt vers l'Orient, tantôt vers l'Occident? Ont-ils une idée bien claire et bien distincte pourquoy l'aimant repousse par un pôle le fer qu'il avait attiré par l'autre? Savent-ils pourquoy certaines fontaines se tarissent en cas de disette et pourquoy d'autres coulent plus que de coutume en temps de fertilité et d'abondance? Pourquoy quand un père ou une mère de famille meurt, les abeilles meurent aussi ou bien quittent leurs ruches et la maison? Pourquoy il s'élève des vents et des tempêtes quand il arrive qu'un malheureux désespéré se sert de bourreau à lui-même? Pourquoy les fleurs dont on orne les fenêtres et les cheminées se flétrissent et meurent à la mort du maître de la maison? Pourquoi les playes d'un homme empirent et deviennent plus douloureuses par l'approche d'une personne qui a été mordue d'un chien ou de quelque serpent? Pourquoy les playes d'un homme assassiné se rouvrent à la présence d'un meurtrier? S'il est vray que tous ces effets et une infinité de semblables soient aussi réels que Cameriarus, Fromann, Gaspar Arejes et Pline le disent?

(2) Voir à ce sujet, dans le *Mercure* d'août 1692, un récit attribué au procureur du roi à Lyon, chargé de la poursuite, et, dans les *Leçons d'éloquence judiciaire* de Berryer (p. 666), un résumé de toute l'affaire.

« Quoique, entre plusieurs de ces effets merveilleux qui sont rapportés par les physiciens, il y en ait quelques-uns de fabuleux et qui ne se soutiennent que par la sotte crédulité des esprits simples, lesquels n'examinent jamais rien, on ne laissera pas de demeurer d'accord qu'il y a un très grand nombre d'effets purement naturels que ceux qui ont le plus étudié la nature n'ont jamais pu expliquer et qu'on serait pourtant ridicule d'attribuer au démon...

« C'est donc une injustice d'attribuer à la magie des effets dont on ne comprend pas le mécanisme. Accusons la faiblesse de notre esprit plutôt que de nous en prendre à la nature. Croyons-nous qu'elle n'agisse jamais qu'à découvert et sensiblement?

« Faudra-t-il qu'elle emploie toujours des agents visibles et palpables pour que nous lui conservions l'honneur du prodige? Dès qu'elle se dérobera à nos sens, faut-il qu'elle soit exposée à la censure de notre esprit? Tout ce qui ne se fera point sous nos yeux sera-t-il toujours fait par le diable? N'y a-t-il que le démon qui soit un agent invisible? N'y a-t-il point aussi de petits corpuscules qui peuvent se porter invisiblement de l'agent sur le patient et joindre par un contact physique deux corps qui paraissent désunis aux yeux et éloignés l'un de l'autre? Combien les machinistes font-ils de choses par leur art, qui nous paraissent des enchantements et que nous ne comprenons point? Combien, à plus forte raison, la nature fera-t-elle des choses qui nous surpassent infiniment davantage, puisqu'elle est, comme dit si bien Galien, le plus habile ouvrier qui soit au monde?

« La nature, selon Bartholin (*De natur. mirabilib.*, p. 72), est un abîme qu'il ne faut pas sonder seulement par le ministère des sens; ce sont des juges subalternes dont la juridiction est trop bornée pour juger de l'étendue de son pouvoir. Quand nous donnons l'esprit pour guide à nos sens, combien nous arrive-t-il encore souvent de demeurer court sur quantité d'effets qui se présentent tous les jours? Et après beaucoup de travail et d'applications d'esprit, il faut bien quelquefois nous contenter d'expliquer, par analogie, plusieurs effets que nous ne saurions développer précisément par eux-mêmes. Le grand Scaliger n'avait pas tort, quand il se récriait, je crois que c'est contre Cardan : « Toy, qui fais le savant, dis-moy bien clairement ce que c'est qu'une de ces pierres dont tu trouves tant sous tes pas? » *Dic mihi formam lapidis, qui tamen quotidie tuis observatur oculis et Phillida solus habeto.* »

. . . .

II

Après avoir répondu par avance aux objections générales, je vais essayer de faire comprendre comment j'ai été conduit à tenter certaines expériences et comment les faits que j'ai observés me paraissent se rattacher à ceux que personne ne conteste.

On sait qu'il existe des individus organisés de telle sorte qu'en agissant sur eux au moyen de procédés divers, dont les plus simples et les plus efficaces sont des passes analogues à celles que l'on fait pour déterminer l'aimantation d'un barreau d'acier, on parvient à les plonger dans un sommeil spécial présentant des phases assez nettement caractérisées.

On a remarqué que ceux de ces *sujets* dont la sensibilité cutanée était normale pendant la veille, devenaient insensibles dès les premiers instants de ce sommeil particulier que j'appellerai désormais *l'hypnose*. Au contraire, les sujets qui sont affligés, à l'état de veille, de l'insensibilité cutanée, reprennent généralement dans les premiers états de l'hypnose la sensibilité normale. D'autre part j'avais eu, à maintes reprises, l'occasion d'observer que les sujets, arrivés à un degré suffisant d'hypnose, sentaient mon contact quand je m'approchais d'eux sans toutefois les toucher.

De là, il était licite de conclure que les choses se passaient comme si la sensibilité, dont le domaine paraît s'étendre ordinairement du cerveau à la surface de la peau, pouvait parfois s'arrêter en deçà ou se prolonger au delà. Cette hypothèse était d'autant plus admissible, au moins provisoirement, que le sens du tact, dont le goût est un cas particulier, est le seul qui paraisse s'exercer au contact. Aussi, les anciens philosophes, se fondant sur ce que l'on ne voit, l'on n'entend, l'on ne sent, l'on ne goûte bien, que l'on regarde, l'on écoute, l'on flaire, ou l'on déguste, avaient admis que l'un des éléments de nos sensations était la projection d'effluves matériels lancés par la volonté sur la surface de notre corps, à la rencontre du rayonnement des corps extérieurs.

La plupart des sujets, quand on hyperesthésie les yeux par certaines manœuvres, voient s'échapper, des animaux, des végétaux, des cristaux et des aimants, des lueurs qui pourraient avoir un rapport direct avec ces rayonnements. C'est ce qu'a constaté pour la première fois, il y a une cinquantaine d'années, par de nombreuses expériences, un savant chimiste autrichien, le baron de Reichenbach.

Chez l'homme, ces effluves sortent des yeux (1), des narines, des oreilles et de l'extrémité des doigts, pendant que le reste du corps est simplement recouvert d'une couche analogue à un duvet lumineux. Quand on extériorise la sensibilité d'un sujet, le sujet *voyant* voit cette couche lumineuse quitter la peau et se porter précisément dans la couche d'air où l'on peut constater directement la sensibilité du patient par des attouchements ou des pincements.

En continuant les manœuvres propres à produire l'extériorisation, j'ai reconnu, à l'aide de ces divers procédés, qu'il se produisait successivement une série de couches sensibles très minces, concentriques, séparées par des zones insensibles; et cela jusqu'à plusieurs mètres du sujet. Ces couches sont espacées d'environ 5 à 6 centimètres, et la première n'est séparée de la peau insensible que de la moitié de cette distance.

D'après la théorie des ondulations, qui sert aujourd'hui à expliquer la propagation et les propriétés de la lumière, du son et même de l'électricité, on peut supposer que ces couches sensibles et ces zones insensibles sont dues à des interférences d'ondes produisant des maxima et des minima, et il était naturel de chercher à voir si les ondes de vitesse ou de direction différentes, nécessaires pour produire ces interférences, n'étaient pas dues aux deux grands mouvements rythmiques des corps humains, les battements du cœur et la respiration.

J'ai été ainsi conduit à essayer si ces ondes, auxquelles je donnerai, comme Rechenbach, le nom *d'od*, jouissaient de la propriété de se refléchir et de se réfracter comme les autres ondes, étudiées en physique.

A l'aide d'un prisme en plâtre de 0m 30 de côté, j'ai fait d'assez nombreuses expériences en en variant les conditions, mais le phénomène principal s'est compliqué de phénomènes accessoires, et tout ce que je crois pouvoir conclure de mes observations, c'est que le prisme de plâtre laisse passer les ondes en les deviant, suivant une loi que je n'ai pu encore dégager.

Ce que je considère comme nettement établi, c'est que les liquides en général, non seulement arrêtent l'od, mais le dissolvent: c'est-à-dire qu'en faisant traverser, par exemple, un verre rempli d'eau par une des couches sensibles les plus rapprochéees du corps, il se produit une *ombre odique*, les couches suivantes disparaissent derrière le verre sur une certaine étendue; de plus l'eau du verre devient entièrement sensible et émet même, au bout d'un certain temps (probablement quand elle est saturée), des vapeurs sensibles qui s'élèvent verticalement de sa surface supérieure. Enfin, si l'on éloigne le verre, l'eau qu'il contient reste sensible jusqu'à une certaine distance au delà de laquelle le lien qui l'unit au corps du sujet semble se rompre après s'être graduellement affaibli. Jusqu'à ce moment, le sujet perçoit, sur la partie de son corps la plus rapprochée de l'endroit où était l'eau chargée lorsqu'elle s'est chargée de sa sensibilité, tous les attouchements que le magnétiseur fait subir à cette eau, bien que la région de l'espace où l'on a transporté le verre ne contienne plus, en dehors de ce verre, de parties sensibles.

(1) Tout récemment, le Dr Luys, à la Charité, a pu diagnostiquer certaines maladies nerveuses, d'après la couleur des effluves oculaires des malades, décrits par un sujet voyant.

III

L'analogie que présente ce phénomène avec les histoires de personnes qu'on fait mourir à distance, en blessant une figure de cire modelée à leur image, était évidente. J'essayai si la cire ne jouirait pas comme l'eau, de la propriété d'emmagasiner la sensibilité, et je reconnus qu'elle la possédait à un haut degré, ainsi que d'autres substances grasses, visqueuses ou veloutées, comme le cold-cream et le velours de laine. Une petite statuette, confectionnée avec de la cire à modeler et sensibilisée par un séjour de quelques instants en face et à une petite distance d'un sujet extériorisé, transmettait à ce sujet les sensations des piqûres dont je la perçais: vers le haut du corps si je piquais la statuette à la tête, vers le bas si je la piquais aux pieds. (C'est-à-dire que la piqûre était ressentie d'une manière plus ou moins vague dans les régions qui avaient envoyé le plus directement leurs effluves.) Cependant. je parvins à localiser exactement la sensation, en implantant, comme les anciens sorciers, dans la tête de la figurine, une mèche de cheveux coupée à la nuque du sujet pendant son sommeil. C'est là l'expérience dont notre collaborateur du *Cosmos* a été le témoin et même l'acteur; il avait emporté la statuette ainsi préparée derrière les casiers d'un bureau, où nous ne pouvions la voir, ni le sujet, ni moi. Je réveillai Mme L... qui, sans quitter sa place, se mit à causer avec lui, jusqu'au moment où, se retournant brusquement, et portant la main derrière sa tête, elle demanda en riant qui lui tirait les cheveux; c'était l'instant précis où M. X... avait à mon insu tiré les cheveux de la statuette.

Les effluves paraissent se réfracter d'une façon analogue à la lumière qui, peut-être, les entraine avec elle, je pensai que, si l'on projetait, à l'aide d'une lentille, sur une couche visqueuse, l'image d'une personne suffisamment extériorisée, on parviendrait à localiser exactement les sensations transmises de l'image à la personne. Une plaque chargée de gelatino-bromure et un appareil photographique m'ont permis de réaliser facilement l'expérience, qui ne réussit d'une facon complète que lorsque j'eus soin de charger la plaque de la sensibilité du sujet, *avant* de la placer dans l'appareil. Mais, en opérant ainsi. j'obtins un portrait tel, que si le magnétiseur touchait un point quelconque de la figure ou des mains sur la couche de gelatino-bromure, le sujet en ressentait l'impression au point exactement correspondant; et cela, non seulement immédiatement après l'opération, mais encore trois jours après, lorsque le portrait eut été fixé et rapporté près du sujet. Celui-ci paraît n'avoir rien senti pendant l'opération du fixage, faite loin de lui, et il sentait également fort peu quand on touchait, au lieu du gelatino-bromure, la plaque de verre qui lui servait de support. Voulant pousser l'expérience aussi loin que possible, et profitant de ce qu'un médecin était présent, je piquai violemment, sans prévenir, et par deux fois, avec une épingle, l'image de la main droite de Mme L..., qui poussa un cri de douleur et perdit un instant connaissance. Quand elle revint à elle, nous remarquâmes sur le dos de sa main deux raies rouges *sous-cutanées*, qu'elle n'avait pas auparavant, et qui corres-

pondaient exactement aux deux écorchures que mon épingle avait faites en glissant sur la couche gélatineuse.

Voilà les faits qui se sont passés le 2 août, non pas en présence des membres de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, comme on l'a raconté, mais devant trois fonctionnaires de l'Ecole : ils pourront, il est vrai, être académiciens plus tard, mais ils ne le sont pas encore, et, ce jour-là, ils se trouvaient réunis par hasard dans mon cabinet, après être allé toucher leurs appointements chez le trésorier. Je partais le soir même pour Grenoble, et je n'ai pu refaire l'expérience, mais je suis convaincu que j'obtiendrais de nouveau la localisation exacte des sensations (1) ; quant aux stigmates (2), je n'ose l'espérer, la personne chez qui ils se sont produits possédant à cet égard une aptitude qu'on trouve fort rarement et qui, chez elle, est même très irrégulière (3).

IV

L'auteur de la note du *Cosmos* pense que, si j'avais piqué la statuette ou la photographie au cœur, j'aurais pu tuer le sujet. Je ne le pense pas, à moins que cela ne fût arrivé par suggestion ; je ne parviens, en effet, à extérioriser que le sens du tact, et une piqûre à la place du cœur aurait simplement produit, à mon avis, la sensation d'une piqûre sur le sein gauche : je ne me soucie cependant pas de tenter l'expérience.

(1) A mon retour de Grenoble, j'ai retrouvé Mme L..., et j'ai pu recommencer l'expérience de la photographie, qui a réussi sans tâtonnements, en suivant le mode d'opération reconnu bon le 2 août.

L'image ayant été immédiatement fixée, je fis, avec une épingle, une légère déchirure sur la couche de collodion à l'emplacement des mains croisées sur la poitrine : le sujet s'évanouit en pleurant, et, deux ou trois minutes après, le stigmate *apparut et se développa graduellement sous nos yeux*, sur le dos d'une de ses mains, à la place exactement correspondante à la déchirure.

Le cliché n'était, du reste, sensible qu'à mes attouchements ; ceux du photographe n'étaient perçus que lorsque j'établissais le *rapport* en touchant sa personne, soit avec le pied, soit autrement.

Le 9 octobre, une épreuve sur papier ayant été tirée, je constatai que cette épreuve n'avait qu'une sensibilité confuse, c'est-à-dire que le sujet percevait des sensations générales agréables ou désagréables suivant la manière dont je la touchais, mais sans pouvoir les localiser. Deux jours après, toute sensibilité avait disparu aussi bien dans le cliché que dans l'épreuve.

Le Dr Luys m'a dit que, pendant mon absence, il avait essayé de reproduire le phénomène dont on lui avait parlé et qu'il avait pu obtenir la transmission de sensibilité à 35 mètres, quelques instants après la pose.

Enfin on vient de me communiquer l'extrait suivant d'un article qui a paru à Bruxelles, le 12 octobre, dans le journal *Paris-Bruxelles*, sous la signature d'Arsac.

« Nous avons vu répéter l'expérience de la plaque photographique sensibilisée. Les phénomènes rapportés se produisaient chaque fois que les coups d'épingle étaient donnés par l'expérimentateur, par la personne qui avait plongé le sujet dans le sommeil ; en l'absence de l'hypnotiseur, on pouvait, neuf fois sur dix, piquer le portrait sans que l'hypnotisée ressentît aucune douleur. Jamais le sujet n'a témoigné la moindre douleur lorsque le cliché a été piqué par une personne ignorant absolument le but de l'expérience.

« Nous sommes donc enclins à conclure que ce que l'on a pris pour le phénomène de l'envoûtement n'est qu'un phénomène de suggestion. L'envoûtement est possible ; mais, pour l'instant, on ne peut le reproduire que dans certaines conditions nettement définies...

« Ce qu'il faut retenir des expériences de M. de Rochas, c'est que l'extériorisation de la sensibilité est désormais un fait acquis. »

L'observation de M. d'Arsac sur la *nécessité du rapport* confirme les miennes, mais elle ne prouve nullement qu'il y ait là un phénomène de suggestion, ou, pour parler plus exactement, de *transmission de pensée*. J'ai toujours piqué, *sans regarder*, à l'emplacement des mains, et le sujet ignorait, encore plus que moi, où allait se produire la déchirure qui se répercutait sur son épiderme ; je n'ai, du reste, ainsi que je le dis dans le corps de l'article, jamais pu produire avec Mme L.., aucune transmission de pensée. La seule auto-suggestion qui soit admissible, c'est celle qui aurait trait à la production du stigmate sous l'influence de l'imagination au point où le patient avait ressenti la douleur.

Paris, le 15 octobre 1892.

(2) *Stigmate*, en pathologie : trace d'une lésion. *N. d. l. R.*

(3) On a pu quelquefois déterminer chez elle le phénomène de la *dermographie*, c'est-à-dire du gonflement de la peau par le simple passage d'une pointe mousse.

J'ai essayé d'extérioriser, ou plutôt d'hypéresthésier le sens de l'ouïe en sensibilisant un verre d'eau près de l'oreille, puis en parlant à voix très basse contre l'eau que j'avais emportée à une certaine distance ; mais je n'ai produit qu'une légère sensation de chatouillement sur l'oreille, comme celle qu'aurait produite mon souffle. De même pour la vue. Pour le sens du goût et de l'odorat, je suis arrivé à une transmission plus ou moins nette et irrégulière ; ainsi, en me chargeant moi-même ou plutôt en chargeant les liquides de mon organisme de la sensibilité du sujet, j'ai pu faire percevoir à celui-ci les liqueurs que je dégustais ; il m'est arrivé aussi quelquefois, en me plaçant derrière lui, de le faire rire ou s'attrister quand je riais ou m'attristais, mais je ne suis jamais parvenu à lui communiquer la pensée la plus simple, comme l'ordre de lever un membre, même quand j'articulais très fortement cet ordre en moi-même à plusieurs reprises (1). En me servant d'un verre d'eau sensibilisée, dans lequel je plongeais un flacon contenant une odeur forte, certains sujets parvenaient à reconnaître l'odeur, mais ils ne réussissaient plus quand je renouvelais l'expérience avec un second flacon ; deux ou trois fois cependant, j'ai pu déterminer une crise d'extase chez Mlle Andrée, sujet bien connu à Paris pour son extrême sensibilité, en employant un flacon contenant de l'essence de laurier-cerise.

En somme, on voit que, si les procédés dont je me sers rappellent l'envoûtement, ils sont loin d'être aussi redoutables. Il est vrai que je n'ai recours ni au sang humain chaud, qui, très probablement, est un dissolvant extrêmement énergique de la sensibilité, ni aux poisons organiques que les envoûteurs employaient dans leurs *scellatures*, ni aux imprécations haineuses dont les effets malfaisants ne seraient pas plus difficiles à expliquer que la sympathie ou l'antipathie de deux personnes qui ne se sont jamais vues, ni enfin les invocations au diable qui sortent du domaine de la physique (2).

Même en restant dans les données simples que j'ai exposées, il me faut, pour réussir, un certain nombre de conditions qui restreignent singulièrement le champ et la portée de mes opérations.

Il s'agit de trouver d'abord un sujet assez sensible, ce qui est rare ; il est nécessaire ensuite qu'il consente à se laisser endormir et qu'il puisse parvenir à l'état dans lequel sa sensibilité transpire, pour ainsi dire, naturellement (3) et se dissout dans un corps convenable qu'on doit mettre et laisser assez longtemps à bonne distance. Tout cela fait, on ne peut agir sur sa sensibilité cutanée que sous trois conditions : 1° être en rapport avec lui ; 2° ne pas emporter le corps sensibilisé trop loin ; 3° ne pas trop tarder à agir sur ce corps.

J'ai déjà donné quelques détails sur la seconde de ces conditions ; je vais parler maintenant de la première et de la dernière.

V

Le *Rapport* est ce lien mystérieux qui unit le magnétiseur au magnétisé et grâce auquel le sujet, arrivé à un degré suffisant d'hypnose, perçoit l'opérateur à l'exclusion ne toute autre personne, à moins que celle-ci ne soit mise en relation avec lui par un contact ou même un simple regard de celui-là. C'est un des phénomènes fondamentaux du magnétisme ; il a été constaté de tout temps et n'a jamais été expliqué autrement que par la comparaison avec une corde

(1) Mon expérience personnelle pourrait se formuler ainsi : *On communique facilement les sensations, difficilement les sentiments, pas du tout les pensées.*

(2) Il faut tenir compte aussi des exagérations du fait primitif, passant de bouche en bouche, surtout pour des choses de cette nature qui surexcitent l'imagination humaine naturellement portée vers le merveilleux. J'ai pu juger de l'importance de ces travestissements en suivant, de journal en journal, les récits de quelques-unes de mes expériences ; et, cependant, personne n'avait intérêt, comme autrefois, à augmenter la terreur de mon pouvoir occulte.

(3) Et non par un effet de sa volonté, comme l'a dit, par erreur, l'auteur de l'article du *Cosmos*.

tendue, qui entre en vibration, lorsqu'on fait vibrer à côté une autre corde, donnant la même note ou ses harmoniques.

Quand une séance expérimentale se prolonge, la plupart des assistants finissent par entrer en rapport avec le sujet extériorisé, soit par les regards et les attouchements inconscients des magnétiseurs, soit parce qu'ils se chargent peu à peu des effluves du sujet extériorisé, en se trouvant quelque temps dans sa sphère d'action. Le rapport peut également s'établir par d'autres agents naturels, tels que l'électricité de l'air, qui agissent sur le sujet; mais je ne puis qu'indiquer ici ces phénomènes, dont j'ai donné un aperçu sommaire dans mon livre sur les *Etats profonds de l'hypnose* (1), et je passe à la question du temps.

Quand un verre d'eau, par exemple, a été sensibilisé, on remarque généralement qu'après le réveil du sujet, ses propriétés disparaissent assez rapidement, soit que le sujet lui-même sorte peu à peu de l'état d'hyperexcitabilité créé par l'hypnose, soit plutôt que l'od s'évapore; on constate, en effet, qu'en soufflant à plusieurs reprises sur l'eau, ou même en agitant l'air vivement avec les bras, on active la déperdition. Cependant on peut, dans certains cas, conserver assez longtemps la sensibilité du liquide. En voici un exemple :

J'ai sensibilisé une dissolution sursaturée d'hyposulfite de soude, en la plaçant à portée du bras de Mme L..., endormie et extériorisée. Le sujet étant réveillé, un aide a déterminé, à son insu, la cristallisation par les moyens ordinaires, et, au même instant, le bras de Mme L... s'est contracturé, lui faisant éprouver de violentes douleurs. C'était prévu; mais ce qui l'était moins, c'est qu'une douzaine de jours après, devant M. Jolland-Barral, qui a rapporté le fait dans la *Justice*, je sortis d'un placard le ballon qui contenait l'hyposulfite cristallisé dans lequel j'enfonçai la pointe d'un poignard. Un cri terrible retentit aussitôt dans la pièce voisine où Mme L..., ignorant ce que nous faisions, causait avec d'autres personnes; elle avait ressenti le coup, probablement au bras (2), et s'était évanouie en pleurant. Sa sensibilité était donc restée emprisonnée entre les cristaux formés près de deux semaines auparavant; le sujet me fit promettre de ne pas recommencer, et je n'ai pu me rendre compte si elle s'y serait conservée encore longtemps.

Le même phénomène se serait-il produit si le sujet, au lieu d'être dans une pièce voisine et encore sous l'influence d'une magnétisation, avait été loin de moi et dans son état ordinaire? Je ne le pense pas, malgré le fait suivant:

Lors de mes premières expériences dans cette voie, faites pendant l'hiver de 1891, je ne prenais pas la précaution de laisser s'évaporer sur une étagère les liquides sensibilisés, et je les jetais simplement, après chaque séance, par la fenêtre de mon cabinet, sur le pavé de la cour. C'est ce que je fis, notamment, un soir où il gelait et où j'avais opéré sur deux sujets qui devaient revenir le lendemain. Le lendemain, pas de sujets; le surlendemain, j'en vois apparaître un se traînant à peine, et ayant l'air moitié mort; il me raconte que son compagnon et lui ont été tous les deux pris de coliques violentes pendant la nuit qui avait suivi l'expérience, qu'ils ne pouvaient se réchauffer et qu'ils étaient glacés jusqu'aux moelles. Etait-ce à la suite d'une fête dont ils étaient coutumiers, et leur maladie avait-elle été utilisée pour m'apitoyer et obtenir une gratification? C'est possible; mais il en résulta, du moins, que je pris désormais des précautions que je ne crois point inutiles, ainsi qu'on va en juger.

VI

Au XVIe siècle, Robert Fludd, Van Helmont, Maxvell, Kenelme Digby et un grand nombre de médecins admettaient la dissolution

(1) Paris, Michel Carré, 1892, p. 11, note.
(2) Ne m'occupant pas alors du phénomène de la localisation des sensations, je ne pensai pas à le lui demander.

de ce qu'ils appelaient l'*esprit vital* dans les différents liquides qui avaient séjourné plus ou moins longtemps dans l'organisme humain, comme le sang, la sueur, l'urine, la salive, le pus, et l'existence d'un lien *sensible* entre ces liquides et le corps, malgré la distance (1); de là, l'action de la poudre sympathique, de l'onguent des armes, le transfert des maladies dans les animaux et les végétaux (2), et, enfin, les pratiques de la magie noire, par l'empoisonnement des excrétions.

Nos prédécesseurs eurent le tort de considérer comme générales des propriétés qui n'appartenaient qu'à des organisations exceptionnelles. C'est pourquoi leurs théories, basées cependant sur des faits positifs, finirent par tomber dans l'oubli, après avoir été défendues avec constance par ceux qui avaient vu, et attaquées avec acharnement par ceux, beaucoup plus nombreux, qui ne parvenaient pas à voir.

On a eu le tort aussi d'oublier que *natura non facit saltus*, et, qu'entre le sujet très sensible et très rare et le commun des hommes réfractaires aux agents délicats, on trouve tous les degrés de sensibilité. Les phases que j'ai décrites dans mon livre sur les états profonds de l'hypnose sont celles qui se présentent habituellement chez les *sujets* bien équilibrés; ce sont les manifestations normales d'un état spécial du système nerveux ; mais il est des sensitifs chez lesquels telle ou telle faculté se développe aux dépens des autres, et apparait même dès l'état de veille. Tels sont les voyants et les guérisseurs.

J'ai rencontré des personnes qui s'extériorisaient par la seule approche de leur magnétiseur ordinaire ou sous l'influence d'une contrariété, d'un malaise ; plusieurs dames m'ont affirmé qu'elles sentaient parfaitement quand, dans une pièce, on remuait l'eau avec laquelle elles s'étaient lavées ; elles ont soin maintenant de laisser évaporer ces eaux et leur linge de corps avant de le laisser emporter dans des endroits malsains, et elles disent s'en bien trouver.

Nous savons aujourd'hui qu'un certain nombre de maladies se communiquent par les déjections, par les eaux, et nous attribuons la contagion à des microorganismes ; Maxvell et son école avaient fait les mêmes remarques ; mais pour eux ces maladies étaient dues au transfert d'effluves dissous et viciés (3). Sommes-nous assez sûrs de notre science pour croire que nous possédons la vérité tout entière? La persistance des observations de cette nature, faites par des hommes habitués aux méthodes scientifiques (qui ont pu se tromper dans leurs explications, mais qui n'ont pu se laisser abuser grossièrement

(1) Anima non solum in corpore proprio visibili, sed etiam extra corpus est, nec corpore organico circumscribitur. Anima extra corpus proprium sic dictum operatur. Ab omni corpore radii hi corporales fluunt, in quibus anima sua presentia operatur; hisque energiam et potentiam operandi largitur. Sunt vero radii hi non solum corporales sed et diversarum partium. Radii hi, qui ex animalium corporibus emittuntur, spiritu vitali gaudent, per quem animæ operationes dispensantur. Excrementa corporum animalium spiritus vitalis portionem retinent; ideoque vita illis neganda non est. Estque hæc vita ejusdem cum vita animalis speciei, sive ab eadem anima propagatur. Inter corpus et excrementa a corpore procedentia, concatenatio quædam est spiritum sive radiorum, licet excrementa longe separentur, partium corporis separatorum sicut et sanguinis eadem prorsus est ratio. In excrementis, sanguine, etc., non tam immersus est spiritus quam in corpore, ideoque in his citius afficitur.

MAXVELL, *De medicina magnetica.*
(*Francoforti*, MDCLXXIX. *Conclusiones.*)

(2) J'ai essayé de faire agir un sujet sur une sensitive et réciproquement ; j'ai bien obtenu de la contracture du sujet quand on faisait contracter, en la touchant, la plante chargée de sensibilité; mais je n'ai pu faire contracter la plante, en faisant souffrir le sujet. Une barre de fer soulève une paille et la paille ne soulève pas la barre.

(3) On sait que le Dr Luys transporte non seulement certaines maladies nerveuses, mais encore des états psychiques, d'une personne ordinaire à un sujet, à l'aide de couronnes aimantées, posées successivement sur la tête de l'un et de l'autre. Ces couronnes peuvent conserver leurs propriétés plusieurs jours et, on a fait reparaître, par leur moyen, sur un sujet, la maladie d'un homme qui était sorti guéri de l'hôpital. Si le malade était mort, on aurait pu de même reproduire les symptômes de la maladie à l'état psychique du défunt, à l'aide d'une de ces couronnes qui les aurait enregistrés et conservés comme le phonographe enregistre et conserve la voix.

sur les faits) montre qu'il y a là un champ d'études dont le défrichement pourra être dur, mais qui donnera, sans doute, de riches moissons, grâce à ceux qui, bien convaincus qu'il faut laisser à toute idée nouvelle le temps de germer, auront poursuivi avec une sage lenteur leur marche en avant, malgré les difficultés inhérentes à ce genre de travaux.

Grenoble, 20 septembre 1892.

Albert de Rochas.

DE LA VIVISECTION [1]

LA VIVISECTION EST SANS UTILITÉ

Les études physiologiques classiques n'ont rien appris sur la nature réelle de la vie.

Dr Paul Gibier.

Si la vivisection était aussi indispensable à l'étude de la thérapeutique que veulent bien le dire certains physiologistes, il n'y aurait qu'une voix pour la préconiser, car la vérité ne permet aucune contradiction sérieuse. C'est même là une des caractéristiques de la science ; il ne resterait plus qu'à examiner si les découvertes sont en rapport, en proportion, peuvent en un mot balancer tout l'odieux que soulèvent les opérations vivisectrices.

L'utilité de la vivisection est, au contraire, si énergiquement discutée par des hommes compétents, qu'on peut se demander, nous nous plaisons à le répéter, si la vivisection est même une science.

Si tous les médecins, chirurgiens, physiologistes, savants quelconques étaient unanimes à reconnaître son utilité, nous n'aurions qu'à nous incliner, mais le nombre de ceux qui s'inscrivent tous les jours contre la vivisection, de ceux qui nient son utilité est tellement considérable qu'il faut bien les entendre, sinon les écouter. N'y aurait-il du reste que dix médecins contre cent, que cette proportion nous permettrait encore de nous inscrire contre une pareille science. Or les adversaires de la vivisection deviennent de jour en jour si nombreux, qu'on peut se demander si bientôt ils ne dépasseront pas le nombre des partisans.

D'autre part, ces adversaires sont si convaincus, si ardents, si acharnés qu'on est frappé de la force de leurs arguments. Nous avons signalé précédemment les opinions des physiologistes étrangers, nous continuerons ici les opinions des docteurs français.

Le Dr Roche, de l'académie de médecine de Paris, a dit un jour dans le sein de cette compagnie :

« Ne voyons-nous pas, tous les jours, les résultats certains des vivisections de la veille démentis par les résultats incontestables du lendemain !... Oui à de rares exceptions près, les expérimentations conduisent à des résultats fallacieux, remplissent l'esprit de doutes, sèment le champ de la science de négations et de ruines et sont seules incapables de rien édifier. »

(1) Voir les numéros 47, 48 et 49 du journal.

Le célèbre professeur Béclard, ayant très longtemps pratiqué la vivisection, n'est-il pas obligé d'avouer lui-même dans son *Traité élémentaire de Physiologie* (p. 219) que :

« Les expériences faites sur des animaux n'ont pas la valeur des observations pathologiques faites sur l'homme, à cause des troubles qu'apportent les mutilations dans le système en général et dans la circulation en particulier. »

Béclard ne fait donc que confirmer ou reproduire sous une autre forme ce que Celse avait déjà dit dans son livre sur la médecine, écrit au premier siècle de notre ère et que nous avons rapporté précédemment.

Et le même professeur, dans un éloquent panégyrique prononcé à l'Académie de Médecine (11 nov. 1866) rappelait que Gardy insistait souvent sur les difficultés, les incertitudes et même les contradictions de cette méthode expérimentale (la vivisection).

Arrivons enfin à mentionner ici l'opinion d'une autorité reconnue par tous les vivisecteurs, c'est celle de l'un de leurs chefs, celui à qui ils doivent un petit système de fournaise qui permet de brûler les animaux à petit feu et de déterminer ainsi jusqu'où peut aller leur force de résistance. Ce Grand Vivisecteur à qui l'on a érigé une statue en face du théâtre de ses exploits : Claude Bernard, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a prononcé la plus belle condamnation de sa science favorite, quand, parlant des progrès de la Physiologie, il disait : « Quelle confiance peuvent mériter les théories fondées sur des faits physiologiques inexacts, c'est là un édifice qui pèche par la base? »

Or, que restera-t-il de la vivisection, si nous rapprochons les paroles de Claude Bernard de celles-ci du Dr Parchappe : « Les expériences sur les animaux peuvent servir d'appui à l'erreur aussi bien qu'à la vérité. »

Quelle solide base scientifique!

On peut donc dire des physiologistes : *tot capita, tot sensus* ; en effet, aucun vivisecteur (sauf en ce qui concerne l'incertitude de ses expériences) ne partage les idées de ses confrères; il n'en est aucun dont les expériences ne soient contestées, et généralement tout résultat donné comme très exact, très certain, par un vivisecteur, est immédiatement déclaré inexact par un de ses *éminents* confrères ; mais, ce qui est plus fort c'est ceci : Un vivisectaur pratique aujourd'hui une expérience sur laquelle il bâtit tout un système et demain la même expérience faite par le même physiologiste, sur le même animal, dans des conditions qu'on croit identiques, donne des résultats tout à fait contraires à ceux de la veille. Et l'on nomme cela une science! Non, ce que nous venons de dire montre bien que la vivisection ne mérite pas ce titre qu'on lui décerne. La preuve qu'elle ne le mérite pas, c'est que les plus enragés physiologistes savent eux-mêmes mieux que personne la base de cette soi-disan science en proclamant bien haut : « qu'on ne peut avoir aucune confiance en des théories fondées sur des faits physiologiques inexacts. »

La vérité, c'est qu'on pourrait nommer la vivisection la science des contradictions ! Il y a unanimité sur ce seul point.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour nous

rendre vivisecteurs. C'est pourquoi on ne peut trouver que fort justes les paroles du savant anatomiste allemand, le Dr Strauss Darkein, quand il dit : « Les élèves n'apprennent rien par ces abominables procédés. Les fonctions des sujets sur lesquels on expérimente sont bien trop troublées pour qu'on puisse avoir confiance dans leurs résultats ; ces expériences ne sauraient donc enseigner rien de bon, quant aux fonctions normales de ces sujets. »

Nous venons de donner quelques preuves de l'inutilité de cette méthode d'investigation, mais nous n'en finirions pas si nous voulions relater ici une faible partie de ce que les médecins ont dit ou écrit contre les déceptions de la vivisection; aussi, après avoir mentionné les opinions de quelques docteurs, nous devons, pour compléter nos preuves, donner quelques opinions de savants incontestés. Notre grand Cuvier, par exemple, cet homme au génie si intuitif, a proclamé que : « La nature a fourni les moyens d'apprendre ce que les expériences sur les animaux vivants n'apprendront jamais. » (1)

Et le grand naturaliste considérait l'expérimentation « comme troublant les phénomènes vitaux au point de dénaturer les manifestations et d'égarer celui qui cherche à en saisir l'essence (2) ».

Et le créateur de l'*Anatomie comparée* ajoutait : « Toutes les parties d'un corps vivant sont liées ; elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles agissent toutes ensemble ; vouloir en séparer une de la masse c'est la reporter dans l'ordre des substances mortes, c'est en changer l'essence. Les machines qui font l'objet de nos recherches ne peuvent être démontées sans être détruites; nous ne pouvons connaître ce qui résulterait de l'absence d'un ou de plusieurs rouages, et, par conséquent nous ne pouvons savoir quelle est la part que chacun de ces rouages prend à l'effet total.

« Heureusement la nature semble nous avoir préparé elle-même des moyens de suppléer à cette impossibilité de faire certaines expériences sur les corps des vivants. Elle présente, dans différentes classes d'animaux, presque toutes les combinaisons possibles d'organes ; elle nous les montre réunis deux à deux, trois à trois, et dans toutes les proportions; il n'en est pour ainsi dire aucune dont elle n'ait privé quelque classe ou quelque genre; et il suffit de bien examiner les effets produits par ces réunions et ceux qui résultent de ces privations pour en déduire des conclusions très vraisemblables sur la nature et l'usage de chaque organe de chaque forme d'organe. »

Ce passage de l'illustre Cuvier prouve donc que la vivisection n'est pas une étude si indispensable pour le progrès de la science pathologique, comme voudraient le faire croire les physiologistes; mais la méthode indiquée par Cuvier demanderait un très gros travail et ne fournirait pas une sorte de tremplin sur lequel nos docteurs exécutent des sauts périlleux ; dès lors le public ne serait pas empoigné par les expériences de vivisection.

Si nous poursuivons notre travail de dépouillement des écrits de savants, nous arrivons à Auguste Comte, dont on peut bien ne pas partager les idées philosophiques, mais qui cependant était un homme d'une très grande valeur; car, voici en quels termes l'éminent philosophe dénonçait la pratique de la vivisection ; elle devait, selon lui, « aboutir fatalement à la détérioration des esprits qui s'y engagent et comme n'étant pas d'ailleurs le meilleur moyen d'étudier les phénomènes biologiques. »

Ajoutons ici que, en Allemagne, en Angleterre, en France, de nombreux médecins font partie de Sociétés antivivisectionnistes; dans la Grande-Bretagne même, il s'est trouvé même quatre-vingts docteurs en médecine. pour signer et remettre à la grande Société protectrice des animaux de Londres un mémoire ayant pour but de limiter le plus possible les expériences de vivisection. L'Université de Dublin les a totalement abolies dans ses laboratoires.

Mais ce n'est pas seulement de nos jours que date ce mouvement antivivisectionniste ; à toutes les époques de grands physiologistes se sont tout particulièrement montrés hostiles à la vivisection; nous mentionnerons, au hasard de la plume : Charles Bell, William Fergusson, Garth Wilkinson, Lawson Tait (1), Cuvier, Magendie, Nélaton, Béclard, Longuet, Parchappe, Colin d'Alfort, Louis Combet, Anna Kingsford, etc., etc.

L'opinion de ces médecins distingués, de même que ce que nous venons de dire dans ce qui précède, doit suffire amplement à l'édification des lecteurs et doit suffire également à condamner de la façon la plus éclatante cette inhumaine et honteuse méthode d'investigation, de laquelle nous avons déjà dit que jamais le même expérimentateur ne peut reproduire avec le même animal le même résultat, ce qui est parfaitement confirmé par les paroles suivantes de l'éminent physiologiste Flourens : « Magendie a sacrifié quatre mille chiens pour établir, après Charles Bell, la distinction des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ; puis il en a sacrifié quatre mille autres pour prouver qu'il s'était trompé. »

N'est-ce pas de la pure folie ! La vivisection n'est-elle pas un crime monstrueux !

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

DE LA PRATIQUE DE LA MÉDIUMNITÉ

(*Suite.*)

« Le magnétisme, dans ce cas, aurait rendu un assez vilain service à l'humanité. Et il serait superflu vraiment de perdre son temps à des expériences qui prouveraient que si l'homme survit à la tombe, c'est dans des conditions qui rendraient le néant préférable, et qui, forcément d'ailleurs, y ramèneraient tôt ou tard. Mais il n'en saurait être ainsi. Il y a là un malentendu dont sont malheureusement vic-

(1) Lettre au Dr Carpenter.
(2) *Ibidem.*

(1) Auteur de l'*Inutilité de l'expérimentation sur les animaux*, dans laquelle, il met complètement à néant les principaux arguments des vivisecteurs, touchant les découvertes attribuées à la vivisection.

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs cette belle étude traduite en plusieurs langues.

times un trop grand nombre de médiums. Que l'on y voie l'expression de l'orgueil qui anime un certain nombre d'entre eux, ou que, par charité envers eux, on les suppose dupes d'esprits farceurs, — et il est probable que les deux cas se présentent : on est toujours fier d'être en rapport avec des illustrations, plus fier encore peut-être de se faire passer, ne fût-ce que momentanément, pour un personnage de poids — toujours est-il que nous sommes ici en présence d'un mal profond contre lequel la réaction énergique et générale s'impose. Nous avons été assez longtemps ridiculisés pour ce travers, et j'ajoute que nous l'avons été avec raison. Il est de l'intérêt et du devoir de tous de rappeler à l'ordre tous ces soi-disant grands esprits qui auraient désappris leur langue comme leur pensée, et dont la pullulation devient décidément gênante. Comment ne voit-on pas qu'ils se moquent de nous ? Ils ne se montrent pas seulement inférieurs à eux-mêmes, ce qui serait grave pourtant, et serait la preuve d'un manque de tenue peu compatible avec le caractère que nous leur connaissions ; ils se contredisent encore d'une séance à l'autre, ou d'un médium à un autre médium, sans compter qu'il arrive qu'à la même heure et à la même minute, tel esprit, mettons Allan Kardec, si vous voulez, se manifestera dans cinquante groupes différents, donnant dans chacun des communications qui ne se ressembleront guère plus que le jour et la nuit. Si l'on doutait de cette affirmation, je poserais cette question : Supposez l'anniversaire du 31 mars, supposez tous les groupes de France se réunissant, chacun dans son local, pour honorer la mémoire d'Allan Kardec ; pensez-vous qu'il y en eût beaucoup qui termineraient leur séance sans une communication *très authentique* « du maître » ?

« Eh bien, je le répète, il y a là un mal dont il importe d'enrayer au plus tôt le progrès. Mais, diront quelques médiums directement intéressés dans la question : Comment voulez-vous que nous mettions à la porte les grands esprits qui daignent nous honorer de leur présence et de leurs enseignements ? Je ne vous dis pas de chasser de chez vous les vrais grands esprits, si vous en avez, mais ceux qui s'affublant d'un nom qui ne leur appartient pas, viennent vous débiter, en se riant de votre simplicité, des lieux communs sans consistance.

« De temps à autre, les journaux rapportent qu'un individu, généralement d'apparence distinguée, qui s'était fait passer pour baron, comte, duc ou marquis, et qui, grâce à un nom ou à un titre sonore, avait réussi à se faire ouvrir ici et là de larges crédits, vient de filer à la sourdine, laissant tous ces comptes en souffrance, ou d'être arrêté sous l'inculpation d'escroquerie. Les grands (!) hommes qui encombrent les groupes spirites me paraissent de la même qualité que ces seigneurs de contrebande, et les médiums qui les reçoivent sans en exiger les références de droit me semblent tout aussi naïfs que les hôteliers qui, sur un nom ou un titre, hébergent et nourrissent des inconnus, s'apercevant, trop tard, hélas ! qu'ils ont été les dupes d'habiles faiseurs. Seigneurs de contrebande et faux grands esprits se valent et méritent le même traitement. « Si tu me trompes une fois dit un proverbe arabe, c'est ta faute ; si tu me trompes deux fois, c'est la mienne. » Qu'on n'oublie pas cette haute vérité. Continuer comme on a fait jusqu'ici, ce ne serait plus seulement être dupe, ce serait être complice, et l'on suspecterait, non sans raison, les médiums qui accepteraient de prétendus personnages illustres, les désespérantes vulgarités ou les inepties qu'ils viendraient leur débiter.

« D. METZGER. »

La modération et la justesse de cette étude de la pratique de la médiumnité ne saurait échapper à personne; il y a là un mal réel contre lequel nous devons porter remède sans hésiter, fallût-il le cautériser au fer rouge.

(*A Suivre*) H. SAUSSE.

ERRATA

Quel esprit farceur et ignorant des lois de la prosodie a bien pu s'emparer des organes des typographes de la *Paix universelle*, pour les inciter à martyriser comme ils l'ont fait mes pauvres vers ?

Dans le doute, je préfère indiquer simplement à ceux qui m'ont fait la gracieuseté de me lire, comment j'avais écrit les vers modifiés par le démon Coquille.

3e vers :

Mon amour a grandi ; maintenant il s'élance,

13e vers :

Confiant en ta foi, fidèle, j'attendrai :

En outre, le nom du poète dont mon sonnet paraphrase une strophe s'appelle Haraucourt et non Harancourt.

E. DE REYLE.

POUR LES PAUVRES

Il a été remis pour notre œuvre de secours immédiat par un bienfaiteur anonyme qui l'a déposé dans la boîte de la *Paix universelle* :

Le 17 décembre dernier, la somme de 10 francs;
Le 21 décembre, par M. Ch., à Vienne, 5 francs;
Le 22 décembre, par M. M..., 1 franc.
Le 23 décembre, par Mme E., de Genève, 10 francs.

Au nom des pauvres auxquels ces secours sont distribués, nous remercions les bienfaiteurs qui veulent bien participer à notre œuvre. Fasse Dieu que la charité soit leur talisman de bonheur.

A. BOUVIER.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Quatrième Année. — N° 52 — 10 Centimes — 16-31 Janvier 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnement : Un an { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

Nous prions les lecteurs de la *Paix Universelle* de bien vouloir nous envoyer le montant de leur abonnement pour l'année 1893 ou bien de réserver bon accueil au reçu de 3 francs 25 que nous leur ferons présenter par la poste dans les premiers jours de février.

L. D.

LES PÉCHÉS DE LA LANGUE ET L'HONNÊTETÉ

Qu'est-ce qu'un honnête homme ? A cette question, Voltaire, si je ne me trompe, répondait à peu près ceci : « Prenez un mandarin chinois immensément riche. Prenez, en outre, quelqu'un qui, ce mandarin venant à mourir, soit appelé, *sûrement*, à entrer en possession de ses biens. Supposez enfin que, pour amener la mort de celui dont l'héritage lui doit échoir, il suffise à l'héritier éventuel d'en concevoir la pensée fugitive, avec cette certitude absolue que jamais on ne l'en soupçonnera : celui qui, dans ces conditions, résisterait à la tentation, serait un honnête homme.

Certes, je ne voudrais pas méconnaître la haute valeur d'une honnêteté qui, rare en tout temps, semblerait devoir être tout à fait exceptionnelle dans les jours où nous vivons ; qui est digne, de toute manière, d'être offerte aux méditations et à l'imitation des manieurs d'argent et autres qui n'ont pas à beaucoup près ces scrupules excessifs. Mais, enfin, c'est réduire l'honnêteté à une question de gros sous, c'est-à-dire la rabaisser à un niveau au-dessus duquel, bien comprise, elle doit planer bien haut, comme l'aigle qui s'élève dans les espaces éthérés, loin des brumes qui obscurcissent à nos yeux l'éclat radieux du soleil.

On peut n'avoir jamais pris la plus petite pièce de monnaie dans la poche d'aucun de ses voisins ; on peut n'avoir fait, financièrement parlant, de tort à qui que ce soit, et être un malhonnête homme dans toute la rigueur du terme. Tel qui s'indignerait, et avec raison, si on l'appelait voleur, et se croirait obligé de laver une telle injure dans le sang, tranquillement, par passe-temps, pour se distraire — il faut que jeunesse se passe, et vieillesse aussi ! — déshonorera, le sachant et le voulant, une jeune fille ignorante et pure, et, après l'avoir mise à mal, parce qu'elle aura cru à ses promesses mensongères, l'abandonnera à son triste sort, elle et son enfant, froidement, sans regret ni remords. Pourquoi aussi ne lui a-t-elle pas résisté ? Qu'elle descende désormais la pente du mal, qu'elle glisse dans le ruisseau, et, de chute en chute, d'écœurement en écœurement, en vienne à perdre toute retenue et toute pudeur, comme tant de malheureuses pour qui l'on n'a que du mépris, et qui, parfois, sont si dignes de pitié, que lui importe ? Il fera un beau mariage, sera un bon mari, un excellent père. Peut-être le citera-t-on dans le monde comme un modèle. Soutien de la société et des saines doctrines, il parlera en termes émus de vertu et de famille sans se douter que, tout au fond de lui, est une tache dont la souillure est autrement grave que celle qui résulte d'une indélicatesse financière. Ce n'est pas de l'argent qu'il a volé, c'est l'honneur d'une femme qui sera peut-être criminelle à cause de lui, et l'avenir d'un enfant qui deviendra, Dieu sait quoi. Et l'on dira que c'est un honnête homme ! Et lui-même en sera persuadé ! Il le sera tellement qu'il se montrera d'une sévérité impitoyable pour le pauvre hère qui, par nécessité, par faim, aura dérobé un pain à la devanture d'un boulanger. Nos lois et nos mœurs sont ainsi faites qu'on peut sans déshonneur ni répression légale se jouer de l'honneur d'une femme mais non attenter à la propriété, fût-ce pour une valeur dérisoire ! !

Mais ce n'est pas de cela, c'est des péchés de langue que je voulais parler.

On se rappelle qu'Esope, chargé par son maître de lui préparer un repas avec ce qu'il trouverait de meilleur au marché, se contenta d'acheter des langues, rien que des langues, qu'il accommoda de toutes les façons possibles. Interpelé à ce sujet, il répondit qu'en effet la langue était la meilleure des choses : c'est le lien de la vie civile,

la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison ; par elle, on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui est de louer les dieux.

Le lendemain, chargé de préparer un repas avec ce qu'il y avait de pire, il acheta encore des langues, rien que des langues, qu'il prépara comme la veille. Interpellé à nouveau, il s'excusa sur ce que la langue est bien réellement la pire des choses: c'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie. Par elle, on détruit les villes, on persuade les méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les dieux, de l'autre, elle profère les blasphèmes contre leur puissance.

Ah ! il avait bien raison, Esope, de qualifier la langue de : la pire des choses. Voyez ce qui se passe actuellement en notre beau pays de France : ce débordement d'injures, de médisances et de calomnies qui ne respecte rien ni personne, ces appels à la haine, ces blasphèmes, ces mensonges qui vont se répercutant d'écho en écho, par la voie des journaux, par la parole, semant partout la défiance, les craintes, les suspicions, le découragement et les désespoirs. Cependant, si l'on est écœuré et navré tout à la fois à la vue du hideux étalage de tant de turpitudes, les personnages mis en cause ici ne sont qu'en nombre restreint, politiciens de bas et de haut étage, gens d'affaires plus ou moins véreux, journalistes peu recommandables, et, malheureusement aussi, dans la masse, quelques hommes dont l'honnêteté au-dessus de tout reproche aurait dû les garantir des éclaboussures salissantes que soulève sur son passage un reportage effréné, des cancans et des on-dit qui, inventés à plaisir, sont colportés sans scrupule. C'est une rage, c'est une folie. Les plus coupables, les plus impurs, ceux qui devraient se cacher de tous les yeux, ne sont pas ceux qui crient et se démènent le moins, au contraire. Ce leur est un moyen de donner le change aux naïfs ; c'en est un aussi — et l'on sait avec quelle avidité ils le saisissent — non pas de se hausser au niveau des meilleurs, mais de rabaisser ceux-ci jusqu'à eux. Que leur importe que la France gémisse et souffre sous les coups qu'ils lui portent ! Ils font leurs affaires ; le rôle d'accusateur ou de calomniateur public est, paraît-il, rémunérateur. Ils n'en demandent pas davantage. La morale, la vérité, la justice, ils les foulent aux pieds comme des vieilleries dont ne s'embarrasse pas un homme tant soit peu avisé. Et ils sont très avisés !

Si, dans le cas particulier que nous venons d'envisager, la langue, sous l'une ou l'autre de ses formes, est capable de causer un mal incalculable tant au pays tout entier qu'à ceux qu'elle vise tout spécialement, cependant le dévergondage effroyable et nauséabond d'accusations vraies et fausses auxquelles nous assistons n'est pas, je le crains, le mode le plus dangereux des « péchés de langue ». La médisance et la calomnie ne s'exercent pas toujours au grand jour comme dans les circonstances actuelles. Au lieu d'enfler leur voix et de s'exposer à des ripostes qui ne sont pas toujours sans danger, elles se font volontiers discrètes, cheminant dans l'ombre, se colportant de bouche en bouche sous le sceau du secret, jusqu'à ce que, par une progression savamment calculée, tout le monde, en quelques heures ou quelques jours, connaisse le prétendu secret, tout d'abord soufflé mystérieusement dans une oreille, avec recommandation expresse, naturellement, de garder un silence inviolable sur la vilenie à propager.

*
* *

Il arrive ainsi qu'on se trouve soudain, non pas seulement sous le coup d'une accusation infamante, ce serait peu, mais convaincu d'avoir réellement commis le crime éclos dans une imagination malfaisante et colportée de porte en porte, lâchement, comme se colportent de pareilles infamies. Je me rappelle avoir connu un homme pour qui j'ai toujours eu une grande estime et une très réelle sympathie, aussi distingué par son intelligence que par son dévouement et un sens moral très délicat. Il était jeune alors et ses ressources des plus modiques. Malgré sa détresse pécuniaire, ayant le cœur haut placé, il trouvait encore le moyen de se rendre utile aux autres, d'aider ceux qui le touchaient de près. Qui le voyait et le connaissait ne pouvait que l'admirer. Eh bien ! savez-vous ce que de bonnes âmes, de ces âmes mielleuses en apparence, toutes de fiel en réalité, conclurent des sacrifices qu'il s'imposait ? Tout simplement à un crime que toutes les lois civiles et religieuses punissent avec la dernière rigueur : *un inceste*. Je n'oublierai jamais le serrement de cœur et l'horreur pleine d'épouvante que j'éprouvai à l'ouïe de cette supposition impie et blasphématoire. L'accueil fait à qui m'avait conté cette histoire n'a pas été, on peut le croire, de nature à encourager d'autres confidences du même ordre.

Voilà cependant où l'on en arrive quand on lâche la bride à l'envie de tout rabaisser, à ce besoin en quelque sorte maladif et très répandu qui trouve je ne sais quelle satisfaction malsaine dans l'avilissement de tout ce qui est grand et pur. Et, veuillez le remarquer, ceux qui avaient conçu cette monstruosité, comme ceux qui s'étaient faits leurs complices bénévoles et coupables en aidant à la propager au lieu de l'arrêter net dès l'origine, se croient tous de parfaits honnêtes gens. Ils ne vous feraient pas tort d'un sou. Pour qui les prenez-vous ? Voleurs, eux ? Jamais. Ils sont la probité même. — Ah ! vraiment, vous croyez ! Vous vous figurez bonnement qu'alléger peu ou prou le porte-monnaie de celui-ci ou de celui-là, c'est un crime digne des plus sévères châtiments, et vous vous flattez, *in petto*, de n'être pas de ces misérables qui attentent à la propriété, estimant que les coups de langue les plus venimeux ne sont que peccadille à côté. Mais dites-moi, je vous prie : si vous aviez à choisir entre un peu d'argent et votre honneur, à quoi vous décideriez-vous ? Entre la perte totale ou partielle de ce que vous possédez et une action infamante, de quel côté pencheriez-vous ? Et vous vous imaginez que vous êtes honnêtes, quand, sans preuves, sur un soupçon qui ne repose sur rien, vous chargez un homme d'un crime qui ferait horreur aux plus dégradés des sauvages ? Allons donc ! Je vous dis que vous êtes cent fois plus criminel que le voleur qui passe en police correctionnelle ou en cour d'assises. Et vous l'êtes d'autant plus que vous agissez dans les ténèbres et que les lois humaines, vous le savez, ne peuvent pas vous atteindre. Au crime vous ajoutez la lâcheté pour dépouiller un homme de ce qu'il a de plus précieux. Vous le salissez jusque dans les sacrifices qu'il fait pour secourir de plus pauvres que lui. Et vous vous prétendez honnêtes, et vous n'avez pas assez de sévérité et de mépris pour les malheureux frappés au nom de la vindicte publique. Ah ! comme elle est vraie, dans tous les temps, la parole que le Christ adressait aux pharisiens : Ils coulent un moucheron et avalent un chameau ! On ne déroberait pas un sou, et, sans remords, méchamment, on immole à sa haine ou à son envie l'honneur, la vie peut-être ou la subsistance de son prochain !

*
* *

Dira-t-on que ce sont là des cas extrêmes et par cela même très rares ? Soit. Mais voici ce qui se passe tous les jours. On est réuni quelques-uns pour des expériences en commun. Il y a parmi les assistants des gens mariés, et d'autres qui ne le sont pas. Des sympathies s'établissent, des causeries plus ou moins intimes s'engagent avant ou après les séances entre tels et tels. Vous n'y voyez aucun mal, moi non plus. Mais n'oubliez pas que des yeux sont là qui examinent tout, qui interprètent tout, qui devinent ou imaginent toutes sortes de choses plus vilaines et plus graves les unes que les

autres. Vous ne vous serez pas réunis une demi-douzaine de fois qu'un classement aura été établi entre les membres du groupe. M. un tel sera au mieux avec Mme une telle, comprenez qu'ils auront fait les premiers pas vers une aventure galante, ébauché quelque chose comme un prochain adultère. On ne se contentera pas de le penser, on le dira: cela viendra peut-être aux oreilles du mari; il y aura des scènes, des disputes, — qui sait? — un ménage brouillé, parce qu'il aura plu à quelque vipère de baver sur des intentions parfaitement droites et pures. S'agit-il de jeunes gens et de jeunes filles, ils ne seront pas respectés davantage; il faudra qu'ils passent par le crible de ces parangons de vertu, toujours à l'affût pour surprendre le mal, même là où il n'existe pas. Dût leur avenir en être compromis, ils n'échapperont pas aux regards jaloux qui les guettent. Eh bien! je le demande encore: ceux qui se jouent ainsi de la tranquillité des familles, de l'honneur de la femme, mariée ou non, qui lui supposent des amitiés louches, et qui colportent de droite et de gauche les belles découvertes qu'ils doivent à leur imagination fertile en inventions malveillantes, sont-ils honnêtes? Mais, chaque fois qu'on fait du tort à quelqu'un, soit au physique, soit au moral, au moral surtout, on est coupable à son égard, on est criminel et malhonnête. De quelques beaux dehors qu'on s'efforce de parer toutes ces vilenies, les faits sont là dans leur brutale réalité, et ils s'élèvent terribles et vengeurs contre ceux qui, après les avoir inventés, les ont jetés en pâture à la malignité publique. De là vient que les groupes et les sociétés se disloquent les uns après les autres, que nous n'arrivons pas à rien constituer de sérieux. C'est toujours à recommencer: ce qu'on a mis beaucoup de temps à édifier se trouve défait en un instant. Il n'y a fallu qu'une mauvaise langue et quelques insinuations malveillantes plus ou moins habilement présentées.

***

Ce' nest pas tout. Si l'on incrimine volontiers tout ce qui touche aux rapports d'homme à femme, si l'on se complaît à éplucher la conduite et les pensées des autres et à leur prêter généreusement des intentions et des projets qu'ils n'ont pas, si l'on trouve enfin dans ce sujet un aliment quasi-inépuisable à des cancans sans fin, ce n'est pas, toutefois, le seul champ où trouvent à glaner les mauvaises langues. Tout leur est suspect: vos idées, votre droiture, votre loyauté. Ne vous permettez pas d'avoir une pensée propre, une opinion personnelle sur telle question philosophique ou scientifique, des conceptions particulières sur l'organisation possible, nécessaire, et la marche en avant d'une doctrine dont ils se sont faits les champions et les gardiens sévères, en en hérissant les alentours de toutes sortes de traquenards où vont se prendre successivement tous ceux qui regardent plus haut et plus loin. Ce serait le crime des crimes. Ils ne vous opposeront pas seulement l'infaillibilité du chef qu'ils se sont choisis, — mettons Allan Kardec, puisqu'il s'agit du spiritisme, — leur infaillibilité propre s'ajoutera à celle du maître, sans la renforcer d'ailleurs, et malheur à qui osera mettre en doute l'une ou l'autre. Il est aussitôt en butte à toutes les suspicions, à toutes les attaques, à toutes les accusations. On en fera, selon les cas, et selon l'humeur dont on est, un brouillon, un traître, un vendu. Au besoin, on se détournera de lui comme d'un pestiféré. Et pendant qu'on en est ainsi à mettre en doute la bonne foi des meilleurs et leur dévouement, à s'acharner sur eux, à leur supposer je ne sais quels plans machiavéliques et perfides, on ne s'aperçoit pas que l'ennemi, le vrai, avance à pas de géants; que la doctrine, abandonnée à de mesquines disputes, ne progresse pas; que les forces, divisées au lieu d'être formées toutes ensemble en un faisceau unique, vont s'éparpillant de plus en plus, nous réduisant à une impuissance incessamment grandissante. En même temps, nous donnons au public, que nous prétendons réformer, le spectacle lamentable de soi-disant réformateurs qui, ayant pris pour devise: « Hors la charité, point de salut », vont s'entredéchirant avec volupté, se jetant à la tête les accusations les plus infâmes, et semant autour d'eux à pleines mains la discorde et les haines. Ah! les singuliers défenseurs, vraiment, qu'a le spiritisme en quelques-uns de ses champions étroits et sectaires! Et comme on serait tenté de s'écrier: Mon Dieu, gardez-moi de mes amis; de mes ennemis, je m'en charge.

Certes, je ne suspecte la bonne foi de personne; mais, en voyant ce qui se passe, en prêtant l'oreille aux rumeurs qui circulent de ci et de là, comment ne s'élèverait-on pas, de toute l'énergie de son âme, contre ceux qui, prenant pour une réalité vivante les fantômes enfantés par leur cerveau, accusent, suspectent, divisent, et, au lieu de chercher à s'éclairer par des discussions loyales où chacun exposerait en toute sincérité ce qui lui semblerait préférable pour le bien de la cause, n'arrivent pas à s'élever au-dessus des disputes où les personnalités jouent le principal rôle, se préoccupent de la mise hors la loi des récalcitrants, décrètent, au besoin, d'hérésie celui-ci ou celui-là. Cela est déplorable plus qu'on ne pense, et ceux qui prétendent honorer ainsi celui qu'ils appellent le « maître », prouvent qu'ils n'ont rien compris ni à ses tendances ni à son but. Ils sont ses disciples, les continuateurs de ses volontés et de ses enseignements, à peu près comme les inquisiteurs, d'odieuse mémoire, l'ont été du Christ en immolant sur ses autels les victimes par centaines de mille.

***

Veut-on un autre échantillon des péchés de langue, qui sont aussi et surtout les péchés du cœur, qu'on écoute ce qui se dit de l'honnêteté financière de tels et tels. Ce sont les mêmes suppositions dénuées de preuves, les mêmes accusations lancées sans réflexion, les mêmes insinuations. Le vent de suspicion, rencontré en d'autres domaines, nous le retrouvons en celui-ci. Vous entendez des gens jongler avec les centaines de mille francs, comme s'il s'agissait d'une pièce de dix centimes. Où ont-elles passé, ces sommes fabuleuses? Que sont-elles devenues? Qui en a profité? — On aurait dû commencer par s'assurer qu'elles avaient réellement existé. On n'en a rien fait. Un on-dit, il n'en a pas fallu davantage. Et vous voilà, sans qu'on vous ait crié gare, prévenu d'avoir escamoté une fortune dont vous ignoriez même l'existence. — A un autre on attribuera des intentions plus ou moins criminelles quant à l'usage qu'il entend faire de l'argent confié à sa garde. Du petit au grand, c'est toujours le même système. Les mauvaises langues maudites et perverses, quand elles n'ont pas de faits certains et avérés à communiquer à la malignité des autres, en imaginent, et la calomnie une fois lancée ne s'arrête plus; elle va se développant et se grossissant d'instant en instant. Ce qui, tout à l'heure, n'était presque rien, prend peu à peu des proportions effrayantes; ainsi il suffit d'un fétu de paille qui s'enflamme pour provoquer un embrasement dont les ravages pourront être incalculables. Et les calomniateurs, les bonnes âmes inventives, auteurs de tout ce mal, dorment du sommeil des justes! Le remords! ils l'ignorent. Ils n'ont pas volé, ils sont honnêtes. Que leur reprocheriez-vous? Ce qu'il y a de plus terrible peut-être dans leur cas, c'est la quasi-inconscience avec laquelle ils se livrent à cette débauche de paroles qui vont atteindre, salir, tuer les plus pures réputations, détruire le bonheur des familles, remplir les cœurs d'amertume, mettre la désunion entre les amis, et le reste. Et l'on se dit honnête?! C'est à ne pas y croire.

Un dernier point, et je finis ces trop longues observations. Prenez les médiums et prenez les spirites. Il en est peu parmi eux — je laisse de côté les professionnels — qui ne soient sincères. Du moins m'a-t-il semblé que tous ceux que j'ai connus l'étaient. Or, nous soupçonnons très facilement nos médiums, et ils se soupçonnent

eux-mêmes et s'accusent entre eux sans pitié de jouer la comédie. Que j'en ai entendus! M. X. accusera Mme Y. de faire semblant de dormir. Mme Y. rendra à M. X., avec usure, la monnaie de sa pièce. Ils se déshonorent les uns les autres, comme à plaisir. Et, s'ils ne vont pas jusque-là, il y a une autre accusation qui revient à tout instant. Vous parlez à Mme S. de la médiumnité de M. R. — « Oui, c'est vrai, il obtient parfois des phénomènes assez curieux. Combien il est dommage qu'il soit obsédé de mauvais esprits! » Vous rencontrez M. R. La conversation tombe sur Mme S. — « Excellente médium. — Oui, fait M. R., c'est vrai. Pourquoi seulement faut-il qu'elle soit la proie des mauvais esprits? » Remarquez que, selon toutes les probabilités, ni Mme S., ni M. R. ne sont obsédés. C'est une autre manière seulement de s'élever, soi, et de rabaisser les autres. Nous sommes en présence, une fois de plus, des « péchés de langue ».

Ainsi, dans tous les domaines, la langue exerce ses ravages. Partout elle accomplit son œuvre néfaste avec la complicité tacite ou avouée du plus grand nombre. Eh bien! il est temps de mettre un terme à ce dévergondage. Il faut opposer une barrière invincible à tous ces racontars qui ne visent à rien moins qu'à ternir l'honneur ou à diminuer la valeur de ceux qu'on attaque. Qu'on le sache bien, c'est une lâcheté d'assaillir ainsi par derrière et en dessous ceux auxquels, ouvertement, on n'ose rien dire, ou auxquels on ne peut pas prouver la réalité des charges portées contre eux, oui, une lâcheté, et toute lâcheté est vile. Et ce n'est pas seulement une lâcheté, c'est une faute grave, et ce peut être un crime, un crime dans le sens absolu et rigoureux du mot, car tuer l'honneur de quelqu'un, le rendre méprisable aux yeux des autres, lui aliéner ses amis, lui faire perdre son gagne-pain, de quel nom, je vous prie, appellerez-vous ces choses? Je n'en connais pour ma part qu'un seul : c'est un crime. Lâcheté, mensonge, calomnie, l'on vit en cette compagnie, l'on en jouit, l'on s'y délecte, et, avec cela, l'on joue aux honnêtes gens. Non, cent fois non, il n'est pas honnête, celui qui, lâchement, sous le voile de l'anonymat ou non, calomnie; il est pire que le voleur de grand chemin qui dévalise les passants; car celui-ci court au moins les risques de son vilain métier, au lieu que l'autre agit en toute sécurité; l'un ne s'attaque qu'au dehors, l'autre viole la conscience et entache l'honneur. Entre les deux, regardés à la lumière d'une morale supérieure, le doute n'est pas possible. Le plus coupable, c'est le calomniateur, le prétendu honnête homme.

D. METZGER.

DE LA VIVISECTION (1)

TORTUREURS ET TORTURÉS

> Dans ces opérations barbares on interroge la torture, et c'est la douleur qui répond.
>
> MAGENDIE.

Nous demandons pardons à nos lecteurs d'employer ce néologisme de *tortureur*, mais à de nouveaux crimes il faut bien appliquer de nouveaux noms, d'autant que les termes de *tortionnaires*, de *tourmenteurs* ne sont pas assez énergiques pour frapper les misérables qui torturent de paisibles animaux avec un raffinement de cruauté inoui; les tortionnaires et les tourmenteurs de l'*Inquisition* exécutaient des ordres qu'on leur donnait ; ici ce sont les expérimentateurs eux-mêmes qui torturent presque pour le plaisir de torturer ; c'est pour cela que nous les nommons *tortureurs*.

Après avoir lu les lignes qui suivent, tout lecteur impartial ne pourra pas ne pas être de notre avis.

Nous donnerons tout d'abord, d'après un physiologiste anglais, Georges Hoggan, la description d'un laboratoire de vivisection et, par suite, une bien faible partie des scènes navrantes qui s'y passent.

« Dans notre laboratoire, dit le célèbre praticien anglais, nous sacrifions tous les jours de un à trois chiens, sans compter les lapins et les autres animaux ; et, après une expérience de quatre à cinq mois, je suis d'avis qu'aucune de ces vivisections ne fut justiciable ni nécessaire. L'idée de faire du bien n'y entrait pour rien et on l'aurait accueillie avec des éclats de rire ; on ne songeait qu'à égaler ou dépasser d'autres hommes de science au prix même des souffrances les plus atroces infligées sans nécessité à de pauvres animaux. Pendant trois campagnes, j'ai vu des spectacles bien tristes, mais je n'ai rien vu d'aussi écœurant que le spectacle qui s'offrait à mes yeux lorsqu'on amenait des chiens à sacrifier, de la cave au laboratoire. Ils ne témoignaient d'aucune satisfaction en se trouvant au grand jour ; mais ils paraissaient saisis d'horreur en flairant l'air de l'endroit, comme s'ils devinaient d'avance le sort qui les attendait. Ils s'approchaient des trois ou quatre personnes qui se trouvaient au laboratoire en faisant un appel muet, mais éloquent à la compassion de leurs bourreaux ; mais les yeux, les oreilles et la queue parlaient en vain. Rudement saisis et jetés dans une gouttière qui servait à les maintenir pendant l'expérience, on n'entendait qu'un petit cri plaintif et ils continuaient à lécher la main qui les liait jusqu'à ce que le bâillon leur fût fermement fixé dans la gueule et qu'il ne leur restât plus, comme dernier moyen d'invoquer la miséricorde, que de remuer faiblement la queue. Même agonisants, ils témoignaient encore de la reconnaissance, lorsqu'on leur faisait des caresses, seul soulagement qu'il ne fût pas possible d'apporter à ces pauvres martyrs, dont la mort seule viendrait terminer les atroces douleurs. Si les sentiments des physiologistes n'étaient point émoussés par la pratique des vivisections, il leur serait impossible d'accomplir et de continuer leur besogne. Ils sont très sensibles aux reproches qu'on leur adresse au sujet de leur sensibilité, mais je dois dire qu'ils sont rarement compatissants et que souvent ils sont tout le contraire.

« Bien des fois, lorsqu'un animal, se tordant de douleur, dérangeait les tissus qu'ils disséquaient avec soin, je les ai vus frapper la pauvre bête et lui parler avec dureté; d'autres fois, lorsque l'animal avait enduré les plus grandes douleurs pendant des heures entières, sans lutter et sans se plaindre autrement que par de petits cris qu'il faisait entendre à de longs intervalles, j'ai vu, il est vrai, qu'au lieu de laisser la pauvre bête mutilée se traîner par terre jusqu'au lendemain, en la tenant réservée pour une autre journée de martyre, on la tuait immédiatement, parce que, au dire des physiologistes elle s'était assez bien con-

(1) Voir les numéros 47, 48, 49 et 50 du journal.

duite pour mériter la mort. J'ai souvent entendu dire au professeur, lorsqu'un côté de l'animal avait été tellement mutilé que les tissus étaient obscurcis par des caillots de sang : « Pourquoi ne commencez-vous pas de l'autre côté ? » ou bien : « Prenez un autre chien ; pourquoi faire des économies ? »

« Ce qu'il y avait peut-être de plus révoltant au laboratoire, c'était l'habitude de donner un animal sur lequel un professeur avait complété son expérience et qui avait encore des restes de vie, à l'un de ses aides, afin qu'il s'exerçât à trouver les artères, les nerfs, etc., sur l'animal vivant ou afin qu'il fît là-dessus une de ces expériences qu'on nomme, en argot de laboratoire : *Expériences fondamentales* et qui ne sont autre chose que la répétition des expériences les plus cruelles, recommandées dans les traités de physiologie. Quant aux anesthésiques, je les considère comme un très grand malheur pour les animaux exposés aux vivisections. Ils dérangent trop les conditions normales de la vie pour permettre de fournir alors des résultats précis ; et ils sont par le fait bien plus propres à apaiser la conscience du public à l'égard des vivisecteurs, qu'à apaiser les douleurs du sujet opéré. Il y a encore un procédé horrible, dont le public ne se doute guère. On tient quelquefois un animal tranquille en lui administrant du *curare*, poison qui paralyse les mouvements volontaires tout en augmentant l'acuité du sentiment, et on maintient la vie de l'animal au moyen de la respiration artificielle en attendant que les bons effets du poison se dissipent. J'ai souvent vu opérer des animaux dans cet état devant un auditoire qui les croyait insensibles à la douleur, parce qu'ils étaient incapables de la témoigner par des mouvements quelconques et pendant tout le temps de l'opération ; les pauvres bêtes subissaient un double martyre, afin de respecter le sentiment de l'auditoire. — Après avoir raconté ce que j'ai vu, je n'ai pas besoin de dire que j'en ai plus qu'assez et qu'ayant vidé le calice jusqu'à la lie, je suis prêt à voir périr non seulement la science, mais, avec elle, le genre humain tout entier plutôt que d'employer de pareils moyens pour le sauver (1). »

Le lecteur partagera sans aucun doute l'horreur qu'inspirent les expériences de vivisection au Dr Hoggan ; nous lui dirons cependant que ceci n'est rien en comparaison des scènes lamentables qui se passent dans d'autres laboratoires et des hécatombes de victimes qui y sont faites chaque année. Pour leur en fournir un exemple, nous dirons qu'on cite un seul expérimentateur, le Dr Schiff, de Florence, l'un des grands tortureurs de l'époque, qui, dans dix années, a sacrifié plus de dix mille chiens ou autres animaux dans son laboratoire, et ce *brave* homme poursuit toujours le cours de ses opérations, nous allions dire de ses exploits ; il se lasse parfois, mais, comme Messaline, il n'est jamais rassasié ; aussi recommence-t-il le lendemain avec le même entrain.

Nous ne pouvons rappeler ici (le lecteur le comprendra) même une faible partie des expériences qui ont été pratiquées sur des animaux divers ; ces expériences, imprimées avec le plus de concision et de brièveté possible, formeraient une bibliothèque, et les vivisecteurs continuent toujours. Pour donner une faible idée de ce que sont ces expériences quant à leur nombre, nous dirons qu'une commission royale instituée à Londres pour faire une enquête officielle sur les abus de la vivisection a publié en 1876 un rapport qui, dans ses 388 pages, ne contient pas moins de 6,558 paragraphes qui fournissent uniquement de brefs détails sur des expériences de vivisection.

Nous aurons l'occasion, dans le courant de notre travail, de mentionner ce document ; ici nous allons consigner divers détails puisés dans ce rapport.

Le fameux Dr Schiff, dont nous venons de parler, déclare ceci dans la *Physiologie de la Digestion* : « Je suis obligé de couper immédiatement les cordes vocales à la plupart des chiens qu'on livre à mon laboratoire de peur que leurs hurlements nocturnes ne compromettent mes études physiologiques auprès de mes voisins. » (§ 1287 du Rapport.)

En effet, sans cette précaution, ce serait des hurlements diurnes et nocturnes qui dureraient pendant trois cent soixante-cinq jours de l'année. Qui pourrait y résister ? Personne ; ce serait à en devenir fou.

Le professeur Carpenter remplit d'eau bouillante l'estomac d'un chien ; l'animal mourut au bout de vingt-quatre heures. (§ 5616 du Rapport.)

Le Dr Noé Walker rapporte que son professeur, dans un laboratoire du continent, s'efforça de produire artificiellement chez plusieurs chiens et agneaux une inflammation des yeux, soit à l'aide de moyens chimiques, soit en faisant passer un fil par la cornée de l'œil.

Et comme le sommeil de ces pauvres animaux aurait pu gêner ses observations, il ne leur laissa aucun repos ni de nuit, ni de jour. Mais ce n'est pas tout encore ; quand les cicatrices commençaient à se fermer, il les rouvrait aussitôt. (§ 1727 du Rapport.)

Le Dr Harley empoisonna un chat avec de petites doses successives d'arsenic, mais si lentement que l'animal ne succomba qu'au bout de quatre-vingts jours. (§ 5747 du Rapport.)

Certaines expériences sont faites uniquement dans le but de procurer quelques distractions aux physiologistes ; on ne peut pas toujours travailler, que diable ! Il faut bien un peu s'amuser : on crée alors par exemple des *frères Siamois ;* dans ce but, on attache solidement ensemble deux animaux après leur avoir au préalable enlevé la peau au point de contact ; ensuite on unit quelques-uns de leurs organes et on établit de cette façon en certains endroits une circulation de sang commune. (§ 5621 du Rapport.)

Quel profit la science peut-elle retirer de pareilles expériences ; les zouaves, qui au moyen de la greffe animale fabriquaient des rats à trompe, étaient d'excellents vivisecteurs.

Passant à d'autres expériences, nous dirons, avec Von Weber (1), que :

(1) *Evidence of a Witness*, feuille volante publiée par le docteur.

(1) *Les Chambres de tortures de la science*, par Von Weber, trad. par Elpis Melena, 1 broch. in-8°, Paris, 188).

« Magendie, le célèbre médecin de Paris, se permettait, à l'égard de ses pauvres victimes, de telles atrocités que je n'hésite pas pour moi à le considérer, en toute conscience, comme l'un des hommes les plus cruels qui ait jamais vécu sur la terre. Ainsi, par exemple, il prit un jour un chien couchant délicat et nerveux, qu'il avait acheté à l'enchère et le cloua à la table de dissection par ses quatre pattes et ses deux longues oreilles soyeuses (et sans l'endormir), afin de pouvoir opérer plus à son aise devant ses élèves et lui couper les nerfs oculaires, lui ouvrir le crâne en le sciant, lui briser l'épine dorsale et mettre à nu ses divers faisceaux de nerfs.

« Après quoi, il réserva le pauvre animal, qui vivait encore, pour les expériences du lendemain. Le même homme ouvrit un chien vivant pour y créer un estomac artificiel. »

Nous décrivons plus loin cette expérience. Et voilà des hommes distingués qui se fâcheraient très certainement si on les traitait de sans-cœur et de brutes.

Mais n'insistons pas, car la suite de notre œuvre, en montrant les travaux des *Expérimentateurs*, montrera l'inutilité de cette pseudo-science dénommée VIVISECTION.

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

LA GUERRE AVEC L'ALLEMAGNE (1)

PRÉDITE POUR L'ANNÉE 1894

Pendant la séance de typtologie que nous avons donnée à Roquesteron (Alpes-Maritimes), et immédiatement après la consultation médicale *post mortem* du professeur M..., que nous avons relatée dans le numéro du 16-30 novembre 1892 de la *Paix Universelle*, il me vint une inspiration : celle d'évoquer les esprits de célèbres généraux de l'armée française, qui s'étaient, de leur vivant, distingués par de hauts faits d'armes, et de leur demander s'ils voulaient bien me répondre, *in nomine Dei*, à la grave question que j'allais leur poser. Après avoir obtenu des personnes présentes un silence absolu et un grand recueillement, j'évoquai, par trois fois, les esprits des susdits. Au bout de quelques minutes, le guéridon, autour duquel nous étions rangés, craquant et faisant mine de se démarrer du sol, je demandai : *Esprits, mes bons amis, êtes-vous là ?* Le guéridon se leva aussitôt, et frappa d'un coup le parquet, ce qui (suivant la convention que nous avions passée avec les esprits), signifiait OUI. Puis, m'adressant aux esprits qui venaient de manifester ainsi leur présence au milieu de nous, je leur posai les questions suivantes : « Aurons-nous la guerre avec l'Allemagne en 1889 ? » (Je crois bon de vous rappeler que notre séance avait lieu en 1889, au mois de février.) A ma question, le guéridon ne bougea pas, ce qui signifiait NON, toujours d'après la convention passée avec ces derniers. Continuant, je dis : « Aurons-nous la guerre en 1890 ? » Le guéridon ne bougeant pas plus que la première fois, je demandai : « Aurons-nous la guerre en 1891 ? » Nouveau silence du guéridon. « Alors, dis-je, aurons-nous la guerre en 1892 ? » Le guéridon resta encore immobile, et à la question : « Aurons-nous la guerre en 1893 ? », le guéridon ne bougea pas, mais j'éprouvai dans tout mon être une sensation indéfinissable, comme la menace d'un orage, l'approche d'une calamité. Enfin, surmontant mon émotion, je demandai : « Aurons-nous la guerre avec l'Allemagne en 1894 ? » J'avais à peine prononcé ces derniers mots, que le guéridon, se levant, frappa d'un grand coup de pied le parquet, ce qui signifiait OUI, d'après notre convention.

Nous nous regardâmes tous avec stupeur, et nous nous sentîmes envahis par un frisson, de la tête aux pieds. « Si c'était vrai », disait l'un de nous. « Cela se pourrait », dit un autre. « *Verra qui vivra...* », disait sentencieusement un troisième. Pour moi, je ne mis pas en doute la réponse des esprits, sachant que, parmi les innombrables légions des *êtres spirituels*, on en rencontre certains, supérieurs, doués, à divers degrés, du don de prophétie. Et, ma foi ! voyez, ils ne se sont pas trompés jusqu'à présent, du moins. En effet, nous n'avons pas eu la guerre avec l'Allemagne, en 1889, ni en 1890, ni en 1891. Toujours d'après eux, l'année présente s'achèverait sans guerre avec l'Allemagne. Nous n'aurions pas, non plus, la guerre en 1893, *mais ce serait en 1894 qu'elle éclaterait.* — Français, mes frères, n'oublions pas cette date, que les esprits de nos braves généraux nous ont prédite, dans cette mémorable séance ! Préparons-nous, et soyons prêts, s'il faut nous battre, quand la France appellera ses enfants !...

Demandant ensuite aux esprits évoqués si nous serions en République en 1889, « *Oui*, me fut-il répondu. — En 1890 ? — *Oui*. — En 1891 ? — *Oui*. — En 1892 ? — *Oui*. — En 1893 ? — *Oui*. — En 1894 ? — *NON* » (1).

Et dire que l'on trouve des gens qui demandent : Qu'est-ce que le spiritisme, et à quoi sert d'être spirite ? tandis que d'autres, croyant sans doute avoir la science infuse dans leur cervelle, traitent de fous ou de sorciers les gens très sensés qui y croient et s'en occupent. Allons ! un peu de patience, Messieurs les beaux rieurs, sceptiques de *parti pris*, qui refusez de vous éclairer, car l'avenir (je n'en saurai douter) nous prouvera bientôt qui de nous ont raison : ou des partisans de la lumière *amis de la vérité*, ou des partisans systématiques de l'obscurantisme « amis du néant, *ennemis de tout progrès spirituel !* »

Allons ! trêve, à jamais, aux luttes fratricides !... Plus

(1) Chers lecteurs, chères lectrices, le titre de mon article vous paraîtra, sans doute, en flagrante contradiction avec *la Paix Universelle*, titre du journal, mais vous me pardonnerez de grand cœur cet anicroche faite aux usages, lorsque vous saurez qu'en publiant cet article je n'ai agi que d'après ma conscience de patriote, en faisant part à mes frères de la prédiction, que m'ont faite les esprits, concernant la défense nationale.

Dr Gaston de MESSIMY.

(1) L'avenir nous prouvera si les esprits ne se sont pas trompés. Implorons le Tout-Puissant qu'il écarte de nous une telle calamité publique, qui, pareille à l'épée de Damoclès, semble toujours suspendue au-dessus de nos têtes !

Dr GASTON DE MESSIMY.

d'oppresseurs ni d'opprimés !.. Place à la paix universelle !.. Grands et petits, faibles et puissants, rangeons-nous sous la même bannière : celle de la sainte liberté et de la vraie fraternité. Soyons tous adeptes de la même *Religion*, alors on verra les guerres, produits monstrueux de l'ambition et de la barbarie, disparaître à jamais de dessus la surface de notre planète... Dieu le fasse !..

Puéchabon (Hérault), le 4 décembre 1892.

D[r] Gaston de Messimy,
Médecin à Puéchabon (Hérault).

DE LA PRATIQUE DE LA MÉDIUMNITÉ

(Suite.)

Autant nous nous sommes élevés avec véhémence, indignation contre des critiques passionnées visant, non à réformer un abus, mais à jeter le discrédit, le ridicule sur le spiritisme, autant nous applaudissons à la courageuse initiative de notre ami, signalant un péril pour notre philosophie et nous montrant la conduite à suivre pour y remédier.

La voix de M. Metzger, qui est celle de la logique, de la raison, ne restera pas sans écho ; nous sommes heureux de le constater, plusieurs journaux spirites ont compris l'importance de cette question de la médiumnité et publient des études qui s'y rattachent.

Notre ami Laurent de Faget, dans le *Flambeau* du 6 novembre, nous montre également la marche à suivre dans un article vibrant de conviction, de loyauté, de désir; il montre quels effets produirait, pour la propagande du spiritisme, l'organisation scientifique des séances expérimentales.

Le *Moniteur spirite et magnétique* du 15 octobre publie de son côté l'article suivant que nous recommandons à l'attention de nos frères et sœurs en croyance.

UNE VOIX DE L'ALLEMAGNE

« Nous lisons dans les *Blätter*, de Berlin, journal spiritualiste rédigé par le D[r] B. Cyriax :

« Le spiritualisme en lui-même continue sa marche vers la victoire, mais la situation des groupes, leur organisation, ainsi que les réunions tenues en vue de la formation des médiums, tendrait à faire croire qu'il y a un certain recul de ce côté. Nous ne voulons pas dire cependant que le mal atteint tous les groupes, car il y en a certainement qui sont bien conduits et qui se composent de personnes sensées, mais ils sont très rares. On aime trop la critique dans ces groupes et l'on juge d'une chose avant d'avoir étudié sérieusement la doctrine. Aussi conseillons-nous de ne constituer que de petits groupes peu nombreux, et de n'accepter que des membres animés du désir de connaître le spiritisme et de s'instruire dans cette science. Il faut savoir écarter ceux que la curiosité seule attire. On a assez souvent dit que le spiritualisme expérimental est plein d'écueils et que ce n'est pas à la légère qu'il faut s'essayer à l'exercice de la médiumnité. Il y a des cas où l'on réussit à se faire médium et à obtenir un Esprit contrôleur, mais il est préférable que ce soit l'Esprit qui choisisse lui-même le médium et qui le développe. Et encore faudra-t-il alors agir avec beaucoup de prudence, car l'expérience nous apprend qu'il y a des Esprits qui se servent de leur médium jusqu'à ce que leur but égoïste soit atteint. »

« *Et voilà. C'est la même plainte partout. La mauvaise organisation des groupes est devenue une plaie qu'il faut cicatriser au plus vite.*

« *Comme notre confrère berlinois le dit très bien, il ne faut plus constituer que de petits groupes peu nombreux et dont les membres seront soigneusement triés sur le volet. Il faut ensuite attacher une grande importance à l'éducation des médiums. Que l'on fasse dans chaque groupe des séances périodiques consacrées à la formation, au développement et à l'instruction des néophytes. A ce sujet nous recommandons l'excellent manuel des médiums par M. Metzger (en vente rue de Mérode, numéro 100, prix 25 cent.) qui les mettra en garde contre les écueils de toutes sortes qu'ils rencontreront en route.* »

« J. Flaam. »

Comme on le voit, de tous côtés la plainte est la même ; tous les chercheurs de bonne foi, tous les observateurs consciencieux signalent les mêmes écueils, les mêmes dangers ; à nous donc de tenir compte de leurs avertissements, de suivre leurs conseils pour donner à notre philosophie toute la force, toute l'autorité dont elle a besoin pour remplir la mission qui lui est assignée.

Le mal qu'on nous signale aujourd'hui n'est point récent ; depuis longtemps déjà nous l'avions constaté et l'avons combattu auprès de nos amis. C'est pour y remédier que nous avions, de 1884 à 1890, dans le groupe Amitié, cherché à assurer aux communications obtenues par les médiums la plus grande somme d'authenticité.

(*A suivre.*) H. Sausse.

PENSÉES

Si Dieu garde pour lui seul le gouvernement général de l'Univers, il s'associe certainement pour les travaux de détail les êtres intelligents de tout grade, ses subordonnés, dont l'action utile et nécessaire a été prévue, et à qui reste ainsi la responsabilité des erreurs et des défaites physiques ou morales qui parfois nous déconcertent, comme aussi le mérite des découvertes et des progrès qui s'enchaînent avec les siècles.

Sur la terre, l'homme vivant ne décide pas seul de la marche de toute chose. Ses devanciers, esprits expérimentés pour avoir avant lui vécu de la vie terrestre, doivent s'intéresser à ses travaux et maintes fois devenir ses inspirateurs. Heureux de partager nos études de tous les genres dans des milieux plus ou moins favorables, nos ancêtres, pour se solidariser avec l'humanité en marche, dont ils ont fait partie, communiquent sans doute avec les hommes de bonne volonté par des moyens qui échappent à la foule, parce qu'ils ne sont pas palpables, quoique certains ; mais l'homme de chair ne connaît de réel que ce qui tombe sous les sens.

Quand on veut réfléchir *sans parti pris* au courant des faits quotidiens dont la vie est semée et qu'on n'a pas juré d'attribuer au hasard tout ce qui ne peut s'expliquer en nous que par une cause hors de nous, que d'inspirations spontanées !... que de faits troublants et intelligemment ménagés !... que de pensées soudaines dont on n'avait pas la moindre idée la veille et qui, d'une donnée continue, tantôt comme la petite goutte qui peu à peu creuse la pierre, tantôt comme le torrent qui balaie, ont travaillé notre âme et tracé pour elle un chemin que rien ne faisait prévoir.

Et alors, étonné, on constate le néant des bases apparentes sur lesquelles précédemment on avait établi un grand fond. Sous l'effet d'émotions d'ordres divers, il semble que notre âme soit totalement changée. En réalité, elle s'est transformée. Comme tout ce qui a vie dans l'univers, elle a marché, poussée par une force inconnue, irré-

sistible, mais elle est restée elle-même, c'est-à-dire, selon les phases diverses de sa vie individuelle, de plus en plus affamée de *vérité*. Une soif plus intense de justice l'a initiée au seul but désirable : le progrès commun ; et ses rêves souvent dirigés vers l'au delà la consolent des déboires terrestres.

Pourquoi ces effets bienfaisants ne trouveraient-ils pas leur cause dans la constance et la solidarité de nos chers morts de ces amis absents et présents auxquels Dieu nous confie, qui, guéris des vanités et des faiblesses humaines, ont déjà grandi dans la voie nouvelle, et, maintenant, de concert avec nous, poursuivent une mission dont le but est l'utile, le bien, le mieux et le vrai.

Mme CORNÉLIE.

PROTESTATION

Le 27 décembre 1892, la dépêche suivante était adressée de notre ville à nos amis de Paris :

M. le Président Fédération Spirite. Lyon, 6 h. 45. Efforts sont vains, réduirai à néant vos menées.

Signé : HOSTES.

Le but non déguisé de cette inqualifiable manœuvre était de semer la division dans nos rangs en persuadant à nos amis de la capitale qu'elle était de notre part une menace et un défi. Etant absolument étrangers à la rédaction et l'envoi de cette dépêche et opposés à son esprit, nous protestons énergiquement contre la conduite coupable que son auteur, aujourd'hui connu, aurait voulu nous faire tenir et déclarons que nous sommes profondément convaincus que l'union de toutes nos forces est plus que jamais nécessaire pour déjouer les calculs de nos ennemis occultes.

Loin de rechercher la division, la haine, nous voulons la paix, la concorde entre nous et, s'il nous arrive parfois de suivre des chemins différents pour y parvenir, notre but étant le même, nous saurons nous y réunir et nous tendre fraternellement la main en défi de toutes les cabales et de toutes les manœuvres de nos adversaires.

Spirites parisiens, vos frères de Lyon vous présentent leurs saluts.

HENRI SAUSSE ; CHEVALIER ; A. BOUVIER.

C'est à tort et contre notre sentiment que nos amis de la commission pour la création de la Fédération se sont crus visés par notre dernier compte rendu. Nous n'avons jamais eu l'intention de les mettre en suspicion ; sans parler du présent, nous avons rappelé les causes d'insuccès du passé afin d'éviter, si possible, qu'elles se renouvellent et prémunir nos amis contre leur retour possible.

Il n'y avait là de notre part ni hostilité, ni volonté de les blesser. Ils auraient donc tort de considérer notre compte rendu comme une attaque de notre part et un pas en avant dans la voie de la discorde..

Paix entre nous, tel est notre désir.

H. SYLVESTRE.

OUVRAGES REÇUS

L'Unité de la vie, *passée, présente et future, ou l'immortalité individuelle et collective*, par P.-F. COURTÉPÉE. Prix, 1 fr.50. — Paris, « La Lumière », boulevard Montmorency, 97.

HAB. **La Communion universelle des âmes dans l'amour divin**. Grande séance mensuelle du 27. — Petite bibliothèque de la « Lumière », même adresse.

ARTHUR DANGLEMONT. *Omnithéisme. Dieu dans la science et dans l'amour*; tome quatrième, **le Corps humain**, *les règnes et sous-règnes anthropoïdes*, in-8 de 800 pages avec tableaux sériaires et figures. Prix, 7 francs. — Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris.

Prochainement nous ferons l'analyse de ces ouvrages.

POUR LES PAUVRES

Reçu pour notre œuvre de secours immédiat, depuis le 31 décembre, la somme de 26 francs versés par quatre bienfaiteurs différents :

Le 31 décembre 1892, par une spirite, 10 francs ;
Le 4 janvier 1893, par M. Ch., Vienne, 5 francs ;
Le 4 janvier 1893, par M. B., abonné à la *Paix Universelle*, 1 franc ;
Le 5 janvier, par Mme L., 10 francs.

Avant de clore l'exercice de l'hiver 1892-1893, nous ferons connaître le total des sommes reçues et la justification de leur emploi, sans cependant publier de noms, nous réservant de les faire connaître aux intéressés.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 53 | 10 Centimes | 1er-15 FÉVRIER 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENT : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

Poursuivant l'œuvre de paix, d'union, de propagande de la *Fédération Spirite Lyonnaise*, nous venons, sous ses auspices, vous convier, pour le *dimanche* 5 *février*, à une grande fête de famille qui aura lieu, à *3 heures précises, salle de l'Horloge*, 137, *cours Lafayette*.

Le but de cette réunion exceptionnelle, que la modicité de son prix d'entrée (0 fr. 50) met à la portée de tous, est d'assurer à notre caisse de conférences publiques, à laquelle le produit intégral sera versé, les ressources qui lui seront nécessaires pour donner le plus d'éclat, le plus de retentissement possible aux conférences que notre ami M. LÉON DENIS se propose de faire cette année à Lyon.

L'éminent auteur dont l'ouvrage splendide : *Après la mort* nous a tous émus et charmés, le brillant conférencier de la Ligue de l'Enseignement est trop avantageusement connu de tous pour que nous ayons à en faire ici l'éloge ; les échos de ses brillants succès oratoires tant à Lyon qu'à Paris, Bruxelles, Bordeaux, Rouen, Genève, que de toutes les villes où, en apôtre ardent et convaincu, il a bien voulu prendre la parole, sont trop vibrants à nos oreilles pour que nous n'ayons l'assurance que l'accueil le plus sympathique de notre part lui facilitera l'œuvre de propagande qu'il vient accomplir dans notre ville.

Loin de vouloir être seuls à profiter de la présence au milieu de nous de notre vaillant adepte M. LÉON DENIS, d'être seuls à l'applaudir dans les exposés si clairs, si beaux, si suggestifs qu'il sait, en véritable artiste, tracer de la grandeur de notre philosophie, nous tiendrons au contraire à ce que tous les chercheurs indépendants, tous les amants de la vérité de l'au delà viennent, dans des salles assez vastes, joindre leurs bravos aux nôtres afin que l'éloquent orateur puisse faire partager à tous la sincérité et l'ardeur communicative de ses convictions.

En raison des résultats heureux que nous sommes en droit d'attendre, pour la diffusion de notre philosophie, des conférences publiques et gratuites de M. LÉON DENIS, et pour nous permettre de faire face aux dépenses qu'elles nécessiteront, nous sommes persuadés que tous nos amis, répondant à notre appel, se feront un devoir et un plaisir, en coopérant à notre œuvre de propagande, de venir passer en famille une agréable soirée.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise :

CHEVALLIER, H. SAUSSE, BOUVIER.

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

CONCERT EXCEPTIONNEL

AU PROFIT

DE L'ŒUVRE DES CONFÉRENCES PUBLIQUES

DE M. LÉON DENIS

Salle de l'Horloge, 137, Cours Lafayette

Le Dimanche 5 Février, à 3 heures

N. B. — On peut se procurer des billets :
A la *Société Spirite Lyonnaise*, 14, cours Charlemagne;
A la *Société Fraternelle*, 7, rue Terraille;
Au *bureau du journal*, 5, cours Gambetta;
A la salle du concert, le dimanche 5 février.

ALLAN KARDEC

RÉSUMÉ D'UNE CONFÉRENCE FAITE LE 5 AOUT 1892, A LA *Société spirite lyonnaise*, SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. CHEVALLIER

Arrivé en une époque où les faits psychiques ne servaient encore que de passe-temps aux esprits légers, et de thème aux beaux esprits pour leurs bons mots, Kardec assuma cette tâche considérable et dont le résultat semblait bien problématique : asseoir une science sur un ensemble de faits ridiculisés, et baser une philosophie sur un amusement de société, faire de la table parlante la première pierre d'un édifice, où l'esprit humain pourrait un jour célébrer le culte universel de la Raison. Aussi voyons-nous, dès le début de la carrière d'Alban Kardec, les premiers adversaires surgir : les libres penseurs l'accusaient de se figer dans un piétisme qui retirait au spiritisme toute raison d'être, les esprits encore entachés de catholicisme lui reprochaient de s'éloigner trop des dogmes de leur Eglise ; et cependant Kardec, avec une prudence commandée par les circonstances, louvoyait de son mieux entre les deux terribles écueils qui, semblables aux rochers décrits par les anciens, menaçaient d'écraser en se rapprochant la barque dans laquelle il menait le spiritisme vers les destinées rêvées.

Aujourd'hui encore, quoique le spiritisme, enfin dégagé des compromissions fâcheuses de la première heure, ait définitivement mis le cap sur la libre pensée, certains spirites s'en tiennent encore aux affirmations de jadis, sans réfléchir que les livres mêmes de celui qui est notre commun maître, mais dont ils voudraient faire un pontife, contredisent l'interprétation étroite et rétrograde qu'ils en donnent.

Le spiritisme, de l'aveu même de Kardec, est essentiellement progressiste, et périrait le jour où il serait condamné au repos. Tous nos efforts doivent donc tendre à amener chaque jour des progrès nouveaux dans la science qui nous est chère, dans la philosophie que nous défendons. Nous avons à asseoir sur des bases de plus en plus certaines les faits qui sont la clef de voûte de l'édifice, nous avons à nous assurer si nos doctrines apportent à l'humanité des moyens d'amélioration sociale et morale, nous avons à dégager peu à peu le diamant de la vérité de la gangue qui le tient encore enserré, nous avons surtout à organiser notre armée, afin de nous assurer la victoire, et c'est ce dernier point sur lequel je désire particulièrement attirer l'attention de ceux qui m'écoutent ou me lisent.

Le spiritisme est aujourd'hui aussi vigoureux et aussi actif qu'il ne le fut jamais, et cependant on peut s'étonner de ne voir que peu de succès couronner ses efforts, une sorte de piétinement sur place être son seul mouvement. C'est que, malgré ce qu'on puisse alléguer, une armée ne va à la victoire, que si une discipline sage et ferme l'y conduit. Or, nos groupes spirites, tirailleurs isolés, combattent à leur guise, avec les armes qui leur conviennent, à l'heure qu'ils ont choisie, et ne remportent actuellement que des victoires comme on en remporte dans des guerres de partisans.

Kardec, lui, esprit positif et pratique, savait bien que, sans organisation, on ne saurait rien faire et, de sa première correspondance des groupes, il aurait sans nul doute fait surgir avec le temps, si le temps le lui avait permis, une vaste et puissante fédération, véritable faisceau qui, par son union, aurait résisté à toutes les influences dissolvantes du dehors et du dedans. Rien n'empêche que nous ne reprenions aujourd'hui cette idée et que, de l'anarchie approximative dans laquelle nous vivons, nous arrivions dans un temps relativement court à une organisation à la fois respectueuse des libertés individuelles et stricte gardienne des intérêts et de la grandeur de la cause commune.

Qu'on me permette de tracer ici, en quelques lignes, un projet de la fédération, telle que je la conçois et telle que je la désire pour le mieux du spiritisme.

Une commission centrale, composée des délégués de chaque groupe, dans une proportion à fixer, est chargée de diriger la Fédération et de la représenter en toutes circonstances.

Les règlements concernant l'organisation générale et particulière sont élaborés par la Commission centrale réunie en assemblée annuelle dans une ville désignée par la Fédération.

Ces règlements, revisés chaque fois, sont en vigueur pendant une année, et les groupes de la Fédération s'engagent à les suivre.

Ces groupes ne peuvent se constituer qu'après avoir soumis à la Commission centrale leur règlement intérieur et avoir pris l'engagement de suivre la discipline générale de la Fédération.

Les groupes qui feraient acte d'indiscipline notoire ou compromettraient les intérêts du spiritisme, pourraient, d'après une procédure à étudier, être frappés de peines telles que : avertissement, clôture provisoire, exclusion de la Fédération. Il pourrait être procédé de même à l'égard des membres qui, personnellement, se mettraient dans le même cas.

Les admissions ne peuvent avoir lieu que dans des groupes reconnus et par votes réguliers.

Un minimum de cotisation sera fixé, ainsi que la quote-part de chaque groupe aux frais de la Fédération.

Des conférenciers seront adressés aux groupes qui le désireront, ainsi que des textes de conférences prononcées dans d'autres groupes et qui pourront être lues utilement.

Une carte uniforme pour tous les groupes, mais spécifiant le titre distinctif de chacun, et changeant de couleur chaque année à la même date, donne aux membres de la Fédération l'accès de tous les groupes fédérés.

La Fédération, ne se composant que de groupes adhérents et représentés par leur délégués, n'accepte sous aucun prétexte les adhésions personnelles.

Tous les travaux sont centralisés par le Comité central qui les publie à la fin de l'année sociale et remet à chaque groupe un exemplaire des travaux de la Fédération pendant l'année.

Voilà dans ses grandes lignes la conception que je me fais d'une fédération entre tous les groupes spirites et, comme cette question semble gagner du terrain tous les jours, le projet que je soumets à la bienveillante appréciation de nos frères, si elle venait à la discussion. Mais il faut ajouter encore quelque chose. Une société ne peut vivre sans symboles, sans marques matérielles de sa réalité ; il faut que nos sens soient retenus par un signe extérieur dans lequel se matérialisent nos espérances et nos efforts. Je n'ai pas l'intention d'insister ici sur l'usage immodéré que les cultes ont fait de ces sortes d'images, ni la prétention d'entraîner le Spiritisme à leur suite ; mais je ne puis m'empêcher de faire cette remarque que, pour s'entendre, il faut parler le même langage, et par là même se sentir de la même patrie. Or, Allan Kardec nous a laissé une terminologie spirite qui peut être comprise de tous, comme peuvent être admirées de tous la droiture et la sincérité de ses intentions. Que ce langage spirite, même alors que nos opinions diffèrent, — ce qui importe peu : le but poursuivi est le même, — reste notre ralliement et le signe auquel nous nous reconnaîtrons. Les autres symboles : drap funéraire à nos obsèques, insigne symbolique porté dans nos réunions, ne seront que la représentation plus matérielle et en quelque sorte la doublure de ce symbole plus général et plus puissant.

Quand, au souffle immortel de notre grande Révolution, les pouvoirs du passé s'écroulèrent comme des digues balayées par la mer et que l'on résolut de reconstruire sur une base plus large et plus solide, deux solutions se présentèrent : les trois puissances qui avaient présidé aux destinées humaines pouvaient être détruites ou réveillées.

sous une forme démocratique. Cette dernière solution fut adoptée pour le pouvoir politique et le pouvoir judiciaire qui, d'institutions aristocratiques et théocratiques, ne tirant leur force que de Dieu ou du roi de droit divin, son représentant, devinrent des institutions démocratiques, s'appuyant sur le peuple et sur la Loi, organe de ses représentants. Mais le troisième pouvoir, la Religion, ne se démocratisa pas : il continua de subsister sous sa forme ancienne et tyrannique, tandis qu'à côté de lui se développaient confusément les opinions personnelles et les négations ou les doutes.

Voulons-nous que le Spiritisme devienne la troisième puissance démocratisée, la Religion pour tous et par tous, la Religion universelle, celle à laquelle Jésus fait allusion quand, assis sur la margelle du puits de Jacob, il prédit à la Samaritaine que bientôt « on n'adorera plus ni dans le temple de Jérusalem ni sur le mont Garizim, mais que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité », le voulons-nous ? Alors il faut grouper toutes nos forces et, sous l'invocation de notre initiateur, continuer la grande tâche qu'il avait courageusement commencée ; il faut, mettant chacun du nôtre, apprendre à respecter l'opinion d'autrui comme la nôtre propre et nous réunir dans l'affirmation des grands principes qui nous sont communs : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences successives et les relations possibles entre les deux mondes.

Ce n'est qu'alors, quand cette union rêvée sera devenue définitive, que nous pourrons montrer avec orgueil le modeste emblème que nous aurons choisi et répéter à l'Humanité cette parole que prononça Constantin, lorsque le labarum lui apparut : « *In hoc signo vinces !* C'est par ce signe que tu vaincras ! »

E. DE REYLE.

MADEMOISELLE KREPS

Parmi les nombreux phénomènes relatés chaque jour par des expérimentateurs émérites, il en est qui sont dignes d'attirer l'attention du public, et aussi, et surtout celle du monde savant qui a toujours la tendance de nier à priori ce qu'il ne veut pas se donner la peine d'étudier dans la seule crainte de voir s'écrouler des théories laborieusement construites.

C'est ainsi que, malgré les nombreux cas de visions à distance, connus depuis des siècles aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine scientifique, les préjugés de toutes sortes retiennent encore la plupart des bonnes volontés qui voudraient se livrer à l'étude de ces mystérieux problèmes ; et la Vérité, qui devrait éblouir le monde par ses rayons, reste obscurcie par une inertie qui tient à la fois du parti pris et du respect humain.

Parler de la vue à distance, bon pour un autre âge ! A quoi sert de s'occuper de ces sornettes ? Les sorciers du passé et les diseurs de bonne aventure ont fait leur temps ; bien naïfs ceux qui croient qu'en dehors de la vue ordinaire, c'est-à-dire de la vue par les yeux, il existe d'autres moyens de perception.

Nous sommes loin de nier que le charlatanisme n'ait pas été pour une large part dans le discrédit où sont tombés ceux qui s'occupent des phénomènes soi-disant mystérieux qui relèvent de l'occulte, mais nous nous garderons bien aussi de rejeter ces phénomènes sans les avoir étudiés et sans avoir passé au crible de notre raison ceux qui nous passent journellement sous les yeux.

Mais enfin, dira-t-on, si la double vue existe, si la vision à distance n'est pas un vain mot, pourquoi ne pas s'en servir d'une façon plus constante afin d'amener nos physiologistes à étudier scientifiquement sa réalité ? Bien mieux, pourquoi ne se servirait-on pas de cette précieuse faculté pour connaître ce qui se passe au loin, soit dans nos colonies, dans les Etats voisins, soit même dans notre parlement, et modifier ainsi la marche des choses ?

Ici la réponse est bien simple :

D'un côté, les conducteurs de la machine sociale, ayant toujours eu intérêt à dominer sur les masses, ont fait les plus grands efforts possibles pour que leurs menées restent secrètes et n'ont pas craint de créer des lois pour annihiler la persévérance des chercheurs.

D'un autre côté, bien que les sujets aptes au phénomène du voyantisme ne soient pas rares, la plupart ne sont pas développés d'une façon assez sérieuse pour que le phénomène soit constant ; de là les illusions et les déboires des personnes qui, croyant tenir la vérité tout entière, n'en reçoivent que de fugitifs rayons.

Mais il n'en est pas moins vrai que, par un entraînement spécial et régulier, l'on peut arriver à des résultats surprenants, inespérés, comme le public lyonnais a pu s'en convaincre par les expériences de Mlle Kreps, répétées plusieurs semaines de suite au cirque Rancy. Ici, pas de jeu de mots, pas de compérage : les phénomènes de clairvoyance sont présentés d'une façon absolument scientifique.

Mlle Kreps est au milieu de la piste, les yeux bandés, sans être endormie ; son père, se promenant au milieu des spectateurs, lui pose presque toujours la même question, d'une façon aussi brève que possible (quest-ce je touche ? qu'est-ce que je tiens ?). Aussitôt la réponse est faite à la plus grande satisfaction de tout le monde, peu importe l'objet ou la chose désignée : si c'est une pièce de monnaie, elle en donne l'effigie et le millésime ; si c'est un billet de banque, elle en donne le numéro et la valeur, etc., etc.

Jusqu'ici on pourrait parfaitement conclure à une simple transmission de pensée, du moment que M. Kreps voit et touche l'objet, ce qui n'en serait déjà pas moins curieux ; mais il faut remarquer que la plupart du temps elle voit et donne les détails avant que son père ou le propriétaire de l'objet désigné ne les connaissent : s'agit-il d'une montre, d'une baïonnette ou de tout autre objet portant une marque quelconque, elle en donne le numéro ou le chiffre avant qu'il soit matériellement possible de s'en rendre compte *de visu*.

Ce n'est pas tout. Malgré le bandeau qui lui couvre les yeux, un sac noir lui couvre encore la tête et la moitié du corps pour intercepter toute lumière ; seuls deux trous à hauteur des épaules existent pour le libre passage des bras ; une ardoise est remise entre ses mains, une autre est présentée aux spectateurs qui inscrivent dessus, chacun leur

tour, tel nombre qui leur convient; puis un dernier en fait le total. De son côté, M[lle] Kreps écrit sur son ardoise les mêmes nombres, les additionne et en montre le résultat avant que les spectateurs aient fini de poser leurs chiffres.

Dans ce dernier cas il y a certainement autre chose que de la transmission de pensée, puisque cet admirable sujet donne les différentes sommes des chiffres avant qu'elles ne soient connues de son père ou des personnes qui les posent.

Il faut dire, il est vrai, que si M. Kreps obtient d'aussi beaux résultats, ils ne sont dus qu'à sa longue persévérance à rechercher la vérité. Savant distingué, habitué aux méthodes scientifiques, après s'être occupé des mathématiques célestes en compagnie d'autres savants, il résolut bientôt, après les révélations du télescope, de pénétrer plus avant dans les domaines inexplorés du monde invisible, et il s'attacha de préférence au monde de la pensée, qui, par la clairvoyance de son adorable jeune fille, devait promptement lui révéler la vue de l'âme, qu'il s'efforce de démontrer malgré la négation des partis pris.

Disons aussi que, dès l'âge de quatre ans, M[lle] Kreps possédait sa merveilleuse faculté de voyantisme; elle en a maintenant dix-huit. Comme la persévérance est le propre des habitants du Nord (ils sont Hollandais), ce n'est qu'après plus de treize années d'un entraînement journalier qu'elle est arrivée à une sûreté de vue assez grande pour se produire en public ; possédant tous les attraits de la jeunesse, la grâce avec laquelle elle se présente en fait un sujet des plus curieux et des plus sympathiques.

Impossible d'oublier M. Kreps, avec lequel nous avons eu un assez long entretien : c'est un homme absolument convaincu de la vérité dont il se fait l'ardent apôtre; ayant des connaissances très étendues sur différents sujets et possédant une mémoire des plus remarquables, il peut lui-même offrir un excellent sujet d'études aux chercheurs avides de savoir.

A. BOUVIER.

DE LA VIVISECTION (1)

AUTRES EXPÉRIENCES MONSTRUEUSES

Nous allons étudier maintenant des expériences faites spécialement au point de vue toxicologique et quelques autres accessoires, mais dans lesquelles on ne peut employer des anesthésiques. Cette partie de notre œuvre servira donc à démontrer que les physiologistes peuvent bien dire qu'ils emploient des anesthésiques, afin de ne point faire souffrir les animaux, mais, dans la pratique, ils ne sauraient le faire comme nous allons le démontrer.

Le docteur John Simon a étudié l'action physiologique de diverses substances, telles que la quinidine, cinconidine, etc. ; dans ses expériences, il injectait sous la peau d'un chien de douze kilogrammes, par exemple, de 75 centigrammes à un gramme de sulfate de chinchouine ; voici la marche que suit ce genre d'empoisonnement : « Tristesse de l'animal, jactitation à laquelle succède bientôt l'immobilité avec fixité dans le regard, une certaine difficulté de se tenir debout et de l'ataxie locomotrice, aussitôt que l'animal se met en mouvement; puis survient une sorte de tremblement s'accompagnant de petites secousses spasmodiques, prélude d'une crise convulsive : en effet le chien pousse un cri, puis il tombe sur le flanc, les quatre membres en raideur tonique, la tête en episthonos, et l'accès se poursuit en convulsions cloniques avec claquement dentaire, écume à la bouche parfois sanguinolente ; puis la période de rémission se fait du côté des phénomènes convulsifs; l'animal semble revenir à lui avec le regard stupide et plus ou moins hagard, conservant toutefois un certain degré de parésie qui l'empêche de se remettre solidement sur ses pattes; les mouvements respiratoires, momentanément suspendus durant l'accès, reprennent avec une accélération anéhélante ; il pousse des aboiements offensifs qui semblent témoigner d'un véritable état hallucinatoire ; et, si ce premier accès n'amène pas l'épuisement complet de la mort, l'animal reste durant un intervalle plus ou moins long dans une sorte de torpeur somnolente à laquelle peut même se joindre, comme pour compléter le tableau de l'attaque d'épilepsie, le ronflement (1). »

Puis enfin survient un nouvel accès qui ne dure guère plus de deux heures, et l'animal meurt.

Nous avons relaté cette expérience pour démontrer que, dans toutes celles qui ont pour but l'étude des poisons, il n'est pas possible d'employer des anesthésiques, mais il nous sera bien permis de faire remarquer à quoi peuvent bien servir de pareilles expériences en ce qui concerne la pathologie ; ce ne sont que distractions, des amusements comme l'expérience suivante, et rien de plus.

Béclard nous apprend que (2) : « M. Thiry a pratiqué sur des animaux vivants des fistules intestinales par un procédé nouveau (*sic*). Les animaux survivent plus difficilement à l'opération.

« M. Thiry et après lui MM. Ludwig Kühn et Schiff ont néanmoins réussi à conserver quelques animaux vivants. Voici comment on procède : On ouvre l'abdomen et on attire au dehors une anse d'intestin grêle d'environ 0,60 centimètres de longueur... On réunit par suture les deux bouts de l'intestin... Si l'animal a la fortune de survivre, il reste au bout de quinze à dix-huit jours une double ouverture fistuleuse. »

Combien il est nécessaire de pratiquer de pareilles expériences, comme elles sont utiles ! Nous l'avons mentionnée pour démontrer qu'il n'est pas possible d'employer des anesthésiques pour des opérations qui durent quinze à dix-huit jours.

On ne peut non plus les utiliser dans tous les travaux qui portent sur l'étude du système nerveux, travaux si fort en honneur dans ces dernières années chez les physiologistes. S'il nous fallait encore des preuves pour le fait que nous venons d'avancer, nous les trouverions dans le rapport de la Commission royale britannique déjà cité, dans lequel William Fergusson dit formellement que : « les expériences faites sous l'action des anesthésiques sont complètement inutiles, attendu qu'une expérience concluante ne peut avoir lieu que sur un animal dans des conditions normales. »

Et nous ajouterons, à fortiori, dans des expériences qui durent plusieurs jours ; donc fausseté et mensonges ! Aussi, quand les médecins disent employer les anesthésiques, notamment le *curare* (1),

(1) Voir les n[os] 47, 48, 49, 50, 51 et 52 du journal.

(1) *Travaux de Labor. et de Phys. de la Faculté de médecine de Paris*, 1885, p. 107, par le docteur J.-V. Laborde.

(2) *Traité élément. de physiologie*, p. 128 et 129.

(1) Le *curare* est ce terrible poison avec lequel les sauvages de l'Orénoque frottent leurs flèches.

Dès que par une simple piqûre ce poison est introduit par le sang, dans l'organisme, il a pour effet de paralyser complètement le système des nerfs moteurs. Il fait alors de l'animal un cadavre vivant. Sans qu'il puisse pousser un cri, on lui déchire les chairs, on lui ouvre le ventre, on lui crève les yeux, on lui ampute les membres, on lui trépane ou on lui scie le crâne, on lui brûle l'épine

on ne doit pas les croire ; c'est afin de tromper le public, et, en réalité, ils se gardent bien de pratiquer une méthode qui les empêcherait de faire des recherches dépourvues de toute espèce d'utilité ; ils le voudraient, du reste, qu'ils ne pourraient employer des anesthésiques ; nous pensons l'avoir suffisamment démontré ; aussi pouvons-nous bien dire que l'animal soumis aux expériences souffre avant, pendant et après l'opération, s'il n'en meurt pas. Ceci, qui paraît peut-être exagéré, est vrai en tous points, car, dès que l'animal rentre dans une salle de vivisection, il se met à trembler de tous ses membres et semble implorer la pitié des personnes qui se trouvent devant lui ; on le martyrise alors pour le placer dans des sortes de chevalets de torture dénommés *gouttières* (1). Une fois que l'animal y a été assujetti, on commence à le *charcuter*, comme nos lecteurs le savent déjà (n'insistons pas) ; puis, l'expérience terminée, s'il n'a pas succombé, on le ramène à sa cage, où il souffre de longs jours avant de se remettre, et, s'il n'a pas le bonheur de crever, il sert alors pour de nouvelles tortures.

Par exemple le docteur Legg s'amusait à ligaturer les conduits biliaires à 16 chats, il les torturait ensuite pour exciter leur bile, et les animaux, suivant leur force de résistance, ne succombaient qu'au bout de 7, 9, 13, 16, 18, 19 et 20 jours.

Un chien, sur lequel le docteur Perl avait pratiqué la même opération, vécut 19 jours, mais il maigrissait à vue d'œil, bien qu'il eût une *faim canine*.

Les docteurs Camelin, Galowin, Leyden, Henri Mayer et Tiedmard pratiquèrent les mêmes expériences que les docteurs Legg et Perl et aboutirent à des résultats tout différents.

Le docteur Brunton sacrifia 250 à 300 chats pour faire sur le poison cholérique des expériences tout à fait inutiles, et plus de 180 autres chats pour faire sur le venin du serpent (sur le venin trigonocephalo-lachésis) des études dont la science n'a retiré et ne retirera jamais aucun profit.

Les docteurs Progler et Feinberg, après avoir tondu 18 à 20 lapins, les enduisent de vernis pour voir jusqu'où va leur résistance à ce traitement ; de ces animaux, les uns meurent vingt-quatre heures après leur vernissage, les autres quarante heures après.

Le docteur Burdon Sanderson injecta du pus dans le sang d'un nombre incroyable de chiens pour éprouver leur degré de résistance à ce genre d'empoisonnement ; les uns souffrirent le martyre pendant cinq, six et sept semaines avant de mourir par suite de la décomposition générale de leur sang.

Et voilà les messieurs qui empêchent, par le magnétisme, le soulagement des maux dont est affligée l'espèce humaine ; mais poursuivons.

Le professeur Nathnagel de Fribourg perça le crâne à un certain nombre de chiens et, à l'aide d'une seringue à injection, il leur injecta dans le cerveau de l'acide chromique. La plupart de ces animaux moururent le troisième jour ou le quatrième suivants, à la suite de grandes douleurs ; mais six d'entre eux vécurent jusqu'au dix-septième jour, s'amaigrissant de plus en plus et d'une manière effrayante ; c'était de vrais squelettes n'ayant que la peau sur leur charpente osseuse.

Deux enragés vivisecteurs, les docteurs Chaussat et Selig, faisaient mourir de faim des chiens et des lapins pour étudier jusqu'où pouvait aller leur force de résistance ; les pauvres lapins mouraient dans les cinq à six jours et les chiens vivaient des semaines entières.

Legallois asphyxiait des lapines pleines en leur plongeant la tête sous l'eau. Les fœtus renfermés dans le sein de la mère asphyxiée pouvaient être retirés vivants douze, quinze et vingt minutes après la mort de la mère. ... Buffon avait pratiqué cette expérience plusieurs fois de suite sur le même animal en ayant soin de le laisser respirer pendant un pareil espace de temps entre chaque épreuve (1).

Nous pourrions poursuivre encore bien longtemps nos citations, nous ne le faisons pas : toutes les expériences ici relatées prouvent bien que nous n'avons exagéré en rien les diverses opérations de vivisection que nous disions être en usage chez les vivisecteurs dès les premières études parues dans ce journal.

Nous ajouterons que souvent, trop souvent même, les expériences de vivisection ne sont pas toujours exécutées avec l'intelligence et la rigueur qu'elles réclament.

Nous lisons en effet, dans le *Traité* du Dr L. Moynac, le passage suivant qui témoigne du peu de soin que prennent les expérimentateurs pour arriver à des conclusions justes et sérieuses; ainsi dit l'auteur ci-dessus mentionné : « Malgaigne, voulant prouver que l'encéphale ne saurait être comprimé par le sang, poussa des injections d'eau dans le crâne d'animaux vivants ; effectivement, les accidents ne survinrent que lorsque l'injection fut considérable, mais peut-on comparer l'eau facilement absorbable, se répandant sur toute la surface du cerveau, au sang qui se coagule et forme une tumeur ? »

Enfin les bons docteurs exécutent un grand nombre d'expériences en vue de la réclame qu'elles font aux exécutants ; quand il a été question, par exemple, du surmenage intellectuel des jeunes lycéens, on a pu lire dans bien des journaux ce qui suit : « A la Société de Biologie, MM. Charin et Roger ont fait une communication des plus intéressantes sur l'influence de la fatigue et du surmenage comme causes prédisposantes des maladies microbiennes.

« Pour cela, les éminents docteurs enferment des animaux dans une cage à écureuil, où ils sont forcés de marcher jusqu'à une extrême fatigue environ six ou sept heures par jour, faisant ving-deux hectomètres à l'heure. Ce sont des rats blancs (*sic*) qui ont servi à l'expérience en raison de leur résistance à la fatigue et aux inoculations charbonneuses qu'on voulait leur pratiquer. (Nous ne pensons pas que les rats blancs soient plus résistants que les rats gris ; mais enfin, passons.)

« Or, tandis que les animaux témoins inoculés guérissaient après l'inoculation, ceux qui étaient soumis à l'exercice forcé ne tardaient pas à succomber avec tous les symptômes du charbon. »

C'est avec de pareilles réclames que l'on arrive à se faire une réputation de savant et à se faire allouer des fonds pour ses *Essais* et des millions pour créer des Instituts rabiques ou anti-rabiques (à volonté), mais n'anticipons pas sur ce que nous dirons plus loin sur les *travaux pastoriens*.

J. MARCUS DE VÈZE.

(A suivre.)

dorsale ou autres parties du corps, et l'animal ne peut pousser aucun cri, ce qui serait cependant comme une sorte de soulagement à son martyre.

Et, comme il ne peut même respirer naturellement, on le fait respirer d'une manière artificielle, à l'aide d'un appareil fabriqué exprès.

La torture que subit l'animal est indescriptible, car ses nerfs sensitifs restent non seulement intacts, mais ils sont doués d'une acuité, d'une sensibilité beaucoup plus grandes.

Quel terrible supplice ! Combien longues doivent paraître les heures au pauvre animal ainsi torturé !

(1) Ce terme est une mauvaise traduction du mot allemand *Hund halter* qui signifie littéralement *machine à tenir les chiens* ; il en existe trois modèles : ceux de Czermack, de Brunter et de Bernard, mais qui ne diffèrent entre eux que par quelques détails. Le chien est garrotté dans ces instruments de supplice, puis complètement vissé ; on lui ficèle solidement la gueule, on lui passe sous le nez un fer recourbé que l'on visse également, de sorte que le pauvre animal, serré dans tous ces engins durs et meurtriers, ne peut effectuer le moindre mouvement. Il est difficile d'imaginer un pareil supplice.

(1) Béclard, *Traité élém. de Pysiol.*, p. 413.

Action magnétique d'une simple reine marguerite

Le magnétisme est une science admirable, merveilleuse... Le magnétisme n'est pas une science, va s'écrier en m'interrompant toute la légion des sceptiques de parti pris dont les rangs fort heureusement s'éclaircissent tous les jours. Je soutiens, moi, en dépit des clameurs de ce *servum pecus*, dont l'incrédulité encroûtée n'a d'autre mobile que la vanité, je soutiens que le magnétisme est une science véritable qui domine et surpasse toutes les autres sciences, et si le magnétisme contredit à chaque instant les prétendues lois formulées de la nature par la science officielle, ce n'est pas parce qu'il n'est pas une science, mais parce qu'il a pénétré plus à fond dans les mystères de la nature et qu'il la connait mieux, beaucoup mieux que les Académiques qui, parce qu'ils possèdent quelques pincées de science, prétendent qu'au delà il ne peut y avoir qu'erreur ou charlatanisme. Le magnétisme est la science des sciences, et il a avec celles qu'on enseigne dans les universités un lien très étroit de parenté ; les sciences des universités se tiennent en deçà et le magnétisme va au delà, bien au delà, voilà toute la différence. Il existe entre le magnétisme et l'électricité une grande affinité et à cause de cette affinité même, il touche à la physique. Il touche également à la chimie. Quelle est cette force qui unit les molécules d'une même substance ? Les chimistes l'appellent cohésion, et cette force est du pur magnétisme : elle unit aussi entre elles les molécules de substances différentes, et elle prend alors le nom d'affinité. Cohésion ou affinité, c'est du magnétisme, rien que du magnétisme.

Le magnétisme exerce un grand empire dans toute la nature, il agit également sur les trois règnes, les minéraux, les végétaux, les animaux, et les minéraux, végétaux, animaux agissent les uns sur les autres, *Res omnes fiunt per magnetismum*, le magnétisme est l'auteur de tout. Refuser de reconnaître le magnétisme pour une science, c'est faire preuve d'une étrange et déplorable ignorance de la nature, car, je le répète, il est la science des sciences, la source de toutes les autres sciences qui dérivent de lui.

Le magnétisme a été longtemps d'une pratique difficile, beaucoup de personnes éprises de cette science prétendue nouvelle, mais dont l'origine, en réalité, se perd dans la nuit des temps, ont reculé devant sa pratique à cause des passes qu'il fallait faire pour agir sur le sujet et qui exigeaient une trop grande dépense de forces. Il fallait, pour opérer, un tempérament sain et robuste et une grande force de corps.

La découverte ou plutôt la redécouverte de l'hypnotisme rendit le magnétisme plus accessible et accrut considérablement le nombre de ses adhérents qui sont aujourd'hui aussi nombreux, on peut le dire, que les étoiles du ciel.

La polarité humaine est venue à son tour apporter un assez fort petit contingent à cause des nombreux procédés qu'elle fournit pour endormir des sujets.

L'ancien magnétisme ne connaissait que les passes, l'hypnotisme ne connaissait que la fixation d'un objet brillant, la polarité humaine vous offre une multitude de ressources empruntées aux trois règnes minéral, végétal et animal. Vous endormez un sujet par la simple imposition des mains ou un bonnet de peau de chat, ou une peau de lapin, etc. ; voilà pour le règne animal. Pour ce qui est du règne minéral, j'ai indiqué la brique, la cire à cacheter, la pièce de 20 fr. en or, la pièce de 5 francs en argent et bien d'autres substances.

Si je veux emprunter mes procédés hypnotiques au règne végétal, je n'ai également que l'embarras du choix. Dernièrement, je voulus endormir un sujet avec une simple marguerite (*aster sinensis*). Je pris une tige assez longue terminée par sa fleur bien épanouie. Je l'étendis horizontalement sur la tête du sujet de manière que la sommité de la fleur, qui est positive, coïncidât avec le côté gauche positif du sujet et que l'extrémité inférieure de la tige, qui est négative, coïncidât avec le côté droit négatif.

En vertu de cette loi de la polarité que les pôles de même nom repoussent, contracturent, endorment, le sujet, au bout de cinq minutes, fut plongé dans le sommeil. Pour le réveiller, je n'eus qu'à retourner la reine-marguerite, c'est-à-dire faire coïncider la fleur positive avec le côté droit négatif et son autre extrémité négative avec le côté gauche positif. Conformément à cette autre loi de la polarité que les pôles de noms contraires attirent, décontracturent et réveillent, le sujet, en moins de deux à trois minutes, fut arraché aux bras de Morphée, qui cependant fit quelque résistance, car à son réveil le patient sembla, pendant une petite fraction de temps, sentir encore son influence. Il n'avait pas tout à fait conscience de lui-même.

N'est-ce pas merveilleux, cette influence magnétique qu'un simple végétal exerce sur un être humain ? Cela ne donne-t-il pas au magnétisme une certaine apparence de miracle, de surnaturel ? Je dis magnétisme, et je dis bien, car la polarité humaine est, comme l'hypnotisme, une simple branche du magnétisme ; elle relève de lui.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

CORRESPONDANCE

Lyon, le 12 décembre 1892.

MONSIEUR BOUVIER,

Je prends la liberté de vous écrire pour vous donner connaissance d'un fait qui m'est arrivé au mois de septembre dernier ; voici :

J'avais un aucuba panaché qui périssait ; je le magnétisai pour lui rendre un peu de vigueur : au bout d'une quinzaine de jours, j'avais obtenu comme résultat, sur la seule tige qui restait, quatre grandes feuilles au milieu desquelles deux petites qui commençaient à se développer.

A ce moment il me vint à l'avant-bras gauche un furoncle énorme, des suites d'une trop forte magnétisation par contact, sur un malade ; malgré cela, je n'en continuai pas moins à magnétiser mon arbuste toujours de la même manière.

A partir de ce moment, je fus tout étonné de voir que, de mes deux petites feuilles, une seule poussait, celle du côté de ma main droite, tandis que celle du côté de mon bras malade restait stationnaire.

Pensant que ce fait pourrait être de quelque utilité dans vos recherches magnétiques, je me suis fait un devoir de vous le signaler.

Veuillez agréer, Monsieur, les civilités empressées d'un de vos admirateurs captivé.

TOUPET GEORGES,
« Sculpteur, rue Garibaldi, 73. »

Nous nous faisons un devoir de publier la lettre ci-dessus : elle démontre une fois de plus la réalité du magnétisme humain qui bientôt sera connu de tout le monde.

L. R.

DE LA PRATIQUE DE LA MÉDIUMNITÉ

(Fin.)

A cet effet, au début de la séance élevant notre âme vers le bien, le beau, le vrai, nous nous efforcions de faire converger toutes nos aspirations vers le créateur; puis, nous plaçant sous la protection de nos guides, nous leur demandions de nous venir en aide et de veiller à la bonne marche de nos travaux. Un médium alors, endormi du sommeil magnétique et voyant à l'état de lucidité sous quelle influence se trouvaient les autres médiums, indiquait à chacun d'eux quelle influence le ferait écrire. Jamais un nom ronflant ne nous fut indiqué ; de la sorte, ceux qui venaient auprès de nous étaient des parents, des amis, des guides, à peu près toujours les mêmes, et voilaient sous l'anonyme, le plus souvent, les leçons de morale et de haute philosophie qu'ils nous donnaient et dont nous étions ravis et charmés. Avant de lire ces communications écrites, dont un certain nombre étaient splendides à tous égards, nous demandions à nouveau à nos amis de l'espace par le sujet lucide s'ils étaient contents, de la façon dont leur pensée avait été traduite, s'il n'y avait pas en au cours de la communication, chose qui se présentait quelquefois, de substitution d'esprit. Sur les réponses affirmatives ou négatives, les messages étaient lus ou annulés. Nous n'avions pas de la sorte une certitude absolue, mais nos communications avaient du moins une garantie morale que nous voudrions pouvoir retrouver dans toutes celles qu'on publie.

Ces séances, qui furent fréquentées pendant quelque temps par un pseudo-médium que nous dûmes évincer après flagrant délit de fraude, ont été depuis caricaturées par lui dans un autre milieu; notre ami Metzger fustige justement dans son article la conduite aussi coupable du mystificateur que de ceux qui l'écoutent. Que cet exemple nous serve de leçon et nous apprenne à tous que dans l'étude du Spiritisme, dans la pratique de la médiumnité, au lieu de nous laisser berner par des jongleurs incarnés ou désincarnés, nous ne devons jamais nous départir de notre liberté d'examen; tout dans nos séances doit être passé au creuset de la logique, de la raison; agissements des médiums, signatures, dictées, phrases, pensées, rien ne doit échapper à notre analyse; jamais la sauce d'un grand nom, quel qu'il soit, ne doit nous faire avaler le poisson: la mauvaise communication. Et par mauvaise communication nous devons entendre non seulement celle qui serait préjudiciable pour nous ou notre entourage, mais tout écrit apocryphe, toute dictée que n'aurait pas signée de son vivant celui auquel elle est attribuée.

Nous n'ignorons pas que les médiums, à l'égard des esprits qui se manifestent, se trouvent dans une situation pareille à celle des vitraux d'une église recevant un rayon de soleil : chacun imprègne sa couleur personnelle au rayon qui le traverse, et, bien que la cause initiale soit la même, les résultats sont parfois bien différents. De même pour l'esprit qui se manifeste : comme le rayon de soleil le fait au verre de couleur, il empruntera au médium les matériaux nécessaires pour rendre sa pensée, et celle-ci, suivant la souplesse, les qualités médiumnimiques de l'instrument, sera plus ou moins fidèlement rendue. Le verre blanc, c'est-à-dire le médium traduisant sans la modifier la pensée de l'esprit, est un phénomène trop rare pour que nous puissions n'avoir recours qu'à lui ; force nous est donc de recevoir aussi les instructions qui nous viennent par des sources moins précises, à moins de renoncer à toute évocation, ce qui serait précisément le contraire de notre but. Mais, si nous ne voulons renoncer à recevoir par l'intermédiaire de la majorité des médiums les conseils de nos amis de l'espace, nous devons nous habituer à distinguer, à préciser dans chaque communication quelle part revient à l'intelligence conductrice et celle qui est le fait de l'instrument. Lorsque nous nous serons livrés à cette étude avec un peu de persévérance, nous ne tarderons pas à reconnaître que dans la majorité des communications authentiques la pensée seule est de l'esprit, la forme est du médium, et nous reconnaîtrons aussi combien il est peu logique, peu rationnel de couvrir du nom de l'esprit une forme qui n'est pas de lui. Si à cette cause d'erreur nous en ajoutons une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, nous ne tarderons pas à nous convaincre que, dans la pratique de la médiumnité, la plus simple prudence nous recommande de donner la plus grande attention à la pensée émise et non à la forme sous laquelle elle est traduite, et de n'en attribuer aucune à la signature de la communication.

C'est la conduite que nous avons toujours suivie, et nous n'avons jamais eu à le regretter: aussi nous ne saurions assez recommander à nos amis de faire de même. Ils éviteront de la sorte bien des mécomptes, et le Spiritisme y gagnera plus de force, plus d'autorité.

H. Sausse.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite.)

L'on assure qu'au commencement du printemps, un grand nombre de ces serpents ailés volent de l'Arabie sur l'Egypte ; mais que les Ibis allant au devant d'eux, à la sortie du défilé, ne les laissent pas passer et les détruisent complètement. Les Arabes prétendent que c'est en reconnaissance de ce service que les Egyptiens ont l'Ibis en si grand honneur, et les Egyptiens conviennent avec eux que c'est là réellement le motif de leur vénération pour cet oiseau. » Il est probable que c'était un dépôt de restes de serpent, employé comme engrais : en tout cas, il est fâcheux qu'Hérodote ne nous apprenne rien au sujet des ailes de ces fameux serpents.

En dehors des animaux sacrés, les Egyptiens utilisaient les figures d'animaux pour symboliser les vices : ainsi le bouc était l'emblème de la luxure, le crocodile de la voracité, la tortue de la paresse, etc., etc.

De ce symbolisme animal naquit la vénération que les Egyptiens avaient pour les animaux en général ; et quand ceux-ci avaient longtemps figuré dans les temples ou sur l'autel même, où ils avaient reçu l'adoration au lieu et place de la divinité qu'ils représentaient, quand ces animaux venaient à mourir, on les embaumait, et leurs momies étaient placés par reconnaissance dans des sanctuaires vénérés, dans des chambres sépulcrales construites exprès pour les recevoir.

Le phénix symbolisait l'*astrologie*, la science sacrée. Voici ce que nous a dit Hérodote (1), au sujet de cet oiseau merveilleux: « Il existe un autre oiseau sacré, mais dont je n'ai vu que la peinture ; on le nomme Phénix. Il ne paraît que fort rarement en Egypte : tous les cent cinq ans, suivant le dire des habitants d'Héliopolis, et on ne le voit que lorsque son père vient à mourir. Si la peinture que j'ai vue est fidèle, voici comment il serait : ses plumes seraient rouge et or, sa taille et sa forme approchent de celle de l'aigle. Du reste, on raconte de lui des choses qui me paraissent tout à fait incroyables. On dit que cet oiseau, partant de l'Arabie, transporte le corps de son père enduit de myrrhe, dans le temple du soleil pour l'y enterrer, etc., etc. » Car Hérodote poursuit son récit et nous raconte en effet des choses *incroyables*, pour nous servir de son expression. Il n'est pas hors de propos de dire ici, une fois pour toutes, que tout ce que nous rapporte Hérodote sur les Egyptiens est empreint d'une

(1) I, II, 73.

grande exagération. Nous supposons même que les prêtres de l'Egypte se sont moqués de l'historien et lui ont fourni à dessein de nombreux renseignements, tout à fait erronés. Nous en donnerons ici une nouvelle preuve en mentionnant ce que nous apprend l'écrivain grec sur les *serpents ailés* (I, II, 74): « Du côté de l'Arabie, en face de la ville de Buto, est un lieu où je me suis rendu moi-même pour prendre des renseignements sur les serpents ailés. Lorsque j'y fus arrivé, on me fit voir une quantité d'os et d'arêtes de serpents si considérable qu'il est imposible d'en donner une idée; elle formait des amas, les uns plus ou moins grands, les autres très petits, mais le nombre en était immense. Le lieu où ces débris étaient répandus se trouve au débouché d'un défilé étroit des montagnes, dans une vaste plaine contiguë aux champs de l'Egypte.

J. MARCUS DE VÈZE.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

La *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, publie une série de brochures de propagande, dans le but d'exposer au public les avantages du Magnétisme, du Spiritisme, de l'Occultisme et de la Liberté de l'art de guérir. Ces ouvrages, dont l'un d'eux a l'importance d'un volume à 3 fr., sont vendus 12 fr. le cent, 20 cent. la pièce.

Les derniers parus sont:

Almanach spirite et magnétique illustré, pour 1893, avec un *Calendrier-éphémérides* relatant, à leur date, les principaux faits se rattachant à ces questions.

Théorie et pratique du spiritisme, par Rouxel. *La Liberté de la médecine. L'Art d'abréger la vie* (étude paradoxale), par le même. *Le Libre Exercice de la médecine réclamé par les médecins*, documents recueillis par H. Durville. *Esquisse d'un système de la nature fondé sur la loi du hasard*, par Révèl; *La Médecine qui tue, le magnétisme qui guérit*, par G. Pélin.

Vient de paraître à la Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, à Paris, *le Corps humain* (*les Règnes et Sous-Règnes anthropoïdes*), tome IV de l'Omnithéisme, par ARTHUR D'ANGLEMONT, 1 vol. in-8, de 800 pages, avec tableaux sériaires et figures. — Prix : 7 francs.

Cet ouvrage traite d'abord de l'anatomie du corps humain, sous un jour entièrement nouveau, d'après les lois de l'ordre sériaire, contrôlé par les groupements naturels des organes et des divers éléments de ce corps lui-même.

La description donnée d'un second corps, adjoint au corps humain et composé d'une substance intangible et indestructible, *d'après des observations scientifiques modernes*, fait comprendre la survivance de l'homme après l'extinction de l'existence terrestre.

De là, la continuité de la vie sous des formes successivement perfectionnées, mais conservant la configuration humaine, et qui donnent lieu aux *Règnes anthropoïdes*, suivant la dénomination de l'auteur.

Vient ensuite l'étude anatomique des animaux, des végétaux et même de l'atome minéral, constituant une zoologie, une botanique et une minéralogie qui reposent sur des bases absolument nouvelles.

Cet ouvrage, que l'on pourrait croire aride au premier abord, ne sera pas sans charmes pour le lecteur, qui y verra ces grandes descriptions exposées dans un style clair et précis.

POUR LES PAUVRES

Le froid et la neige, ces deux grands faiseurs de misères, rendent la charité privée de plus en plus bienfaisante; aussi sommes-nous heureux de remercier une fois de plus les nobles cœurs qui envoient leur obole pour notre œuvre de secours immédiat:

Une dame bienfaitrice nous a remis 2 paires de chaussettes laine.

Une autre, deux plastrons doublés, flanelle.

Le 8 janvier reçu espèces, supplément d'une cotisation d'un membre du groupe les Indépendants Lyonnais, 2 fr.

Le 10 janvier, d'un anonyme, remis dans notre boite, 10 francs.

Le 10 janvier d'un anonyme, remis dans notre boîte, 5 francs;

Le 12, par Mme Veuve F. à Blargies, 0 fr. 90 cent.

Le 15, par un anonyme, avec cette mention : « pour nos frères et amis malheureux », 2 francs.

Le 22, un don anonyme, 10 francs

Soit à nouveau 29 fr. 90.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 54 | 10 Centimes | 16-28 FÉVRIER 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENT : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

NOTRE CONCERT

Notre fête de famille vient de se terminer au milieu des bravos, des rappels si justement mérités par nos vaillants artistes. Les flonflons et les applaudissements résonnent encore à nos oreilles. Grâce au concours, à la bonne volonté de tous, cette soirée est succès complet pour notre *Fédération Spirite Lyonnaise*. Succès sur tous les points, succès pour nos dévoués chanteurs qui ont remporté une moisson d'applaudissements, de bravos aussi complets que justement mérités. Succès surtout pour notre caisse des Conférences publiques en mesure de faire face désormais aux exigences que nous pourrons lui imposer.

A tout seigneur tout honneur: adressons d'abord nos remerciements à nos amis qui, répondant en foule à notre appel, sont venus coopérer par leur présence à la réussite de notre œuvre. Mais si c'est grâce à leur concours que nous pouvons sans appréhension regarder l'avenir, hâtons-nous de reconnaître que nous le devons aussi au zèle, au dévouement, au talent de tous nos artistes qui se sont surpassés pour donner un plus vif éclat à cette charmante réunion. Aussi adressons-nous également toutes nos félicitations, tous nos remerciements à Mmes Besson, Chavent, Jobert, Mlles Mazzei et B..., MM. Arnaud, G. Durand et Miguet, à qui incombait la partie artistique de la réunion.

Mme Besson dans le grand air de *Guillaume Tell*, Mme Besson dans les *Saisons*, Mlle Mazzei dans le *Tribut de Zamora* et les *Vêpres siciliennes* ont montré toute la souplesse de leurs voix sympathiques et de leur talent et se sont vivement fait applaudir. Mlle B., dans *Tramways*, morceau de piano à quatre mains, et sur le violon dans une fantaisie pastorale et romance et boléro, a partagé les succès de ses compagnes vaillament secondées par M. Arnaud qui s'est fait applaudir dans *Pauvre Fou, le Credo du Paysan, le Géant*, M. G. Durand qui a récolté de nombreux bravos dans les stances de *Lakmé*, et M. Miguet qui a dû bisser la Pâque de la *Juive*.

La partie pénible de l'accompagnement a été remplie avec beaucoup de talent par Mmes Jobert et Chavent.

N'oublions pas de mentionner les trois duos vivement applaudis, celui de *Lakmé*, par Mmes Besson et Chavent; *la Flûte enchantée* et le duo de *Hamlet*, par Mme Besson et M. G. Durand.

Un artiste aussi que nous ne devons pas passer sous silence, c'est M. Crozy aîné, l'horticulteur si apprécié qui a bien voulu faire dans ses massifs une véritable razzia de ses fleurs les plus fraîches et les plus parfumées pour les offrir sous forme de gracieux bouquets aux dames qui nous avaient prêté leur précieux concours.

Entre la première et la seconde partie, une quête fructueuse a été faite au profit de notre œuvre par nos vaillants artistes. Reconnue par MM. Meiffre, Chavent et Durand, elle a produit la somme de 53 fr. 50.

Les comptes, n'ayant pu être entièrement réglés, ne pourront être publiés que dans le prochain numéro du journal; nous croyons pouvoir cependant informer nos amis que le bénéfice net de cette fête de famille atteindra 300 francs environ.

H. SYLVESTRE.

A MES AMIS LES BELGES

Mes chers amis,

La Fédération liégeoise, ayant eu le rare courage d'arborer franchement le drapeau du progrès et du véritable libéralisme, ne trouvera pas surprenant si je lui demande de bien vouloir m'entendre aujourd'hui au sujet de son ordre du jour : de la Fédération internationale des diverses écoles qui s'occupent de l'âme, de sa survivance et de la possibilité de communiquer avec le monde extra-terrestre.

Si pourtant une demande semblait étrange à quelques-uns, qu'ils me permettent de leur rappeler que c'est grâce à un journal belge (*Moniteur spirite et magnétique*) que j'ai pu jeter publiquement l'idée première de l'union internationale pour la fondation de laquelle vous êtes réunis aujourd'hui.

Je suis donc un peu des vôtres, comme je le disais dans une polémique (1) regrettable assurément, mais inévitable.

Vous savez comme moi, mes chers amis, que, si le principe de la Fédération internationale est adopté par tous, il n'en est pas de même du *titre*, que j'avais proposé de donner à cette Fédération : *Fédération universelle de la Psychologie contemporaine*, qui, à mon humble avis, définissait bien en son entier le but que tous les amis du progrès devraient poursuivre, c'est-à-dire : *la science intégrale de l'âme incarnée ou désincarnée*, et dont le spiritisme, — qu'on le veuille ou non, — tel qu'on le comprend habituellement, n'est qu'une des faces.

A part nos vaillants amis de la région lyonnaise, ce titre a été repoussé à l'unanimité ; vous-mêmes vous proposez aux choix deux titres :

1° Fédération spirite universelle ;

2° Fédération spirite et spiritualiste universelle ;

De leur côté, les groupes parisiens ont voté provisoirement le titre de la Fédération spirite universelle et ont nommé une commission pour préparer un projet de statuts.

Cette commission, après une discussion très laborieuse, a compris qu'avant tout il fallait *unir et non désunir*, car le temps est passé où l'on pouvait dire : *hors de moi pas de salut*. Elle a donc accepté le titre suivant : *Fédération de spiritisme et de spiritualisme expérimental*, et, afin qu'il n'y ait pas d'ambiguité possible auprès des autorités gouvernementales, elle a ajouté, comme *sous-titre* : *Etude et diffusion des sciences psychiques.*

Quoique à regret, je me suis rallié à ce titre qui peut suffire, si, comme je l'espère, nous savons démontrer que nous ne sommes pas les « sièges faits » qu'indiqueraient parfois nos actes ou plutôt notre manque d'actes progressistes.

Je prends donc la liberté, en mon nom personnel, de faire appel à votre dévouement bien connu pour adopter et faire adopter le titre et le sous-titre adoptés par la commission parisienne. Ce sera la preuve que, si nous sommes intransigeants à certains points de vue : retour en arrière, piétinement sur place, nous savons faire taire nos préférences, lorsqu'il s'agit de conciliation.

Votre bon exemple sera sûrement suivi par tous les amis du progrès et je ne doute pas que nos vaillants amis de la région lyonnaise ne vous imitent, tout en continuant de tenir ferme le drapeau d'avant-garde qu'ils ont si délibérément, si fièrement arboré.

Encore une fois, souvenons-nous qu'Allan Kardec était non seulement un progressiste invétéré, mais qu'il ne séparait pas la Fraternité du progrès.

Souvenons-nous aussi que le temps presse, et que notre responsabilité morale est engagée dans le succès ou l'insuccès de la présente tentative. Jusqu'à présent, nous n'avons pas voulu ou su nous organiser pour préparer à l'humanité des jours meilleurs. De tous côtés on entend les craquements avant-coureurs d'un effrondement formidable où seront engloutis, avec bien de nos conventions sociales, quantité d'erreurs en faveur encore aujourd'hui. Il n'est que temps de répondre à la pensée qui a fait surgir la *Révélation contemporaine* ; que notre devise soit donc : plus haut, toujours plus haut par la liberté, la science et la fraternité ! Ainsi nous vaincrons et nous pourrons nous rendre le témoignage d'avoir été de fidèles mandataires de Celui et de ceux qui nous ont confié le soin de la régénération du monde, en nous apportant des vérités jusqu'alors ignorées ou méconnues.

Votre ami,

J. BOUVERY.

(1) Voir le *Moniteur spirite et magnétique*

RÉFLEXIONS

Comme notre dévoué ami Bouvery veut bien nous faire part de ses désirs et de ses craintes au sujet des projets d'une Fédération Universelle adoptée en principe, mais non en fait, puisque seuls les titres à accepter divisent, quoique de part et d'autre il y ait déjà quelques pas faits en avant, nous croyons de notre devoir, jusqu'à nouvel ordre du moins, de conserver l'idée émise précédemment dans une réunion générale des groupes de la région lyonnaise, persuadé que la plupart des chercheurs sincères s'y rallieront à un moment donné.

Déjà, en même temps que bien d'autres centres, l'Union spiritualiste de Rouen, après avoir examiné les différents points sur lesquels il serait bon de s'arrêter, s'exprime ainsi :

« Voilà pour le principe. Mais ne conviendrait-il pas de s'en tenir à une fédération française d'abord, européenne ensuite ? Ce serait peut-être le cas de se rappeler le proverbe : Qui trop embrasse... Et puis, nous dirons franchement que le titre adopté : *Fédération spirite universelle* n'est pas celui que nous aurions préféré. Nous savons des adeptes du spiritisme, et des plus convaincus, qui ne feraient pas partie de notre Société, si elle portait le nom d'*Union spirite*. Il faut tenir compte de la situation de ceux qui sont sous la dépendance d'autrui, et nous ne devons pas leur fermer la porte. D'autre part, nous ne voudrions voir entrer dans la Fédération que les chercheurs sincères, partisans de nos idées, afin d'éviter les controverses stériles qui divisent plutôt que d'unir.

« Pour tout concilier, nous demanderions que le titre pût être facilement accepté, et que les conditions d'admission fussent bien définies.

Notre désir serait donc : 1° Que l'on donnât à l'association le titre de *Fédération universelle du Spiritualisme expérimental* ; 2° que l'on y admît seulement les sociétés et les groupes qui adhèrent aux principes suivants : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et ses réincarnations, la communion des désincarnés avec les humains.

« Cela dit, nous n'en formons pas moins les vœux les plus

sincères pour la prompte réalisation de cette vaste entreprise.

« Le Président de l'*Union Spiritualiste*,

« A. GUEROULT. »

Comme nos amis de Rouen, nous formons des vœux pour la réalisation d'une entente possible entre tous les penseurs de l'Univers, mais nous croyons sage de conserver le titre précédemment adopté dans la région lyonnaise, persuadé que le plus grand nombre s'y ralliera comme définissant mieux l'objet de nos travaux.

Nous l'avons déjà dit : que chaque groupement régional conserve son titre de Fédération spirite, c'est parfait; mais, dès l'instant que nous voulons universaliser la chose, il n'y a qu'un seul mode d'entente, c'est l'adoption pour tous et par tous d'un titre neutre définissant exactement les désirs de chacun sans entraver la marche de personne dans la voie choisie, puisqu'il est bien convenu qu'il ne s'agit que de l'âme et ses manifestations.

Il ne faut pas oublier qu'à regarder la chose de bien près, le spiritisme est considéré comme une secte au milieu des autres sectes, tandis que le spiritualisme les embrasse toutes : il est le propre de tous ceux qui croient à l'âme et à ses manifestations ou non.

Or, comme ces deux titres ne peuvent pas répondre d'une façon bien synthétique au désir des masses, nous croyons que celui de FÉDÉRATION UNIVERSELLE DE LA PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE remplit le mieux les conditions désirées.

En effet, la psychologie n'est-elle pas la science de l'âme et de ses manifestations. Est-ce que ce mot seul n'est pas la synthèse de toutes les philosophies? Bien mieux, c'est là une dénomination toute scientifique qui ne peut froisser personne, tout en permettant à tout le monde de mieux s'entendre, étant donné la grandeur de la cause à défendre et du but à atteindre.

Il y a bien d'autres considérations d'un ordre tout à fait supérieur en faveur du titre que nous préconisons, mais qu'il n'est pas possible de définir en quelques lignes; entre autres, celle-ci :

Tout le monde sait combien les sectes dominantes ont jeté de discrédit sur notre consolante philosophie et combien encore, dans certains milieux, elles font d'efforts pour empêcher ses partisans de s'en occuper d'une façon ouverte : ici, c'est une grande administration qui met en quarantaine celui de ses membres entaché de spiritisme ; là, c'est un petit patron, soumis à la férule de son église, qui renverra son employé avide de consolations qu'il ne peut trouver dans la pratique forcée de ses devoirs religieux, de telle sorte que, du bas en haut de l'échelle sociale, tous ceux soumis aux besoins de la vie sont obligés de courber l'échine en passant par le bon vouloir de ceux qui les dominent : c'est toujours la loi du plus fort. Souvent la raison en impose à la conscience et, si la liberté de parler tout bas existe, celle de penser tout haut n'existe pas encore. Nous connaissons des quantités de personnes, qui pour rien au monde ne voudraient toucher au spiritisme, par crainte de perdre leur place ; qui, par contre, ne craignent pas de s'en occuper sous le couvert de la psychologie toujours mieux acceptée; et, lorsqu'une demande indiscrète leur est adressée, elles répondent que, n'étant pas spirites (le mot fait toujours peur), elles ne peuvent faire marcher la table ou écrire sous l'impulsion d'une force étrangère que pour se distraire ou singer ceux qui le font par conviction, quand en réalité c'est pour satisfaire un besoin du cœur et converser avec ceux qu'ils ont aimés et chéris.

A. BOUVIER.

UN PEU D'HISTOIRE

On reproche parfois aux spirites et aux magnétistes — deux frères qui ne devraient jamais se séparer — de manquer non seulement de modestie, mais de ne pas toujours rendre à César ce qui appartient à César.

Parfois, à nous entendre, il semblerait que nous avons non seulement inventé le mot, mais aussi la chose... Il semble parfois que seuls nous connaissons, nous possédons l'alpha et l'oméga de tout ce qui concerne l'âme et ses manifestations terrestre et extra-terrestre. De là cette tendance néfaste : *Hors de nous, pas de salut!* tendance qui prend des proportions dangereuses et qui, si on n'y prend garde, finira par nous aliéner tous les esprits vraiment libéraux et sans partis pris.

Voici un fait qui, mieux que toutes les belles théories, prouvera une fois de plus que non seulement nous n'avons rien inventé, mais que nous avons encore beaucoup à apprendre pour en savoir autant que nos devanciers. Et pour cette fois ce sont les... *sauvages* qui nous donneront la leçon de modestie. Le récit en est dû au professeur H. Kellar; il a été publié dans *North american Review* et la *Revue des Revues* l'a inséré dans ses colonnes.

Le professeur H. Kellar, voyageant dans le Zouland, entendit vanter à plusieurs reprises le savoir d'un *sorcier* zoulou ; il désirait vivement que ce sorcier lui donnât un échantillon de sa puissance ; mais, de son côté, le noir magnétiseur ou médium refusait de s'exhiber ainsi. « Il se décida enfin, prit sa massue et l'attacha solidement à l'extrémité d'une courroie de cuir brut, longue d'environ deux pieds. Un jeune zoulou, de taille athlétique, dont les yeux étaient, pendant ces préparatifs, demeurés fixés, avec une impression de tranquillité craintive, sur ceux de l'opérateur, prit à son tour sa massue et l'attacha à l'extrémité d'une courroie semblable. Tous deux se placèrent alors à une distance respective d'environ six pieds ; puis, dans un profond silence et éclairés vivement par la pleine lumière du foyer, ils commencèrent à faire tourner rapidement leurs massues au-dessus de leur tête. Je remarquai qu'au moment où, dans la rapidité de leur giration, les deux massues semblaient sur le point de se rencontrer, une sorte de rayon lumineux passait ou semblait passer de l'une à l'autre. La troisième fois, il y eut une explosion : l'étincelle parut flamboyer, la massue du jeune homme vola en éclat, et il tomba lui-même inanimé sur le sol. Le sorcier se retourna alors vers les hautes herbes qui croissaient à quelques pieds derrière nous, et cueillit une large poignée de tiges d'environ trois pieds de long. Puis, debout dans l'ombre et loin du feu, il agita avec un mouvement rapide, semblable à celui qui avait été, un moment auparavant, imprimé aux massues, sa botte d'herbes au-dessus de la tête du jeune zoulou, toujours étendu comme un cadavre devant le brasier. En un moment, la botte sembla prendre feu, bien que le sorcier

fût éloigné d'au moins vingt pieds de notre brasier, puis commença à brûler lentement, avec des crépitations parfaitement perceptibles. S'approchant alors plus près du corps du jeune homme toujours en extase, le sorcier balança doucement l'herbe enflammée au-dessus de sa figure, à un pied environ de sa chair. A mon indicible stupéfaction, *le corps s'éleva doucement au-dessus du sol et flotta en l'air à une hauteur de trois pieds*, suspendu ainsi et se mouvant de haut en bas et de bas en haut, suivant que le mouvement imprimé à l'herbe enflammée était plus rapide ou plus lent. Quand l'herbe, complètement consumée, fut jetée à terre, le corps reprit sur le gazon sa position horizontale : puis, après quelques passes magnétiques opérées par le vieux sorcier, le jeune zoulou sauta sur ses pieds, absolument indemne, en apparence, des effets de cette expérience fantastique. »

M. A. Kellar cite également un autre fait de *lévitation*, dont il a été témoin aux Indes, et qui dépasse tout ce que nos plus célèbres médiums ont produit : « Un fakir indou qui, après être demeuré, pendant quelques minutes, à plat ventre contre terre, se relevait et, les bras collés aux flancs, semblait gravir les marches d'un invisible escalier aérien. Il s'élevait ainsi *réellement dans l'air à une hauteur de plusieurs centaines de pieds*, puis redescendait de même. »

J. BOUVÉRY.

P.-S.-P. — Une nouvelle revue, *la Haute science*, va bientôt paraître (1); les rédacteurs sont des hommes de grand savoir en ce qui touche aux religions anciennes; on nous promet aussi des documents sur la magie exercée dans les anciens temples. Ces documents nous aideront à prouver, une fois de plus, que ce que nous appelons aujourd'hui : spiritisme, magnétisme, occultisme, etc., est vieux comme le monde; aucune partie du globe n'en a ignoré l'existence. Dieu qui ne connaît pas de parias en avait répandu la connaissance partout. Pourquoi l'humanité n'en a-t-elle tiré jusqu'à présent que de si pauvres résultats ?

Cet immense et bien triste échec, ne serait-il pas dû au monopole que, dans leur orgueil, les initiés, les prêtres, les médiums, ont fait de la vérité, de la science ?

Que la leçon nous serve ! Gardons-nous, comme de la peste, des *monopolisateurs*, quels que soient leurs prétextes, quels que soient leur nom, leurs titres. Combattons hardiment tout ce qui a des tendances à s'ériger en dogmes, en infaillible : *la vérité n'est le monopole de personne*. Si le mysticisme, le sectarisme, ont déjà tant fait de mal à la *Révélation comtemporaine*, c'est que nous n'avons pas su profiter des leçons du passé. Je souhaite que la leçon que viennent de nous donner le pauvre zoulou, ainsi que le fakir indou, nous aide à ouvrir les yeux, et nous donne, enfin, le courage — en dehors de toute influence d'école — de former la *Ligue du progrès et de la diffusion de la science par la liberté et la justice*.

J. B.

DE LA VIVISECTION (2)

PARALLÈLE DES SERVICES RENDUS ET DES ATROCITÉS COMMISES.

Nous avons vu, mais en partie seulement, les nombreux crimes de la vivisection; arrivé à ce point de notre étude, nous croyons utile d'établir une sorte de parallélisme entre les services rendus et les atrocités commises par les vivisecteurs.

(1) Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.
(2) Voir les numéros 47 à 52 du journal.

Enumérons donc les grands services et les *immenses* découvertes de la vivisection !

S'ils sont si considérables, ces services, nous nous inclinerons; si les résultats pompeusement annoncés sont acquis, nous les admettrons; s'ils sont controversés, nous étudierons la controverse, puis nous nous rangerons de l'avis des plus compétents, c'est-à-dire que nous ne sortirons pas du cercle des médecins et des physiologistes pour élucider la question. De cette manière, nos conclusions seront sûres, vraies, impartiales et devront être admises par tous les hommes de bon sens; de plus, n'étant ni docteur, ni physiologiste, ni inféodé à une coterie quelconque, notre jugement sera empreint de justice et de loyauté et pourra dès lors être accepté par tout homme qui recherche la vérité.

Ceci bien compris, examinons les services rendus par la vivisection, ainsi que les grandes découvertes qu'elle a fait faire à la science.

A en croire les vivisecteurs, ces services et ces découvertes seraient de la plus haute importance; énumérons : découverte de la circulation du sang, physiologie du système nerveux, glycogénie, température du sang, inactivité de l'estomac dans l'acte du vomissement, fonction de la bile, du cerveau, du cervelet, du système nerveux, etc., etc., enfin et surtout découvertes Pastoriennes.

Comme on voit par cette nomenclature encore fort abrégée, nous aurions, au dire des vivisecteurs, pas mal de découvertes sur la planche ; nous allons voir ce que tout cela donnera, après son passage au crible, c'est-à-dire après examen.

Sans la vivisection, nous disent les physiologistes, Harvey n'aurait jamais trouvé et pu expliquer la circulation du sang.

Or, rien n'est plus faux que ce fait, et, si quelqu'un doit le savoir, c'est Harvey lui-même ; et il a déclaré que sa découverte n'est due « qu'à l'étude attentive des indications apportées par la nature des vaisseaux sanguins dans les veines du cadavre et par les résultats obtenus par la pression extérieure, tantôt sur les artères, tantôt sur les veines de sujets vivants » ; Harvey ajoute « qu'il ne gagna rien au moyen de la vivisection, pas même une idée » (1). Tout ce qu'il fit à l'aide de la vivisection fut de démontrer le mouvement du sang sur la veine jugulaire d'un cerf en présence du roi ; mais il n'accomplit cette expérience que pour intéresser le roi à sa découverte, car il ajoute : « La même chose peut être vue chaque jour dans la saignée ordinaire. »

On voit donc que nous sommes loin, fort loin de la légende qui nous montre Harvey pratiquant ses expériences sur des biches vivantes du parc de Charles Ier, roi d'Angleterre.

Du reste, Michel Servet et André Césalpin avaient présenté, avant le docteur anglais, cette circulation, dont on trouve les traces chez les Égyptiens eux-mêmes.

Passons à cette autre proposition, à savoir que l'estomac peut rester inactif dans l'acte du vomissement.

(1) Cf. *De la ligue contre la vivisection*, etc., par un Anglais, p. 391. Gr. in-8°, Paris, 1879.

Voici sur quoi se fondent les vivisecteurs pour appuyer cette découverte: En 1830, Magendie ouvrait le ventre à un animal et retirait l'estomac et le remplaçait par une vessie de porc, qu'il rattachait tant bien que mal, mais plutôt mal, à l'œsophage et au duodénum; ensuite il recousait les muscles et la peau de la paroi abdominale qu'il avait incisée, et, dans cet estomac postiche, il ingérait des liquides ou des aliments; enfin il injectait de l'émétique dans les veines pour essayer de provoquer le vomissement, qui n'arriva pas; d'où le grand physiologiste concluait que l'estomac était passif dans l'acte du vomissement et que ses contractions n'y contribuaient en rien. Or, ce qui est vrai dans le cas présent, puisque l'estomac était remplacé par une *vessie morte*, ne prouve pas du tout que, dans un estomac vivant, ses contractions n'aident pas dans l'acte du vomissement.

Et, malgré cela, les partisans de la vivisection nous disent que Magendie et, à sa suite, les physiologistes modernes sont arrivés *aux résultats les plus heureux!*

Lesquels résultats? Nous voudrions bien les connaître, mais ils négligent de nous les décrire.

En ce qui concerne le système nerveux et toutes les découvertes qui en dérivent, rien n'est moins probant que les expériences de vivisection à ce sujet, puisque souvent pour ces études les physiologistes prétendent employer le *curare* ou d'autres anesthésiques pour ne point faire souffrir les animaux; or nous savons que le *curare* paralyse chez les animaux tous les mouvements et, par suite, le système nerveux tout entier.

Or, s'ils n'emploient point d'anesthésiques, les physiologistes nous mentent, ou, s'ils en emploient, leurs travaux n'ont aucune portée.

Du reste, tout est contesté dans la fameuse théorie de Haller, théorie qui fait résider l'irritabilité dans la fibre musculaire et qui donne, dit-on, la démonstration qu'il y a dans les divers organes des animaux trois ordres de parties, savoir:

1° Les parties irritables et musculaires;

2° Les parties sensibles et nerveuses;

3° Les parties non irritables et non nerveuses; et qu'à ces trois ordres de parties correspondent trois ordres de propriétés: sensibilité, irritabilité, élasticité.

On nous dit encore que, sans les vivisections, nous ignorerions les fonctions glycogéniques du foie. Or, les personnes au courant du mouvement scientifique n'ont pas encore oublié les discussions auxquelles ce sujet a donné lieu: d'un côté, Claude Bernard soutenait qu'au foie est « dévolue la propriété de fabriquer du sucre pour le besoin de l'économie ». D'autre part, M. L. Figuier, reprenant l'expérience de Claude Bernard, convainquit celui-ci d'erreur en démontrant par une minutieuse analyse, l'existence du sucre dans le sang de la veine-porte des animaux nourris exclusivement de viande.

Devant ce résultat, la théorie de Claude Bernard était ruinée. Le savant physiologiste nia énergiquement l'existence du sucre dans la veine-porte chez les carnivores; L. Figuier soutint âprement sa thèse. Ce que voyant, l'Académie des sciences chargea une commission *puisée dans son sein* d'étudier le point en litige et de décider en dernier ressort.

Après examen, comme un fait est un fait, il fallut bien se rendre à l'évidence et donner raison à Figuier.

Cependant, malgré le jugement de ses pairs, Claude Bernard ne voulait pas se rendre à l'évidence; il batailla encore fort longtemps, équivoqua, joua sur les mots. Il prit le foie d'un animal, le réduisit en morceaux, les lava pour en chasser toute trace de sucre; enfin il abandonna au contact de l'air et de l'eau ce foie haché menu, en expurgea le sucre, et, chose bizarre, au bout d'un certain laps de temps, il put y constater la présence du sucre. Claude Bernard triomphait et soutenait que, même *post mortem*, cet organe avait *la propriété de secréter du sucre.*

C'était là une conclusion étrange, surtout chez un savant physiologiste qui aurait dû savoir que ces secrétions posthumes n'étaient que le résultat d'une décomposition putride. En effet, le foie, haché et lavé, contient de la dextrine insoluble à l'eau, laquelle dextrine se transforme en sucre par fermentation, au bout de cinq à six jours.

Les faits que nous venons de rapporter se passaient vers la fin de l'année 1855. Or, en 1858, trois années plus tard, M. A. Samson, professeur d'agronomie, démontra que le glycogène était simplement une sorte de *dextrine* provenant non du foie spécialement, comme le prétendait Claude Bernard, mais des matières amylacées qui, à demi digérées dans l'intestin, s'introduisent dans le foie avec le sang de la veine-porte pendant la digestion (1).

Ceci détruit donc de fond en comble la fameuse fonction glycogénique du foie et démontre par suite l'inutilité de la vivisection dans le cas présent, ainsi que dans les autres cas que nous nous bornerons à mentionner sans les réfuter, sauf en ce qui concerne les travaux de M. Pasteur, sur le compte desquels trop de gens ont encore de fausses idées.

En ce qui concerne le cerveau, un grand nombre de physiologistes ont pratiqué des expériences sur le fonctionnement de cet organe, et les résultats acquis à la science par la vivisection sont si peu concluants qu'on pourrait les considérer comme à peu près nuls, car ce que Pierre affirme, Paul l'infirme.

Ceux qui se sont plus particulièrement distingués dans ces travaux sont les physiologistes suivants : Flourens, Goltz, Duret, Bochefontaine, Bouillaud, Carville, Franck, Fevrier, Herman, Hitzig, Schiff, Saltmann, Vulpian et d'autres encore; tous ces expérimentateurs s'arrêtaient en général à une destruction partielle plus ou moins considérable des lobes du cerveau ou la suppression du cervelet. Opérant sur des chiens, ils arrivent généralement à des contradictions flagrantes; aussi les uns déclarent que des *séries de chiens opérés deviennent malades et succombent en peu de jours*; d'autres, que des *séries entières sup-*

(1) Ceux de nos lecteurs désireux d'avoir des détails sur la formation du sucre dans les tissus autres que le foie les trouveront dans *la Physiologie humaine* de Beaunis, t. 1er, p. 115 à 150.

portent les mutilations et guérissent dans un temps relativement court;

Comme conclusion, Goltz déclare *qu'il n'arrive pas souvent que deux hommes soient du même avis dans les choses de la physiologie du cerveau.*

Et, tandis que certains expérimentateurs déclarent que *les mutilations pratiquées au cerveau n'endommagent pas la sensibilité de la peau*, d'autres, et parmi eux Goltz, affirment que *cette proposition est fausse.*

Flourens prétend que *l'extirpation totale du cerveau d'un animal rend celui-ci aveugle;* Longuet *prétend le contraire;* Scheff déclare expressément que *l'extirpation de toute une moitié du cerveau n'exerce aucune influence sur la vue;* Hitzig soutient absolument et énergiquement *le contraire.* Ce dernier physiologiste dit que la mutilation du lobe postérieur du cerveau *prive de la faculté de voir du côté opposé.*

Goltz déclare que cette observation ne renferme qu'*une faible partie de la vérité* et il ajoute que : chaque fois qu'on enlève à un chien *une partie considérable de la substance grise, l'animal devient aveugle du côté opposé, qu'on ait atteint ou non le lobe postérieur.*

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

AUX CALOMNIÉS

Le vent souffle en rafale ; il neige, il neige, il neige !...
Quoique d'un fin duvet la vertu les protège,
Tous nos oiseaux chanteurs sous la bise ont bien froid
Et ventre affamé, par surcroit.

Sous la dent des félins, qui tendent plus d'un piège,
Quand tous les dons du Ciel sont enfouis sous la neige,
C'est tranquille, isolé, souvent trop à l'étroit :
C'est dans un trou, c'est sous un toit,

Que l'innocent oiseau, tout troublé, se retire.
Atteint par les frimas, noble dans son martyre,
Des beaux jours disparus il subit le sommeil.....
. . . .
Ainsi, malgré nos mœurs, hélas ! en décadence,
Un jour, — comme au pauvret que suit la Providence, —
Reluira pour le Juste un rayon plus vermeil !

Mme CORNÉLIE.

De ma Campagne, veillée du 16 janvier 1893.

Prophétie de Nostradamus pour l'année 1893

L'EFFONDREMENT DE PANAMA PRÉDIT

CHERS LECTEURS ET CHÈRES LECTRICES,

Ayant lu dans *l'Universel Illustré*, n° 26 du 15 décembre 1892, un article intitulé VARIÉTÉ, *ce qui sera...*, dont l'auteur était G. Lenôtre, j'ai été frappé par le passage ci-après renfermant un quatrain de Michel de Nostre-Dame (Nostradamus), lequel vivait pendant le règne de François Ier, comme chacun le sait, et prophétisait vers le milieu du XVIe siècle :

« Chaque année, à la saison où commencent à fleurir les almanachs de nouvel an, le prophète provençal revient à la mode ; on cherche à pénétrer ses obscurs oracles, à y découvrir l'annonce des événements dont accouchera l'année qui s'approche..., vains efforts. En supposant que des énigmes, telles que celles-ci :

Sous les antiques édifices vestaux,
Non éloigné de l'aqueduc ruiné,
De sol et lune sont les luisants métaux,
Ardente lampe, Trajan d'or buriné.

renferment une prophétie pour l'année 1893, je défie bien le plus malin des paléographes d'en tirer un sens quelconque. » Signé : G. Lenôtre.

J'ai donc pris au mot l'auteur de cet article et relevé son défi (sans qu'il le sache). Après avoir attentivement étudié chaque mot du quatrain, je suis arrivé (je le pense, du moins) à en démêler le véritable sens prophétique. D'abord, en voici la traduction ***mot à mot :***

Sous les antiques édifices de la Justice (1),
Peu de temps après la ruine de l'isthme (2) de Panama (3),
D'or et d'argent (4) sont les luisants métaux (5),
Vive lumière (6), entreprise colossale (7), d'or (8), burinée (9).

En voici, maintenant, la traduction littérale :

« Sous les voûtes antiques du Palais de Justice, peu de temps après l'effondrement de Panama, il y aura une vive lumière sur les tripoteurs d'or et d'argent, et le burin de l'histoire gravera la triste fin de cette folle « entreprise colossale ! »

Et voici, chers lecteurs et chères lectrices, comment la prophétie du célèbre Nostradamus s'est..., hélas ! accomplie et s'accomplit encore chaque jour !

Comment ne pas croire, après cela, à certaines *prophéties* dictées à de savants *médiums* par des *esprits supérieurs*, peut-être ceux de certains prophètes, ayant été incarnés sur notre planète, ou bien ceux d'hommes éminents, qui se sont fait connaître et ont su se faire honorer, ici-bas, par leurs sciences, leurs talents et leurs vertus ?

Dr GASTON DE MESSIMY,
Médecin à Puéchabon (Hérault).

LE MOT DE LA FIN

DIALOGUE ENTRE DEUX PANAMÉS

1er panamé. — Dites-moi, Monsieur Prosper, qu'est-ce que le fatalisme ?

(1) *Edifices vestaux.* — Vesta était, chez les Romains, la déesse du feu et, par extension, déesse de la justice, car le feu n'est-il pas souvent l'instrument expiatoire (purificateur) de la Justice ?

(2) *Aqueduc ruiné.* — Aqueduc pour canal, isthme. Du temps de Nostradamus, le mot d'isthme n'était pas connu, du moins employé (l'isthme de Suez ne datant que de notre époque). On nommait indifféremment aqueduc ou canal tout ce qui servait à la communication des eaux douces ou des eaux salées, soit les canaux naturels, ou ceux (artificiels) creusés par la main des hommes.

(3) *De Panama.* — Il est évident qu'il ne s'agit ici que du canal de Panama, car c'est le seul important qu'on ait entrepris dans ces dernières années.

(4) *De sol et lune*, c'est-à-dire : *d'or et d'argent* ; et, en effet, l'or n'a-t-il pas la couleur et l'éclat du sol ou du soleil, et l'argent n'a-t-il pas la couleur et l'éclat de la lune ?

(5) *Les luisants métaux.* — Nostradamus fait sans doute allusion ici aux convoiteurs, aux *tripoteurs*, dont les yeux luisent (brillent) comme des métaux, à la vue de cet or, de cet argent.

(6) *Ardente lampe.* — Lampe est ici employé comme lumière. Ardente lampe, ardente lumière, *vive lumière.*

(7) *Trajan.* — Empereur romain, qui régna de 98 à 117, fut un des princes les plus accomplis de l'antiquité païenne. Il construisit des ports, des chemins, des chaussées, des ponts, de superbes monuments, des écoles publiques. Trajan se montra donc, par là, aussi grand prince que grand entrepreneur, et nous pensons être dans la vérité en donnant au mot *Trajan* (qui se trouve dans le 4e vers du quatrain) la signification d'*entreprise colossale.*

(8) Le mot *d'or*, qui est à la suite de Trajan, signifie : d'un prix excessif, insensé, ruineux, entreprise ruineuse, *folle.*

(9) *Buriné* signifie gravé par le *burin*. Evidemment il s'agit du burin de l'histoire qui gravera, dans les siècles futurs, la vérité sur les causes de l'effondrement de Panama. — Dr Gaston de Messimy.

2e panamé. — Le fatalisme? c'est une opinion philosophique, qui.....

1er panamé (l'interrompant). — Vous n'y êtes pas!

2e panamé. — Eh bien, qu'est-ce alors?

1er panamé. — Le fatalisme, c'est le Panama!

2e panamé (qui ne comprend pas). — Heu! heu!... comment cela?

1er panamé. — Eh oui! Monsieur, puisqu'on le nomme (hélas! partout): le *fatal isthme*!

Dr G. DE M.

LA DANSE DES FEUILLES

Heureux, trois fois heureux celui qui a la bonne fortune de rencontrer un excellent sensitif: il peut reproduire les merveilles que les voyageurs de toutes les nations racontent des fakirs. Plus heureux encore l'homme privilégié qui se trouve être lui-même un sensitif doué d'un grand pouvoir: il pourra avec un peu d'étude et de pratique devenir un grand thaumaturge. J'ai lu avec un très vif intérêt tout ce qu'on rapporte des sectateurs de Brahma, j'ai dévoré ces récits qui m'exaltaient; il me semblait, en les lisant, que j'étais transporté dans un monde tout à fait fantastique.

Par la pensée, je vivais au milieu des fées, parmi des esprits d'un ordre supérieur dont la puissance ne connaît pas de bornes, et les yoghis, les fakirs m'apparaissaient comme les substituts de la divinité. Cependant, en dépit de mon enthousiasme et de mon ravissement, le scepticisme, surtout lorsque je me mettais à réfléchir et à raisonner, reprenait le dessus et venait de temps en temps se glisser dans mon cerveau. « C'est vraiment extraordinaire, tout cela, me disais-je. Mais ceux qui racontent ces faits étonnants n'en sont-ils pas les inventeurs, ne les ont-ils pas imaginés, créés eux-mêmes dans l'unique but d'amuser le lecteur? » Cependant, en présence des affirmations catégoriques des auteurs de ces intéressants et charmants récits qui, disaient-ils, ne faisaient que raconter ce qu'ils avaient vu quantité de fois, mon scepticisme était fort ébranlé; les auteurs que je lisais, je me sentais obligé d'en convenir, s'exprimaient simplement, sans emphase et avec une entière bonne foi. Tout au plus pouvais-je supposer qu'ils avaient un tantinet exagéré ou bien que les fakirs pouvaient être d'habiles prestidigitateurs possédant une multitude de trucs encore ignorés des prestidigitateurs occidentaux.

L'idée me vint un jour, par le moyen de mes modestes sensitifs, de reproduire dans la mesure du possible quelques-uns des prodiges des thaumaturges orientaux. Je me mis aussitôt à l'œuvre et j'eus le bonheur de réussir au delà de mon attente, bien que les effets que je réussissais à obtenir fussent bien loin d'égaler les hauts faits des fakirs de l'Indoustan.

Les personnes qui, poussées par la curiosité, voulurent bien assister à mes expériences furent vivement impressionnées et me quittèrent avec la conviction que les fakirs, dont je n'étais que le pâle copiste, n'étaient ni des farceurs, ni des vulgaires prestidigitateurs, mais bien des thaumaturges sérieux, des hommes d'une science profonde pour lesquels la nature n'avait, pour ainsi dire, pas de secrets. J'ai déjà rendu compte à différents journaux et Revues d'un certain nombre de mes expériences renouvelées des fakirs, je veux aujourd'hui en faire connaître une dont je ne crois pas avoir encore parlé; elle est, bien entendu, comme ses aînées, empruntée à un thaumaturge oriental. Je l'ai puisée dans le curieux ouvrage de M. le Président Jacolliot, *le Spiritisme dans le monde*. M. Jacolliot lui donne le nom de danse des feuilles et fournit une description détaillée, ce qui m'a permis de la répéter aussi fidèlement que possible. Je fais remplir de terre un pot, je plante au milieu une tige de bois très sec, que je garnis d'un certain nombre de feuilles de tilleul percées dans leur milieu et placées horizontalement. J'ai eu soin de disposer ces feuilles le long de la tige de bois, de façon à ce qu'elles ne puissent se toucher et qu'elles restent à une distance convenable les unes des autres.

Le trou dont elles sont percées est juste de la mesure de la tige, et elles ne peuvent tomber sur le pot. Lorsque je juge que tout est convenablement disposé, j'ordonne à mes sensitifs de tenir leurs mains étendues à deux pouces au-dessus de la sommité de la tige. Au bout de cinq minutes, quelquefois un peu plus ou un peu moins, selon que les sensitifs se sentent plus où moins bien disposés, les feuilles s'agitent, puis on les voit monter et descendre le long de la tige. Elles se pressent parfois les unes contre les autres, elles se serrent de manière à former une seule masse qui couvre la terre dont le pot est rempli. Tout d'un coup, elles se séparent, remontent le long de la tige en se tenant à distance les unes des autres, puis restent pendant quelque temps immobiles, pour redescendre et remonter de nouveau. On les dirait animées, elles semblent plus vivantes, infiniment plus vivantes que lorsqu'elles adhéraient à la branche de l'arbre de laquelle on les a détachées. Ce qui les anime, ce n'est pas le vent, — l'expérience a lieu dans une chambre fermée complètement, dépourvue de courant d'air, — ce qui leur donne toutes les apparences d'un être vivant, c'est tout simplement la force psychique qui se dégage des mains de mes sensitifs. La force psychique n'agit pas d'une manière constante: elle est intermittente; et, quand elle cesse d'agir, les objets auxquels elle communique le mouvement cessent d'être animés, et, si les feuilles qui tout à l'heure montaient et descendaient le long de la tige de bois sont devenues immobiles, cela tient à ce que, pendant ce court instant, mes sensitifs ont cessé d'émettre de la force psychique. La somme qu'ils projetaient est épuisée: il faut donner à leur corps le temps d'en préparer une nouvelle provision, laquelle provision est bientôt renouvelée. Je conclus de cette expérience, comme de beaucoup d'autres, que les thaumaturges tant célébrés par les voyageurs occidentaux ne sont pas des charlatans, ni des simulateurs, comme le prétendent encore des sceptiques arriérés et opiniâtres, mais bien des hommes de bonne foi et d'une science profonde sur laquelle ils gardent un inviolable et impénétrable secret,

et, en même temps, des sujets, des sensitifs doués d'une puissance extraordinaire qu'ils tiennent de leur organisation tout à fait exceptionnelle. Ce que l'on regarde chez nous comme un amusement, comme un spectacle agréable qui fait passer aux gens du monde avides de tout ce qui est extraordinaire d'heureux moments, ils le considèrent comme une haute mission, comme un sacerdoce. Ils prétendent n'avoir en eux aucun pouvoir, ils se considèrent simplement comme les instruments des Pitris (esprits des ancêtres), qui agissent en eux et par eux. La divinité, dès leur naissance, les a destinés à lui servir d'intermédiaires pour manifester sa toute-puissance et maintenir parmi les populations le sentiment religieux.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher.)

BIBLIOGRAPHIE

Isis dévoilée ou l'Egyptologie sacrée (1).

Il arrive souvent que les étudiants en occultisme, fort nombreux aujourd'hui, désirent approfondir les origines de la tradition occidentale, mais les travaux des égyptologues officiels se présentent sous un caractère trop technique pour être de quelque utilité aux chercheurs indépendants.

Un ouvrage en même temps clair et bien complet, sans être trop considérable, pratique avant tout par conséquent, était absolument nécessaire pour ceux qui s'intéressent à l'Occultisme égyptien.

(1) Un volume in-8° de 300 pages, Paris, Chamuel, éditeur, 29, rue Trévise.

Il était difficile de remplir ce programme ; c'est cependant ce qui vient d'être fait par M. Ernest Bosc dans *Isis dévoilée.*

Ce volume de plus de 300 pages, splendidement imprimé par l'Imprimerie des Alpes-Maritimes, renferme tout ce qu'on peut être appelé à savoir de l'Égypte et de ses mystères. Il est d'une lecture attrayante malgré l'érudition considérable qui y est contenue.

C'est là un véritable tour de force, dont il faut vivement féliciter l'auteur. De plus une table alphabétique, très bien faite et très complète, permet de considérer ce petit traité comme un véritable dictionnaire de l'Esotérisme égyptien.

La place nous est malheureusement comptée, pour entrer dans les détails de l'ouvrage.

Disons simplement qu'il ne comprend pas moins de vingt-cinq chapitres répartis en trois grandes divisions.

La première : *Egyptologues, Hiéroglyphes, Ecritures, Papyrus, Livres d'Hermès*, expose l'état de la question au point de vue scientifique.

La deuxième : Religion, Mythes, Symboles, *Prêtres, Prêtresses, Juges, Cérémonies* et *Fêtes,* traite surtout le côté social et philosophique.

Enfin, la troisième : *Psychologie, Philosophie, Morale, Deuils, Funérailles, Momie, Monuments funéraires,* contient des chapitres de pur ésotérisme.

Le titre lui-même, *Isis dévoilée*, indique bien le caractère de l'ouvrage ; on y traite d'Egyptologie au lieu de parler de tout sans rien savoir, comme dans certains ouvrages étrangers parus sous le même titre.

Les idées contenues dans l'œuvre de l'éminent auteur du *Dictionnaire d'architecture*, du *Dictionnaire de l'art* et de tant d'autres ouvrages, ces idées sont absolument nouvelles et inédites ; ce sont des révélations véritables sur l'Occultisme oriental. — C'est donc avec raison que le livre porte le titre qu'il justifie si bien ; Isis a bien soulevé son voile pour notre auteur qui a été peut-être un peu indiscret de montrer ainsi aux yeux de tous la Bonne Déesse, en tous cas le lecteur ne saurait se plaindre de l'indiscrétion commise à son profit.

POUR LES PAUVRES

Reçu à nouveau pour notre œuvre de secours immédiat la somme de 24 francs, comme suit :

28 janvier, de Mme B. 5 fr.

31 janvier, dans notre boîte, par un anonyme avec cette mention : *Pour les pauvres*. . . . . 10 fr.

1er février, de M. L. G. . . . . 2 fr.

5 février, dans notre boîte, avec ces mots : *Pour les pauvres, quels qu'ils soient* (Antoinette) . . . . 5 fr.

11 février, de M. M. . . . . 2 fr.

Au nom de ceux qui souffrent et désespèrent, nous remercions les bienfaiteurs, connus et anonymes, qui collaborent à notre œuvre de charité et qui se font ainsi la providence des malheureux. A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 55 | 10 Centimes | 1er-15 MARS 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENT : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs que les cartes de membre adhérent sont rigoureusement exigées pour être admis aux séances de la société *Les Indépendants Lyonnais*, qui ont lieu, comme par le passé, les premier et troisième dimanches de chaque mois, de 3 heures à 5 heures du soir, dans son local habituel. A. B.

CURIEUSES EXPÉRIENCES

Nous avons déjà parlé des expériences de M. le colonel A. de Rochas qui semblent démontrer d'une façon certaine l'action fluidique, agissante et réagissante des individus les uns sur les autres. D'accord sur plusieurs points avec le célèbre expérimentateur, j'ai voulu néanmoins me rendre compte par moi-même en suivant ses procédés avec cette différence que j'ai toujours agi sur des sujets à l'état de veille, et mes propres expériences sont venues donner une nouvelle consécration aux siennes en en montrant une fois de plus la réalité. Néanmoins, malgré cela, loin de conclure à la possibilité des envoûtements, quoique les tendances d'un grand nombre de penseurs qui étudient la magie moderne soient légèrement tendues de ce côté, j'eus le plaisir de constater maintes fois, du reste, qu'il y a une différence énorme entre la mise en pratique réelle et le côté purement expérimental.

Mon collaborateur PHAL-NOSE se propose, en continuant son *Magnétisme transcendantal*, comme il l'a déjà fait voir (1), de montrer qu'il est de toute impossibilité d'agir en mal sur autrui quoique souvent il y ait des apparences de réalité.

Entraîné par divers courants, nous devons malgré tout aller au progrès ; il y a donc une loi immuable, qui nous y pousse. Si l'envoûtement était réellement possible, ce serait rétrograder, ce serait l'anarchie et nous aurions à subir des maux ou bientôt l'espèce humaine perdrait ses droits, mais il n'en est pas ainsi, comme il le sera démontré un jour par la plume de mon ami Phal-Nose; pour aujourd'hui, voyons mes expériences.

Je puise au hasard dans les colonnes de mon journal (2) et je trouve à la date du 3 décembre 1892, 4 heures du soir, ce qui suit :

Mme R., venue pour payer des cartes de concert, s'entretient depuis un instant avec ma femme dans une pièce voisine de celle où je travaille. La sachant sujet très sensible, je m'empare d'une pièce de un franc qu'elle m'avait donnée, pensant que, l'ayant portée, elle devait être assez saturée de ses propres fluides, et que dès lors il y aurait une certaine chance de réussite dans l'expérience que je voulais tenter.

Etant en train d'écrire, j'appuie la pointe de ma plume sur la face de la pièce : aussitôt Mme R. est prise d'un violent mal de tête du côté droit, à l'endroit correspondant au point où j'avais touché la pièce ; ma femme m'ayant fait connaître ce détail, sans changer de place je fais quelques passes sur la pièce de monnaie et aussitôt Mme R. est soulagée. Ensuite je passe dans la pièce où se trouve le sujet ; je ne sens aucune affection pendant que nous nous entrete-

(1) Voir la collection de la *Paix Universelle* depuis les premiers numéros.
(2) Ce journal contient une foule de faits très curieux qui seront publiés en temps et lieu.

nons ensemble. Je pince ses gants déposés par hasard sur le bureau de mon fils : aussitôt elle se plaint que le bras gauche lui fait mal ; c'était précisément le gant de la main gauche qui se trouvait entre mes doigts. Alors, je reviens dans la pièce ou j'étais précédemment et je tente diverses expériences qui toutes ont un résultat complet. Puis Mme R. prend ses dispositions pour s'en aller et nous quitte sans paraître incommodée en quoi que ce soit.

Sitôt son départ, je reprends la pièce de un franc et je frappe dessus avec le bout de mon porte-plume. Que se produit-il? Quelques instants après, Mme R. revient essoufflée, souffrante, anéantie, me priant de la dégager : je me contente de souffler sur la pièce de monnaie et tous ses malaises disparaissent. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'elle va pour mettre ses gants, impossible, elle se sent serrée à étouffer, de telle sorte que je suis également obligé de les dégager pour la laisser partir.

Depuis cette époque, qui n'est pas éloignée, j'eus l'occasion de renouveler ces expériences, ainsi que beaucoup d'autres encore plus stupéfiantes avec différents sujets, et chaque fois les mêmes phénomènes se sont produits, toutefois avec différents degrés d'intensité, suivant le degré de sensibilité des sujets, mais j'ai pu constater qu'un même mode d'action amène une même série de phénomènes. Du reste, prochainement, je publierai de nouvelles expériences faites par devant un grand nombre de personnes.

A. Bouvier.

CHEZ M. LE COLONEL A. DE ROCHAS

AU PAYS DES MAGES. — L'ENVOUTEMENT SCIENTIFIQUE.

La discorde règne au pays des mages. Les augures se regardent sans rire, en chiens de faïence; ils vont même jusqu'à s'accuser les uns les autres d'assassinat par envoûtement.

Par envoûtement ? Ce mot gothique me laissant un nuage dans l'esprit, je suis allé consulter, à l'Ecole polytechnique, M. le colonel de Rochas, dont les expériences troublantes sur l'*extériorisation de la sensibilité* sont connues de tous.

Je le surprends dans son cabinet de la rue Descartes, dont les murs disparaissent sous les gravures et les plans ; en face de lui, au-dessus d'un horizon de masures décrépites, se découpe dans le ciel gris la silhouette archaïque de la tour Clovis. J'examine discrètement la physionomie du savant : la carrure de la tête, la hauteur du front révèlent le penseur méthodique doublé d'un mathématicien inflexible. Le regard inquiète par la mobilité de l'expression, tantôt humide de tendresse contenue, alangui de rêverie, tantôt impérieux et fixe.

— Je commence par vous déclarer, nous dit-il avec une vivacité toute militaire, que je ne fais ni occultisme ni médecine. Je suis et veux rester un physicien, rien de plus. Vous me demandez maintenant ce que je pense au sujet de la question de l'envoûtement qui vient d'être agitée à propos de la mort de l'abbé Boullan. La première impression qui s'en dégage pour moi, c'est ce fait extrêmement curieux d'une tradition se perpétuant presque intacte à travers les âges depuis l'origine de l'histoire jusqu'à nos jours. En effet, M. Stanislas de Guaita, dans son *Temple de Satan*, publié en 1891, donne une description saisissante de l'envoûtement magique par le *volt* (en latin *voltus*, effigie) et l'application des maléfices à la figure modelée en cire du personnage dont on désire la perte. Il ajoute même que le volt peut être remplacé par un crapaud, mais les cérémonies imprécatoires demeurent identiques.

Eh bien, nous trouvons cette pratique condamnée explicitement dans le livre des *Lois* de Platon. Il en est également question dans les inscriptions cunéiformes de Ninive et dans les papyrus de l'Egypte. Mais une différence capitale existe entre l'envoûtement des anciens et les phénomènes que j'ai étudiés et qui sont d'ordre purement scientifiques. Il me faut, pour obtenir la sensibilisation d'une image clichée, placer cette image tout près de la personne qu'elle représente et agir physiquement sur cette personne *qui peut ne pas s'y prêter*. Les occultistes, au contraire, prétendaient remplacer ces énergies physiques en contact par l'*action de la volonté à distance*. Paracelse est très net à cet égard : « Si l'on peint, dit-il, sur un mur « une image à la ressemblance d'un homme, il est certain que tous « les coups et les blessures qu'on portera à cette image seront reçus « par celui dont l'image offre la ressemblance... »

En étudiant l'action de l'électricité sur le système nerveux exceptionnellement impressionnable des gens qu'on appelle des « sujets », j'ai reconnu qu'à l'aide de certaines manœuvres mécaniques, analogues à celles qu'on exécute avec un vivant, on pouvait extérioriser la sensibilité, c'est-à-dire faire jaillir hors du corps l'agent qui transmet au cerveau les impressions extérieures et qui ordinairement ne dépasse pas la surface de la peau. J'ai reconnu, en outre, que cet agent, quel qu'il soit, peut s'emmagasiner dans certaines substances, comme la chaleur dans une boule de métal, la lumière dans une substance phosphorescente. Transportées à une certaine distance, la boule fait rayonner à son tour la chaleur dont elle est chargée, la substance phosphorescente reste lumineuse jusqu'à ce qu'elle se soit également déchargée par rayonnement. De même, l'objet chargé de sensibilité est impressionnable, tant que la distance n'est pas trop considérable. Ainsi se vérifient expérimentalement les assertions des anciens qui limitaient l'influence du *volt* ou *voult* au voisinage de la personne visée. C'est pour cela qu'on enfouissait généralement la figure magique sous le seuil du logis de l'envoûté.

— Alors, monsieur, vous croyez à l'*envoûtement scientifique*?

— L'expression me déplaît, parce qu'elle prête à l'équivoque : mais il est certain que la science découvre chaque jour des forces inconnues, parmi lesquelles il s'en trouve de redoutables. Beaucoup de maladies attribuées au microbe — le tarte à la crème de la médecine actuelle — sont peut-être dues à des envoûtements ou, pour parler plus exactement, à des rayonnements de forces inconnues. La mortalité est plus grande dans les villes qu'aux champs, uniquement parce que la promiscuité des existences humaines nous force inconsciemment à subir des influences physiques très défavorables.

— Pouvez-vous me citer quelques exemples d'envoûtement scientifique à courte distance?

— Mon Dieu, oui. Vous avez peut-être entendu parler de l'expérience qui a eu lieu avec un sujet extrêmement sensible. On avait confectionné une poupée en cire à son image, dans laquelle les assistants s'amusaient à enfoncer l'aiguille. Agacé, le sujet se jeta sur la poupée et en arracha la tête. Elle tomba raide et aussitôt une couronne rouge apparut au cou du sujet. Ce dernier phénomène était peut-être de l'auto-suggestion. Les journaux ont raconté le fait, je crois. Tenez, voici des faits divers qui sont assez récents : On a amené dernièrement à la consultation de la Charité une jeune fille dont la peau était insensible et qui ne pouvait supporter le froissement des vêtements. C'est que ses sensations étaient naturellement extériorisées. Autre fait emprunté à la clinique de M. Charcot : Un

individu fut blessé au ventre dans un accident de voiture. Depuis, son abdomen est resté d'une sensibilité telle qu'il souffre quand on en approche la main. La grande affaire, voyez-vous, c'est de découvrir ce qu'on appelle les *points hypnogènes* des sujets, c'est-à-dire les trous imperceptibles par où s'échappe la sensibilité. Un jour j'avais extériorisé la sensibilité d'un de mes sujets, une femme, dans un cliché à son image. Je lui ordonnai de s'en aller et, de mon cabinet, au moment où elle traversait la cour, je piquai le cliché. Elle se baissa incontinent comme si elle avait été mordue à l'improviste. Je découvris de cette manière qu'elle avait un point hypnogène à la jambe et je pus régulariser mes expériences sur elle en procédant d'une façon précise et mathématique. Je ne vous rappellerai pas l'histoire du charpentier américain qui souffrait atrocement de son bras coupé. On déterra le bras : la main avait été clouée par mégarde dans la caisse qui le renfermait. Je ne vous rééditerai pas le *Nez d'un notaire* d'About, qui a cessé d'être une aimable plaisanterie.

— Que deviendra le libre arbitre dans l'hypothèse où votre théorie se généraliserait ?

— Je vous le répète, je ne transporte pas la volonté à distance, ce qui est le propre de l'occultisme, mais je transmets la sensibilité à un objet dans un rayon assez restreint. Mes expériences ne peuvent réussir qu'avec des sujets réunissant des conditions particulières très rares, et il faut qu'ils donnent au préalable leur entière adhésion. Le monde de la pensée reste inaccessible. Je ne crois pas à la possibilité de transmettre la pensée. Donato m'a avancé que, sur trois mille sujets qu'il avait hypnotisés, il avait observé un ou deux cas où la pensée d'autrui s'était rencontrée avec la sienne comme dans un éclair. J'ai eu ici Zamora le liseur de pensées. Nous avons eu toutes les peines du monde à lui suggérer l'idée d'aller prendre un parapluie dans l'antichambre. Il a fallu l'endormir, se tenir constamment derrière lui, le pousser vers la porte, à la lettre, en murmurant presque distinctement notre vouloir énergique. Mes sujets sont habitués à moi, bien dans ma main ; ils sont capables, en restant dans ce cabinet tandis que je passe dans ma salle à manger, de dire quelle sorte de liqueur je bois, mais je les défie de deviner ce à quoi je pense.

— Les anciens sorciers étaient accusés fréquemment de souhaiter la mort d'autrui.

— Et ma conviction est qu'ils avaient réellement, dans certaines circonstances, une action néfaste. C'étaient généralement des bergers, des gens simples, dont le cerveau était peu meublé et qui concentraient toute leur énergie vitale sur un objet distinct. Ajoutez qu'ils avaient une confuse notion de certaines vérités scientifiques. Ainsi, dans leurs maléfices, ils se servaient souvent des excréments, des dents de leurs victimes, de débris humains pouvant receler un virus.

— Ne pensez-vous pas qu'un danger pourrait naître de la divulgation de votre théorie ?

— Je suis très peiné de l'abus qu'on peut faire, par maladresse ou autrement, des indications que j'ai données. Mais je suis dans la position d'un chimiste qui découvre un corps nouveau. Son rôle n'est pas d'en tenir la préparation secrète, mais de prévenir le public des dangers que peut faire courir son emploi inconsidéré, et c'est ce à quoi je m'efforce.

NOEL AMAUDRU.

(*Le Rappel*, 7 février.)

DE LA VIVISECTION (1)

ÉTUDES SUR LE CERVEAU

(Suite)

Nous ne poursuivrons pas plus longuement la revue de toutes les contradictions qu'a fournies l'étude du cerveau, contradictions consignées dans des ouvrages spéciaux, mais nous dirons que les discussions auxquelles a donné lieu cette étude dans les académies de médecine et dans d'autres sociétés scientifiques (2), ces discussions, disons-nous, fourniraient la matière de nombreux volumes. Nous poursuivrons donc notre marche en avant pour épuiser le plus tôt possible le sujet qui fait l'objet de ce chapitre.

Ainsi, d'après les physiologistes, sans les expériences de vivisection, on ignorerait que les artères dans la circulation n'agissent pas par contraction, mais par élasticité ; que l'acide urique est un des éléments principaux de la concrétion calculeuse ; que l'absorption n'est pas une propriété vitale et qu'elle se réduit à un simple phénomène d'imbibition ; que la vapeur pulmonaire est formée par l'action perspiratoire de la muqueuse des voies aériennes, que le liquide céphalorachidien se trouve dans le feuillet viscéral de l'arachnoïde, etc., etc., car il faut bien nous arrêter, nous n'en finirions pas sans cela, puisque, d'après les vivisecteurs, toutes les découvertes anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sont dues à la vivisection.

Cependant, pour compléter l'ensemble des soi-disant découvertes de la vivisection, il nous reste à parler de celles qui sont du domaine de la thérapeutique. Les vivisecteurs prétendent que Magendie a pu établir l'action d'un grand nombre de médicaments nouveaux tels que la strychnine, la morphine, l'iode, l'acide prussique, etc., etc. ; reste à savoir les services que ces médicaments ont rendus. Ils nous ont donné la morphiomanie par exemple ? Pour ce qui est de la toxicologie, la vivisection ne nous a rien appris. Les poisons tuent, nous le savions. Dans quelles proportions ? Nous l'ignorons encore ! Certains poisons sont plus dangereux pour l'homme que pour les animaux, comme l'établit par les lignes suivantes un physiologiste élève de M. Charcot, le Dr Richet (3) : « Un fait bien intéressant dans l'histoire des poisons psychiques, c'est que les vrais poisons psychiques comme la morphine, le haschich et l'atropine sont incomparablement plus dangereux pour l'homme que pour les animaux. Il faut, pour agir sur notre intelligence humaine, une bien petite dose de morphine et de haschich ou d'atropine, tandis que ces poisons sont presque sans effets sur les animaux. Il semble que, pour l'action complète de ces substances, un système psychique bien développé soit nécessaire. Sur le système psychique imparfait des animaux, ces poisons n'ont presque

(1) Voir les nos 47 à 53 du journal.

(2) A la Société d'anthropologie de Paris, par exemple, nous avons entendu pendant quinze ans des discussions contradictoires sur le rôle des circonvolutions du cerveau, sur son poids, etc., et la matière n'est point épuisée encore ; tant s'en faut !

(3) CH. RICHET. *Essai de Psychologie générale*, p. 54 et 55. 1 vol. in-12, Paris, 1887.

pas d'effet et alors même, avec de fortes doses, on ne voit pas survenir d'effets toxiques. Un centigramme d'atropine est une dose presque dangereuse pour un homme, tandis qu'on peut donner un gramme de cette même substance à un chien sans qu'il en meure. On en peut dire autant de la morphine et du haschich qui ne tuent les animaux qu'à des doses énormes. »

Telle est l'opinion de M. Ch. Richet, mais rien ne nous dit qu'un de ses confrères ne diffère pas totalement de son avis; après ce que nous avons vu, il nous est bien permis de le préjuger sans nous montrer le moins du monde inconséquent.

Enfin les vivisecteurs entonnent l'éloge de ce qu'ils nomment les grandes découvertes pastoriennes : vaccination charbonneuse des grands animaux et des animaux de basse-cour, vaccination rabique ou anti-rabique, c'est par ces découvertes que nous devions finir, car les découvertes de M. Pasteur sont le grand cheval de bataille des vivisecteurs; aussi le *maître*, l'*immense savant*, comme ils le nomment, s'est admirablement servi des vivisecteurs, non pour faire des découvertes, mais pour se faire des rentes.

Les quelques lignes qui précèdent pourraient résumer toute l'histoire des travaux de M. Pasteur, mais les discussions passionnées auxquelles ils ont donné lieu nous obligent à y consacrer quelques colonnes du journal.

Résumant ce qui concerne l'étude des avantages et des résultats de la vivisection, nous dirons que, eu égard aux résultats que nous connaissons, les conquêtes faites par la vivisection sont bien minimes, en regard des atrocités et des monstruosités commises surtout en face des hécatombes de victimes et des cruautés inouies des vivisecteurs que d'aucuns traitent de véritables assassins, par exemple, M. Haussens, député de Liège, qui en plein parlement a prononcé ce discours ou plutôt ce réquisitoire (1):

« Je me permets de dénoncer à M. le ministre M. van Beneden, professeur de physiologie à Liège, comme le chef d'une bande d'assassins.

« Il s'agit de vivisection, terme général pour désigner les expériences sanguinaires ou cruelles pratiquées dans les laboratoires ou les hôpitaux tantôt sur les animaux, tantôt sur les malades.

« Pour découvrir la circulation du sang et d'autres faits admirables, on n'a pas dû se livrer à ces expériences infernales, qui sont aujourd'hui la monnaie courante de la science.

« Le code pénal a prévu le cas, mais il semble que ces dispositions soient lettre morte pour les professeurs de nos universités. Ni gémissements, ni plaintes n'arrêtent les mains du sacrificateur; il taille dans la chair vivante, il fouille les entrailles de ses victimes avec une impassibilité qui ne s'explique que par l'esprit de système.

« Autant j'admire l'héroïsme des savants qui vont au-devant de tous les périls, qui bravent tous les dangers pour découvrir la vérité, autant je répudie cette science orgueilleuse qui, sous prétexte de saisir l'énigme de la vie, se livre à des actes dont les tribunaux devraient faire justice. »

(1) Extrait du *Journal officiel* belge, d'une conférence de Mme Marie Huot, 7 août 1887.

Et les vivisecteurs ne sont pas de simples assassins, ils sont, comme on va le voir, doublés de sorciers. En effet certaines personnes très versées dans les sciences occultes n'ont pas craint de traiter de sorcellerie, de magie noire les opérations de vivisection.

Voici ce que nous lisons à cet égard dans le LOTUS (1) sous la signature de H.-P. Blavatsky:

« Les Voudous et les Dugpas (2) mangent, boivent et se réjouissent sur les monceaux de victimes de leurs arts infernaux, tout aussi bien que les élégants vivisectionnistes et les hypnotiseurs diplômés des Facultés de médecine; la seule différence entre ces deux classes de gens, c'est que les *Voudous* et les *Dugpas* sont des sorciers en connaissance de cause, tandis que les Charcot-Richet sont des sorciers inconscients..... Nous le répétons, l'*hypnotisme* et la *vivisection* sont de la sorcellerie pure et simple, moins un savoir, dont jouissent les *Voudous* et les *Dugpas* et qu'aucun Charcot-Richet n'est capable d'acquérir par cinquante incarnations d'étude obstinée et d'expérimentation suivie. »

Ces deux citations prouvent combien sont maudites par toutes les âmes honnêtes les abominables expériences de vivisection.

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

LE SECRET GARDÉ AU DELA DE LA TOMBE

Vers la fin de la séance de typtologie, dont nous avons relaté les deux principales parties dans les numéros du 16-30 novembre 1892 et du 16-31 janvier 1893 de la *Paix Universelle*, M. l'abbé C..., curé de Saint-A..., l'un des expérimentateurs, et pour lequel l'esprit du professeur M... s'était manifesté, nous pria d'évoquer l'esprit de son oncle, afin qu'il nous répondît au sujet d'un secret de famille, qu'il n'avait jamais voulu dévoiler *de son vivant*. Nous fîmes de suite observer à notre abbé combien était délicate la question qu'il nous proposait de poser, et quel caractère tout particulier, sinon sacré, du moins toujours mystérieux, elle revêtait dans la circonstance où nous nous trouvions tous, les uns par rapport aux autres, et nous lui demandâmes s'il lui était indifférent que nous soyons les témoins de la révélation que pouvait lui faire l'esprit de son oncle. Il nous répondit : *Ne craignez rien, allez!* Alors, nous évoquâmes, par trois fois, l'esprit du sus-dit, et, au bout de quelques secondes, un craquement sourd se fit entendre, dans l'intérieur du guéridon, qui ne tarda pas à se soulever (sur deux pieds), signe qu'un esprit venait de se manifester. Mais, était-ce celui de l'oncle du curé? Il y avait forte présomption à le penser, car à la question que nous lui posâmes : *Veuilles bien, esprit, dire à ton neveu, l'abbé C..., présent parmi nous, la chose qu'il désire savoir, et que tu ne lui a pas dite ici-bas*, le guéridon, se levant gravement, frappa un coup : l'esprit, par là, nous signifiait qu'il avait compris notre question et allait nous donner réponse. Peu d'instants après, en effet, le guéridon se leva de nouveau et frappa un coup, puis deux

(1) Deuxième année du LOTUS, nos 19-20 octobre et novembre 1888, p. 389.
(2) *Voudous* et *Dugpas*, nom de deux classes de sorciers de l'Inde.

coups, trois coups, quatre coups..., etc., jusqu'à *treize coups*, ce qui correspondait avec la lettre M (la treizième de l'alphabet). Pour plus de sûreté, nous demandâmes à l'esprit : « Est-ce bien M la première du mot ? » Un coup du guéridon nous donna de suite l'affirmative. Puis, ce « gracieux » meuble, dont l'esprit se servait comme d'un instrument « docile » pour nous communiquer sa pensée, reprit ses coups, régulièrement espacés; c'est ainsi que les lettres U, T, U nous furent successivement données. Après, le guéridon s'arrêtant, nous demandâmes si c'était tout (?) et il se leva, et frappa un coup, ce qui voulait dire : *Oui*. Rassemblant alors les lettres dictées par l'esprit, nous avions le mot : MUTU.

Nous nous demandâmes ce que pouvait signifier ce mot qui, certes, n'était pas français, mais se rapprochait singulièrement du latin. Aussi, désirant nous assurer s'il n'y avait pas erreur, crûmes-nous bon de demander à l'esprit si c'était bien MUTU qu'il avait dicté. Un coup sec du guéridon fut la réponse de l'esprit, c'est-à-dire oui. Le coup n'était pas plutôt donné, que nous entendîmes l'abbé C..., dont le visage semblait changé, s'écrier : « *Moutou! moutou!* C'est bien ça... *Ah! il ne veut pas le dire* (1)! — Comment *moutou*? Que diable veut dire monsieur l'abbé? » dont nous trouvions l'accent aussi étrange, ma foi, que la mine, et nous étions à nous demander *in petto* si le bouleversement que nous constations sur son visage ne lui avait, par extension, gagné aussi la langue, à tel point qu'elle s'était... fourchue(?).

Nous en étions là de nos conjectures, quand nous vîmes notre abbé, répétant son *moutou* (!) d'un air « horripilé (!) », se lever et prendre, en quelques enjambées, « la poudre d'escampette (!) » dans la pièce voisine, croyant, sans doute, avoir à ses trousses son diable de bonhomme d'oncle!

Que faire, en cette occurrence? Nous ranimâmes l'abbé C... par quelques bonnes paroles, et, après l'avoir engagé à rester calme, nous lui demandâmes ce que pouvait signifier *moutou* (?) — quelque mot cabalistique, sans doute!... — L'abbé C..., qui était Corse, ainsi que son oncle, s'empressa alors de satisfaire notre légitime curiosité en nous apprenant que *MUTU* était un mot corse, qu'il se prononçait *moutou* dans sa langue maternelle, et signifiait MUET.

Ce dernier mot fut pour nous la clef de l'énigme mystérieuse, et nous vîmes tous alors, clair comme le jour, que l'esprit de l'oncle du curé C... voulait être muet après sa mort touchant son secret comme il l'avait été pendant son séjour terrestre, et notre pensée se remémora ces mots justement passés en proverbe : « MUET COMME LA TOMBE ! »

Dr GASTON DE MESSIMY.

(1) Le secret.

LE JEU DE DÉS

Un de mes honorables correspondants, M. A. Caron, très ardent, très passionné pour les sciences occultes, mais en même temps adepte sérieux et éclairé qui ne se laisse pas imposer par des chimères ou des illusions, m'a indiqué sur le jeu de dés certaines expériences que j'ai tentées avec mes sensitifs. Trois de mes sensitifs se tiennent assis près d'un guéridon; l'un d'eux tient le cornet et tous les trois sont d'accord pour que le point 6, par exemple, soit amené. Le point 6 est amené huit fois sur dix coups. Après ce premier sensitif, un second sensitif, dont le degré de sensitivité est beaucoup plus élevé, prend le cornet et désire, d'accord avec les deux autres, que le point 9 soit amené, et le point 9 est amené dix fois sur dix coups. Le troisième sensitif, d'une sensitivité inférieure à celle du second, mais supérieure à celle du premier, tient le cornet à son tour. Il est convenu avec ses deux camarades qu'i amènera le point 5, et le point 5 est amené neuf fois. Le premier sensitif reprend le cornet; il désire que le point 8 sorte, mais les deux autres sensitifs sont d'accord pour que le point 8 ne sorte pas, et dix fois sur dix coups le point 8 ne sort pas. Le second sensitif jette les dés à son tour et il désire le point 9, mais les deux autres s'y opposent: sur dix coups, le point 9 n'est amené que trois fois. Il repasse le cornet au troisième sensitif qui, malgré l'opposition de ses deux camarades, désire fortement voir sortir le point 2. Neuf fois sur dix coups, le point 2 n'apparaît pas. Ainsi l'accord de trois sensitifs a amené huit fois, dix fois et neuf fois sur dix coups le même point, et l'opposition de deux sensitifs a empêché dix fois, sept fois, neuf fois la sortie d'un point voulu par celui qui tient le cornet. Mais voici qui est plus fort. Un des trois sensitifs qui a en main le cornet veut le point 8, les deux autres le point 9, et huit, neuf, dix fois sur dix coups, le point 9 est amené malgré le désir contraire de celui qui jette les dés et qui désirait le point 8. J'ai fait part de ces résultats étonnants, merveilleux à M. A. Caron et il m'a suggéré une autre expérience bien plus stupéfiante, bien plus renversante encore. Un sensitif désire mentalement voir sortir le point 10; il a eu soin d'en garder le secret et de n'en rien dire à ses camarades qui sont d'accord pour que le point pensé par lui soit amené. A un premier tour, 10 a été amené dix fois sur dix coups; à un second tour, neuf fois; à un troisième tour, dix fois. On ne peut désirer de succès plus complet. Pendant un mois et plus, j'ai répété cette dernière expérience, et toujours j'ai obtenu le même résultat. Quant aux précédentes expériences répétées constamment pendant plus d'une année, le succès a toujours été le même. Je ne sais quelle conclusion donner à ces faits étranges. Faut-il admettre avec les spirites que tout a été dirigé par une intelligence occulte? Je crois fermement à l'existence d'intelligences occultes appelées esprits, je suis convaincu que les esprits jouent un rôle actif et considérable dans la nature, mais j'hésite à croire qu'ils interviennent dans nos amusements et dans nos petites affaires. Cependant si cela était?

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

ŒUVRE DES CONFÉRENCES PUBLIQUES

Les comptes n'étant pas alors assurés, nous n'avons pu, dans le dernier numéro de la *Paix Universelle*, faire connaître à nos amis le chiffre exact du bénéfice produit par notre concert du 5 février. Cette vérification ayant été faite lors de notre réunion spéciale du

10 courant, nous nous empressons de faire connaître à nos adhérents l'état actuel de nos ressources pour l'*Œuvre des conférences publiques*, tel qu'il a été arrêté et approuvé par une commission réunie à cet effet.

Billets placés d'avance : 545 à 0 fr. 50		272 fr. 50
Produit de la quête		53 50
Vente des programmes		12 40
Billets pris au contrôle : 66 à 0 fr. 50		33 »
Total des recettes		371 fr. 40
Dépenses à déduire :		
Location de la salle	30 fr. »	
Droits des pauvres	10 »	
Droits d'auteurs	10 »	
Impression des cartes et programmes	9 »	90 25
Voitures	14 50	
Gardiens de la Paix, décorations, frais divers	16 75	
Soit, bénéfice net		281 fr. 15
A cette somme nous pouvons ajouter :		
Une réserve en caisse à la Société Fraternelle		85 »
Produit de la quête de la conférence de M. Metzger		36 55
Soit un total de		402 fr. 70

qui sont déposés à la Caisse d'épargne en attendant que nous ayons à en disposer pour la diffusion de notre philosophie par les conférences publiques qui seront faites ultérieurement dans notre ville.

ŒUVRE DE SECOURS AUX VIEILLARDS ET INFIRMES NÉCESSITEUX

Pour alimenter cette œuvre destinée à soulager les infortunes de nos frères malheureux, une tombola a été organisée sous les auspices de la *Fédération spirite lyonnaise*. Le tirage en est fixé au dimanche 19 mars à sept heures et demie, 7, rue Terraille. Nous prions ceux de nos amis qui nous ont offert des lots de bien vouloir nous les faire parvenir au plus tôt. Nous profitons de cette circonstance pour rappeler qu'il nous reste encore un certain nombre de billets à disposer.

Nous comptons sur le sentiment de solidarité qui anime tous nos frères pour nous faciliter notre tâche et nous aider à adoucir les épreuves de nos amis souffrants et déshérités.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Nous avons le plaisir de rappeler à nos amis que l'anniversaire du 31 mars sera fêté cette année à Lyon avec tout l'éclat qu'il nous sera possible de donner à cette solennité. A cet effet, nous organisons pour le dimanche 2 avril (le plus proche du 31 mars) une *conférence spirite* à laquelle tous nos frères et sœurs en croyance sont conviés ; elle aura lieu à deux heures dans les salons du PRÉ-AUX-CLERCS *(108, cours Vitton)* et sera précédée de nombreux discours de circonstances en l'honneur d'Allan Kardec. Dans la soirée, à l'issue de la conférence, un *banquet fraternel* réunira tous ceux qui voudront y prendre part et porter des toasts à la gloire du Fondateur de la Philosophie spirite.

Allan Kardec étant pour nous non seulement un Maître aimé et respecté, mais de plus un illustre compatriote, les spirites de Lyon, sa ville natale, auront à cœur de nous seconder pour fêter dignement sa mémoire.

Le prix du banquet est fixé à TROIS FRANCS par personne; ceux de nos amis qui voudront y assister trouveront des cartes d'entrée :

Au bureau de la *Paix Universelle*, 5, cours Gambetta;

A la *Société Fraternelle*, 7, rue Terraille;

A la *Société spirite lyonnaise*, 14, cours Charlemagne.

Pour la Fédération spirite lyonnaise :
Henri Sausse; Chevallier; Bouvier.

CORRESPONDANCE

Un abonné de Nantes nous prie de lui faire savoir par la voie du journal « ce qui a été décidé au sujet du libre exercice de la médecine; si tous ceux qui s'occupent du traitement des malades sans être médecins sont passibles des tribunaux. »

A ceci nous répondrons que la campagne que nous avons poursuivie dans la *Paix Universelle* avait pour but non « le libre exercice de la médecine », mais « la libre pratique du magnétisme ». Il semble résulter des lettres du Dr Chevandier, rapporteur de la loi sur l'exercice de la médecine, que les magnétiseurs ne sont pas visés par cette loi nouvelle et peuvent, sans crainte d'être poursuivis, se livrer à la pratique du magnétisme sans qu'il leur soit permis pour cela de faire des opérations, de formuler des ordonnances, ce qui n'est pas de leur ressort. Malgré l'assurance que nous en avait donnée le Dr Chevandier, rapporteur à la Chambre des députés de la loi sur l'exercice de la médecine, nous devons constater que cette loi ne contient pas un mot en faveur du magnétisme; il n'y est même pas fait allusion dans les comptes rendus du *Journal Officiel* pas plus qu'à une pétition adressée aux Chambres avec l'appui de plus de sept mille signatures.

N'avons-nous rien à redouter de la loi nouvelle tant que nous resterons dans le domaine strict du magnétisme, ou l'assurance du Dr Chevandier n'est-elle qu'un leurre? C'est ce que l'avenir seul nous apprendra: nous ne pouvons dire qu'une chose à nos amis, c'est que nous sommes toujours sur la brèche, prêts à recommencer la lutte si besoin pour la défense de la plus sacrée de nos libertés, celle de soigner notre santé à notre guise, pour le triomphe de la vérité et du magnétisme. Si nos espérances sont un peu déçues, nous ne sommes point découragés, nous n'en sommes que plus ardents et plus résolus à reprendre notre tâche quand le moment sera venu, et nous appuierons notre demande de juste revendication, non plus par sept mille, mais, s'il le faut, par cinquante ou cent mille signatures. Nous sommes un nombre suffisant d'amis du progrès de la vérité pour pouvoir parler haut et avoir le droit d'être écoutés; nous saurons nous en souvenir pour la défense de notre liberté si l'on tentait de l'entraver.

H. SYLVESTRE.

N. B. — La ligue pour le libre exercice de la médecine, à laquelle nous sommes restés complètement étrangers, est poursuivie par le *Journal du Magnétisme* et la *Chaîne magnétique*. Si nos amis veulent des renseignements à son sujet, c'est à ces deux journaux qu'ils doivent s'adresser. H. S.

BIBLIOGRAPHIE

LE MAGNETISME CURATIF

MANUEL TECHNIQUE

Par A. BUÉ

Membre de la Presse scientifique et de la Société française d'hygiène

Un volume in-18, orné d'un portrait de Mesmer. — Prix : **2 francs**

PRÉFACE DE L'AUTEUR

C'est dans la pensée de vulgariser le moyen le plus simple de guérir et dans le but d'en propager les applications que j'ai écrit ce livre. Il est destiné, comme son titre l'indique, à mettre dans toutes les mains un abrégé des procédés magnétiques présentant ce qu'il y a d'essentiel dans les nombreux traités publiés sur cette matière.

Fruit d'une étude attentive des maîtres, et d'une expérience personnelle acquise par vingt années de pratique, ce guide s'adresse à tous les hommes de bonne volonté désireux d'essayer par eux-mêmes

d'alléger les souffrances de leurs semblables. Il s'adresse surtout aux pères et aux mères de famille qui, dans cette instruction formulée en termes aussi précis que possible, trouveront, par l'application de procédés très simples, un moyen naturel d'entretenir, *sans aucune médication*, le développement normal de leurs enfants, ce qui leur permettra d'éviter les déviations de croissance si désastreuses dans leurs conséquences, de combattre tout symptôme morbide à mesure qu'il se présente, et de maintenir ainsi en permanence à leur foyer *ce précieux élément constitutif du bonheur* : LA SANTÉ !...

L'étude du magnétisme comporte trois degrés distincts : 1° les procédés pratiques ; 2° les considérations psycho-physiologiques ; 3° les applications thérapeutiques. C'est ainsi que j'ai cru devoir diviser cette étude pour la présenter au public dans une progression logique susceptible d'éviter toute espèce de confusion. La 1re partie, sous le titre de MANUEL TECHNIQUE, que nous publions aujourd'hui, comprend l'énumération et l'explication des *procédés pratiques* : c'est le premier degré d'instruction, très suffisant à tout apprenti magnétiseur ; mais, pour devenir *maître*, il sera utile d'étudier les matières contenues dans les deux autres parties que nous nous proposons de publier très prochainement comme complément de ce manuel sous le titre de *Psycho-Physiologie* et de *Thérapeutique*.

A. B.

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES DU MANUEL

Extraits du Grand Dictionnaire international des Ecrivains et du Dictionnaire illustré des Contemporains.

BUÉ (Alphonse), publiciste français, membre de l'Association des Journalistes parisiens, de la Presse scientifique et de la Société française d'hygiène, né à Paris le 22 mai 1829. Il a fait ses études au Prytanée militaire de la Flèche. — Entré à l'école de Saint-Cyr en 1848 ; sous-lieutenant de cavalerie en 1850 ; lieutenant au 5e hussards, au régiment des lanciers de la garde ; puis capitaine au 3e cuirassiers, au 3e spahis et aux carabiniers de la garde ; a pris part aux campagnes d'Italie, d'Afrique et de 1870.

Entraîné par son goût pour la science, il quitta l'armée à la fin de l'année 1873, afin de s'adonner exclusivement aux études physiologiques et médicales. Par ses expériences et ses travaux, il a donné un grand essor au magnétisme, qu'il applique à la guérison des maladies réputées incurables.

Dans le domaine militaire il a publié : *Instruction pratique pour chaque arme de la cavalerie*; *Manuel de l'adjudant-major*; *Manuel des évolutions de régiment*; *Etudes sur les cavaleries étrangères. A propos de la réorganisation de la cavalerie*, *gymnastique militaire* (Dumaine, Paris). — Dans le domaine physiologique : *La main*, *Le nez*, *La vie et la santé* (Ghio, Paris); *La main du général Boulanger* (E. Dentu, Paris). — Il a collaboré à différents journaux où il a publié une série d'articles sur le *Dynamisme vital*, étude physiologique basée sur l'unité des forces physiques. — Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1866.

M. Bué, s'inspirant des vieilles sciences occultes qu'il a longtemps étudiées, se fonde également sur les lois nouvellles de la physique générale du *Mouvement*, telles que les a exposées Louis Lucas, et en particulier sur la loi de la *tonalité* musicale, telle que l'ont comprise Hoëné Wronski et ses deux plus fervents adeptes, le professeur Crœgaert, d'Anvers, et Camille Durutte. — Il a inauguré sur ces bases une méthode qui lui est personnelle et au moyen de laquelle on peut, selon lui, sur la simple vue d'une main photographiée ou moulée en plâtre, reconnaître le mode de vibrations de la personne à laquelle appartient la main et en déduire très sûrement ses facultés physiques, intellectuelles et morales.

Il a étudié les propriétés magnétoïdes des corps au moyen des oscillations du *pendule explorateur*, ce qui a fait l'objet d'une communication de M. Chevreul à l'Académie des sciences, en août 1886, sur la nature de ces recherches nouvelles.

Après avoir lu le livre de M. Bué : *La vie et la santé* ou *La*

médecine est-elle une science ? M. Camille Flammarion écrit : « Sans entrer dans de plus longs détails, déclarons avec M. Alphonse Bué que la médecine n'est pas une science et qu'elle est singulièrement en retard sur le progrès des sciences exactes et positives. Nous ne savons pas ce que c'est que la *vie*, avouons-le franchement. C'est peut-être par là qu'il conviendrait de commencer. L'étude sérieuse du magnétisme nous y aidera-t-elle ? Il faudrait d'abord dégager cette étude d'un grand nombre d'exagérations, de puérilités. L'alchimie, débarrassée de son caractère occulte et de son fantastique attirail de sorcellerie, est devenue la chimie. Les merveilles de la physique électrique ont commencé par les grenouilles de Mme Galvani. Aujourd'hui, M. Alphonse Bué nous fait pressentir, par l'exposé de ses théories et par les cures dont il nous donne de si surprenants exemples, que l'on peut *rétablir l'équilibre des forces vitales, guérir et prolonger l'existence humaine,* en actionnant par une volonté ferme, persévérante et soutenue, *au moyen de passes magnétiques et d'impositions de mains,* l'ensemble du réseau nerveux. Il me semble que les savants dignes de ce titre, les naturalistes, les physiciens, les physiologistes, et notamment messieurs les médecins, pourraient, sans déroger, accorder à ces nouvelles expériences une attention éclairée et affranchie de toute idée préconçue. »

« De grandes découvertes les attendent, car nous sommes ici en face d'horizons inexplorés. » (CAMILLE FLAMMARION, *Voltaire.*)

Depuis que je suis les évolutions des adeptes du magnétisme, je n'ai guère rencontré qu'une seule personnalité vraiment sérieuse et cherchant non point à étonner ses concitoyens, mais à leur être utile. Je veux parler de M. Bué, ancien officier de cavalerie, qui uniquement par amour du prochain s'occupe d'appliquer les forces magnétiques à la guérison des maladies. (CAMILLE DELAVILLE, *la Presse.*)

A en croire M. Bué sur parole, le magnétisme humain suffirait à lui seul pour guérir, sans médicaments, sans régime, sans opérations chirurgicales, non seulement les maladies nerveuses, mais aussi les autres, et cela, tout bonnement à l'aide de manipulations, d'attouchements, de frictions légères, d'insufflations et d'autres procédés également simples.

Ces « passes » pourraient être exercées soit directement sur la peau nue du sujet, ou à travers les vêtements, soit indirectement, par l'intermédiaire d'objets inertes, préalablement magnétisés de la même façon. Elles pourraient même agir à distance...

N'importe qui pourrait magnétiser avec plus ou moins de succès, car tous, tant que nous sommes, nous possédons, dans des proportions variables, la force magnétique comme la force musculaire : simple question de degré ! On pourrait même se magnétiser, comme on peut se suggestionner soi-même : l'auto-magnétisation serait symétrique de l'auto-suggestion...

M. Bué invoque des cas authentiques, certifiés par les malades eux-mêmes, et qui ne laissent pas de donner à réfléchir aux sceptiques les plus intransigeants. Il aurait ainsi guéri, entre autres, des coliques hépatiques invétérées, des entorses suppurantes, des rhumatismes articulaires et des paralysies rebelles dont les médecins désespéraient, des anémies aiguës, *un cancer*... Il m'a cité des dates, des noms, des adresses ; il m'a offert de me présenter les « sujets »...

Parce que nous ne savons rien de rien sur la genèse et la nature du magnétisme animal, s'ensuit-il qu'il n'existe pas ? Que savons-nous davantage sur l'influx nerveux, sur la Force « en soi », sur la constitution intime de la Matière, sur le mécanisme de la Pensée ? Que savons-nous davantage sur l'essence de l'électricité, qui est partout cependant, à ce qu'il semble, comme le bon Dieu du catéchisme, et nous baigne peut-être de ses effluves, à toute heure et en tout lieu, *intra* et *extra* ?

Le « fluide magnétique », pour parler comme Mesmer, la force neurique, pour parler comme le docteur Barety, ce n'est peut-être, au fond, que de l'électricité animalisée et devenue transmissible et irradiable. » Ce n'est peut-être qu'une manifestation particulière de ces courants électriques invisibles qu'Edison rêve, dit-on, de capter et d'asservir.

Tel est un peu, au surplus, l'avis de M. Bué. A ses yeux, tout organisme vivant est une sorte de condenseur, recueillant au dehors les vibrations diverses qui influencent les corps, les « digérant » pour ainsi dire, comme l'estomac « digère » les aliments, les ramenant au même dénominateur, les transformant, en d'autres termes, en influx nerveux et en force vitale.

Entre l'être vivant et le milieu extérieur, il se ferait un circulus incessant d'électricité, et ce serait de ce flux et de ce reflux sans fin que résulterait la vie. Si l'échange se fait régulièrement, sans perturbation, sans chocs, tout est bien : c'est la santé ! Si l'équilibre, au contraire, vient à se rompre, c'est la maladie, c'est la mort ! (EMILE GAUTIER, *Le Figaro.*)

POUR LES PAUVRES

Dans notre prochain numéro, nous ferons connaître les nouveaux versements pour notre œuvre de secours immédiat.

Au nom de ceux qui souffrent et désespèrent, nous remercions les bienfaiteurs, connus et anonymes, qui collaborent à notre œuvre de charité et qui se font ains la providence des malheureux. A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 56 | 10 Centimes | 16-31 MARS 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENT : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

L'INTELLIGENCE D'UNE TABLE

Pour les personnes au courant des manifestations psychiques, il n'y a rien de surprenant à ce qu'un meuble révèle parfois son intelligence; mais, pour celles qui de parti pris nient toutes choses de l'occulte, parler d'intelligence en dehors d'elle-même, c'est rêver l'impossible, c'est se mettre en contradiction constante avec ce que révèlent les sens; parler de preuves à ces personnes, c'est donner un coup de sabre dans l'eau. Loin d'être la voix du désert qui peut avoir un écho, qui se répercutera dans une oreille attentive, c'est quelque chose de confus que l'on n'est pas encore apte à saisir; ces personnes restent et veulent rester sourdes aux accents de la vérité. La matière étreint et domine tellement leur pensée qu'il leur est impossible de concevoir d'autres forces que celle qui tombe directement sous les sens. Si vous parlez de tables tournantes, passe encore; le fluide nerveux, l'électricité, le magnétisme, etc. donnent des explications satisfaisantes: il faut bien trouver quelque chose puisqu'il y a mouvement. Mais n'allez pas parler de quelque chose d'intelligent pouvant se manifester librement en dehors du milieu expérimental: pour l'un, c'est la pensée collective qui agitsur les expérimentateurs; pour l'autre, c'est lui conscient qui se manifeste, puisqu'il est admis, dans certains milieux, que l'inconscient est généralement plus conscient que la conscience elle-même. C'est bien une théorie en contradiction avec la raison, mais, que voulez-vous, il faut bien donner des explications. Que ce soit par une action musculaire qu'une table se lève, la chose est possible; que les bruits qui se produisent dans l'intérieur des bois viennent du long peronier, je le veux bien, pour être d'accord avec nos théoriciens; mais ce qui me surprend, moi profane en science, quoique positiviste à outrance, c'est qu'une chose inconsciente ou un muscle craqueur vienne révéler des choses ou répondre à des questions en dehors des connaissances moyennes où le phénomène se produit.

Le guéridon d'Eugène Nus était singulièrement conscient lorsqu'il répondait par des phrases en douze mots aux questions qui lui étaient posées, lorsque ceux qui l'entouraient se mettaient l'esprit à la torture pour donner une définition commencée sans y parvenir.

C'est ainsi que dimanche dernier 5 mars courant, je me trouvais chez des amis où assez souvent, il est vrai, on s'occupe des phénomènes spirites. Lorsqu'arriva un ami commun avec lequel nous nous mîmes à causer des différentes choses de la journée, notre conversation, des plus banales d'abord, tourna bientôt sur le spiritisme et il fut convenu de faire marcher la table afin de voir si elle pourrait être assez intelligente pour répondre à différentes questions que chacun de nous pourrait lui poser.

Nous étions sept personnes: c'est un nombre kabbalistique. Les initiés doivent trouver la chose fort simple; c'est peut-être à cela que nous devons le résultat obtenu, quoique tous profanes.

Le phénomène est peut-être dû aussi aux émanations embaumées du thé qui fume devant nous: il y a tant de choses mystérieuses que cette théorie peut bien aussi aller se reposer en compagnie de tant d'autres et s'endormir paisiblement dans le domaine de l'oubli; la raison n'y perdra rien.

Il est neuf heures du soir: deux dames s'emparent d'un léger guéridon, posent les mains dessus et attendent qu'il se meuve, pendant que chacun de notre côté, notre ami

commun et moi, nous prenons des crayons pour noter ce qui doit se produire.

Au bout de quelques instants le meuble se lève et frappe un coup, c'est la preuve qu'il y a quelque chose, l'action musculaire inconsciente sans doute; c'est la première idée qui s'en dégage. Mais différentes questions sont posés et des réponses nettes et précises sont données; le sens des réponses donne même l'idée de l'intelligence qui se manifeste, au dire de celui qui questionne.

Après plusieurs questions préalablement posées, voyant la bonne volonté et l'intelligence du guéridon, M. M., le dernier arrivé, demande ce qu'il doit faire pour dissiper un enrouement dont il ne peut se débarrasser : aussitôt il lui est répondu par coups frappés et lettre par lettre : *Couche tôt, lève matin, tout ira bien.* Néanmoins jusqu'ici rien d'extraordinaire; mais où l'intelligence apparait, c'est lorsque, pensant à E. Nus, je lui propose de donner par une phrase de douze mots la définition d'une question que je veux lui poser. A peine lui ai-je fait cette proposition que le guéridon se lève, puis se balance gracieusement et répond par un coup frappé, ce qui, selon notre convention, veut dire *oui*. A peine la réponse donnée, voyant du cognac devant moi, je prie l'intelligence supposée de définir le mot *alcool*: le meuble ne bouge plus, mais, par contre, ma main est entraînée et trace rapidement, sur le morceau de papier où je marquais les réponses, douze lettres séparées dans l'ordre ci-après: *c a l f, e p p B, p a a c*, ce qui n'avait aucune signification. Je commençais à me mettre l'esprit à la torture pour comprendre, lorsque le guéridon, sans doute plus capable que moi, dicte: *écris*, puis ne bouge plus; aussitôt ma main est entraînée et trace sur le papier les douze mots suivants:

Course à la folie, en passant par Bron, pour aller au cimetière.

Les douze lettres se trouvaient être le commencement des douze mots, et de plus nous avions une définition du mot alcool.

Cela ne suffisait pas, le guéridon n'ayant été que pour une faible part dans cette première définition; bien qu'étant d'une entière bonne foi et que dans ce cas le mouvement involontaire de ma main eût été plus intelligent que moi, il était permis de tout supposer: cela pouvait sortir de toute pièce de mon cerveau, ou bien j'avais pu à l'avance méditer et préparer demande et réponse, afin de mystifier les personnes qui m'entouraient; encore pour cela aurait-il fallu que je susse à l'avance que nous nous réunirions, que nous ferions la table, et que nous aurions du cognac pour donner l'idée de définir le mot alcool.

Nous voulions mieux, et, pour être plus sûrs, nous prions notre guéridon de faire la définition lui-même, ce à quoi il se prête avec une entière bonne grâce.

Alors sans arrêt, lettre par lettre, sans se tromper ni recommencer une seule fois, nous obtenons la définition suivante :

Eau de vie, eau de mort; si tu en vis, tu meurs.

Le guéridon, plus sobre que nous, nous donnait en peu de mots une leçon de sagesse.

Voyant sa bonne volonté à nous répondre, nous le prions de bien vouloir définir le mot *Charité*, et nous obtenons, toujours par coups frappés, la définition suivante :

Manière de voir approximative et individuelle embrassant Dieu, l'univers et toutes choses.

Sans faire de commentaires, d'après les définitions qui précèdent et vu les conditions du milieu où le phénomène s'est produit, nous sommes forcés de reconnaître que parfois certains meubles révèlent une intelligence capable de donner des leçons à ceux qui les entourent tant par la précision de leurs réponses que par la justesse de leurs conseils; ne craignons donc pas de les consulter puisqu'ils sont plus sages que nous.

A. BOUVIER.

UN MÉDIUM

L'Arrivée d'Eusapia Paladino à Paris.

Paris, 5 mars.

Les spirites parisiens mènent grand bruit, depuis quelque temps, autour de l'arrivée prochaine, dans nos murs, d'Eusapia Paladino, le médium-type qui doit « épater » — c'est le mot — les esprits les plus forts de Paris et de la banlieue.

Malheureusement, le don de lévitation (soulèvement automatique) dont est, paraît-il, douée cette intéressante personne, ne dépasse pas la faculté d'être transportée du plancher sur une table. Force a donc été d'ouvrir une souscription pour couvrir les frais de son voyage de Milan aux bords de la Seine.

Or, la dixième partie de la somme nécessaire vient à peine d'être réunie que déjà la zizanie semble se mettre, au sujet de la publicité des exhibitions, entre les spirites, adeptes emballés de l'idéalisme et du merveilleux, et les psychistes, groupe de savants, de philosophes qui tend à faire passer certains phénomènes mystérieux, insaisissables, inconnus, dans le cadre des sciences positives.

Cette dernière école n'est pas à dédaigner quand on saura qu'elle compte parmi ses disciples le poète Sully-Prud'homme, de l'Académie française; le docteur Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine ; le colonel de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique; le docteur Dariex, directeur des *Annales des Sciences psychiques.*

— Le but de nos études, nous disait hier celui-ci, est uniquement de chercher à pénétrer la vérité, quelle qu'elle puisse être, sans préoccupation de doctrines, de théories, toutes, selon nous, absolument prématurées.

— Vous avez, sans doute, un objectif pratique, en dehors de la solution d'une intéressante question scientifique ?

— Croyez-vous que nous n'aurons pas suffisamment fait pour l'humanité si nos travaux nous aident à expliquer certaines anomalies des fonctions nerveuses ? En morale, le spiritisme est une chose magnifique : croire que ce que l'on nomme l'âme ne meurt pas, que la mort n'est pas un adieu perpétuel, n'est-ce pas heureux, n'est-ce pas consolant ? Mais, si c'était une chimère, ne vaut-il pas mieux le prouver ?

— Si Eusapia vient à Paris...

— Nous expérimenterons volontiers sur elle, le docteur Richet et moi, sans témoins, de manière à établir, sans distraction, sans influence d'aucune sorte, un contrôle rigoureux du médecin et d'éli-

miner, le plus possible, toutes les causes de doute qui auraient pu subsister dans notre esprit.

— On ne manquera pas de vous reprocher votre isolement?

— Notre intention n'est pas de convaincre, mais de nous rendre compte par nous-mêmes. Tenez, voici un résumé des notes de M. Charles Richet sur les expériences de Milan, auxquelles il s'est rencontré, en septembre et octobre, avec le grand physiologiste Lombroso. Voyez si mon éminent collègue n'a pas craint de contrôler minutieusement chacune des opérations auxquelles s'est livrée, en sa présence, Eusapia Paladino.

Le « sujet » est une paysanne napolitaine d'une trentaine d'années, brune, petite, assez forte. Bien qu'elle s'exprime, à l'état normal, dans un patois très prononcé, quand un phénomène se produit, elle change souvent de ton et d'accent. « Mais alors, prétend celui qui a développé en elle, pendant huit ans, la faculté médianimique, le chevalier Chiaia, ce n'est plus Eusapia qui parle, c'est son *guide*, un certain John, qui peut diminuer son poids, la soulever et la porter sur une table, apporter des objets divers et parfois même apparaître sous la forme d'une main. »

Le docteur Richet raconte qu'au début de la séance, Eusapia s'assied au bout d'une table, large de $0^m,70$, longue de $1^m,10$, pesant 8 kilogrammes et dont les quatre pieds sont visibles pour tous. A peine a-t-elle posé dessus ses deux mains et les a-t-on données à tenir à deux des assistants, que le meuble, brusquement, se soulève des quatre pieds à une hauteur de 25 centimètres.

« Impossible, ajoute le docteur Richet, de supposer que l'enlèvement s'effectue par les mains ou par les appareils tenus dans les mains, celles-ci étant en pleine lumière et touchant le bois à peine, ou pas du tout. Les genoux et les cuisses n'ont, de même, aucune action; Eusapia est de petite taille, et, de plus, les assistants peuvent paralyser tout mouvement de côté. La seule explication mécanique rationnelle est qu'un des pieds du médium se glisse subrepticement sous l'un des pieds de la table. En ce cas, quelle force musculaire doit être celle et du pied qui soulève et de la main appliquée sur la table qui fait la contre-pression?

« Le sujet monte sur une bascule romaine, dont le curseur marque 58; petit à petit, sans qu'on lui voie rien jeter ou reprendre, son poids diminue de 8 kilogrammes ou les regagne.

« La bascule est placée à 25 centimètres derrière Eusapia assise, et à qui deux expérimentateurs de bonne volonté empoignent fortement les mains. Tout à coup, à la suite d'une contraction énergique de ses doigts, on voit nettement le curseur osciller et retomber, comme si un objet pesant avait été jeté dans la balance.

« Les lampes s'éteignent; nous n'avons pas quitté les deux mains du médium. Pourtant, nous nous sentons touchés par une main chaude, humide et fiévreuse, qui tantôt nous tire les vêtements, les cheveux, qui tantôt nous effleure les mains ou le visage. On fait une demi-lumière. — « Regardez au-dessus de ma tête, nous dit Eusapia, « et serrez-moi fort. » Elle a à peine achevé, que nous voyons très distinctement une main qui s'ouvre et se referme. Ce n'est pas celle d'Eusapia : elle nous paraît beaucoup plus allongée.

« Deux fois, au cours des expériences précédentes, le médium a été soulevé avec sa chaise, apporté sur la table et ramené ensuite à terre.

« Un bruit de cymbales se fait entendre, poursuit le scrupuleux narrateur, c'est un tambourin, éloigné d'un demi-mètre, qui me frappe légèrement sur le dessus de la tête et est rejeté violemment dans la chambre. Je sens un poids sur mon bras droit dont la main étreint la main gauche d'Eusapia : une chaise vient de s'y poser doucement et, quelques secondes après, est lancée par-dessus nos têtes.

« Dans une autre séance, une chaise a quitté l'alcôve fermée d'un rideau au fond de laquelle elle se trouvait, et reposé sur l'union du bras gauche du sujet avec la main droite d'un docteur en physique, M. Finzi.

« Que penser de ces phénomènes? conclut le docteur Richet. Est-ce une supercherie de l'un des assistants? Pareille supposition me semble indigne des savants qui m'entouraient. Un homme de science sérieux se trompe peut-être, mais il ne trompe pas.

« L'intervention d'une personne étrangère est pareillement inadmissible; les portes étaient fermées à clef, la lumière pouvait être produite à volonté.

« Est-ce la main d'Eusapia qui opère? Cette main qui, au début des expériences, devient mobile, insaisissable, et, avec une adresse de prestidigitateur, peut profiter d'une fraction de seconde pour mystifier son public? Mais, d'autre part, dans certains cas comme celui de la balance soulevée à distance, ou de la chaise qui est venue de derrière le rideau se placer sur le bras de M. Finzi, je ne vois pas du tout comment cette main a pu se dégager de la solide pression de son voisin et comment, s'étant dégagée, elle a pu accomplir le mouvement en question.

« En définitive :

« Quelque absurdes et ineptes que soient ces expériences, il me paraît bien difficile d'attribuer les phénomènes produits à une supercherie, soit consciente, soit inconsciente, ou à une série de supercheries. Toutefois, la preuve formelle, irrécusable que ce n'est pas une fraude de la part d'Eusapia et une illusion de notre part, cette preuve formelle fait défaut.

« Il faut donc chercher de nouveau une preuve irrécusable. »

— Cette preuve irrécusable, nous espérons l'avoir, ajoute le docteur Dariex, si, je vous le répète, nous sommes à même d'expérimenter librement, le docteur Richet et moi, vis-à-vis du célèbre médium, de telle manière que, grâce à un contrôle très rigoureux, nos expériences aient, en quelque sorte, la précision d'expériences de laboratoire.

Tout ami de la vérité ne saura qu'en tirer profit.

A cet article publié dans le *Progrès de Lyon* du 6 mars, nous applaudirions sans réserve si le rédacteur n'avait cru devoir établir une différence entre les spirites et les psychistes, différence, selon lui, en faveur de ces derniers.

Et pourquoi, je me le demande, les spirites seraient-ils moins bien placés pour observer les phénomènes produits par Eusapia qui est spirite et non psychiste? Traiter tous les adeptes du spiritisme « d'emballés de l'idéalisme et du merveilleux » n'est plus de saison puisqu'ils ont au contraire la prétention d'établir scientifiquement les phénomènes sur lesquels reposent leurs théories philosophiques. Et pour cette constatation, en quoi seraient-ils moins coupables que les psychistes? Est-ce parce qu'ils ont une plus grande pratique de la chose, parce qu'ils se placent plus volontiers dans les conditions favorables aux phénomènes au lieu de lui en imposer? est-ce enfin parce qu'ils ont été les premiers à proclamer envers et contre tous une vérité qu'on a pu nier, mais qui n'en devient pas moins chaque jour plus certaine, plus probante? Nous sommes persuadés au contraire qu'ils ont toutes les qualités pour une pareille étude et nous croyons savoir que ce n'est pas une question pécuniaire qui a divisé les promoteurs de la venue d'Eusapia à Paris, mais la volonté manifestée de la part des psychistes de faire venir le médium de compte à demi avec les spirites, puis de les évincer au moment des expériences. Nous espérons, toutefois, que les choses s'arrangeront et que Messieurs les savants devenant moins autoritaires comprendront qu'il est de leur devoir et dans l'intérêt même de la vérité de ne pas chercher à accaparer aujourd'hui pour eux seuls ces phénomènes dont hier encore ils niaient la possibilité et qu'ils ne sont à même de pouvoir étudier à l'heure présente que grâce aux recherches,

à la persévérance des spirites, les travailleurs de la première heure.

Malgré ces justes réflexions, nous n'en applaudissons pas moins à l'indépendance du rédacteur et du journal qui se délient à notre égard de la conspiration du silence.

H. SYLVESTRE.

DE LA VIVISECTION (1)

LES DÉCOUVERTES DE PASTEUR. — INCERTITUDE SUR LEUR VALEUR

(Suite)

Avançant dans notre étude, nous abordons ici une des plus grandes questions soumises au jugement des hommes de la science contemporaine.

Il est toujours délicat, sinon difficile, de parler d'un homme dont la réputation scientifique est considérable. Si l'écrivain est partisan de l'homme ou du moins des théories préconisées de l'homme en question, il est traité de vil flatteur. Si au contraire l'écrivain combat des théories et des découvertes qu'il croit erronées ou fausses, il s'expose à être traité de vil pamphlétaire qui bave comme un vil jaloux sur les célébrités contemporaines, sur les immenses savants officiels.

Devant une pareille alternative, notre rôle se bornera donc à présenter les découvertes de M. Pasteur, puisqu'elles ne sont dues, dit-on, qu'à la vivisection, et à placer ensuite le résumé des travaux d'éminents savants sur ces mêmes travaux. Comme nous sommes de ceux qui pensent que tout le monde a plus d'esprit que Voltaire, nous estimons de même que l'opinion d'un très grand nombre de physiologistes a plus de valeur que celle d'un seul, celui-ci fût-il, au dire de ses partisans, un immense savant.

Nous placerons donc sous les yeux du lecteur les pièces du procès, ce qui lui permettra de juger par lui-même et d'approuver ou de rejeter ainsi nos conclusions.

Examinons tout d'abord les découvertes dites pastoriennes.

M. Pasteur est, sinon l'inventeur, du moins le plus fervent apôtre de la *Doctrine des Microbes* ; d'après lui, toutes les maladies contagieuses sont dues à des microbes. Ces maladies, on le sait, sont des affections ayant la faculté de se communiquer d'un sujet à d'autres de la même espèce ou à des sujets d'espèces différentes.

Parmi les maladies contagieuses, les unes sont virulentes, comme la rage, le charbon, la fièvre typhoïde ; d'autres sont parasitaires, telles que la gale, la trichinose, etc.

Les maladies virulentes se transmettent au moyen d'un virus que les uns disent être *un élément inconnu dans sa nature*, tandis que d'autres, M. Pasteur, par exemple, déclarent être *parfaitement connu*.

Quoi qu'il en soit, les virus sont *fixes* ou *volatils*, d'autres sont à la fois *fixes* et *volatils*. Mais, quelle que soit leur nature, M. Pasteur déclare que ces virus sont des végétaux cryptogames qu'il dénomme *Microbes*; de plus, il affirme qu'en cultivant ces microbes et en les diluant dans certaines substances, il peut par des opérations diverses les atténuer de façon à obtenir des vaccins pouvant être inoculés sans danger à des sujets, c'est-à-dire que ces vaccins empêcheraient ces sujets de succomber aux atteintes des maladies contagieuses.

Comme on le voit, si les théories de M. Pasteur étaient justifiées, la vivisection aurait ici à son actif une des plus belles découvertes et l'humanité ne saurait être jamais assez reconnaissante envers l'homme qui lui aurait rendu un service aussi éclatant, puisque le charbon, la rage, la syphilis, la morve et autres maladies contagieuses pourraient être totalement enrayées, grâce à des vaccinations anti-charbonneuses, anti-rabiques, anti-morviques, anti-syphilitiques, etc., etc., et l'homme serait débarrassé à jamais de ces fléaux véritables ; telles sont les prétentions de M. Pasteur.

Sont-elles justifiées ?

C'est ce que nous allons examiner.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des partisans de la méthode Pasteur ; ils emboîtent naturellement le pas du *maître* et suivent ses errements ; c'est élémentaire. Donc, en répondant à M. Pasteur, on répond du même coup à ses partisans. Voyons donc ce qu'on reproche à la théorie pastorienne.

Ses contradicteurs déclarent tout d'abord que les microbes sont les produits et non les agents de la fermentation, et, par suite, ce ne sont pas eux qui causent les maladies. Comme on voit, si ces prémisses sont vraies, tout l'échafaudage de la méthode Pasteur croule à la fois, d'un seul coup.

Il faut donc, avant de les admettre, les prouver ; c'est ce que nous allons faire.

D'après M. Pasteur, nous venons de le voir, les microbes sont des végétaux cryptogames, de petits champignons de la même famille que les moisissures, mais de plus petite taille encore. Ces moisissures, composées de filaments très ténus, auraient la propriété de décomposer les objets sur lesquels on les trouve. Or, les contradicteurs de la méthode soutiennent que ces moisissures ne naissent et n'apparaissent, par conséquent, qu'après la décomposition des objets, et ils citent, à l'appui de leur dire, les exemples suivants :

« Si l'on prend, disent-ils, une pomme ou une poire et qu'on la cogne contre un corps dur et résistant, au bout d'un laps de temps plus ou moins long, suivant la température et le milieu ambiant, la pomme et la poire pourrissent, et, sur cette pourriture, on voit apparaître les végétaux cryptogames ou *moisissures*. »

Voici ce que répondent les disciples de M. Pasteur, car lui se dissimule le plus possible derrière sa haute situation scientifique ; il a autre chose à faire qu'à répondre à ses contradicteurs :

« En meurtrissant la poire, disent les pastoriens, vous avez pratiqué sur elle de petites ouvertures à leur derme et à leur épiderme ; c'est par ces ouvertures que pénètrent

1) Voir les numéros 47 à 55 du journal.

les germes des cryptogames qui l'ont décomposée, car, vous le savez bien, il ne faut pas l'oublier, l'air contient des millions et des millions de ces germes à l'état de corpuscules invisibles. »

Soit, ripostent les contradicteurs, mais, quand on coupe nettement au couteau une poire en deux, chacune de ces moitiés offre une bien plus large surface à ces germes, et d'où vient que la poire ne pourrit pas?

Les disciples de Pasteur ne répondent point et leurs contradicteurs, poursuivant leurs questions indiscrètes, passent en revue la fracture de la cuisse d'un individu, les contusions que se fait un cheval en glissant sur un terrain uni, etc., etc.

Enfin, les contradicteurs concluent en disant, de ce qu'on trouve des bactéridies dans le sang des personnes mortes de la fièvre typhoïde, on ose prétendre que ce sont des microbes qui ont tué ces personnes, bien que la présence de ces microbes ne soit constatée du vivant de la personne, mais seulement après son décès, plusieurs jours après parfois.

Même silence des disciples; quant au maître, il combat lui-même ses propres théories, car un jour il dit une chose et le lendemain il en déclare une autre. Nous trouvons ceci parfaitement exposé dans un volume de M. Paul Boullier (1). Voici ce qu'on y lit page 19: « MM. Brauell, Leplat, Sanson, Taillard n'ont jamais trouvé de bactéridies charbonneuses dans le sang d'animaux atteints du charbon qu'après la mort de ces animaux; pourquoi donc affirmer que ce sont ces bactéridies qui les ont fait périr? Non seulement les théories de M. Pasteur sont complètement fausses, mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, sans s'en apercevoir, leur auteur les détruit lui-même par certaines réponses qu'il fit autrefois aux professeurs de l'école vétérinaire de Turin et à des vétérinaires français.

« Il y a quelques années, les professeurs de l'école vétérinaire de Turin vaccinèrent un troupeau de moutons d'après la méthode pastorienne; quelques semaines plus tard, voulant savoir si ces moutons étaient réfractaires au sang de rate, ils leur inoculèrent un peu de sang charbonneux, ce qui les fit tous périr.

« Instruit du fait, M. Pasteur, en *homme pratique*, écrivit à ces messieurs que :

« Si les moutons en question avaient succombé, c'est « qu'on leur avait inoculé du sang d'un animal mort depuis « vingt-quatre heures, et qu'après ce temps le sang charbon- « neux ne reproduit plus le charbon, mais la septicémie. »

« Vous le voyez, l'idole de la rue d'Ulm prétend, sans avoir vu, que le sang charbonneux dont se sont servis les professeurs de Turin provenait d'un animal mort depuis vingt-quatre heures; il avait donc oublié déjà que, quelques mois auparavant, il avait soutenu que le virus charbonneux *se conservait des années entières!*

« En laissant de côté ce petit détail, nous nous demandons ce que ces messieurs ont pu penser d'une telle réponse.

« A notre tour, pour mettre en meilleur jour les connaissances de M. Pasteur en histoire naturelle, nous allons admettre qu'il avait raison.

« Les bactéridies, d'après ce chimiste, étant des végétaux cryptogames, des êtres ayant une organisation spéciale, comment se fait-il que, vingt-quatre heures après la mort du sujet sur lequel on les trouve, ces bactéridies aient disparu en donnant naissance aux bactéridies de la septicémie qui ne sont pas de la même espèce?

« Tout être organisé reproduit un être semblable à lui-même. M. Pasteur ne s'aperçoit pas qu'il viole les lois de la nature? »

(1) *La Vérité sur M. Pasteur*, par P. Boullier, 1 vol. in-8, Paris, 1887.

(*A suivre.*) J. Marcus de Vèze.

LA CALOMNIE

Le vent promène encor son long souffle hivernal;
Or, ce souffle d'envie est le souffle du Mal.
Voulant sur son autel avoir des hécatombes,
Cherchant de faux débris, jusque parmi les tombes,

Cet ennemi poursuit un projet infernal.
En ses nuits de Sabbat, comme en un tribunal,
Où, par lui, sont mêlés les boucs et les colombes,
Son âme a dit au Juste: « Il faut que tu succombes.

« Je veux que tes amis, te croyant abattu,
« Par faiblesse d'esprit doutent de ta vertu :
« Qu'en leur urne ton nom ne trouve pas d'asile! »

Et toujours plus gonflé de désirs inhumains,
Le Calomniateur, en se frottant les mains,
Recueille le succès que lui promit Basile.

Mme Cornélie.

LA FORCE PSYCHIQUE ET L'ÉLECTRICITÉ

La force psychique et l'électricité dynamique seraient-elles une seule et même chose sous deux noms différents? A en juger par les apparences, cela ne serait pas impossible. J'ai sur ma table une aiguille aimantée en équilibre sur son pivot; elle est immobile, un de ses deux pôles est tourné vers le Nord. J'approche une pile électrique et je tiens les fils réunis de la pile au-dessus de l'aiguille exactement dans la même direction Nord-Sud, c'est-à-dire dans le sens de son méridien. Aussitôt l'aiguille dévie, puis se met en croix, perpendiculairement à la direction des fils de la pile. J'ai déjà écrit que chaque être humain me semblait représenter assez exactement une pile à un seul élément, et j'ai cru devoir m'assurer expérimentalement de l'analogie qui peut exister entre la force psychique, ou fluide vital, ou fluide animique, ou fluide magnétique et l'électricité dynamique. J'ai remplacé ma pile artificielle par une pile naturelle ou plutôt humaine composée de trois de mes sensitifs qui représentent trois éléments. Mon aiguille aimantée, en équilibre sur son pivot avec ses deux pôles dans la direction Nord-Sud, est toujours placée sur ma table qui est un simple guéridon. Mes trois sensitifs assis autour se tiennent par la main et forment un courant. Deux qui sont l'extrémité de la chaîne tiennent chacun au-dessus de l'aiguille et dans le sens du méridien magnétique une de leurs mains qui représente un pôle de cette pile humaine réuni à l'autre pôle,

c'est-à-dire à une des mains du voisin. L'aiguille, sous l'influence du courant formé par le fluide humain, se met aussitôt à dévier légèrement; puis la déviation s'accentue, elle va crescendo, et enfin elle se met tout à fait en croix et perpendiculairement à la direction de la chaîne composée de trois sensitifs qui représente assez bien les fils des piles dont on fait usage dans les cabinets de physique. Le courant produit par la force psychique n'est pas constant, il est intermittent; aussi l'aiguille, après s'être mise en croix, reprend peu à peu la direction Nord-Sud et se tient immobile pendant un court instant, pendant lequel un nouveau courant de force psychique est produit. Alors l'aiguille recommence à dévier de quelques degrés ; puis la déviation est plus marquée, et enfin elle se remet de nouveau en croix. Les mêmes phénomènes se reproduisent pendant toute la durée de la séance, avec les mêmes intermittences. J'ai répété cette expérience nombre de fois, et j'en ai conclu que si la force psychique n'est pas absolument la même chose que l'électricité, elle a avec elle de grandes analogies. Les savants de l'Indoustan qui connaissent aussi bien que nous la force psychique et qui opèrent par son moyen des miracles stupéfiants ne font aucune distinction entre la force psychique et l'électricité; c'est pour eux une même force, un même fluide, et ils lui donnent le nom d'Akasa, lequel Akasa, pénétrant tous les êtres, les lie entre eux d'une manière invisible et établit entre eux des rapports mystérieux dont ils n'ont pas toujours conscience.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

INTELLIGENCE CLÉRICALE

Depuis quelque temps une main pieuse mettait dans la boîte aux lettres de la SOCIÉTÉ FRATERNELLE, 7, *rue Terraille*, des exemplaires de la *Croix de Paris* et de la *Croix de Lyon*. Nous avions souri à l'illusion de l'auteur de cette propagande plus ou moins intéressée, mais, ayant toujours besoin de papier, ne fût-ce que pour allumer notre feu, nous ne pouvions nous en plaindre. Jugeant sans doute que les résultats produits par la lecture problématique de ses journaux ne répondaient pas à ses déboursés, l'auteur de ces abonnements forcés vient de changer de tactique, montrant en sa nouvelle manière d'opérer toute l'intelligence que l'on peut attendre de la part d'un aussi pieux chrétien. Ne sachant comment nous atteindre autrement, ce délicat personnage a d'abord tracé des ordures et des dessins pornographiques sur la porte de la Société ; puis, non content de ses exploits, à trois reprises différentes, pour montrer combien le respect de la propriété d'autrui a en lui un défenseur ardent, il a maculé et déchiré un écriteau portant simplement ces mots: SOCIÉTÉ FRATERNELLE.

Les derniers exploits de cet inconscient ont eu lieu le jeudi 9 mars, à 7 heures 20 minutes. Nous précisons pour montrer à l'auteur de ces déprédations imbéciles que nous le connaissons, et que, s'il s'avise de continuer sans vouloir user de représailles, nous lui ferons *sentir* les conséquences de son zèle peu évangélique.

Nous respectons toutes opinions qui sont sincères, même celles que nous ne partageons pas, ne demandant qu'une chose, c'est qu'on agisse de même à notre égard.

Quant au crétin clérical, qui à plusieurs reprises a écrit ses qualités sur notre porte, il agira sagement de ne plus recommencer.

Le Président de la Société Fraternelle,
H. SAUSSE.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(*Suite.*)

V. — *Végétaux sacrés.*

L'arboriculture et la flore égyptiennes ne comportent pas un grand nombre de végétaux, cela se conçoit sans peine. En effet, un pays sorti pour ainsi dire du sein des eaux, et régulièrement envahi par elles, ne peut pas fournir une grande variété de végétaux terrestres ; au contraire, les plantes aquatiques y pullulent et poussent avec un luxe de végétation tout à fait extraordinaire.

Nous n'avons à nous occuper ici que des végétaux sacrés, soit terrestres, soit aquatiques.

Au premier rang des premiers figure le *Persea*. Cet arbre, que quelques archéologues ont confondu avec le pêcher, le saule et même le sycomore, était consacré à Isis la bonne déesse. Les Égyptiens considéraient cet arbre comme tout à fait sacré; Plutarque nous le dit formellement: « Parmi les plantes égyptiennes, le *Persea* d'Isis doit être principalement sanctifié, car son fruit ressemble au cœur et sa feuille à la langue. »

Le perséa était l'emblème de l'*arbre de vie* : on en trouve de nombreuses représentations chez les Assyriens, les Babyloniens et les Egytiens; chez ceux-ci le perséa figure sur les monuments de la XII[e] dynastie, ce qui prouve que ce n'est pas Cambyse qui le premier aurait introduit cet arbre en Egypte, comme le prétend Diodore.

Les Egyptiens ont comparé les personnalités dans lesquelles s'incarne l'essence primordiale à cet arbre, dont le tronc prend racine en terre, s'élève vers le divin soleil et produit rameaux et fruits. Cette allusion tendrait à prouver que les Egyptiens croyaient à la réincarnation et expliquerait ainsi un autre motif pour lequel ils prenaient tant de soins du corps du défunt, autour duquel le périsprit se tient constamment, car, le corps une fois entièrement dissous, le périsprit peut s'éloigner et l'âme se réincarner.

Le perséa est aussi désigné dans les manuscrits sous le nom de *sahu*, de l'arbre *aschat* et de vert sycomore.

On croit que le perséa est le *laurus persea* de Linné ou *persea gratissima*, l'avocatier, le laurier avocat de la famille des laurinées. Cet arbre a douze à quinze mètres de hauteur ; sa forme est pyramidale, ses feuilles persistantes, oblongues et glauques en dessous ; ses fleurs sont jaunâtres en groupes axillaires ; le fruit, vert ou violet, affecte la forme d'une poire. Cet arbre pousse en Provence en pleine terre, ainsi qu'en Algérie. — Quelques botanistes, Delille entre autres, l'assimilent au *Banalites ægyptiaca*. Pline, dans son *Histoire naturelle*, nous parle du perséa; dans son livre XIII, chap. XVII, il nous dit : « L'Egypte a encore un arbre particulier, le *persea*, semblable au poirier et conservant ses feuilles... Le fruit plus long qu'une poire est dans une coquille, et une peau verte la recouvre comme le fruit de l'amandier ; mais l'intérieur, au lieu d'être une amande, est une prune, seulement plus petite et plus molle. Ce fruit, quoique excellent par son exquise douceur, n'incommode pas. » Et dans le livre XV, chap. XIII, le même auteur a l'air de le confondre avec le prunier : « C'est du perséa que les auteurs ont dit cela, arbre absolument différent dont le fruit est semblable aux sebestes

qui rougissent et qui ne croît pas en dehors de l'Orient... Le perséa a toujours des feuilles et des fruits qui naissent au fur et à mesure. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que les prunes n'ont commencé à se répandre qu'après Caton. »

Les chapitres XVII et CXXV du *Livre des morts* mentionnent une localité mystique dénommée : *Bassin du perséa*. — On voit assez souvent Thoth, Sawekh et autres dieux promettre l'immortalité aux rois en inscrivant leur nom sur l'écorce du perséa, ou sur le fruit de cet arbre.

Sawekh, dénommée aussi Safek, est la déesse de l'architecture et des Livres, c'est-à-dire la protectrice des bibliothèques ; elle était adorée à Memphis dès la IVe dynastie. C'était également la déesse du septénaire, comme nous l'apprend le *Livre des morts* (ch. LVII) ; c'est elle qui construit *à l'homme sa demeure :* septuple est donc sa maison, et, de même que celle-ci forme un tout, de même le septenaire de l'homme; celui-ci est mortel par son corps et immortel par son essence divine (*Paon nuturu*) ; nous l'avons vu déjà en parlant des livres de Thoth.

Après le perséa, nous voyons figurer parmi les arbres sacrés divers acacias, dont le nom hiéroglyphique est *Shen*.

Le bois de l'acacia était utilisé comme bois de charpente, et son écorce comme tannin pour le tannage des peaux. C'était surtout une variété d'acacia à écorce rouge, et non l'acacia commun, le faux robinier. Les Égyptiens extrayaient de ce même acacia une gomme ; ils cultivaient l'acacia *nilatica*, le *lebbek* et le *fistula*, ces deux derniers originaires de l'Inde.

Parmi les plantes, la plus sacrée était le lotus ou le nélumbo *(Nelumbium speciosum)* ; il en existait de trois couleurs, l'un à fleurs blanches, un autre à fleurs bleues et le troisième à fleurs roses. Nous avons longtemps cultivé dans notre jardin de Nice ces deux dernières variétés. Celui à fleurs roses a une odeur *sui generis* des plus caractéristiques et des plus suaves ; c'est un mélange de fleur d'oranger, de vanille et d'amande amère; la graine affecte la forme d'une petite olive. Le papyrus ou souchet était aussi une plante sacrée ; on en faisait un grand usage pour les manuscrits, elle servait à faire le papier. Mentionnons enfin le byssus qui servait à fabriquer le linge de corps et des vêtements. — Divers monuments authentiques, entre autres l'inscription de Rosette, prouvent que les temples fournissaient au fisc royal des toiles de byssus. Or, à l'occasion du couronnement de Ptolémée Épiphane, ce prince fit remise aux temples, non seulement des toiles dont la fourniture était en retard depuis huit années, mais encore des indemnités que le fisc royal était en droit de réclamer pour une partie de ces toiles qui se trouvaient inférieures à l'échantillon fourni. Ceci prouve donc que les temples possédaient des manufactures de ces toiles, dont la consommation était considérable chez la caste sacerdotale. Au dire d'Hérodote, c'est avec des bandelettes de byssus qu'on enveloppait les momies : nous pouvons justifier de la vérité de cette affirmation. Qu'était ce byssus ? D'après les uns, c'était une espèce de lin plus blanc que le lin ordinaire ; d'après les autres, c'était une espèce de laine ou même une sorte de coton. — Nous savons aujourd'hui que le byssus était originaire de l'Inde, que ce n'était ni du lin ni de la laine, mais une sorte de coton jaune dont l'étoffe de nos jours appelée *nankin* peut donner une idée fort juste ; il y avait également un byssus blanc.

« La partie arabique de l'Egypte, dit Pline, engendre des arbres qui portent une laine que les uns appellent *gossypium*, et les autres *xylon*. » Ce n'était pas un arbre, mais une plante bisannuelle, une sorte de cotonnier (gossypium).

(*A suivre.*) J. Marcus de Vèze.

AUX LECTEURS

Je viens aujourd'hui soumettre à votre perspicacité une curieuse devinette que j'ai composée spécialement à votre intention. En retour seulement, je prierai les aimables devins et les charmantes devineresses de vouloir bien adresser leurs solutions à notre vaillant directeur de la Paix Universelle, M. A. Bouvier, *toujours sur la brèche !*

DOUBLE ACROSTICHE SPIRITICO-MAGNÉTIQUE

Un ? — « Os, ou mot latin signifiant béni. »
De mon *deux* le procès n'est pas encor fini.
Mon *trois* : un écrivain fécond de l'Amérique (1).
Mon *quatre* distingue l'homme d'une bourrique.
Mon *cinq* au fond de l'âme existe, — et parfois
Mon *six* est aptitude ou faculté, je crois.
Mon *sept*, lui, se trouve sans bornes ; on l'admire.
Mon *huit* « sont honorés par l'encens et la myrrhe ».
Mon *neuf* : intermédiaire (auquel on a recours),
Fait mon *dix*, — vous console et vous porte secours (2).

Et maintenant, à l'œuvre, chers Œdipes, traduisez de votre mieux la mystérieuse énigme de votre nouveau *sphynx*, sans craindre toutefois qu'il ne vous dévore, en cas d'insuccès, ou sans espérer qu'il se jette à la mer, comme le sphynx de Thèbes, si vous parvenez à lui arracher son secret.

Dr Gaston de Messimy,
Médecin à Puéchabon (Hérault).

BIBLIOGRAPHIE

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

Par Gabriel DELANNE

(in-8° illustré, édit. Chamuel, 29, rue de Trévise, Paris)

Parler d'un ami est presque aussi difficile que de parler de soi-même ; aussi est-ce avec un certain embarras que j'entreprends ici le panégyrique du dernier livre de Delanne.

Je n'ai pas besoin de présenter l'auteur aux lecteurs de la *Paix universelle*, car ils le connaissent déjà, tant comme un polémiste ardent et prompt à défendre la vérité attaquée, que comme un orateur convaincu de la bonté de la cause, qu'il sait défendre avec talent.

Je ne dirai pas qu'en écrivant *le Phénomène spirite*, il ait fait un travail agréable où l'auteur pouvait à son gré exercer sa verve et laisser courir son imagination ; bien au contraire, la tâche entreprise était ingrate et pénible, car il s'agissait surtout d'exposer historiquement tous les travaux d'origine savante ayant trait au spiritisme.

L'Inde, l'Egypte, la Chaldée, la Judée, Rome, le moyen âge, apportent leurs preuves de l'évocation des esprits et des relations entre les deux mondes. Puis, après le récit des premiers faits spirites observés dans les temps modernes, Delanne expose méthodiquement les expériences de Mapes, d'Edmonds, de Robert Hare, de Robert Dale Owen, de William Crookes, les travaux de la Société dialectique de Londres, d'Alfred Wallace, de Varley, de Morgan, d'Oxon, de Sexton, de Chambers, de Gully, de Guldenstubbe, d'Allan Kardec, etc., etc. jusqu'aux tout récents travaux de célèbre aliéniste Lombroso. Dans la seconde partie de son livre, l'auteur établit clairement le caractère intelligent des manifestations et leur autonomie et parcourt les

(1) Voyez, ou plutôt cherchez, dans le dictionnaire de Pierre Larousse, où vous le trouverez.
(2) La solution paraîtra dans le prochain numéro de la *Paix Universelle*.

diverses sortes de médiumnités, depuis la modeste faculté du typtologue jusqu'aux phénomènes transcendants observés par Zoellner et Aksakow. La troisième partie contient des conseils pratiques aux médiums et un exposé succinct de la doctrine spirite.

Nos lecteurs peuvent, d'après ce résumé, juger si j'ai eu raison de dire que la tâche entreprise par Delanne était ardue et difficile; mais ils peuvent aussi juger de quelle utilité ce livre pourra être à la fois pour ceux qui étudient le spiritisme afin d'en acquérir la certitude et pour ceux qui, entreprenant la propagande de la cause, y trouveront des arguments nouveaux et des preuves nouvelles. Les nombreux travaux des savants étrangers n'étaient en effet que peu connus en France, et certains même ne l'étaient que de nom : dans l'ouvrage de Delanne on peut trouver exposées avec la clarté et l'esprit de méthode qu'il apporte à tout ce qu'il fait, l'ensemble des preuves recueillies en faveur du fait spirite.

« C'est au nom de la libre pensée, dit-il dans sa préface, que nous convions les chercheurs à s'occuper de nos travaux ; c'est avec instance que nous leur demandons de ne pas repousser sans examen ces faits, si nouveaux et si mal connus, et nous sommes persuadé que la lumière luira à leurs yeux, comme elle a éclairé les hommes de bonne foi qui, depuis cinquante année, ont bien voulu étudier ce problème de l'au-delà, si troublant et si mystérieux. »

Et c'est bien dans cet esprit de libre pensée, de libre recherche et de libre conclusion qu'est conçu ce livre, frère jumeau de celui de Léon Denis, *Après la Mort* (1), sur la naissance duquel le Congrès de 1889 eut aussi une grande influence. Dans le livre de Denis, c'est la partie philosophique et morale qui joue le plus grand rôle, comme dans celui de Delanne c'est la partie expérimentale et scientifique; dans l'un comme dans l'autre, c'est l'esprit de libre pensée qui est le grand souffle inspirateur et incitateur. Je ne saurais donc mieux terminer que par cette expression un peu vulgaire, mais rendant bien ma pensée: Les deux font la paire.

E. DE REYLE.

POUR LES PAUVRES

Les dons en espèces continuent de nous arriver ; aussi sommes-nous heureux de remercier une fois de plus, au nom de ceux qui souffrent et désespèrent, les bienfaiteurs connus et anonymes qui de près ou de loin collaborent à notre œuvre de secours immédiat.

Nous avons reçu à nouveau les sommes ci-après :

(1) Un vol. in-8, Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais.

Le 11 février, de M. A. B., Lyon	20 fr.
Le 13 février, de M. D., Villefranche	3 50
Le 16 février, d'un anonyme, trouvé dans la boîte de la *Paix*, pour être remis à une personne désignée	10 »
Le 18 février, anonyme avec mention « Pour les pauvres »	10 »
Le 5 mars, pour les Indépendants Lyonnais, excédent d'une cotisation	0 50
Le 7 mars, anonyme avec mention « Pour les pauvres »	10 »
Le 7 mars, de la même personne, pour être remis en nature à une famille désignée	5 »
Le 10 mars, anonyme, par les soins de Mme Depardon	5 »
TOTAL :	64 fr.

Selon le désir des bienfaiteurs, nous avons remis de suite à chacune des personnes désignées ce qui leur était offert.

A. B.

ERRATA

Lire dans le numéro 55 de la PAIX UNIVERSELLE, à « Curieuses expériences », 1re page, 2e colonne, dernière ligne: *et, sans affectation* pendant que, etc., au lieu de : *je ne sens aucune affection* pendant que, etc.

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

FÊTE ANNIVERSAIRE

EN L'HONNEUR

D'ALLAN KARDEC

Salon du Pré-aux-Clercs (*Cours Vittou prolongé, 108*)

LE DIMANCHE 2 AVRIL 1893

Conférence à 2 heures, Banquet à 6 heures

Le prix du Banquet est de 3 francs ; on peut se procurer des cartes d'admission :

Au Bureau du journal, 5, cours Gambetta ;
A la Société Fraternelle, 7, rue Terraille ;
A la Société spirite lyonnaise, 14, cours Charlemagne.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 57 | 10 Centimes | 1er-15 AVRIL 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENT : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

Comment on peut déterminer l'auteur d'une suggestion criminelle

Le 22 août 1785, le marquis de Puységur, ancien officier d'artillerie, maréchal des camps et armées du roy, fondait à Strasbourg, sous la présidence honoraire de Mesmer, la *Société harmonique de bienfaisance des Amis réunis*, qui se composait ainsi :

Membres fondateurs

Le marquis DE PUYSÉGUR, *directeur;*
Le comte DE LUTZELBOURG, *syndic perpétuel ;*
M. DE MOUGÉ, sénateur, *secrétaire ;*
M. OTTMANN, *trésorier.*

M. le baron de Klingling d'Essers ; M. le baron de Berstett ; M. Gallimart ; M. Schwendt ; M. Gau de Voves, commissaire des guerres ; M. de Turckheim, ammeistre ; M. Mouilleseaux, directeur des postes ; M. de Ruthaux, lieutenant-colonel ; M. le baron Fr. de Wurmser, steittmeistre ; M. Rolland ; M. Bouchotte ; M de Gérard, prêteur royal ; M. le baron de Flachslenden, maréchal des camps et armées du roy ; M. Poirot, ammeistre ; M. Schœll, conseiller intime ; M. Schœll, baillif ; M. le baron Fr.-Ch. de Weittersheim, lieutenant-colonel au régiment de la Marck ; M. le comte de Lewenhaupt, colonel au régiment d'Alsace ; M. le baron de Dietrich, steittmeistre ; M. le baron de Kroock ; M. le comte de Welsperg, chambellan et conseiller d'État de Sa Majesté Impériale ; M. le baron de Neuenstein, steittmeistre ; Son Altesse Sérénissime Monseigneur le prince Louis de Würtemberg, général-major au service de Sa Majesté le Roy de Prusse ; Son Altesse Sérénissime Monseigneur le prince Guillaume de Würtemberg, général-major au service de Sa Majesté le Roy de Danemark ; M. de Fisher grand baillif de Nidau ; M. le comte de Paar, chambellan de Sa Majesté Impériale, Royale, Apostolique ; M. Payen de Montmor, conseiller au Conseil souverain d'Alsace ; M. le baron de Landsperg.

Initiés associés et associées

M. Flachon de la Jomarière, capitaine au corps royal du Génie, Mme la baronne de Reich, née de Bœckel ; Mme la baronne de Bœcklin, née de Rœder ; M. l'abbé Poinsignon, vicaire de Saint-Etienne ; Mme la baronne d'Oberkirch, née de Waldner ; M. Ehrmann, professeur en médecine, *médecin de la Société* ; Mme la baronne de Bodeck, née de Bockel ; M. de Lahogue ; Mme de Schwendt ; Mme de Longchamp ; M. le comte d'Avaugour, officier au régiment d'Artois-cavalerie ; M. Weiler, docteur en médecine ; M. Schüler ; Mme la baronne de Dietrich, née de Glaubitz ; Mme la baronne de Berckheim, née de Glaubitz ; de Schoppenwhir ; M. Storr, baillif ; M. Pichter, docteur en médecine ; M. Reinbold, curé à Fürtenheim ; M. Leroux ; M. Bogner ; M. le comte de Montalban, capitaine au régiment d'Alsace ; Mme de Gérard, née d'Iverty ; Mme de Tschiffelj, baillive d'Arberg, M. Ziegennagen, *chirurgien de la Société* ; M. le chevalier De Salles, officier au régiment d'Artois-cavalerie ; M. Braun l'aîné ; M. Gombault ; M. d'Hauterive, capitaine au corps royal du Génie ; M. le chevalier de Laubadère, capitaine au corps royal du Génie ; M. de Gramont-Villemontès, officier au corps royal du Génie ; M. de Goldéry, conseiller au Conseil souverain d'Alsace ; M. le baron de Dürckheim, chambellan et maréchal de la cour de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc régnant de Würtemberg ; M. de Laulanié, officier au régiment de Perche ; M. le baron de Knebel, ministre résident de Sa Majesté le Roy de la Grande-Bretagne, électeur de Hanovre ; M. de Mougé, conseiller ; M. Lefebvre, receveur général de la Collégiale de Neuviller ; Son Altesse royale Mme la duchesse de Würtemberg-Stoutgard, née princesse de Brandebourg-Schueth ; Mme la comtesse de Wartensleben, née comtesse de Lynar ; M. Kast, conseiller de ville ; M. l'abbé de Klingling.

Initiés correspondants

M. le comte de Tourmélière, capitaine au régiment d'Artois-cavalerie ; M. le baron de Dampierre, capitaine au régiment d'Artois-cavalerie ; M. Fribault, chirurgien-major du régiment de Foix ; M. d'Oberlin, capitaine au régiment Colonel-Général, houssards ; M. Finchant, chirurgien-major ; M. Joglé, chirurgien-major du régiment d'Artois-cavalerie ; M. le baron de Fumel, colonel du régiment d'Artois-cavalerie ; M. l'abbé Perrot, vicaire d'Oberherckheim ; M. le comte de Kerisouet, capitaine au régiment d'Artois-cavalerie ; M. Krauss, chirurgien à Blœsheim ; M. de Boulard ; M. Bœhm chirurgien au régiment de

Steiner; M. de Loys; M. de Stenger, capitaine au régiment Colonel-Général, houssards; M. Jœger, chirurgien, à Illkirch; M. Mayer; Mme la baronne de Pœttern, née de Durkheim; Mme de Bourste; M. Lauth, professeur en médecine; M. le baron de Berckeim, de Schoppenwhir; M. Reich, chirurgien; M. l'abbé Singer, curé de Rust; M. Villemet, docteur en médecine; M. d'Arçon, colonel au corps royal du Génie; M. de Blackenbourg; M. le comte Bruc de Beauvaie, capitaine au régiment d'Artois-cavalerie; M. de Tardy de Montravel, capitaine au corps royal de l'artillerie du régiment de Metz; M. le chevalier de Laage, officier au régiment de Perche; M. Deschabert, capitaine au régiment de Perche; M. de Graverol, officier au régiment de Perche; M. le vicomte de Patilleux-Saint-Sylvestre, capitaine au régiment de Perche; M. le chevalier de Preissac, officier au régiment de Perche; M. le baron de Merlet, officier au régiment d'Artois-cavalerie; M. Grob, docteur en médecine; M. l'abbé Tieberger; M. l'abbé Tellier, vicaire d'Oberherckheim; M. Neef, ancien officier de chasseurs; M. le chevalier de Boulignez, capitaine au corps royal du Génie; M. le comte de Sautereau de Chasse, capitaine au régiment de Berry-cavalerie; M. de Trélan, commissaire des guerres; M. d'Arnout, ancien capitaine d'infanterie; M. le baron d'Esebeck, colonel-commandant du régiment d'Alsace; M. d'Inarre, avocat au Conseil souverain d'Alsace; M. le comte de Taulignan, officier au régiment de Perche; M. le baron de Tettenborn, chambellan et grand-maître des eaux et forêts de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Margrave de Baaden; M. le baron de Rosenfels, capitaine de l'armée Impériale Royale; M. Saner, chirurgien à Oberherckheim, M. Fischbacher, chirurgien à Saint-Amarin; M. l'abbé Dupont, curé à Bennenweyer; M. de Helmreich; M. Olivier, chirurgien-major du régiment de Conflans; M. Schübler, baillif de Lichtenau; M. le comte de Kesselstatt, chanoine de Mayence; M. le baron de Flemming, officier au régiment d'Alsace; M. Roullier, docteur en médecine; M. le comte de Kesselstatt, grand veneur de son Altesse Excellence Monseigneur l'électeur de Mayence; M. Blanchard, avocat au Conseil souverain d'Alsace; M. Haug, chirurgien au service de Hollande; M. le baron de Münzesheim, grand maréchal de la cour de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Margrave de Baaden; M. le baron de Roeder, officier de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc de Würtemberg; M. le baron de Viereg, capitaine des gardes à cheval de Son Altesse Sérénissime Monseigneur l'électeur de Bavière, chevalier de l'Ordre de Malte et de celui de Saint-Georges.

Cette liste, curieuse à plus d'un titre, montre avec quelle faveur la nouvelle science fut accueillie par le clergé et la haute société; faveur qu'explique, du reste, la formule d'engagement suivant demandée à tout associé voulant devenir initié. Le candidat devait la signer après l'avoir lue à haute voix :

Convaincu de l'existence d'un Principe incréé, Dieu, de qui l'homme, doué d'une âme immortelle, tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage, sur ma parole d'honneur, de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal, qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante; et, repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mu que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé, et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein.

L'engagement que j'ai entre les mains est signé par le capitaine du génie, *Flachon de la Jomarière*, et contresigné par la plupart des personnages dont j'ai donné plus haut les noms.

Les initiés connaissaient certainement le phénomène de la suggestion, car ils en parlent maintes fois à mots plus ou moins couverts dans leurs écrits (1); c'est pour cela qu'ils s'imposaient le secret relativement à des pratiques dont on pouvait abuser.

(1) « L'un des points les plus curieux dans l'histoire de l'empire de la volonté est certainement celui que vous signalez en disant que le magnétiseur peut, après en être convenu avec son somnambule, lui imprimer, pendant le somnambulisme, une idée ou une volonté qui le détermineront dans l'état de veille, sans qu'il en sache la cause. Ce fait rentre dans la même catégorie qu'un autre phénomène bien connu : savoir que, lorsqu'on prend la ferme résolution de s'éveiller à un moment déterminé, on n'y manque pas.....

« C'est un des phénomènes les plus étonnants du magnétisme que cette contrainte morale que des somnambules subissent et transportent dans leur état naturel, pour faire ce qui leur est désagréable, pour se souvenir brusquement des choses, sans y être amenés par aucune association d'idées, et même pour dire des paroles qu'ils semblent prononcer malgré eux. J'ai vu ce phénomène plus de cent fois..... *Je n'ai pas besoin de faire remarquer quel danger terrible pourrait être amené par cette contrainte, et quelle est la double responsabilité du magnétiseur et son double devoir de se maintenir dans la plus profonde pureté morale.* »

(Lettre d'un médecin étranger à M. Deleuze.)

Quand les néophobes furent obligés de reconnaître la réalité du magnétisme qu'ils avaient si longtemps nié de parti pris, ils masquèrent leur défaite en lui donnant un nouveau nom, l'hypnotisme, et en se bornant à mettre en lumière précisément les phénomènes que les disciples de Mesmer avaient eu la prudence de laisser dans l'ombre.

Le bruit qu'ils firent autour de leurs découvertes et l'influence toute-puissante qu'ils attribuèrent à la suggestion eurent pour effet d'alarmer les consciences et de provoquer un vif sentiment de répulsion chez certaines natures délicates, qui craignaient de voir compromettre ainsi la dignité humaine. Il n'y a, pour constater cet état de l'esprit public, qu'à comparer la composition de la Société de Strasbourg avec celle des Sociétés actuelles qui ont pour objectif l'étude de l'hypnotisme.

Aujourd'hui, il est trop tard pour empêcher une vulgarisation qui s'est faite surtout à l'aide des représentations publiques, et, puisque le mal est connu, il n'y a plus qu'à en chercher le remède et à en répandre la connaissance. C'est ce que je vais tenter.

On peut résumer ainsi qu'il suit les principes qui régissent, à de très rares exceptions près, les suggestions et leurs effets :

1° Le sujet est susceptible de recevoir des suggestions par la parole dans tous les états superficiels de l'hypnose, y compris les phases léthargiques (1);

2° L'insensibilité cutanée est la marque à laquelle on reconnaît que le sujet est entré en hypnose et qu'il est devenu suggestible;

3° Quand un sujet se trouve sous l'influence d'une suggestion post-hypnotique, il retombe dans l'état de crédulité, le premier des états de l'hypnose, et présente l'insensibilité cutanée caractéristique de cet état;

4° La suggestion prend d'autant mieux, quand elle contraire aux instincts du sujet, qu'elle est donnée dans un état où l'esprit de celui-ci est le moins libre de se raidir contre, c'est-à-dire dans les premiers états léthargiques. Mais, quand elle a pris, il peut arriver que le sujet auquel elle répugne parvienne à la vaincre par la force de sa volonté ou à se soustraire à son exécution en tombant, soit en catalepsie, soit en léthargie au moment où il commence à y céder;

5° La suggestion qui s'exécute s'accomplit presque toujours littéralement, ou du moins de la manière dont le sujet l'a comprise au moment même;

6° Le sujet oublie au réveil tout ce qui s'est passé dans l'hypnose;

7° Il suffit, pour rappeler le souvenir de ce qui s'est passé dans un état déterminé de l'hypnose, de ramener le sujet dans cet état. La pression d'un certain point du front, à l'état de veille, détermine, chez le plus grand nombre des sujets, la mémoire de tout ce qu'il a perçu dans une phase quelconque de l'hypnose. (*Mémoire somnambulique.*)

De là résulte, comme première conséquence, que, lorsqu'un sujet se sent sous l'influence d'une impulsion ou d'une impression qu'il juge anormales, il n'a qu'à se pincer pour reconnaître si cet état

(1) Cette faculté disparaît généralement dans les états profonds.

psychique est dû à une suggestion. S'il est insensible, il devra rétablir la circulation cérébrale par des frictions sur la tête pour revenir à son état normal. Depuis plus de dix ans, j'ai toujours constaté l'efficacité de ce procédé qui est, du reste, instinctif chez les gens hantés par une idée fixe.

Je vais examiner maintenant les différents cas qui peuvent se présenter relativement à un attentat commis sur la personne du sujet pendant l'hypnose ou à une suggestion criminelle post-hypnotique.

PREMIER CAS. — *L'hypnotiseur n'a pris aucune précaution et a agi pendant que le sujet était, soit en état de crédulité, soit en état de somnambulisme.*

Il suffit de ramener successivement le sujet dans ces deux états et de faire appel à ses souvenirs relatifs au point intéressant : il raconte alors ce qui s'est passé.

DEUXIÈME CAS. — *L'hypnotiseur a eu soin d'agir dans l'une des phases léthargiques où le sujet, quand il y est ramené, n'a pas l'usage de la parole et, par suite, ne peut répondre aux demandes qui lui sont faites.*

Il y alors deux procédés : ou bien presser, à l'état de veille, le point du front qui correspond à la *mémoire somnambulique* et interroger le sujet sur ce qui s'est passé dans l'hypnose ; ou bien ramener successivement le sujet dans les différentes phases léthargiques, et lui suggérer (1), dans chacune de ces phases, de se rappeler au réveil ce qui s'y est passé dans des circonstances déterminées (2).

TROISIÈME CAS. — *L'hynotiseur a pris toutes les précautions qu'il a pu imaginer pour déjouer les recherches ; il a, par exemple, suggéré au sujet de perdre tout souvenir de lui ou de l'acte ; ou mieux, il lui a suggéré des souvenirs faux pour lui faire porter son accusation sur d'autres personnes.*

On commencera par donner au sujet, successivement dans tous les états, la suggestion de se rappeler au réveil ce qui s'est passé dans cet état relativement au point qu'on veut élucider, puis on l'interrogera au réveil.

Si le sujet, réveillé et revenu à son état de sensibilité cutanée normale, parle en obéissant à une suggestion antérieure, il redeviendra insensible, et la constatation de ce fait prouvera qu'il ment.

C'est alors qu'intervient le 5ᵉ principe dans la lutte qui va s'engager entre l'enquêteur et la suggestion destinée à le dérouter.

Quelques exemples tirés d'expériences faites réellement vont montrer comment on peut opérer.

Voici un sujet qu'on soupçonne d'avoir volé M. A., sous l'influence d'une suggestion donnée par M. X. Endormi, il a raconté des histoires dont rien ne permet de constater la véracité, puisque, dans tous les cas, il présente l'insensibilité cutanée. On détermine alors le souvenir au réveil par un des procédés indiqués plus haut. Quand il est réveillé, bien dégagé de l'influence de l'hypnose et revenu à sa sensibilité normale, on l'interroge de nouveau. Il raconte les mêmes histoires ; mais, cette fois, on peut constater que, pendant qu'il les raconte, il est redevenu insensible.

On lui dit : « Celui qui vous a envoyé voler vous a ordonné de ne jamais dire son nom et même de l'oublier ; c'est bien, je ne vous le demanderai pas : seulement, il ne vous a pas ordonné de ne pas dire où il demeurait, ni comment il était fait. » Le sujet, lié seulement, par la lettre de la suggestion, indique le domicile ou donne le signalement.

Ou bien, encore, s'il désigne une personne déterminée et que le *criterium* de l'insensibilité démontre qu'il agit ainsi par suggestion, on lui dit : « C'est bien entendu ; c'est M. qui vous a envoyé : mais qui vous a ordonné de le dire ? » Et le sujet nomme le suggestionneur.

On peut aussi, dans l'hypnose et en particulier dans les phases léthargiques, superposer à l'ancienne suggestion que l'on cherche à évincer une nouvelle suggestion qui, en apparence, ne la contredit pas. Ainsi : « Quand vous serez réveillé, je nommerai devant vous différents individus, et, quand je prononcerai le nom de celui qui vous a défendu de dire que c'est lui qui vous a ordonné de voler, vous le reconnaîtrez et vous m'affirmerez que ce n'est pas lui. » Le sujet, amené par ses différentes suggestions à une tension d'esprit qui concentre toutes ses forces sur un côté, ne raisonne plus, et, quand on prononce le nom du coupable, il s'élance comme pour le défendre en disant : « Non, ce n'est pas lui. »

Je pourrais prolonger longtemps l'exposé de cette série de ruses enfantines qui réussissent presque toujours, sans qu'on puisse cependant avoir dans les indications qu'elles fournissent une confiance absolue ; l'hypnotisé peut, en effet, avoir mal vu ou mal entendu dans son sommeil comme cela peut lui arriver à l'état de veille. Si la justice opérait constamment à coup sûr, il n'y aurait, du reste, jamais ni affaires classées, ni erreurs judiciaires. Ce que j'en ai dit ici suffira, je l'espère, à rassurer bien des esprits qui considèrent l'hynotisme comme destiné à perpétrer des crimes protégés par un éternel mystère ; quel que soit le degré d'efficacité des procédés que j'ai indiqués, la crainte de l'expertise hypnotique pourra arrêter autant de crimes de cette nature que la crainte de l'expertise chimique arrête d'empoisonnements.

A. DE ROCHAS.

(1) Pour qu'une suggestion prenne bien, il faut la prononcer lentement, nettement et successivement devant chacune des oreilles.

(2) Il est clair qu'il faut éviter, dans cette opération, de créer, par suggestion, des souvenirs faux.

ÉTRANGE APPARITION D'UN REVENANT

De tous temps et en tous lieux, les revenants (lisez *les morts qui reviennent*) sont venus visiter les vivants. La croyance aux revenants est aussi ancienne que le monde ; elle est, ajouterai-je, universelle, car il n'est pas de peuples chez lesquels on n'ait relaté de nombreux faits d'apparitions authentiques des désincarnés aux vivants.

Je vois d'ici un tas de gens, incrédules, sceptiques, ou même matérialistes, négateurs de tous les phénomènes qu'ils n'ont pas constatés eux-mêmes, *de visu*, — sans omettre ceux qui ont vu, de leurs yeux vu ! et qui se refusent encore à l'évidence ! ! ! — je vois, dis-je, un tas de gens qui se croient, sans doute, des esprits forts, tandis qu'ils ne sont en réalité que faibles esprits, ouvrir des yeux étonnés et comme hébétés à ce mot de *revenants* qu'ils soulignent d'un haussement d'épaule significatif, ou qu'ils daignent accompagner d'un rictus voltairien, sinon d'une moue ironique, pouvant se traduire par : « *Vieilles sornettes, que tout ça !...* » Eh bien ! ne vous en déplaise, Messieurs les beaux rieurs, et vous, filles d'Ève, nos enchanteresses, au rire séduisant, apprenez que nous sommes, plus que jamais, dans le siècle des miracles et des... revenants, et que le surnaturel est, chaque jour, en train de devenir naturel, jusqu'à de certaines limites : celles de la DIVINITÉ.

Les revenants, je parle des vrais, bien entendu (la supercherie coudoyant de si près, en ce monde, la vérité), ne sont pas des chimères, croyez-m'en ; ils doivent donc être

pris au sérieux, car de ce qu'il y a des pièces d'argent fausses on ne doit pas en conclure que toutes les pièces d'argent, sans exception (qui sont en circulation), soient fausses; ainsi des revenants, et le dicton latin *ab uno disce omnes* ne peut avoir ici son application. Les revenants n'existent donc pas seulement dans l'imagination des âmes timorées des bonnes femmes ou des enfants, comme certaines gens se plaisent à le faire croire. Non, les revenants ont existé réellement, et se sont manifestés aux hommes, depuis que la terre tourne, comme ils se manifestent ou apparaissent encore de nos jours, et comme ils le feront *in secula seculorum*, du moins tant que notre chétive planète tournera.

Maintenant, trêve à la théorie ou à la philosophie. Vous désirez un fait authentique de revenant? Je vous en citerai un, entre mille; je ne vous le choisirai pas dans l'antiquité, ni au moyen âge, ni dans notre siècle, mais sous le règne de Louis XIV, époque où il s'est passé. Ce fait est historique : vous ne le mettrez donc pas plus en doute, d'ailleurs, que le récit des événements heureux ou malheureux qui se sont accomplis, en France, sous le Roi-Soleil.

« Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précy, eunes seigneurs de la cour de Louis XIV, tous deux âgés de vingt-cinq à trente ans, étaient intimes amis. Un jour qu'ils s'entretenaient des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignaient assez qu'ils n'étaient pas trop persuadés de tout ce qui s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon. Au bout de trois mois, le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où Louis XIV faisait alors la guerre. Le marquis de Précy, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, Précy entendit, sur les six heures du matin, tirer les rideaux de son lit, et, se tournant pour voir qui c'était, il aperçut le marquis de Rambouillet, en buffle et en bottes. Il sortit de son lit, voulant sauter à son cou et lui témoigner la joie qu'il avait de son retour; mais Rambouillet, reculant de quelques pas, lui dit que ses caresses n'étaient plus de saison; qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée; qu'il avait été tué la veille; que tout ce que l'on disait de l'autre monde était très certain; qu'il devait songer à vivre d'une autre manière, et qu'il n'avait pas de temps à perdre, parce qu'il serait tué lui-même dans la première affaire où il se trouverait. On ne saurait exprimer la surprise où fut le marquis de Précy à ce discours. Ne pouvant croire ce qu'il entendait, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami, qu'il croyait le vouloir abuser. Mais il n'embrassa que du vent; et Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup de la mort : il était dans les reins, et le sang paraissait encore couler. Après cela, le fantôme disparut, laissant Précy dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela son valet de chambre, et réveilla toute la maison par ses cris. Plusieurs personnes accoururent : il conta à tous ce qu'il venait de voir. Tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre qui pouvait altérer son imagination; on le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il fallait qu'il eût rêvé ce qu'il disait. Au désespoir de voir qu'on le prît pour un visionnaire, le marquis répéta toutes les circonstances qu'on vient de lire; mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami, on demeura toujours dans la même pensée, jusqu'à ce que la poste de Flandre, par laquelle on apprit la mort du marquis de Rambouillet, fut arrivée. Cette première circonstance s'étant trouvée véritable, et de la manière que l'avait dit Précy, ceux à qui il avait conté l'aventure commencèrent à s'étonner; Rambouillet ayant été tué précisément la veille du jour qu'il avait dit, il était impossible qu'il l'eût appris naturellement. Dans la suite, Précy voulut aller, pendant les guerres civiles, au combat de Saint-Antoine; il y fut tué... » (1).

Qui ne se sentira pas étrangement remué au fond de son être, après la lecture de ces lignes? Qui conservera encore des doutes: 1° sur la réalité des esprits; 2° sur la survivance des esprits après leurs dégagements des liens matériels; 3° sur les communications des esprits avec les incarnés ou habitants de notre planète?

Quant à moi, vous avouerai-je, je crois, comme saint Augustin, *quia absurdum est*, parce que cela est, ou plutôt parce que cela paraît *absurde*, mais cela ne l'est pas. Je crois, *credo*, non parce qu'il faut croire, mais parce que ma croyance est appuyée sur des milliers de faits que je n'ai pas vus, il est vrai, mais qui m'ont été certifiés par des milliers de témoins ou d'auteurs, très dignes de foi. Je crois, enfin, parce que des faits psychiques dont j'ai été le témoin et de nombreuses expériences auxquelles j'ai participé m'ont fortifié dans ma foi, en donnant une base solide à ma crédulité. Heureux ceux qui croient après avoir vu! Bienheureux ceux qui croient avant d'avoir vu! Mais malheureux ceux qui ne croient pas après avoir vu des faits manifestes, patents, irrécusables! Ces derniers, hélas! plus entêtés que les mulets et plus aveugles que les aveugles, ont des yeux, mais pour ne point voir, des oreilles, mais pour ne point entendre, une intelligence, mais pour ne point vouloir s'en servir; plaignons-les de tout notre cœur et faisons des vœux pour leur conversion. Quant aux faiseurs de bel esprit, sots de tout acabit (!) qui se moquent agréablement des revenants et tournent à la farce ou à la *fumisterie* (pour employer le mot du jour) tous les phénomènes spirites, appliquons-leur le mot de saint Luc: « *Væ vobis qui ridetis!* Malheur à vous qui riez! » (Luc, ch. VI, v. 25.)

Vous ne rirez plus, au jour terrible, *dies iræ, dies illa*, où, la mort déchirant le voile de l'inconnu, vous vous trouverez face à face devant la réalité, que vous vous obstinez aveuglément à ne pas admettre; vous reconnaîtrez alors que j'avais raison, mille fois raison! Puissent donc ces lignes vous émouvoir, désiller vos yeux et ranimer votre foi chancelante! Puissent-elles aussi exciter votre curiosité, éveiller votre attention, tout en allumant en vous un

(1) Le récit de cette histoire, ou plutôt de ce fait psychique, d'ailleurs très remarquable, se trouve dans le *Dictionnaire des Sciences occultes*, 2 volumes, 1848, par l'abbé Migne.

vif désir : celui de vous livrer à l'étude du Spiritisme, la Reine des Sciences !

Dr GASTON DE MESSIMY,
Médecin à Puéchabon (Hérault).

Puéchabon, 22 mars 1893.

CORRESPONDANCE

Toulouse, 10 février 1893.

A monsieur E. B...

Vous me demandez, Monsieur, avec une analyse, mon appréciation sur le volume que vous me confiez, ayant pour titre : *Les Origines et les Fins. Cosmogonie sous la dictée de trois dualités différentes de l'Espace.*

Aidée de mes faibles moyens, je tâcherai de vous satisfaire ; car, en fait de dictées sur ces matières, je n'ai encore jamais reçu que celles de ma conscience.

Vous objectez au Spiritisme que *les esprits manquent presque toujours d'esprit quand les médiums n'en ont pas, que les plus grands génies disent des platitudes et que Victor Hugo ferait de méchants vers.*

Dans les cas ordinaires, je vous l'accorde.

Tout commence par l'atome, va du petit au grand, de l'imparfait au médiocre et plus tard au meilleur. Beaucoup de ceux qui se disent médiums ne sont encore qu'en expectative, se contentant surtout de s'exercer. D'autre part, si parmi les hommes il y a beaucoup plus d'ignorants que de savants, l'Espace qui s'en empare doit regorger de natures incultes, parlant sans en avoir mission ; et le savoir, en tous lieux, ne peut s'acquérir que par l'étude. A cause du milieu qui les interroge, les esprits de savants, qui seraient incompris, doivent en général plutôt s'abstenir. Voilà pour les communications réelles ordinaires.

Puis, comme le mensonge est l'imitation de la vérité, le charlatanisme a partout ses représentants. Heureusement qu'aucune communication, vraie ou fausse, n'est prise pour un article de foi.

Quand je vais dans une réunion spirite, composée dans son ensemble de gens instruits, de médiocres et de plus humbles encore, comme ce n'est pas sur des communications que je base ma foi, mais sur des probabilités, j'y vais simplement pour fraterniser avec ceux qui partagent avec moi les mêmes espérances.

Vous objectez encore que, *le Spiritisme s'appuyant sur le Darwinisme, la théorie spécieuse de la graduelle transformation des êtres n'est nullement confirmée par la Géologie.*

Il est possible que, sur la méthode darwinienne, la Géologie puisse rester muette. J'ai fait cette étude trop superficiellement pour rien vous opposer. Mais, quand un témoignage connu concorde avec mes idées personnelles, je m'en sers.

Je trouve, si je l'ai bien comprise, que la méthode darwinienne ou transformiste est une méthode naturelle qui, par une marche ascendante, va du petit au grand comme nous voyons habituellement dans la nature.

Jusqu'à preuve du contraire, je n'admets qu'une substance unique et universelle contenant toute chose, se manifestant sous tous les aspects, revêtant toutes les couleurs, toutes les formes, subissant toutes les impulsions de la nature, pour arriver à son but : la vie.

L'être qui commence par l'atome a, par conséquent, de tout en lui ; son évolution continue par la cellule, etc., etc.; et, après avoir, par un immense travail, anobli sa matière jusqu'à son plus haut degré de perfection, l'homme, celui-ci, secouant un jour à la masse ce qu'il y a de plus grossier en lui, grandit en s'épurant sans cesse ; ce qui, pour nous, devient le gage de l'éternité. La partie noble, l'âme, est encore la matière, mais devenant à la suite des siècles de plus en plus divinisée par son épurement.

De l'analyse et de la formation de la matière visible et épaisse, je déduis celle de la matière vaporeuse et spirituelle, comme les montagnes se peuvent mesurer à leur ombre.

Si je n'appelle pas âme le seul mécanisme corporel animal qui la révèle — ce qui donnerait à entendre que ce mécanisme avarié, arrêté, l'âme décroît et meurt, — dans l'effet mouvementé d'une montre ou d'une locomotive sorties des mains de leurs constructeurs, ou entre celles de leurs machinistes, je vois des reflets certains du travail de la pensée, comme dans tous les travaux humains d'ailleurs, et j'appelle ces reflets le rayonnement de l'âme humaine. Or, si dès ici-bas ce rayonnement perce ainsi la matière et peut vibrer dans d'autres âmes, que devons-nous espérer quand, de la tourbe qui l'emprisonne, l'âme en s'échappant a vu tomber les derniers vestiges ?... J'en conclus, moi, à des communications *possibles*, cachées ou apparentes, à des rayonnements mutuels entre les âmes de ce monde et celles de l'Espace.

Les théories spirites ne sont absolues pour personne, pas même pour les partisans du spiritisme, et chacun se les assimile selon son tempérament. Nous croyons même à des transformations progressives et à un épurement comme pour toute chose.

Mme CORNÉLIE.

(*A suivre.*)

A M. A. BOUVIER, MAGNÉTISEUR

Bien des gens prévenus, dans leur sombre athéisme,
Ont l'aplomb de nier tout ce qui les confond.
Un groupe intéressé, craignant le Magnétisme,
Veut briser à jamais ce qu'il a de profond.
Inutiles efforts ! Grâce à vous, cher Apôtre,
En vain leur dent mordra sur son robuste tronc :
Rien ne renversera cette foi qui est nôtre.

A. BADIN.

Villeneuve-les-Genets, 12 mars 1893.

DE L'ÉGALITÉ DE L'HOMME ET DE LA FEMME

Femme

A Monsieur le Docteur des Rioux de Messimy.

I

Partout l'ambition trône et nous environne ;
Au nom des grands devoirs chacun veut être roi
Et les chefs de partis avec ou sans couronne,
Promettant le bonheur, disent : Ecoutez-moi !...

Jonglant avec les mots, dans leur bonté sereine,
Nos fils, doux champions de la fraternité,
Pour la grande moitié de la famille humaine,
N'ont vu que les devoirs de la maternité.

Or, qui plus ou moins vaut de la femme ou de l'homme,
Eux qui, nés pour s'unir, sont ennemis parfois ?
Si l'arrêt trop vulgaire en est au premier somme,
Quand viendra le réveil l'aurons-nous plus courtois ?

Le mot courtois, ici, s'explique par plus juste,
Puisqu'en compte toujours ce facteur doit entrer.
L'argile humaine peut être plus ou moins fruste,
Pour juger l'âme, il faut tout au fond pénétrer.

Si l'homme est corpulent, la femme plus fragile,
Jamais flacon ne put tenir lieu de liqueur.
D'un esprit délié, d'une forme virile,
Qui pourrait justement proclamer le vainqueur ?

Et les divers effets d'une double nature,
Pêle-mêle vouloir tous les associer,
Du cercle ce serait chercher la quadrature,
Qu'en extraire une loi sans différencier.

Or, pour nous résumer, si je vois dissemblance
Entre l'homme et la femme, où tout est parité,
Nul ne peut que conclure à leur équivalence,
Gage infini d'amour, source d'égalité.

II

La lutte est engagée, on entend la bataille :
Sylvestre nous soutient, Monsieur Sarcey nous raille.
Si, comme la victime allant à l'abattoir,
Nous enflons la narine à ce goût de terroir,

C'est qu'une poutre peut, en tombant sur la paille,
Indigne préjugé, nous réduire en limaille.
Or, puisque pour nos droits nous pouvons nous mouvoir,
Nous réclamons, Messieurs, notre Doit et Avoir !.....

. . . .

Il est un bon public, tout d'Art et de Science,
Que seul le juste touche ; et, dans la conscience
De l'âme généreuse, il se fait un remous

Noyant les préjugés que le Progrès condamne.
Nostradamus, dis-moi, toi que l'Église damne,
Ce qu'en l'an dix-neuf-cent on pensera de nous ?

25 et 26 février 1893.

UNE GAULOISE.

FOIRE AUX BÊTISES

Plan... Brran... Plan... Plan,.. Brran... Plan... Plan...

Entrez, Mesdames ; entrez, Messieurs... C'est à deux sous seulement, deux sous par personne !

Deux sous, rien que deux sous, vous qui voulez savoir
Le présent, l'avenir, vrai et splendide,
Deux sous, rien que deux sous, venez voir
La Somnambule extra-lucide !!!

Entrez, Mesdames ; entrez, Messieurs... Ce n'est pas une seule étoile que nous avons à vous montrer, mais une collection des plus réussies, des plus complètes, de nos sibylles modernes. Enfoncé Grévin ; enfoncé Barnum. Ce ne sont pas des modèles en cire que nous venons vous présenter. Non, Mesdames; non, Messieurs, mais, au contraire, nos célébrités de toute sorte dans l'art de scruter l'avenir, de tracer les horoscopes. Ne confondez pas notre boutique avec celle d'à côté : ici pas de fraude, pas de compérage. Les sujets que nous nous montrons sont pris sur le vif et parfaitement authentiques... Non, Monsieur, ils ne sont pas en « toc ». D'ailleurs vous allez en juger... Oui, Madame, il y en a pour tous les goûts et surtout pour toutes les bourses. Vérité et discrétion : voilà leur seule ambition, et, comme elles joignent toutes à ces précieuses qualités une modestie de bon aloi, pour ne pas effaroucher leur candeur, vous voudrez bien me permettre, avant de vous faire connaître ces devineresses, de vous exposer la façon discrète par laquelle chacune d'elles sait se recommander à votre attention.

Si vous le voulez bien, nous comencerons par les ferventes du Tarot, puis les chevalières du marc de café; enfin, pour terminer, les plus authentiques pythonisses des temps modernes viendront en personne vous exhiber leurs talents.

Attention ! Mesdames. Attention ! Messieurs : voici d'abord la célèbre

Mme N..., la seule pour prévenir l'avenir. Correspondance.

Sa grande discrétion lui empêche de faire connaître ses moyens d'actions, mais il n'en est pas de même de

Mme J.., qui prédit l'avenir par les cartes et lignes de la main. Consul. dep. 1 fr

Comme vous en pouvez juger, si ses moyens sont grands, ses prétentions sont modiques; c'est vrai, me direz-vous, mais d'où vient elle ? Je serais bien en peine de vous l'apprendre ; presque toutes ces dames d'ailleurs gardent par modestie sur leur passé un silence prudent. Voici cependant

Mme de X..., célèbre cartomancienne, venant d'Egypte. Consult. depuis 1 fr

sans doute en droite ligne de Thèbes ou de Memphis.

Aux âmes ignorantes, aux natures indécises, aux cœurs ulcérés,

J'instruis, je guide et console, dit Mme de Y..., célébrité égyptienne, italienne cartes et lignes de la main.

Elle soulage toujours les consultantes, ne serait-ce que de leur menue monnaie. Elle a pour première rivale

Mme M..., grande cartomancienne, lignes de la main. Les personnes qui la consulteront l'apprécieront.

Ceux qui douteraient de ses talents merveilleux et préféreraient l'en croire sur parole plutôt que de l'aller voir ne sauront résister sans doute aux avances de

Mlle E..., célèbre cartomancienne arrivant de l'Orient, prédit les événements de la vie et répond en français, anglais, allemand et grec.

Si elle a quelque chose de désagréable à vous apprendre, vous pourrez choisir dans quel idiome elle devra le faire de façon que parlant une langue que vous ne connaîtrez pas, vous soyez sûr de n'être pas induit en erreur.

Mais attention, Mesdames; attention, Messieurs : voici venir à vous

Mme F..., la plus célèbre cartomancienne du monde, renseigne sur tous les événements de la vie et sur toutes maladies. Moyen de réussir en tout, double vue, don de naissance. Seule voyante.

Rien ne lui est caché, pas même votre bourse : rien ne lui échappe, ni vos secrets les plus intimes, ni vos pièces de cent sous les mieux cachées. Après celle-là, il faudrait peut-être baisser la toile et se recueillir. Mais comment faire cet affront au philosophe enjuponné. Mme S., surtout lorsqu'elle vient nous apprendre :

Qui veut trop prouver ne prouve rien ! Voilà la devise de Mme S., dont la célébrité est reconnue pour prédire tout par la main et les cartes, indique le moyen de réussir ; elle n'a qu'une méthode, qui est de renseigner sans questionner due à sa clairvoyance.

Qu'est-ce Monsieur, ce boniment vous laisse sceptique ! Eh bien vous avez tort : cette dame a raison de méthode ; il n'y en a qu'une de bonne, qu'une de vraie et celle là c'est... celle qui fait le mieux venir l'eau au moulin. Nous pourrions aller crescendo et, comme chez Nicolet, vous montrer toujours dans le même genre de plus fort en plus fort, mais il faut savoir se borner ; d'ailleurs, le temps nous presse d'autres célébrités encore plus illustres sollicitent l'honneur de paraître devant vous. La première, parce quelle est la moins bavarde est

Mme De..., somnambule, célèbre cartomancienne venue d'Egypte. Consultation depuis 1 fr.

Si j'avais la lyre de Pétrarque, je vous chanterais ensuite les talents e

Mme L., véritable somnambule de naissance. Recherches, maladies, cartes et gnes de la main. De 8 h. du matin à 6 h. du soir.

Mais à quoi bon évoquer les *Muses* et nous attarder auprès de la ontaine de Jouvence lorsque

Mme E., célèbre médium spirite, cartes, lignes, mains, recherches de toutes itures, fait réussir en tout.

Accourez donc à ses séances, car elle est bien

La plus extraordinaire cartomancienne de France connue du monde entier a ans de succès). Mme E., qui dévoile l'avenir par cartes, lignes, main, sommeil, iritisme et dates de naissance, consulte pour mariages, héritages, procès, mmerce et toutes choses. Travail secret, talismans réels. Tous les jours de h. matin à 9 h. soir.

Aussi a-t-elle pu modestement se qualifier

L'Étoile du XIXe siècle, cette Mme E., seule à Lyon pouvant renseigner sur ut par son talent merveilleux et ses cartes mystérieuses, lignes de la main, roscopes, astrologie. Donne le moyen de réussir. Tous les jours.

Une chose me taquine à son égard: permettez-moi de vous le dire i passant: qu'elle soit la seule Etoile du XIXe siècle, la plus extraornaire devineresse de France, je ne saurais le contredire; mais, qu'elle it spirite et surtout médium, c'est une autre affaire; je me permets en douter et de lui apprendre, puisqu'elle a l'air de l'ignorer, que spiritisme et la médiumnité sont choses trop élevées, trop sérieuses ur servir de tremplin à ses calembredaines ou lui aider à battre onnaie; elle fera bien, pour s'éviter du déboire, de ne plus s'en cuper.

Mais encore une.

Nouvelle à sensation. Mme Y., la célèbre somnambule et cartomancienne, oit le public dans ses appartements spécialement aménagés à cet effet. " Y., par sa lucidité extraordinaire cite non seulement la date des événents accomplis depuis longue date, mais encore le présent et l'avenir. Tous les rdis et vendredis, séance endormie par l'inimitable professeur. On traite par rrespondance. Résultats infaillibles. Prix: 2 francs.

C'est pour rien, vous en conviendrez, et il faut vraiment ne pas avoir iarante sous dans sa poche pour résister au désir de faire parler cet acle.

Pour réussir en tout, consultez la célèbre Mme N., passé, présent et avenir, par cartes et les lignes de la main, mariage, procès. Talisman-porte-veine, nnambulisme, leçons de cartomancie. Reçoit de 8 h. du matin à 8 h. du r et le dimanche jusqu'à 4 heures. Prix: Depuis 1 fr. à 5 fr. Englisch Spo-1. Correspondance. Discrétion absolue.

Si cette brave pythonisse avait été moins pressée, j'aurais pu vous noncer avant une nouvelle qui doit vous intéresser, c'est le channent de domicile de Mme A..., la grande célébrité du jour.

le venant pas de Russie ni d'Egypte, et encore moins de New-York. et français, bien connue des grandes villes de France et surtout de sa nomuse clientèle lyonnaise. Les personnes qui voudront bien lui faire l'honneur leur visite seront satisfaites d'un si grand succès. Reçoit de 9 heures du tin à 8 heures du soir. Le nouvel appartement est très bien agencé pour urer la discrétion.

N'est-ce pas qu'il vous est agréable de savoir que la discrétion is est assurée par l'agencement de l'appartement sinon par le itisme de la locataire?

Mais jusqu'à présent nous ne nous sommes amusés qu'aux bagales de la porte. Entrez, Mesdames; entrez, Messieurs: entrez et us verrez.

Ime A., reconnue la plus célèbre cartomancienne et somnambule du monde ier. — Possédant les secrets de Cagliostro, de J. Balsamo, Nostradamus, ater, Lenormand, etc.
rédictions surprenantes par les cartes, lignes de la main, tête, marc de café, ic d'œuf. — Horoscopes. Moyen pour réussir en tout. Talismans, etc. Conations tous les jours, de 8 heures du matin à 8 heures du soir depuis 3 fr. respondance: 5 francs. »
artomancienne, somnambule. Immense succès. Oui! Oui!! Oui!!! Nous is tous consulter Mme A. De retour de son voyage dans les capitales de l'Europe et rapportant des secrets de divination et de magie, inconnus jusqu'alors, elle informe sa nombreuse clientèle qu'elle reprend ses consultations. Elle explique: le passé, le présent, l'avenir par les cartes, marc de café, blancs d'œufs et même par correspondance; possède des talismans vrais et des amulettes, indique aux jeunes filles le moyen certain pour contracter mariage dans l'année avec la personne préférée. Moyen infaillible pour réussir dans toutes les entreprises. Prix: à partir de 3 francs. Il est donné à chaque consultant une poudre porte-bonheur.

Celle-là, Mesdemoiselles, je vous la recommande, car, fussiez-vous cent postulantes pour le même préféré, grâce à elle, à ses talismans vrais, à ses amulettes, surtout à sa poudre porte-bonheur, vous serez toutes sûres de décrocher la timbale selon le prix que vous y mettrez.

Pour vous, Mesdames, voici

Mme C., somnambule infaillible dans ses avis sur l'avenir, santé, pertes, procès, mariages, recherches, etc. Cartes et mains. Suggestions. Prix modérés. Discrétion. Correspondance.

Avec elle vous n'aurez pas à redouter les ennuis de la boutique du coin du quai, car c'est

La notoriété qui défie toute concurrence; l'ancienneté et le caractère éminemment scientifique du cabinet de Mme C., somnambule, offrent aux consultants une *garantie morale* qu'ils apprécieront. On sait que, par la justesse de ses réponses, Mme C., surnommée le « Devin » de Lyon, a donné publiquement la preuve de sa *lucidité* et de sa *sensibilité* pendant l'état magnétique. Elle est depuis longtemps hors concours dans ses avis sur l'avenir, la santé, les pertes, procès, mariages, recherches, affaires de commerce, etc., etc. Suggestions, cartes, mains, astres, écriture, moyen de réussir.

Après celle-là, vous croyez, sans doute, que je vais tirer l'échelle: hé bien! encore une fois, non, car voici le sujet le plus étonnant, le plus merveilleux, l'astre qui se lève et qui déjà éclipse tous les autres. C'est bien, en effet, la sibylle la plus épatante, la devineresse la plus abracadabrante qui ait jamais paru à la surface du globe. Oui, Mesdames; oui, Messieurs.

Succès sans précédent, destinée la plus secrète dévoilée par la voyante devineresse Ekatérinodar de Viatka, l'une des rares sibylles qui ne fait pas de charlatanisme. Célébrité russe qui a composé une boule lumineuse reflétant toute personne que l'on désire voir, les noms, âge, sans équivoque; horoscope complet par astrologie, fétiche égyptien pour réussir à tous désirs, travail secret. Somnambule, Médium spirite. Don de naissance (20 ans de pratique). Cartes, mains, fleurs, rêves. 33 méthodes secrètes, etc., etc., tout par dates, avenir, présent, même le passé, au risque de ne pas satisfaire les consultants. L'appartement offre plusieurs pièces et portes dérobées assurant la discrétion. Etude de Graphologie compliquée. Consultations tous les jours, de 10 h. m. à 10 h. soir. On peut retenir son tour à l'avance, par écrit ou verbalement. Prix, 3 fr. Correspondance, 5 fr. (mandat ou timbres), 10, rue Constantine (Lyon-Terreaux).

Mme Ekaterinodar de Viatka, l'une des rares sibylles qui ne font pas de charlatanisme. Sujet russe extra-lucide arrivant de Moscou. Somnambule, cartomancienne. Etude pratique du Tarot des Bohémiens, 33 méthodes inconnues en France. Révélations certaines. Je donne hauts conseils par l'Astrologie, secret du grand Albert et genres russe, hongrois, chaldéen, égyptien, etc., etc. Destinée la plus secrète dévoilée franchement. Appartement fin de siècle, offrant plusieurs pièces et portes dérobées assurant la discrétion. Médailles, diplômes, certificats, lettres de félicitations exposées aux salons. Ne pas confondre avec tant d'autres jalouses de mon savoir-faire; ma maison n'a rien de commun avec ce que l'on penserait et est trop sérieuse pour avoir recours à ces moyens malhonnêtes. Qui vient voit. La jalousie fera place à la vérité; ma devise est: *Bien faire et laisser dire.*

En décembre, leçon sur les 33 méthodes étrangères inconnues en France par qui que ce soit. L'astrologie est un traité planétaire très utile; se méfier de celle qui pratique sans connaître: ce cas est dangereux pour tous.

L'on copie piteusement les annonces, mais, ce que l'on n'imite pas, c'est l'admirable talent de Mme de Viatka, qui lui a valu plusieurs récompenses à la vue de tous.

Consultations: 3 francs, tous les jours, de 10 h. m. à 10 h. s.; ou par correspondance, prix 5 francs (mandat ou timbres). L'on retient son tour par écrit ou verbalement.

Sorcière ne daigne, bien inspirée je suis; en font foi les 133 preuves à l'appui qui disent que Mme Ekaterinodar de Viatka, sujet russe, diplômée, est la seule qui a dit vrai et qui raisonne à fond les trois temps de la vie. Seule en France, pour l'instant, qui n'emploie pas d'équivoque et a composé une boule lumineuse où l'on voit toute personne en bien ou mal (noms, âge, situation, pensées, etc. Travail secret, réussites). Séances endormies, pas confondre, mais bien 33 méthodes inconnues: russe, hongrois, chaldéen, égyptien. Le tout raisonné par tarots bohémiens. Prédictions infaillibles. *Tous les jours, de 10 h. mat. à 10 h. s.* **Prix: 3 francs. Correspondance sans voir: 5 francs, mandat ou timbres. —**

Pour éviter attente, prévenir. Opère seule ; se méfier, ne se rend pas à domicile. Si la critique est facile, l'art est difficile. Vous doutez ? Venez au deuxième.

Venez et vous assisterez à la grande représentation à laquelle nous vous convions, la plus grande actualité, autrement dit :

Les malheurs d'une Somnambule. Une somnambule extra-lucide, Mme Ekaterinodar de Viatka, qui s'intitulait hardiment : la Célébrité russe, la Voyante devineresse, etc., vient, afin d'éviter un entretien désagréable avec le procureur de la République, de quitter Lyon, en compagnie de son cavalier servant, un certain docteur Atschineff, connu à la Sûreté sous le nom moins ronflant de Lenoir.

Mme de Viatka occupait, 10, rue Constantine, un coquet appartement au deuxième étage, où défilait tous les jours un long cortège de gens désirant savoir l'avenir ou voulant connaître le passé.

La somnambule faisait verser d'abord 2 francs à chaque client, puis celui-ci était admis à expliquer sa petite affaire. La devineresse tirait ensuite un jeu de cartes ; puis, selon l'allure du client, réclamait 5, 10 ou 20 fr. pour faire le grand jeu.

Le client s'exécutait, Mme de Viatka faisait quelques passes magnétiques, étalait un jeu devant elle et fournissait les renseignements, qui, presque toujours, grâce à un habile interrogatoire, correspondaient aux désirs de celui qui les payait si cher.

Grâce à son aplomb, une réclame intelligemment faite un peu partout, Mme de Viatka avait une assez belle clientèle et éclipsait toutes ses concurrentes. Pendant quelques semaines, les recettes journalières atteignirent parfois deux et même trois cents francs.

Mais tout a une fin. Des clients grincheux, ne voyant pas se réaliser les prédictions faites par la devineresse, se plaignirent au dehors. Naturellement, on se moqua d'eux et on finit par ébranler la confiance qu'ils avaient dans le talent de la célébrité russe.

Plusieurs — nous avons, il y a deux mois, raconté le fait — allèrent chez Mme de Viatka non comme clients, mais comme créanciers. Ils réclamèrent leur argent, on les jeta à la porte.

Furieux, ils adressèrent une plainte au procureur de la République, et une enquête fut ouverte. Elle prouva que les plaignants avaient été escroqués et M. Auzière ordonna l'arrestation de la devineresse.

L'arrestation était décidée, mais Mme de Viatka, devineresse cette fois, ou simplement prévenue de la mesure prise contre elle, prit les devants, et, quand les agents se présentèrent chez elle, ils trouvèrent porte close

La devineresse était partie en compagnie de son amant Lenoir, dit le docteur Atschineff.

On ne sait actuellement où ils se sont réfugiés.

Et maintenant, trêve de persiflage en présence d'un pareil résultat ! Devenons sérieux et examinons froidement la situation. Pour nous, le premier point qui en découle est que toutes ces célébrités surfaites, toutes ces étoiles plus resplendissantes les unes que les autres ne sont en réalité que de vulgaires exploiteuses de la sottise humaine. La lucidité somnambulique, nous l'avons dit bien souvent, — et vingt ans de pratique nous y autorisent — est un fait réel, certain ; mais ce qui est non moins vrai, c'est quelle ne se produit que d'une façon spontanée et non à notre désir et que tel sujet lucide à un moment ne l'est plus à un autre, que même dans la phase de lucidité il faut voir très juste sur un point particulier et faux sur tous les autres. Dans de telles conditions, quelle créance apporter aux dires de toutes ces chevalières de la dame de pique ou du somnambulisme ? Aucune, absolument aucune, car quatre-vingt-dix neuf fois sur cent nous pouvons être induits en erreur et trompés dans nos espérances, et il est si rare que nous soyons éclairés avec précision que la prudence nous commande de ne pas nous y arrêter.

Pour conclure, si vous voulez en croire un vieux praticien, le plus sage est de garder son argent et de se passer des conseils intéressés de hâbleurs incapables de tenir seulement la centième partie de leurs promesses.

Si vous ne voulez pas être exploités et trompés, restez chez vous et apprenez à diriger vous-même tous vos actes : c'est là, croyez-moi, le parti le plus sage.

H. SYLVESTRE.

Solution du double acrostiche spiritico-magnétique

SACRUM
PANAMA
IRWING
RAISON
INTIME
TALENT
INFINI
SAINTS
MEDIUM
EVOQUE

Dr GASTON DE MESSIMY,
Puéchabon (Hérault), 3 mars 1893.

Ont trouvé juste : le jeune Armand, âgé de onze ans, Lyon ; Mlle K.-P. Rosa, Lyon.

POUR LES PAUVRES

Reçu de Mme B., Lyon, deux cartes de banquet que nous avons remises de suite ; le 11 mars, de Mme E., 10 francs, pour être remis à une personne désignée ; le 21, de Mme V., Lyon, 2 fr.

Au nom des pauvres, merci.

ERRATA

Lire dans le nº 56 de la *Paix universelle*, à l' « Intelligence d'une table », première page, première colonne, quatrième avant-dernière ligne : c'est *l'inconscient* qui se manifeste, au lieu de : c'est *lui conscient*, etc.

NUMÉROS SORTIS A RÉCLAMER

2, 6, 13, 28, 32, 44, 50, 63, 65, 69, 71, 74, 92, 107, 111, 115, 117, 121, 123, 131, 137, 138, 147, 150, 151, 165, 167, 168, 174, 177, 180, 185, 187, 190, 191, 204, 210, 214, 219, 220, 222, 226, 229, 231, 234, 237, 263, 265, 266, 269, 271, 272, 274, 280, 281, 285, 289, 290, 298, 308, 316, 317, 318, 327, 328, 331, 337, 342, 349, 354, 355, 357, 360, 361, 362, 373, 374, 375, 377, 380, 383, 393, 398, 408, 403, 412, 416, 420, 421, 423, 431, 433, 436, 452, 462, 473, 485, 493, 502, 503, 509, 511, 512, 516, 518, 523, 532, 533, 535, 542, 543, 546, 559, 562, 564, 567, 570, 587, 595.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 58 — 10 Centimes — 16-30 AVRIL 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC A LYON

Favorisée par un temps splendide, cette cérémonie a eu un plein succès à Lyon et comptera parmi les bonnes journées de la famille spirite lyonnaise.

En l'absence de M. Metzger, retenu à Genève, M. Henri Sausse et M. Bouvier ont rivalisé d'efforts pour que l'éclat de cette réunion ne soit pas trop amoindri par l'absence du conférencier sur qui l'on comptait. Le public leur a su gré de leur bonne volonté et prouvé sa satisfaction par de nombreux bravos.

Des applaudissements nombreux ont accueilli également les adresses de M. Léon Denis, de M. D. Metzger et de M. L. de Faget; les causeries et discours étant publiés plus loin, nous ne nous en occuperons que pour constater leur succès et le plaisir qu'ils ont procuré à nos amis réunis fort nombreux dans les vastes salons du Pré-aux-Clercs.

A l'issue de la conférence, un banquet fraternel du mieux servi groupait avec une franche gaieté 116 convives qui ont devisé joyeusement le restant de la soirée.

Au dessert, M. H. Sausse a porté un premier toast en l'honneur d'Allan Kardec et des dames lyonnaises qui avaient bien voulu prendre place au banquet.

M. Bouvier a levé son verre à l'union de tous les spirites, à la concorde, la fraternité qui doivent toujours régler leurs rapports.

M. Chevalier a bu aux absents, à son vieux camarade de lutte, le brave papa Desprêle, le modeste et dévoué initiateur de la plupart des spirites lyonnais.

Le Président a lu ensuite le toast suivant de M. E. de Reyle :

« MES CHERS AMIS,

« Puisque vous vous réunissez en une fraternelle agape au jour anniversaire du départ d'Allan Kardec et qu'il ne m'est pas loisible d'être parmi vous, que du moins ces quelques lignes vous portent mon affectueux souvenir.

« De loin, je lèverai mon verre au moment où s'entrechoqueront les vôtres et je porterai une triple santé : à l'œuvre commune de lumière et de progrès que nous défendons, aux vaillants frères lyonnais qui, par la divulgation du Spiritisme, travaillent à fonder l'édifice social de l'avenir ; à vos sœurs qui, ayant eu l'énergie de s'arracher à la tutelle religieuse, n'ont pas craint de prendre place parmi vous sous la bannière de la libre-pensée, et ont acquis, avec l'amour des graves questions, un charme de plus.

« Un mot encore.

« Je tiens à féliciter sincèrement les organisateurs de votre réunion d'aujourd'hui et vos vaillants porte-drapeaux de toute l'année: Sausse, Chevalier, Bouvier, pour ne citer que ceux-là.

« Je serre bien cordialement toutes vos mains et reste

« A vous de cœur.

« *Signé* : E. de REYLE. »

Ce toast a été couvert de bravos répétés; puis, sur la proposition du Président, nous avons bu à nos frères de la capitale, à tous les spirites du monde entier dont les cœurs battaient à l'unisson des nôtres.

Les applaudissements à ce toast venaient à peine de cesser lorsque la dépêche suivante est venue les raviver :

Fédération spirite lyonnaise : Félicitations, remerciements. Président Mongin.

De nouveau nous avons levé nos verres aux spirites parisiens. De nombreuses voix ayant demandé qu'il fût répondu

par dépêche à ce télégramme, M. H. Sausse a appris à l'assemblée qu'il était sans doute la réponse à une adresse que, de concert avec MM. Bouvier et Chevalier, il avait envoyée à M. Mongin au nom de la Fédération Spirite Lyonnaise.

Les chants et les monologues ont ensuite succédé aux discours; puis la danse à son tour a réclamé sa place au programme. Enfin, après les joyeux flonflons des polkas, valses, scottischs, etc..., nous nous sommes séparés, nous promettant bien de nous retrouver aussi nombreux à la première occasion qui s'offrira à nous de resserrer davantage les liens de sympathie, de concorde qui unissent tous les membres de la famille spirite lyonnaise.

En somme, succès complet, succès sur toute la ligne à la grande satisfaction de tous nos amis qui n'auront garde d'oublier, l'année prochaine, la date du 31 mars.

VERDELET.

DISCOURS DE M. HENRI SAUSSE

MESDAMES, MESSIEURS,

Il ne servirait à rien de nous bercer plus longtemps dans une trompeuse espérance; notre ami D. Metzger, le conférencier attendu, ne viendra pas. Jusqu'au dernier moment il avait compté pouvoir être des nôtres, lorsque, sur le point de partir, des raisons de famille l'ont retenu à Genève.

Dans une lettre des plus sympathiques il nous prie de vous exprimer ses regrets et, voulant dans la mesure du possible prendre part par la pensée à cette fête de famille, il nous adresse quelques mots pleins de justesse qui vous seront communiqués dans un instant.

L'absence aussi imprévue que regrettable de notre conférencier crée aux organisateurs de cette réunion une bien lourde tâche. Sera-t-il en leur pouvoir d'atténuer les effets de votre déception qui est également la leur, déception pour eux d'autant plus grande qu'ils comprennent mieux en ce moment l'insuffisance de leurs moyens pour parer aux conséquences de cette absence et se trouvent dans l'impossibilité absolue de faire appel à une voix plus autorisée, plus éloquente que la leur pour venir vous entretenir aujourd'hui.

Si vous le voulez bien, puisqu'il n'y a pas de moyen d'agir autrement, nous ferons contre mauvaise fortune bon cœur, vous nous accorderez toute votre indulgence De notre côté, avec l'aide de nos amis de l'espace, nous ferons de notre mieux pour que l'éclat de cet anniversaire ne soit pas trop amoindri.

Tolérance, concorde, union, paix entre nous, tels étaient les points que j'aurais voulu exclusivement aborder aujourd'hui. En raison des circonstances, je m'écarterai d'abord de mon sujet, pour jeter un coup d'œil rapide sur la première part du spiritisme et sur les étapes successivement parcourues par notre philosophie depuis le jour (curieuse coïncidence, 31 mars 1848) où furent constatées les premières manifestations intelligentes à Hydesville, petit bourg du comté de Wayne, circonscription d'Arcadia, état de New-York.

Ceux de nos amis qui connaissent les péripéties de cette odyssée parfois si émouvante me pardonneront de la rappeler à leur mémoire; ceux d'entre vous qui l'ignorent me suivront, je n'en doute pas, avec plaisir.

. . . .

L'orateur, d'après le récit de Mme Hardinge, fait connaître à l'auditoire les débuts du Spiritisme, les luttes que ses premiers apôtres eurent à soutenir tant à Hydesville qu'à Rochester et le succès qui récompensa leur dévouement à une impopulaire mais incontestable vérité; puis il passe en revue les différents genres de médiumnité et leurs multiples manifestations, ainsi que les objections qui leur ont été opposées; il montre ensuite comment le phénomène lui-même s'est chargé de renverser les théories qui prétendaient l'expliquer en dehors de l'intervention des Esprits.

Rappelant les travaux des personnages célèbres, qui ont étudié les phénomènes spirites, M. Sausse cite les opinions et les expériences du grand juge Edmonds, du professeur Mapes, du Dr Robert Hare, du savant Robert Dale Owen, en Amérique; de William Crookes, A. Russel Wallace, Auguste de Morgan, Varley, en Angleterre; de Zœllner, Weber, Fechner, en Allemagne; d'Aksakow et Bodisco, en Russie; de Lombroso, en Italie; en France, de Eugène Nus, Bonnemère, Victorien Sardou, Victor Hugo, Flammarion, Gibier, Dariex Richet, etc.; puis il continue:...

Au-dessus de tous ces chercheurs au point de vue simplement spirite et en raison même de l'impulsion qu'il veut donner à ses études, de l'étendue de la supériorité, de la puissance de son œuvre se place sans conteste Allan Kardec, le véritable fondateur de la Philosophie spirite, Allan Kardec, notre illustre concitoyen, dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire.

Je ne vous redirai pas comment M. Denizard Rivail, qui devait plus tard immortaliser le nom de Kardec, fut amené par M. Carloti, un linguiste distingué, à s'occuper des phénomènes nouveaux. Ce récit est connu de tous; qu'il me suffise de vous rappeler qu'à part les travaux d'Eugène Nus et du comte d'Ourches, rien de bien sérieux n'avait été publié en France dans cet ordre d'idées lorsque parut, en 1857, la première édition du *Livre des Esprits*, par Allan Kardec.

Ce fut pour beaucoup une révélation, mais pour le plus grand nombre une surprise; pour quelques-uns aussi ce fut un véritable coup de foudre et le signal de luttes, de polémiques ardentes. Comment cette danse des tables si ridiculisée, si décriée, si délaissée, fournissait la preuve de l'existence de l'âme? C'était à ne pas y croire, et cependant le fait était vrai, certain, incontestable et allait bientôt s'imposer à l'attention des savants.

Sans se laisser intimider ni décourager par les railleries des uns, les négations des autres, Allan Kardec poursuivit sa marche, fondant en 1857 la *Revue Spirite* et publiant successivement le *Livre des Médiums*, *le Ciel et l'Enfer*, *l'Evangile selon le spiritisme*, plusieurs résumés de la doctrine nouvelle; enfin, en 1869, la *Genèse* qui venait de paraître, lorsque le 31 mars ce grand penseur fut ravi subitement à l'affection des siens, à la sympathie de ses adeptes.

C'est l'anniversaire de cet événement que nous célébrons aujourd'hui. C'est la mémoire de cet illustre maître qui nous réunit. Ses ouvrages, vous les connaissez; ils sont entre vos mains ou gravés dans vos cœurs: il est donc bien inutile d'en faire ici l'analyse. Ce que je veux essayer en terminant, c'est de rechercher quelques-unes des conséquences qui en découlent, car, ne l'oublions pas, c'est en approfondissant, en perfectionnant les œuvres de nos maîtres que nous honorons le mieux leur mémoire, c'est en pratiquant leurs préceptes que nous nous en rendons réellement dignes.

Je faisais appel, en débutant, aux sentiments de tolérance, de bonté qui devraient toujours nous animer les uns envers les autres et maintenir parmi nous l'harmonie, la paix, l'union, la concorde. J'y reviendrai en terminant, car ils sont la seule base possible de toute institution solide durable et la conséquence immédiate des enseignements d'Allan Kardec. C'est par leur mise en pratique que nous avons pu donner à Lyon au Spiritisme un nouvel essor, une sève, une vigueur pleines d'heureuses promesses; c'est par leur continuation seulement qu'il nous sera possible de mener à bien l'œuvre commune et de la pousser dans tous ses développements.

N'oublions pas, Mesdames, Messieurs, que la tâche accomplie est bien minime en comparaison du travail qui nous incombe encore.

Puisque la ligne de conduite suivie jusqu'à ce jour a produit d'heureux résultats, pourquoi chercherions-nous à la modifier, alors que notre devoir est au contraire d'y persister plus que jamais en faisant taire au besoin dans l'intérêt général nos vues, nos préférences personnelles et en resserrant chaque jour, le plus étroitement possible, les liens de fraternité, d'harmonie, de solidarité qui nous unissent.

Que chacun de nous se souvienne toujours que son droit finit où commence celui des autres et s'efforce de mettre en pratique notre maxime: Faire pour les autres ce que nous voudrions que l'on fit pour nous-même.

C'est en suivant cette sage ligne de conduite que nous honorerons le mieux Allan Kardec dont nous sommes les fidèles disciples, que nous pourrons rester unis, toujours la main dans la main, et marcher ensemble à la recherche du progrès, de la justice, de la vérité, à la conquête de l'au-delà et à la sauvegarde de nos libertés si l'on essayait d'y porter atteinte.

Henri Sausse.

DISCOURS DE M. LÉON DENIS

Honneur à Allan Kardec, au grand initiateur dont l'œuvre, à trente-cinq ans d'intervalle, est restée aussi vivante, aussi forte qu'au premier jour; à Kardec, découvreur et porteur de vérité, d'une vérité qui est à la fois lumière et chaleur, et qui appelle à elle tous les chercheurs, tous les déçus et tous les attristés!

Honneur à Kardec, qui a proclamé la Révélation nouvelle dans le monde occidental et par là même a fourni aux sociétés modernes les moyens de refouler les monstres qui les assiègent, les moyens de vaincre l'ignorance, la brutalité, la corruption et le sensualisme triomphants! Une société ne peut progresser qu'en s'éclairant de lumières nouvelles et grandissantes.

Le Spiritisme sera cette lumière que Kardec a dégagée de l'ombre et qu'il a mise à la portée de tous. Ses rayons, faibles encore, n'ont pu réussir à dissiper toute la nuit qui enveloppe la pensée humaine. Entretenue et fortifiée par d'invisibles mains, cette lumière deviendra assez puissante pour percer les ténèbres intellectuelles et chasser les superstitions et les chimères parasites de l'âme qui s'y complaisent et s'y développent.

Honneur à Allan Kardec et à la Fédération Spirite Lyonnaise qui a su garder ses préceptes et donner au monde spirite un grand exemple de concorde et d'union, au profit de la meilleure des causes.

DISCOURS DE M. D. METZGER

Mesdames, Messieurs,

Je ne sais quel personnage de l'antiquité, afin de prouver à un abstracteur de quintessence la réalité du mouvement, se mit tout simplement à marcher devant lui. C'était une démonstration d'une lumineuse clarté. Comment n'aurait-elle pas porté la conviction dans tout esprit sincère et droit? Eh bien! si je ne me trompe, vous donnez en ce moment une démonstration du même genre en vous groupant et vous associant pour donner à vos efforts communs plus de consistance et, par là même, une force plus grande. Vous avez pensé que l'heure était venue de renoncer à l'individualisme outré qui, s'il favorise certaines personnalités et leur permet de s'élever au-dessus des autres, de se placer comme en vedette pour être mieux vues et admirées, d'autre part laisse isolées et stériles de nombreuses bonnes volontés qui eussent rendu de précieux services si elles avaient été encouragées et soutenues. L'éparpillement, la dispersion, le chacun pour soi est toujours une cause de faiblesse. Pour faire œuvre qui dure, pour s'imposer à l'attention publique, il est nécessaire, il est très désirable, tout au moins, qu'on ait non seulement la valeur, mais aussi, s'il se peut, le nombre, le nombre organisé, à l'état de groupe ou de corps.

Toutefois, cela ne suffit pas. Un corps n'a quelque chance de vivre et de se développer normalement que si ses éléments constitutifs ont entre eux des points de contact suffisants, et si les causes de désagrégation s'y trouvent réduites au minimum. Une association dans laquelle des volontés et des aspirations contraires se heurteraient dès l'origine, dont tous les membres ne seraient pas liés entre eux par des idées et un but communs, cette association aurait tôt fait de se dissoudre, comme il arrive à certaines combinaisons chimiques d'une extrême instabilité.

Ce n'est pas tout. Pour vivre ensemble, il ne faut pas seulement la communauté des idées et du but: ce n'est là que l'enseigne, ce qui se voit du dehors et au dehors; ce sont, si l'on veut, les matériaux nécessaires à la construction de l'édifice. L'édifice lui-même n'aura la solidité voulue, il ne sera sûr que si les pierres qui auront servi à l'élever sont toutes jointes ensemble à l'aide d'un ciment qui en forme comme un seul bloc d'une force inébranlable. Or, le ciment de toute société durable, c'est la charité, c'est le support réciproque, c'est le dévouement de tous à la cause pour la défense et le progrès de laquelle on s'est constitué, c'est le sacrifice et l'oubli de soi-même, c'est plus que tout l'esprit de justice.

Bien des tentatives de groupements ont été faites. La plupart ont échoué ou n'ont eu qu'une existence éphémère. Les petites ambitions, les rivalités entre les personnes, le désir de s'élever au-dessus des autres ou d'imposer ses idées, les intempérances de langage, les médisances et les calomnies, le fanatisme ou la crédulité excessive, toutes ces vilaines choses, cachées au fond des cœurs, ont accompli là, comme ailleurs, leur œuvre néfaste. Ce sont nos pires ennemis. Ils n'ont pas renoncé à la lutte, ils ne sont pas vaincus. Chaque jour nous apporte quelque nouvelle preuve de leur malfaisance. On ne saurait trop s'en méfier et s'en garder. Un instant de défaillance, c'est plus qu'il n'en faut pour causer un mal irréparable. Ne l'oublions pas, ne l'oublions jamais. Que le passé, un passé qui ne date que d'hier, nous serve à cet égard d'exemple et de leçon!

Mais, toutes ces conditions remplies, il reste beaucoup à faire. Constituer une association sur des bases solides, c'est bien, ce n'est pas assez. Il ne s'agit pas seulement de durer, de vivre; il importe de progresser. Or il n'y a de progrès possible, il n'y a de développement certain que dans l'effort, la lutte, le travail, non pas un travail quelconque, le mouvement pour le mouvement, mais un travail en vue d'un but déterminé, un travail intelligent et raisonné. Le dirai-je? C'est le hasard qui nous conduit trop souvent. Nous nous agitons, mais c'est sans ordre, sans suite. Ce qui nous manque, c'est un plan, une règle de conduite, une méthode. Aussi que de peines et que de temps perdus! En sera-t-il toujours ainsi? Non, assurément. Entre autres avantages, le groupement qui s'opère actuellement aura celui de rendre nos études plus sérieuses et plus sévères, de nous faire mieux comprendre, aux uns et aux autres, ce en quoi elles sont défectueuses, de quelle manière il convient de les diriger pour leur faire porter tous les fruits que nous en espérons. L'expérience de chacun servira à tous. Si nous sommes sages, ce nous sera l'occasion d'un enseignement mutuel qui pourra être très fécond. Des critiques bien fondées, des observations pleines de sens et de logique appelleront l'attention de tous les chercheurs sur les points faibles de nos manifestations. On reconnaîtra ainsi dans tous les milieux ce qui reste à faire pour rendre nos phénomènes réellement concluants. On saura de quel côté devra particulièrement porter le poids de nos efforts. Une fois entrés dans la bonne voie, une fois les abords

balayés de tous les matériaux encombrants qui en embarrassent l'accès, la marche en avant sera singulièrement facilitée. Nous ne serons plus arrêtés à tout instant par des expériences qui ne prouvent rien, heureux encore si elles ne découragent pas les meilleures volontés. Nous ne perdrons plus notre temps à des bagatelles, à des questions oiseuses ; nous irons droit au fait capital, à celui qui nous importe par-dessus tout : la preuve irrécusable de la survivance de l'être à la désorganisation du corps, par la démonstration de l'identité des intelligences qui se communiquent à nous. Tous les autres faits sont intéressants, certes, je n'en veux pas médire. Mais seule l'identité, bien constatée par des preuves multiples, nous fournit les armes invincibles dont nous avons besoin pour combattre et vaincre. Il faut s'y tenir, il faut s'y acharner. Hors delà, le spiritisme sera, tant qu'on voudra, matière à dissertations savantes, à phénomènes plus ou moins extraordinaires : il ne sera pas la lumière qui apporte à l'homme la vérité sur son avenir d'outre-tombe. Or, c'est cette vérité dont il a un pressant besoin, car d'elle seule viendra le salut que tous attendent et que si peu connaissent. L'essentiel, dès lors, n'est-il pas que nous fassions concourir tous nos efforts vers ce but unique? N'est-ce pas également en agissant ainsi que nous honorerons le plus dignement celui dont le souvenir vous réunit en ce jour, et qui a consacré sa vie, son intelligence et toute l'énergie de sa volonté à la diffusion des doctrines qui nous sont chères?

Suivre son exemple, se conformer à ses conseils, pratiquer les uns envers les autres la charité et la justice, travailler et s'instruire, faire part aux autres de ce qu'on a appris, montrer par toute son existence que la vérité, loin d'être pour nous une chose du dehors seulement, une sorte de *paravent* pour cacher ses défauts ou ses vices, est, bien au contraire, la chose sacrée entre toutes, la sève même de notre vie.

Là-bas une lumière nous appelle, des sphères de clarté brillent au-devant desquelles nous marchons. Le chemin qui y conduit, semé d'obstacles sans nombre, est et sera, hélas ! long à parcourir. Groupons-nous, unissons nos forces, serrons nos rangs. Un jour viendra où par la sincérité de nos cœurs, l'énergie de nos volontés et de nos convictions, l'évidence de nos certitudes, la petite flamme qui brûle en nous, à peine visible aujourd'hui, embrassera le monde, et où nos doctrines, enfin connues et appréciées selon leur mérite, acceptées de tous pour la beauté et la justice qui est en elles, étendront sur l'humanité entière régénérée les splendeurs lumineuses dont nous n'entrevoyons encore que les rayons précurseurs.

Que tel soit notre but et qu'en l'honneur d'Allan Kardec tous nos efforts tendent à y parvenir : ce sera pour nous le moyen le plus sage et le plus sûr d'honorer la mémoire du fondateur du Spiritisme.

D. METZGER.

DISCOURS DE M. LAURENT DE FAGET

FRÈRES ET SŒURS EN CROYANCE,

Au moment précis où vous vous réunissez en l'honneur d'Allan Kardec, les voix de vos frères de Paris s'élèvent, émues et respectueuses, devant son tombeau. Toutes les paroles sorties du cœur, chez vous comme chez nous, vont s'attirer sympathiquement les unes les autres et, franchissant la distance qui nous sépare, s'unir en un concert harmonieux. Puissent ces paroles non seulement porter au maître vénéré l'hommage de notre affection constante, mais encore toucher le cœur des hommes et y faire pénétrer un rayon de lumière!

Pour moi, simple pionnier de l'œuvre que nous accomplissons en commun, je n'ai jamais douté de la haute mission du spiritisme dans ce monde tourmenté dont il doit améliorer un jour toutes les institutions ; je n'ai jamais douté de l'enseignement des esprits. C'est à cela que je dois, sans doute, bien plus qu'à mes mérites, les sympathies que vous m'avez plusieurs fois manifestées par l'organe du Président de la *Société fraternelle*, notre dévoué frère, M. Henri Sausse.

Permettez-moi de vous en remercier aujourd'hui en me joignant de cœur à vous pour célébrer l'anniversaire de notre grand initiateur.

Allan Kardec est venu de Lyon à Paris, et c'est la même route que la destinée m'a fait suivre Je suis donc peut-être bien placé pour vous dire que les cœurs des spirites parisiens sont pleins de sentiments fraternels pour vous tous. Entr'aidons-nous, éclairons-nous mutuellement et surtout aimons-nous. Ce sera le moyen d'apporter un concours efficace au spiritisme, que nous avons la légitime ambition de répandre en tous lieux comme une consolation et une espérance.

Oh ! nous aurons des luttes à soutenir, car il y a des haines qui ne désarment pas. Nous serons fermes devant les outrages, nous détruirons la calomnie en marchant sur elle, et nous resterons bons et cléments pour tous, plaignant les coupables et tâchant de remplir tous nos devoirs, corollaires de nos droits. Nous fonderons par toute la terre cette association des intelligences et des cœurs dans le spiritisme, qui sera la Fédération rêvée par Allan Kardec et accomplie par ses disciples ou ses amis.

A quelque école spirite qu'on appartienne, en effet, on ne peut sans injustice ne pas reconnaître le sillon profond et lumineux qu'a tracé Allan Kardec. C'est à nous, spirites, de semer et de semer encore dans ce beau et large sillon : il y croîtra des fleurs nouvelles et des épis dorés, moisson abondante des âmes, récolte précieuse de l'avenir.

Donc, honneur à Allan Kardec, à cet esprit simple et vrai, à ce logicien, à ce penseur qui a doté la France et le monde de l'œuvre philosophique la mieux adaptée aux besoins de notre siècle ! Et paix entre nous, mes frères, pour le bon travail de la régénération humaine, que nous avons, plus que d'autres, la mission d'accomplir !

Agréez, je vous prie, la nouvelle expression de mes sentiments affectueux.

A. LAURENT DE FAGET.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC

Les Spirites de Paris au Père-Lachaise

La réunion des spirites, qui a eu lieu, le dimanche 2 avril, au cimetière du Père-Lachaise, à l'occasion de l'anniversaire d'Allan Kardec, favorisée par un temps splendide, a été ce qu'elle devait être : nombreuse et recueillie.

M. Mongin, président de cette réunion, a ouvert la série des discours par une allocution fraternelle bien sentie ; puis différentes lettres et discours venus de province et de l'étranger ont étés lus dans l'ordre suivant :

1° Deux communications envoyées de Toulouse, dont l'une obtenue par M. Cadeau, lues par M. Mèche ;

2° Discours de M. Gony, de Liège, lu par M. Boyer ;

3° Discours de M. Paulsen, de Liège, lu par M. Laurent de Faget ;

4° Discours de M. Monclin, de Reims, lu par M. Mongin ;

5° Adresse envoyée de Lyon par MM. Sausse, Chevalier

et Bouvier au nom de la Fédération Spirite Lyonnaise et lue par M. Mongin ;

6° Discours de M. le commandant Dufilhol, de Vannes, lu par M. Mongin.

Puis ont commencé les discours de Paris. Les orateurs ont été appelés dans l'ordre alphabétique de leur nom :

1° Discours de M. Auzanneau;

2° Discours de M. Badaire;

3° Discours de M. Boyer (Hymne du spirite);

4° Discours de M. Chaigneau, absent, lu par M. Auzanneau;

5° Discours de M. Alexandre Delanne;

6° Discours de M. Gabriel Delanne;

7° Discours de M. Laurent de Faget;

8° Discours de Mlle Fray (communication en-vers);

9° Discours de Mme Gonet (communication);

10° Discours improvisé, par M. Pichery.

Cette cérémonie s'est terminée à 4 heures et demie après quelques bonnes paroles adressées par M. Mongin à l'assemblée et aux orateurs.

Je n'ai point à analyser ni à commenter les discours qui ont été prononcés. Ils seront d'ailleurs publiés par plusieurs journaux et chacun les pourra juger. Cependant je ne tairai pas la satisfaction que j'ai éprouvée à les entendre, et je crois pouvoir dire à l'avance qu'ils ont été généralement bien accueillis.

Il s'est dégagé de l'ensemble de ces discours un grand désir d'union. Aucune note discordante n'a troublé, que je sache, l'harmonie de ce concert d'éloges à l'adresse du Maître. Pas d'acrimonie se mêlant aux observations; à peine quelques discrètes allusions à la situation actuelle un peu troublée. De bonnes déterminations pour l'avenir, appel à la bonne volonté de tous en vue de la réussite des grands projets à l'étude : bref, les spirites ont parlé comme doivent parler des spirites; c'est tout dire.

Le soir, à sept heures, on s'est réuni en un banquet fraternel, au Palais-Royal.

A l'ouverture, M. Mongin, président du banquet, annonce qu'il a répondu à nos frères de Lyon par l'envoi d'un télégramme de remerciements et de félicitations.

Après le diner, pendant lequel les convives ont montré beaucoup d'entrain, différents toasts ont été portés :

1° Par M. Mongin, à Allan Kardec, aux dames, aux enfants et aux vieillards.

2° Laurent de Faget répond au nom des enfants et des vieillards, en poète qu'il est, en les comparant au printemps et à l'hiver.

Il boit ensuite aux spirites de Belgique, notamment à nos frères les mineurs belges.

3° Gabriel Delanne, à nos frères de Lyon qui sont assemblés en même temps que nous dans la même pensée;

4° Auzanneau, à la santé des assistants *Corps* et *Esprits*, car il ne faut pas oublier que l'Esprit a aussi ses maladies.

On continue par la récitation de diverses poésies :

Où sont les âmes ? par Laurent de Faget, dite par M. Mongin ; *la Loi d'amour*, communication en vers obtenue par Laurent de Faget, dite par lui-même.

Gabriel Delanne a dit *la Chenille et le Papillon*, morceau de circonstance; on sait que cette fable toute spirite a été obtenue médianimiquement par feu M. Jaubert de Carcassonne et qu'elle a été couronnée aux Jeux Floraux.

Des dames charmantes ont bien voulu faire un peu de musique. Plusieurs personnes ont chanté : on a entendu du gai, du triste, du comique, du patriotique, du sentimental, mais toujours du bon.

En somme, réunion très cordiale et soirée variée; total : excellente journée. On ne s'est séparé qu'un peu avant minuit.

AUZANNEAU.

DISCOURS DE M. AUZANNEAU

MESDAMES, MESSIEURS,

Ne troublons le silence de ce lieu que par des paroles de paix. N'oublions pas le but de cette réunion et le respect que nous devons au Maître. Si quelque passant, attiré par le bruit de nos discours, s'arrête un instant, et qu'on lui dise : « Ce sont des spirites qui parlent », il faut qu'il emporte une bonne impression des sentiments qui nous animent; il faut qu'il puisse se dire, après nous avoir entendus : « Ces gens-là, si fortement critiqués, me paraissent plutôt raisonnables que fous ; leurs enseignement sont logiques, leur doctrine est consolante, leurs paroles sont remplies de charité. »

Quant à nos frères spirites qui sont venus se joindre à nous dans cette respectueuse manifestation, ils comprennent les devoirs qui nous incombent. Nous n'avons aucun enseignement à leur donner, mais nous pouvons, devant eux, exprimer notre pensée sur la situation de l'œuvre que nous soutenons ensemble. Il est même nécessaire qu'en ces temps troublés, nous cherchions à dégager, des faits qui se produisent, tout ce qui est de nature à profiter à la cause.

Quand nous aurons à signaler de bonnes actions, crions-le bien haut ; mais, quand il s'agira de constater nos faiblesses, parlons aussi bas que possible.

Les institutions, comme les individus, se développent lentement ; elles passent par diverses phases, subissent des épreuves, rencontrent des obstacles : soutenues par les uns, attaquées par les autres, leur force de résistance est en raison de leur constitution plus ou moins robuste.

Or, le spiritisme est établi sur des bases telles, que nous n'avons pas à redouter un renversement de l'édifice. Que l'attaque vienne du dehors ou qu'il surgisse dans nos rangs quelques dissentiments passagers, la marche ascendante de nos idées, retardée peut-être, ne sera jamais complètement arrêtée.

Il ne faudrait cependant pas nous endormir dans cette confiance, car l'inaction deviendrait de l'imprudence. Les circonstances nous commandent, au contraire, une rigoureuse observation des manœuvres de nos adversaires, mais aussi une grande circonspection dans nos actes, en vue d'éviter tout conflit, soit dans nos rangs, soit en dehors de nous.

On sait que le rôle des combattants est ingrat et difficile. Les meilleures actions peuvent être dénaturées. L'ardeur du combat peut égarer les mieux intentionnés, produire une excitation des susceptibilités, engendrer des querelles intestines blessant les uns, décourageant les autres : de là des abstentions regrettables.

Tout en reconnaissant que les spirites en vue ont tort de déserter le champ d'action, je vous avoue que je n'ai pas toujours la force de blâmer ceux qui, obéissant à la lassitude, restent silencieux obser-

vateurs du mouvement ; je suis même parfois tenté de faire comme eux.

Par contre, j'admire sans réserve la vaillance de quiconque reste constamment sur la brèche, sans autre souci que l'accomplissement du devoir ; ce devoir, synonyme de charité, dont la pratique est si difficile en notre état d'infériorité morale.

S'il en est qui mettent en action cette charité, ils ont droit à notre admiration. J'entends parler de ce sentiment élevé qui consiste à faire le bien pour le bien, de ce mouvement vers le juste qui empêche de blâmer chez les autres ce qu'on excuse en soi, de cette générosité qui nous entraîne à soutenir les faibles, de cet élan du cœur qui nous fait partager les souffrances d'autrui ; de cette grandeur d'âme qui nous pousse à la bienveillance et au pardon des offenses.

Voilà ce que doit être la charité ! C'est ainsi qu'elle sera quand aura grandi notre humanité.

En attendant qu'il nous soit donné de connaître ces temps heureux de justice et d'amour, nous avons pour devoir d'aider à leur avènement. Les spirites l'ont compris. Ils se sont imposé une grande tâche en mettant à l'étude de vastes projets, tels qu'un congrès international et une Fédération universelle.

C'est le moment de nous unir étroitement, de compter nos forces et de les augmenter s'il est possible.

Surtout ne nous attardons pas à de puériles discussions. Que le Congrès de Belgique, par exemple, ait son siège à Bruxelles ou à Liège, cela importe peu ; c'est affaire à nos frères belges et nous nous inclinerons devant leur décision. Il en est de même concernant la dénomination de la Fédération. Occupons-nous activement de son organisation en mettant en première ligne les intérêts du spiritisme ; nous trouverions bien ensuite un nom qui lui soit propre.

A propos de la Fédération, j'ai déjà fait connaître publiquement ma manière de voir sur laquelle je n'ai pas à revenir, pas plus que sur d'autres questions d'actualité où je me suis trouvé en minorité.

Au surplus, n'ayant aucune pensée d'intérêt personnel, je ne m'inspire que de ma conscience. Je n'ai d'autre ambition que celle de contribuer, dans la limite de mon faible pouvoir, au développement d'une philosophie à laquelle, depuis de longues années, je suis profondément dévoué.

Et, devant ce dolmen qui couvre les cendres d'un grand penseur, en présence de l'esprit immortel d'Allan Kardec, je renouvelle l'engagement de rester fidèle à la cause du spiritisme qui est celle du progrès moral.

AUZANNEAU.

Est-ce la matière qui est intelligente ? Est-ce la force psychique ? Est-ce un pouvoir occulte ?

On enseigne dans la philosophie universitaire, et aussi dans les livres de philosophie qui sont entre les mains des élèves des séminaires, qu'il existe deux substances : l'esprit actif et intelligent et la matière inerte et dépourvue d'intelligence. Les philosophes matérialistes soutiennent, eux, qu'il n'y a qu'une substance, la matière. Les ultra-spiritualistes affirment que la matière n'est pas une substance, mais simplement l'état d'une substance devenue visible et tangible par la condensation. Laquelle de ces trois opinions est dans le vrai ? Je suis trop ignorant, je l'avoue à ma honte, pour me prononcer. Je crois cependant que ces trois opinions ne sont qu'une querelle de mots, une de ces querelles de mots comme il y en a dans les écoles où les mots jouent un rôle considérable et servent à masquer une réelle ignorance. Sait-on bien ce que c'est que la matière ? Sait-on bien ce que c'est que l'esprit ? Les philosophes des écoles et des séminaires, de même que les physiciens, appellent matière tout ce qui tombe sous nos sens, et à ce qui ne tombe pas sous nos sens ils donnent le nom d'esprit. Ces définitions sont-elles réellement exactes ?

Les savants indous comme les ultra-spiritualistes ne reconnaissent pas l'existence de la matière comme substance, elle n'est pas pour eux une substance, elle est simplement une métamorphose de l'esprit. On trouve cette dernière définition dans les *Védas*, livre sacré de la religion des Indous. Il n'y a donc pour les philosophes Indous qu'une seule substance, l'esprit. Il y a d'autres philosophes encore qui, laissant de côté les mots esprit et matière dont le sens ne leur semble pas suffisamment déterminé, ne connaissent que l'intelligence qui se rencontre partout. Ils prétendent que la matière brute, celle qui n'est point organisée, est douée de vie, d'instinct et d'intelligence. Son instinct et son intelligence diffèrent de l'instinct et de l'intelligence que l'on remarque chez les animaux, mais ils n'en existent pas moins, ils se manifestent autrement ; avec plus de lenteur, voilà tout. Je ne puis pas dire que j'incline vers cette dernière opinion, je me contenterai de faire remarquer que certains faits sembleraient lui donner raison. La matière, qualifiée d'inerte par les écoles, paraît parfois vivante et intelligente, donnant ainsi raison aux Védas que j'ai cités tout à l'heure et qui prétendent qu'elle n'est qu'une métamorphose de l'esprit. Par moments, la matière obéit à la parole et se montre d'une étonnante, d'une stupéfiante docilité. Je refaisais dernièrement avec l'assistance de mes sujets l'expérience du mouvement et du déplacement d'objets inanimés à distance et sans contact. Mon porte-mine, qui est en bronze d'aluminium et qui pèse vingt grammes, était sur ma table d'expérience à sa place habituelle, c'est-à-dire au centre du plateau. Il y avait dix minutes qu'il était à son poste sans bouger, sans faire le plus petit mouvement. Habituellement, il montrait plus d'action, il ne restait jamais cinq minutes sans donner au moins un léger signe de vie. Impatienté de son inertie persistante, je lui criai impérieusement et brutalement : « Tourne. » Aussitôt il fit un mouvement sur lui-même et décrivit un quart de cercle. Je lui criai de nouveau et du même ton : « Tourne encore. » Il tourna sur lui-même et décrivit d'abord un demi-cercle, puis un cercle entier. Je lui répétai sept ou huit fois le même commandement et chaque fois il s'empressa d'obéir avec une parfaite docilité ! Conclusion à tirer de cette très curieuse expérience : la matière est docile au commandement, donc elle est animée, vivante et intelligente. Donc les Védas sont dans le vrai quand ils affirment que la matière n'est qu'une métamorphose de l'esprit, car qui dit esprit dit quelque chose d'animé, d'intelligent, et la docilité est une preuve d'intelligence. Toutefois n'allons pas si vite, les Védas sont peut-être dans le vrai, mais seulement à en juger par les apparences. Nous devons aussi compter avec la force psychique déga-

gée du corps de mes sensitifs ; cette force est invisible, mais elle agit sur la matière qu'elle meut et déplace ; ce serait donc elle qui serait docile et intelligente, et non pas la matière. Est-ce bien encore la force psychique qui est docile et intelligente ?

Les spirites, et je n'ose pas dire qu'ils sont dans le faux, les spirites soutiennent que la force psychique n'est qu'un fluide invisible au moyen duquel une intelligence occulte, un esprit, agit sur un corps matériel. Ce serait cet esprit invisible et docile à ma voix qui, avec le secours de la force psychique, ferait tourner sur lui-même mon porte-mine en bronze d'aluminium ? Qui a raison, en définitive ? Sont-ce les Védas ? sont-ce les spirites ?

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

LA VIE DES ÉVÉNEMENTS

L'autre jour, à la salle de la Société d'Encouragement, devant un auditoire d'élite, je disais, en parlant du phénomène télépathique de la lecture des faits :

« Ce qui *est*, ce qui *s'est fait* peut et doit matériellement laisser un passage dans l'air ambiant. »

Et j'ajoutais :

« Quand un acte est accompli, il entre dans le grand creuset de l'Univers. Nous n'en sommes pas plus les maîtres que de la lettre jetée à la poste. Mais, fatalement, il suit son cours, il suit son sort ; et, rencontrant d'autres faits, d'autres actes, il peut quelquefois — mais rarement — être étouffé dans son germe... Presque toujours il chemine, et la répercussion de ses conséquences — matériellement parlant — peut s'étendre jusqu'aux coins les plus reculés de notre planète. . . . .

. . . .

« Et si j'osais dire toute ma pensée, dans tout l'Univers astral !... »

Je désirerais donc maintenant, par une suite d'articles, démontrer ce que je crois être la marche des événements, leur mode d'évolution, leur trajectoire, leur vie enfin.

Se passant sur notre planète « la Terre », les faits terrestres doivent être soumis, comme elle, aux lois rigoureuses qui la régissent : lois qui semblent immuables, autant que nous pouvons le constater.

Et, tout d'abord, je remarque que, si la Terre, dans ses rapports avec le système solaire, obéit à des mouvements périodiques infailliblement mathématiques : rotation et révolution, ses phénomènes terrestres jouissent d'une certaine élasticité. Leur retour n'est plus à jour, à heure fixes. Mathématiquement exact pour l'influence des causes qui ont retardé ou devancé la marche du phénomène, ce retour ne l'est plus, comme durée de temps, comme époque invariable de manifestation.

Certainement la germination, la floraison, la fructification finissent toujours par se faire chaque année ; mais, chaque année, les opérations vitales de la nature se font avec des variantes de jours, de semaines même, avec des différences d'intensité dans la production, etc., etc.

Ces résultats annuels sont donc, je le répète, mathématiques dans leurs causes, inexacts dans leur révolution.

L'inexactitude dans le retour du phénomène vient, sans doute, de la multiplicité d'agents qui contribuent à le créer. La réunion de tous ces agents pouvant seule donner naissance au phénomène, et la terre étant soumise à la loi de la lutte entre deux principes contraires, l'arrivée des saisons est hâtive si les obstacles ont été moindres ou plus faibles, retardataire si les obstacles ont été plus nombreux ou plus forts

Souvent, cependant, le retard est compensé par une manifestation plus exubérante, comme si les éléments déjà combinés s'étaient fortifiés dans l'attente de l'agent final qui devait compléter leur épanouissement.

Voici ce que nous observons, et j'en conclus :

1° Que *tout* revient à son point de départ... Il y a aller et retour.

2° Que le principe de l'ordre, du juste l'emporte enfin.

Il me semble impossible que les manifestations morales soient régies par des lois opposées à celles-ci.

Si mes réflexions ne m'élèvent que plus tard à la conception des rapports existant entre l'homme et le monde astral, du moins crois-je comprendre l'analogie qui existe entre les lois auxquelles *Il* est sujet et celles auxquelles la Terre obéit. L'homme différent des autres Etres, non attaché au sol, se mouvant, pensant, non seulement crée des enfants pour perpétuer son espèce, mais il crée aussi des actes et des faits ..

Résultats d'éléments terrestres, ces faits ne peuvent échapper au système terrestre.

Quand le fait est juste, son point de départ étant bon, son retour vers l'individu sera sûrement bon comme conséquences. Et quand je dis « son retour », je veux dire « la fin de sa trajectoire »... Ce qui n'implique nullement les incidents du parcours qui peuvent être contraires à l'individu producteur de l'acte. De même que le retour du printemps qui peut être compromis et arrêté momentanément par ses éléments antipathiques.

Le fait bon, juste, en entrant dans le grand alambic terrestre, n'est point seul. Des millions d'actes s'y sont précipités à la même heure, à la même minute, à la même seconde. Tous ont leur portée. Beaucoup sont en opposition directe avec lui.

La force des éléments qui le combattent peut donc, un moment, entraver son chemin. Il peut, comme un rayon lumineux, selon les différentes surfaces qu'il rencontre, être brisé et rebrisé... Mais, tel il est parti, tel il reviendra à son point de départ.

Juste, bon, la fin de son mouvement sera heureuse pour son créateur... Cette fin se ferait-elle — à cause des obstacles — attendre plusieurs années ? Se ferait-elle même attendre au delà de la Terre ?

Quand le retour d'un acte vers son auteur est immédiat, — ce qui est très rare, — c'est que l'espace moral qui entoure cet auteur est accidentellement inoccupé : la dépêche arrive instantanément si la ligne télégraphique est libre, et j'imagine qu'il en est de même pour la circulation de l'acte.

Quelle source de consolations pour l'humanité souffrante, opprimée, d'être assurée que mathématiquement parlant, — sans le secours d'une illusion, — elle peut compter que le bien fait lui reviendra en bien, et qu'il est impossible qu'il en soit autrement...

Dès lors, combien d'aspects nouveaux dans la règle de conduite de ses individus !...

L. D'ERVIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES
1, rue Chabanais, PARIS
Et dans les principales Librairies de France et de l'Étranger.

APRÈS LA MORT

EXPOSÉ DE LA DOCTRINE DES ESPRITS
SOLUTION SCIENTIFIQUE DES PROBLÈMES DE LA VIE ET DE LA MORT
NATURE ET DESTINÉE DE L'ÊTRE HUMAIN
LES VIES SUCCESSIVES

Par Léon DENIS

Un volume in-12. — Prix. . . . . 2 fr. 50
SIXIEME MILLE
NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Depuis 1891, date de son apparition, cinq mille exemplaires de ce livre ont été vendus. Ce fait, mieux que tous les commentaires, fait ressortir la valeur de l'ouvrage, qui a été traduit en espagnol, en portugais, en italien, et le sera bientôt en anglais et en suédois.

L'auteur vient de publier une nouvelle édition, augmentée d'une centaine de pages manuscrites. Le format primitif a, néanmoins, pu être conservé, par l'adoption d'un caractère d'imprimerie plus petit.

La première partie renferme de nombreuses pages inédites sur les

Religions de l'Inde, sur l'École d'Alexandrie, les Pères de l'Église chrétienne et le Positivisme moderne. Dans cette partie du volume, l'auteur a adopté la méthode historique, parce que, mieux que toute autre, elle nous montre le lien caché, mystérieux, qui relie les conceptions religieuses des différentes races; parce qu'elle guide sûrement la pensée vers cette vérité qui, dans tous les temps, plane au-dessus des querelles d'école et des controverses humaines. En indiquant les grandes étapes de ce long voyage de l'esprit humain à la recherche des éternels principes, il a montré que, dans tous les âges, l'humanité a communiqué avec le monde invisible et que, grâce à cette communion occulte, les problèmes de la vie et de la mort ont pu être résolus par les hommes de génie de tous pays.

Dans la deuxième partie, l'auteur a résumé ces principes de la religion supérieure et universelle, jusqu'ici partage exclusif des sages et des penseurs, et qui, enseignée par les voix d'outre-tombe, doit devenir l'héritage intellectuel et moral de tous les hommes. M. Léon Denis n'a pas fait une œuvre sectaire. Son but a été de reproduire dans ces pages les grands enseignements que les intelligences d'élite ont recueillis dans la méditation et dans leur commerce avec l'invisible. La philosophie des Esprits n'est pas un système particulier, mais la philosophie éternelle et divine qui, dans ses lignes, embrasse tous les temps et tous les mondes.

La troisième partie retrace toutes les phases du mouvement spirite contemporain. Les principaux phénomènes et les manifestations d'outre-tombe obtenus dans les différents pays d'Amérique et d'Europe y sont passés en revue, ainsi que les témoignages des hommes éminents qui les ont observés. Les expériences poursuivies dans le domaine du magnétisme, de l'hypnotisme et de la télépathie y sont mentionnées, ainsi que les études récentes faites à Naples et à Milan par des savants autorisés, avec le concours du médium Eusapia. Ce volume est le premier qui reproduise le procès-verbal publié par l'*Italia del Popolo*, de Milan (novembre 1892) et signé par ces hommes célèbres. Les travaux de la Société des Études psychiques de Paris, et ceux du Congrès international de psychologie de Londres (1892) y sont également relatés. La question du périsprit ou corps fluidique y reçoit, en outre, de nouveaux développements.

La quatrième partie traite de la vie dans l'au-delà. Elle résume tout ce qui a été dit sur ce sujet dans les innombrables messages d'Esprits obtenus en différents milieux. Par cette étude, l'existence d'outre-tombe, jusqu'ici incertaine ou voilée, s'éclaire d'une vive lumière, la destinée de chacun de nous se prolonge dans les profondeurs de l'espace et du temps, et les lois d'harmonie et d'impeccable justice qui règlent toutes choses nous apparaissent dans leur imposante grandeur. La cinquième partie est consacrée à la description de ces lois. Elle montre, d'une manière frappante, les conséquences de nos agissements actuels rejaillissant sur nos vies à venir et déterminant les conditions de la réincarnation.

NOUVELLES APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

Le Temps, Paris :

M. Léon Denis est un moraliste et un philosophe spirite. Il parle une langue éloquente et belle. Ces doctrines nouvelles, M. L. Denis les passe en revue rapidement, de la plus noble manière...

L'Estafette, Paris :

Ce livre est destiné à satisfaire les curieux du mystère et de l'au-delà. L'auteur y défend le spiritisme avec une rare conviction, soutenue par un talent distingué d'écrivain... Son style est clair, rapide, d'une correction irréprochable et, à l'ordinaire, brillant et poétique, mais sans vaine phraséologie. Certes, on ne peut pas partager les idées de l'auteur, mais il faut respecter le sentiment qui l'inspire, et l'on ne peut refuser à sa noble sincérité la sympathie dont œuvre et écrivain sont également dignes.

Banner of Ligth, Boston (La plus importante revue spiritualiste américaine) :

Ce volume est vraiment remarquable. Il possède toutes les qualités qui peuvent en assurer le succès. Quoique éminemment classique, profond et sérieux, ses pages n'en rayonnent pas moins d'une vive lumière et sont tout imprégnées d'une brûlante éloquence. Ainsi que l'indique son titre, il traite du formidable problème de la destinée humaine, et donne une solution à cette question si controversée dans tous les âges : le pourquoi de la vie. Problème ardu, en vérité, mais traité avec un tel charme de style et d'élocution que, dans tout ce livre, on ne rencontre pas une seule page d'une lecture fatigante ou dépourvue d'intérêt.

Le Petit Méridional, Montpellier :

... Si, après lecture de l'œuvre de M. Léon Denis, selon l'opinion qu'on s'est faite, on peut écarter ou admettre la doctrine qui y est contenue, il y aura toutefois unanimité à s'incliner devant le penseur, à être touché par le moraliste, à se sentir pénétré de sympathie pour l'ami de l'humanité, à admirer l'écrivain. D'un bout à l'autre du livre, il passe un souffle puissant qui entraîne, qui remue l'âme dans ses plus intimes profondeurs. Partie historique, partie philosophique, partie scientifique, partie morale surtout, sont semées de pages superbes, où la beauté des pensées s'illumine encore des séductions du style le plus éloquent et le plus élevé.

Ce livre, écrit avec un prestigieux talent, est l'œuvre d'un maître.

Revue des Livres nouveaux, Paris :

Parmi les ouvrages qu'il m'a été donné de lire cette semaine, il n'en est certes pas qui m'aient procuré une plus grande somme de satisfactions morales que celui de M. Léon Denis : *Après la Mort*. Je ne connais guère d'ouvrage mieux pensé, de livre écrit dans un style plus correct, plus élevé.

Peut-être suis-je un peu sceptique par rapport au spiritisme, quoique bien des raisons m'incitent à y croire. En tout cas, je ne connais pas de doctrine plus consolante, plus réconfortante, plus digne de respect.

Le beau livre de M. Léon Denis prétend nous donner la solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort, de la nature et de la destinée de l'être humain et nous démontre l'existence et la raison des vies successives. J'ai lu et relu son œuvre, elle a rempli mon âme d'allégresse, et, si les choses sont ainsi, je ne puis que louer et proclamer la Providence éternelle.

Bulletin littéraire, Bruxelles :

Le spiritisme n'avait guère jusqu'ici été défendu avec une pareille conviction, avec un semblable talent. M. Léon Denis appelle tour à tour l'histoire, la science, la philosophie à son aide, et son ouvrage, animé d'ailleurs d'un souffle très élevé, offre un intérêt qui ne faiblit pas un seul instant. A notre époque où, en dépit du positivisme de la vie, le merveilleux semble avoir reconquis tout son empire sur une foule d'esprits, nul doute qu'on ne lise avec une vive curiosité ce volume où est mis en pleine lumière le rôle considérable qu'ont joué depuis l'antiquité, dans les croyances humaines, les manifestations d'outre-tombe, la double vue, la prédiction, etc.

La *Lettre de Roger Bacon sur les Prodiges de la nature et de l'art* est peut-être l'ouvrage scientifique le plus curieux que le moyen âge ait produit. Roger BACON y développe, en théorie ou en pratique, les découvertes, les inventions esprітales dont s'enorgueillit la science depuis deux siècles : aviation, cloche à plongeur, ponts suspendus, etc. La magie et l'alchimie rentrent aussi pour une large part dans cet ouvrage, il traite magistralement des caractères magiques, de la puissance occulte de la parole, de la pierre des philosophes. Enfin, R. BACON aborde des questions générales, traite le premier de l'Hérédité ou atavisme et de la Suggestion mentale, dont il expose nettement le principe : substitution de la volonté de l'opérateur à celle du sujet. Inutile de pousser plus loin. Cet ouvrage défie l'analyste. Il faudrait le reproduire en entier. (Un plaq. in-18 de 0 fr. 75, avec portr. de Bacon, chez CHAMUEL, éditeur, 29, rue de Trévise.)

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 59 | 10 Centimes | 1er-15 MAI 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

SYNDICAT CONTRE LE MONOPOLE

Le XIXe siècle pourra à bon droit être appelé le plus grand des siècles par sa prévoyance ; car, à l'encontre des destructeurs aveugles qui ne savent faire que des ruines, il prépare l'avenir à mesure qu'il détruit le passé.

Nous en voyons une fois de plus la preuve dans ce grand courant d'où sortent ces cris qui font trembler les sièges faits et les exploiteurs : *A mort le monopole !* et *Vive le syndicat !* ce frère de la solidarité qui nous rappelle ces paroles de saint Paul : *Nous sommes tous les membres d'un seul corps.*

Le monopole de guérir, un des plus abusifs que la rapacité ou l'aveuglement des hommes ait pu imaginer, ne pouvait donc pas échapper à cette grande et juste évolution. Un groupe d'hommes énergiques (1) vient de décider d'appeler à un *Congrès* tous ceux qui pensent que l'art, la puissance de guérir n'est pas exclusivement confinée dans ce qu'on peut apprendre à l'école de médecine, puisqu'il est démontré qu'en dehors de cet art *qu'on apprend*, il en existe un autre plus puissant peut-être ; c'est celui que certaines personnes *apportent en naissant* et qu'aucun diplôme ne peut donner, et qui, développé avec science, peut faire des miracles... Une de ces merveilleuses propriétés (le magnétisme) a fait dire à l'illustre Lacordaire : « Je regarde le magnétisme comme le dernier rayon de la puissance adamique, destiné à confondre la raison humaine et l'humilier devant Dieu (1). »

Oh ! je sais que les *esprits forts* traitent cette *puissance innée* de charlatanisme ; mais leur opinion pèse peu devant les faits. Du reste, quel est le progrès, la vérité, que les *esprits forts* n'ont pas au début niés, ridiculisés ou pourchassés !

Est-ce à dire que nous sommes avec ceux qui voudraient faire table rase de tout ce que l'on peut apprendre sur les bancs de l'Ecole de médecine ? Jamais ! Ici comme au *Congrès international du magnétisme curatif* tenu en 1889, nous dirons : *La vérité, toute la vérité médicale, réside dans l'alliance de ce qui peut s'acquérir à l'école avec la puissance ou les facultés que certaines personnes apportent en naissant (magnétisme, voyance, etc.) Tant que ces deux forces, au lieu de s'unir, persisteront à se faire la guerre, beaucoup de malades guérissables mourront des suites de cet antagonisme, de cette ignorance des uns et de l'impuissance des autres. Unissons donc ces forces pour avoir le droit de dire : Nous savons et nous pouvons.*

Comment parvenir à fonder cette *alliance* si utile, si humanitaire ?

Disons le tout de suite : le problème est des plus difficiles à résoudre. Jamais l'académie de médecine ne tendra de bon gré la main aux non diplômés ; elle s'emparera, comme elle vient de le faire, après l'avoir nié, de l'hypnotisme, du magnétisme, ainsi que des découvertes que continueront à faire les non diplômés. Elle fera mettre en prison ces victimes qui oseront crier au voleur ! et... le public qui aujourd'hui brise si facilement les privilèges, les monopoles, applaudira l'académie !

(1) Voir le *Journal du magnétisme* ainsi que la *Chaîne magnétique*.

(1) M. le docteur Gérard avait raison lorsqu'en parlant précisément de l'inique guerre que la science officielle fait au magnétisme, il disait : « La science qui niait l'âme, ne la trouvant pas sous son microscope, ne pouvait accepter les phénomènes psychiques qu'on rencontre à chaque pas dans les expériences du magnétisme humain. » En effet, le magnétisme prouve l'existence de l'âme, et la *science de nos savants* la nie.

Le Congrès projeté pour cette année sera donc un effort en pure perte. Penser autrement serait une illusion qui retarderait une fois de plus le triomphe de la justice (1).

Il faut donc, qu'on le veuille ou non, commencer à conquérir le public, qui seul peut nous aider à vaincre.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien ou presque rien fait de vraiment sérieux pour le convaincre de notre bon droit. Trop de nos prétendus amis ont fait du magnétisme, du somnambulisme, de la médiumnité guérissante, etc., une simple affaire d'orgueil ou de commerce trop souvent panaché plus ou moins de charlatanisme. Il en est fatalement résulté que, si le public se *méfie* des médecins, c'est-à-dire des diplômés, par contre il se *défie* des non diplômés, d'autant plus que la plupart des non diplômés sérieux, honnêtes, n'ont agi jusqu'à présent que d'une façon empirique, par le manque de connaissance précise des lois qui régissent les phénomènes qu'ils produisent.

Au lieu de s'organiser pour apprendre et établir scientifiquement ces lois, la plupart s'enferment dans leur tour d'ivoire... Ils ne veulent pas comprendre que, de la connaissance de ces lois, il résulterait pour leurs travaux, non seulement une augmentation puissante de réussite, mais aussi une très notable diminution de fatigue et de danger pour leur santé.

Plusieurs tentatives ont été faites pour sortir de cette ornière, mais toutes ont échoué.

En ce moment, il se produit une concentration d'efforts pour essayer de lutter contre le *syndicat des médecins*, qui, si elle est bien dirigée, pourrait amener une orientation des plus heureuses pour le triomphe de nos idées (2).

Chacun sait que les médecins ont fondé un syndicat pour faire mettre en prison ou pour réduire à la misère, par des amendes, toute personne non diplômée qui guérirait ou soulagerait les malades. Au XXe siècle, on traitera cette monstruosité de fable... mais c'est ainsi ; ne revendiquez pas le droit de vous appartenir et de vous faire soigner, guérir, comme bon vous semble. L'Académie de médecine ne vous le permet pas! Et si, comme le lui reprochait tout récemment M. Bué (3), si compétent en ces matières, elle a laissé mourir Jules Ferry pour n'avoir pas employé le magnétisme, nos diplômés répondront : Jules Ferry est mort selon le codex, personne n'a rien à réclamer ! Ce syndicat des *non diplômés* réussira-t-il, comme ses membres le croient, dans la lutte contre l'Académie ?

Hélas ! son intervention ne sera-t-elle pas une répétition de l'histoire du pot de terre contre le pot de fer?

Oui, le syndicat sera vaincu ; penser autrement serait s'illusionner.

Que faire alors, me dira-t-on ?

Faut-il abandonner la lutte? Oh non ! Il faut, coûte que coûte, que le droit et la vérité triomphent, car n'oublions pas que c'est le malheureux souffrant que nous défendons. La lutte ici devient un devoir.

Ce qu'il faut faire, *c'est conquérir, c'est amener le public à nous*, et, lorsque nous aurons son appui, *personne ne pourra nous résister*, car, ici comme ailleurs, le public est le maître : si seul il peut faire tomber les monopoles, seul aussi il a le pouvoir de faire supprimer les abus qui peuvent sortir des syndicats.

Pour une pareille conquête, il faut que le Temple du magnétisme et tout ce qui s'y rattache soit une maison de verre, afin de permettre à chacun de bien nous connaître ; la vérité ne craint pas la lumière.

Il faut que ce syndicat de non diplômés, uni à la ligue pour le libre exercice de la médecine, et, si l'entente est possible, avec l'aide du Bureau du Congrès de 1889, fonde une clinique ou un dispensaire, sous la direction non seulement de magnétiseurs sérieux et honnêtes, mais aussi de médecins partageant nos idées, qui, non seulement nous serviront de *boucliers* en attendant que la loi inique soit abrogée, mais seront chargés de faire le diagnostic des maladies.

Il est bien entendu que ce dispensaire ou cette clinique ne devra pas être le dispensaire d'un docteur ou d'un magnétiseur quelconque ou d'une école plutôt que d'une autre. *Le vrai et le bien sans parti pris*, tel devra être la devise de cette institution, d'où sortira une des plus grandes révolutions, vraiment humanitaire.

Tout devra donc se passer au grand jour; des procès-verbaux devront être tenus avec toute la rigueur exigible en pareil cas, et, lorsque les guérisons seront assez nombreuses et assez variées, et qu'une *école de magnétisme*, comme cela avait été voté à *l'unanimité* au Congrès de 1889, fonctionnera, nous pourrons alors parler haut et ferme, soit par un Congrès, soit par tout autre moyen de propagande. *Le public*, — puissance à laquelle rien ne résiste, — *sera avec nous*, car il aura les moyens pour nous apprécier; le Parlement cassera alors, sans se faire prier, ses lois anti libérales, anti humanitaires, puisque nous aurons démontré à tous, non seulement par des faits, mais aussi par notre sagesse, *que nous savons* et *que nous pouvons ;* sans cela nous continuerons à ressembler à des *agités* incapables de nous gouverner et par conséquent encore moins capables de gouverner, de guérir les autres.

J. BOUVÉRY.

(1) A propos des actes iniques des proscripteurs, nous ne saurions trop rappeler les réponses si justes, si logiques, que leur ont faites ceux qui précisément ont organisé scientifiquement l'application de l'hypnotisme, c'est-à dire leurs maitres en science : les Liébault, les Bernheim, les Liégeois, les Delbeuf, etc. Pour aujourd'hui, nous ne rappellerons que quelques lignes de M. Liégeois, que nous trouvons dans la grave revue philosophique de mars 1893 : « Si l'on invoque les abus possibles, je dirai qu'on peut abuser de tout et que cependant on ne peut tout proscrire. *Toute puissance donnée à l'homme peut être tournée au bien ou au mal :* ce n'est pas une raison pour entraver notre liberté ; c'en est une seulement pour punir le mauvais usage que nous en pouvons faire, quand il cause du dommage à autrui. Or, pour cela, le droit commun suffit à tout et concilie tout. »

« Bien plus, comment établira-t-on qu'un sujet a été hypnotisé (ou magnétisé) ? Ce sera presque toujours sur le rapport de médecins nommés experts par les tribunaux. Mais comment proclamer, ainsi que le fait le législateur, que les médecins qui n'ont pas étudié l'hypnotisme ou au moins qui n'en ont pas fait une pratique suffisante connaissent seuls l'hypnotisme mieux que personne ? » Il serait curieux de voir par exemple M. Delbeuf, dont la haute compétence ne se discute pas, poursuivi pour avoir pratiqué l'art d'hypnotiser !... C'est du reste ce qui ne tardera pas à arriver pour beaucoup de praticiens, car la proscription injuste amène toujours la révolte.

(2) Voir le *Journal du magnétisme*, ainsi que la *Chaîne magnétique*.

(3) Voir l'article ci-après : *la Mort de Jules Ferry*.

P. S. P. — D'après un grand nombre d'observations recueillies au bagne de Portland, il appert que les effets de la musique s'exercent par action réflexe sur les centres nerveux qui gouvernent le cours du sang. Des expériences des plus probantes ont démontré que la musique devra faire partie de la Thérapeutique (1). Une Société d'études vient de se former en Angleterre; le président, le révérend Harford, est un chanoine de Westminster; des médecins de grande valeur en font partie.

En France, pays de liberté! on se demande déjà quel pourrait bien être le moyen que devra employer le syndicat des médecins pour empêcher nos musiciens de mettre leur savoir au service des malades? Car il faut, comme de juste, approprier un genre de musique en raison des tempéraments. Nous ne voyons qu'un moyen pratique, c'est que *l'art musical* soit exclusivement réservé aux médecins..

Attendons-nous donc à voir bientôt un Charcot, un Péan, tenir le bâton de chef d'orchestre à l'Opéra, et notre *ami* Berillon battre de la grosse caisse aux Tuileries ou au Luxembourg...

Allons, les Daumier, les Forain vont avoir de quoi utiliser leur art de caricaturistes. J. B.

Médecins et Chirurgiens contemporains

Nous ne voulons pas rappeler ici les sévères critiques que des *médecins* n'ont pas craint de faire sur le manque de précision de la médecine et sur les maladresses et la rapacité de beaucoup de leurs confrères; critiques qu'on peut résumer par ces paroles de l'illustre Bichat : *La médecine n'est qu'un tissu de doctrines et de pratiques incohérentes et contradictoires.*

Nous reproduirons simplement ce que viennent d'écrire deux hommes bien connus dans le monde *qui sait* et qui de plus sont des amis de nos princes de la science médicale.

M. Léopold Lacour (*Evénement*, 9 avril), prenant précisément la défense du monopole de la médecine contre la Ligue du libre exercice de la médecine dont nous parlons plus haut, voulant être le plus vrai possible, ajoute ce qui suit : « Oh! je sais : les vieilles plaisanteries contre les médecins, et malheureusement elles *continuent* de se justifier par d'innombrables « *erreurs* » qui devraient mener leurs auteurs en assises ou leur coûter les plus sérieux dommages-intérêts.

Des docteurs célèbres, voire illustres, commettent par négligence, par infraction, des gaffes abominables; il leur arrive de tuer ou d'estropier pour la vie, comme aux plus minces, aux plus obscurs de leur confrères. C'est cependant le médecin de quartier et le médecin de campagne qui ont l'homicide ou l'estropiement le plus faciles; les spécialistes sont odieux surtout par leur rapacité. Le client leur est une proie; je ne surfais donc pas la gent dite guérisseuse. *J'en pense encore plus de mal que je n'en écrit ici.* Je connais des cas monstrueux, soit d'âpreté aux gains, soit d'imbécillité. »

Lorsqu'un avocat est obligé d'avouer de pareilles choses... sur son client, on est bien en droit de dire que la législation qui continuerait à protéger un pareil... gaillard deviendrait complice de ses fautes, pour ne pas dire de ses crimes!

Si nous passons à la *chirurgie*, qui aujourd'hui tente d'écraser la médecine, voici ce qu'en dit M. Emile Gauthier, dont on connait la compétence en ces matières :

« La chirurgie française ne recule jamais, » disaient déjà du temps de Dupuytren les grognards de la vivisection.

Pour savoir jusqu'où va cette frénésie du dépeçage, il faut entendre les virtuoses du scalpel deviser entre eux, dans les cénacles de leurs sanglantes affaires. En vérité, je vous le dis, toutes les savantes discussions de tous les congrès de chirurgie, y compris celui qui vient hier de clôturer sa session, se ramènent à la double question de savoir en combien de morceaux il est expédient de découper le *de cujas* et quel est, après découpage, le morceau qu'il vaut mieux rapporter dans le lit...

L'idéal, mal dissimulé, de la chirurgie militante *serait même de se substituer complètement à la médecine* et de fonder un régime où le charcutier, régnant et gouvernant sans partage, appliquerait indifféremment l'huile d'acier à toutes les infirmités et à toutes les déchéances.

Tant pis si le « sujet » en meurt! la seule chose importante dans le monde où l'on éventre, c'est d'éventrer selon les règles. Pourvu que le supplicié ne tourne pas l'œil sur l'étal même et sous le couteau, *all right!* Rien n'est compromis, et le boucher inscrit à sa statistique personnelle un triomphe de plus. Tant pis si, comme dans le cas de l'hysterectomie, cette statistique peut aboutir pour un seul chirurgien à *cinq* décès sur *onze* tentatives.

Tant pis si la victime paye de sa raison sa triste et précaire survie! Tant pis si elle demeure infirme! Tant pis si sa vie châtrée n'est plus désormais qu'un douloureux martyre! Tant pis si le *shok* opératoire détraque le système nerveux ou réveille les diathèses latentes au point qu'elle succombe un an — ou une heure — après! L'éventrement « en soi » n'en a pas moins été irréprochable. Le reste ne regarde pas Jack l'Eventreur, qui s'en lavera les mains, sauf à dire que l'éventré est mort... guéri.

Il n'en aura pas moins fait montre de crânerie, de décision et de dextérité; il n'en aura pas moins « épaté » la galerie et conquis, à la force du poignet, prestige et renom; il n'en aura pas moins, sauf la « bedide gomizion » aux « rabateurs » chargés de lever le gibier, gagné en deux heures la forte somme (2,000, 4,000, 10,000, 20,000 francs) que la thérapeutique conservatrice aurait mis au moins six mois à lui valoir...

Je ne nomme ni accuse personne... Ce que je dénonce, c'est l'état d'âme de la corporation, *c'est cette espèce d'obnubilation du sens moral et cet engourdissement de la pitié* que le métier engendre à la longue, et qui finit par faire qu'aux yeux des chirurgiens comme aux yeux des vieux magistrats usés, au pied de la lettre et sans figure, tout homme — toute femme surtout — est « un coupable ».

Je sais bien qu'ils coupent avec une sûreté d'œil, une légèreté de main, une élégance, une *maëstria* qui tient du prodige. Mais ce n'est point une excuse, et, pour ressembler à une œuvre d'art, *l'assassinat n'en est pas moins l'assassinat.*

Qu'en pensent messieurs les coupe-toujours et les défenseurs de leur monopole??

Nous ferons remarquer que, par une coïncidence curieuse, l'étude de M. Emile Gauthier, que nous ne pouvons pas malheureusement donner *in extenso* et qui a fait beaucoup de bruit dans le monde des « charcutiers », a paru en premier Paris, dans le *Figaro*, le même jour que l'étude de M. Léopold Lacour, laquelle aussi a été très remarquée. Cette coïncidence, dans des journaux tout à fait dissemblables, ne serait-elle pas le présage de l'effondrement prochain du plus criant des monopoles? Ah! si les *non diplomés* et les *médecins* qui

(1) Nous rappellerons une fois de plus qu'ici comme dans bien d'autres choses, les anciens connaissaient cette thérapeutique. Ici comme ailleurs ce n'est donc qu'une *résurrection*.

comprennent que la liberté, c'est le progrès, s'ils voulaient, dis-je, abdiquer leurs vieilles querelles, si de plus les magnétiseurs voulaient être moins personnels... et passer de l'empirisme à la science... comme on activerait l'effondrement ! Le voudra-t-on ?

J. B.

LA MORT DE M. JULES FERRY

Si je m'occupe ici de la mort de cet homme politique, ce n'est pas que j'aie l'intention de faire le panégyrique ou le procès des actes de sa vie : de la politique je n'ai cure, et la seule chose qui me passionne, c'est la philosophie des faits ! Voilà précisément ce que je veux tirer de cette mort, afin de montrer l'inanité des choses en général et l'inanité de la science médicale en particulier.

⁂

Voici en quels termes le *Figaro* fait le récit de l'événement : M. Jules Ferry revient du Sénat jeudi soir, à 7 h. 1/4 ; il se met à table et mange comme d'habitude ; puis, se sentant un peu fatigué, il renonce à une soirée à laquelle il était convié et se met au lit vers onze heures, après avoir causé et travaillé tout comme à l'ordinaire. Vers 1 h. 1/2 de la nuit, il est tout à coup en proie à une violente crise cardiaque ; on envoie chercher un médecin, puis deux ; ils accourent ; malgré leur présence, malgré leurs injections d'*éther*, de *caféine*, de *trinitrine*, les souffrances continuent jusqu'au matin avec une intensité extrême ; au lever du jour, un léger adoucissement se produit ; une consultation a lieu, mais les notabilités médicales appelées au secours du malade ne l'empêchent pas de souffrir de violente oppressions ; c'est à peine s'il peut prononcer quelques mots haletants, hachés par la brièveté du souffle, et la plus grande partie de la journée s'écoule en alternatives cruelles. Lorsque vers le soir, l'anxiété augmentant, on se décide à faire *une piqûre de morphine*, alors, dit le *Figaro*, le malade tombe dans un état comateux, et vers 6 h. 15 il expire presque sans souffrances, assis dans un fauteuil, entouré de tous les siens, littéralement affolés d'un coup du sort si imprévu et si cruel !

⁂

Ainsi voilà un homme dont l'existence était précieuse à bien des titres ; car non seulement tout un parti politique escomptait d'avance en lui ses plus chères espérances, mais de nombreux amis, des partisans dévoués, une famille aimante, l'enveloppaient de leur vive et profonde sympathie ! soudain la maladie vient, cette maladie redoutable, qu'engendrent aussi bien l'amour et la haine, la joie et le chagrin, la *cardio-sclérose*, dont la griffe de fer serre et comprime le cœur ; elle vient frapper le grand homme à son foyer, à l'apogée de son triomphe, au milieu de ses succès politiques et de ses affections ; l'illustre politicien se débat pendant vingt-quatre heures ; son cerveau puissant cherche en vain à mater son cœur blessé ; il lutte, dit-on, *avec une énergie farouche*, comme s'il voulait défier le sort qui l'étreint ; et son entourage tout entier — amis, famille, médecins — assiste à cette lutte homérique, inconscient, muet, désarmé, comme foudroyé par la grandeur du désastre.

Personne ne trouve un moyen de favoriser cette tentative de réaction qu'essaie la nature agreste du patient, personne ne vient à son aide ; le seul *viatique* que la science médicale, appelée en hâte, lui apporte, c'est une injection *d'éter*, *une piqûre* de *morphine*, c'est-à-dire des *poisons vitaux*. des anesthésiques, qui, achevant de tuer toutes les velléités de *réaction vitale*, plongent définitivement le malade dans cet état comateux, précurseur de la mort, dans lequel il s'éteindra au bout de quelques minutes.

Voilà tout ce que l'amour des siens, tout ce que la science officielle ont pu trouver pour sauver une existence si précieuse : au lieu d'un *élément de vie*, c'est un *élément de mort* qu'on lui apporte !

Et cependant il y avait quelque chose de mieux à faire, quelque chose de très simple, de si simple, que vraiment, quand on le sait, on ne peut s'empêcher d'être profondément navré en songeant que personne de l'entourage, — amis, parents, serviteurs ou médecins, — n'a eu l'idée de le tenter : *Il suffisait de faire des insufflations chaudes à la base du cœur !*

Ce secours venant du plus humble, du plus ignorant, mais du plus dévoué, l'eût peut-être sauvé !

⁂

Je vois d'ici les doctes médecins qui ont assisté l'illustre malade se gausser agréablement de ma naïve affirmation et lever les épaules avec dédain : « Quoi ? *un remède de bonne femme !* Quelque *sortilège magnétique !* Allons donc ! ce sont choses peu dignes de la science !... » — Mon Dieu oui, j'en conviens, *l'insufflation magnétique* est quelque peu moins *scientifique*, en effet, que votre *éther*, votre *caféine*, votre *morphine*, voire même *la trinitrine* ; mais elle a sur ces spécifiques de laboratoire l'incontestable avantage, que lui donne la Nature, de faire cesser les spasmes et de dissiper les constrictions en réveillant les fonctions au lieu de les annihiler.

Que nos très illustres Maîtres nous permettent de leur citer un fait récent, bien fait, par son caractère suggestif, pour exercer leur sagacité. Il s'agit précisément de la femme de l'un de leurs confrères. Dans les premiers jours de février, je recevais d'un médecin de mes amis le petit mot suivant. « Ma pauvre femme est *bien* malade, et j'avoue que si vous arrivez, non pas à la guérir, *ce qui me paraît impossible*, mais seulement à la soulager et à lui permettre de vivre, vous accomplirez à mes yeux *la moitié d'un miracle.* »

Cette dame, âgée de 58 ans environ, avait, en effet, depuis plusieurs années, une grave affection du cœur qu'on appelle vulgairement une *angine de poitrine*, et les choses s'étaient si sérieusement compliquées dans les dernières semaines par un état œdémateux de l'abdomen et des jambes, que la respiration, devenue fort difficile, empêchait la malade de s'étendre ; elle passait jours et nuits dans un fauteuil, haletante, anxieuse, toutes ses fonctions troublées, sans sommeil, ne se nourrissant plus, incapable de faire un mou-

vement et semblant prête à rendre à chaque instant le dernier soupir.

En quelques séances, les insufflations eurent raison de cet état de paroxysme suprême qui menaçait la vie ; un dégagement immédiat se fit; l'abdomen se détendit, la respiration redevint presque normale; et, si aujourd'hui la malade n'est pas complètement guérie, on peut tout au moins affirmer que tout danger est conjuré et qu'elle est en excellente voie : les fonctions régularisées ont ramené l'appétit et le sommeil, et, ce qui est capital, elle dort, et elle dort chaque nuit étendue dans son lit; on peut donc, sans exagérer, dire que la *moitié du miracle* demandé par mon ami le Docteur est accomplie.

Mais ce n'est pas là un fait isolé, comme on pourrait le croire. Cent autres cas, non moins typiques, pourraient être cités ; pour mon compte, j'ai pu bien souvent constater par moi-même le merveilleux effet des insufflations, et j'ai eu la joie de vaincre de *grands* maux par ce *petit* moyen.

Les exemples pullulent dans les *Annales magnétiques*. J'en ai cité deux particulièrement dramatiques dans le *Manuel technique* que j'ai publié dernièrement; ces deux cas, qui ont pour héros une princesse de Ligne et M. le docteur Desprez, sont historiques, et rien n'est plus émouvant que le récit de ces *quasi-résurrections* opérées par le souffle.

***

C'est que le souffle porte avec lui la vie et la retient quand elle menace de s'échapper; qu'on le sache bien, il n'est pas de plus sûr moyen de réveiller les fonctions endormies, de supprimer toutes les obstructions, de faire cesser tous les spasmes. C'est un moyen à la portée de tous ! En aucun cas il ne peut nuire ! Pourquoi ne pas l'employer ? Est-ce parce que le procédé n'est pas *classique ?*

Ah ! lorsqu'il s'agit de la vie d'un de nos semblables, de la vie d'un être qui nous est cher, et que la médecine désarmée ne peut répondre à notre affolement et à notre grande douleur en apportant un soulagement à notre cher malade, pourquoi avoir au cœur des scrupules ou des mépris ?

Rappelons-nous cette parole altruiste du poète :

Nihil Humani a me alienum puto !

Je ne dois rien ignorer ou méconnaitre de ce qui touche à l'Humanité !

A. BUÉ.

DE LA VIVISECTION (1)

LES DÉCOUVERTES DE PASTEUR ; INCERTITUDE SUR LEUR VALEUR

(Suite)

« Plusieurs de nos collègues, ayant écrit à M. Pasteur que « la vaccination charbonneuse faisait périr un grand nombre d'animaux », voici quelle fut sa réponse :

« Le flacon renfermant mon vaccin devrait être constamment fermé, et en vaccinant vous le laissez peut-être un peu ouvert, de sorte que le contact de l'air transforme son contenu, qui de vaccinal devient septique. »

« Ce qui veut dire en bon français que les bactéridies charbonneuses atténuées se transforment en bactéridies septiques non atténuées, puisqu'elles causent la mort.

« Comme nous l'avons déjà dit, tout être organisé reproduit un être semblable à lui ; à plus forte raison, un être d'une espèce ne peut se transformer en un être d'une autre espèce.

« Voici quelques-unes de ses réponses à nos collègues :

« Mon vaccin se sera *éventé* et aura causé la mort des moutons dont vous me parlez, disait-il à l'un, tandis qu'à un autre il écrivait : « Dans mon laboratoire, on se sera trompé de vaccin !!! »

De pareilles réponses devraient donner à réfléchir aux agriculteurs qui se livrent à l'élevage des animaux, car, s'ils vaccinent tout un troupeau avec du vaccin *éventé*, il périra ; ensuite, si on se trompe dans le laboratoire fabriquant le vaccin, est-ce que le vendeur ne doit pas être responsable d'une erreur qui peut causer à l'agriculture des pertes énormes? Nous n'insisterons pas sur ce sujet, bien qu'il ait une grande importance, parce qu'ici nous n'avons à nous occuper que de la question scientifique ; et nous terminerons cette citation de M. Paul Boullier par les quelques lignes suivantes, qui nous paraissent topiques : « Ce qui prouve que M. Pasteur n'a lui-même aucune confiance dans ses découvertes, c'est qu'il eut l'audace de dire à la Société centrale de médecine vétérinaire de Paris que « les vétérinaires ne devraient pas vacciner des animaux sans les avoir préalablement assurés contre la mortalité » !

Il semble qu'après cela, il n'y a rien à ajouter, car dire : « Mon vaccin est très bon, mais enfin il peut ne rien valoir, et pour plus de sécurité, afin de ne point perdre votre argent, faites assurer les animaux avant de les vacciner ». ce raisonnement tendrait à prouver que Jean Ralph du *Charivari* (1) a bien raison quand dans un article humoristique il montre le peu de confiance que M. Pasteur a dans sa méthode; il y dit que les encenseurs du savant forment un véritable troupeau : « Je ne demande pas mieux, ajoute-t-il, que d'être du troupeau de M. Pasteur ; je suis prêt à joindre ma voix aux vivats ; cependant, je ne saurais m'empêcher de faire une petite remarque :

« M. Pasteur déclare avoir trouvé le remède contre la rage. On lui amène un enragé. Il refuse de le traiter en avouant qu'il n'est pas encore assez sûr de son fait. — Et d'un.

« Le même savant, l'année dernière, menait grand tapage de ses découvertes sur le microbe du choléra, donnant des formules, ayant l'air de régenter la maladie et regrettant que l'Égypte fût si loin, sans quoi il se serait précipité sur ce champ d'observations.

« Le choléra éclate aujourd'hui à Toulon : c'est à sa portée.

« M. Pasteur fait le mort. Il n'est plus question de lui, de sa doctrine, ni de ses microbes, ni de ses inoculations, ni de ses prétentions. — Et de deux !

« Je confesse qu'au troisième coup, je me permettrai de prendre cet illustre pensionné pour un mystificateur ! »

Depuis lors, il en est survenu, des troisièmes coups, des quatrièmes et des cinquièmes, etc. Bref, on ne les compte plus. Par exemple, il y a eu une mission Pasteur envoyée en Égypte; mais Pasteur n'y était point, et l'un de ses élèves, le Dr Thuillier, y mourut à sa place.

Diverses personnes ont offert à M. Pasteur, et cela publiquement, de se faire mordre par un chien enragé, qu'elles se soigneraient comme elles l'entendraient, et que lui, M. Pasteur, s'inoculerait tout bonnement son virus anti-rabique, qu'il dit être aujourd'hui si bon pour tout le monde, mais qu'il ne peut consommer lui-même, parce

(1) Voir les nos 47 à 55 du Journal.

(1) Reproduit dans la *France* du 1er juillet 1884.

que l'un de ses disciples, M. Granger, l'en empêche; nous rapportons ce fait plus loin, où le lecteur le trouvera développé tout au long.

Ici, nous résumant en ce qui concerne les découvertes pastoriennes, nous dirons que leur valeur est tout à fait incertaine, tellement incertaine que le grand savant n'y croit pas, n'a pas une foi assez robuste pour tenter des essais qu'on lui a proposés de divers côtés; bien différent en cela du Dr Bochefontaine, dont tout le monde savant connaît la courageuse expérience pratiquée sur lui-même.

Pour prouver la non-contagiosité des produits cholériques qui contiennent le bacille-virgule, le brave docteur ingéra dans son estomac, sous forme de pilules, des produits cholériques dangereux et, non content de cette ingestion, il se les inocula encore sous la peau du bras, ce qui était moins répugnant, et n'en mourut pas.

Voilà un argument *ad hominem*, une démonstration en bonne et due forme et qui coupe court à toutes les discussions. Bochefontaine, on le voit, était un vrai savant, qui avait non seulement le courage de ses opinions, mais qui était assuré encore du fait scientifique qu'il avançait.

Il est bien fâcheux pour M. Pasteur qu'il n'ait pas suivi ce noble exemple; c'était le seul moyen de prouver à ses contradicteurs le bien fondé de sa méthode et la sécurité complète qu'elle peut présenter.

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

CORRESPONDANCE

Paris, 18 avril 1893.

MON CHER AUZANNEAU,

Je viens de lire votre beau discours prononcé au Père-Lachaise.

A tort ou à raison, je me crois visé par le passage concernant l'*abstention, la désertion de certains combattants.*

Mon cher ami, permettez-moi de vous dire que vous vous méprenez sur mon *silence*. Si, en effet, je me suis retiré des militants du spiritisme, c'est :

1° Que la lutte pour l'existence a parfois des exigences bien pénibles;

2° Que le courant qui s'accentue de plus en plus dans l'orientation que la plupart de nos amis entendent donner au spiritisme est trop contraire aux principes qui doivent découler, selon moi, de notre belle cause toute de science, de liberté, de justice et de fraternité.

Lorsque j'ai pris l'initiative de la *Fédération*, j'espérais une fois de plus, comme au Congrès de 1889, que l'on m'a tant reproché, enrayer le sectarisme, l'individualisme, en créant une vaste association où individus, sociétés, écoles, tous ceux qui croient à l'âme et à sa survivance, *basée* sur la *science expérimentale*, auraient pu, tout en conservant *liberté* et *autonomie*, se tendre la main pour lutter contre le matérialisme néantiste, et aussi pour s'instruire mutuellement; car, hélas! nous avons, *tous sans exception*, non seulement beaucoup à apprendre, mais aussi pas mal à désapprendre.

De ce Temple tout moral, de ces relations fraternelles, il en serait sorti une impulsion irrésistible, un *plan*, comme le demande Metzger, soit au point de vue des incarnés pour « *fonder*, ainsi que le dit De Reyle, l'*édifice social* de l'avenir », soit pour établir définitivement des moyens de relations avec le monde extra-terrestre, ce qui aurait profité aux deux mondes.

On a cru voir dans cette largeur de vue — comme vous le savez, vous qui m'avez défendu — toutes sortes de plans machiavéliques.

J'ai eu un instant la *naïveté* de prouver l'inanité de pareilles accusations; mais, voyant que j'étais abandonné par quelques amis qui craignaient une scission, j'ai cru sage, non de « déserter », mais simplement de prendre un *congé... illimité*, afin d'éviter des querelles de « famille » qui auraient fait la joie de nos adversaires.

Hélas! quelle désillusion nous offrons à ceux qui savent entendre et voir! Regardez nos journaux : la division, la guerre est partout! Visitez les groupes, vous y trouverez dans la plupart l'empirisme, la crédulité, parfois même l'aberration.

Est-ce à dire qu'il n'y a que chez nous que le mal existe? Non, car nous constatons cette dislocation chez tous les spiritualistes : occultistes, ésotéristes, magnétistes, etc. Chacun récolte le fruit de son *individualisme* : « Hors de nous point de salut. » Si nous continuons dans cette triste voie, nous serons indignes de nous donner comme porte-étendard du progrès et de la fraternité, et de plus nous mériterons les critiques les plus sévères.

J'ai eu le regret, comme je l'ai écrit à De Faget, de n'avoir pu aller avec tout nos amis, le 31 mars, au Père-Lachaise, saluer la grande et vénérée mémoire d'Allan Kardec.

J'y aurais, comme d'habitude, formulé un *Vœu* : celui de la JUSTICE à rendre à ceux qui ont précédé Allan Kardec, à ceux qui nous ont aidés, depuis lors, à déblayer la voie de la « Psychologie », du « Spiritualisme expérimental », du « Modern spiritualist » ou du « Spiritisme », etc., le mot importe peu, pourvu qu'il *unisse*, comme vient de nous le démontrer l'Amérique, *berceau du spiritisme*, par son *Congrès universel de science psychique* qui va se tenir à Chicago, où nous relevons les noms de : Flammarion, Crookes, Wallace, Torres de Salanot, Maria Dominique, J. Sales, Volpi, Hoffman, etc., qu'on n'accusera pas, je l'espère, de machiavélisme! (1) Qu'on le veuille ou non, le mot « spiritisme » n'est qu'un mot de *convention* qu'Allan Kardec a cru bon de donner à la science du *Spiritualisme expérimental*, qui est vieille comme le monde, et dont Allan Kardec a été un des *derniers* en même temps qu'un des *meilleurs* ouvriers. L'histoire est là, et rien ne prévaudra contre elle. Oui, oui, conservons le mot « spiritisme », mais ne l'imposons pas lorsque nous voulons *unir*, *réunir* tous nos frères en spiritualisme *expérimental*.

Devant le dolmen d'Allan Kardec, j'aurais dit bien haut : Mes chers amis, ne nous séparons pas avant d'envoyer un souvenir à tous les ouvriers, à tous les pionniers, à tous les messies qui, avant ou après Allan Kardec, ont aidé l'humanité à ouvrir, à aplanir la voie de la *science de l'âme*. La liste, vous le savez, en est longue. En attendant ce livre d'or impartial, je citerai quelques noms du XIXe siècle. Honneur aux Saint-Martin, aux Fabre d'Olivet, aux De Puységur, aux Mesmer, aux Ch. Bonnet, aux Ballanche, aux Jean Renaud, aux Pierrard, aux Pezzani, aux Eliphas Lévy, aux Edmonds, aux J. Davis, aux Owen, aux Robert Hare, aux Zoelner, etc., etc.. Tous, tous, quoi

(1) L'ouverture du Congrès des sciences psychiques est fixée au lundi 21 août. Le directeur de l'Exposition fournira de grandes salles d'audience et de réunions. Pour la première fois comme le fait fort justement remarquer le savant et dévoué président du Congrès, M. le professeur Elliot Cowes, les phénomènes d'ordre psychique seront donc reconnus *officiellement par un gouvernement*, comme méritant de rentrer dans le cadre des études scientifiques.

Ce Congrès, où vont se trouver la plupart des savants du monde entier qui s'occupent de la *science de l'âme*, marquera dans l'histoire de la *psychologie contemporaine*.

Nous nous souvenons que, le 31 mars 1892, nous demandions en l'honneur d'Allan Kardec qu'on fasse abstraction de nos petites personnalités pour s'entendre afin de faire représenter officiellement à ce Congrès le plus possible des écoles qui se sont donné la main en 1889, et si l'accord ne pouvait pas se faire on aurait au moins représenté l'école Kardéciste française.

Hélas! le *silence* le plus complet a été le seul effort que nous ayons fait pour y faire flotter le drapeau que nous prétendons défendre et montrer à tous.

qu'on en puisse dire, sont *frères* d'Allan Kardec, dans la grande famille de la *Révélation*.

Honneur et merci à tous pour leurs efforts en vue de faire briller la lumière dont l'humanité a tant besoin. Les moyens étaient divers, mais le but était le même ; demandons qu'ils s'unissent à leur *frère* Allan Kardec, pour nous faciliter la continuation de leur œuvre, qui est loin d'être finie et à laquelle ils avaient voué leur vie. Prions-les de nous aider à nous débarrasser des *scories* qui fatalement s'y trouvent, afin de rendre cette œuvre vraiment digne de leur glorieuse mémoire.

Souhaitons qu'au 31 mars 1894, nous puissions leur offrir non de belles paroles, ce dont ils se soucient fort peu, mais quelques travaux à la hauteur de leur mérite et de leur dévouement.

Amitié. J. Bouvéry.

P.-S. — Mon cher ami, à ceux qui persisteraient, par exemple à vouloir soutenir que tout est *parfait* dans les œuvres d'Allan Kardec, je montrerai ce qu'a dit le *maître* sur le progrès incessant des hommes et des choses.

En attendant, je leur rappellerai ses paroles tirées de la *Genèse*, qui est comme vous le savez un ouvrage de *progrès*, comparativement aux ouvrages précédents :

« Ce qui caractérise la révélation spirite, c'est que la source en est divine, que l'initiation appartient aux esprits et que l'*élaboration* est *le fait du travail de l'homme*. »

Vous savez comme moi que les esprits ont leur libre arbitre et conséquemment leurs faiblesses, et que ce *qu'élabore l'homme* est passible d'erreur, vu l'ignorance de l'homme, qui n'a jamais qu'un savoir relatif.

J. B.

CURIEUX FAIT DE TÉLÉPATHIE

Je viens aujourd'hui vous entretenir d'un fait curieux de télépathie, ou autrement d'une *communication psychique auditive*, qui a eu lieu à Aniane (Hérault) le dimanche 12 juin 1892, dans la famille de M. Durand, marchand-tailleur, adjoint au maire, famille avantageusement connue dans cette ville, où elle jouit de l'estime de tout le monde.

Ce jour-là, Mme Durand, en l'absence de son mari, se trouvait avec sa belle-sœur dans le magasin sis au rez-de-chaussée, et était occupée à servir trois personnes, quand, tout à coup, elle entendit ces cris déchirants et pleins d'angoisse : *Aïe ! ma mère !* qui paraissaient arrachés d'une poitrine vivante, autant par la douleur que par l'effroi, portés subitement à leur paroxysme. Mme Durand reconnut de suite, à ne pas s'y tromper (le cœur d'une mère peut-il se tromper ?), la voix de sa fille Madeleine, âgée de douze ans. Bouleversée par ces cris, et pressentant quelque malheur au sujet de sa fille, elle se dirigea aussitôt au bas de l'escalier conduisant à la chambre du premier, d'où les cris paraissaient venir, et l'appela : « Madeleine ! Madeleine ! ».

Je crois nécessaire de faire remarquer que Mme Durand avait, quelques instants auparavant, laissé sa fille dans la chambre, où elle la croyait encore, au moment où elle avait perçu son appel déchirant. Mais la pauvre mère ne reçut pas de réponse de la petite, par la raison bien simple que cette dernière venait de sortir depuis fort peu de temps, circonstance qu'elle ignorait absolument et que lui apprirent alors les personnes présentes, en lui disant : « Madame !... votre fille !... mais nous l'avons vue, il y a un instant : elle a traversé le magasin et est sortie dans la rue. » A ces mots, Mme Durand, encore plus inquiète, et l'esprit toujours hanté par un noir pressentiment, pria sa belle-sœur d'aller à la recherche de son enfant, ce que s'empressa de faire sa parente.

Suivons maintenant Madeleine, et voyons ce qui lui était advenu. La petite, en effet (à l'insu de sa mère, très affairée, comme nous l'avons vu), était sortie, sa corde à la main, pour aller jouer dans le quartier. Elle s'était dirigée vers la mairie, située à 150 mètres environ de la maison de ses parents, dans la même rue et du même côté. Dans le vestibule de la mairie, où elle était entrée, se trouve, fixée au plafond, une longue tige de fer terminée par un crochet servant à suspendre la balance de la ville. La petite (manière de jouer) ! eut l'idée de passer sa corde, qu'elle avait préalablement nouée, autour du crochet de fer. Cela fait, elle y engagea son pied, comme dans un étrier, après s'être emparée, des deux mains, de la tige de fer. Alors, ainsi suspendue dans l'espace, elle se balança de son mieux, à cœur joie !... de plus en plus fort !... prenant un visible plaisir à ces sortes d'élancements frémissants, qui devaient paraître à la naïve enfant autant de petits vols d'oiseaux. Mais, ô cruelle surprise ! ô dure fatalité ! et comme le plaisir ici-bas est proche du malheur !... voilà que... ! dans un de ces élancements joyeux où la fillette semblait avoir mis tout son entrain, le poids du corps, doublé de l'effort accompli et de la vitesse acquise, entraîna lourdement, et en un clin-d'œil, le bras de l'enfant, tout le long de la tige (cette dernière servant de glissoir à la main), et au même instant le bras se trouva embroché par le crochet de fer, qui rompant les chairs, déchirant les vaisseaux, mettant l'os à nu !. . produisit une horrible blessure, par où le sang jaillissait à flots. *Aïe ! ma mère !* tel fut le cri que poussa la pauvre enfant, à cet instant suprême de douleur et d'effroi, cri qui alla droit à l'esprit de la mère, dont le cœur, obéissant à l'amour maternel — ô sublime amour ! — battait toujours à l'unisson du cœur de sa fille chérie... fût-elle près !... fût-elle loin d'elle !... toujours ! !

Je ne vous dépeindrai pas la douleur de Mme Durand lorsque sa belle-sœur lui amena sa petite dans un si lamentable état ; mais, grâce aux soins empressés d'un de mes confrères, M. le docteur R..., d'Aniane, tout fut, « comme on dit », remis en place, et, au bout de quelques semaines, la petite avait repris l'usage de son bras.

Vers la fin du mois de décembre 1892 (six mois environ après l'accident), m'étant rendu à Aniane, je vis, pour la première fois, Mlle Madeleine Durand, chez ses parents, qui, m'ayant raconté l'histoire de l'accident, avec la circonstance mystérieuse, pour nous *psychique*, qui l'a accompagné, me montrèrent le bras de leur fillette. Je constatai alors, dans la région du tiers inférieur du bras droit, et s'étendant jusqu'au pli du coude, une large cicatrice, en forme de fer à cheval, marque indélébile de la blessure.

Ce fait, que je viens de vous raconter dans tous ses détails, encore sous l'impression du fidèle récit que m'en ont fait le père et la mère de la jeune fille, m'a conduit à faire les réflexions suivantes, et à tirer une conclusion, que je crois logique et conforme à la vérité, laquelle doit toujours être le but de nos investigations. — Vu la distance qui sépare la mairie de la maison de M. Durand, vu, d'autre part, le lieu où s'est produit l'accident, c'est-à-dire *l'intérieur même* de la mairie, on ne peut supposer que Mme Durand, d'ailleurs très occupée en ce moment, ait entendu de ses propres oreilles le cri de son enfant, qu'auraient pu également entendre les personnes qui se trouvaient avec elle au magasin. Pourtant, il y a eu communication réelle, le fait est indéniable, et on ne peut songer, dans le cas présent, à une hallucination, sinon, autant vaudrait confondre les vessies avec les lanternes. Cette communication *auditive*, prompte comme l'éclair, qui a eu lieu entre la mère et la fille, est donc évidemment psychique, c'est-à-dire, d'*esprit à esprit*, ce en plein état de veille.

Ces communications, plus fréquentes qu'on ne le croit à l'état de veille, le sont plus encore à l'état de sommeil, parce que l'esprit, dans ce dernier cas, n'étant pas soumis par les sens, ni distrait par les bruits et les choses extérieures, a plus de liberté et, partant, plus de lucidité pour voir, pour entendre et pour comprendre les choses spirituelles, soit psychiques, qui ont trait directement à l'âme ou « esprit », et n'ont pas besoin pour se produire du concours des choses matérielles ni du secours des organes humains.

Mais comment s'opèrent alors, entre incarnés, ces communications d'ordre psychologique ? Le spiritisme est là pour nous donner la clef de ce mystère et de bien d'autres, concernant l'existence et l'essence des esprits, leurs divers modes de communications entre eux, soit à l'état d'incarnation, soit à celui de désincarnation, les conditions les plus propres, à leurs communications, les lois de sympathie ou d'antipathie présidant à l'attraction ou à la répulsion des esprits, etc. Les matérialistes, eux, nieront, tout simplement, cet ordre de phénomènes, pour ne pas les avoir à discuter. D'autres, plus avisés, ou du moins voulant poser en savants, vous répondront que ces derniers sont le résultat, ou plutôt *la résultante* de vibrations nerveuses, se transmettant de proche en proche par l'intermédiaire des ondes aériennes, etc.

D'autres encore, jouant sur les mots, vous parleront de pressentiments, d'illusions, d'hallucinations, et voudront vous faire passer

la personne (ou le « sujet »), pour une visionnaire... quelque hystérique, sans doute! ou bien quelque pauvre songe-creux, digne (toujours suivant eux) d'habiter aux Petites-Maisons ou à Charenton. Allons donc! Messieurs de la matière! un peu plus de *bon esprit* et pas tant de vaines paroles! Les pauvres insensés, les pauvres aveugles, ne sont pas ceux que vous pensez, mais bien vous-mêmes, qui refusez la LUMIÈRE, FLAMBEAU DE LA VÉRITÉ! vous qui vous efforcez à la couvrir sous le boisseau! Mais un jour viendra, où sa lumière sera tellement vive, qu'elle incendiera votre misérable boisseau, et vous avec!... Alors, de détracteurs systématiques que vous êtes, vous deviendrez, par la force des choses, et peut-être malgré vous, partisans de la vérité, votre amour-propre de pseudo-savant dût-il en souffrir, et l'échaffaudage d'erreurs, de vieilles routines et de sots préjugés, que vous aviez élevé si... misérablement, dût-il s'écrouler à vos pieds comme un château de cartes. Alors, nouveaux convertis, vous me rappellerez nos bons paysans de nos foires, qui primitivement n'ont ajouté foi à l'électricité qu'après en avoir ressenti, à bon escient, les vives commotions, pour eux le meilleur argument de conviction. Vous me ferez alors également souvenir de ces bonnes gens, vos anciens compagnons, qui ne se sont ralliés au spiritisme qu'après avoir assisté à un grand nombre d'expériences ou de manifestations psychiques, et qui, heureux mortels, maintenant prennent pour la réalité ce qu'ils prenaient jadis (ou plutôt rejetaient) comme des chimères. Au moins sont-ils sincères, ces derniers! et nous autres, Spirites, sommes-nous toujours prêts à ouvrir nos rangs à tous les hommes de foi et de bonne volonté, de quelques côtés qu'ils viennent.

Maintenant, loin de renoncer à la lutte, qui est une des nécessités de la vie présente, en attendant la paix et le bonheur qui doivent, un jour, nous trouver tous unis, vainqueurs et vaincus, je reviens à nos moutons, c'est-à-dire les matérialistes. Qu'ai-je écrit?... « *Nos mout*... oh non!... il y a erreur! mes amis, lisez nos: « *loups* » et poursuivons ensemble! Là bon!... arrêtons-nous maintenant un peu sur leur fameuse théorie des vibrations nerveuses, que nous trouvons aussi dans leur méthode d'explications des phénomènes des tables tournantes et parlantes, de la médiumnité et du somnambulisme lucide, etc. C'est d'ailleurs de la sorte qu'ils interprètent ordinairement tout ce qu'ils nient, ou à peu près, ou ce qu'ils ne comprennent pas, et tout cela, *pa ta ti! pa ta ta!* étant pour eux, quasi, la même chose, ils vous mettent des vibrations partout, manière comme une autre de se tirer d'embarras. Quels beaux musiciens!... pas vrai? Quels passionnés de l'acoustique! donc! Tout vibrera bientôt avec eux. Eh bien! soit!... mais, est-ce une contagion...? et ces vibrations... nerveuses (?) ne seraient-elles que des infiniment petits, sortes de *microbes psychophysiques*? (Hein? quel nom barbare?) Allons donc, ce serait le comble du microbisme, et dussé-je, en ce cas ne pas être partisan de la méthode de notre illustre Pasteur... « le Prince Microbicide » je reviens à nos vibrations nerveuses et je me place résolument sur le terrain ou plutôt dans la sphère même vibratoire, afin de mieux étudier les dites vibrations, et, si ma lyre vient, ô prodige! à vibrer, à son tour, comme celle d'Orphée aux enfers (!) que cela soit uniquement pour charmer mes Frères et Sœurs en humanité, et faire luire à leurs yeux la vérité dans toute sa beauté?

Puisque les vibrations existent, nous nous demandons pourquoi tant de variétés dans leurs conséquences? Pourquoi sont-elles si impuissantes là-bas? Pourquoi l'âge, le sexe, le caractère, les croyances mêmes des individus chez qui se produisent ces phénomènes influent-ils sur les résultats? Encore faut-il, si on attribue la cause des dits phénomènes aux vibrations, les supposer à l'unisson ou tout au moins en rapports harmoniques. Comment, et par quel lien mystérieux s'établissent ces rapports? Il y a là, vous en conviendrez, une série d'études purement psychologiques auxquelles ne saurait servir la précision des instruments de tous les conservatoires et observatoires du monde, et auxquelles serviraient encore moins les pseudo-lumières des « Messieurs de la matière », qui, au lieu de jeter un jour favorable sur ces hautes questions, semblent, au contraire, prendre à tâche d'augmenter les ténèbres, et, pareils au singe de la fable, se munissent, il est vrai, d'une lanterne, mais si sourde.. si sourde!... et de chandelle, point!!... Et nous sommes, me direz-vous, dans le siècle du progrès, de la vapeur et de l'électricité? D'accord avec vous sur ce point, mes amis, mais (*il y a un mais?*) si les sciences ont progressé, et si de nobles et généreuses idées se sont développées et ont fructifié dans une grande masse d'hommes, combien, hélas! j'en vois d'autres qui vivent dans l'obscurantisme, le septicisme ou la négation de parti pris, et qui deviennent des prisonniers inconscients ou bien volontaires de la science officielle, vaste cachot dont ils ont fermé les portes sur eux-mêmes.

Pour nous, Spirites, qui avons une mission à remplir sur cette terre, courage! haut les cœurs! car Dieu assiste ceux qui travaillent à la recherche de la vérité.

Qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui heurte, dit saint Mathieu dans son évangile.

Et nous trouvons dans le livre des Proverbes de Salomon (ch. XX. v. 27) cette belle pensée: *L'esprit de l'homme est une lampe divine: elle sonde jusqu'aux choses les plus profondes.* Courage donc. Spirites, mes frères, en avant donc, toujours en avant *pro Veritate!*

Dr GASTON DE MESSIMY.
Médecin à Puéchabon (Hérault).

Puéchabon, le 6 avril 1893.

A Mlle K.-P. ROSA. *Lyon, Dompteuse du Sphynx.*

MOT CARRÉ

Un? Prénom féminin, charmant, délicieux!
Deux? Ville, assurément, de la belle Algérie.
Gardez mon *Trois*, Français! pour sauver la patrie.
Cherchez *Quatre* parmi les habitants des cieux.

Dr GASTON DE M......

Puéchabon (Hérault) 7 avril.

Au jeune ARMAND, *âgé de onze ans* (*Lyon*), *vainqueur, du Sphynx.*

A imable enfant, devin de mon double acrostiche,
R eçois, comme parure, une barbe postiche,
M ets-la sous ton menton, tiens! prends-moi ce gibus,
A juste-toi dans l'œil ce carreau, bien! Gugus'
N 'oublie pas tes gants... bon! ta toilette est faite!
D e ton Sphynx, maintenant, constate *la Défaite!...*

Dr GASTON DE M......

Puéchabon (Hérault), 7 avril 1893.

LE CŒUR

Une nouvelle revue spiritualiste vient de paraître (1). Elle a pour titre *le Cœur*: son rédacteur en chef est M. Jules Bois, bien connu dans le monde littéraire, ainsi que dans le monde qui étudie l'ésotérisme, le spiritualisme expérimental. Si nous en jugeons d'après le passé de son rédacteur en chef, ainsi que par quelques passages du premier numéro, qui vient de paraître, *le Cœur* combattra pour la plupart de nos idées philosophiques et scientifiques. Ceux qui aiment l'art et la littérature trouveront largement de quoi satisfaire leur goût, par les comptes rendus qui y seront donnés sur tout ce qui paraîtra d'intéressant en libraire. Un compte rendu sera fait des expositions de peinture et de sculpture, ainsi que de tout ce qui touchera à l'art musical.

Dans chaque numéro, il sera donné un encartage très soigné: soit la reproduction d'une œuvre d'art, soit un morceau de musique. Le premier numéro contient la reproduction photographique du tableau de M. Antoine de La Rochefoucauld: *la Bonne Déesse Isis initie le Berger*, qui a été très remarqué à l'Exposition des Indépendants.

Bonne chance à ce nouveau compagnon d'armes contre le matérialisme néantiste.

J. B.

(1) Prix: Paris et départements, six mois, 3 fr. 50; Etranger (Union postale), 5 fr. Bureau et administration: 20, rue Chaptal, Paris.

Le Gerant: L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 60 | 10 Centimes | 16-31 MAI 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

SOCIÉTÉ FRATERNELLE

En vertu de la décision prise par le comité dans sa réunion extraordinaire du 3 mai et sur la demande conforme d'un certain nombre de sociétaires, les séances d'étude et d'expérimentation de la *Société Fraternelle* auront lieu le LUNDI de chaque semaine pendant les mois de mai, juin, juillet, août et septembre.

La salle sera ouverte à 8 heures et la séance commencera à 8 heures 1/2 précises.

Les membres de la Société Fraternelle et du Groupe les Indépendants, les abonnés du journal et les invités sont priés d'être exacts lorsqu'ils voudront y assister, pour la régularité de la réunion et la bonne marche des expériences la porte devant être fermée au début de la séance.

Le lundi 29 mai, séance expérimentale.

Lyon, le 4 mai 1893.

Pour la Société Fraternelle : H. SAUSSE.

Pour le Groupe des Indépendants : A. BOUVIER.

UN DISCOURS

La mort est dans nos rangs ; nous voyons avec peine le monde de la pensée succomber dans la lutte de chaque jour : c'est ainsi que nous avons à enregistrer la désincarnation de plusieurs de nos amis, parmi lesquels le fils de notre vice-président honoraire, M. Crozy aîné, mort dans sa dix-neuvième année.

Selon le désir du défunt, la cérémonie religieuse fut faite par deux ministres du culte catholique.

C'est au milieu d'une affluence considérable que ses obsèques ont eu lieu.

Après la cérémonie funèbre, toujours aussi froide que la tombe, où pas une parole de consolation n'est prononcée par le prêtre, notre sympathique directeur, M. A. Bouvier, dans le but de réconforter la famille et les nombreux amis présents, prit la parole et prononça le discours suivant :

« MESDAMES, MESSIEURS, MES AMIS,

« S'il est parfois dans la vie des heures douloureuses et des devoirs tristes à remplir, un des plus pénibles est certainement celui d'accompagner à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un être aimé, chéri des siens et des nombreux amis qui tiennent par leur présence à lui rendre un dernier hommage en accompagnant son cerceuil pour lui dire un dernier adieu.

« C'est pénétré de la nécessité de ce devoir à remplir et le cœur profondément ému en face de cette tombe ouverte qu'au nom des Sociétés d'études psychologiques Lyonnaise et Fraternelle, représentées ici par plusieurs membres en l'absence de MM. Sausse et Chevalier, empêchés, au nom de tous nos amis et particulièrement des Indépendants Lyonnais, que je veux aussi témoigner du respect qu'impose la mort en m'inclinant sur ce corps inanimé pour lui répéter ce cri de l'âme : Adieu !

« A peine à la fleur de l'âge, encore adolescent, 19 ans, et déjà moissonné par la terrible faucheuse, le Destin ne lui a pas laissé le temps de goûter aux amertumes de la vie. Sa famille éplorée le regrette sans doute, car sur lui elle fondait ses espérances ; ses espérances sont deçues, elles sont enfouies dans la tombe ; tellement il est vrai qu'ici-bas nous ne devons en avoir qu'une seule et toujours la même, celle de l'au-delà, puisque nul de nous ne peut échapper aux coups du Destin, car rien n'est moins certain que notre dernière heure.

« Mais au moins, s'il nous reste cette suprême espérance, la mort avec son terrible cortège, soyons au moins prêts à la recevoir comme une amie puisqu'elle apporte, avec elle, l'espoir d'une nouvelle vie.

« Nous sortons d'un monde pour rentrer dans un autre, et tôt ou tard il faut que nous payions le tribut de cette affamée qui moissonne

petits et grands, riches et pauvres, bons ou mauvais, heureux et malheureux, sans se soucier des différentes positions sociales de chacun...

« Que devons-nous faire pour être prêts à recevoir cette funèbre messagère? Comment nous préparer à subir son joug, puisque nous ne pouvons nous y soustraire ?

« Simplement en apprenant à connaître quel est le but de la vie et le pourquoi de nos existences ; quelles sont les raisons qui nous tiennent ici-bas en proie à tous les soucis entre la vie et la mort, entre le berceau d'un côté et la tombe de l'autre: c'est là une question qui s'impose à l'esprit à la suite d'événements douloureux dont nul n'est exempt ici-bas.

« L'âme trop souvent déçue et mutilée se replie sur elle-même, après les combats de chaque jour, et se demande pourquoi l'homme est sur la terre, si sa destinée est simplement de naître, souffrir et mourir.

« En effet, qui de nous, ayant réalisé son rêve, ne s'est senti le cœur vide et l'âme désabusée, une fois son désir accompli? Qui de nous ne s'est dit, profitant d'un instant de repos: Pourquoi sommes-nous ici-bas ? Quel sera notre avenir ?...

« Ce sentiment qui nous pousse à la recherche de l'inconnu est déterminé par la raison qui veut impérieusement connaître le pourquoi et le comment de chaque chose, c'est elle qui nous met au cœur le désir d'approfondir le mystère de nos existences, et si quelquefois au milieu du bruit des foules ce besoin s'impose à notre esprit, avec quelle force plus grande encore il nous saisit lorsque, quittant les cités populeuses, nous nous trouvons face à face avec la nature imposante qui s'étale devant nous.

« Lorsque nous contemplons les vastes horizons d'un paysage immense, le ciel profond parsemé d'étoiles, il nous semble que, quoique bien petits dans l'ordre de la création, nous sommes appelés à connaître toutes ces beautés et à sonder toutes les profondeurs de l'infini.

« Et lorsque, revenus terre à terre, nous songeons que les lieux où nous sommes ont été foulés par des légions innombrables d'êtres qui n'ont laissé d'autres traces de leur passage que la poussière de leurs ossements, nous nous demandons avec angoisse pourquoi ces êtres ont vécu, aimé, souffert.

« Quelles que soient nos occupations ou nos études, nous sommes invinciblement ramenés à nous occuper de notre destination future, nous sentons la nécessité de connaître et de savoir en vertu de quelles lois nous existons, et lorsque, à force de recherches, nous connaissons ces lois, nos espérances ne se bornent plus simplement au besoin de notre trop court passage sur la terre, car nous avons la vision des cieux et une certitude qui nous fait envisager la mort comme un bienfait.

« Connaissant ces lois, nous savons apprécier les choses à une plus juste valeur, et nous comprenons qu'existant de toute éternité pour l'harmonie générale des mondes, nous devons bénir cette meurtrière qui vient nous surprendre parfois la veille d'un bonheur entrevu : bonheur aussi éphémère que toutes les choses de la terre !...

« Mais la mort ! la mort n'est pas la fin de la vie, elle n'est que le passage d'une existence à une autre existence appropriée à la nouvelle forme que nous revêtons.

« De même que la chenille qui rampe à terre passe à l'état de chrysalide et devient le papillon qui voltige sur les fleurs émaillées de nos prairies et se réjouit au soleil du printemps, l'esprit quitte sa chrysalide terrestre pour parcourir les sphères éthérées de l'espace où il s'arrête, parfois, pour puiser, par l'incarnation, les forces qui lui sont nécessaires pour le conduire vers un idéal toujours nouveau.

« Non ! la mort n'existe pas, elle n'est qu'une transformation et ceux que nous croyons perdus à tout jamais sont autour de nous ; ils nous enveloppent de leurs doux effluves, nous pénètrent de leurs pensées ; ils cherchent eux-mêmes à nous faire comprendre les mystères d'outre-tombe par les inspirations qu'ils nous donnent sans cesse.

« De tous temps l'homme a cru à d'autres vies ; l'Inde, l'Égypte, la Grèce, la Gaule sont là fortes de leur passé, elles nous disent encore que la vie réelle se trouve après la tombe. C'est pénétré de cette vérité aussi vieille que le monde que nos ancêtres les Gaulois allaient à la guerre en se faisant des promesses qu'ils devaient tenir dans l'au-delà.

« Aujourd'hui plus que jamais et malgré son scepticisme affiché, poussé par cette soif de l'inconnu et pénétré de sa grandeur dans la création, l'homme veut enfin fouiller les mystérieuses profondeurs de la mort pour connaître le but de sa vie sur la terre. Eh bien ! de même que nous connaissons les lois qui régissent l'harmonie des mondes, nous connaissons également le but à atteindre ici-bas et dans nos vies successives...

« Ce but, c'est le progrès constant, c'est le progrès infini des êtres à travers les mondes innombrables qui sillonnent l'espace incommensurable où ils puisent sans cesse les forces qui doivent leur servir à aider ceux qui viennent derrière eux tout en suivant la voie de ceux, plus avancés, qui nous montrent la route à parcourir.

« Non, hommes mes frères, Dieu ne nous a pas créés simplement pour naître, souffrir et mourir, mais il a établi des lois que nul ne peut enfreindre, et ces lois, éternelles comme lui, se résument par ces deux mots :

AMOUR, CHARITÉ

« Paroles profondes en leur simplicité; mais à quoi peuvent-elles servir si elles ne sont mises en pratique, car, ne l'oublions pas, Dieu veut que nous nous aimions les uns les autres, que nous nous aidions à supporter les dures épreuves de la vie; il veut, dis-je, qu'en toutes circonstances, riches ou pauvres, nous nous tendions une main fraternelle et amie puisque nous sommes tous membres d'une même famille appelés à nous séparer et à nous retrouver constamment à travers les siècles de l'éternité. Aussi répéterai-je avec notre grand poète : « Les morts sont les invisibles et non pas les absents. »

« Soyons bien pénétrés d'une chose, c'est que, prenant des chemins différents, nous allons au même but; peu importe notre manière de voir au sujet des cultes, sectes ou couleurs, nous sommes tous frères et tous nous devons progresser dans la voie du bien, du beau, du grand; pour cela nous avons un guide sûr, si nous savons l'écouter et le mettre d'accord avec la raison : ce guide est notre conscience qui juge ou absout nos actes suivant la direction que nous savons leur donner.

« Dans la vie comme dans la mort, nous sommes solidaires; sachons donc le reconnaître, pour atténuer les épreuves de l'existence matérielle et rendre plus doux notre passage sur la terre, puisque nous devons nous retrouver dans l'au-delà.

« Et vous, Antoine Crozy, ami et frère qui nous quittez, que cette existence terrestre ne vous soit plus un lourd fardeau ; pénétrez-vous de la grandeur de la nouvelle mission que librement vous vous imposerez et plaise à Dieu que vous soyez encore parmi nous pour nous inspirer la marche à suivre afin que nous ayons la force de supporter les dures épreuves de cette vie !

« Ame amie, qui sortez de votre chrysalide terrestre, esprit qui m'entendez, que ces paroles soient le baume consolateur, qu'elles soient le baptême et la consécration de la nouvelle existence dans laquelle vous entrez.

« Venez bientôt consoler ceux qui pleurent votre départ par des manifestations de votre présence afin de montrer encore qu'après la mort c'est la vie.

« Mesdames Messieurs, mes amis et frères en humanité, c'est pro-

fondément pénétré de cette grande vérité que, penché sur cette fosse encore ouverte, je dis simplement : Au revoir !

Mon adieu n'est pas à l'inerte matière,
Au corps rigide enfermé dans la bière,
Mais à l'âme, et dis à la famille en deuil :
Espère ! rien ne reste au cerceuil.

LES INSUFFLATIONS MAGNÉTIQUES

LEUR HEUREUSE INFLUENCE DANS LES CAS DÉSESPÉRÉS

L'article que j'ai écrit dernièrement à propos de la mort de Jules Ferry m'a attiré un grand nombre de lettres, les unes pleines d'enthousiasme, les autres de doute ; on me demande de tous côtés comment se font ces bienheureuses insufflations capables de sauver la vie à un mourant ; on m'exprime le doute qu'un si simple moyen puisse être un si puissant agent de guérison. Aux premiers je réponds : « Achetez mon manuel de *Magnétisme curatif* et vous y trouverez toutes les indications pratiques nécessaires ; aux autres, pour raffermir leur foi chancelante, je vais citer ce nouveau fait qui me revient en mémoire :

*
* *

« Les relations qui résistent le mieux aux contacts et aux heurts de la vie sont assurément celles que l'on a contractées sur les bancs de l'école. Ces douces fleurs de l'amitié, nées au printemps de l'existence, dans la libre expansion de leur développement, ont le don de conserver indéfiniment leur parfum ; et, alors que notre cœur, devenu quelque peu méfiant par l'âge, ne s'ouvre plus aux affections nouvelles, elles ne cessent de le charmer et de le réjouir comme un vivant et durable souvenir.

« Le nom seul d'un de mes vieux camarades du Prytanée militaire, prononcé par hasard, bien longtemps après notre sortie de l'école, a toujours réveillé en moi ces lointains échos d'un passé que j'aime à revivre. Il en est ainsi, je crois, pour chacun de nous ; on dirait qu'une sorte de franc-maçonnerie du cœur entretient entre nous, même à distance, un lien de sympathiques souvenirs que ne sauraient affaiblir les efforts du temps.

« Parmi mes vieux camarades d'enfance, il en est un qui habite Paris et que je revois de temps à autre, c'est le marquis de V.

« De V. m'est doublement cher par ses qualités naturelles, qui font de lui, en même temps que l'ami le plus dévoué, l'homme le plus sincèrement honnête que je connaisse. S'il n'eût été aussi modeste qu'il est brave, il porterait certainement aujourd'hui, comme son père, ancien aide-de-camp du roi Louis-Philippe, les épaulettes à trois étoiles ; mais, après avoir conquis, pendant l'année sanglante, de glorieuses balafres qui lui ont mutilé les membres et la face, il a quitté prématurément l'armée comme colonel, se trouvant (à l'encontre de bien d'autres plus ambitieux) suffisamment récompensé par la satisfaction du devoir accompli.

« Resté célibataire, il consacre ses nombreux loisirs au soulagement de toutes les infortunes ; partout où il y a une souffrance morale ou physique à alléger, on est sûr de le rencontrer porteur de consolations discrètes et empressées ; la camaraderie pour lui est un culte ; le chevet des malades l'attire ; et, si ce n'était déjà le type du plus parfait gentilhomme, on ne pourrait mieux le dépeindre qu'en le représentant comme le modèle des sœurs de charité, tant il possède le dévouement et la patiente bonté de ces saintes filles.

« Un soir, mon vieil ami, tout triste, vint me trouver, et, de suite, en s'asseyant : « Tu sais bien C., me dit-il, « C. qui commande le régiment de chasseurs en garnison « à Rambouillet ?... eh bien, ce pauvre C. se meurt !... »

« C. (comme on le devine) était un de nos camarades commun avec lequel, non seulement nous avions fait toutes nos classes à la Flèche, mais qui était aussi de notre cours à Saint-Cyr. Les liens de la plus étroite camaraderie nous unissaient tous trois ; cette nouvelle était donc bien faite pour me consterner, et elle me surprenait d'autant plus que j'avais eu des nouvelles de C. peu de temps auparavant et que je le croyais en parfaite santé.

« C. (d'après ce que m'apprit de V.) était souffrant depuis quelques mois ; mais il n'avait pas pris garde à ce qu'il prenait pour une simple indisposition due à un chaud et froid, à un rhume mal soigné, lorsque survint l'inspection générale de son régiment ; le surcroît de fatigue qu'il eut à cette occasion, une douloureuse déception qu'il éprouva, le démoralisèrent complètement ; il se mit au lit avec la fièvre et une grave albuminurie se déclara.

« Malgré les soins les plus éclairés, la maladie fit de rapides progrès, et hier, à la suite d'une consultation de trois médecins, au nombre desquels se trouvait une notabilité médicale parisienne appelée par la famille, un fatal diagnostic avait été porté : il n'y avait plus d'espoir ; les reins profondément lésés ne fonctionnaient plus ; et l'œdème, envahissant les membres inférieurs, gagnait rapidement les poumons et le cœur, menaçant les sources même de la vie.

« — Je reviens de Rambouillet, me dit de V., navré du « spectacle que j'ai eu sous les yeux ; la douleur de tous « ceux qui entourent notre pauvre ami fait peine à voir ; « quant à lui, à moitié suffoqué, haletant, sentant l'œdème « qui lui monte au cœur et qui l'étreint, il lutte pied à pied « contre la mort, s'étonnant de l'impuissance de la médecine et ne comprenant pas comment on ne peut trouver « un remède à son mal. Quand la maladie lui laisse un peu « de répit, il s'emporte contre les docteurs et la Faculté ! « Ne voulait-il pas, l'autre jour, mettre aux arrêts le médecin-major de son régiment parce qu'il ne le guérissait « pas assez vite ! Ce serait comique, si ce n'était, hélas ! « profondément triste !

« Hier, dans la conversation, ton nom fut prononcé par « hasard. C. connaît, paraît-il, les expériences magnétiques « auxquelles tu te livres depuis plusieurs années ; aussi « s'est-il écrié aussitôt : « Ah ! ce n'est pas Bué qui me laisserait souffrir comme ça ; je suis bien sûr que, s'il était « là, il me tirerait d'affaire ! » Et il insista vivement pour

« que je vienne te chercher ; je lui ai promis, et me voilà ! »

« Je ne crois pas, ajouta de V., que tu puisses tirer C. de « ce mauvais pas ; il n'est, hélas ! que trop irrévocablement « condamné ! Mais je suis bien sûr (comme je connais « ton cœur) que tu tiendras à répondre au désir d'un mou- « rant, et que tu voudras bien donner à notre pauvre ami « ce dernier témoignage de ton affection. »

« Je serrai la main de V. en lui affirmant qu'il ne s'était pas trompé sur la nature de mes sentiments, et nous primes rendez-vous à la gare pour le départ du premier train qui, le lendemain matin, devait nous mettre à Rambouillet vers les huit heures.

« C'était un dimanche, ma journée était libre de toute entrave, et je me promettais bien, malgré le désespérant pronostic porté contre mon vieux camarade, d'utiliser tout mon temps et toutes les ressources du magnétisme, en un suprême et dernier effort, pour tenter de le sauver.

« En arrivant à Rambouillet, nous trouvâmes C. sur son lit de douleur, entouré d'oreillers, haletant, suffocant : il était au plus mal ; c'est à peine s'il nous donna signe de vie lorsque nous entrâmes, et quand je lui serrai silencieusement la main, en m'approchant de son lit : « Ah ! « mon pauvre ami, je suis f...u ! » me dit-il en répondant à ma pression amicale, et une grosse larme roula dans ses yeux un peu perdus déjà dans le vague.

« Ce n'était pas l'instant des longs discours : je m'installai à son chevet et, sans préambule, je me mis à le magnétiser ; la position du torse, dégagé des oreillers par l'attitude prise, pour faciliter la respiration, me rendait ma besogne assez aisée en mettant à ma portée la colonne vertébrale et les reins sur lesquels précisément je voulais opérer.

« Je pouvais ainsi faire des insufflations tout le long de l'axe cérébro-spinal, sans obliger mon malade à prendre une position nouvelle qui eût pu le fatiguer.

« Si les reins ne sont pas entièrement perdus, me disais-je, j'ai des chances pour éveiller la fonction rénale en concentrant toute mon action sur le réseau du *grand sympathique*, ce fleuve nerveux puissant qui va porter l'innervation et la vie dans tous les ganglions et les plexus des viscères ; le cas d'ailleurs est-il aussi désespéré qu'on le prétend, l'expérience m'a souvent démontré qu'on ne doit pas avoir une si absolue confiance dans les jugements portés par la docte Faculté ! » et j'engageai la lutte avec toute la ténacité et toute l'ardeur que me donnaient mon amitié pour mon vieux camarade, le désir de le sauver, et l'entière et profonde confiance que j'ai dans le magnétisme.

« Vers midi, de V. et un autre de nos camarades qui était venu avec sa femme pour prendre des nouvelles de C. m'entraînèrent un peu malgré moi hors de la chambre du malade et m'emmenèrent à l'hôtel. Un instant de repos m'était en effet nécessaire ; je déjeunai très sommairement avec eux, et, malgré leur scepticisme que voilait à peine leur bienveillante sollicitude pour ma santé, je retournai en toute hâte, à mon poste de combat, reprendre mes insufflations sur lesquelles je comptais plus que jamais, un mieux sensible que tout le monde avait pu constater s'étant déjà manifesté chez mon malade depuis mon arrivée.

« Vers le tantôt, ce mieux s'accentua rapidement : la vie semblait renaître sous mon souffle ; la respiration moins courte devenait plus libre ; le cerveau se dégageait, la pensée se faisait jour et, avec elle, le souvenir, la parole et presque la gaîté ; notre pauvre ami n'était plus, comme le matin, absorbé, haletant, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui : il causait maintenant, changeait de position, s'agitait ; un moment même, reportant ses souvenirs vers nos années de collège, il fredonna en riant le refrain d'une chanson anglaise, avec laquelle, à cette époque, j'avais eu quelques succès ! Quelle transformation ! et combien j'étais payé de mes efforts en le voyant se réjouir avec nous de l'allègement qu'il éprouvait dans ses souffrances ! Nous étions tous dans la joie ! Un seul point noir subsistait à l'horizon : la fonction rénale, entièrement supprimée depuis plusieurs jours, ne reparaissait pas encore, et, tant qu'elle n'avait pas reparu, comment oser se laisser aller à l'espérance ? J'étais le seul à prendre patience, car par expérience je savais qu'il faut à la réaction vitale un certain laps de temps pour se produire ; tous les symptômes recueillis m'indiquaient bien une solution prochaine. Mais les minutes, en s'écoulant, avaient amené la fin de la journée, l'heure du départ avait sonné, et je dus, à mon grand regret, quitter mon vieux camarade sans avoir eu la douce satisfaction de lui donner une assurance que j'emportais dans mon cœur.

« Je rentrai chez moi sur les minuit, brisé, rompu par cette longue journée d'anxiétés et de fatigue, laissant mon vieil ami de V., peu confiant dans mes affirmations et peu rassuré de l'avenir, rejoindre, de son côté, son domicile.

« Le lendemain, à mon réveil, j'eus l'indicible joie de recevoir cette laconique mais rassurante dépêche :

« Votre ami a éprouvé cette nuit une détente très sé- « rieuse : il urine, et tout est là ! Merci du grand bien que « vous lui avez fait ! »

« Je n'avais donc pas perdu ma peine et mon temps, et j'étais bien récompensé de la tenace persévérance qu'il m'avait fallu pour réagir contre la déplorable influence de l'opinion émise par les médecins consultants, et aussi contre l'atmosphère d'incrédulité au milieu de laquelle j'avais opéré.

« C. se rétablit assez rapidement ; journellement on me tenait au courant des améliorations qui se manifestaient dans son état, et, le 31 mars suivant, dix jours seulement après ce fameux dimanche où je l'avais trouvé expirant, je recevais de sa main même ce petit mot de remerciement et d'amitié :

« Mon cher Bué, je te remercie de ta bonne lettre ; j'ai « bien regretté que tu aies été empêché de venir à Ram- « bouillet dimanche, car c'est assurément à tes bons soins « que je dois le mieux qui s'est manifesté dans mon état « dès ta première visite ; ce mieux a heureusement con- « tinué. J'espère aujourd'hui être sérieusement en bonne « voie.

« Je serai content de te revoir, de te remercier, de te

« dire combien je suis reconnaissant de la preuve d'affec-« tion que tu m'as donnée; j'espère que tu tiendras ta « promesse en me venant voir à Garges où je vais achever « ma convalescence; j'ai la plus grande hâte de quitter « Rambouillet où tu m'as vu si misérable. Au revoir donc, « et sois assuré de ma bien vive et bien sincère amitié. »

***

Si j'ai choisi cet exemple de guérison, au milieu de bien d'autres, ce n'est certes pas dans la pensée étroite de me faire valoir auprès de ceux qui me liront; comme le don de guérir par le magnétisme n'est l'apanage exclusif de personne et que tout homme de bonne volonté peut répéter ce que j'ai fait, j'espère qu'on ne me fera pas l'injure de croire que j'ai voulu me poser en exception.

En citant ce fait, je veux simplement montrer que, contrairement aux décrets de la Faculté, et dans les circonstances en apparence les plus critiques, le désir ardent et profond de soulager son semblable, doublé d'une imperturbable ténacité, peut triompher de tout obstacle en ramenant inopinément la réaction vitale; et, pour l'édification de tous, j'ajouterai qu'en plusieurs circonstances graves, j'ai eu l'inestimable bonheur d'en faire l'heureuse expérience et sur ma femme et sur mon propre enfant!...

« A. BUÉ. »

DE LA VIVISECTION (1)

(Suite)

DÉCOUVERTES PASTORIENNES; LEUR CONDAMNATION

Dans une étude aussi succincte que la nôtre, il ne nous est pas possible de suivre par le menu les innombrables griefs qu'on reproche à la méthode Pasteur, que son auteur a l'audace de qualifier de *prophylactique* (2); mais nous donnerons le résumé de certains faits certains, authentiques, incontestables et incontestés qui démontrent hautement, d'une façon péremptoire, sans conteste possible, l'erreur de cette méthode, ses dangers même, et les faits que nous rapportons sont d'une telle gravité qu'ils sont la condamnation la plus éclatante de la méthode du *Maître*; du reste ce grand savant n'est pas, comme on le croit généralement, et comme il le laisse croire, l'inventeur de ses prétendues découvertes. Il a souvent étudié et croit avoir perfectionné des méthodes abandonnées par leurs véritables inventeurs, parce que ceux-ci les croyaient mauvaises.

Il ne peut pas par exemple se dire l'auteur de la doctrine parasitaire, il s'en est fait seulement l'ardent apôtre, parce qu'il a vu un moyen d'arriver ainsi à la célébrité et à la... fortune.

Les grands succès de M. Pasteur sont surtout l'œuvre de nombreux adeptes, qui ont porté aux nues une théorie qui a l'air d'expliquer tout et plus particulièrement quelques points obscurs de la science; mais de ce qu'une solution est simple ou ingénieuse, il ne s'ensuit pas qu'elle soit toujours exacte.

(1) Voir les nos 47 à 56 du journal.

(2) C'est-à dire *préservatrice*; or si réellement la méthode en ce qui concerne la rage était telle, ce n'est pas l'homme qu'il faudrait traiter après morsure d'animaux enragés, mais les chiens, les chats, les loups qu'il faudrait vacciner, pour les rendre inoffensifs.

La théorie des microbes explique tout, avons-nous dit, choléra, phtisie, charbon, rage, rougeole, érésipèle, etc., etc.), de là son grand succès; seulement cette belle théorie est renversée par des médecins qui en très grand nombre prétendent que le microbe (quand il y en a), au lieu d'être la cause de la maladie, nous l'avons dit précédemment, semble n'être que le résultat de la maladie. Or cette objection tire surtout sa valeur de cette observation qui paraît très juste: « Comment se fait-il, puisque tout dans notre monde n'est que microphytes et microzoaires, comment se fait-il qu'il existe d'autres êtres vivants?

Cette observation présentée par le professeur Marchand est très judicieuse, car c'est une loi économique de la nature que le nombre est toujours en définitive le plus fort et que la fraction ne saurait lui être supérieure en tant que destruction.

Ensuite beaucoup de médecins ne sont nullement convaincus de l'importance et du rôle du microbe, comme cause constante et spécifique des maladies infectieuses.

On pourra objecter, cependant, qu'en général tous les médecins utilisent dans les traitements de la prophylaxie de ces maladies une médication antiseptique et antiparasitaire, principalement des substances camphrées et phéniquées; c'est très vrai, mais, s'ils agissent ainsi, c'est pour détruire le virus infectieux et désinfecter, pour ainsi dire, les malades, et cela sans s'occuper des microbes.

En ce qui concerne les vaccinations anti-charbonneuses, nous sommes également obligés, avant d'en parler, de constater aussi que Pasteur n'en est pas aussi l'inventeur, puisque, dès le 6 juillet 1880, M. Henri Bouley présentait à l'Académie de médecine (dont était membre M. Pasteur) une note de M. Toussaint sur l'*Immunité pour le charbon, acquise à la suite d'inoculations préventives.*

Six jours après, le même M. Henri Bouley présentait également la même note à l'Académie des sciences (dont était membre M. Pasteur).

« Sans entrer dans les discussions qui eurent lieu à l'Académie de médecine, dit M. P. Boullier (1), entre MM. Béclard, Bouley, Depaul, J. Guérin et Lefort, nous indiquerons le procédé de M. Toussaint. Ce jeune savant chauffait pendant dix minutes le sang charbonneux défibriné de 50 à 55 degrés pour le transformer en vaccin, dont deux inoculations faites à quelques jours d'intervalle devaient communiquer l'immunité aux animaux d'expériences.

« Neuf mois et demi plus tard, 21 mars 1881, M. Pasteur annonçait à l'Académie des sciences qu'il venait d'inventer la vaccination charbonneuse. Son procédé consistait également à chauffer le sang charbonneux et à faire deux inoculations. Il avait donc copié le professeur de Toulouse et par conséquent sa prétendue grande découverte n'était qu'un plagiat. »

M. Boullier se contente de rapporter des faits; ils sont trop connus dans le monde scientifique pour qu'il soit nécessaire d'en fournir des preuves: mais nous qui écrivons pour un public moins restreint, nous ajouterons comme complément à ce qui précède et comme pièce probante que le Dr Toussaint était bien l'*inventeur du procédé*, puisque l'Académie des sciences lui décernait le *Prix Vaillant*.

Voici en quels termes l'annonçait le *Journal de Micrographie* (numéro d'avril 1883):

« Pendant ce temps, une commission de l'Académie des sciences décernait le *Prix Vaillant* à M. Toussaint, de Toulouse.

« M. Toussaint est, comme on le sait, le modeste et désintéressé professeur de l'Ecole vétérinaire de Toulouse, qui, avant que les procédés de M. Pasteur fussent connus, a trouvé le moyen d'atténuer par la chaleur le virus charbonneux et d'en faire un vaccin préservatif. Seulement il a généreusement livré son procédé à la publicité, au lieu de le tenir secret pour le vendre et s'en faire des rentes. C'est

(1) Ouvrage cité plus haut, p. 25.

lui qui méritait la pension de 25.000 fr. que sollicitait en ce moment M. Pasteur et qu'il obtenait quelques mois plus tard, avant les vacances, c'est-à-dire au moment où les députés votent tout ce qu'on leur demande, afin de s'en aller au plus tôt en villégiature ou regagner leurs circonscriptions électorales *pour s'entretenir avec leurs électeurs.*

Mais que M. Pasteur soit ou ne soit pas l'inventeur de la vaccination anti-charbonneuse, peu importe à la science! Ce qu'il est intéressant de savoir, c'est si cette pratique est bonne et utile pour l'agriculture.

Eh bien! non; aujourd'hui presque tout le monde conteste cette utilité; bien mieux, d'aucuns prétendent qu'elle est nuisible et qu'elle cause une grande mortalité parmi le bétail, c'est-à-dire des pertes immenses, incalculables.

Dans sa brochure sur la *Vaccination charbonneuse*, le Dr Koch reproche à cette vaccination, telle que la pratique M. Pasteur, de n'avoir qu'une efficacité très douteuse: en effet, dit-il dans de longs développements que nous abrégeons pour notre lecteur, quand on vaccine un mouton avec un virus atténué de M. Pasteur, il peut survenir deux cas: le mouton en crève ou il n'en crève pas; s'il crève, on prétend que le vaccin était trop fort (pas assez atténué); s'il ne crève pas, on dit qu'il a été guéri du charbon et qu'il est vacciné, c'est-à-dire qu'il a acquis l'immunité. Alors, si l'on répète l'opération pour faire la preuve, comme dans le premier cas, le mouton crève ou il ne crève pas. S'il crève, on dit (ce qui se voit) qu'il n'avait pas acquis l'immunité, parce que le vaccin était trop atténué; d'où vaccination incomplète. Si le mouton ne crève pas, on dit alors qu'il était parfaitement vacciné.

Comme on voit, le procédé est très commode. Quoi qu'il arrive, le savant a toujours raison; il peut se tromper impunément et impudemment, il a réponse à tout. Mais, dans la pratique, l'agriculteur qui vaccine avec des virus atténués ne sait jamais ce qu'il fait; il ne sait même pas si, en voulant vacciner son troupeau pour éviter un péril imaginaire, il ne l'enverra pas à la mort: ce qui est un péril très réel, et non seulement une perte sèche pour l'agriculture, mais aussi pour la fortune publique.

Mais ce n'est pas tout encore; revenant à M. Koch, nous dirons que, malheureusement pour M. Pasteur, son contradicteur est tenace comme un Allemand et qu'il a l'indiscrétion de demander à l'*immense savant* si le mouton est réellement préservé du charbon pour toujours et dans tous les cas qui peuvent se présenter, et il conclut à peu près dans ces termes:

« L'inoculation préventive suivant le procédé de M. Pasteur, à cause de l'immunité tout à fait insuffisante qu'elle confère contre l'infection naturelle, à cause du peu de durée de son action préventive et a cause des dangers qu'elle fait naître pour l'homme et les animaux non inoculés, ne saurait être utilisable dans la pratique. »

Ce qui veut dire clairement, car, pour être Allemand, on n'en est pas moins poli pour un confrère français, au contraire:

« Votre méthode ne vaut rien, absolument rien; ce qui le prouve, c'est que vos moutons vaccinés avec du virus fort (non atténué) crèvent, tandis que ceux auxquels vous inoculez du virus atténué, c'est-à-dire de l'eau claire, peuvent ne pas crever, ce qui se comprend sans peine, mais néanmoins ce fait n'est pas encore bien certain! »

Enfin, et c'est surtout ceci qui a fait bondir M. Pasteur, M. Koch dit à l'*immense savant*: « Vous n'êtes ni médecin, ni vétérinaire, cela se voit quand vous venez nous parler de votre fameuse découverte du rôle des vers de terre dans l'étiologie du charbon; c'est se moquer du public! »

Là-dessus, M. Pasteur répond que, s'il n'est ni médecin ni vétérinaire, il en sait à lui tout seul plus que les médecins et les vétérinaires réunis; quant à ce qui est des vers de terre comme transporteurs du charbon, cela constitue une très grande découverte, et qu'en définitive lui, Pasteur, vaccine des moutons, des bœufs, des chevaux surtout dans la Beauce, etc., etc.; mais malheureusement, dans une longue réponse insérée dans la *Revue Scientifique*, il ne retorque aucun des arguments de son adversaire.

Terminons ce chapitre en mentionnant une observation du docteur J. Pelletan qui a une grande importance. Parlant d'une discussion qui n'a pas duré moins de cinq mois devant l'Académie de médecine et dans laquelle il a parlé longuement des microbes et des parasites, le Dr Pelletan (1) fait cette remarque:

« Mais ce que l'on comprend moins, c'est que parmi tous ces médecins (auxquels, bien évidemment, la conception d'un parasite spécifique et nécessaire ne convient guère comme dernier mot de l'étiologie des maladies infectieuses, parasite spécifique qui implique la contagion perpétuelle et exclut la spontanéité), parmi tous ces médecins, aucun n'ait insisté sur ce vieil argument que l'on méconnaît: si le contage est nécessaire, comment donc et de qui le premier varioleux a-t-il pris la variole? Car, enfin, on aura beau reculer de génération en génération, et jusqu'aux temps adamiques, l'époque où le premier varioleux a paru sur la terre, il faudra bien arriver enfin à un homme qui a eu la variole sans l'avoir attrapée d'un autre varioleux, puisqu'il était le premier. Il faut donc qu'il y ait eu un temps où le contage n'a pas été nécessaire pour produire la variole et où par conséquent la variole a été spontanée. Et si elle a été spontanée à une certaine époque, elle peut l'être encore aussi bien que la syphilis, la rage et toutes les maladies dites contagieuses ou infectieuses. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces maladies sont aujourd'hui le plus souvent contagieuses, mais qu'elles peuvent être spontanées. »

Ceci démolit entièrement la doctrine microbienne-parasitaire de M. Pasteur.

J. MARCUS DE VÈZE.

(*A suivre.*)

Cosmogonie sous la dictée de trois dualités différentes de l'espace (1)

ANALYSE

Au premier degré de l'Infini arrivent incessamment des voyageurs de l'Espace formant des unités assez complètes, mais pas assez épurées pour qu'il ne s'en dégage des bribes brûlantes, constituant les dualités destinées à commencer le douloureux travail de l'animation de la matière, dont le début est l'atome.

Puis, je lis: formation successive des molécules par le groupement des atomes et formation de la matière par le groupement des molécules. Dualité successive des atomes naissants et des molécules naissantes. Rassemblées, ces molécules inconscientes de leur affinité se groupent en bloc d'abord et (c'est moi qui compare), de même que sous l'action du froid des moutons dans un pré, se réunissant, trouvent un certain bien-être dans cette chaleur du grou-

---

(1) QUESTIONS DU JOUR. — *Autour de M. Pasteur*, pp. 21, 22, 1 vol. in-12, Paris. S. D.

(1) Trois mères de familles lyonnaises ont obtenu, par l'écriture mécanique, en superposant leur mains les unes sur les autres, les pages qui suivent, mais je ne donne ici qu'une brève analyse qui m'a été demandée.

pement, ainsi les molécules groupées éprouvent une sensation analogue. — L'Idéal, ou partie plus épurée de ce groupement, tend d'abord à se séparer; une frayeur subite, inconsciente accompagne ce premier essai d'isolement, d'où retour brusque, effaré à la concentration, d'où choc inévitable et éparpillement comme résultat. Mais le principe vital ou fluidique d'union moléculaire aidant, et, entraînés par les forces attractives et rotatives, de nouveaux groupements s'organisent pour aider à la formation de mondes nouveaux en ébullition, ayant pour lois de leurs divers mouvements celles qui ont réglé leur départ.

Le résultat d'efforts inconscients que, pendant de longs siècles, font les molécules pour se détacher de la masse et arriver à la lumière constitue la première apparition de la vie, la naissance des infusoires, ou germes de toutes les vies à venir.

Les efforts des parcelles, cherchant à reconquérir leur dualité, constituent tout le travail de transformation de la vie inférieure sur laquelle se hanteront les types multiples et les germes de tous les règnes de la nature.

Les parcelles d'Idéal (ma matière épurée que parfois j'appelle aussi l'Idéal) grandiront, progresseront dans l'homme, pour s'élever successivement à tous les échelons du génie et de la sagesse.

La mort de l'enfant, ou évolution prématurée dans l'Espace, est souvent le rappel d'une âme, attirée par son groupement supérieur.

Il existe, au sein de l'espace, des parties de nous-même, unies à nous par des fils invisibles et desquelles nous recevons aide et appui.

Du contact intime de parcelles de qualités différentes, tout étant en équilibre dans l'esprit et dans les cœurs, naîtront l'égalité et le bonheur de l'humanité régénérée.

DES FLUIDES

L'étude du fluide magnétique est la clé qui fera saisir le lien qui unit le visible à l'invisible. Par lui les souvenirs de la filiation mystérieuse qui nous rattache à nos origines deviendront plus nets; mais ce n'est qu'au sein de la lumière astrale, à un degré plus avancé, qu'on retrouve réellement ce parcours à travers l'immensité.

L'étude des fluides permettra aux générations d'analyser les effets obtenus par eux, tous les autres moyens de communications doivent être employés avec une sage réserve.

C'est le fluide magnétique qui est appelé à devenir le plus précieux élément de progrès. Cette science, qui doit bientôt changer les conditions de la vie actuelle, prendra son essor en France, et, surtout par la main de la femme, ménage d'étranges surprises.

Du jour où nous aurons foi en cette puissance nouvelle, nous connaîtrons la loi qui unit l'esprit à la matière, les vibrations qui transmettent la pensée au cerveau, etc., etc.; mais ce n'est que dans des mondes supérieurs que pourra s'acquérir le complément de ces sciences.

Au moyen de courants magnétiques, il sera permis, par la suite, de communiquer non seulement avec les invisibles, mais, à de grandes distances, avec les amis de la Terre.

Les fluides se présentent sous trois formes : l'électricité, le magnétisme animal et le magnétisme spirituel.

Le fluide d'un tempérament] sanguin apportera du calme à un tempérament nerveux, et l'agitation ou vibration d'un tempérament nerveux accélérera la circulation du sang sur un tempérament sanguin.

Les forces fluidiques ne sont pas sans danger ; c'est l'action exercée en nous et hors de nous par l'invisible qui met autant d'entraves aux recherches humaines. Par l'habitude, on deviendra maître de ces forces.

Une volonté assouplie, aidée par les groupements de volontés amies, produit le magnétisme spirituel.

C'est l'étude de l'astronomie, jointe à celle du magnétisme, qui doit donner le secret des événements du passé et des mystères de l'avenir.

Les germes mauvais étant entretenus par les élémentaires, tant que l'immoralité, l'orgueil et l'égoïsme règneront, la science des fluides restera lettre morte.

C'est par le fluide magnétique spirituel que la terre se changera en jardin délicieux, où on se procurera tout ce qui est utile à la vie. Déjà, sur la planète Mars, de savants astronomes observent la marche de notre globe, attendant impatiemment que des étincelles électriques répondent aux leurs pour annoncer que nous possédons la science des fluides.

Mme CORNÉLIE.

(*A suivre.*)

LÉVITATION, ATTRACTION, RÉPULSION

Tout est mystère dans la Nature. A force d'avoir été répétée, cette sentence est devenue banale ; elle n'est plus considérée que comme un vulgaire lieu commun. Et pourtant elle n'est que l'expression de la vérité. Parmi les mystères de la Nature, un des plus frappants est sans contredit celui qu'on appelle attraction et répulsion. L'attraction est véritablement une chose merveilleuse quand on est témoin de ses effets. J'ai tout lieu de croire que, dans le phénomène de Lévitation, produit presque à volonté par les thaumaturges indous et qui étonne tous ceux qui voyagent dans l'Indoustan, l'attraction joue un rôle considérable. On sait en quoi consiste la lévitation : un sujet doué par la nature d'une organisation qu'on peut dire spéciale peut s'élever dans l'air à une certaine hauteur, puis retomber doucement sur ses pieds. On a vu même de ces fakirs si singulièrement organisés se tenir étendus, comme s'ils étaient couchés dans leur lit, à 30 pieds au-dessus du Gange ; c'est l'air qui leur tient lieu de matelas. L'esprit frappé du miracle de la lévitation, j'ai essayé de le reproduire dans une très faible proportion par le moyen de mes très faibles sensitifs, et je n'ai obtenu qu'un assez mince résultat suffisamment appréciable, cependant. Il est bien entendu que mes sensitifs ne peuvent rester suspendus en l'air dans la position d'un homme couché dans un lit : c'est trop, beaucoup trop au-dessus de leur pouvoir. Voici comment je m'y prends pour obtenir ce que j'appellerai un très faux air de lévitation. Je fais placer debout un de mes sensitifs : un autre sensitif se tient à sa gauche, puis un autre encore à sa droite. Ces deux sensitifs, le second et le troisième, étendent leurs mains à deux pouces au-dessus de la tête du premier. Au bout de deux minutes, le patient éprouve un certain mouvement dans sa tête; il ressent des tiraillements dans les cheveux, puis il sent comme une force invisible qui attire sa tête : on dirait un aimant qui cherche à attirer un morceau de fer. Il y a en lui une certaine tendance à être suspendu : ses pieds

ne peuvent plus tenir au sol, il menace à chaque instant de perdre l'équilibre; enfin ses pieds ne touchent plus le sol, et pendant une très courte seconde il est comme suspendu, il perd sérieusement l'équilibre, et après ce semblant de suspension il tomberait à terre si on ne le retenait pas. Les mains étendues à deux pouces au-dessus de sa tête simulaient un aimant doué d'une certaine puissance d'attraction et capable de contrebalancer dans une faible mesure l'attraction que la terre exerce sur tout ce qui est à sa surface et de produire ainsi un simulacre de suspension. C'est cette attraction bien réelle, bien constatée, qui m'a fait supposer que le phénomène de lévitation que les thaumaturges ou Fakirs des Indes orientales produisent à volonté n'avait pas d'autre cause.

Les polaristes, et je suis du nombre, affirment que différentes parties du corps humain sont polarisées à l'instar d'un aimant. Je place dos à dos deux de mes sujets, à une distance de 12 centimètres l'un de l'autre, les pôles de nom contraire en regard.

En vertu de cette loi de la physique que les pôles de nom contraire s'attirent, les deux sujets se sentent irrésistiblement attirés l'un vers l'autre; petit à petit les deux dos se rapprochent, puis se collent; après les deux dos les reins, et après cinq bonnes minutes les sujets sont tellement adhérents l'un à l'autre qu'on ne peut plus les séparer. Le plus fort, s'il veut faire quelques pas, entraîne forcément le plus faible. Pour les séparer, opération qui n'a pas lieu sans difficulté, on insère entre les deux sujets le manche en argent d'une cuiller à potage; après bien des efforts on parvient à les séparer.

Après le phénomène d'attraction, je passe au phénomène de répulsion. Je place mes deux patients l'un devant l'autre, à une distance de 30 centimètres, les pôles de même nom en regard. La force psychique émise par chacun d'eux ne tarde pas à faire son jeu, et la répulsion en moins de cinq à six minutes se manifeste de telle façon que l'un tombe en avant et l'autre en arrière. La loi de physique qui dit que les pôles de même nom se repoussent a reçu sa pleine application.

Ces trois expériences que je viens de décrire me paraissent donner complètement raison à la théorie de MM. Dècle, Chazarain, de Rochas et Durville, qui soutiennent que le corps humain est polarisé et qu'avec des sujets d'une organisation spéciale, il est très facile d'obtenir ces effets d'attraction et de répulsion qu'on obtient dans les cours de physique par le moyen des piles et des aimants.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

NOTRE ŒUVRE DE SECOURS IMMÉDIAT

S'il est parfois des moments dans la vie où tout ne parait qu'amertumes et déceptions, il en est d'autres qui font vite oublier ceux-ci par les douces joies dont le cœur se sent inondé; ces heureux instants sont bien ceux que l'on emploie au soulagement de ceux dont les peines physiques ou morales, souvent trop poignantes, empêchent de tendre la main à dame charité pour recevoir l'obole dont elle se fait la bienfaisante dispensatrice.

C'est à ces misères cachées que sert notre œuvre de secours immédiat, car nombreux sont ceux qui gémissent sans oser se plaindre : les rigueurs de l'hiver, la maladie et les privations de toutes sortes endurées par ces malheureux en font bien une catégorie à part dénommée avec juste raison les pauvres honteux; grelotants de froid ou endurant la faim, ils s'en vont où ils peuvent à la recherche de leur maigre pitance, demandant souvent à un travail au-dessus de leur force, et qu'ils ne trouvent pas toujours, la bouchée de pain qui doit apaiser les mioches; et ce travail accueilli avec bonheur est souvent aussi le meurtrier qui va les anéantir. Que peut faire en effet un corps usé à force de privations pour les siens? Rien! sinon d'aller en désespoir de cause mourir à l'hôpital ou s'étioler sur un grabat avec le désespoir de son impuissance à soulager ceux qui l'entourent.

C'est à cette catégorie de pauvres qu'est spécialement destinée notre œuvre, et, bien que nos ressources soient modestes, avons-nous eu le plaisir, avec l'aide des nombreux bienfaiteurs, connus ou anonymes, au nom desquels nous agissons, de soulager plusieurs infortunes, soit en diminuant leurs maux physiques ou moraux par nos propres moyens, soit en leur fournissant le pain et les abris nécessaires à leur existence et aussi en nous efforçant de procurer du travail lorsque la santé le permet.

La solidarité n'étant plus un vain mot pour nos amis, nous avons pu constater avec plaisir qu'en dehors des sentiments de charité trop souvent cachés par un manteau d'orgueil, la plupart de ceux qui nous ont aidé dans notre œuvre l'ont toujours fait spontanément, mus simplement par le désir du bien, tout en restant cachés par l'anonymat; aussi nous faisons-nous un devoir de leur rendre compte de notre gestion pendant l'exercice de l'année 1892-1893 par le tableau suivant.

De septembre 1892 au 11 mars 1893, nous avons reçu par divers, dont détails portés sur la *Paix Universelle*, la somme de . . . . 353 fr. 40

DU 11 MARS AU 30 AVRIL PAR LES SUIVANTS :

Du 21 mars, par Mme V., à Lyon	2	»»
Du 30 — anonyme avec mention « Pour les Pauvres ».	10	»»
Du 7 avril, Mme T.	10	»»
Du 11 — anonyme, avec mention « Pour les Pauvres ».	10	»»
Du 15 — de M. Philippe	19	»»
Du 29 — anonyme, avec mention « Pour les Pauvres ».	10	»»
Total général au 15 mai :	414 fr.	40

Nos dépenses sont ainsi réparties comme en fait foi notre livre tenu à la disposition des intéressés.

Payé en locations diverses	130 fr.
— en pain	135
— en charbon.	53
— en habillement et chaussures	20
Total :	338 fr.

soit en caissse à nouveau pour l'exercice 1893-94 : 414,40 — 338 = 76 fr. 40 : soixante-seize francs et quarante centimes.

A. B.

NÉCROLOGIE

Le vice-président honoraire du groupe les *Indépendants lyonnais*, M. CROZY aîné, vient d'avoir la douleur de perdre son fils ANTOINE CROZY, âgé de 19 ans; nous le prions de croire, au nom de tous nos amis, à nos sentiments de profonde condoléance.

L. R.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 61 | 10 Centimes | 1er-15 JUIN 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

LIBERTÉ DU MAGNÉTISME

DOCUMENTS OFFICIELS A CONSERVER

La nouvelle loi sur l'*Exercice de la Médecine* sera bientôt applicable. Les Magnétiseurs doivent-ils redouter sa mise en vigueur ou peuvent-ils sans inquiétude continuer à étudier, pratiquer et propager le magnétisme sous toutes ses formes? A cette question qui nous a été posée bien des fois, nous nous croyons en mesure de pouvoir répondre : Oui, les magnétiseurs peuvent en toute assurance poursuivre leurs recherches, car la loi actuelle ne les vise pas ; bien plus, c'est de propos délibérés qu'ils ont été mis hors cause des cas particuliers que la loi nouvelle tend à réprimer.

Pour nous fortifier dans cette conviction, nous avions déjà la lettre de M. le Dr Chevandier, dont la loyauté a été fort injustement mise en suspicion ; nous avons plus aujourd'hui, puisque, grâce aux informations de M. le comte de Constantin, qui a bien voulu guider nos recherches, et au bienveillant concours de M. Burdeau, député du Rhône, ainsi qu'à celui de M A. Bué, nous avons pu procurer les rapports officiels du Dr Chevandier au sujet de la loi sur l'exercice de la médecine.

Pour l'édification de nos amis, nous reproduisons aujourd'hui et la lettre du Dr Chevandier et les passages de ses rapports qui ont trait au Magnétisme. En agissant ainsi, nous avons pour but de rassurer nos amis et de leur être utile ; nous rendons également hommage à la vérité et justice à la mémoire d'un homme loyal faussement et maladroitement suspecté.

« *A M. le comte de Constantin, président du bureau du Congrès international du Magnétisme curatif de 1889.*

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« La Commission chargée de l'étude du projet de loi sur l'exercice de la médecine a eu à examiner les pétitions nombreuses jointes à celle produite par le Bureau du Congrès international du Magnétisme curatif de 1889.

« *Il a été reconnu par l'unanimité des membres présents que la loi sur l'exercice de la médecine ne visait ni les masseurs ni les magnétiseurs tant qu'ils n'appliqueraient que leurs pratiques ou leurs procédés au traitement des maladies.*

« Ils retomberaient sous le coup de la loi le jour où, sous le couvert du massage, du magnétisme ou de l'hypnotisme, ils feraient de la médecine et prescriraient des médicaments.

« Dans ces conditions, la Commission, croyant avoir fait droit aux pétitions dont elle était saisie, n'a pas cru devoir en entendre les auteurs.

« *Ce que je viens de dire est consigné dans mon rapport.*

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments distingués.

« Signé : Dr CHEVANDIER,
« *Rapporteur.* »

N° 951

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

CINQUIÈME LÉGISLATURE

Session extraordinaire de 1890.

RAPPORT *fait au nom de la commission* chargée d'examiner : 1° le projet de loi, 2° les propositions de M. Edouard Lockroy, de M. Chevandier (urgence déclarée), de M. David (Alpes-Maritimes) et plusieurs de ses collègues *sur l'exercice de la médecine*, présenté par M. *Chevandier*, député, pages 61 et 62.

« Notre honorable collègue M. David considère l'hypnotisation comme un procédé d'exercice illégal de la médecine et dirige contre celui qui, sans être muni d'un diplôme de docteur, se livre à cette pratique, l'article 12 de sa proposition portant une amende de 100 à 500 francs.

« Le temps n'est pas loin où tout docteur en médecine qui osait

parler de magnétisme animal était gourmandé par ses confrères. Déconsidéré par les exhibitions publiques, il a failli succomber sous le mépris des savants.

« *Aujourd'hui que sous les noms de suggestion, d'hypnotisme, la science accueille les faits, les contrôle, en recherche la loi, est-il juste et sage d'en tarir la source et d'en décerner le monopole à ceux-là mêmes qui, obligés de se défendre par une critique rigoureuse contre les effrontés et les charlatans, se montrèrent hostiles aux manifestations physiologiques nouvelles dans la crainte d'être dupes de faits mal observés ou falsifiés ?*

« *Nous ne l'avons pas pensé, laissant à chacun la liberté et la responsabilité de ses actes.*

« Quant aux conséquences physiques et morales de l'hypnotisme, on les a beaucoup exagérées.

« Sans doute, il serait désirable que nul ne se livrât à ces procédés que dans l'intérêt de la science ou de la santé du sujet. Mais où commencera le délit ? Frappera-t-on ceux qui souvent, par un sentiment de curiosité, essaient sur le premier venu, dans une maison particulière, une pratique dont ils ont constaté les effets ? Se retournera-t-on contre les exhibitions publiques ? Pour constater les premières, il faudrait se départir du respect du domicile ; les secondes peuvent si souvent être doublées de supercherie qu'on s'exposerait à frapper l'expérimentateur convaincu, alors que le saltimbanque ne pourrait être atteint par la loi.

« Enfin, pour revenir à notre première question, où commencera le délit ?

« *Nous croyons que le moment n'est pas venu d'enlever ces expériences aux profanes et de les confier exclusivement aux médecins* (1). »

. . . .

Rapport *numéro 2156, session de 1892, page 18.*

« L'article 16 définit l'exercice illégal de la médecine. A la suite d'observations échangées entre le rapporteur et les auteurs des amendements, la rédaction de cet article a été modifiée de façon à leur donner satisfaction.

« C'est ainsi que, dans son esprit, la loi n'a jamais eu pour but de taxer d'exercice illégal de la médecine les personnes qui assistent une accouchée ou qui portent secours à un blessé ou à un malade, donnant naturellement quelques conseils. Elle vise surtout celui ou celle qui prend part *habituellement* aux traitements des maladies ou des affections chirurgicales ; encore admet-elle les cas d'urgence avérée.

« Il a été bien entendu aussi que cet article ne pourrait atteindre ni les gardes malades dans l'exercice de leurs fonctions, ni l'arracheur de dents d'occasion, ni les simples fabricants de pièce de prothèse dentaire. Ces réserves ont été consignées dans les derniers paragraphes.

« *Récemment, un volumineux dossier nous a été remis. Il est formé des protestations formulées par les masseurs et les magnétiseurs. Où donc ont-ils vu un article qui visât leurs pratiques ? Les articles visant et punissant l'exercice illégal de la médecine ne pourraient leur être appliqués que le jour où ils sortiraient de leurs pratiques habituelles et où, sous le couvert de leurs procédés, ils prescriraient des médicaments, chercheraient à réduire des luxations ou des fractures. Jamais notre intention n'a été de les viser. C'est donc mal à propos qu'ils ont pris l'alarme.* »

. . . .

En dehors des passages que nous venons de reproduire, il n'est fait aucune autre allusion au magnétisme et à sa libre pratique, ni dans le reste des rapports du Dr Chevandier, ni dans le texte de la loi ! Si les législateurs avaient voulu interdire et condamner le magnétism ils eussent adopté la proposition de M. David qui leur demandait de frapper les magnétiseurs pratiquants d'une amende de 100 à 500 fr. Cette proposition a été repoussée comme attentatoire à la liberté individuelle, incompatible avec le respect dû à la dignité humaine, à la science, au progrès. M. le Dr Chevandier ne craint pas de déclarer qu'il ne serait ni juste, ni sage de tarir la source des bienfaits du magnétisme en en décernant le monopole à ceux-là mêmes qui se montrèrent le plus hostiles à ces manifestations. Cette opinion du rapporteur de la loi, opinion consignée dans des travaux officiels, sera notre défense et notre sauvegarde, si par impossible et à l'instigation d'influences intéressées on cherchait à torturer le texte de la loi nouvelle pour la diriger contre nous, nous répondrions avec le législateur qu'aucun article de la loi ne vise nos pratiques habituelles et ne saurait nous être appliqué, puisqu'*il a été reconnu à l'unanimité des membres présents que la loi sur l'exercice de la médecine ne visait ni les masseurs ni les magnétiseurs, tant qu'ils n'appliqueraient que leurs pratiques ou procédés au traitement de maladies.*

(1) C'est nous qui soulignons.

Restons donc dans notre sphère d'action et continnuons sans hésitation et sans relâche nos recherches et nos travaux pour le bien de l'humanité ; nous n'avons rien à redouter de la loi nouvelle qui n'a pas été dirigée contre nous.

H. Sausse.

A PROPOS D'HYPNOTISME

Nous recevons de notre distingué confrère et éminent collaborateur Ernest Bosc l'excellent article que voici qui doit paraître dans un des prochains numéros de son journal *La Curiosité*.

La Direction.

A PROPOS D'HYPNOTISME

Nous avons reçu un si grand nombre de lettres au sujet de l'Hypnotisme, qu'il ne nous est pas possible de faire un article répondant aux nombreuses questions et objections présentées par des lecteurs fort habiles ; nous le ferons ultérieurement.

Aujourd'hui, nous recevons une lettre d'une petite écriture fine et fluette signée *Amélie*, mais sans adresse comme de juste; or cette lettre provient certainement d'une toute autre personne qu'une Amélie ou une de ses congénères. Ce qui nous permet d'être aussi affirmatif, c'est que, sur la feuille de la lettre reçue, nous voyons distinctement la contre-empreinte des *Armes ?* d'un évêque.

Ce n'est donc pas une dame qui a écrit le joli petit poulet que nous avons reçu, à moins que..... mais, pas de suppositions plus ou moins vraisemblables, et venons au fait :

On nous demande d'en citer un, si c'est possible, qui soit un fait miraculeux, comme ceux accomplis par des saints; rien n'est plus aisé, nous n'avons pour cela qu'à reproduire la lettre suivante, tirée de la *Revue Populaire* de médecine fort bien dirigée par MM. les Docteurs Gerbaud et H. Blaise, professeurs-agrégés à la faculté de médecine de Montpellier.

Il ne faut pas confondre cette Revue avec des journaux soi-disant de santé, rédigés par des médecins sans clients, journaux qui n'ont qu'un but, vendre des drogues imagi-

nées par les rédacteurs qui, spéculant sur la sottise humaine, se font, avec des sirops, des fers, des liqueurs Godem, des mille livres de rentes.

Non, la *Revue Populaire* est un journal très sérieux, auquel nos lecteurs peuvent ajouter créance. Or, voici l'article qu'on peut lire dans cette Revue, page 31, numéro du 5 décembre 1887, sous la signature du *Docteur* Ed. Fiolle.

Extraction d'une balle pendant le sommeil hypnotique.

« Mme X... a reçu une balle de revolver petit calibre dans la main droite, il y a sept ans. L'extraction fut tentée, sans succès, par plusieurs médecins : elle s'est enkystée sous les tendons fléchisseurs du médius, au niveau du pli cutané inférieur.

« Très sensible et très excitable, cette dame voulait être débarrassée de ce corps étranger qui gênait ses mouvements; comme elle craignait la souffrance de l'opération, et que, de mon côté, je redoutais les effets des anesthésiques, j'eus l'idée de la soumettre au sommeil hypnotique.

« A la première séance, l'état somnambulique fut produit au bout de trois ou quatre minutes, et j'en profitai pour la débarrasser des douleurs névralgiques qui la faisaient horriblement souffrir; je lui suggérai en même temps l'idée que l'extraction de la balle était indispensable.

« Depuis ce moment, elle me le demanda avec une telle insistance que je me décidai à l'opération, et je la pratiquai trois jours après.

« Après avoir plongé, à mon commandement, mon sujet dans l'état hypnotique, je lui suggère qu'au moyen d'un anesthésique puissant récemment découvert elle ne ressentira aucune douleur; à cet effet, je mouille la partie avec de l'eau. L'opération, aussitôt commencée, n'a pas duré moins d'un quart d'heure, pendant lequel Mme X... n'a pas fait un mouvement pour retirer sa main. La figure n'a pas cessé d'être souriante, ainsi que je l'avais ordonné.

« Ces faits étaient trop connus pour que j'eusse lieu de m'en étonner; il n'en a pas été de même pour les suites.

« Après l'extraction de la balle eut lieu une hémorragie assez abondante provenant probablement d'une lésion d'une artère colatérale des doigts. J'eus l'idée de dire à mon sujet qu'au moyen d'un liquide spécial, l'écoulement du sang cesserait subitement et que la cicatrisation serait immédiate; à mon grand étonnement, le sang cessa de couler. Les bords de la plaie furent rapprochés. A la suite de l'opération, ma malade n'éprouve aucune douleur; tous les mouvements sont facilement exécutés; la malade affirme n'avoir rien ressenti.

« Néanmoins, je prescrivis le repos du membre, et tout semblait terminé, lorsque le surlendemain mon sujet accuse une douleur profonde. Craignant, à cause des circonstances où j'avais opéré, qu'il y eût un peu de pus, je fis, à l'état de veille, une nouvelle incision, qui donna issue à une petite quantité de liquide séro-purulent, et par les mêmes procédés je pus supprimer la douleur et faire cesser l'hémorragie. La cicatrisation a marché rapidement. Depuis lors, il y a un mois, Mme X... n'a ressenti aucune douleur, aucune gêne ; il est difficile de constater l'endroit où ont porté les incisions. Cette petite opération, faite devant plusieurs témoins, m'a semblé, à cause des circonstances où elle a été pratiquée, devoir être signalée.

« Dr Edmond Fiolle. »

Voilà un fait qui certes aurait été traité de miraculeux, il y a seulement quelque quarante ou cinquante ans; aujourd'hui, les hommes de science le trouvent tout à fait simple et ordinaire; le Dr Ed. Fiolle ne dit-il pas lui-même dans sa lettre : « *Ces faits étaient trop connus pour que j'eusse lieu de m'en étonner.* »

Trop connus des initiés, des hommes de science non officielle, cher docteur, mais pas du vulgaire, de la foule.

Du reste, la pratique de l'hypnotisme entre chaque jour de plus en plus dans le domaine médical; elle n'a rendu encore que des services relativement insignifiants, à côté de ce qu'elle est appelée à rendre.

Disons cependant que le corps médical est aujourd'hui divisé en deux camps tranchés : les médecins qui croient à l'hypnotisme (ils sont fort nombreux) et ceux qui n'y croient pas; le nombre de ces derniers diminue chaque jour, car il faut bien se rendre à l'évidence des faits. Ce qui retarde le traitement des maladies par l'hypnotisme, c'est que, le jour où les maladies seront traitées exclusivement par celui-ci, adieu les diplômes; car la faculté hypnotique ne peut échoir à un individu par un diplôme d'une faculté quelconque.

Nous reviendrons à l'occasion sur cette question intéressante qui commence à se généraliser grâce aux hypnotiseurs de profession.

Ernest Bosc.

TRANSFUSION DE LA VIE

Allonger le fil de la vie, éloigner la mort qui vient à pas lents, et qui a pour cause la simple dissolution et l'atrophie de la vieillesse, c'est un sujet qu'aucun médecin n'a traité d'une manière qui réponde à son importance, a dit Bacon.

Que faut-il donc faire pour vivre bien et longtemps? Faut-il, comme le célèbre Vénitien Cornaro, se conformer strictement au texte biblique « *Qui abstinens est, adjiciet vitam* », *la Sobriété ajoute à la vie*, ou, épousant les théories de Mortimer Collins, cet Anglais original qui, dans son humour britannique, signe son livre « *Un porc du troupeau d'Epicure*, » prétendre avec lui qu'il faut « bien boire, bien manger, bien dormir, ne rien faire que ce qui plaît, ne rien faire du tout si ça plaît mieux, se coucher à l'heure qu'on veut, se lever à l'heure qu'on préfère, vivre dans le nonchaloir et la paresse, et ne s'occuper en un mot de rien qui soit de nature à fatiguer le corps et l'esprit? »

Je ne veux prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre en ce moment; je désire simplement examiner ici comment, lorsque quelque accroc vient compromettre cette délicate toile de Pénélope qui se défile à mesure qu'elle se tisse, on peut parvenir à réparer le précieux tissu.

De tout temps les malheureux humains, tourmentés de l'idée de la mort, se sont lancés à la poursuite d'un bienheureux philtre suscep-

tible de les préserver des atteintes de l'affreuse *Camarde.* Depuis le commencement du monde on cherche l'élixir de longue vie.

Un instant la science crut avoir trouvé *le Secret de Vie* dans la transfusion du sang. C'est Denys, médecin de la faculté de Montpellier, qui, en 1667, fut le premier à pratiquer, à Paris, avec l'aide d'Emmeretz, la transfusion sur l'homme. Jamais aucune opération ne fit naître autant que celle-ci des espérances fabuleuses.

« La transfusion, dit M. le docteur Pellagot dans ses notes sur la *Macrobiotique* d'Hufeland, devait, au dire des enthousiastes, devenir une panacée universelle, un moyen de prolonger indéfiniment la vie. Les miracles de la fontaine de Jouvence allaient se réaliser : plus de maladies ! la jeunesse éternelle ! la race régénérée !! Les gens faibles et malingres, les malades demanderaient désormais aux personnes vigoureuses et bien portantes de partager avec elle la richesse de leur sang ! Bien mieux, on espérait par la transfusion agir sur le moral, dompter le caractère d'un homme violent et emporté en lui injectant du sang d'agneau, ou le rendre courageux en lui infusant du sang de lion. Chacun se demandait si l'on ne pourrait pas aussi faire naître de la laine sur le dos des chiens en leur injectant du sang de mouton. »

On dut bientôt en rabattre, et, en présence de plusieurs cas d'insuccès, la Cour du Châtelet crut prudent de rendre contre la transfusion un arrêt de proscription, afin d'arrêter dans son essor un si beau zèle.

Après une longue période de silence, Blundell, en 1818, tira la transfusion de l'oubli ; mais, malgré ses efforts, malgré ceux de Milne Edwards, malgré quelques essais heureux tentés par par MM. Nélaton, Marmonier père, Devay et Desgranges (de Lyon), malgré enfin les recherches de M. Brown Sequard et les tentatives originales toutes récentes du grand physiologiste, la transfusion du sang a aujourd'hui le sort qu'elle mérite : elle est toujours en discrédit, et l'on doit définitivement la classer au nombre de ces utopies médicales qui ont obtenu un instant les faveurs de la mode.

« Dans ces curieux essais, il y a bien au point de vue physiologique, dit M. le Dr Pellagot, un saisissant exemple de l'influence d'un corps vivant sur des organes dont le jeu est arrêté ; mais ce n'est pas là la vie, et, pour rendre tangible l'idée qu'on doit se faire de ce phénomène, il faut le comparer à celui qui se passe lorsqu'un doigt curieux vient agiter le balancier d'une pendule arrêtée ; la machine se met en mouvement, elle oscille et l'on entend son tic-tac ; mais bientôt ces signes diminuent, ils disparaissent, le balancier s'arrête et demeure immobile ; ce n'était pas la vie, le grand ressort est cassé ! »

En songeant qu'on a pu un instant concevoir l'espérance de reconstituer dans son rayonnement fonctionnel normal la source tarie de la vitalité, en projetant quelques particules nouvelles de sang dans la machine organique, je ne peux m'empêcher de rapprocher cette prétention de l'ignorante candeur de ce bonnetier de la rue Saint-Denis qui, parvenu à la fortune, se faisait bâtir une villa aux environs de Paris.

On lui apportait une pompe qu'il avait commandée. — Où faut-il mettre cette pompe, lui demande-t-on ? — Dans la cour, parbleu ! — Dans la cour, mais où donc est votre puits ? — Mon puits, s'exclame le bonnetier, mon puits ! ah ça, croyez-vous donc que j'eusse acheté une pompe si j'avais un puits !...

Les partisans de la transfusion et notre bonnetier ne partagent-ils pas la même erreur, en s'imaginant, en toute simplicité, que la Matière engendre par elle-même le mouvement de vie qu'elle manifeste ?

∴

Non, la vie n'est pas plus dans le sang qu'elle n'est dans les organes, simples dépositaires et transformateurs des Forces !

Le corps, ce mécanisme que nous voyons fonctionner, n'engendre pas le Mouvement. Il le reçoit au contraire d'une source mystérieuse et cachée, sans laquelle il ne serait rien qu'un cadavre.

Pour se faire une idée de la vitalité, il faut considérer l'Etre sous le rapport de sa charpente idéale ; le mouvement vital nous apparaît alors comme la résultante des forces essentialisées appuyées sur la pulpe nerveuse et tendues du centre à la circonférence à la manière de ces spectres physiques qui ont un point central de concentration et des points périphériques de dilatation.

Toute l'harmonie du système repose sur l'état de tonalisation équilibrée de ce spectre organique ; et la force libre ambiante, sous la forme essentialisée qu'elle prend dans le réseau nerveux, est en réalité l'agent plastique et ordonnateur du jeu fonctionnel des parties.

C'est donc l'appareil nerveux et non le sang qui est l'intermédiaire obligé entre le milieu cosmique et l'élément atomique des tissus : c'est lui l'organe essentiel de transmission et d'échanges entre l'Etre vivant et le milieu qui l'entoure ; c'est, comme l'appelle si bien Claude Bernard, le *grand régulateur physiologique ;* et c'est à lui seul qu'il faut s'adresser pour refaire la tonalité vivante menacée et non aux rouages matériels, simples instruments de la manifestation vitale.

Mais comment agir sur le grand régulateur physiologique ? Comment, lorsqu'il est désarmé ou détendu, lui rendre cette tension normale si indispensable aux battements réguliers de la vie ?

C'est là que surgit lumineuse l'application du magnétisme avec ses passes, ses impositions de mains et ses insufflations si méconnues.

« Miracle du magnétisme, s'écrie avec enthousiasme le baron du Potet, un être, à la voix de nature, peut, sans science aucune, rétablir l'équilibre en versant dans les organes ces effluves d'une nature si inconnue qu'elles confondent la science et le raisonnement ! Elles vont, comblant le vide qui s'est fait, faire naître la lutte qui doit, non sans secousses ni sans oscillations, réveiller l'action vitale, et rétablir l'équilibre perdu ! »

C'est que le réseau nerveux, par ses extrémités périphériques, puise sans cesse, dans la radiation solaire, les éléments de force qu'il transmet aux organes suivant les besoins de la métamorphose organique ; — mettez ce réseau nerveux en contact avec un autre réseau identique, mais mieux équilibré, vous doublez bientôt l'action fonctionnelle du premier ; un échange se fait, analogue à celui qui s'établit entre deux piles électriques mises en contact ; une véritable *transfusion* d'électricité vitale s'opère, apportant aux centres vitaux la puissance de reconstitution qui leur faisait défaut ; les fonctions organiques reprennent leur rythme normal, le sang se régénère dans ses éléments constitutifs ; et la vie, ainsi sollicitée, accomplit dans toute son intégrité la mission que la loi de nature lui impose.

Rétablir, par l'intermédiaire du système nerveux, le double mouvement de dispersion centrifuge et de condensation centripète qui constituent l'équilibre de la tonalité vitale, voilà le moyen le plus sûr et le plus puissant d'agir sur la vitalité ; c'est la seule transfusion qui puisse se faire sans danger, d'organisme à organisme, c'est la seule qu'il faille rechercher.

Et, avec le maître regretté dont nous citions le nom tout à l'heure, nous dirons à ceux qui, pénétrés de cette vérité, voudront soulager les souffrances de leurs semblables :

« Placez-vous près du malade épuisé par la souffrance et dont les forces médicatrices ont été anéanties par les remèdes ; étendez vos mains doucement, tranquillement, avec la sérénité qui accompagne toujours le désir de faire le Bien ; considérez-vous comme un instrument divin dont les ressorts sont mus par l'âme. Cette harmonie nécessaire détermine la puissance magnétique à sortir de ses voies ordinaires et à se porter là où votre entendement l'appelle, où vos mains veulent la guider !...

« Allez et guérissez par la *transfusion nerveuse*. Il n'y en pas d'autre !..... »

A. BUÉ.

DE LA VIVISECTION (1)

(Suite)

LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE... PASTEUR

Par ce qui précède, le lecteur a pu se convaincre du peu de valeur de bien des travaux de M. Pasteur; non seulement des savants véritables les ont trouvés inutiles, mais encore, ils ont trouvé dangereux d'appliquer certaines inoculations.

Pour n'omettre aucune des soi-disantes découvertes de M. Pasteur et pour les embrasser d'un coup d'œil, nous allons les récapituler ici. Le lecteur voudra bien nous excuser d'insister sur ces travaux, mais nous avons dit, et il ne faut pas craindre de le répéter, qu'ils sont le grand cheval de bataille des vivisecteurs, et nous trouvons, au contraire, qu'ils sont la condamnation pure et simple des expériences de vivisection comme nous allons le voir et le prouver clairement.

I. Le premier travail de M. Pasteur, qui prétendait établir un abîme entre les produits organisés naturels et les produits organiques artificiellement obtenus dans les laboratoires de chimie, théorie dite *Disymétrie moléculaire*, a été complètement réduite à néant par les faits (2).

II. L'idée de chauffage des vins, bières, etc., appartient à Appert, comme l'a dit Maurial dans le *Moniteur vinicole* : « Parti d'Appert pour le chauffage des vins, M. Pasteur est resté à Appert. » (3)

D'autres expérimentateurs, MM. Maumené, le comte de Vergette Lamotte et d'autres encore avaient, longtemps avant M. Pasteur, et même avec une plus grande compétence que lui, étudié la question et démontré son utilité pratique pour les gros vins de coupage.

III. La fameuse théorie des ferments et de la fermentation Pasteur a été combattue victorieusement par des chimistes hors de pair; nous avons nommé MM. Frémy, Berthelot, Liebig, Claude Bernard, Gérhard et autres; elle a été traitée par ces hommes éminents de *pure imagination* (4). C'est raide pour l'immense savant.

« C'est alors que M. Pasteur, dit le Dr J. Pelletan (5), se lança dans l'étude des fermentations à propos desquelles il posa carrément et comme parole d'Evangile une série de dogmes qui trouvèrent tant de contradicteurs, notamment le grand Claude Bernard et après lui Berthelot. »

IV. En ce qui concerne la maladie des vers à soie : flâcherie, pébrine, grainage, etc., MM. Guérin-Meneville, Cornalia, Balbiani, Joly, Osimo Vittadini et vingt autres certainement, tous ceux-ci avaient non seulement découvert les corpuscules et les ferments en chapelet, mais encore inventé le grainage microscopique.

Mais il paraît qu'il n'est pas bon de dire à notre Hercule ses vérités comme en témoignent les lignes suivantes (1) : « Au sujet des vers à soie, ce fut Guérin-Meneville, le découvreur des corpuscules dits de *Cornalia*, qui, malgré la réserve qu'il aurait dû garder comme inspecteur général de la sériculture, osa affirmer que l'intervention *inconsciente* de M. Pasteur dans cette partie, qui lui était étrangère, avait été plus nuisible qu'utile, et que si les réussites des chambrées étaient un peu moins mauvaises, cela tenait à la diminution naturelle de l'épidémie bombycine et non à l'emploi des soi-disants procédés Pasteur (grainage au microscope). On sait que, pour avoir soutenu une pareille thèse, M. Guérin-Meneville fut promptement destitué, malgré ses trente années de services. »

V. Pour tout ce qui concerne le charbon, M. Pasteur s'est emparé des découvertes de Davaine (2) et tout ce qui est connu au sujet du charbon est dû principalement à l'examen et à l'analyse du sang du sujet mort, ce qui était connu bien avant Pasteur.

VI. Pour la méthode des cultures des virus, le même Pasteur n'a fait que suivre la voie largement tracée par les travaux de l'Allemand Hallier.

VII. Pour la théorie parasitaire, bien longtemps avant Pasteur, Raspail l'avait découverte et exposée, mais il n'a jamais demandé de pension pour ses beaux travaux ; il avait reconnu, du reste, que les parasites n'étaient que les miasmes pestilentiels des anciens.

VIII. En ce qui concerne l'atténuation des vaccins anticharbonneux, nous savons que le Dr Toussaint de Toulouse avait le premier fait connaître ce résultat en faisant présenter un mémoire à ce sujet à l'*Académie des sciences* par le Dr H. Bouley, et cela avant Pasteur (3).

IX. Quant à l'atténuation des virus par transmissions successives, elle était connue à peu près de tous les physiologistes, mais Magendie l'avait le premier démontrée.

X. La doctrine des inoculations préservatrices ou plutôt préventives, comme le dit Pasteur, appartient au premier qui vaccina. Quant aux résultats, ils sont des plus discutés ; beaucoup n'y ont pas confiance, pas même Pasteur, comme nous allons le voir à la fin de cet article.

XI. La vaccination préventive du choléra des poules, du rouget des porcs a donné également des résultats très fâcheux et, dans tous les cas, fort discutés.

XII. Enfin, la grande découverte de Pasteur, le traitement de la rage, est considérée aujourd'hui par les hommes les plus compétents comme la mystification la plus considérable du XIXe siècle.

(1) Voir les nos 47 à 55 du journal.
(2) *La Vérité sur Pasteur*, par P. Boullier, 1 vol. in-8 ; Paris, 1887.
(3) Dans la *Microbiculture* ou l'art de devenir millionnaire en élevant des canards scientifiques, par le Dr Marron, p. 6, br. in-12 ; Paris, Fisbacher, rue de Seine.
(4) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 3 février 1879.
(5) Dr J. Pelletan, QUESTIONS DU JOUR ; *Autour de M. Pasteur*, 1 vol. in-12 ; Paris, s. d.

(1) Dr Marron, ouvr. cité, p. 7.
(2) Voici ce que nous lisons, page 340, dans l'ouvrage cité ci-dessus du Dr Pelletan : « Dans l'affaire du charbon, il s'est emparé des découvertes de Davaine, le doux et modeste savant... »
Tous ces faits sont faciles à vérifier ; il suffit de remonter à l'époque où M. Pasteur commença ses recherches sur la maladie des vers à soie, recherches qui lui valurent sa première récompense nationale (12,000 fr. de rente), etc.
(3) Neuf mois et demi avant l'académicien.

Nous ferons observer à nos lecteurs que ce n'est pas nous qui oserions parler ainsi ; mais voici ce qu'a écrit dans la *France* le Dr Decaisne : « Si les doctrines que nous combattons et qui resteront la honte de la médecine du XIXe siècle venaient à triompher, on se ferait inoculer à tout propos et pour toutes les maladies, depuis la fièvre jaune jusqu'au rhume de cerveau, sans se demander quelle macédoine tous ces virus plus ou moins atténués peuvent produire dans l'organisme. »

Par ce qui précède, on voit que non seulement M. Pasteur n'a rien découvert, mais qu'encore il n'a rien amélioré ni perfectionné en quoi que ce soit les idées ou méthodes qu'il a prises à d'autres savants. Il a propagé des doctrines fausses, surtout en ce qui concerne le traitement de la rage, traitement fondé, d'ailleurs, sur les travaux d'Alibert, de Magendie, de Galtier, de Duboué et de tant d'autres.

Dès le commencement de notre siècle, le Dr Alibert (1) avait parfaitement découvert l'inoculation préventive de la rage ; mais, ayant peu de confiance dans sa méthode, il l'abandonna. Nous pouvons affirmer que M. Pasteur lui-même n'a pas non plus une grande confiance dans sa méthode toute théorique. En parlant ainsi, nous n'avançons pas une simple affirmation, nous allons fournir des preuves ; elles sont absolument nécessaires devant les dangers de la méthode antirabique, dangers tous les jours plus fréquents.

Disons tout d'abord qu'un homme de science, un véritable savant ne répond pas : « *Je n'admets pas* qu'on discute désormais ma théorie et ma méthode ; *je ne souffrirai pas* qu'on vienne CONTROLER mes expériences. »

C'est cependant ce qu'a répondu l'*immense savant* aux docteurs Cattiaux et Navarre, délégués du Conseil municipal de Paris auprès de M. Pasteur pour étudier avec lui sa méthode et ses expériences.

Le Conseil municipal avait bien le droit, ce nous semble, de voir les choses d'un peu près avant de voter la concession trentenaire d'un terrain, ce qui représentait plus de 35 millions de francs pour la durée de ladite concession (2).

Aujourd'hui, où l'on commence à voir beaucoup plus clair dans la méthode antirabique, beaucoup de gens et des plus compétents prétendent que bien des personnes succombent à la rage, par suite de la vaccination antirabique. Et le Dr J. Pelletan, résumant le grand débat, dit (3) : « En somme, il y a depuis un an autant de morts de la rage que dans les années précédentes avant la vaccination à la moëlle de lapin, c'est-à-dire que la nouvelle méthode de la guérison de la rage pas plus que les autres *procédés Pasteur* n'a encore servi à rien... qu'à enrichir son auteur, ce que précisément, comme disent les mathématiciens, il fallait démontrer. »

(1) J.-L. Alibert, né à Villefranche (Aveyron) le 12 mai 1766 et mort à Paris le 6 nov. 1837, après avoir fait de la littérature, étudia la médecine et fut nommé professeur à l'Académie de médecine et médecin de l'hôpital Saint-Louis en 1803. A la Restauration, le roi le nomma son médecin-adjoint plutôt parce qu'il s'occupait du traitement des maladies de la peau qu'à cause de la recommandation du baron Duportal, son premier médecin.

(2) Cf. J. Pelletan, *Autour de M. Pasteur*, p. 277.

(3) *Ibid.*, p. 376.

Aujourd'hui, en 1892, les morts rabiques sont plus nombreuses qu'avant l'application de la *méthode Pasteur*, d'où l'on conclut naturellement que ce plus grand nombre de morts est dû à la vaccination antirabique ; on s'en doutait déjà en 1886, car voici ce que nous lisons page 106 de l'ouvrage de P. Boullier (1) : « Le total des morts, malgré la vaccination antirabique, était donc, à la date du 2 novembre 1886, de 53, dont 35 étrangers et 18 Français.

« Aux 18 Français qui ont succombé après les inoculations, il faut ajouter 17 autres Français morts de la rage en dehors de la clientèle de M. Pasteur.

« J'ai déjà dit qu'en France la moyenne annuelle des personnes qui meurent enragées est de 30. Cette année, cette moyenne se trouve dépassée, comme on le voit par les chiffres ci-dessus.

« D'après les renseignements puisés à bonne source, il est certain que M. Pasteur, qui est loin d'inspirer de la confiance aux médecins sérieux, a traité à peine un tiers des personnes françaises réellement mordues par des chiens enragés. Il résulte de ce fait que, s'il les avait toutes traitées, trois fois plus seraient mortes, soit $18 \times 3 = 54$. Faut-il d'autres preuves pour convaincre les incrédules ? »

Voilà un chiffre qui nous paraît inattaquable et d'autant plus exact que chaque année les morts rabiques sont plus nombreuses ; c'est là un fait indiscutable.

Nous n'ignorons pas que les défenseurs de M. Pasteur répondront que ce sont ses adversaires qui parlent et écrivent comme nous ; mais alors nous mettrons sous les yeux de ses défenseurs une preuve irréfutable même pour les fanatiques de l'immense savant ; c'est sa propre condamnation prononcée par Pasteur lui-même, et cela en double expédition.

J. MARCUS DE VÈZE.

(*A suivre.*)

LA VIE DES ÉVÉNEMENTS

COMMENT UN INDIVIDU CRÉE LUI-MÊME OBSTACLE A SES ACTES

De ce qu'un fait accompli suit fatalement sa trajectoire, hâté ou retardé, dans sa marche, par les incidents nés d'actes qui, comme lui, décrivent leur ellipse à travers l'espace astral, je n'en déduis point que son *faire* soit fatal. Nous avons tous — avec des différences inouïes de degrés — une liberté de décision dans l'action.

Avant de démontrer cette liberté, dans ses inégalités, — comme je le ferai plus tard, — je l'admets tout d'abord, et je vois que notre vie se compose d'actes que j'appellerai neutres, bons ou mauvais.

Sans doute, il n'existe point d'actes, point de pensées qui ne laissent leur empreinte dans l'air ambiant ; mais, il est certain que si, pour me rendre à mes affaires, avenue de l'Opéra, par exemple, n'ayant aucune raison valable de choisir un chemin ou l'autre, je prends les Champs-Elysées de préférence au boulevard Haussmann, je fais, moralement parlant, un acte neutre.

Et pourtant, par la rencontre fortuite de faits accomplis à la même minute, ma vie,... toute mon existence peut être changée.

(1) *La Vérité sur Pasteur.*

Je puis, par un de ces hasards qui brusquement balaye tout sur son passage, être blessée... mourir même ?.. Comme il m'est possible également, au détour de ma rue, sous les beaux marronniers fleuris, de rencontrer celui qui fera ma fortune matérielle, celle qui sera mon âme-sœur ?

Bonnes ou mauvaises, ces conséquences toutes fortuites ou amenées par des faits antérieurs, ne sont rien en elles-mêmes pour mon avancement moral... Mon acte est neutre parce qu'il n'est point VOULU : ma route a été décidée par un vrai pile ou face.

De tels actes, totalement neutres, sont beaucoup plus rares que nous ne serions tentés de le croire, à première pensée. Une préférence accordée à un chemin, ne viendrait-elle que de la beauté, de la facilité de la voie, enlèverait à la décision son caractère neutre. Un choix donné par vanité, pour faire admirer, pendant sa course, tel ou tel avantage, entrainerait aussi le rejet de la neutralité...

L'acte bon est celui qui répond entièrement, dans les petites comme dans les grandes choses, à notre conception du beau, du bon du vrai !... conception variant à l'infini, selon la perfection de chaque individu. Ainsi que je l'ai démontré, quand on fait sa règle de conduite de tels actes, on n'a point à se tourmenter des conséquences finales.

Mais si l'acte bon est le fruit d'une réflexion, d'un désir d'agir toujours pour le mieux, l'acte mauvais, généralement, n'est pas *généré* avec raisonnement. Le plus souvent, il semble une défense instinctive pour repousser un autre mal qui assaille, qui accable.....

Et c'est surtout dans ce cas que l'humanité souffrante se trompe : un mal ne peut pas plus donner naissance au bien — comme conséquences finales — que le bien peut engendrer le mal.

En supposant qu'une]injustice ait été faite à un individu,... qu'il ne songe pas à sa vengeance, qu'il l'attende des événements. Elle sera d'autant plus pleine et infaillible, elle arrivera d'autant plus promptement qu'il sera resté matière inerte, matière passive, non pour flétrir loyalement l'acte commis, mais pour en punir son auteur.

Toute injustice faite, je le répète, entraîne un mouvement de retour mauvais pour le *générateur*, bon pour la victime. Si ce retour n'arrive souvent que fort tard, c'est que bien des fois la victime, voulant se venger, crée un courant qui entrave les éléments résultant de l'acte injuste.

En se vengeant soi-même, en voulant sortir du mal par le mal, on se charge de faits dont le retour des trajectoires est désastreux pour nous dans son issue dernière.

Bien plus, aurions-nous mal agi, il ne faut pas nous bercer de l'illusion qu'il nous sera possible de faire dévier de son orbite l'acte misérablement accompli... Non..., tel il a été fait, tel il nous reviendra. Nous devons en subir les résultats ..

Bienheureux lorsque la fréquence du mal diminuera, à mesure que nous nous élèverons dans l'échelle du beau, du bon, du vrai !...

Plus nous faisons du bien, [plus nous approchons du véritable bonheur. Plus nous faisons de mal, plus long sera le temps employé à notre perfectionnement... Et cela, sans que l'*un* puisse jamais réhabiliter l'*autre*, sans que l'*autre* puisse jamais effacer l'*un*.

Le printemps qui a vu ses fleurs se geler, l'été qui a vu ses moissons se flétrir par la sécheresse, l'automne qui a vu ses fruits emportés par la grêle, nous donneront-ils de bons résultats... Hélas ! il nous faudra attendre une autre floraison, une autre moisson, une autre fructification venues à bien pour jouir de conséquences heureuses...

On se rend la vie trop aisée en s'imaginant, à tort, qu'on efface, à volonté : ce qui *est*, ce qu'on *a fait*... toutes choses dont nous ne sommes plus les maîtres !...

Le mal étant si peu réparable, que ne devrait-on pas faire pour l'éviter ? Quand on poursuit un but le plus élevé, le plus cher, que n'est-on plus convaincu que le motif le plus légèrement mauvais employé pour réussir crée sûrement un obstacle ?...

Ayons toujours d'excellents motifs, d'heureux souhaits ; faisons le bien, lançons dans l'Infini de l'Univers tous les trésors du cœur et de l'intelligence... ils nous reviendront en or pur...

Mais ne les atrophions point, en saturant l'atmosphère, pour hâter leur retour, d'actes faisant obstacles à nos desseins.

Il ne faut jamais perdre de vue que nos faits ne sont pas seuls dans le grand creuset. Dans la chimie morale, les mélanges, les épurations sont soumises à des lois immuables toujours justes et sages, mais totalement hors de notre contrôle, de notre portée. Notre volonté s'exerce pour le départ seul, non pour le retour de l'acte. Pour finir par une comparaison :

Les faits obéissent à peu près aux mêmes lois qui régissent les prédictions d'après cette belle page, écrite en 1882 par une Lyonnaise, Mme Mond :

« Les prédictions ne se réalisent que lorsqu'elles sont oubliées, souvent même lorsqu'on a renoncé à la chose. Tâchez donc d'oublier et de renoncer à vos espérances, en vous occupant d'une idée autre que celle qui vous tient. Alors, et seulement alors, vous verrez votre espoir se réaliser. C'est la loi, et nul n'y peut échapper. Regardez les gens heureux : ils ne s'occupent plus d'une chose sitôt qu'ils l'ont décidée, et elle leur vient d'elle-même.

« Pour qu'une chose soit, il faut que l'idée nous en vienne ; mais, si nous en triturons trop la pensée, nous l'atrophions et l'étouffons dans son germe. Plus notre effort sera grand pour oublier, plus vous serez près de la réalisation cherchée. .

« Sur ce, fermons la parenthèse, et laissons le mouvement se faire de lui-même. »

La nature, en somme, a pour tout et pour tous les mêmes lois : l'enfant, l'oiseau, la plante, élevés librement, affrontant leur carrière, dans leur milieu, ne meurent pas étouffés, comme ceux qui sont couvés avec trop de soins. Tout doit cheminer au large, trouvant son élasticité de résistance dans ses propres éléments constitutifs... C'est assez des embarras inévitables créés par ses voisins... Inutile et fastidieux, chez l'homme sage, de faire lui-même obstacle à ses actes, à son mérite.

Fais le bien : ce qu'il *doit* adviendra.

L. D'ERVIEUX.

LE TEMPS ET L'EXILÉ

L'EXILÉ

O toi qui, chargé d'ans, ne peut compter ton âge,
Vrai Savant, prête-moi tes notes de voyage.
Authentique Recueil, Mémoire où, de si loin,
Se mire le Passé dont tu fus bon témoin.
Afin de nous instruire, il nous faut bien connaître,
— Débris de vieux tombeaux, — tout ce que tu vis naître ;
Puisque tu le scellas, tu dois t'en souvenir.
Roi du Présent réel, Père de l'Avenir,
Temps, qu'es-tu bien encore ?...

LE TEMPS

Une règle asservie,
Sous son rythme marquant l'âge de toute vie.
Dans ma course, entraînant les faibles et les forts,
L'éternel Univers se meut sous mes efforts.
Où règne le Chaos, où le Ciel s'illumine,
Partout d'un pas égal, sans cesse je chemine.

L'EXILÉ

Puisque d'entraîner tout, Dieu te fit une loi,
Qui, parmi *ses actifs*, est plus puissant que toi ?

LE TEMPS

Le Moteur qui d'abord fut la première amorce,
— L'Esprit dit *volonté*, mais l'élément dit *force* —
L'étincelle jaillit de cet ébranlement;
Sous sa chaleur, la Vie eut comme un grondement;
Et, quand l'être surgit des ténèbres profondes,
Il fut heureux de vivre et de peupler les mondes.
Quoique infime à l'éveil, jaloux d'immunité,
Il voulut comme à moi, pour port, l'Eternité!...

L'EXILÉ

Alors explique-moi l'énigme de la Vie;
De cette *éclosion d'avortement suivie*,
Sur un monde où l'Esprit qui veut connaître et voir,
Etudie et s'éteint au moment de savoir?
Travailler pour l'oubli, défaillir au lieu d'être,
C'est donc le point final du désir de connaître
Et pour les cœurs blessés le dénouement du sort,
Si du grand mouvement, — n'étant rien qu'un ressort, —
Le jour, où, sans pitié, d'un coup ta faux la brise,
L'Ame s'affaisse et meurt en une simple crise:
Ne gardant du *divin*, prisonnier dans la chair,
Pas même un souvenir de ce qui lui fut cher?...
Lors pour l'Eternité, gigantesque Nomade,
L'Exilé qui te suit, pauvre cerveau malade
Acculé par la fièvre à son point de départ,
A pour âme des nerfs, et d'abri nulle part!

LE TEMPS

La Vie est *un effort!*... et la Terre un passage
Où le fou, faible esprit, vient coudoyer le sage.
L'âme est plus qu'un ressort; mais, dans le mouvement,
Elle-même entraînée à son commencement,
Sous la loi du progrès sans cesse se déplace,
Tantôt vive et légère, elle agit dans l'Espace,
Ou, parfois d'un corps lourd subissant la fortune,
Elle repousse en vain la misère importune
Dans un monde suspect, injuste et bien vêtu,
Qui prend le corps pour tout, l'âme pour un fétu;
Dont le dieu s'appelle Or et l'honneur ruban rouge,
Où le cœur appauvri peut être un obscur bouge.
C'est parmi ces travers, c'est parmi ces orgueils,
Entouré des mauvais, au centre des écueils
Quand, sous des oripeaux, certains font leurs parades
Que *l'être éclaboussé* conquiert ses plus beaux grades.
Dédaigne ce clinquant. Dans chaque humanité,
Excepté le seul *Vrai*, tout n'est que vanité!
C'est par lui qu'on mérite une palme immortelle.
C'est un degré pour l'âme à la gloire éternelle,
Qu'en *sa loge*, ici-bas, elle doit conquérir:
Car la Vie est la lice où l'Ame vient courir.

Lutter, souffrir, aimer, sans regret, sans envie,
En regardant le but, voilà pourquoi la Vie.

Mme CORNÉLIE

Mai 1893.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix, par ERNEST BOSC et L. BONNEMÈRE (1).

Quand on étudie sérieusement l'histoire, on voit qu'elle comporte des grandes périodes dont les faits et la philosophie se résument et s'incarnent pour ainsi dire dans un homme. — N'avons-nous pas le siècle des Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Louis XIV?

Les origines de notre histoire nationale sont fort obscures; cependant, même dans ce passé lointain, il est un homme en qui se résument et s'incarnent les grands faits de notre primitive histoire, les grandes actions qui ont créé la patrie gauloise.

Cet homme, ou plutôt ce jeune héros, est-il besoin de le nommer?

Son nom brillant: Vercingétorix, n'est-il pas dans tous les cœurs vraiment français?

Ecrire notre histoire nationale à l'époque du héros arverne, reconstituer la religion, les mœurs, les us, coutumes, l'art et la littérature de son temps, écrire pour ainsi dire la préhistoire de France, c'était là une œuvre hardie et difficile. Cependant les auteurs de l'ouvrage que nous annonçons au public se sont acquittés de leur grandiose tâche avec un grand talent et un rare bonheur.

La première partie de l'œuvre, « la Patrie Gauloise », donne la description des mœurs, usages, coutumes des Gaulois, ainsi qu'une remarquable étude sur la religion, l'art et la littérature de nos pères. C'est en consultant et en s'inspirant des œuvres des plus anciens poètes de la race celtique, tels que Liwarch'-henn et Aneurin, ainsi que les travaux de l'*Ossianic Society*, que MM. Bosc et Bonnemère ont pu restituer la littérature gauloise et les chants des bardes, dont le souffle inspiré dispensait aux chefs des Gaules ou le blâme ou la louange.

La seconde partie de l'ouvrage, « la Guerre des Gaules » est une véritable réfutation des *Commentaires* de César. Les auteurs ont suivi pas à pas les écrits du grand capitaine; ils sont parvenus à démasquer la duplicité et la fourberie du proconsul et à démontrer pièces en main les exagérations et la grande partialité contenues dans la narration de la guerre des Gaules.

Un pareil livre était à faire, et il n'eût pas été complet sans de nombreuses gravures venant commenter et élucider encore le texte si clair. Toutes les gravures qui ornent le volume ont été dessinées par l'un des auteurs, dont le crayon vaut la plume, et d'après les documents authentiques.

L'Histoire nationale des Gaulois pourra donc être consultée avec fruit par les hommes d'étude, par les savants, par les archéologues, mais c'est surtout à la jeunesse que sa lecture sera salutaire et bienfaisante.

Où trouver, en effet, un modèle plus noble que Vercingétorix, qui, après avoir lutté pour constituer la patrie grande et forte, dut se livrer à un vainqueur implacable dans l'espoir de sauver ses compatriotes?

Quel plus noble dévouement?

A quelle plus grande école de patriotisme pourrait-on envoyer la jeunesse studieuse de notre pays?

X. R.

POUR LES PAUVRES

Le 26 mai, de Mme X.	5 fr.
Le 27 mai, anonyme dans notre boîte.	10 fr.
Total. . . .	15 fr.

(1) 1 vol. in-8° de XII-466 pages illustrées de 160 bois dans le texte. Paris, Firmin Didot et Cie, 56, rue Jacob.

Le Gérant: L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 62 | 10 Centimes | 16-30 JUIN 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

DEUX CONFÉRENCES

7, RUE TERRAILLE

Une heureuse coïncidence ayant fait se rencontrer, à Lyon, M. Gabriel DELANNE et M. PAPUS, nos amis ont eu la bonne fortune d'applaudir à deux jours d'intervalle le rédacteur en chef du journal le *Spiritisme* et celui de l'*Initiation*. Il eût été on ne peut plus intéressant pour nous d'entendre les deux orateurs défendre chacun leurs idées dans une conférence unique et contradictoire; en raison de leurs occupations particulières la chose n'ayant pu avoir lieu, nous nous bornerons à rendre compte des deux conférences faites séparément par chacun d'eux.

Sur les instances du président de la *Société Fraternelle*, M. Gabriel DELANNE a bien voulu, devant un nombreux auditoire et à brûle-pourpoint, traiter la question de la *double personnalité* au point de vue spirite et de la nécessité de faire évoluer le spiritisme en profitant des travaux des savants qui sont en concordance avec la révélation nouvelle.

Après avoir montré la nécessité de l'étude rigoureuse du phénomène spirite, le conférencier rappelle que depuis quelques années les savants se sont occupés de l'écriture automatique. En France, une étude assez complète a paru dans le livre de M. Paul Janet, « Automatisme psychologique ». M. Binet, dans son livre récent sur la double personnalité, donne des exemples d'écritures et de dessins exécutés automatiquement par des sujets hystériques. M. de Rochas, dans son dernier ouvrage: *les Etats superficiels de l'hypnose*, traite également avec un réel intérêt de la même question.

Chaque auteur, suivant son point de départ, donne à la question une solution différente ; en Angleterre comme en France, la question a été mise à l'ordre du jour ; la Société des Recherches psychiques de Londres, par l'organe de M. Myers, a tenté elle aussi de fournir une explication de la médiumnité mécanique sans l'interventien des esprits. Il est donc indispensable de montrer en quoi les expériences spirites diffèrent de celles présentées par ces messieurs.

Le conférencier fait observer que tous les spirites, Allan Kardec en tête, ont toujours et partout donné comme caractéristique de la médiumnité le fait pour un médium de révéler une chose qui lui est complètement inconnue. C'est bien par ce fait qu'un véritable médium se reconnaît et non par la façon plus ou moins automatique dont il reçoit la communication.

Nous ne pouvons reproduire en entier à notre grand regret le récit des expériences sur lesquelles se base l'orateur; constatons seulement qu'il ressort de ce récit que les conditions dans lesquelles les savants se placent n'ont rien de comparable avec celles des spirites. Le médium est généralement un être fort bien portant, nullement suggestible; l'évocateur dans la majorité des cas est un incrédule qui n'agit donc pas en imposant sa volonté; ces constatations suffisent pour différencier les deux genres de phénomènes.

Pénétrant plus avant dans son sujet, l'éminent auteur du *Spiritisme devant la science* et du *Phénomène spirite* fait remarquer qu'il y a dans les cas rapportés par les savants plusieurs personnalités qui se succèdent chez le même individu; il rappelle que ce n'est pas un cas isolé, qu il peut se présenter à l'état naturel et que l'histoire de Fédida rapportée par le docteur Azam en est un exemple remarquable. Chez cette malade on voyait se succéder deux personnalités présentant entre elles les différences les plus accentuées et le point remarquable était que la seconde personnalité connaissait la première, tandis que la première ignorait complètement la seconde.

Après avoir énuméré divers autres cas, M. Gabriel DELANNE entreprend une explication de la double personnalité basée sur l'étude des modifications produites dans le système nerveux au point de vue de la durée et de l'intensité qu'il faut aux sensations pour être perçues ; il fait comprendre que les agents physiques : chaleur, lumière, électricité, etc., modifient l'organisme humain, comme il l'est montré par les expériences de la Salpêtrière, de sorte que les sensations enregistrées lorsque le système nerveux est à l'état second sont inscrites dans l'organisme avec un rythme vibratoire différent de l'état normal comme durée et comme intensité, d'où il résulte que le sujet revenant à l'état normal ne peut prendre connaissance des événements, c'est-à-dire des sensations, enregistrés autrement

qu'à l'état ordinaire, de là l'explication toute naturelle de la perte du souvenir au réveil chez la plupart des somnambules.

Le conférencier prend texte de ces démonstrations pour expliquer que *le périsprit*, qui *est un organe indestructible*, emmagasine des sensations pendant le cours de ses incarnations successives et possède à son retour dans l'erraticité le souvenir intégral non seulement des événements accomplis dans sa dernière existence terrestre, mais aussi pendant le cours de ses vies antérieures. Lorsque, par la suite, l'esprit revient s'incarner, son enveloppe fluidique le périsprit, devant s'unir molécule à molécule avec le corps charnel, subit des modifications moléculaires qui lui enlèvent momentanément ce souvenir. Il résulte encore des explications de l'orateur que la plénitude du souvenir des existences passées est en quelque sorte pour l'esprit dans l'erraticité proportionnelle à son degré d'avancement, d'où nécessité pour tous de chercher à nous améliorer, à nous perfectionner afin de jouir dans l'espace d'un souvenir plus précis, d'une vision plus nette de tout ce qui nous entoure.

M. Gabriel DELANNE a terminé son instructive conférence en montrant la supériorité du Spiritisme sur toutes les philosophies connues, et en engageant chacun des assistants à veiller le plus possible sur ses actes, ses pensées afin de s'élever toujours davantage dans l'échelle du progrès, pour pénétrer plus avant dans la connaissance du monde spirituel où nous aurons des jouissances d'autant plus pures, d'autant plus grandes que nous serons plus détachés des liens qui nous unissent au monde matériel.

Des applaudissements chaleureux et unanimes ont prouvé au dévoué conférencier le plaisir que l'auditoire avait eu à l'entendre. M. H. Sausse a ensuite remercié M. G. DELANNE au nom de l'assemblée et de la *Société Fraternelle* et informé les membres présents de la *Société Fraternelle* et du groupe les *Indépendants Lyonnais* que, sur les instances de MM. Bouvier et Vitte, M. PAPUS ferait une conférence le mercredi 7 juin à 8 h. 1/2 dans le même local de la rue Terraille.

En conséquence de l'avis communiqué à la conférence de M. G. DELANNE sous les auspices des *Indépendants Lyonnais*, le directeur de l'*Initiation* prenait la parole le mercredi suivant pour traiter *de la Médecine occulte et de la liberté du Magnétisme.*

En quelques mots, M. Bouvier présente l'orateur et exprime le regret que les moements comptés de M. PAPUS ne lui permettent pas de développer son sujet avec toute l'ampleur qu'il mérite.

L'orateur, prenant ensuite la parole, entre sans préambule au cœur de son sujet; en termes fort clairs il expose la situation respective des trois écoles médicales et les différends qui divisent les allopathes, les homéopathes et les hermétiques et en font des frères ennemis; pour lui, il appartient, quoique docteur, à cette dernière école malgré les dédains de ses savants confrères qui le traitent de raseur, de charlatan, chose qui le touche peu.

Reprenant une image qui lui est familière et que nos lecteurs connaissent déjà, l'orateur établit l'analogie qui existe entre le corps humain et le cheval, la voiture, le cocher d'un attelage; cette comparaison ayant déjà été publiée dans la *Paix universelle*, nous y renvoyons le lecteur qui l'aurait oubliée.

A l'état normal de santé, l'harmonie existe; le cheval, soumis à la direction du cocher, traîne régulièrement sa voiture dont les roues fonctionnent bien; surviennent la maladie, l'équilibre est rompu par le fait de l'un des trois facteurs et l'attelage ne va plus. Que font alors les médecins? L'allopathe charge la voiture de médicaments jusqu'à ce que le cheval emporté ne puisse plus traîner son attelage, et ralentisse son allure; l'homéopathe, au risque de se faire rouer ou plutôt de faire couronner le cheval, le prend par la bride et le maîtrise au moyen de médicaments quintessenciés, magnétisés en quelque sorte par le pharmacien; l'hermétique, au contraire, sans médicament d'aucune sorte, commande au cheval de s'arrêter, et celui-ci lui obéit.

Il obéit par suite de l'action du corps astral ou périsprit qui est bien réalité aujourd'hui démontrée. L'orateur a vu tous les genres de manifestations spirites jusques et y compris les matérialisations d'esprit; pour lui, il ne peut y avoir aucun doute à cet égard, le périsprit existe et à notre insu veille au bon fonctionnement de notre machine humaine, même pendant notre sommeil; il poursuit sans relâche son œuvre éminemment utile.

Les savants ont longtemps renié le corps astral et sa survivance à la mort du corps matériel; mais, vaincus par l'évidence, ils ont enfin entrepris non pas d'étudier les manifestations posthumes du périsprit, — c'eût été aller trop vite, — mais les cas de sortie astrale de personnages vivants. Des savants anglais, Myers, Gurney et Podmore, ont publié sur ces cas appelés hallucination télépathique plus de 300 observations méticuleusement constatées dans leur ouvrage *Phantasms of the Living* (fantômes de vivants) (1). Entre beaucoup d'autres, le conférencier cite le cas si intéressant de ce capitaine de vaisseau qui, se trouvant dans sa cabine, voit un passager inconnu écrire dans son bureau, puis se retirer sans rien dire; le capitaine le suit: il disparaît. Revenant dans sa cabine, le capitaine voit ces mots tracés sur une ardoise: *Steer to the worth west* (gouvernez au nord-ouest). Ce n'est pas son chemin et rien ne l'oblige à prendre cette direction; cependant, il cède à cette indication et bientôt la vigie signale un navire désemparé. Pendant que les passagers du navire naufragé montent à son bord, le capitaine de vaisseau reconnaît celui qui écrivait sur son ardoise; il la lui présente à nouveau en le priant d'écrire la même phrase: or l'écriture est identique; interrogé sur ce que faisait ce voyageur à l'heure où la première phrase avait été écrite, le capitaine du navire naufragé répondit que cet homme dormait profondément et qu'à son réveil il leur avait annoncé que bientôt l'équipage serait sauvé par un navire se dirigeant de ce côté (2).

Si le corps astral ou périsprit peut ainsi sortir du corps pour agir, à de grandes distances, à plus forte raison pourra-t-il le faire pour des distances moindres. C'est précisément ce qui se produit dans le magnétisme où le périsprit du magnétiseur agit sur le magnétisé et lui aide à surmonter l'obstacle qui entrave sa marche: de même qu'on ajoute un cheval à celui d'une voiture qui ne peut seul entraîner son fardeau, de même à un périsprit impuissant on peut ajouter un autre périsprit pour aider le premier à sortir d'un mauvais pas. C'est sur ce principe que s'est basée la Société de la science chrétienne qui fonctionne en Amérique: elle ne donne aucun remède aux malades incurables qu'elle soigne; ses membres se contentent de répéter aux patients: Vous croyez avoir telle maladie, ce n'est pas vrai, vous n'êtes pas malade. A force de suggestion, les malades finissent par se laisser persuader et s'en vont guéris...

Mais, si l'on peut agir à distance pour faire le bien, on doit pouvoir de même faire le mal; la chose semblerait résulter de certaines expériences récentes et de la mort à Lyon d'un personnage dont on a trop parlé. Si en théorie la chose est explicable, elle est moins facile dans la pratique, car celui qui voudrait se lancer dans cette voie dangereuse ne tarderait pas à s'apercevoir qu'il est lui-même la première victime du mal qu'il veut faire à autrui: il ne faut donc pas attribuer trop d'importance à cette manière d'agir.

Il est aujourd'hui parfaitement établi que l'action magnétique ou médecine hermétique est un fait réel irrécusable; c'est le moment qu'ont choisi certains médecins, non pas tous, pour faire interdire le

(1) Près de 700 cas sont consignés dans cet ouvrage des plus intéressants. La traduction française « Hallucinations télépathiques » contient une préface du docteur Richet.

(2) Ce fait a été rapporté pour la première fois par Gouguenot des Mousseaux et reproduit par d'Assier dans son ouvrage *l'Humanité posthume*.

magnétisme. On peut diviser les docteurs en deux classes : ceux qui sont arrivés, qui ont une clientèle faite et tout juste le temps de répondre aux exigences qu'elle leur impose; ceux-là ne s'occupent pas du magnétisme ni des irréguliers de la médecine. Mais il y a les médecins sans clientèle, les théoriciens sans clinique qui sont obligés de faire de la polémique ou de la politique pour occuper leurs loisirs; ce sont ceux-là, qui n'ont pas la pratique de la médecine, qui sont les adversaires les plus irréconciables du magnétisme qui les frustre d'une partie de leur clients; aussi ont-ils intrigué de telle façon qu'il est interdit par la nouvelle loi à un médecin, sous peine de se voir retirer son diplôme, de se servir d'un somnambule lucide pour soigner ses malades. Il pourra prendre un microscope ou tel agent qui lui plaira pour étudier l'organisme de ses malades, mais il ne pourra se servir d'un somnambule, microscope vivant, sous peine d'être déchu de ses droits (1).

Voilà ce que va sanctionner la nouvelle loi, voilà contre quoi nous devons nous élever de toutes nos forces pour l'empêcher à tout prix. On a pu nier le fluide magnétique, mais il n'en existe pas moins; c'est lui, émanation du périsprit, qui sert de magnétiseur et va opérer la guérison du malade; c'est lui qui fait que la médecine hermétique sera toujours supérieure aux deux autres et fera son succès dans l'avenir.

M. Bouvier remercie l'orateur de sa trop courte conférence.

M. PAPUS à son tour adresse à M. Bouvier, aux *Indépendants Lyonnais*, à la *Société Fraternelle* toutes ses félicitations.

La conférence de M. PAPUS eût certainement gagné à ce que l'orateur, moins pressé par le temps, eût pu ralentir son débit, mais, après cette réunion, il était attendu dans un cercle plus intime ; il n'a donc pu, comme chacun l'aurait désiré, accorder plus d'une heure à la première partie de sa soirée.

Dans la deuxième réunion tenue dans une salle du café de Venise, M. PAPUS a traité du rôle magique de la femme dans la société moderne et de l'importance du *Tarot* qui fut le premier livre écrit par les Égyptiens, livre symbolique que, mieux que personne aujourd'hui, la femme est encore à même d'expliquer. Les cartes à jouer et la plupart de nos jeux de société dérivent du Tarot, et il est regrettable qu'on ait perdu la compréhension du sens symbolique qui s'y rattache.

H. SYLVESTRE.

(1) Cette interdiction, qui figurait dans le projet de loi, avait été proposée par le Dr David; par notre dernier numéro, on a vu qu'elle avait été repoussée et qu'il n'existe rien de pareil dans la loi qui sera bientôt applicable. Le magnétisme a été mis hors cause et sa pratique laissée libre à tous les médecins, et les simples chercheurs peuvent s'en occuper sans crainte, pourvu que, sous son couvert, ces derniers ne fassent pas de la médecine, ne donnent point de remèdes.

FÉDÉRATION SPIRITE

Au moment où nos amis de la capitale poursuivent avec énergie la réalisation de leurs projets et font appel au zèle et au dévouement de tous nos frères en croyance, nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de connaître à ce sujet l'opinion du *Comité de l'Union spirite de Reims*. Voici la fin d'un article plein de justesse publié sous ses auspices par le journal *la Pensée des Morts* du 1er juin 1893.

. . . .

« Vous voulez la fédération ; mais est-ce qu'elle n'existait pas avec le comité de propagande ? En voulant trop organiser, nous craignons fort que vous ne désorganisiez ; car il est certain que les cotisations acquises à la fédération le seront au détriment de l'extension des sociétés et groupes de province.

« Pourquoi les spirites de Paris n'organiseraient-ils pas une société fédérale pour le département de la Seine par exemple, sans faire un appel général. Bien organisée, cette association aurait pour mission d'aider le mouvement spirite dans chaque centre assez important, et alors cette fédération tant désirée serait faite tout naturellement. On objecte qu'il faut de l'argent ? mais pensez-vous qu'en dehors de Paris les dépenses soient nulles ?

« A côté de cette raison majeure, plusieurs de nos amis viennent nous dire : Nous comprenons l'association par groupement, nous acceptons la fédération spirite française à titre purement officiel, c'est-à-dire que le siège du Spiritisme peut être placé sous la direction d'une société particulière. Paris est le centre qui peut être choisi dans ce but ; sous tous les rapports il répondra à toutes les exigences d'une organisation fédérale. Mais, pour cela, il faut que les Parisiens s'organisent en une seule société capable de faire face à leurs propres dépenses ; nos groupements de province ne doivent venir en aide au siège fédéral que pour des frais reconnus nécessaires à la concentration des organisations régionales.

« En un mot, la fédération doit être organisée à l'aide des groupements régionaux qui auront pour mission de favoriser l'affirmation de la libre pensée spirite, en organisant un service pour les inhumations et les conférences dans toute l'étendue de la circonscription qu'ils auront à représenter. C'est en intéressant les spirites à l'organisation régionale que l'on réussira à créer une association fédérale sérieuse et durable. « Qui trop embrasse mal étreint ». Organisez-vous à Paris et laissez à la province les faibles ressources dont elle dispose. La fédération n'en sera que plus forte, elle donnera aux sociétés éparses une plus grande vitalité et par suite une influence plus grande sur l'esprit des populations qu'elles seront appelées à éclairer. Nous comprenons fort bien les efforts tentés par les hommes dévoués qui se sont mis à la tête du mouvement fédéral, nous tenons à les assurer de toute la sympathie des spirites amis de la région de l'Est, mais nous croyons aussi qu'il était de notre devoir de dire franchement ce que nous pensons sur les moyens à employer pour arriver à un bon résultat.

« En face d'une aussi grave question, on ne saurait recueillir un trop grand nombre d'opinions éparses, ni s'entourer de trop de renseignements. C'est par la réunion de toutes les idées seules que l'on peut arriver à une conclusion pratique et à la fondation d'une association durable. Loin de nous la pensée de vouloir imposer nos vues, nous désirons simplement apporter notre modeste pierre à l'édifice et nous espérons que nos bonnes intentions seront comprises.

« *Le Comité de l'Union spirite de Reims.* »

Pour nous, membres de la Fédération spirite lyonnaise, nous ne pouvons qu'approuver la manière de voir de nos amis de Reims dont nous partageons les justes réserves ;

tout en désirant ardemment que le succès couronne les efforts des spirites parisiens, nous pensons que le travail auquel ils se livrent est utile comme œuvre d'élaboration, mais que c'est au prochain congrès qu'il appartient en dernier ressort de résoudre cette question.

Pendant que nous discutons sur la marche à suivre, sur le nom à donner à notre future organisation et que nous ne sommes mêmes pas fixés sur ce point, sera-t-elle nationale ou universelle? Il sera certainement intéressant de donner un coup d'œil sur ce que font à ce sujet nos voisins d'outre-Manche.

Voici, pour éclairer nos lecteurs, la traduction du second rapport annuel que nous venons de recevoir comme membre de *The spiritualist's international corresponding Society*.

SECOND RAPPORT ANNUEL

« Au nom des présidents et du comité, je suis heureux de constater un accroissement dans le nombre de nos membres, la Société ayant actuellement des adhérents dans tous les districts de Londres, une quantité satisfaisante dans les provinces, de même que dans les contrées étrangères ci-après : l'Australie, l'Amérique, la France, la Germanie, la Hollande, l'Inde, la Nouvelle-Zélande et la Suède, qui tous s'engagent à prêter leur concours actif aux investigateurs. Les chercheurs, par conséquent, ni les savants ne pourront plus dorénavant se plaindre qu'on ne les assiste pas, ni dire que les spiritualistes n'ont pas d'organisation pour les aider systématiquement. Il serait trop long de donner un rapport détaillé de l'œuvre accomplie, soit dans la presse, soit ailleurs. Mais je puis affirmer que le but que se propose la Société a été rempli dans la mesure du possible. Les membres de la branche Essex, à Manor Park, ont pu prêter leur concours, pratiquement, à un grand nombre d'observateurs. Brochures distribuées, 31.000; lettres auxquelles j'ai moi-même répondu, 407; séances avec des investigateurs et savants; 162; conférences sur le spiritualisme et sujets connexes, 48, — comprenant des expériences de photographie spirite, de guérison, de clairvoyance, de psychométrie, de mesmérisme, d'écriture automatique, de manifestations psychiques, etc., dont des rapports seront envoyés à la presse, quand ils seront prêts.

« Buts de la Société : Pour ceux qui désirent se joindre à nous, j'ajouterai que la Société est soutenue par les dons volontaires de ses membres; nul refus d'admission n'est opposé à ceux qui ne peuvent pas fournir de contribution. Ses principaux objets sont : 1° d'assister les investigateurs soit par correspondance, soit autrement, en assistant à la formation de cercles privés pour le développement de la médiumnité (et l'étude scientifique du spiritualisme); 2° de mettre en rapport les spiritualistes de toutes les parties du monde pour l'interéchange mutuel de la pensée sur le spiritualisme et les sujets connexes; 3° de fournir à la presse des informations sur le spiritualisme et de répondre à ses critiques; 4° distribution d'ouvrages traitant du spiritualisme; 5° les membres de la sus-dite Société ne s'engagent qu'à faire leur possible pour prouver la vérité de la communication spirite. Je serai heureux d'envoyer des renseignements détaillés et la liste des membres à tout spiritualiste qui désire nous aider, soit de son argent, soit littérairement, soit autrement. Je conclus en envoyant un salut à tous nos coopérateurs. — J. ALLEN, *hon. sec., 14, Berkeley Terrace, White Post Lane Manor Park, Essex.* »

A la suite de ce rapport dont les chiffres sont pleins d'éloquence vient la liste des principaux membres de l'association, puis une instruction de feu M. A. Oxen à tous ceux qui veulent se former par eux-mêmes une conviction sérieuse au sujet des manifestations psychiques.

Ces conseils adressés aux chercheurs de bonne volonté non encore initiés seront de la plus grande utilité à tous ceux qui voudront se livrer avec fruit à l'étude des phénomènes spirites; aussi nous nous faisons un plaisir de les communiquer à nos amis à qui ils pourront rendre, nous en avons l'assurance, de réels services.

AVIS AUX INVESTIGATEURS, PAR FEU M. A. OXEN

« Désirez-vous savoir si le spiritualisme n'est réellement que jonglerie et imposture, mettez-le à l'épreuve d'une expérience personnelle.

« S'il vous est possible de trouver entrée chez quelque spiritualiste expérimenté, sur la bonne foi duquel vous puissiez compter, demandez-lui conseil; et, s'il tient des séances privées, tâchez d'obtenir la permission d'assister à l'une d'elles, afin de voir comment on dirige les séances, et ce qu'on en peut espérer.

« Il est toutefois difficile d'obtenir l'accès dans les séances privées, et, en tout cas, il vous faut compter principalement sur les expériences faites dans le cercle de votre propre famille ou de vos amis, tous les étrangers étant exclus. La grande masse des spiritualistes sont arrivés de cette manière à leurs convictions.

« Formez un cercle de quatre à huit personnes, la moitié ou au moins deux d'entre elles étant de tempérament négatif, passif, et de préférence du sexe féminin, le reste appartenant à un type plus positif.

« Asseyez-vous, un positif et un négatif alternativement, autour d'une table découverte, de grandeur convenable; mettez-vous à l'abri de tout dérangement, dans une lumière atténuée, et dans des positions confortables et sans contrainte. Posez les paumes des mains à plat sur la surface supérieure de la table. Point n'est besoin que les mains des assistants forment une chaîne continue, quoique cette pratique soit fréquemment adoptée.

« Ne concentrez pas trop fortement votre attention sur la manifestation attendue. Engagez une conversation gaie, mais non frivole. Evitez la dispute et la contradiction. Le scepticisme n'a point d'effet nuisible, mais un âpre esprit d'opposition chez une personne d'une volonté énergique peut entièrement arrêter les manifestations, ou tout au moins les entraver considérablement. Lorsque la conversation languit, la musique est d'un grand secours si elle

plaît à tous, et si elle n'est pas d'un caractère à irriter une oreille sensitive. La patience est essentielle, et il peut être nécessaire de se réunir dix à douze fois, à de courts intervalles, avant que rien se produise. Si, après une tentative de ce genre, vous ne réussissez pas encore, alors formez un nouveau cercle. Tâchez de savoir quelle est la raison de votre échec, éliminez les éléments inharmoniques, et introduisez-en d'autres. La durée d'une séance sans résultat ne devrait pas dépasser une heure.

« Les premiers symptômes de succès sont généralement un souffle froid passant sur les mains avec des secousses involontaires des mains et des bras de quelques-uns des assistants, et une sensation de frémissement dans la table. Ces indications, tout d'abord assez faibles pour qu'on puisse douter de leur réalité, se développeront dans la généralité des cas avec plus ou moins de rapidité.

« Si la table se meut, que la pression exercée par vous à sa surface soit si légère que vous ayez l'entière assurance de n'être pour rien dans ses mouvements. Après quelque temps, vous trouverez probablement que le mouvement se continue, même si vos mains sont tenues *au-dessus* d'elle, sans être en contact avec elle. Cependant n'essayez pas cela avant que le mouvement soit bien assuré, et ne vous pressez pas d'obtenir des messages.

« Quand vous pensez que le temps en est venu, que l'un des membres du cercle prenne la direction et agisse en qualité de président. Expliquez à l'intelligence invisible qu'il est désirable qu'on convienne d'un code de signaux, et demandez qu'un coup soit frappé à mesure que, par l'alphabet lentement répété, on en viendra aux lettres qui doivent former le mot que l'intelligence désire épeler. Il convient de faire en sorte qu'un seul coup signifie *non*, trois coups *oui*, et deux coups, doute ou incertitude.

« Quand une communication satisfaisante aura été établie, demandez si vous êtes bien placés, et, sinon, quel rang chacun devra occuper. Après cela, informez-vous qui l'intelligence prétend être, laquelle des personnes réunies est le médium, et autres questions du même genre. S'il se présente quelque confusion, faites-en remonter la cause à la difficulté qu'il y a à diriger, dès l'abord, les mouvements avec exactitude. La patience remédiera à ce défaut, s'il y a un réel désir de la part de l'intelligence de vous parler. Si, pour commencer, vous arrivez à vous convaincre qu'il est possible de s'entretenir avec une intelligence en dehors de celle de toutes les personnes présentes, vous aurez fait un grand pas.

« Les signaux peuvent prendre la forme de coups frappés. S'il en est ainsi, employez le même code de signaux, et demandez, à mesure que les coups deviennent plus distincts, qu'ils soient produits, si possible, sur la table, ou dans une partie de la salle où il soit sûr qu'aucun moyen normal ne puisse les produire. Mais n'entravez pas la libre communication par des conditions vexatoires que vous lui imposeriez. Laissez l'intelligence employer ses propres moyens ; si la tentative d'entrer en communication avec vous mérite votre attention, c'est que l'intelligence a probablement quelque chose à vous dire. Elle sera agacée de se voir gênée par une intervention inutile. Il dépend grandement des membres du groupe (sitters) que les manifestations soient élevées ou frivoles et même frauduleuses.

« Si une tentative était faite pour entranser le médium, ou pour se manifester par des moyens violents, ou pour des apparitions de formes, priez que cette tentative soit remise jusqu'au moment où vous pourrez avoir le concours d'un spiritualiste expérimenté. Si l'on ne tient pas compte de votre requête, mettez fin à la séance. Le processus de développement d'un médium à transes est de nature à déconcerter un investigateur inexpérimenté. La lumière agrandie arrêtera les manifestations bruyantes.

« Enfin, examinez les résultats obtenus à la lumière de la raison. Gardez la tête bien équilibrée et le jugement clair. Ne croyez pas tout ce qu'on vous dira, car, quoique le vaste monde invisible contienne bien des esprits sages et clairvoyants, on y rencontre aussi accumulée la folie humaine, la vanité, l'erreur; et ces dernières sont plus proches de la surface que ceux qui sont sages et bons. Méfiez-vous de l'emploi fréquent des grands noms. Jamais, fût-ce pour un moment, n'abandonnez l'usage de la raison. Ne commencez pas une recherche très solennelle dans un esprit de vaine curiosité et de frivolité. Entretenez un désir sérieux de ce qui est pur, bon et vrai. Vous serez largement payés si vous acquérez ainsi la conviction bien fondée qu'il y a une vie après la mort, pour laquelle une vie pure et bonne est la meilleure et la plus sage préparation. »

Nous ferons le vœu, en terminant, de voir un tel exemple stimuler le zèle de tous nos amis, afin que, lorsque se réunira le prochain congrès de Belgique, la question de la Fédération soit complètement élucidée et définitivement résolue.

Nos encouragements à nos amis de la capitale, nos félicitations aux spiritualistes anglais pour les résultats obtenus.

Henri Sausse.

N. B. — Au dernier moment et trop tard pour en donner la traduction, nous venons de recevoir une lettre des plus sympathiques de M. Cones, président du futur congrès spiritualiste de Chicago, et le programme de ce congrès qui est le premier en ce genre fait sous les auspices d'un gouvernement. Nous publierons ces documents dans le prochain numéro de la *Paix universelle*.

H. S.

DE LA VIVISECTION (1)

(Suite)

LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE-PASTEUR

Voici la condamnation de M. Pasteur prononcée par M. Pasteur même.

Parlant du traitement de la rage par le lavage, la succion et la cautérisation au fer chauffé au rouge, M. Paul Boul-

(1) Voir les nos 47 et suivants du journal.

lier (1) dit : « Nous sommes tellement sûr de l'efficacité de ce traitement préventif que nous proposons à M. Pasteur l'expérience suivante : chacun de nous se fera mordre par un chien enragé et se traitera suivant sa méthode, c'est-à-dire que nous n'userons que du lavage et de la cautérisation, tandis que lui placé sous notre surveillance ne se lavera, ni ne se cautérisera et n'emploiera que ses inoculations dites *préventives*. Nous pouvons assurer dès maintenant qu'il courra le risque de devenir enragé et que nous ne le deviendrons pas. »

Devant ce défi public jeté au savant, qu'a fait M. Pasteur ? Il n'a pas répondu ! L'a-t-il ignoré ? Ce n'est pas probable, en tous cas il n'a pu ignorer la lettre suivante qui lui a été adressée en personne et qui a été publiée dans un grand nombre de journaux.

Dans cette lettre datée du 7 novembre 1885, Mme Marie Huot disait au savant, que son fils avait été mordu par un chien reconnu comme parfaitement enragé par M. P. Simon, vétérinaire à Paris. La plaie avait été simplement lavée, sucée et cautérisée au fer rouge, depuis pas d'accident. Elle-même avait été mordue cinq à six fois par des chiens réputés enragés, et elle n'avait eu recours qu'au lavage de la plaie, à la succion, et Mme Huot ajoute à propos des travaux de M. Pasteur :

« Ce sont là des expériences qu'on a le droit d'accueillir avec toute sorte de réserves et le bon sens exige des faits moins discutables, avant de conclure en votre faveur.

« Quand vous aurez soigné et guéri dans nos hôpitaux, et non dans votre laboratoire, des individus atteints de la rage confirmée ;

« Quand vous vous serez fait mordre par un chien reconnu enragé, en présence d'une commission savante nommée à cet effet, par voie de tirage au sort, quitte à vous appliquer vous-même votre traitement curatif ;

« On croira peut-être à l'infaillibilité de votre méthode.

« Mise en éveil par les récits hyperboliques de vos dernières expériences et en défiance par les restrictions avec lesquelles les savants considérables les ont accueillies, l'opinion publique attend de vous un acte décisif.

« Votre collègue Bochefontaine vous a donné l'exemple. Il vous reste à l'imiter.

« En attendant que vous preniez ce parti héroïque, mon fils et moi, nous sommes prêts à nous faire mordre en votre présence par n'importe quel animal enragé de votre laboratoire, ne mettant d'autre condition à cette expérience que la faculté qui nous sera laissée de soigner nous-mêmes nos blessures sans avoir recours à votre ministère ;

« Il est temps que le public apprenne *gratis* à se préserver d'accident qu'il est aussi simple que facile de conjurer soi-même.

« Je ne pense pas que vous puissiez arguer de vos scrupules contre l'offre très sérieuse que je viens de vous faire ; car, si j'en juge d'après vos théories, je dois être, pour ma par, *vaccinée* et *revaccinée*, partant aussi réfractaire à la rage qu'il vous est possible de le souhaiter. »

(1) *Ouvrage cité*, p. 62.

Comme on voit, Mme Huot n'y va pas par quatre chemins ; elle n'hésite pas, comme Bochefontaine qu'elle cite (pour persuader M. Pasteur), à se soumettre à l'opération ; mais persuader le savant d'accepter la chose, c'était mal le connaître. Tout comme le marchand de coco, nous l'avons déjà dit, M. Pasteur vend de son virus, mais il n'en consomme pas.... parce que M. Granger, son aide..... ne le lui permet pas !

Après les démonstrations qui précèdent, il est bien évident que M. Pasteur n'a aucune confiance en sa méthode ; aussi nous ne craignons pas de dire que, la sachant mauvaise, on ne devrait pas lui laisser poursuivre sa coupable industrie.

Aujourd'hui, toutes les personnes instruites savent fort bien que, pour guérir la rage, il suffit de supprimer la cause, soit en détruisant le virus rabique par succion, la cautérisation et le pansement, soit, lorsque la maladie s'est déclarée spontanément, en provoquant la sudation par des moyens quelconques qui amènent la détente du système nerveux et rétablissent ainsi le courant circulatoire.

Et si nous ajoutions que, par un simple fait d'auto-suggestion ou par l'hypnotisme, *on peut guérir radicalement la rage*, bien des lecteurs seraient fort surpris, et cependant rien n'est plus exact ; malheureusement, la suggestion n'est pas entrée encore dans la pratique de la médecine courante, parce que les médecins ne considèrent l'hypnotisme que comme un jeu ou un tremplin.

Quoi qu'il en soit, pour confirmer ce que nous venons d'avancer, nous allons consigner ici le fait rapporté par M. Watrin, vétérinaire à Paris (1) :

« Un jeune homme, ayant été mordu par un chien qu'il se figurait enragé, eut tous les symptômes de la rage, le cinquième jour, après sa morsure. Il allait succomber, lorsqu'on amena dans sa chambre le chien qui l'avait mordu ; la vue de cet animal *parfaitement bien portant* le tranquillisa et, quatre jours après, il était en état de se livrer à ses exercices habituels. »

Voilà, pour nous, un cas très remarquable d'auto-suggestion.

Ce qui précède semble de prime abord nous éloigner de la vivisection, et, bien au contraire, cela nous y ramène en plein. En effet, si les médecins, au lieu de considérer l'hypnotisme comme un jeu (nous venons de le dire, ou un tremplin), l'étudiaient au point de vue scientifique, mais très sérieusement, ils n'auraient nullement besoin de pratiquer la vivisection ; en effet, par l'hypnotisme, ils sauraient tout ce qu'ils voudraient savoir en pathologie, en thérapeutique, en toxicologie et en pharmacologie.

Après cette digression qui a bien son importance, si nous revenons au virus rabique et aux inoculations, nous ne saurions donner ici une meilleure conclusion pour démontrer la monstruosité de la méthode Pasteur qui est le grand cheval de bataille des vivisecteurs, nous ne saurions mieux conclure, disons-nous, qu'en mentionnant cette belle page du Dr J. Pelletan (2) :

(1) Paul Boullier, *op. cit.*, p. 62.
(2) Ouvrage cité (*Question du jour*), p. 237.

« Vacciner contre la rage ! c'est tout à fait illogique, pour ne pas dire plus ; la théorie de la vaccination Jennerienne contre la variole (dont nous n'avons pas ici à discuter la valeur) est fondée tout simplement sur un fait d'observation : la variole ne récidive pas (ou rarement). — En produisant par inoculation une variole bénigne, la vaccine, on pense préserver le sujet d'une variole grave qui serait une récidive.

« Tel est le principe de l'inoculation préventive ou vaccination contre la variole. L'opération peut être dangereuse à d'autres points de vue, mais enfin elle est logique.

« Mais la vaccination contre la rage n'est fondée sur rien, sur aucune observation, sur aucun principe. Si la rage était une maladie sans récidive, on pourrait espérer de produire avec le virus rabique d'un certain animal, le lapin par exemple, une rage atténuée qui préserverait d'une rage canine grave ; cela ne serait pas absurde. Malheureusement, on ne sait pas si la rage est une maladie à récidive, puisque, jusqu'à présent, personne n'est revenu de la première attaque.

« Alors que signifie cette « vaccination » avec le virus rabique du lapin ? Quelle espèce de raisonnement biscornu faites-vous pour expliquer cette pratique inexplicable ?

« Comment comprenez-vous cette vaccination que vous pratiquez sur des sujets déjà enragés pour vous, puisqu'ils ont été mordus par des chiens des rues ?

« Vous supposez que le microbe de la rage du lapin va dévorer chez votre sujet tous les éléments capables de nourrir les microbes rabiques, de sorte que, quand le microbe de la rage du chien, lequel est déjà inoculé par la morsure, va chercher à se développer, il ne trouvera plus d'aliments et crèvera de faim.

« C'est là votre explication ; elle est enfantine... On dit encore : si vous inoculez les moëlles de lapin enragé, c'est que vous croyez ces moëlles rabiques. Comment donc aurez-vous le courage de faire ces inoculations qui peuvent être meurtrières ? Avec quel instrument aurez-vous mesuré le degré de virulence de ces moëlles ? Ne peut-il se faire qu'un jour vous communiquiez la rage à un malheureux qui se sera confié à vos soins, par crainte de la morsure d'un chien qui n'était peut-être pas enragé ?

« Et, s'il meurt, cet homme, comme vient de mourir la petite Pelletier, et si vous le tuez, qu'est-ce que vous direz ?

« Vous direz que c'est le chien, n'est-ce pas ?

« Si vos moëlles sont enragées, ne craignez-vous pas de répandre autour de vous une épouvantable maladie, la rage, comme on a reproché au Dr Ferran de colporter le choléra avec ses inoculations ?

« Si vous ne le craignez pas, vous êtes des coupables ; ou bien vos moëlles ne portent aucun virus, et vous choisissez pour cela des gens mordus par des chiens innocents ?

« Et alors qu'est-ce que vous êtes ?

« On dit tout cela et bien d'autres choses encore. »

Après de pareilles observations, on se demande ce que vaut la fameuse méthode pastorienne, et si un jour, par mesure de salubrité publique, il ne faudra pas l'interdire. Cela arrivera un jour, très certainement, à moins qu'elle ne tombe dans l'oubli complet.

Décidément, les vivisecteurs ont tort, grand tort de mettre en avant les travaux de M. Pasteur pour démontrer l'utilité de la vivisection.

J. Marcus de Vèze.

(*A suivre.*)

LE MANDEB

La présente année a mal débuté pour moi : j'ai perdu un de mes meilleurs sujets ; il est mort des suites d'une fluxion de poitrine. Pour réparer cette perte très sensible, je me suis occupé de lui chercher un remplaçant. Il est difficile de mettre de suite la main sur un sujet hypnotisable, attendu que, comme il n'y en a que vingt-cinq à trente sur cent, il faut avoir une singulière bonne fortune pour rencontrer de suite le *rara avis*, le phénix dont on a besoin. Après bien des tentatives infructueuses, j'ai enfin réussi à trouver quelqu'un sur lequel j'ai pu opérer. C'est un jeune homme de vingt-trois ans, E. Coupigny, blond, de taille très moyenne et de bonne santé. Il est facteur de la poste et doué d'une assez grande activité physique. Il s'est prêté de fort bonne grâce à plusieurs expériences. Pour m'assurer de sa capacité hypnotique, je lui ai, suivant ma coutume, appliqué un morceau de cire à cacheter longitudinalement sur le pouce. Pendant huit minutes il n'a absolument rien senti ; mais, après la dixième minute, quelques légers picotements se sont manifestés dans la main, puis les picotements se sont transformés en engourdissement qui s'est cantonné dans la main pour gagner après cela le poignet, puis le coude, puis l'avant-bras jusqu'à l'aisselle. L'engourdissement n'a pas tardé à se changer en paralysie, de telle sorte que le patient ne pouvait plus faire usage de son bras. J'ai jugé par cette première épreuve tout à fait concluante, qui a duré vingt minutes, que le jeune sujet était parfaitement hypnotisable. Je l'ai immédiatement soumis, après que j'eus dégagé son bras paralysé, à l'expérience du Mandeb. Le mot Mandeb, qui est arabe, a exactement le même sens que le mot hypnotisme dans notre langue. Le Mandeb consiste, chez les Orientaux, dans la fixation d'un objet brillant, et dans mon expérience j'ai strictement procédé comme eux. J'ai fait étendre sur un guéridon une nappe bien blanche ; sur le milieu du plateau, j'ai posé une carafe en cristal pleine d'eau et, derrière la carafe, j'ai placé une bougie allumée dont on apercevait la flamme dans le ventre de la carafe. Le sujet était assis du côté opposé à la bougie, et je lui ai commandé de fixer ses yeux sur la flamme qui brillait dans le corps de la carafe. Il a obéi docilement et, au bout de sept à huit minutes, il a senti des picotements dans les yeux. Les picotements ont augmenté et tout doucement ses paupières se sont fermées pour se rouvrir presque aussitôt. Le sujet se sentait la tête un peu lourde ; il éprouvait des velléités de sommeil, mais il ne s'endormait pas.

Après quelques efforts, il réussit à rouvrir les yeux et il fixa avec persistance la flamme de la bougie. Les picotements redoublèrent et devinrent tout à fait intolérables. Les paupières du sujet se refermèrent et restèrent closes quelque temps, puis il rouvrit les yeux encore une fois malgré la peine qu'il éprouvait à supporter l'éclat de la flamme. Ce manège d'yeux tour à tour fermés et rouverts dura l'espace d'une bonne demi-heure; le sujet avait la tête de plus en plus lourde; il lui prenait des accès de sommeil, mais ces accès ne duraient pas. Le temps s'écoulait et le sujet ne put être sérieusement endormi. J'attribuai cet échec à ses efforts pour ne pas s'endormir; il croyait qu'il ne devait pas dormir.

L'échec toutefois ne fut rien moins que complet; ce n'était même pas un échec, c'était plutôt un demi-succès, qui ouvrait toute grande la porte à l'espérance. En effet, le lendemain, je recommençai l'épreuve avec ce même sujet qui passa par toutes les mêmes phases que la veille. Cette fois, le succès fut complet, et cela au bout d'un quart d'heure seulement, au lieu d'une longue demi-heure. Le patient était endormi, bien endormi; j'usai à son égard des plus cruelles tortures sans pouvoir le réveiller; il ne sentait absolument rien. Je ne l'arrachai au sommeil qu'à force d'appliquer un souffle froid sur ses paupières. Il finit par ouvrir les yeux, il les tourna vaguement autour de lui, regardant d'un air hébété les objets qui l'entouraient; il fut près de dix minutes avant de pouvoir reprendre conscience de lui-même. Lorsqu'il fut complètement remis, je lui clouai le pied gauche en lui appliquant à la racine du petit orteil la sommité de la fameuse baguette de coudrier. Après avoir passé par les différentes phases de picotements, fourmillements, engourdissements, le pied fut entièrement paralysé, ainsi que la jambe, la cuisse et tout le côté gauche jusqu'à la ceinture. C'était bien une véritable paralysie, car la sensibilité du sujet était absolument abolie : il était insensible à tous les pincements, à toutes les piqûres. Je le dégageai facilement en quelques minutes, deux ou trois, en lui appliquant non plus la sommité de la baguette, mais le bout opposé conformément aux lois de la polarité humaine.

Cette dernière épreuve a terminé la séance et j'ai été très heureux, très satisfait de cette expérience aussi bien que de celle du Mandeb qui a si pleinement réussi. Le Mandeb n'est pas une découverte moderne; elle remonte, en Orient, à la plus haute antiquité et elle était pratiquée également en Egypte, sous les Pharaons, comme elle l'est encore de nos jours.

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

BIBLIOGRAPHIE

CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE

La *Société magnétique de France* ouvre deux concours pour l'année 1893 : 1° *Prix du Magnétoscope*, 300 fr. à l'inventeur du meilleur instrument montrant la réalité physique de l'agent magnétique et la polarité humaine; 2° *Prix du Magnétisme*, 200 fr. et 100 fr. aux deux meilleurs mémoires traitant des *analogies et différences existant entre le Magnétisme et l'Hypnotisme*.

Demander les conditions des concours au secrétaire général de la Société, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 63 | 10 Centimes | 1er-15 JUILLET 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de bien vouloir nous faire parvenir le montant de leur renouvellement pour ne pas avoir à subir de retard dans l'envoi du journal.

L. D.

CONGRÈS UNIVERSEL AUXILIAIRE

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE

Nous nous faisons un plaisir de communiquer à nos lecteurs les traductions, annoncées dans notre précédent numéro, des pièces qui nous arrivent de Washington au sujet du Congres de Chicago.

1° Une lettre du Président du congrès, M. Elliott Coues;

2° Le programme des questions qui seront mises à l'étude dans cette assemblée.

Ainsi que nos amis pourront s'en convaincre, le plan adopté par les organisateurs du Congrès de Chicago est établi sur les bases les plus larges et bien fait pour rallier à eux tous ceux qui s'occupent de l'âme et de ses manifestations. C'est à ce titre que les spirites lyonnais et la Direction de la *Paix universelle* ont tenu à honneur de réclamer leur place dans ce grand tournoi de la Révélation nouvelle, et d'affirmer ainsi leur volonté bien arrêtée de rechercher, pour la proclamer et la defendre, la vérité, rien que la vérité.

H. SAUSSE.

LETTRE DE M. ELLIOTT COUES

« Chicago, 28 mai 1893.

« *A Monsieur H. Sausse.*

« Je me fais un plaisir de vous accuser réception de votre précédente lettre et des sentiments de cordiale sympathie que vous m'adressez au nom des Sociétés spirites lyonnaises.

« Je n'ai pas encore reçu la collection de la *Paix universelle* dont vous m'annoncez l'envoi.

« S'il plaît à la direction de la *Paix universelle* de publier le programme du Congrès des Sciences psychiques, je vous en adresse la copie afin que vous puissiez la communiquer à vos lecteurs.

« Veuillez accepter l'assurance de mon entière considération.

« *Signé :* ELLIOTT COUES. »

PROGRAMME PRÉLIMINAIRE DU COMITÉ DU CONGRÈS DES SCIENCES PSYCHIQUES

Le comité du Congrès croit que le moment est propice pour une discussion publique, par les principaux penseurs de tous les pays, de certains phénomènes qui peuvent être classés sous la dénomination générale de science psychique.

Il est proposé de traiter ces phénomènes à la fois historiquement, analytiquement et expérimentalement. Le tableau synoptique suivant est indiqué pour le congrès ; il sera sujet à toutes les modifications que les circonstances pourraient occasionner et spécialement aux changements qui résulteraient de la manière de voir de ceux à qui est adressé ce programme préliminaire.

I. — *a.* Histoire générale des phénomènes psychiques.

b. La valeur du témoignage humain concernant ces phénomènes.

c. Résultats de l'effort individuel dans le collectionnement des données psychiques et dans la solution des problèmes qui en découlent.

d. L'origine et le progrès des sociétés pour les recherches psychiques et les résultats qu'elles ont obtenus.

II. — Examen détaillé des différentes classes des phénomènes psychiques, des théories proposées pour leur élucidation et des problèmes plus éloignés qui demandent à être approfondis. Les questions qui seront discutées peuvent être groupées provisoirement sous les titres suivants :

a. Transmission de pensée ou télépathie, c'est-à-dire l'action d'un esprit sur un autre indépendamment de la connaissance des faits par l'entremise des sens. La nature et l'étendue de cette action. Cas spontanés et investigation expérimentale.

b. Hypnotisme et Magnétisme. Nature et caractère de la transe hypnotique dans ses différentes phases, comprenant l'auto-hypnotisme, la clairvoyance, l'hypnotisme à distance et les personnalités multiples. L'hypnotisme dans ses applications thérapeutiques. L'hypnotisme au point de vue médico-légal.

c. Hallucinations fausses et véridiques. Prémonition. Apparitions des vivants et des morts.

d. Clairvoyance et clairaudition indépendantes. Psychométrie. Langage, écriture automatiques, etc... La transe médianimique et ses rapports avec les états ordinaires de l'hypnotisme.

e. Phénomènes psychophysiques tels que coups, tables frappantes écritures spontanée et autres manifestations spirites.

f. Les rapports des divers groupes de phénomènes entre eux, la connexion entre leur nature psychique et physique, l'influence de la science psychique sur la personnalité humaine et principalement sur le problème d'une vie future.

Le Comité exécutif, qui sera chargé des mesures à prendre pour assurer la bonne marche du Congrès des Sciences psychiques, doit nécessairement être composé de membres résidant à Chicago et d'autres membres pouvant facilement suivre les réunions du Comité. Mais ce Comité a besoin d'avoir un conseil consultatif composé de personnes compétentes et expérimentées, choisies dans toutes les parties du monde, afin que le Congrès puisse avoir une représentation vraiment internationale. La formation de ce conseil est en bonne voie. Il comprend déjà des savants du plus grand talent, dans chaque branche des recherches psychiques ; d'autres nominations seront encore faites. Le but spécial de cet avis est de solliciter l'initiative et d'obtenir la coopération énergique de toutes les personnes qui prennent intérêt aux recherches psychiques dans le monde entier.

Membres du Comité général des Sciences psychiques.

Dr M. Elliott Coues, *Président*; Richard Hodgson L.-L.-D, *Vice-Président;* Crépin, Ernest E., Gage, Lyman J., Hammer D. Harry, Lamberson, D. H., J. H. Mc. Vicker, Thomas, Hiram, Underwood B. F.

Membres du Comité des Dames du Congrès des Sciences psychiques.

Mmes Mary E. Bundy, *Présidente;* Elisa Archard Conner, *Vice-Présidente;* Bagley J.-J., Bradwell Myra, Coues Mary Emily, Crépin, Farson, Clara M.-J.. Fessenden B.-A., Flower J.-M., Gould, Marcia Louise, Hibbert S.-E., Mc. Vicker Harriet E., Parker F.-W., Sherman Caroline K, Underwood Sara A., Wakeman A.-V.-H., Mlle Whiting Lilian, Mmes Willard Frances, Willnarth Mary H.

Chicago, 1er janvier 1893.

Le Congrès auxiliaire universel a été organisé avec l'approbation et l'appui des autorités de l'exposition et du congrès des Etats-Unis, chargées d'une série de congrès s'étendant de mai à octobre 1893. L'ouverture du Congrès des Sciences psychiques est fixée au lundi 21 août. Le Directeur de l'exposition fournira de grandes salles pour les discussions et les réunions.

Professeur Elliott Coues,
Président du Comité général du Congrès des Sciences psychiques.
1726, N. Street, Washington D. C.

Suivent les adresses de *deux cents savants* de tous les pays du monde qui ont adhéré à ce Congrès et parmi eux de nombreux professeurs et savants français dont nous voudrions citer les noms si l'espace qui nous est réservé nous le permettait.

H. S.

LE MAGNÉTISME

SES PUISSANTS EFFETS DANS LE CROUP

Le croup, l'épouvante des mères ! qui ne connaît ce terrible fléau qui chaque année moissonne tant de jeunes existences ?

C'est généralement au milieu de la nuit qu'éclate comme la foudre la cruelle maladie.

L'enfant, après une journée de santé et de joyeux ébats, s'est endormi, doucement bercé, sous les caresses maternelles ; son dernier regard a été un sourire auquel a répondu un baiser de la mère : tout, dans la maison, repose de ce repos que donnent la douce quiétude du bonheur et l'espérance ; rien ne semble devoir troubler cette calme paix du foyer.

Et cependant, tout à coup, dans le silence de la nuit, un cri rauque a retenti jusqu'au cœur de la mère ; elle a bondi au lit de l'enfant.

Celui-ci, réveillé en sursaut, se débat déjà contre la suffocation ; sa voix est sifflante et aphone, les yeux se creusent et s'emplissent de larmes, le nez se pince, les muscles du cou se raidissent ; de violents spasmes, partant du fond des entrailles, contractent l'ombilic et provoquent une toux sèche et métallique qui s'achève en un cri semblable à celui du jeune coq.

Avec la prescience que lui donne sa tendresse, la pauvre mère affolée a compris l'imminence du danger : c'est le croup ! cet ennemi dont elle a si souvent entendu parler et qu'instinctivement elle redoutait ! Le voilà donc, hélas ! cet affreux mal qui ravit les petits enfants à l'amour de leur mère !... Que faire ?

La maison tout à l'heure si paisible s'émeut ; on va, on vient, les domestiques accourent.

— Vite un médecin !...

Le médecin à cette heure de la nuit viendra-t-il ? Où le trouver? Il faut aller le chercher, le décider à venir !

A la ville, les portes sont closes, les gens dorment profondément : le médecin qu'on fait demander est au chevet d'un autre malade !

A la campagne, comme les distances sont longues ! Que de causes de retard !!...

Et, cependant, le temps fuit, les instants sont comptés, la maladie poursuit son œuvre, les spasmes redoublent, la toux devient sourde ; une sorte de bruit caractéristique, semblable au va-et-vient de la scie qui mord la pierre, se fait dans le larynx ; le pauvre petit, la tête rejetée violemment en arrière, les muscles contractés, la bouche ouverte, les narines dilatées, cherche en vain le souffle qui lui manque ; il râle sous les baisers de sa mère qui, au milieu de ses sanglots, jette vers le ciel un appel déchirant et désespéré !

*
* *

Enfin, voilà le médecin !

Tout l'espoir de la mère s'est concentré en lui. Le médecin, c'est l'homme de science qui connaît la maladie; c'est le sauveur qui apporte le remède !

— Docteur, sauvez-le !...

Désillusion, hélas ! L'homme de l'art, insuffisamment armé contre le mal, n'apporte pas toujours ce qu'on attend de lui.

Appelé, il vient avec toutes les incertitudes, avec tous les errements d'une science incomplète, qui nous a dévoilé fort peu de chose encore des lois de la vie.

Qu'est-ce donc, en effet, que cette mystérieuse puissance qui, dans l'équilibre normal, préside au développement régulier de notre être

et au fonctionnement de nos organes, mais qui, une fois dévoyée de sa route, enfante ces prodigieux phénomènes de désassimilation qui foudroient notre organisme en quelques instants ?

La science ne le dit pas !

Chez l'enfant, où cette force est dans toute l'activité du travail d'édification, ces sortes de déraillements de la nature sont plus marqués encore que chez l'adulte ; dans cette première phase de la croissance, l'équilibre vital ressemble à ces aiguilles folles que le moindre souffle fait dévier d'un pôle à l'autre ; il flotte, instable sur son centre ; un rien le trouble, un rien le rétablit ; de là ces fièvres violentes, ces convulsions du jeune âge qui se développent instantanément et se conjurent de même.

Le croup présente l'exemple d'un de ces singuliers phénomènes de *déviation* vitale.

L'évolution de la maladie est si rapide, la fièvre si intense, que mille complications imprévues peuvent surgir : le sang se décompose ; des végétations nombreuses, spontanées, envahissent les muqueuses ; c'est un ébranlement général de la vie dans lequel hémorragies, paralysies, gangrènes, érysipèles, tout est à craindre.

En présence d'un de ces mystérieux mouvements de la nature que la science est si impuissante à expliquer, appliquera-t-on les remèdes usités en pareil cas, c'est-à-dire les *vomitifs* et les *caustiques* ? Devra-t-on recourir à cette cruelle opération qu'on appelle la *trachéotomie* et qui constitue à faire un trou au cou de l'enfant ?

Je connais bon nombre de praticiens qui condamnent l'emploi de ces moyens violents.

Ils objectent avec raison qu'il est au moins imprudent, sinon dangereux, d'ajouter à la flamme dévorante de la fièvre le feu d'un corrosif qui dessèche et brûle la muqueuse, et aux contractions anormales du diaphragme, déjà si funestes, le spasme de l'*émétique*.

Quant à la trachéotomie, ils pensent qu'un problème vital de cette importance ne peut être tranché par le couteau, et que c'est là un pis-aller et non une solution.

En ces premiers instants, où les principes morbides se développent avec une rapidité si effrayante, il faut en effet courir au plus pressé, et bien se garder de faire souffrir l'enfant ou l'affaiblir.

Avant tout, il faut soutenir ses forces, détendre ses muscles contractés, régulariser les mouvements désordonnés du diaphragme, armer la réaction vitale de toute l'énergie qui lui est indispensable pour rétablir l'équilibre si profondément troublé ; en un mot faire appel à toutes les puissances de la vie qui, mises en jeu, sont seules capables de triompher de l'assaut qui leur est donné.

Mais comment s'y prendre pour atteindre ce but ? Comment peut-on agir sur les sources même de la vie ?...

***

Pour faire appel aux puissances vitales et les armer contre le mal, il suffit d'*aimer*, de *vouloir* et de *persévérer !*

Qui peut avoir plus d'amour, d'énergie et de persévérance qu'un père ou qu'une mère quand il s'agit pour eux de la vie de leur enfant ?

Lors donc que viendra la maladie, au lieu de vous perdre en pleurs et en lamentations inutiles, armez-vous de courage, élevez votre âme, concentrez l'énergie de votre volonté dans la pensée de sauver le petit être qui se débat sous vos yeux.

Par votre souffle, par l'*imposition* de vos mains, par le rayonnement de vous-mêmes, vous pouvez lui rendre la vie.

Et ce n'est pas là un vain mot, une simple image ; cette puissance de guérir, vous l'avez bien réellement et *matériellement* en vous ; croyez-moi donc et sachez en user !

Commencez par dégager la gorge en promenant lentement *vos doigts en pointe* depuis le derrière des oreilles jusqu'aux épaules en suivant le trajet des jugulaires.

Faites des *insufflations chaudes* sur le cou, derrière les oreilles et sur la nuque. Doublez l'effet de ces insufflations, déjà si puissantes par elles-mêmes (ainsi que vous le constaterez bientôt par le prompt et merveilleux résultat que vous en obtiendrez), en les pratiquant *à travers des éponges brûlantes, chauffées à la vapeur d'eau :* l'adjonction de l'effet purement physique de la chaleur et les émanations subtiles de l'éponge brûlante, entraînées par le souffle dans le courant à travers les pores de la peau, augmentent sensiblement l'action bienfaisante de l'insufflation naturelle.

Avec quelle joie, alors, vous verrez, sous vos doigts et sous votre souffle, renaître la souplesse et la vie dans toutes ces parties tout à l'heure contractées et raidies ! De sifflante qu'elle était, la respiration deviendra facile et régulière ; l'anxiété cessera et tous les symptômes alarmants s'évanouiront comme par enchantement.

Au moment des crises, lorsque la suffocation arrive, alors que le petit malade se dresse sur son lit et renverse la tête en arrière, prêt à perdre le souffle, imposez fortement vos mains, l'une sur les reins, l'autre sur l'ombilic, de façon à agir sur le diaphragme, dont les contractions anormales augmentent encore le trouble de la respiration, et bientôt les contractions diaphragmatiques cesseront.

Aussitôt que le calme renaît un peu et que le danger imminent cesse, profitez de l'intervalle des crises pour charger de votre rayonnement les centres vitaux. Imposez longuement les mains sur la tête et sur l'épigastre ; faites de *longues passes* lentement de la tête aux pieds ; en un mot *saturez* l'organisme, pour renforcer la vie de vos effluves vitales, et pour armer le malade contre les nouveaux assauts qu'il pourrait avoir à subir.

Ne faiblissez pas un instant ; soyez là devant l'ennemi, attentif et, l'esprit tendu, toutes vos facultés concentrées en un seul point, comme le lutteur qui, ayant enlacé son adversaire, se recueille en un suprême effort pour tenter de le terrasser.

Gardez-vous d'une ardeur impatiente et irréfléchie ; *toute la puissance bienfaisante et curative est dans la constance et l'égalité de l'action et dans le calme le plus absolu.*

Il faut du reste ménager ses forces, car la lutte peut être longue, et si l'on veut être assuré du succès, il ne faut pas quitter l'enfant avant qu'il ne soit tout à fait hors de danger.

***

Voilà le secret dévoilé : à la *déviation vitale* foudroyante produite par le croup il faut opposer une sorte de *transfusion de la vie* qui appelle instantanément la réaction et ramène l'équilibre.

Quelque étrange que vous paraisse ce procédé, n'hésitez pas à l'employer en attendant les secours du médecin ; usez-en même pour seconder ses efforts !

Surtout ayez la *foi ;* ne doutez ni du moyen ni de vous-mêmes ; l'emploi du *souffle* et de l'*imposition* des mains pour guérir n'est pas chose nouvelle : ces pratiques datent des premiers âges du monde ; et si je vous les rappelle, si je vous les recommande, c'est que j'ai eu le bonheur, grâce à elles, de guérir du croup mon propre enfant, et, dans un cas absolument désespéré, de sauver de la même maladie le fils d'un de mes amis !...

Que cet exemple vous donne confiance, et, quand vous serez en présence du danger, rappelez-vous cette parole de Plaute : *Hoc facere mihi cordi est, « j'ai à cœur d'accomplir cela ! »*

A. Bué.

DE LA VIVISECTION [1]

(Suite)

LA VIVISECTION N'EST GUÈRE QU'UN TREMPLIN

De ce que nous avons déjà vu dans cette étude, on pourrait tirer cette conclusion : c'est que la vivisection a été un des plus magnifiques tremplins du siècle, sur lequel estradiers et paradeurs se sont escrimés et ont cherché par ce moyen à devenir célèbres et à se faire des rentes, à accaparer des palmes, des rubans, des sinécures, des postes en vue, etc., etc.

Tel a été jusqu'ici le plus clair résultat de la vivisection, et l'exemple du savant plus enflé de morgue que de science, a été des plus funestes.

La gloire et la fortune est aux faux savants, comme le dit fort bien le comte de Saint-Vallier, notre ancien ambassadeur en Allemagne (2) : «..... Par le triste temps où nous vivons, avec les faux savants à bruyante trompette de l'espèce de Paul Bert, ce ne sont ni les sages, ni les modérés, ni les hommes pratiques qu'on écoute. La faveur est à ceux qui cherchent les sensations et font la plus brillante parade. Tous histrions de foire s'embrassant pour se décerner mutuellement, dans les journaux amis et complices, l'encens et la célébrité. »

Attrape, Paul Bert, Pasteur, et autres académiciens !

La vivisection a été l'une des plus bruyantes trompettes de notre temps et la foule s'est laissé prendre à ses fanfares. Depuis vingt ans, on a élevé chez nous un grand nombre d'écoles, mais combien faudra-t-il encore de générations pour élever le niveau intellectuel et pour empêcher les masses de se prendre à la glu de la science officielle et à celle des sauteurs officiels de tremplin ?

Avant la folie de la vivisection, les coupe-toujours, comme on nommait autrefois les chirurgiens, s'exerçaient sur les hommes ; nous n'avons guère gagné à l'arrivée de la vivisection, car les hommes et les animaux servent à la fois à la compagnie des coupe-toujours. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint des abus commis au nom de cette science. Dès l'année 1865, le Dr Guardia se plaignait en ces termes : « Cette rage d'opérer et la manie de quelques chirurgiens portent ceux qui en sont possédés à des tentatives téméraires, aventureuses, homicides. Ce terme n'est pas assez énergique pour caractériser l'habileté des anatomistes qui s'exercent sur l'homme vivant et qui forment ce qu'on pourrait appeler la confrérie carnifère.

« Cette confrérie ne compte que trop d'associés et il serait temps vraiment de mettre un terme à ce mode d'opérer sans frein ni mesure et de s'exercer en plein amphithéâtre aux grandes mutilations par vanité et envie de paraître.

« Le vrai chirurgien se propose de guérir et non de briller et l'on ne doit y songer jamais, quand la vie humaine est en jeu, quelles que soient d'ailleurs les tentations et les facilités, que l'on a, d'exercer sa dextérité et d'en faire parade.

« Les chirurgiens des hôpitaux doivent être d'autant plus réservés, qu'ils sont plus libres dans leurs déterminations, circonstance qui aggrave leur responsabilité et doit par conséquent les engager à la prudence. »

Et trois pages plus loin, le même Guardia ajoute : « On ne fait que trop de chirurgie expérimentale dans les hôpitaux ; on ne sait pas jusqu'à quel point l'habitude des vivisections peut influer malheureusement sur la médecine opératoire. »

Le chirurgien a toujours été un homme de sang, il a toujours aimé y tremper les mains ; il y a vingt-cinq ans, trente ans, à tout propos il ordonnait une saignée. Si à la suite d'une opération quelconque un médecin ne sortait pas inondé de sang, il ne paraissait avoir aucune valeur (toujours le tremplin.) La médecine emplissait des palettes et la chirurgie des cuvettes de sang.

Dans les hôpitaux, dans les amphithéâtres, les chefs de service et les étudiants un peu propres ne pouvaient sortir de ces milieux que le tablier largement ensanglanté, aussi ensanglanté que ceux des bouchers des abattoirs de la Villette. A la louange de nos chirurgiens fin de siècle, nous devons dire que ce n'est guère que dans les hôpitaux que ce vieil usage subsiste encore. Chez le client payant, au contraire, les opérations chirurgicales s'accomplissent avec une décence, un décorum, nous pourrions dire avec une coquetterie sans pareils. Il faut opérer *presto*, et sans trop répandre de sang ; il faut bien ménager la pitié des parents, ne pas brusquer leur commisération. Le chirurgien fin de siècle doit employer une grande habileté de main dans la ligature des artères et ménager avec grand soin les vaisseaux sanguins.

Pour une jambe coupée, une épaule ou un genou désarticulés, il faut verser un demi-bol de sang et le chirurgien doit avoir le tablier et les mains à peine tachés de sang. Il faut du reste avoir les mains nettes pour recevoir les banknotes. Mais si l'on répand moins de sang, la période d'exploitation est singulièrement aggravée. Combien d'excellents praticiens, célèbres aujourd'hui par leur cupidité, on pourrait citer, mais c'est inutile. Tout le monde les connaît ; on sait qu'arrivés auprès du lit du malade à opérer, et avant de dérouler leur trousse et d'ouvrir par conséquent leurs bistouris, ils déclarent vouloir être payés d'avance, afin que le résultat de l'entreprise ne puisse amener ultérieurement de discussions financières.

Souvent, en effet, ils savent d'avance que l'issue de l'opération sera funeste, mais qu'importe ? Ils opèrent. Ils ne sont pas en face d'un malade pour faire du sentiment, mais pour gagner de l'argent. S'ils laissaient succomber le malade naturellement, il souffrirait moins, c'est très certain ; mais où serait leur bénéfice ? Et il faut bien payer chevaux, voitures, toilettes de madame ou de mesdemoiselles, domesticité, hôtel, livrée, etc., enfin tout le train fort lourd d'un spécialiste qui se respecte. Alors au petit bonheur, va

(1) Voir les nos 47 et suivants du journal.

(2) Extrait d'une lettre de M. le comte de Saint-Vallier, sénateur de l'Aisne, à M. C. L., agriculteur. — Paris, 1er juillet 1883.

comme je te pousse: il faut palper de forts HONORAIRES et l'on opère, même quand l'opération est contre-indiquée, même quand il ne doit résulter aucun soulagement pour le patient; bien plus, quand l'opération met en jeu l'existence de l'opéré. — Voilà un des nombreux bienfaits de la vivisection : l'endurcissement à outrance, l'endurcissement féroce du cœur de l'homme.

Mais poursuivons le portrait du vivisecteur moderne!

Un chirurgien, on le sait, nous l'avons dit, ne doit pas faire du sentiment, mais de l'argent, opérer vite et bien et proprement tailler, couper, rogner, martyriser, tuer et puis passer à la caisse et... à d'autres affaires.

Des noms, nous n'en donnerons pas; c'est fort inutile, le lecteur les connaît, trop parfois. Point n'est besoin aussi de donner leurs tarifs exorbitants; la plupart de ces praticiens *distingués* sont aussi célèbres par leur habileté que par leur rapacité, par leur sûreté de coup d'œil que par leur flair... à l'exploitation.

Parfois, un pauvre incurable s'adresse à un honnête chirurgien, à un savant modeste qui abhorre les vivisections humaines; il n'a jamais voulu faire le saut du tremplin, celui-là, et cet honnête homme refuse énergiquement de tenter une opération qu'il sait inutile; c'est aux faiseurs qu'il adresse le client qui veut quand même se faire opérer; ils disent alors à ces entêtés de la vie: Si vous n'avez pas confiance en mon diagnostic, si vous croyez que je me trompe, hé bien! allez chez un tel, vous pouvez être sûr qu'il acceptera; ses bons offices ne serviront à rien, mais ils vous coûteront vingt mille francs.....

Comme circonstances atténuantes, nous devons ajouter que le grand vivisecteur, le grand spécialiste, n'est en somme qu'un industriel; il n'a pas à faire du sentiment, mais des affaires. Il a vivisectionné trente ans de sa vie le malheureux, et cela pour se faire un nom; à force de sauter sur le tremplin, il est parvenu... il a un *nom*, le grand physiologiste; ce n'est pas un prêtre exerçant un sacerdoce qui lui commande l'altruisme et un dévouement à toute épreuve!

Mais hâtons-nous d'ajouter, nous en avons grand besoin, qu'heureusement la majorité des chirurgiens n'est point telle que nous venons de le dire. Mais il est à craindre que la vivisection, qui a créé ces grands hommes si fort en vue, ne crée beaucoup d'hommes d'argent, car, ne l'oublions point, la science ne sert qu'à faire autour de ceux-ci des réclames retentissantes pour arriver à la célébrité, à la gloire, mais en passant aussi et surtout par la FORTUNE!

Fortune! Gloire! même celle-ci ne devrait pas primer tout, comme le fait remarquer un brave docteur suisse, M. F.-A. Hertsen (1): « Les vivisecteurs, dit-il, qui veulent en divulgant leurs nombreuses expériences se faire un nom, devraient réfléchir qu'il ne s'agit pas seulement de demander la gloire à la postérité, mais aussi d'être aimé d'elle. Or, pour peu que l'on connaisse la marche de l'histoire et ses jugements sévères, on ne saurait en douter: la postérité éprouvera pour les vivisecteurs de notre siècle la même horreur que nous éprouvons pour les hommes de l'Inquisition et les gens qui brûlaient les sorcières aux temps passés. Et celui qui torture les animaux n'est-il pas déjà, dès aujourd'hui, exposé à voir la partie la plus noble et la plus influente de la société lui tourner le dos? Qui pourrait aimer un médecin sans cœur et sans compassion? Il est certain que ce n'est pas à la vivisection que nous devons la découverte des principaux remèdes comme la quinine, l'opium, le chloral, etc., et qu'elle n'a amené aucun résultat d'une importance réelle. Si les partisans de la vivisection affirment le contraire, il faut leur répondre qu'il est très facile d'affirmer. Ce n'est pas par les affirmations que nous serons convaincus; nous réclamons des preuves, des faits. Si les résultats de la vivisection sont réellement aussi importants que nos adversaires veulent le faire croire, hé bien! nous les prions de les énumérer. Mais ils ne sauraient le faire; ce sont des résultats trop pauvres (1). Malgré le nombre effrayant d'animaux qui ont été sacrifiés et de la manière la plus atroce à des expériences soi-disant scientifiques, nous ne connaissons guère mieux qu'il y a deux ou trois siècles les secrets du système nerveux, à plus forte raison le secret de la vie; et si la science et son développement dépendaient des vivisections, il faudrait un nombre de victimes devant lequel reculeraient, en frémissant, même un vivisecteur, comme M. Mantegazza. Mais, je le répète, la science n'est pas tout; elle n'est même pas ce qu'il y a de plus grand dans le monde; sans cela, on pourrait justifier jusqu'à la vivisection des hommes. Ce n'est pas seulement l'importance de la connaissance, mais la connaissance elle-même qui a ses limites. Les plus hautes questions de la science restent, malgré nous, des énigmes insolubles. L'essentiel est d'*être moralement bon*. De plus, savoir beaucoup est une excellente chose; mais sacrifier tout à ce but, c'est aller trop loin. »

Quel est l'homme de sens qui ne partagera pas les nobles idées professées par l'honorable M. Hertsen? Combien ce langage vous repose de ce style emphatique et ampoulé de certains savants, principalement de ces sauteurs de tremplin qu'on ne saurait trop flétrir, car ce sont des hommes extrêmement dangereux au milieu d'une civilisation raffinée et peu morale!

Aujourd'hui, pour se mettre en vue, les médecins, n'ayant pas comme les chirurgiens des opérations à pratiquer, se sont livrés à de cruelles expériences sur les animaux. Et pourquoi? Le Dr Hertsen nous le dit : « Parce que tous les physiologistes rêvent la gloire, mais aussi et surtout parce que la célébrité, sinon la gloire, conduit à la fortune. » Ce dernier motif ne s'avoue pas, mais il est très réel et le bon docteur ne pouvait le jeter à la face de ses confrères; nous n'avons pas les mêmes ménagements à garder, nous, envers ces bons docteurs.

Aussi toute découverte vraie ou supposée d'un physio-

(1) Dans l'*Ibis*, journal de la Société protectrice des animaux de Berlin; l'article a pour titre : *la Science et les tortures infligées aux animaux*.

(1) D'après les calculs des journaux anglais, le professeur Schiff a sacrifié pendant les vingt dernières années 14,000 chiens (en moyenne 700 par an). Si ces calculs sont exacts, cette question se pose : quelles découvertes a-t-il donc faites à la suite de toutes ces vivisections?

logiste, a pour conséquence de créer immédiatement de nombreux élèves physiologistes, et voici pourquoi : quand un médecin ou un chirurgien quelconque croit avoir fait une découverte intéressante, il ne la garde pas pour lui; son premier mouvement est de la publier à son de trompe dans une *Revue* ou un *Journal*. L'Europe physiologiste s'empare du fait, renouvelle l'expérience de tous côtés et un grand nombre de fois, afin de contrôler la découverte et de la démolir si c'est possible, mais en tous cas remettre toujours en question les résultats. Immédiatement la discussion est ouverte, les uns sont pour, les autres contre; il se forme deux camps au moins et les bons docteurs en s'escrimant font toujours parler d'eux.

On voit donc que la vivisection est surtout un tremplin, une estrade, si l'on préfère, sur laquelle paradent et opèrent les charlatans du scalpel. De là, le gâchis général qui caractérise cette méthode d'investigation à laquelle on ne saurait donner le nom de science. Jusqu'ici, aucun fait donné comme certain par un inventeur n'a été admis par un de ses confrères; il a toujours été démoli tôt ou tard, plutôt tôt cependant; et l'histoire de la vivisection nous apprend que les derniers vivisecteurs rejettent toujours les travaux de leurs prédécesseurs, en attendant que les leurs soient également reconnus faux par leurs successeurs immédiats.

La vivisection n'est donc pas une science si positive que d'aucuns le prétendent; elle a beau être appuyée sur des expériences matérielles, une partie échappe à l'analyse, car tout influence ses travaux : le temps, le milieu, l'état de l'animal, son âge, son plus ou moins de vigueur, etc. Nous étudierons maintenant ce que les physiologistes nomment *les droits de la Science!*

(A suivre.) J. MARCUS DE VÈZE.

LA TERRE

ÉVOLUTION DE LA VIE A SA SURFACE, SON PASSÉ, SON PRÉSENT, SON AVENIR

Par Emmanuel VAUCHEZ (1)

Voici une œuvre qui sort assurément de l'ordre ordinaire des publications que chaque jour notre époque si féconde voit naître — et souvent mourir. L'auteur, préparé de longue date à ces laborieuses études, a voulu exposer en une vaste synthèse les connaissances actuelles de l'esprit humain sur la terre et ses habitants. Quelle est l'origine de la planète et quelle est sa destinée ? D'où vient-elle et où va-t-elle ? Qu'est-ce que la vie ? Comment a-t-elle commencé ? Quelles phases son évolution séculaire a-t-elle parcourues ? Quelle fut la genèse de l'homme ? Quelles sont les lois du développement de l'histoire humaine ? Voilà les grands problèmes que M. Vauchez n'a pas craint d'aborder franchement et hardiment dans la première partie de son ouvrage, pour les développer dans la seconde partie en une série de discussions philosophiques qui les éclairent d'une lumière nouvelle et complètent excellemment cette vaste synthèse.

(1) 2 vol. de luxe, illustrés gr. in-8° de 400 pages chacun. Prix 15 fr., chez Reinwald et Cie.

La loi du progrès se manifeste avec évidence depuis le chaos primordial, depuis la nébuleuse solaire, depuis les premières combinaisons d'atomes, depuis la formation de la première cellule verte et le protoplasma des êtres rudimentaires qui commence la généalogie de la vie terrestre, jusqu'à l'apparition de l'homme paléolithique et jusqu'aux développements intellectuels de l'humanité moderne. Cette manifestation si évidente de la loi du progrès fait, à elle seule, du livre de M. Vauchez, une œuvre d'une haute valeur sociale. L'homme est destiné à s'élever sans cesse, à progresser toujours, et ceux qui ont retardé ou cherchent encore à retarder l'affranchissement de la pensée humaine ressemblent à ces monstruosités de la nature qui n'ont aucune action réelle sur le cours des choses. L'historien les stigmatise, mais rien au monde ne peut empêcher le fleuve de couler, l'évolution de s'accomplir. Celui qui croit opposer un barrage est renversé le premier.

L'auteur est essentiellement spiritualiste. Tout en basant son œuvre sur les données de l'astronomie, de la géologie, de la paléontologie, de l'histoire naturelle, de la physique et de la chimie, c'est-à-dire sur les sciences positives par excellence, tout en préconisant notamment le rôle capital que l'électricité paraît jouer dans l'ordre cosmique et même dans l'essence de la vie, il proclame l'indestructibilité des âmes et, de plus, une solidarité permanente entre le monde visible et le monde invisible, et considère les doctrines spirites du XIXe siècle comme continuant les traditions de l'antique métempsycose, interrompues par l'influence du christianisme.

Ce point de vue philosophique a conduit le savant écrivain à faire une sorte de revue historique des religions depuis le paganisme, le jéhovisme, le christianisme et ses diverses manifestations catholiques et protestantes, depuis les religions sans Dieu elles-mêmes, jusqu'à « l'idée nouvelle » sur laquelle nous demandons la permission de nous arrêter un instant.

« Les religions, écrit l'auteur, sont en pleine décadence. Le scepticisme a pénétré dans les temples et atteint les prêtres eux-mêmes. Où sont les jours de sereine et forte croyance ?

L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

« L'humanité va-t-elle se condamner à la vie positive, terre à terre, sans idéal ? Ne cherchera-t-elle plus à sonder le mystère de la destinée ? Regardera-t-elle sans émotion le ciel étoilé, l'infini impénétrable ? Est-il venu le temps prédit par le poète où :

Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

« Il nous est impossible de croire que la poésie des idées, la délicatesse des espérances sont destinées à périr dans cette période glaciaire du positivisme.

« La religion du passé est morte, mais la science n'a pas dit son dernier mot; et la science, qui peut le nier, a sa grandeur et sa foi.

« La religion de l'avenir, tout en dédaignant les prodiges, cherchera, elle aussi, avec une ardeur inquiète, la solution du problème de la destinée, le mot de l'énigme de l'existence.

« Toutes les religions se sont proposé de répondre à ces interrogations : D'où venons-nous ? Pourquoi sommes-nous ici ? Où allons-nous ?

« Nous croyons avoir établi, ajoute M. Vauchez, que l'existence actuelle est la continuation d'une existence antérieure. Tous ceux qui vivent ont vécu : tous ceux qui ont vécu revivront. D'où il suit qu'entre la fin de la vie actuelle et le commencement de l'existence future, il peut s'écouler un temps où les âmes attendent leur heure de résurrection, flottantes dans l'espace, impalpables, inaccessibles à nos procédés investigateurs, mais pouvant manifester leur puissance par une action intellectuelle ou matérielle.

« L'histoire est remplie de ces révélations de l'au-delà. Les niera-t-on ? Retranchera-t-on du livre de la vérité non seulement les récits d'apparition racontés dans tous les livres religieux du monde, mais encore des événements d'une sublimité auguste comme ceux qui se rencontrent, par exemple, dans l'histoire de saint Paul ou de Jeanne d'Arc ?

« Certes, il faut user de circonspection avec les prétentions scientifiques et religieuses et ne les admettre que sur bon contrôle et fortes preuves; mais il est insensé de repousser l'inconnu lorsqu'il se présente même avec l'apparence de l'invraisemblable, car si le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, souvent l'invraisemblable peut être vrai : tels le téléphone, le phonographe, la suggestion, sont là pour le prouver.

« La nouvelle religion aura donc un caractère entièrement scientifique. Elle fera la guerre aux légendes, aux miracles apocryphes, aux supercheries de toutes sortes. Mais elle ne repoussera, *a priori*, aucune affirmation, aucun fait. Elle exercera sur chaque chose et chaque homme les droits stricts et absolus du libre examen.

« De même qu'elle ne sera inféodée à aucune secte, dépendante d'aucune tradition nationale ou locale, de même elle ne se liera à aucune morale dogmatique ni sacerdotale.

« La thèse de la morale indépendante peut être acceptée au nom de l'idée nouvelle, seulement il est indispensable de définir avec exactitude la valeur de ce terme : morale indépendante. Il signifie simplement que l'idée morale ne dépend ni du Bouddha, ni de Moïse, ni de Mahomet, ni de Jésus, et qu'il n'est pas nécessaire, pour devenir un honnête homme, de rester dans la droite ligne d'avoir ou reçu l'eau du baptême, ou subi le sécateur du rabbin.

« La morale est plus vaste que les cathédrales, plus haute que les mosquées, plus large que les synagogues. Elle procède de la conscience humaine, chaque être en porte l'embryon dans son cœur.

« L'homme est mis en ce monde pour se perfectionner, s'améliorer, grandir. L'enfer consiste à garder en soi les germes de décadence et d'infamie, qui dégradent; le ciel est de monter vers les hauteurs de la justice et de la vérité par l'élan des nobles pensées et l'essor des purs sentiments.

« Les dernières découvertes de la science, très grosse de conséquences philosophiques et physiologiques, nous permettent d'entrevoir le moment où l'on pourra faire émerger à la lumière les corps subtils qui échappent à nos regards, et décrire avec netteté l'influence précise qu'ils ont sur les corps visibles.

« Cette science nouvelle semble avoir été pressentie par l'antiquité païenne. Non seulement, comme nous l'avons déjà dit, elle consacrait des autels et des statues aux divinités populaire, et cataloguées, mais encore elle faisait placer sur certaines places publiques une effigie, avec cette inscription : *au Dieu inconnu*. Le Dieu inconnu, c'est la science de demain, l'effort d'aujourd'hui, la lumière faible, vacillante encore, entourée de brumes, mais qui deviendra le soleil resplendissant. »

Ces idées philosophiques, dont on peut discuter les bases, mais dont on ne saurait contester l'élévation et la grandeur, résument bien le caractère de l'œuvre de M. Vauchez. Après avoir passé en revue le monde physique, l'univers visible depuis la formation du système solaire et la naissance de la terre jusqu'à l'état actuel des sociétés humaines, il examine et discute les doctrines religieuses à travers les âges et dans cet univers invisible, dans le culte des morts, dans les aspirations vers le bien, dans les méditations et les évocations, il lui semble retrouver, comme dans l'antique labyrinthe, le le fil d'Ariane, qui réunit toutes les croyances : ce fil, c'est le sentiment d'une communication avec les disparus. Nous trouvons même, au chapitre des fluides, des exemples et manifestations télépathiques fort remarquables et des spécimens de dessins incontestablement très beaux, faits par un médium, forgeron à Marseille, et qui vraiment vous transportent aux fresques de Raphaël. Ces problèmes psychiques, anciens et modernes, sont exposés sans parti pris, comme base d'une science future.

En résumé, de l'ensemble de cette vaste étude sur la terre et ses habitants, l'auteur conclut que la destinée des êtres est une perfectibilité perpétuelle, que les âmes survivent aux corps, celle des animaux aussi bien que les nôtres, et progressent d'incarnation en incarnation; qu'elles ne sont pas immatérielles, quoique invisibles; qu'un lien mystérieux unit entre eux le monde invisible et le monde visible, et que tout s'élève dans une lente et graduelle ascension vers le Dieu inconnu et inconnaissable.

C'est là, nous le répétons, une belle et éloquente synthèse, qui sera appréciée de tous les esprits délicats et indépendants. Si elle avait été publiée il y a trois siècles, l'auteur aurait été assez vite conduit au bûcher en compagnie de Jordano Bruno et de Vanini. On sait d'ailleurs que Vauchez a été l'un des fondateurs de la Ligue de l'enseignement avec Jean Macé et le signataire de cet article, il y a de cela plus d'un quart de siècle, et que l'infatigable activité qu'il a mise à cette fondation aurait suffi, elle aussi, pour le rejeter loin du giron de l'Église conservatrice et bien pensante.

Estimons-nous heureux d'être de quelques siècles plus jeunes. Ce progrès dans les idées et dans le sentiment de la liberté de conscience est encore une preuve de la vérité de la thèse soutenue dans ce livre : l'ascension de la pensée humaine dans la lumière.

CAMILLE FLAMMARION.

ÉLIXIR DE LONGUE VIE

FUMISTERIE SCIENTIFIQUE

De tout temps l'homme a cherché à allonger sa *misérable vie*.

Nous ne parlerons pas ici des recettes données par les grands alchimistes chaldéens, babyloniens, égyptiens, pas plus que de celles des alchimistes arabes et grecs et même du moyen âge, des Cornélius Agrippa, des Nicolas Flamel, des d'Espagnet, des Cosmopolites, des Trévisan, des Jean de Meung, etc., etc.

Nous ne dirons rien non plus de l'élixir Godineau, qui d'un vieux Faust usé et décrépit (voyez les affiches) vous fait un Faust si jeune, si beau, si pimpant, si vert que toutes les jeunes Marguerite se mettent à sa poursuite. Non! nous ne voulons traiter ici que des liquides organiques de Brown-Séquard et Cie.

Ces liquides, qui sont tirés d'une certaine partie (nous pourrions écrire ce mot au pluriel) d'un certain petit animal, ont des propriétés extrêmement remarquables, du moins d'après ceux qui les vendent.

Ils donnent la vigueur à ceux qui en manquent; ils ne font pas seulement des Faust, des Don Juan musculeux de ceux qui en usent et peuvent même en abuser. Ces consommateurs, par un long usage des liquides organiques, deviennent si jeunes, si jeunes, qu'on dirait des enfants; nous n'irons pas jusqu'à dire qu'ils tombent en enfance : ce serait aller trop loin.

D'où proviennent donc ces fameux liquides organiques ?

Ils sont extraits de petits appendices, d'aucuns disent *grelots*, de cobayes, et ils sont injectés sous la peau avec une petite seringue spéciale (coût 25 francs), bien préférable à celle de Pravaz, qui coûte beaucoup moins.

La piqûre se fait dans certaines parties du corps; mais ici le pros-

pectus est si amusant, que nous ne saurions résister au plaisir de le citer littéralement.

« 5. *Lieux d'élection des piqûres.* — Choisir les régions où le tissu cellulaire est le plus lâche, le plus dilatable ; l'abdomen au niveau des flancs, le bas de la région dorsale près de la région lombaire, la fesse (Schoking!), l'espace interscapulaire, etc.

« Lorsque le malade accuse une douleur trop vive, nous conseillons de faire les injections intramusculaires. Il suffit d'enfoncer dans la fesse (on tient au mot décidément) l'aiguille tout entière et perpendiculairement à la peau. »

Nous nous sommes fait injecter nous-mêmes, afin de pouvoir rendre compte à nos lecteurs, non des résultats vigoureux, mais de l'effet douloureux que produit l'injection.

Eh bien ! nous avons éprouvé une douleur intense, comme un fort coup de poing qu'on nous aurait donné sur la partie charnue, sur laquelle la piqûre a été faite. Tudieu ! quelle douleur ! Elle a rempli non mon cœur, mais tout mon être, de fourmillements, de picotements tels, que j'ai cru mon corps tout entier envahi par des myriades de puces de très forte taille.

Aussi le diable m'emporte, si on m'y reprend jamais. J'aime la science et surtout de renseigner exactement mes lecteurs ; mais enfin mon dévouement doit avoir des bornes.

Je dois ajouter encore que je me suis bien gardé de me faire injecter, par mon ami le docteur, du liquide testiculaire; c'est de l'eau pure et claire que j'ai dégustée par injection hypodermique, car il est utile de dire que, suivant l'état de santé de l'animal qui a fourni sa pauvre marchandise pour fabriquer le liquide *organique ! ! !* on peut attraper des maladies aussi dangereuses que variées.

Et dire que l'espèce humaine dépense en ce moment des sommes fabuleuses pour absorber de cette drogue qui se vend horriblement cher (4 fr. les 3 ou 4 grammes) au laboratoire des *Produits physiologiques !* Enfoncé les produits chimiques. Aussi, cher lecteur, croyez-moi, il vaut mieux encore vous offrir de l'*Extractum carnis* Liébig dans vos potages et vos ragoûts ; ce sera aussi reconfortant et à bien meilleur compte. Passons aux doses à injecter sous l'épiderme.

« Il est impossible, comme le fait remarquer le célèbre professeur X, nous dit le prospectus, de donner dès à présent des règles pour chacun des liquides organiques (je te crois, ô Prospectus) ainsi qu'à l'égard de la quantité et de la fréquence des injections. Dans la pratique des tâtonnements ne pourront être évités.

« Les doses en effet varient suivant les diverses indications, les effets produits ou à obtenir, etc. ; mais on peut dès à présent se baser sur ceci :

« Pour le liquide actuellement le plus employé, le liquide testiculaire, on peut aller de 3 à 8 grammes par jour. Lorsqu'on se sert des solutions qui sortent de notre laboratoire, la dose initiale est donc représentée par une ampoule (prix 4 fr.), c'est-à-dire 3 grammes de liquide, et les injections d'une manière générale se font tous les jours ou trois fois par semaine. Dans ce dernier cas, il faut injecter le contenu de deux ampoules (coût 8 francs).

« Dans l'ataxie, le mieux est de faire chaque jour une injection de trois grammes, et MM. les deux docteurs qui prônent leur système ajoutent :

« Comme un effet favorable peut ne se montrer qu'après quelques semaines de traitement, il ne faut pas cesser les injections avant au moins trois ou quatre semaines, lorsque cet effet ne s'obtient pas. Un ataxique, maintenant guéri (ou mort ?), n'a commencé à s'améliorer qu'au bout d'un mois.

Mais alors ce qu'il avait de muscle ? Il fallait voir ! Grands Dieux ! !

« Il y a nombre d'affections pour lesquelles le traitement doit être continué sans limites qu'on puisse prévoir. C'est le cas pour la tuberculose pulmonaire, le cancer, la maladie d'Addison, la maladie de Parkinson, la lèpre, etc. Les scléroses de la moelle épinière (celle des cordons latéraux ou des cordons supérieurs), la myclite, les tumeurs fibreuses de l'utérus, etc., réclament au moins deux ou trois mois de traitement. Il va sans dire que « les injections contre la sénilité doivent être continuées jusqu'à la mort », de sorte que, quand on a commencé à mettre les pieds dans ce guêpier, on n'en peut plus sortir. Ah ! quels hommes, quels dentistes que ces fabricants de liquides, il n'y a qu'eux !... qui se portent bien avec les liquides qu'ils font absorber aux autres par injection hypodermique.

Maintenant, il paraît que les vieillards qui manquent de ressort, qui par conséquent ne peuvent plus cultiver la Brune, la Blonde et même la Rousse, peuvent, après avoir absorbé du liquide organique, accomplir les travaux qu'Hercule avait accomplis en collaboration des onze mille vierges !

Et dire qu'une commission de médecins a lu un rapport à l'Académie de médecine, d'après lequel douze cents médecins déclarent merveilleux les résultats obtenus par le liquide testiculaire qu'ils demandent de dénommer *liquide Orchidique*, car le nom grec leur paraît plus convenable, étant surtout moins connu du *vulgum pecus*.

Dans toutes les questions d'hygiène, de thérapeutique, de pathologie, de vivisection ou de physiologie, jamais deux confrères ne sont du même avis ; mais dès qu'il s'agit de faire une piqûre à 20 fr., plus 4 fr. de liquide, les mêmes docteurs, au nombre de douze cents, déclarent merveilleuses les cures obtenues par les *liquides orchidiques*. Ceci nous donne beaucoup à réfléchir, ou du moins nous ouvre grandement l'intellect !

Décidément le vieux doyen de la Faculté de médecine, qui nous disait un jour finement que le microbe le plus dangereux pour le Parisien, c'était les quatre mille médecins que renfermait Paris, pouvait bien avoir raison !

ERNEST BOSC.

SOLUTION DU MOT CARRÉ (1)

ROSA
ORAN
SANG
ANGE

Ont trouvé juste : Mlle K.-P. Rosa, Lyon ; le jeune Armand, Adèle Hoffman.

C'est par suite d'un oubli involontaire que la présente solution n'a pas été insérée dans le numéro 60.

POUR LES PAUVRES

Grâce au bienveillant concours d'âmes charitables, notre œuvre de secours immédiat se continue sans interruption ; aussi sommes-nous heureux de remercier une fois de plus les bienfaiteurs qui viennent encore d'augmenter notre liste comme suit :

Le 15 juin, d'un anonyme	50 fr.
Le 17 — —	10 »
Le 18 — de M. Fragnon	2 »
Total	62 fr.

(1) Voir le numéro 59 de la *Paix Universelle*.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 64 | 10 Centimes | 16-31 JUILLET 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

CONSEILS D'OUTRE-TOMBE [1]

RÉFLEXIONS A CE SUJET (*Suite et fin*)

J'ai dit dans le n° 50 de la *Paix Universelle* que je reviendrais sur la théorie des mouvements inconscients produits par la collectivité d'individus présents au moment du phénomène.

Voyons un peu ce qu'il y a de fondé dans cette théorie, regardons d'abord ce qui se passe autour d'une table où sont réunies plusieurs personnes qui généralement l'interrogent ou demandent des réponses sur des choses qu'elles ignorent : la table se meut, sous l'impulsion fluidique de la collectivité de mains qui reposent dessus. Il y a bien là une sorte de mouvement inconscient au point de vue purement matériel, puisque toutes les mains suivent le mouvement de la table d'une façon toute machinale et involontaire, mais ce mouvement purement physique n'expliquera pas la réponse intelligente qui sera donnée en dehors des connaissances particulières de chacun des interrogateurs.

Supposons les expérimentateurs cinq ou six autour d'une table, l'un pense une chose, l'autre une autre, l'un pense vert, l'autre rouge, un troisième noir, un quatrième bleu, etc., et toutes ces pensées, réunies dans un même milieu, se contrariant les unes les autres, ne pourront qu'amener désordre et confusion, mais ne feront pas que la table puisse répondre blanc ou jaune.

Or le mouvement inconscient de la collectivité ne pourra donc être que physique et non intelligent. Est-ce bien ce qui arrive, au contraire, malgré toutes les impulsions musculaires et même cérébrales opposées les unes aux autres. Suivant la nature d'esprit des expérimentateurs, la table donne souvent des réponses qui ne peuvent être en aucun cas la résultante des impulsions données par les personnes présentes, puisque ces personnes ne peuvent ni penser, ni agir de la même façon en même temps.

Au point de vue matériel, la théorie des mouvements inconscients n'explique donc pas suffisamment le phénomène pour s'y arrêter d'une façon sérieuse ; ma main sur la table pourra peut-être la faire aller à droite ou à gauche, mais, étant bien à plat, elle ne fera pas que la table se soulève d'elle-même ; pour répondre d'une façon intelligente, il me faudra donc avec Elie Meric avoir recours à un principe extra-naturel pour en avoir raison.

Du moment qu'une collectivité d'individus ne peut agir inconsciemment sur une table tout en y posant les mains pour l'influencer d'une façon déterminée et lui faire répondre consciemment selon le désir d'un seul, à plus forte raison dans l'écriture mécanique, où personne ne touche le bras du sujet, il ne sera possible de faire intervenir la collectivité de pensées pour expliquer le phénomène qui dans le cas qui nous occupe se révèle lui-même plus conscient que le milieu où il se produit. Ce ne peut être non plus, comme nous l'avons déjà vu, l'inconscient du sujet, ou alors il faut admettre deux personnalités bien distinctes dans le même individu, et peut-être davantage si nous croyons, avec certains penseurs, aux inconscients inférieurs ou supérieurs suivant que le phénomène révèle des choses absurdes ou sensées.

Etant donné les considérations ci-dessus, il nous est aussi difficile d'admettre cette théorie que celles déjà passées en revue ; aussi préférons-nous, jusqu'à nouvel ordre du moins, rester hérétiques aux yeux des uns et profanes aux yeux des autres, que d'accepter sans contrôles les différentes absurdités émises au sujet des phénomènes observés ; notre raison ne perdra rien et notre conscience restera tranquille.

Nous avons maintenant à examiner la théorie spirite, mais, comme elle est connue de tous ceux qui s'occupent des manifestations de l'âme, nous préférons, pour conclure, renvoyer nos lecteurs aux ouvrages récemment parus sur ce sujet, et plus particulièrement sur les beaux livres de Léon Denis, *Après la mort*, de Gabriel Delanne, *le Phénomène spirite* et *le Spiritisme devant la science*, et, plus près de nous, *la Terre*, de M. Emmanuel Vauchez, et nous croirons notre devoir accompli.

HONORÉ.

[1] Voir les nos 45, 46 et 50 de la *Paix Universelle*.

DE LA VIVISECTION [1]

(Suite)

LES DROITS DE LA SCIENCE

Ad majorem scientiæ gloriam!

Dans notre beau pays de France, en véritables Athéniens que nous sommes, nous nous laissons facilement griser par les mots: Patrie, Gloire, Victoire, Laurier, etc., etc.

L'un des mots les plus grisants chez nous depuis un siècle, c'est le terme de SCIENCE! Quand on l'a prononcé dans une réunion, dans une assemblée quelconque, et qu'un Monsieur quelconque aussi, vient *au nom de la* SCIENCE réclamer quoi que ce soit, il est parfaitement assuré d'obtenir gain de cause, quelle que soit sa demande.

Aussi les vivisecteurs n'ont pas manqué d'invoquer les progrès de la science pour accomplir leur cruelle besogne et pour justifier leurs expériences. Ils ont crié bien haut et bien fort, que la science a des droits!

Hé! mon Dieu, nous ne l'ignorons pas! Qui n'a pas de droits? L'homme a des droits, la femme a des droits, les animaux aussi ont des droits! Et la société et l'humanité n'ont-elles pas des droits également?

Il s'agit donc de s'entendre et de savoir jusqu'où vont ces fameux droits de la science; c'est ce que nous allons étudier.

A en croire certains docteurs ès-vivisections, tout leur serait permis, même de charcuter les hommes dans les hôpitaux, de pratiquer d'infâmes expériences d'hypnotisme à la Salpêtrière, de *Charcoter*, comme ont dit vulgairement.

D'autres ne vont pas tout à fait aussi loin. M. Caradec par exemple (2) nous dit que les hommes ont le droit de tout faire ou à peu près tout; dès l'instant que c'est au nom de la science, le physiologiste n'a pas à écouter les observations des profanes. Fi donc! Il doit faire de la science pour la science, et cela sans être contrôlé par qui que ce soit. Et page 19, notre auteur ajoute: « Laissons donc cette théorie malsaine de l'utilité des applications de la science: cultivons la science pure pour elle-même, pour la joie, pour la discipline, pour l'élargissement qu'elle donne à l'intelligence, absolument comme nous devrions faire le bien pour le bien sans préoccupation d'une récompense à venir. Et puis, reconnaissons hautement que la science a le droit, dans quelque ordre de connaissance que ce soit, de chercher elle-même sa voie, de déterminer ses modes d'investigations. »

Et l'auteur poursuit un peu plus loin:

« Ce qui décourage l'homme de science, c'est de voir que des gens du monde, des hommes véritablement incompétents viennent se mettre à la traverse de ses travaux, les critiquer, les juger. »

Nous nous permettrons de faire remarquer au lecteur que les prétentions émises par le Dr Caradec ne lui sont pas personnelles, mais qu'elles sont généralement admises et acceptées par un grand nombre de docteurs; c'est même pour cela que nous les avons consignées ici, car, en leur répondant, nous répondrons à la masse des vivisecteurs et nous leur dirons que nous sommes d'accord avec eux, tant qu'il s'agira de chimie, de physique, de botanique et de certaines parties de l'histoire naturelle; certes, dans ces diverses branches, les hommes de science ont tous les droits de faire ce qu'ils croient utile en faveur de leurs études. Mais, s'ils prétendent agir de même en ce qui concerne la vivisection, nous leurs dirons: Halte-là! Messieurs. Ici, vous n'avez aucun droit de torturer et de martyriser des animaux, puisque les physiologistes ne sont pas seuls coupables des méfaits qu'ils commettent, car la société qui leur décerne un diplôme, des récompenses, des honneurs, de la fortune, est en partie responsable du mal qu'ils font, et c'est pour cela que la société a non seulement le droit, mais le devoir d'intervenir, d'empêcher le mal par tous les moyens en son pouvoir. Elle a donc le droit de demander l'abolition totale de la vivisection que le physiologiste n'a l'air de pratiquer que pour le plus grand bonheur de cette société.

Des vivisecteurs plus habiles à défendre leurs prétendus droits ne réclament pas autant que ceux dont nous venons de parler; ils se contentent de formuler des axiomes tellement évidents, qu'ils ont l'air naïfs de prime abord, mais ne le sont pas du tout dans le fond. Ces physiologistes, en grands malins qu'ils sont, tournent la question et simulent des accusations que personne ne porte envers leur méthode d'investigation. Ainsi Claude Bernard a osé dire et écrire que, dans la science, c'est l'idée qui donne aux faits leur signification. Voici les propres expressions du célèbre physiologiste: « Le lâche assassin, le héros, le guerrier plongent également le poignard dans le sein de leur semblable. Qu'est-ce qui les distingue, si ce n'est l'idée qui dirige le bras? Le chirurgien, le biologiste, Néron se livrent également à des mutilations sur des êtres vivants. Qu'est-ce qui les distingue, si ce n'est l'idée? »

Ceci s'appelle jouer sur les mots, et rien de plus. Evidemment, les grands massacreurs d'hommes, qu'on nomme *Héros*, quand ils sont vainqueurs, sont aussi coupables et même plus que les physiologistes; mais c'est là une triste excuse; les grands assassins d'hommes n'ont jamais innocenté les vulgaires assassins. Il n'y a pas une grande et une petite morale; il n'y a que la *morale* et celle-ci réprouve tout ce qui est criminel et inhumain.

Claude Bernard le sent lui-même fort bien, puisqu'il ajoute: « Il ne faut pas s'y tromper, la morale ne défend pas de faire des expériences sur son prochain, ni sur soi-même... Dans la pratique de la vie, les hommes ne font qu'exécuter des expériences les uns sur les autres. La morale ne défend qu'une chose: c'est de faire du mal à son prochain... » Donc, parmi les expériences qu'on peut tenter sur l'homme, celles qui ne peuvent que nuire sont défendues, celles qui sont innocentes sont permises et celles qui peuvent faire du bien sont commandées.

Ce sont là des vérités de la Palisse, comme on dit vulgairement, mais qui ne prouvent rien; ce sont des mots,

(1) Voir les nos 47 et suivants du journal.
(2) *De la ligue contre les vivisections*, par le Dr Th. Caradec. Pau, 1878.

des mots, rien que des mots, ajoutons empreints d'hypocrisie. Evidemment, les expériences qui ne font de mal à personne sont permises, la science a le droit de les pratiquer. Aussi ne peut-il être question de celles-là ; mais, nous le verrons bientôt, la morale défend et réprouve de faire sur son prochain, sur soi-même et sur de pauvres animaux des expériences inhumaines, cruelles et inutiles ; et de celles-ci, Claude Bernard n'en souffle mot.

Non, disons-nous, non, la science n'a pas le droit de les pratiquer, ces expériences, sur aucun être vivant ; c'est un acte odieux, un crime de lèse-humanité ; et ce n'est pas nous seulement qui le disons. L'idée en effet que nous venons d'émettre ne nous appartient pas en propre, elle est pour ainsi dire admise par les grands coryphées de la physiologie ; aussi les vivisecteurs ne sauraient ne pas goûter et apprécier à sa juste valeur ce qui suit, signé de l'un de leurs maîtres. Voici ce qu'il écrivait dans le *Voltaire*, numéro du 10 juillet 1883, c'est-à-dire au lendemain de la fondation de la Ligue populaire contre la vivisection et à propos de celle-ci : « La Ligue populaire contre la vivisection vient de publier son programme. J'applaudis pour ma part aux sentiments qui ont inspiré les fondateurs de cette ligue, et *je ne trouve rien à redire aux termes dans lesquels ils les ont exprimés.*

« Il faut bien se persuader que ce qu'il y a d'odieux dans la vivisection, c'est la *vivisection même ; je dis son usage et non pas ses abus.*

« Oui, il est *odieux* d'attacher sur une table un malheureux chien, de fouiller ses entrailles, de mettre à nu sa moëlle épinière, de forcer son cœur palpitant à inscrire lui-même sur un cylindre tournant ses battements troublés par la douleur. »

Les mots soulignés l'ont été par nous; mais, enfin, nous pouvons bien dire que jamais aucun antivivisecteur n'a prononcé un réquisitoire plus foudroyant contre la vivisection.

Et l'auteur de l'article est Paul Bert lui-même. Le grand vivisecteur reconnaît donc que la vivisection est une chose odieuse ; or la science n'a pas le droit d'être odieuse. Et nous pouvons bien dire que, dans toutes les expériences que nous avons mentionnées jusqu'ici, la science a outrepassé ses droits.

Aucun homme de bon sens ne pourra s'inscrire en faux contre notre affirmation.

Du reste, étant cruelle, la science ne va-t-elle pas contre son but ? Ne marche-t-elle pas dans la voie opposée à celle qu'elle devrait suivre, et ne se condamne-t-elle pas elle-même par sa barbarie et son inhumanité ?

La science ne doit pas être inhumaine ; sans cela elle n'est plus la science. C'est purement et simplement la mise en pratique de *la force prime le droit ;* c'est la domination des races supérieures sur les races inférieures, l'exploitation de l'ignorance par la science, et cela à tous les degrés.

Si l'étude et la science doivent mettre aux mains des plus favorisés un instrument perfectionné d'oppression et de servitude, si, au lieu de pousser à l'indulgence, à la pitié, à la commisération, elle aggravait les misères de la vie, nous dirions : « Périsse l'étude ! Périsse la science ! » Dans une société, on ne peut admettre que le progrès consiste à fournir des ressources plus grandes pour la souffrance ; on ne peut admettre non plus qu'on doive rejeter tout respect pour les droits de l'être vivant.

Nous savons bien que MM. les Docteurs s'écrieront que la science et l'humanité s'excluent, que ce sont là deux termes inconciliables ; mais nous ne croirons pas les médecins de cette école, et, devant la lamentable série de souffrances et de tortures sans nom infligées à l'animal dans les expériences de vivisection, nous en appellerons aux véritables maîtres ignorant le charlatanisme, à eux si généreux et si sensibles dont les yeux se couvrent de larmes au triste spectacle des infirmités humaines ; à ces hommes illustres entre tous qui ont fait non de la cruauté, mais de la santé, les premiers droits de la science.

Oui, elle doit être douce, bonne, humaine, charitable, la science ; elle doit être sensible et bienveillante pour tous. Elle doit travailler pour le beau, le vrai, l'utile, pour le soulagement des misères terrestres.

Tel est le vrai rôle de la science, tels sont ses véritables droits !

Et ce n'est que par une singulière perturbation d'esprit, que les docteurs ont transformé ce beau rôle et en ont fait une monstruosité. Ils l'ont faite cruelle, barbare, immorale, en un mot tout le contraire de ce qu'elle doit être.

Nous connaissons maintenant *les droits de la* SCIENCE.

(A suivre.) J. MARCUS DE VÈZE.

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

AVANT-PROPOS

En offrant au lecteur l'exposé de mes recherches expérimentales sur les phénomènes magnétiques, mon but est de livrer à son appréciation un faisceau d'observations et de faits qu'il pourra comparer avec ses propres observations, dans le cas où il aurait lui-même procédé à des investigations.

Dans cet ordre de phénomènes, les faits constatés par un observateur ne sauraient infirmer les résultats qu'un autre expérimentateur déclare avoir obtenus, par la raison qu'échappant encore à l'analyse rigoureuse, on ne peut assigner de limites au possible.

Je livre au lecteur des faits constatés dans des conditions sérieuses ; mon œuvre, très imparfaite, n'est qu'un modeste coup de pioche donné dans cette montagne d'inconnu dont les phénomènes magnétiques, affirmés par nombre de savants de premier ordre, révèlent l'existence et dont nous n'exploitons encore qu'un minuscule filon.

Je ferai ressortir dans l'exposé des faits qu'il existe des analogies frappantes entre les phénomènes variés qu'on a appelés : hypnose, magnétisme animal, somnambulisme, force psychique, médiumnité, etc., et qu'il est possible de les résumer tous dans l'expression *science magnétique*, en raison de l'analogie qu'ils présentent sous certains aspects avec les phénomènes purement physiques dénommés *électro-magnétiques*.

Rien n'a encore été résolu sur les fonctions intellectuelles et vitales de l'homme, tout se résume à reconnaître la disposition et certaines fonctions des organes les plus apparents et à saisir quelques rapports entre les effets intellectuels et ces organes; mais on n'est pas remonté loin dans la chaîne des causes et des lois qui établissent ces rapports et provoquent ces effets. En résumé, nous ignorons absolument ce que sont ces produits ou ces principes qu'on appelle *vie* et *intelligence*. Aussi la science et la raison sont-elles impuissantes à résoudre encore les étonnants phénomènes constatés par un grand nombre et niés par beaucoup d'autres qui ne les ont pas examinés.

Nous entrons ici dans l'inconnu et, pour beaucoup, l'inconnu, c'est le merveilleux, le surnaturel, l'impossible.

Pour une semblable étude il est nécessaire de se débarrasser des préjugés scientifiques et religieux, et de se pénétrer de cette idée, que nos sens physiques et intellectuels, étant limités en nombre et en puissance, ne peuvent être sensibles qu'à une fraction de ce qui existe et qu'en conséquence une foule de faits, de causes et de lois échappent complètement à notre jugement ou sont même absolument ignorés de nous.

Tous les jours, les sciences emportent un lambeau dérobé au merveilleux pour le classer dans le stock toujours croissant de ce que nous appelons le naturel.

Le naturel est constitué, à notre point de vue, par l'ensemble des faits que nous expliquons ou constatons directement et par les lois dont nous découvrons les preuves.

Le surnaturel est ce qui nous échappe, et notre raison est un moyen insuffisant d'appréciation lorsque nous voulons nous appuyer sur le connu pour conclure à l'impossible dans l'inconnu. En conséquence, les mots : merveilleux, surnaturel, superstition, que les contradicteurs se lancent par la tête, sont absolument vides de sens lorsqu'il s'agit de choses que la science n'a pas encore entamées.

J'ai expérimenté vingt sujets de ceux que l'on appelle médiums dans un clan spirite, et qui ont la faculté de produire les phénomènes de table parlante et écriture médianimique.

Je suis *spirite*, si on appelle ainsi celui qui étudie les phénomènes en question, de même qu'on appelle chimiste celui qui étudie les phénomènes chimiques.

Je reste simple analyste des faits par moi constatés et enregistrés soigneusement dans tous leurs détails et circonstances qui les ont accompagnés au moment de leur production. Pas plus que d'autres je ne suis arrivé à pénétrer les causes ni les lois qui les régissent, et je n'affirmerai l'exactitude d'aucune des théories qui ont été formulées à cet égard, tout en discutant ces théories, et les idées que je pourrai exposer moi-même ne seront présentées au lecteur que comme des hypothèses à vérifier; sur la réalité des effets constatés seulement, je serai affirmatif, la parfaite sincérité sur leur exposé est tout ce que le lecteur peut exiger d'un expérimentateur qui cherche la vérité pour elle-même.

Avant d'entrer dans le récit de mes expériences et de leur analyse, j'examinerai quelques théories et quelques déclarations de savants qui ont étudié la question.

CHAPITRE PREMIER

THÉORIES SPIRITUALISTES ET MATÉRIALISTES

Si l'on met en présence l'idée matérialiste et l'idée spiritualiste, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles ne sont pas précisément opposables et qu'au fond des choses elles sont complémentaires l'une de l'autre.

Les matérialistes appellent *matière* ou *matérialités* tout ce qui tombe sous les sens de l'homme et, persuadés que les sens de l'homme sont excités par tout ce qui est matériel, ils en concluent que l'homme saisit tout ce qui existe; ils appellent donc *surnaturel*, c'est-à-dire *impossible*, tout ce que l'homme n'atteint pas.

En résumé, les matérialistes rapportent tout à leurs sens.

J'appellerai matière tout ce qui, dans la nature, jouit de propriétés physiques quelconques, connues ou inconnues.

De ces propriétés physiques résultent les effets de la matière; j'admettrai donc avec les matérialistes *qu'il n'y a dans la nature que la matière et ses effets*.

Mais l'homme ne saisit la matière que par les effets qu'elle produit sur ses sens, et les sens de l'homme, étant limités en nombre et en puissance, ne subissent ces effets que dans des limites restreintes. Il en résulte qu'il ne saisit la matière ni dans tous ses états, ni dans toutes ses propriétés; ici elle se dérobe à ses investigations par sa petitesse, là par sa grandeur, ailleurs par sa nature.

Nous pouvons classifier la matière par degrés de densité, de dureté, de fluidité, d'opacité, etc. Rapportant la matière au sens du toucher et au poids, nous pourrons considérer l'eau comme moins matérielle que le fer, l'air comme moins matériel que l'eau, l'hydrogène comme étant plus immatériel que l'air. Mais ces degrés dans la matérialité n'ont qu'une valeur relative à la mesure de notre appréciation.

Pendant longtemps on n'a admis que trois états principaux de la matière : solide, liquide et gazeux. William Crookes a démontré expérimentalement un quatrième état, dans lequel la matière n'est pas plus gaz qu'un gaz n'est solide, et dans lequel elle jouit de propriétés remarquables. Or il peut exister un nombre considérable d'états de la matière insaisissables à nos moyens d'action, et il me semble évident que c'est parce que les matérialistes ne se sont pas pénétrés de cette vérité qu'ils ont rejeté l'âme ou l'esprit, en tant que principe matériel, en raison de ce que l'analyse scientifique n'en découvre pas la trace dans le corps humain.

L'âme, selon les spiritualistes, est une *chose* qui produit des effets intellectuels conjointement avec la partie matérielle accessible à nos investigations, et l'âme, selon les matérialistes, est un nom collectif pour désigner les fonctions du système nerveux concentré au cerveau dans les espèces supérieures ; l'organe est-il altéré ? les fonctions sont altérées ; le corps meurt-il ? il n'y a plus d'âme ; l'âme est un effet comme l'arc-en-ciel ou la réfraction sur une glace, mais non un organe à un état quelconque parmi les états connus ou inconnus de la matière. L'homme, dans cette conception, est une machine sans mécanicien spécial ; elle se gouverne automatiquement.

Il n'y a rien d'absolu, ni de décisif, dans les arguments qu'on apporte de part et d'autre, soit par les faits, soit par des considérants basés sur la foi ou la raison ; toutefois, si les phénomènes ordinaires de la vie tendent, par leurs apparences, à confirmer la thèse matérialiste, les phénomènes magnétiques appuient fortement l'hypothèse spiritualiste, et cette dernière est bien près de l'emporter sur sa concurrente.

(A suivre.) A. Goupil.

LA TOILE D'ARAIGNÉE

L'observation, en nous montrant l'admirable simplicité des voies de la nature, nous donne parfois la clef des mystérieuses analogies qui nous entourent ; c'est souvent le fait le plus insignifiant en apparence qui nous sert de point de départ ; et voilà pourquoi j'ai entrepris de conter le fait suivant dont le hasard m'a rendu témoin :

Vers la fin des vacances dernières, après avoir visité la Suisse, nous avions passé le Saint-Gothard et nous étions allés prendre quelques jours de repos à Cadenabbia, sur le lac de Côme. Chaque

matin, c'était une véritable jouissance pour moi de faire, sur ces rives tranquilles, ma promenade quotidienne au milieu de cette végétation luxuriante, qui fait une si agréable diversion aux tons tristes des sapins alpestres.

Non loin de l'hôtel que nous habitions, au milieu d'un tapis de verdure semé de bouquets de tamarins et de lauriers roses, s'élevait un magnolia dont l'envergure puissante et les larges feuilles, d'un vert brillant, avaient, dès le premier jour, excité mon admiration. Un matin que j'étais arrêté devant mon arbre favori, j'aperçus une grosse araignée jaune, zébrée de blanc, au centre d'une toile majestueuse tissée avec un art infini et formant, entre le gazon et les branches inférieures du magnolia, un vaste plan incliné qui se présentait aux premiers rayons du soleil levant dans une position vraiment stratégique.

En ce moment je venais d'allumer un cigare, et je tenais encore à la main l'allumette qui m'avait servi ; l'idée me vint de la jeter dans la toile; j'étais curieux de savoir ce qu'il en adviendrait. A peine l'allumette eut-elle touché les fils, en s'y incrustant, que le réseau tout entier sembla vibrer jusque dans ses centres et d'un bond l'araignée fondit sur l'intrus ; elle jugea sans doute qu'il n'était pas de bonne prise, car sans plus délibérer elle se mit incontinent en devoir de l'expulser. J'assistai alors au plus admirable spectacle. On ne se fait pas idée de l'habileté déployée dans cette opération par l'industrieux insecte ; quelle délicatesse infinie! quelle prestesse étonnante! en un clin d'œil l'intelligent animal eut dénoué tous les fils qui retenaient l'allumette prisonnière ; il la poussa dans le vide ; puis, tissant de nouvelles mailles pour remplacer celles qui avaient été brisées, il regagna le centre de son domaine sans laisser derrière lui aucune trace de dégâts.

« Si j'avais eu la pensée, me disais-je, de retirer moi-même ce fétus de bois, quel trouble n'aurais-je pas jeté dans cette trame délicate avec mes doigts inhabiles et grossiers! Comment aurais-je pu réparer les lacérations forcées que j'aurais dû y faire? L'habile artiste, qui possédait le secret de cette savante construction, n'a pas été en peine, lui, de réparer le dommage causé à son œuvre, mais il en était le premier architecte, et la nature, en toute prévision, lui avait fourni d'avance les instructions et les matériaux nécessaires. »

Quelle leçon nous est donnée là! quel spectacle instructif pour l'observateur attentif que l'analogie éclaire! quel saisissant rapprochement à faire entre cette toile délicate et sensible, rayonnant autour d'un centre vivant, vivante elle-même, et notre réseau vital à nous, dont tous les points vibrent sous l'impulsion directe et constante d'un centre intelligent d'action!

Qu'un corps étranger vienne à pénétrer dans ce circulus doué de sensibilité et de vie ; qu'un choc vienne à ébranler ce réseau délicat, est-ce que les forces vitales, qui veillent dans les centres à la conservation de l'édifice organique, ne se mettent pas aussitôt en action, comme l'araignée, pour s'opposer à l'invasion qui les menace et ne courent-elles pas sus à l'intrus, comme l'intelligent animal? Si cet intrus est reconnu de bonne prise, n'est-il pas immédiatement enroulé, englobé, et dissous dans le torrent circulatoire pour contribuer à l'entretien du mécanisme ; jugé parasite et inutile, comme l'allumette, n'est-il pas, au contraire, immédiatement poussé et rejeté au dehors?

Et, dans ce cas, les forces vitales coalisées ne se conduisent-elles pas identiquement comme l'araignée? ne s'unissent-elles pas pour maintenir l'intégrité du milieu dans lequel elles s'épanouissent, en refaisant, une à une, les mailles brisées du tissu et en comblant le plus vite possible les vides et les brèches faites par l'attaque du dehors?

C'est là une loi absolue de nature que toute excitabilité produite dans un circulus vivant appelle la réaction des centres ; si, par exception, le phénomène ne se produit pas, c'est que la faculté naturelle de réaction s'est émoussée, et qu'il s'est produit un manque de tension par une cause accidentelle quelconque : il faut alors réveiller les forces centrales déprimées ou engourdies et les rappeler à la mission que la nature leur impose.

C'est ainsi qu'il en advint quelques jours plus tard, avec mon araignée.

Un beau matin, je jetai comme la première fois un brin de bois dans sa toile ; l'insecte était-il engourdi par la fraîcheur matinale? était-il repu? je ne sais. Toujours est-il qu'il resta inerte et ne bougea pas, ne répondant pas au choc que j'avais imprimé à ses fils. Il me fallut le toucher, à plusieurs reprises, du bout de ma canne pour le contraindre à se mettre à l'œuvre ; et ce n'est que sur cette incitation répétée de ma part que le paresseux animal se décida à se mettre en mouvement.

Lorsque les centres vitaux se refusent à leur besogne et manquent à la mission que la nature leur a tracée (ce qui arrive quelquefois), il faut de même les solliciter, secouer leur inertie et les rappeler à leur devoir.

Les pratiques magnétiques, impositions, passes, insufflations, sont les meilleurs moyens pour atteindre ce but ; faisant le même office que ma canne dans le cas de l'araignée, ces procédés vont réveiller la force vitale endormie dans les centres, et, l'obligeant à quitter les *palladium* (le cerveau et le plexus solaire), la décident ainsi à sortir de son inertie pour mettre l'organisme à l'abri des attaques qui lui sont faites !

Au lieu de cela, comment se conduit la Science officielle? Se croyant plus perspicace que la Nature, son seul et véritable maître cependant, elle fait ce qu'eût fait l'imprudent ou l'ignorant présomptueux, qui, se substituant à l'araignée, eût prétendu réparer mieux qu'elle le dommage causé à sa toile ; portant une main téméraire et mal avisée à l'obstacle qui entrave le fonctionnement de l'organisme, elle brise, détruit, coupe, brûle, et ne peut rien restaurer et remettre en place, n'ayant aucune idée des procédés que la maîtresse du logis emploie pour refaire une maille brisée et tisser un fil nouveau.

Elle ne sait pas qu'au centre du circuit vital, au centre de cette trame vivante et sensible au travers de laquelle elle opère si inconsidérément au moyen de procédés violents, réside une force prête à répondre à son appel et de laquelle elle devrait avant tout solliciter le concours, comme étant le seul agent qui puisse, en connaissance de cause, exercer une action vraiment réparatrice sur les fonctions entravées ou sur les tissus détruits.

Mieux encore! Lorsque cette force, obéissant aux lois immuables qui la dirigent et qui la poussent, se met en route d'elle-même vers le point attaqué, n'arrive-t-il pas bien souvent ce fait singulier que, se méprenant sur les effets de ces migrations salutaires, le praticien, mal inspiré, arrête maladroitement cette réaction vitale bienfaisante, la refoule, l'annihile par une médication violente ou l'endort par les poisons anesthésiques!

En un mot, imbu de faux principes, toujours trop impatient, ne tenant aucun compte des actions dynamiques et des réactions naturelles, ignorant les lois de la vie, le praticien de l'Ecole officielle devance ou entrave l'évolution vitale.

Que fait, de son côté, le Magnétisme? Accordant à la Nature la part de perspicacité et de sagesse qui lui revient, il se garde bien d'apporter aucune entrave à son action prépondérante ; il la favorise au contraire, il la pousse dans sa marche réactionnelle équilibrante et, *évitant soigneusement tout acte provoqué*, il se borne à soutenir et à aider de toute son énergie dynamique et de sa puissance rayonnante les efforts de la vitalité dans ses tendances vers l'équilibre.

A. Bué.

Inégalité de l'Idéal dans le Beau, le Vrai, le Bon

Je ne sais si, dans mes précédents articles, je me suis assez appesanti sur les conséquences inéluctables, irréparables de nos actes.

Dans le commencement de l'ère chrétienne, un prélat illustrait mes pensées de cette comparaison faite à un empereur romain : celui-ci se permettait un retour très fréquent à ses crimes, comptant par ses prières et ses bonnes œuvres racheter ces fautes qu'il lui tenait fort à cœur de commettre. Son confesseur, imbu d'un rigorisme que l'Eglise est loin de prêcher maintenant, employait vainement ses arguments pour convaincre son royal pénitent de ma maxime : « Le mal n'est pas réparé par le bien ; le bien n'efface pas le mal. » Ces deux choses sont tout à fait indépendantes comme causes et comme effets.

L'empereur feignait de ne pas comprendre. Alors le prêtre, un jour de vent insupportable, alla sur la place du Capitole, prit une oie, la pluma, laissant toutes les plumes s'élever dans les airs. Bientôt, elles furent dispersées dans cent directions.

« Rattrapez-les », dit-il gravement à l'empereur.

Vu l'ouragan, ce fut impossible, et le confesseur ajouta :

« Courir après le mal commis, pour en arrêter les conséquences, serait tout aussi fastidieux. »

La répercussion de nos actes est donc fatale et éternelle, et le retour des actes, pour leur auteur, est toujours conforme à la justice absolue, pleine et entière. Justice qui nous satisfera non seulement dans nos aspirations imparfaites de « Terriens », mais encore dans nos aspirations finales... bien loin,... bien loin,... dans l'au delà des cycles.

Et, maintenant, pour nous tous « hommes-frères » qui habitons la même planète, race entière qui commence à cette ébauche de développement moral, — que le missionnaire confond avec le singe, — pour finir à l'Etre le plus parfait, le plus noble que la Terre ait produit ou produira jamais, — homme ou femme dont j'ignore le nom, — que de milliards de milliards de degrés nous pourrions constater dans la conception du beau, du vrai, du bon !.. Que d'échelons dans l'action !

En effet, autant il y a de visages humains, autant il y a d'individualités : Diversité d'intelligence dans toutes les gammes ;

Intensité de raison dans toutes les graduations ;

Variété de sagesse dans toutes les tonalités.

Il n'existe pas de mots pouvant exprimer la valeur des différences ni de chiffres pour les énumérer. Et, quand on creuse plus avant dans ce dédale et qu'à tous ces résultats en chair et en os on ajoute la multiplicité d'agents opérant pour leur divergence tels que climats, éléments nutritifs, circonstances de famille, d'ancêtres, de milieu, d'époque, etc., l'on est tenté de se laisser saisir d'un vertige colossal en face de la grandeur, de la profondeur du « creuset terrestre », sans oser même porter un coup d'œil téméraire sur les bords de « l'alambic universel »...

Pourtant, tout le travail se fait, naturellement, simplement. Tout se transforme jusqu'à épuration finale : par la grande force de « l'attraction !.. »

Regardez la vendange. Voyez ces raisins souillés, pressés, informes, décolorés. Enfermez-les dans la cuve et laissez faire les attractions. Toutes les parties sympathiques qui doivent faire le vin s'assembleront, laisseront de côté leur tunique solide. Si elles ne sortent pas encore pures et limpides du robinet, vous n'aurez qu'à ajouter le dernier agent, qui précipitera leur lie, au fond du récipient, et vous les aurez dans tous les éléments de leur pureté.

Par quoi en sont-elles arrivées là ? Par un travail... peut-être par des heures de souffrance, dans le parcours ? Car nous ignorons encore ce que la *chose* peut endurer par le contact de rencontre de ses éléments répulsifs.

Mais enfin, après l'épreuve, le triomphe de l'épuration est consommé, et le vin est fait !..

Quoiqu'elle soit *chose*, je suis assuré que dans vingt, dans cent cuves différentes, l'épuration est toujours dissemblable, l'enfantement différent.

Dans l'un des récipients, les éléments plus vigoureux, moins mélangés avec leurs antipathiques, s'attirent avec une violence infinie, s'unissent, s'harmonisent dans la création d'un produit nouveau, se complaisent à lui fournir une forme plus parfaite.

Dans l'autre, où la mixture trouvera moins d'homogénéité, l'attraction sera plus faible ; des forces s'useront avant le résultat final et l'œuvre ne sera que médiocre,... peut-être mauvaise.

Mais, ici et là, point d'inertie...

C'est un non-sens que d'avoir formulé cette idée : « Matière inerte », — à moins que nous n'ayons créé ce terme comme opposant à ceux de vie, de mouvement. — Une force, une matière peuvent être en repos, dans un état latent, jamais inertes !... Elles auront toujours une heure de tressaillement.

. . . .

Dans l'humanité, chaque individualité a toujours l'enveloppe matérielle qu'a demandé son principe vital. Celui qui devait, avec l'assemblage des molécules, concourir à former un être voulu, conséquent avec ses éléments bons ou mauvais, *homme* ou *femme* selon la prépondérance de l'actif ou du passif ; mais toujours dans son sexe, dans sa famille, dans son siècle, dans sa beauté comme dans sa laideur, dans sa perfection comme dans son ébauche, dans sa sagesse comme dans son imbécillité, en harmonie complète avec les lois d'attraction des molécules, de mouvement progressif, de tendance à la perfection finale.

Il n'y a pas lieu d'avoir plus d'étonnement devant la bassesse de celui-ci ou l'élévation de celui-là, en face du vice de l'un ou de la vertu de l'autre que devant les diverses métamorphoses subies depuis le sein de notre mère jusqu'à notre tombe.

Le plus vil de nos frères est à une étape inférieure ; le plus parfait plus près de la fin du voyage terrestre !... Voilà tout...

Vis-à-vis des lois infinies, l'informe ébauche n'est pas plus coupable que le bambin ne l'est d'être petit et non grand... Elle commence ; il lui faudra atteindre le terme final du bien, par le travail, par l'épreuve, tout comme l'individu qui, en 1893, est le plus rapproché du bon, du beau, du vrai !

Avec ces réflexions, le penseur n'éprouve pour l'homme inférieur qu'un immense désir de l'aider à franchir quelques degrés de l'échelle du bien ; il ne ressent auprès de lui d'autres sentiments que ceux qu'on a pour l'enfant qui vole un objet précieux sans être voleur, qui tue avec une arme à feu sans être assassin.

Nous nous trouvons dans de justes relations avec l'enfant quand, hommes faits, nous ne lui imputons point à mal ses fautes.

Nous sommes dans des relations fausses avec l'homme-ébauche quand, possédant un haut développement intellectuel et moral, nous n'avons pas pitié de ses débuts.

Nous avons été ce qu'il est... Il sera ce que nous sommes...

Affaire de quelques parcelles de ce temps nommé : « Éternité ».

Tout se travaille donc, tout s'enfante avec lenteur, presque imperceptiblement.

Aurions-nous une échelle infinitésimale pour mesurer, par minute, la croissance d'un enfant, pourrions-nous ensuite la chiffrer que nous ne pourrions encore concevoir la dose infime de perfectibilité

acquise dans une existence terrestre ; car la croissance de l'enveloppe du bébé est comparativement hâtive, son maximum devant être atteint dans une vingtaine d'années,... tandis que notre être, notre individualité possède l'Eternité pour accomplir son terme d'infinie perfection.

Enfant ou homme fait !... dans l'ordre moral,... qui que tu sois, mon frère, ce que tu es aujourd'hui, il est juste que tu le sois ; c'est le fruit de tes propres œuvres, comme je désire te le montrer bientôt.

En avant toujours, et espère !...

13 mai 1893.

L. D'ERVIEUX.

Les Hauts Faits du Bonnet de peau de chat et de la polarité

Plus je persévère dans mes études hypnotiques, plus j'acquiers la conviction que l'hypnotisme n'est qu'une branche du magnétisme. Pour hypnotiser un sujet, il n'est pas toujours nécessaire de lui faire fixer un objet brillant, on peut, avec d'autres procédés qui se rattachent plus intimement au magnétisme, le plonger dans un profond sommeil et le rendre complètement insensible.

Je continue mes études sur mon nouveau sujet, Emmanuel Coupigny, et je l'ai endormi dernièrement en le coiffant d'un bonnet de peau de chat. Je lui applique ce bonnet vraiment magique de manière que la partie qui confine à la tête du matou coïncide avec la tempe gauche et que la partie voisine de la queue coïncide avec la tempe droite. Le succès a été complet ; cinq minutes ont suffi pour endormir le patient. Pour le réveiller, je n'ai eu qu'à lui ôter le bonnet et le replacer dans un sens tout à fait opposé, c'est-à-dire que la partie qui était appliquée sur la nuque a été appliquée sur le devant de la tête. Le réveil a été prompt : il n'a pas fallu, pour l'obtenir, plus de deux minutes ; ce n'était pas cependant un réveil absolument complet, car le sujet était encore dans un léger état de somnolence. J'ai profité de cet état de somnolence pour tenter pour la cinquantième fois une expérience qui m'a été indiquée dans le *Nouvel Hypnotisme* de M. Moutin et que j'ai toujours réussie. Je suggère au sujet d'une voix impérative qu'il ne peut plus se lever. En effet, malgré ses efforts persévérants, il lui est impossible de se détacher de son siège, il y est cloué, il y est rivé. Pour lui rendre son état naturel, j'use de la suggestion contraire. Je lui dis : « Levez-vous, il vous est possible maintenant de vous lever. » Ces mots détruisent le charme instantanément et tout aussitôt le sujet se lève de son siège le plus aisément du monde.

A une autre séance j'ai usé, pour produire le sommeil, d'un autre procédé également très facile emprunté, comme l'expérience du bonnet de peau de chat, à la polarité. Cet autre procédé consiste dans l'imposition des mains. Emmanuel Coupigny, mon sujet, est assis en face de moi et j'applique sur le devant de sa tête ma main droite de manière que mon petit doigt s'appuie sur la tempe gauche et le pouce sur la tempe droite, conformément à la loi de polarité. En vertu de cette loi ainsi formulée : « les pôles de même nom repoussent, contracturent, endorment », le sujet s'endort, s'endort lentement, il est vrai ; il a fallu pour cela au moins un bon quart d'heure, mais il s'endort d'un sommeil de plomb. Mon petit doigt, qui est positif, touchait la tempe gauche qui est positive, et mon pouce, qui est négatif, touchait la tempe droite qui est polarisée négativement. Le sujet était tout à fait insensible, tout ce qu'il y a de plus insensible ; il ne sentit aucune des tortures que je lui infligeais. Pour le réveiller, je n'eus qu'à retirer ma main droite et la remplacer par la main gauche de manière que mon pouce négatif touchait la tempe gauche positive et le petit doigt positif touchait la tempe droite négative. Le réveil fut difficile et long ; il nécessita près de dix minutes d'attente, mais il eut lieu, justifiant ainsi cette autre loi de la polarité que les pôles de nom contraire attirent, décontracturent, réveillent.

Après cette expérience, je produisis le phénomène de cécité : j'applique mon petit doigt positif de la main droite sur l'œil gauche positif et mon pouce négatif sur l'œil droit négatif du sensitif qui en six ou sept minutes devint complètement aveugle. Pour lui rendre l'usage de la vue, je lui appliquai le pouce négatif de la main gauche sur l'œil gauche positif et le petit doigt positif sur l'œil droit négatif ; les ténèbres se dissipèrent et firent place à la lumière.

Après le phénomène de cécité, je passai au phénomène d'aphasie. Pour l'obtenir, je n'employai pas le procédé indiqué par la polarité dont j'ai fait usage tant de fois avec succès ; je me contentai de celui indiqué par M. Moutin et dont le succès n'est pas moins certain que celui de la polarité. Je glisse horizontalement mon index sous la mâchoire inférieure de mon sujet, depuis la gorge jusqu'au menton. De temps en temps, je fais parler le patient : sa parole s'empâte de plus en plus, puis il bégaie, et au bégaiement succède le mutisme qui devient de plus en plus accentué et enfin complet. Pour dégager ma victime et lui rendre l'usage de la parole, je glisse mon index toujours transversalement, non plus de la gorge au menton, mais dans le sens tout à fait contraire, c'est-à-dire depuis le menton jusques et y compris la gorge. Petit à petit ma victime peut bredouiller quelques mots ; puis la parole devient plus claire, plus dégagée, et, en fin de compte, elle arrive à parler aussi clairement qu'avant l'épreuve.

Telles sont les expériences que j'ai pu réussir avec Emmanuel Coupigny ; il en est d'autres où j'ai échoué ou réussi plus que médiocrement. Emmanuel Coupigny ne peut pas déplacer des objets inanimés à distance et sans contact, pas même de petits morceaux de papier ; il ride à peine la surface de l'eau, dévie faiblement l'aiguille aimantée à l'air libre et en équilibre sur son pivot et attire d'une façon peu appréciable la balle de sureau de l'électroscope. En revanche, il est très facilement paralysé jusqu'à la ceinture quand on lui applique au pied la sommité de la baguette de coudrier, à la racine du petit orteil. Pour conclure, le principal mérite d'Emmanuel Coupigny, c'est de pouvoir être hypnotisé par toutes sortes de procédés. Au point de vue du dégagement de la force psychique, il est à peu près nul.

Je ne dois pas oublier de mentionner M. le colonel Albert de Rochas qui m'a initié aux secrets de la polarité ; je puis dire que cet apôtre du progrès scientifique m'a fait entrer dans le pays des merveilles.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

INQUIÉTUDE

Dans ce siècle orageux les hommes vont penchés,
Se demandant avec mystère :
Quel est le renouveau que la jeunesse espère ?
Dans la marche du Temps, quels secrets sont cachés ?...

Quant à nous autres vieux, par trop de maux touchés,
Hélas ! nous n'espérons plus guère,
Pour nous, de l'Avenir, qu'un lit au cimetière,
Pous rejoindre bientôt tous ceux qui sont couchés.

Nous allons à grands pas vers ces faces pâlottes,
Lassés depuis longtemps de ces faux patriotes,
Pris enfin dans leurs traquenards.

Mais, quels que soient les coups que le Sort nous destine,
Préservant mon pays de la guerre intestine,
Seigneur, protège ses remparts !

Juin 1893. Mme CORNÉLIE.

ÉCOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME

La *Société magnétique de France* vient d'organiser une *Ecole pratique du Magnétisme* où toutes les branches de l'art magnétique seront méthodiquement enseignées par des médecins-magnétistes et des professeurs spéciaux.

L'Enseignement comprend deux degrés :

1° Enseignement de première année;

2° Enseignement de seconde année.

Il est divisé en deux parties : 1° enseignement théorique; 2° enseignement pratique.

La première partie est constituée par 10 leçons d'anatomie descriptive, 12 leçons de physiologie, 12 d'histoire du magnétisme, 12 de physique magnétique, 12 sur les procédés et théories, 12 sur la thérapeutique magnétique et une quinzaine de conférences sur divers points relatifs à l'art magnétique qui ne sont pas compris dans le programme, sur la chimie, l'hygiène, la psychologie, la morale, le spiritisme, l'occultisme, etc , considérés dans leurs rapports avec le magnétisme.

La seconde partie comprend 15 leçons expérimentales et une centaine de leçons cliniques.

L'année scolaire commence au 1er octobre pour finir au 30 novembre, et les examens spéciaux pour chaque degré de l'enseignement ont lieu, publiquement, devant un jury spécial, dans le courant d'octobre. Les élèves de première année qui ont les aptitudes suffisantes, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique, reçoivent le diplôme de *magnétiseur praticien*; les élèves de seconde année soutiennent une thèse sur un sujet de leur choix ayant trait à l'agent magnétique et à son application au traitement d'une ou de plusieurs maladies, et ceux qui ont les aptitudes suffisantes pour enseigner reçoivent le diplôme de *professeur de magnétisme*.

Les cours pratiques, les leçons expérimentales et les conférences ont lieu les lundis, mercredis et vendredis, à 9 heures du soir : les leçons cliniques ont lieu le jeudi et le dimanche à 9 heures du matin, à la clinique de la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Les cours commenceront le lundi 2 octobre. Les premiers seront faits par le docteur Vigouroux, *anatomie;* le docteur Encausse (Papus), *physiologie;* Rouxel, *histoire du magnétisme;* Durville, *physique magnétique*, etc., etc.

RECTIFICATION

Nos amis s'étant émus à juste titre d'une information publiée par certains journaux et dans laquelle on prétendait que M. de Rochas, « mis en demeure de choisir entre ses fonctions et ses études spéciales sur les sciences occultes, avait renoncé à celles-ci », nous avons tenu de savoir ce que cette note avait de fondé. Il résulte de nos renseignements absolument positifs que jamais il n'a été question d'une pareille mesure. Ce qui a pu donner naissance à ce racontar inexact, c'est la recommandation faite par M. de Rochas, à ses amis, de ne pas mêler son titre au récit de ses expériences.

Nous savons d'autre part, de source certaine, que M. de Rochas, vivement contrarié par l'abus maladroit fait de son titre et de son nom, au sujet des dernières expériences qu'il a publiées, et plus encore par la façon inintelligente dont ces expériences ont été reproduites et commentées, a pris de lui-même la résolution de rentrer dans le silence pour se consacrer d'une façon plus complète à ses études et à ses fonctions.

H. S.

SOCIÉTÉ FRATERNELLE
ET
Indépendants Lyonnais réunis

Les membres des deux Sociétés sont informés que l'Assemblée générale annuelle aura lieu le lundi soir, 31 juillet, à 8 heures 1/2 précises, au siège social, 7, rue Terraille.

Vu l'importance exceptionnelle de cette réunion, nous espérons que tous nos sociétaires se feront un devoir d'y assister.

ORDRE DU JOUR :

1° Paiement des cotisations.
2° Rapport du Secrétaire.
3° Rapport du Trésorier.
4° Rapport du Président.
5° Questions diverses.
6° Renouvellement du Bureau.
7° Election par les sociétaires du Président, des Vice-Présidents, du Trésorier.

Pour la Société Fraternelle:
Le Président,
Henri SAUSSE.

Pour les Indépendants Lyonnais:
LE PRÉSIDENT.

SÉANCE EXPÉRIMENTALE : 7, rue Terraille,
le lundi 17 juillet.

Traité élémentaire de Magie pratique

Plusieurs de nos lecteurs nous demandent si cet ouvrage, annoncé pour fin juin, va bientôt paraître ; l'un d'eux se plaint d'avoir adressé il y a près de deux mois le montant du volume qu'il attend toujours et qu'il a réclamé déjà deux fois sans obtenir de réponse.

Ne pouvant, à ce sujet, fournir aucune explication, nous renvoyons la réclamation à qui de droit.

POUR LES PAUVRES

Le 27 juin, reçu de M. M., à Lyon	5 fr.
Le 29 juin, anonyme dans notre boîte avec mention : Pour les Pauvres	5 fr.
Le 7 juillet, à la Société Fraternelle, reçu de Mme Perret	0 fr. 50
Reçu de Mme Nesmes.	0 fr. 50
Le 8 juillet, anonyme avec mention : Pour les Pauvres	10 fr.
Total	21 fr. 00

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 65 10 Centimes 1er-15 AOUT 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3me dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

Le mesmérisme fait connaître depuis longtemps les procédés qu'on doit employer en vue de soulager et de guérir ; nous avons pensé qu'il serait intéressant d'exposer comment, à côté de ces procédés si simples, si naturels et en même temps si bienfaisants, qui constituent le fond de la méthode de Mesmer, se sont développées certaines pratiques artificielles, à notre avis plus nuisibles qu'utiles, dont l'excentricité a eu le don d'absorber l'attention publique au détriment des procédés curatifs ; c'est ce qui nous a décidé à entreprendre une étude comparative de l'hypnotisme et du magnétisme.

Cette étude comprendra :

1° Un rapide coup d'œil rétrospectif et historique ;

2° Un aperçu des différences qui existent entre les procédés magnétiques et hypnotiques ;

3° Un exposé des considérations physiologiques qui expliquent ces différences ;

4° L'énoncé comparatif des ressources curatives qu'on peut attendre de l'hypnotisme ou du magnétisme.

I

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF ET HISTORIQUE

En 1841, un médecin anglais, le docteur Braid, de Manchester, assistant à une séance publique donnée à Londres par Lafontaine, le magnétiseur bien connu, fut frappé de la singularité des effets produits par le célèbre praticien sur les sujets en les fixant du regard et en leur tenant les pouces.

Désireux de pénétrer la cause physiologique de ces effets nerveux provoqués, il entreprit une série d'expériences dans lesquelles il obtint les mêmes phénomènes en substituant à la personne du magnétiseur un objet brillant quelconque, tel qu'un instrument d'acier ou un simple bouchon de carafe ; ce qui l'amena à conclure que *le magnétiseur n'était pour rien dans la production du phénomène, et que la fixité prolongée du regard, en paralysant les centres nerveux et en détruisant l'équilibre du système nerveux, suffisait seule pour déterminer l'effet produit* (*James Braid*, p. 23).

Le sommeil provoqué, d'après ces conclusions, ne dépendait donc pas, comme on semblait le croire, d'une volition de l'opérateur ou des passes par lesquelles ce dernier prétendait mettre en mouvement certains agents mystiques de la nature, tels qu'un fluide universel ou particulier, mais dépendait essentiellement d'un état physique et psychique du patient ; la concentration du regard, le repos absolu du corps, la fixité de l'attention, et la suppression de la respiration qui accompagne toujours cette fixité étant susceptibles d'apporter dans les centres cérébro-spinaux une modification suffisamment profonde pour provoquer cet état.

Si le jugement porté par le docteur Braid était fondé, c'en était fait du mesmérisme, de ses procédés et de ses théories ; mais, trompé par certaines apparences de similitude, le savant observateur, qui avait pu croire tout d'abord à l'identité des effets produits par son système et par celui des partisans du mesmérisme, fut obligé de convenir plus tard qu'il existait entre ces effets de si notables différences *qu'on devait les considérer comme étant le résultat de deux agents distincts* (*James Braid*, p. 27).

Par les procédés artificiels on parvient bien, en effet, à reproduire les effets physiologiques de léthargie, de catalepsie et d'extase, mais on ne réussit pas à développer ces précieuses facultés de *clairvoyance*, de *double vue* et de *prévision* qui sont précisément l'apanage spécial des sujets formés par les procédés mesmériques.

Le passage suivant de l'ouvrage de Braid fournit le témoignage de cet aveu sincère tout à l'honneur de cet expérimentateur consciencieux : « Les magnétiseurs affirment positivement, dit-il, qu'ils peuvent accomplir certains effets que je n'ai jamais pu provoquer par ma méthode, quoique je l'aie essayé. Les effets auxquels je fais allusion sont, par exemple : de lire l'heure sur une montre tenue derrière la tête ou placée au creux épigastrique, de lire des lettres pliées ou un livre fermé, de reconnaître ce qui se passe à des kilomètres, de deviner la nature des maladies et en indiquer le traite-

ment sans connaissances médicales, de magnétiser des sujets à la distance de plusieurs kilomètres sans que le sujet ait connaissance de l'opération qu'on se propose de faire. Je dois dire, à ce propos, que je ne crois ni équitable, ni même convenable de mettre en doute les affirmations d'expérimentateurs, hommes de talent et d'observation, et dont la parole fait autorité en d'autres matières, sous prétexte que je n'ai pas été personnellement témoin des phénomènes, ou que je n'ai pu les reproduire moi-même soit par ma méthode, soit par la leur. » (*J. Braid*, p. 28.)

Il eût été à souhaiter que ceux qui devaient plus tard reprendre en sous-œuvre les idées de Braid eussent imité son impartialité; quoi qu'il en soit, il est intéressant de noter ici le jugement porté sur le mesmérisme et ses adeptes par le *père des hypnotistes* d'aujourd'hui; le docteur de Manchester peut en effet avec raison être considéré comme le véritable promoteur de la doctrine du *sommeil nerveux provoqué*, car c'est lui qui le baptisa le premier du nom d'*hypnotisme*, et voici la définition qu'il en donne : *Etat particulier du système nerveux déterminé par des manœuvres artificielles*, établissant ainsi, dès le début, la distinction marquée qu'il faut faire, et qui existe en réalité, entre *l'hypnotisme* et le *magnétisme*, c'est-à-dire entre les phénomènes *provoqués* et ceux *qui se développent dans leur pleine liberté d'action*.

Malgré les tentatives de Braid, l'hypnotisme ne devait pas de sitôt conquérir le droit de cité; c'est en vain que de 1854 à 1860 les docteurs Azam et Broca tentèrent de lui faire ouvrir les portes de l'Académie et que le docteur Durand de Gros, sous le speudonyme de *Philipps*, entreprit une véritable campagne en faveur du braidisme; malgré les publications, les conférences et les expériences publiques fort remarquées de ce savant expérimentateur qui excita pendant quelques années un courant de curiosité et d'intérêt, ses efforts vinrent échouer contre l'indifférence et les préjugés de l'époque.

De tous les hypnotistes qui ont succédé à Braid, M. le Dr Durand de Gros est cependant celui qui a le mieux posé la question :

« Le résultat final, dit-il, que l'on cherche dans l'emploi de l'hypnotisme est le produit d'une opération complexe ; cette opération se divise en deux temps et à chacun d'eux correspond un travail, un agent et un effet particulier parfaitement distincts.

« Le premier temps consiste à développer une modification préparatoire de la vitalité, modification qui le plus souvent reste latente, et dont tout l'effet est de disposer l'organisme à subir l'action déterminante et spécifique qui constitue le deuxième temps. Quant au deuxième temps, il consiste à donner à la puissance nerveuse accumulée dans l'encéphale la direction nécessaire afin d'en faire l'agent docile de toutes les modifications fonctionnelles que l'on peut avoir en vue. »

Le Dr Durand de Gros donne à la modification préliminaire de la vitalité, qui forme le premier temps de toute opération braidique, le nom d'*état hypotaxique* (mot venant du grec qui signifie : *préparation à subir*); cet état, d'après lui, consiste physiologiquement en une interruption plus ou moins complète de l'innervation périphérique et dans *une accumulation anormale de la force nerveuse au cerveau* qui prépare le sujet à subir l'action de l'opérateur.

Les hypnotistes cherchent à obtenir cet *état congestif cérébral* en provoquant artificiellement chez le sujet une diminution de l'activité mentale par la fixation continue et prolongée d'un seul et même objet; ce procédé, auquel le braidisme donne la préférence, n'est pas l'unique moyen d'amener progressivement l'*annihilation de la pensée* qui caractérise l'état hypotaxique ; toute manœuvre produisant une sensation *uniforme* et *continue* remplit le même objet; et, comme l'état hypotaxique est tout simplement une *congestion nerveuse du cerveau*, tout procédé susceptible de développer cette condition physiologique agira aussi bien que la fixation d'un point brillant ; c'est ainsi qu'on arrive au même résultat par les narcotiques administrés à certaines doses, l'éthérisation, l'électrisation locale, et même certains procédés mesmériques. Mais, si l'état hypotaxique peut se produire artificiellement de plusieurs manières, il faut savoir aussi qu'il se présente souvent spontanément comme une altération morbide résultant de certaines diathèses ou comme le caractère typique d'idiosyncrasies spéciales; c'est ainsi que les hystériques, par exemple, dont les brusques déplacements de la force nerveuse et les rapides alternatives d'états nerveux contraires indiquent un état physiologique particulier, sont généralement en état hypotaxique naturel; ce qui leur permet de passer sans aucune préparation préliminaire et sans transition au second temps de l'opération braidique, un déterminatif quelconque (jet de lumière, coup de tamtam, injonction brève) suffisant pour substituer instantanément en eux l'hyperesthésie à l'insensibilité, la catalepsie et l'extase à la résolution du système musculaire.

Ces considérations physiologiques développées dans le cours de *Braidisme* du Dr Durand de Gros, malgré leur importance et la confirmation qu'elles apportaient aux théories de Braid en les éclairant et les complétant, eurent le même sort que ces dernières, et l'hypnotisme fût resté enseveli dans la poussière de l'oubli, si deux habiles et hardis expérimentateurs ne lui eussent fait une colossale réclame par leurs conférences et leurs expériences publiques: Donato, de 1875 à 1886; Karl Hansen, à partir de 1880. Parcourant l'Europe, donnant partout des représentations avec des sujets admirablement dressés, exerçant même leur pouvoir de fascination sur les spectateurs, ils obtinrent en peu de temps un prodigieux succès.

Ce fut un véritable engouement; on courait en foule à ces exhibitions théâtrales qui remettaient en scène les curieux phénomènes des *convulsionnaires* et des *miraculés* du moyen âge.

De violentes controverses s'allumèrent dans la presse sur la nature de ces phénomènes; chacun chercha à interpréter à sa façon ces faits étranges qui excitaient si vivement la curiosité publique; les hommes de sciences, sollicités eux-mêmes d'exprimer leur opinion, durent examiner ces questions; ainsi l'idée de Braid, au bout de quarante années environ, revenait inopinément sur l'eau, et, chose bizarre, c'est par le théâtre que l'hypnotisme faisait son entrée dans les académies.

Stimulés par les expériences publiques de *fascination expérimentale* qui étaient devenues l'objectif de tous les esprits, les médecins, les savants furent en quelque sorte contraints de ne pas se désintéresser de ces questions; ils se mirent à répéter les expériences de Donato et de Hansen, pour les contrôler, et se lancèrent dans des recherches nouvelles; de tous côtés on se mit à l'œuvre: dans les hôpitaux de Paris, à la Salpêtrière, à la Charité, à la Pitié, à l'Hôtel-Dieu, les docteurs Charcot, Luys, Dumontpallier, Voisin, firent des cours et des cliniques que suivirent de nombreux élèves. Bientôt se formèrent des groupes nombreux écoles rivales, qui échangèrent de vives polémiques et publièrent des avis et des documents contradictoires. Pendant que la *grande hypnose* prenait pied souverainement à la Salpêtrière à la suite des leçons du professeur Charcot de 1879 à 1880, la *petite hypnose*, défendue par les docteurs Liébeault, Bernheim et Beaunis, naissait à Nancy vers 1884 ; à Nice, à Rochefort au Havre, à Brest, partout où était passé le fascinateur Donato, les docteurs Barety, Bourru, Burot, Gibert et Brémaud, faisaient de nombreux essais sur le somnambulisme, l'influence des médicaments à distance, et la suggestion. A l'étranger, les docteurs Heidenhein, Grützner, Fritche, Berger, Baumler, Preyer, Schneider, Ladame, Tamburini, Seppili, Lombroso, Opitz, Ruhlmann, et bien d'autres, se livraient avec ardeur à ces nouvelles études. Des livres, des brochures, des articles de journaux traitèrent journellement des problèmes les plus ardus de la psycho-physiologie; des instituts, des

journaux spéciaux furent fondés; et, en dehors des noms déjà cités, plusieurs médecins distingués publièrent les résultats de leurs observations et de leurs recherches, les docteurs Binet, Féré, Berillon, Gilles da la Tourette, Babinski, Fernand Bottey, Cullerre, Regnier, de Grandchamps, Paul Richer, Charles Richet, Chazarain, Foveau de Courmelles, Jules Héricourt, Pitres, etc., etc. Les médecins ne furent pas les seuls à discuter la portée des phénomènes hypnotiques : indépendamment du côté médical, l'hypnotisme se présentait sous des aspects qui intéressaient aussi le Droit et la psychologie; de nombreux savants des Facultés de Droit ou autres, parmi lesquels on peut citer au premier rang MM. Liégeois, de Nancy ; Delbœuf, de Liège; Raoux et Emile Young, de Genève ; Ochorowicz, de Lemberg; Focachon de Charmes (Moselle), et à Paris MM. Paul et Pierre Janet, Victor Meunier, Pierre Véron, l'abbé de Meissas, le colonel de Rochas, prirent parti pour ou contre les phénomènes hypnotiques.

Nous n'essaierons pas d'analyser ce qui a été dit et écrit sur l'hypnotisme ; le cadre restreint dans lequel nous nous sommes volontairement renfermé ne nous le permet pas ; ce qu'il nous importe de savoir et de faire connaître ici, c'est qu'au milieu des divergences innombrables de cette littérature complexe, les fondateurs de la doctrine hypnotique se rencontrent sur ce point essentiel qui ressort de leurs définitions mêmes :

L'état hypnotique est un état particulier du système nerveux déterminé par des manœuvres artificielles, tendant, par la paralysie des centres nerveux, à détruire l'équilibre nerveux (Braid).

Cet état physiologique consiste en une accumulation anormale de la force nerveuse au cerveau, accumulation provoquée par des moyens artificiels ou résultant d'un état pathologique particulier (Durand de Gros).

Hypnotiser, c'est donc, d'après les maîtres eux-mêmes, *déséquilibrer* la force nerveuse en la portant d'une façon anormale au cerveau ou *c'est profiter d'une congestion cérébrale déjà existante par suite d'un état pathologique quelconque*. En un mot, hypnotiser, c'est profiter d'un manque d'équilibre nerveux ou en produire un.

Voilà un aveu que nous retenons précieusement, nous, magnétiseurs, qui par nos procédés ne recherchons qu'une seule chose : *le rétablissement de l'équilibre nerveux*. Quant aux hypnotistes, ils nous le disent par leurs actions directes et violentes sur l'encéphale. Ils provoquent sans cesse de brusques déplacements ou des alternances de la force nerveuse qui engendrent contractures musculaires, paralysies et catalepsies partielles ou totales, anesthésie ou hyperesthésie des sens, aphonie, aphasie, mutité ; privation ou exaltation du goût, surdité ou exaltation de l'ouïe ; puis des imitations automatiques et inconscientes tant en paroles qu'en gestes, des illusions sensorielles, des transpositions réelles ou supposées des sens ; la perte ou l'exaltation de la mémoire ; les suggestions trompeuses et les hallucinations contraires à la vérité ou à la nature, comme les altérations provoquées de la personnalité ; les suggestions d'actes immédiats ou à échéances plus ou moins lointaines, les rêves en action ; l'exaltation des idées et des sentiments ; tous phénomènes certainement très curieux à étudier au point de vue physiologique et psychologique, amusants même lorsqu'ils sont donnés en spectacle, mais profondément dangereux à manier en ce qu'ils ont une tendance absolue à déplacer l'équilibre physique et moral, et à substituer dans une certaine mesure l'automatisme, le dédoublement et l'inconscience au MOI conscient et synthétique formant l'unité de la personnalité humaine, unité d'où peuvent seules découler *santé* et *raison*.

A ce point de vue, on ne saurait donc trop s'élever contre l'abus que l'on a fait, et que l'on fait encore chaque jour, des procédés hypnotiques; cet abus est un danger, et ce danger, Mesmer l'avait présenté lorsque, réagissant de toutes ses forces contre la divulgation des procédés employés pour provoquer le *sommeil nerveux*, dont il jugeait l'emploi dangereux ou tout au moins inutile, il s'en expliquait ainsi dans l'un de ses mémoires :

« Depuis que ma méthode de traiter et d'observer les malades a été mise en pratique dans les différentes parties de la France, plusieurs personnes, soit par un zèle imprudent, soit *par une vanité déplacée*, et sans égard pour les réserves et les précautions que j'avais jugées nécessaires, ont donné une publicité prématurée aux effets et surtout à l'explication de ce *sommeil critique ; je n'ignore pas qu'il en est résulté des abus et je vois avec douleur les anciens préjugés revenir à grands pas !* »

Afin de légitimer l'opinion du Maître, opinion que nous partageons entièrement, et qui nous porte, comme lui, à exclure les procédés hypnotiques de toute méthode curative, nous nous attacherons dans le chapitre suivant à faire ressortir les nuances qui séparent les deux systèmes.

A. Bué.

(*A suivre.*)

DE LA VIVISECTION [1]

(*Suite*)

LA VIVISECTION AU TRIPLE POINT DE VUE DE LA SCIENCE, DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA MORALE

Le lecteur qui a bien voulu nous suivre jusqu'ici avec quelque intérêt, sait presque à quoi s'en tenir sur la vivisection, considérée au triple point de vue de la science, de la philosophie et de la morale.

Cependant, nous avons cru devoir insister ici sur ce sujet, parce que la science, la philosophie et la morale sont toutes trois grandement intéressées dans la question qui nous occupe.

En considérant la vivisection, même au point de vue scientifique, nous ne pouvons pas ne pas remarquer que dans toutes les manifestations expérimentales de la science moderne, un fait domine tous les autres, c'est son caractère d'inhumanité !

Qu'elle soit pratique ou purement spéculative, la science procède avec un absolu mépris de l'individu. Or, cette insensibilité, cette inhumanité sont tout à fait contradictoires avec les bienfaisants offices qu'on est en droit de réclamer à la science et des services qu'on peut lui demander; nous l'avons dit sous une autre forme dans le chapitre qui précède, et nous n'avons pas à y insister ici.

Nous avons vu aussi précédemment que la vivisection n'a été d'aucune utilité pour la science et que ces cruelles expériences n'ont pas fait avancer d'un pas ni la pathologie, ni la thérapeutique; toutes les découvertes médicales sont, de l'aveu d'un grand nombre de physiologistes, dues surtout à l'étude et à l'observation pathologiques. Donc, au point de vue scientifique, la vivisection a été totalement inutile, sans objet, mais, si elle n'a pas fait de bien, elle a produit beaucoup de mal. Parmi les plus fâcheux résultats que la vivisection exerce sur l'esprit humain, nous devons placer celui-ci qui est capital : c'est qu'en

(1) Voir les nos 47 et suivants du journal.

poursuivant l'explication physiologique des maladies, l'expérimentateur perd totalement de vue le malade, il abandonne la clinique et remplace l'hôpital par le laboratoire; ensuite les physiologistes qui exercent encore la médecine et surtout la chirurgie, deviennent des êtres sans cœur et sans pitié. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui nous trouvons qu'il y a un véritable raffinement de cruauté dans l'art de guérir et comme une sorte de coquetterie machiavélique dans les recherches expérimentales soi-disant scientifiques.

Pour témoigner de ce qui précède et bien prouver que les vivisections endurcissent le cœur de l'homme, nous mentionnerons le fait suivant rapporté par Murdoch, le vivisecteur anglais, fait qu'il a vu, de ses yeux vu, à l'Ecole vétérinaire d'Alfort.

Une petite jument alezane, qui s'était épuisée au service de ses maîtres, avait été torturée toute une journée par des expériences de vivisection et ne présentait plus aucune partie de son corps intacte et malgré cela elle avait survécu, bien qu'elle eût les reins fendus, les tendons coupés, les sabots enlevés, les yeux crevés, la peau arrachée et toute sillonnée par les traces du fer rouge ou transpercée par des douzaines de sétons, et la pauvre bête, aveugle et sans défense, fut placée, au milieu des rires des carabins, sur quatre pieds saignants pour montrer aux élèves, qui opéraient sur sept autres chevaux, tout ce que peut exécuter l'habileté de l'homme sur un animal, avant que la mort s'en suive.

N'est-ce pas hideux, cet écœurant spectacle? N'est-ce pas une ignominie, qu'on puisse se livrer à de pareilles atrocités dans les écoles du gouvernement?

Et dire qu'il y a en France et à Paris des sociétés protectrices des animaux!

A quoi servent-elles donc?

A empêcher les hommes, souvent plus brutes que leurs bêtes de trait, à frapper durement celles-ci, et ces mêmes sociétés laissent des hommes de science, armés de leurs diplômes, accomplir des infamies sans nom!

Du reste, l'Ecole d'Alfort est très renommée pour la cruauté de ses expériences vivisectrices; dans une lettre à M. Virès, le Dr Louis Combet, de la Faculté de Montpellier, disait: « Grâce à cette Ecole (1), on voit ce que j'ai signalé à M. le Ministre et que M. le Dr Carrier et d'autres ont signalé aussi avant moi : l'autorisation, dans les Ecoles de Lyon et d'Alfort, de pratiquer sur un même CHEVAL VIVANT, SOIXANTE A QUATRE-VINGTS OPÉRATIONS!

« Les faits se seraient passés en 1884; ils ont été signalés *officiellement* en 1885; mais M. Develle, sans enquête sérieuse, croit devoir la démentir! »

Le récit que nous venons de faire, d'après le docteur anglais Murdoch, prouve bien que M. le Ministre Develle a pu se tromper.

Il y a quelques années encore, bien des personnes honorables et instruites pouvaient être divisées sur l'utilité de la vivisection au point de vue scientifique et au point de vue philosophique; aujourd'hui, on n'a plus le droit de l'être, surtout quand on sait ce qui se passe dans les laboratoires de physiologie.

(1) A l'Ecole vivisectrice.

Nous savons bien que les vivisecteurs diront que les animaux ne sont pas des hommes et que l'on peut être insensible aux souffrances des bêtes et malgré cela être très humain, très sensible pour son semblable et souffrir pour ainsi dire avec lui. Nous répondrons que cela nous paraît impossible; quand on est insensible, cruel, même envers les animaux, il est bien difficile d'être bon envers l'homme; car avec une inscription célèbre nous dirons (1): « Dieu ne nous a pas donné deux âmes, une cruelle pour les bêtes, l'autre bienveillante pour les hommes. Entre la brutalité envers la bête et la cruauté envers l'homme, il n'y a d'autre différence que la victime. La cruauté envers les animaux rend invariablement, et du même coup, le cœur insensible aux souffrances de l'homme. »

Rien de plus juste, et les pauvres malheureux obligés d'aller se faire soigner dans les hôpitaux ne sont que trop imbus de l'idée qu'ils vont se trouver en face de médecins sans cœur, qui vont leur faire subir des expériences pour le plus grand profit de la clientèle payante; de là cette répugnance invincible qu'a l'indigent d'entrer à l'hôpital; il sait trop ce qui l'y attend, et les abus sont si graves que bien souvent les journaux sont obligés de s'élever contre et de dire que les animaux ne sont pas souvent des sujets suffisants d'étude.

Les bons docteurs sont donc obligés de se servir de l'homme, et, comme ils ne peuvent expérimenter sur leur clientèle payante, ils *travaillent* à l'hôpital; c'est là où ils expérimentent. Or, quelle que soit l'excellence d'une méthode, on doit protester hautement des essais faits dans les hôpitaux. Tous les hommes de cœur doivent défendre les pauvres malheureux qui gémissent sur les lits de l'Assistance Publique.

Nous nous rappelons que, dans le temps, certains journalistes ont beaucoup clamé contre Paul Bert administrant le chloroforme à des malades, grâce à la complaisance d'un chirurgien des hôpitaux de Paris. Dans l'essai en question, les malades ne couraient aucun danger; mais, dans d'autres essais, il n'en est pas de même. On nous dira: mais si le malade y consent, on n'a rien à dire. C'est là un faux raisonnement, car nous estimons que l'homme ne doit pas, n'a pas le droit de se prêter à des expériences qui peuvent mettre sa vie en danger, de même qu'il n'a aucun droit au suicide. Sa santé et sa vie ne lui appartiennent pas.

Mais voilà, les matérialistes ne peuvent ainsi raisonner, car pour eux tout est matière, tout est pourriture, tout est donc susceptible de servir d'expériences. Cependant, on se rappelle encore, à l'École de médecine de Paris, un fait d'une gravité exceptionnelle, qui prouve au moins que tous les physiologistes, même M. Paul Bert, dont il vient d'être question, n'admettent pas qu'on puisse pratiquer

(1) Inscription placée sur la porte du pavillon des sociétés protectrices des animaux à l'Exposition universelle de 1878.

des expériences aussi dangereuses sur son prochain.

Voici le fait qui a produit une profonde sensation parmi les membres du corps médical :

Le grand vivisecteur P. Bert s'éleva un jour, en pleine Faculté, contre le crime d'un jeune confrère, lors de la soutenance d'une thèse d'un concours d'agrégation.

Le candidat, pour étudier avec toute la précision désirable la marche d'une maladie contagieuse, ne trouva rien de mieux, de plus *pratique* que d'inoculer à un sujet sain et bien portant un virus pestilentiel, risquant ainsi de compromettre à jamais la santé et la vie même d'un docile sujet ayant, par besoin d'argent, accepté l'expérience.

Et ce fait-là n'est pas isolé. Il est connu parce que le jeune docteur avait eu le cynisme de l'avouer en pleine Faculté ; mais combien de faits ignorés qui sont aussi révoltants !

En voici un entre mille : Nous avons connu un ouvrier tapissier, dans le V[e] arrondissement de Paris, qui recevait cinq francs par jour d'un médecin pour ne rien faire, mais à la condition de boire tous les jours des doses de plus en plus fortes d'absinthe ; le *bon* docteur voulait étudier les effets désastreux de ce poison sur l'organisme humain. Le pauvre diable qui se sacrifia était malade et souvent sans travail. Peut-on dire qu'il a pu traiter librement de son corps ? Peut-on dire aussi qu'il avait le droit de se soumettre à de telles expériences ? Et le médecin n'a-t-il pas outrepassé, au delà de toute expression, les droits de la science ?

Les médecins pourront affirmer que de pareils marchés sont permis, mais les honnêtes gens et la morale soutiendront le contraire. Ils diront avec nous que le pauvre diable, qui succomba au bout de quatorze mois, commit un vrai suicide.

Les physiologistes nous disent que ces expériences sont utiles à la science ; non, elles ne le sont pas ; elles sont intéressantes pour le médecin sans cœur ni âme, mais en quoi profitables ?

Qu'importe, en effet, qu'un individu succombe suivant son état de santé ou son tempérament au bout de quatorze, quinze ou seize mois au poison de l'absinthe ; cela n'est d'aucune utilité. Il n'est pas nécessaire d'être un grand savant pour supposer qu'un individu qui s'ingurgite chaque jour du poison finira par succomber dans un laps de temps plus ou moins long suivant sa constitution et la dose ingurgitée.

Nous disons, nous, que le physiologiste n'a pas le droit de dégrader l'homme, d'en faire une chose, une machine à expériences ; il n'a pas le droit non plus de sacrifier des hécatombes d'animaux dans le même but.

Ainsi donc, au triple point de vue de la science, de la philosophie et de la morale, la vivisection est condamnée ; nous n'insisterons plus que sur ce dernier point.

J. Marcus de Vèze.

(*A suivre.*)

L'ESPRIT FRAPPEUR

Le fait suivant s'est passé à Saint-Jean-de-Buèges (Hérault), où j'ai exercé la médecine pendant un certain nombre d'années.

C'était le 19 février 1891 ; il pouvait être sept heures du matin. Je venais de me réveiller ainsi que ma femme. Notre enfant, un beau bébé de dix-sept mois, dormait paisiblement dans son berceau, comme on dort à cet âge, et les Chérubins, commis à sa garde, n'ignoraient sans doute pas les doux rêves qui devaient le bercer en ce moment.

Nous venions, dis-je, ma femme et moi, de nous réveiller, lorsque le silence mystérieux qui planait dans cette chambre, où l'on ne percevait à peine que le murmure discret de la respiration de bébé, — tel le léger susurrement d'une source, — fut tout à coup rompu par des coups secs, très nets et très distincts, qui paraissaient être produits par une baguette de bois ou une règle frappant, à intervalles plus ou moins rapprochés, le bois de notre lit, à côté du berceau de l'enfant, à la droite de mon épouse. Il y eut en tout une dizaine de coups ; dès les premiers, je dis à ma femme : « Entends tu... ces coups ? » Elle me répondit : « Oui. » Et les coups, tous de même intensité, se suivaient, tels que ceux produits par un employé des télégraphes, expédiant une dépêche. « C'est vraiment étrange, dis-je à ma femme, ce ne peut être qu'un esprit, voulant se manifester à nous, qui frappe de la sorte. » Mais, vous avouerai-je, tout en me trouvant très surpris et heureux aussi de pareils bruits *psychiques* (car pour moi ce ne pouvait être qu'un être intelligent ou *esprit*...) que j'entendais là pour la première fois, je ne pouvais cependant me défendre d'une indicible émotion devant cette manifestation d'outre-tombe Aussi ne me vint-il pas seulement l'idée d'engager avec cet être invisible une conversation, qui aurait été d'ailleurs très facile, au moyen de coups frappés (par ce dernier), correspondants à chaque lettre de l'alphabet, ce que, en langage spirite, nous appelons *typtologie* De la sorte, j'aurais pu savoir le nom de mon visiteur invisible, — quelque ami ou parent, sans doute, — lequel m'aurait également appris les motifs de sa visite, ce qu'il désirait de moi, etc. Combien, depuis, ai-je regretté de m'être ainsi laissé gagner, non par la frayeur, mais par une émotion légitime, d'une part, contrariante, de l'autre, puisqu'elle me fit manquer une excellente occasion de correspondre avec cet esprit, qui, du reste, ne vint plus, dans la suite, se communiquer à nous !

Je vois d'ici un tas de gens sceptiques, incrédules ou « néantistes », qui se gaudiraient malicieusement et hausseraient même les épaules, à la lecture du fait très véridique que je viens de rapporter à mes frères et sœurs en croyances.

Je les vois d'ici, avec leur sarcasme et leur rire ironique, s'écrier à l'envi : « Ce bon monsieur a été le jouet de quelque hallucination de l'ouïe. Voilà ce qu'on gagne en s'occupant de spiritisme ! » Ou bien : « Ce n'est pas possible, ou il l'a rêvé... C'est dans son sommeil qu'il a entendu ou cru entendre des coups frappés. » Ou encore ceci : « Nous ne nions pas que ce monsieur ait entendu des coups, « de ses propres oreilles », mais ils ont été produits par une cause toute naturelle, telle qu'un brusque changement de position dans le lit, ou quelque rat, des vers rongeant le bois, ou tout bonnement des craquements secs produits par la disjonction ou écartement de pièces composant le meuble, peut-être aussi l'humidité travaillant le bois ; mais, des esprits là-dedans, allons donc ! il n'y en a pas seulement de traces ; il faut avoir perdu le sens commun... » Je vous passerai sous silence, chers lecteurs et chères lectrices, la série des épithètes plus ou moins ronflantes ou biscornues que ces messieurs de la science, dite officielle, me décocheraient après lecture de mon article *l'Esprit frappeur*. Eh bien ! je répondrai à ces *faiseurs de bel esprit* (du moins qui se croient tels, mais n'ont de l'esprit que le *mauvais*, sinon

le *léger*), d'abord, que je n'ai jamais étaithalluciné, que je le sache, dans le cours de ma vie. D'ailleurs, si je l'eusse été dans cette circonstance, ma femme, qui, de son côté, a parfaitement entendu comme moi les coups frappés, aurait donc, elle aussi, été hallucinée, et ce, au même instant que je l'aurais été moi-même, ce qui, vous en conviendrez, aurait été au moins aussi étrange (pour ne pas dire plus), que le fait psycho-physique lui-même Y pensez-vous? une même hallucination hantant, à la même seconde, deux cerveaux humains! Mais un tel miracle, ventre saint-gris! n'aurait pu être opéré que par la baguette magique de quelque fée Carabosse, ou (*horresco referens!*), par le grimoire maléfique de quelque sorcier, suppôt du prince des ténèbres!...

Allons! mes amis, laissons, si vous m'en croyez, dans leurs antres mystérieux, les fées et sorcières, les magnétiseurs et spirites, les mages et médiums, les fakirs et devins, les cartomanciens, chiromanciens, occultistes et *tutti quanti*, que beaucoup de nos savants officiels (pris, sans doute, d'une frayeur superstitieuse, qu'ils ne veulent pas s'avouer) jettent pêle-mêle actuellement (avec le plus grand sans-gêne et la plus complète indifférence) *dans la même oubliette*. C'est là, paraît-il, notre bûcher, un bûcher spirituel celui-là, qui ne fera que ranimer de plus en plus notre ardeur, et accroître le nombre sans cesse grossissant des adeptes du spiritisme et du magnétisme, ces deux sciences maîtresses qui n'en forment qu'UNE après tout: LA REINE de toutes les autres.

Arrivons maintenant au second point de la thèse que je soutiens, *pro veritate fati* Au moment où les coups se produisirent contre le lit, j'étais bel et bien éveillé, ainsi que ma femme; nous n'avions pas encore échangé un mot, et nous gardions une parfaite immobilité (puisqu'il faut mettre les points sur les i); donc, de craquements causés par nous, il ne pouvait en être question dans la circonstance, encore moins du côté de l'enfant, lequel, dormant, ne bougeait pas plus sur sa couchette qu'un petit ange dans sa niche.

Quant aux rats, il aurait fallu qu'ils fussent bien gros pour produire des coups pareils et qu'ils se servissent de leur queue pour frapper, à la manière des castors. Et puis voyez-vous d'ici des rats s'improvisant chefs d'orchestre et battant la mesure contre les meubles avec leur appendice. Néanmoins, et pour contrôler un pareil phénomène si extraordinaire, je sautai en bas du lit, et je regardai dessous et partout, mais, bast! je n'aperçus aucun de ces artistes rongeurs-frappeurs. Restaient les vers, les pauvres petits vers! mais, grands dieux! il aurait fallu qu'ils fussent, au moins, serpents à sonnette pour produire de tels bruits! Quant à des craquements de bois, de cette force, causés par l'humidité (!), mais ils auraient démoli de fond en comble le lit et fait culbuter ses hôtes. Allons! Messieurs les savants de l'*Office ciel* (quelle ironie du sort!), braquez vos microscopes, et tâchez de découvrir mieux que ça!...

Persuadé, ainsi que mon épouse, que l'auteur de ces coups frappés était quelque âme en peine, nous priâmes le Tout-Puissant pour son repos. Ensuite, je pris soigneusement note de la date (19 février 1891) de cette manifestation psycho-physique, espérant bien avoir, dans la suite, sinon l'explication entière du fait, au moins quelque éclaircissement.

Deux jours après la manifestation que je viens de raconter, je lus dans un journal de la région, l'*Eclair* de Montpellier, qu'il s'était produit à New-York, dans la nuit du 17 au 18 février 1891, une rencontre de trains dans un tunnel, et qu'il y avait des morts et des blessés. Or, ayant un de mes frères qui habite New-York depuis plusieurs années, mon esprit se porta, avec inquiétude, vers lui. « Pourvu que rien de fâcheux ne lui soit arrivé, pensai-je. Dieu veuille qu'il ne se soit pas trouvé parmi les voyageurs, dans cette catastrophe! »

Peu de temps après, j'écrivis à mon frère aîné, ingénieur des arts et manufactures, habitant Lyon, pour lui faire part de mes tristes appréhensions et lui demander des nouvelles de mon frère le New-Yorkien, comme nous nous plaisions à l'appeler. Il m'en donna de satisfaisantes, ainsi que de celles d'autres membres de ma famille habitant la Martinique. Je respirai, mais, d'autre part, je sentais que la clef du mystère m'échappait de plus en plus; du moins je me l'imaginais.

Des semaines, des mois s'écoulèrent, et j'avais presque oublié l'importance du fait, sauf la date, profondément gravée dans mon esprit, lorsque, le 9 décembre 1892, me trouvant devant ma bibliothèque et feuilletant distraitement un exemplaire de la *Revue Spirite*, le numéro du 15 mars 1889, mes yeux s'arrêtèrent sur un article intitulé: *Une consultation d'outre-tombe*, et dont j'étais l'auteur. L'article commençait ainsi: « Un fait vraiment étrange, et qui, sans doute, est appelé à avoir un grand retentissement dans les annales de l'investigation est arrivé à Roquestéron (Alpes-Maritimes) *le 19 février 1889*, pendant une séance de spiritisme, etc..... » Cette dernière date fut pour moi comme un trait de lumière, me donnant l'explication du fait mystérieux du *19 février 1891*. C'était, à n'en pas douter, l'esprit du professeur M........., de la Faculté de médecine de Montpellier, que j'avais évoqué dans la séance donnée à Roquestéron, à la date du 19 février 1889, lequel était venu me trouver à Saint-Jean-de-Buèges (Hérault) DEUX ANS juste, jour pour jour, après la séance d'évocation (qui avait été, d'ailleurs, très intéressante et très utile), pour me donner un affectueux témoignage de sympathie, en me prouvant que la mort n'enlevait pas l'oubli ni la reconnaissance.

Alors, me rappelant que l'esprit avait frappé une dizaine de coups, lors de sa manifestation supra-terrestre, je me mis à compter les lettres composant le nom de l'éminent professeur, et j'en trouvai 10, nombre identique au nombre de coups frappés. Etrange, n'est-ce pas?

Prions donc, ô mes frères et sœurs, prions le divin Créateur de l'univers pour le repos des âmes de nos chers disparus, que ces derniers aient été sur cette vallée de larmes nos parents ou nos amis, ou même nos ennemis. Ah! si nous savions combien nos prières soulagent, consolent et fortifient ces chères âmes, et combien de vrais amis elles nous procureront dans nos vies futures!

O merveilles!! ô beauté du Spiritisme!!

Puéchabon (Hérault), 6 juillet 1893.

D[r] GASTON DE MESSIMY.

LES FARCES SPIRITIQUES

Je ne m'occupe pas, dans le présent récit, des farces que peuvent faire, *volontairement*, des expérimentateurs du phénomène dit spirite, mais des farces du phénomène lui-même.

Je ne discuterai pas le point de savoir s'il y a des esprits; cela, je n'en sais rien positivement; ce que j'ai constaté, expérimentalement, c'est que le phénomène dit spirite est vrai; je ne discute point sa cause.

Ce phénomène est intelligent; cette intelligence, je l'appelle l'*esprit du phénomène*; que cet esprit soit l'*inconscient du médium*, ou tout ce que l'on voudra, peu m'importe; cet esprit réel imaginaire nous en donne parfois de bien bonnes, voilà ce que j'ai constaté.

Mon ami D. était amateur de tables parlantes; c'était sa femme qui était le médium et qui opérait seule à un petit

guéridon d'acajou; D. avait, ou croyait avoir des communications du docteur Nélaton. Les communications du docteur étaient bien surprenantes et D., qui autrefois était sceptique comme un poteau de télégraphe, était devenu absolument confiant en son docteur.

Un soir, je fus avec un autre ami, K., et un ami de ce dernier, M. J., assister à une séance de D.

Le docteur Nélaton ne se manifestait que les mercredis, et, comme c'était un mercredi, Nélaton se manifesta.

M. J. exposa, d'un air triste et grave, qu'il avait à Saint-Quentin un frère fort souffrant. Ce pauvre frère dépérissait; un mal de l'estomac l'entraînait à grands pas vers la tombe, abandonné des médecins qui n'y voyaient goutte dans son cas. En cette occurrence, Nélaton venait à propos pour prêter un concours efficace.

D. demanda donc au docteur de bien vouloir courir à Saint-Quentin, examiner le frère en question et tirer un horoscope.

Nélaton répondit bourrument que ce genre d'opérations lui répugnait et, prié d'en donner raison, il se retrancha derrière le *secret professionnel* (!?).

— Que venez-vous nous débiter? s'écria D., assez brutal avec les gens de l'invisible. Vous êtes mort et vous nous parlez de secret professionnel! Vous vous moquez de nous!

— *Eh bien*, répondit Nélaton, *voici la raison: Le fait, par moi, d'aller constater une maladie et de me servir d'un médium, ensuite, pour donner des indications, peut communiquer la maladie au médium si elle est contagieuse.*

Certes, c'était drôlement imaginé; vrai ou non, les esprits transportant des maladies, cela pouvait expliquer le choléra et bien des choses; microbes occultes, à côté de microbes en virgule, c'était nouveau et... *épatant!*

Depuis longtemps je savais sincères D. et sa femme.

Sa réponse était si drôle que cela nous incita à lui donner crédit.

Eh bien! dis-je, que le docteur aille constater, et, s'il trouve que c'est contagieux, il ne se manifestera pas avant de s'être plongé dans un bain phéniqué, ou tout autre procédé antiseptique à l'usage des esprits.

Devant une proposition aussi pratique, le docteur ne pouvait se dérober; il accepta donc la mission. Dix minutes après, il était de retour (?) et, en termes du métier, il décrivit la maladie avec une rapidité étonnante, par coups frappés; les termes techniques abondaient, et le remède avec.

M. J., pendant ce temps, se trémoussait sur sa chaise comme s'il avait la colique; puis, tout à coup, il sauta sur son chapeau et il s'enfuit comme si le diable l'emportait, sans s'arrêter à nos appels.

Qu'avait-il?

— Oh! le pauvre jeune homme! dit Mme D., il aura éprouvé le contre-coup de la maladie de son frère!

Je dégringolai quatre à quatre l'escalier à la poursuite de M. J., que je rejoignis dans la rue. Il se tordait... de rire, ne pouvant parler.

Enfin, quand il put parler, il me dit:

— Mais ce sont des fumistes que ces gens-là! Je n'ai jamais eu de frère, ni aucun parent à Saint-Quentin! J'ai inventé cela à tout hasard!

Nous continuâmes notre route là-dessus, car il était impossible de remonter après un pareil tour (je ne l'ai jamais dit à D.).

— En somme, dis-je à M. J., vous croyez avoir roulé D. et sa femme, parce que vous croyez que c'est Mme D. qui vous dictait cela en trichant, alors que c'est vous qui êtes roulé par le phénomène.

— Comment suis-je roulé en ceci? me demanda J.

— Evidemment, vous voilà perplexe: si l'esprit existe, Nélaton ou tout autre chose, il a pu saisir que vous vouliez jouer au fin, et il vous a rendu la monnaie de votre pièce. Vous ne savez plus sur quel pied danser; au lieu d'être éclairé sur la réalité du phénomène, vous voilà complètement dérouté, car, malgré que vous voudrez tâcher de vous faire accroire que Mme D. trichait, vous vous direz toujours: « Et cependant, si elle ne trichait pas!? »

— C'est, ma foi, bien drôle en effet, dit M. J.; si elle triche, elle est bien habile, et je ne vois pas où est l'intérêt qu'elle peut y avoir; mais si véritablement c'est un esprit qui dicte tout cela, vous avouerez que c'est un rude farceur!

*
* *

J'employais comme médium, dans un petit village de la Vienne, un paysan ignorant parlant par *j'avions* et *j'étions*, *toujours seul en contact avec la table.*

Un soir s'annonça un défunt inconnu qui, prié de faire connaître le but de sa visite, dicta: *Il y a une petite bibliothèque d'anciens livres, renfermés dans une boîte scellée au plomb et marquée de deux fleurs de lis incrustées; c'est à 1^m^,50 de profondeur près du puits de Champagne: cherchez.*

C'était une propriété à trois kilomètres de là, où était un ancien couvent de moines; on y avait trouvé des pièces romaines dans des pots de grès. Le médium nous dit savoir qu'il y avait un puits et proposa de faire des recherches. Je soutenais que c'était une fumisterie.

Les termes de la dictée étaient fort écartés des termes du médium. Je demandai une indication plus précise; il fut dicté: *4 mètres à l'ouest du puits.*

Deux jours après, je me rendis seul au lieu désigné sans rien dire à personne et en faisant un détour. Je trouvai un ensemble de bâtiments entourés de murs élevés et sans ouvertures que deux portes; au dehors était un puits couvert, entre quatre piliers. A l'Ouest, une pelouse et des rangées d'arbres anciens; à quelques mètres du puits, je vis une légère dépression, mais à la croisée de deux lignées d'arbres; je vis qu'on avait jadis arraché un arbre: d'où la dépression.

M'étant bien assuré que j'étais seul, je poussai du pied une pierre en ce point, ainsi qu'un bout de vieille corde qui se trouvait là, et je rentrai directement au village. Je passai de suite chez mon médium, occupé à travailler, et je l'emmenai chez moi où je le plaçai *seul à ma table*; mon but était d'essayer à vérifier sa sincérité, sachant

qu'il ne pouvait connaître l'opération que je venais de faire.

Je demandai à l'Esprit supposé s'il pouvait me répondre à ce que j'allais lui demander. — *Oui.* — Qu'ai-je mis au lieu où je suis allé ? — *Pierre.* — Qu'y a-t-il auprès de cette pierre ? — *Corde.* — Qu'y a-t-il à l'angle du pilier sud-ouest ? — *Borne.*

Que les réponses soient provenues de ce que je savais les réponses à faire, c'est possible, je ne discuterai pas ce point; mais il était incontestable pour moi qu'elles ne dérivaient pas du savoir du médium ; par suite, sa sincérité en cette affaire m'était démontrée, et c'était l'essentiel.

Je fis savoir alors au médium ce que je venais de faire et il insista pour pratiquer lui-même une fouille, disant qu'il était curieux de savoir si c'était vrai. Je fis donc une démarche près de la propriétaire qui habitait au loin; quand celle-ci vint, elle consulta le curé qui lui dit que c'était une œuvre démoniaque et elle s'opposa à une recherche. J'aurais parié gros qu'on n'aurait rien trouvé.

*
* *

L'histoire se répandit ; par ci par là on manœuvrait les tables aux soirées d'hiver. Une propriétaire assez riche, avait, par son garçon de ferme, un illettré, la visite d'un moine anglais qui lui indiqua assez mal un trésor.

Elle me pria d'aller à une de ses séances pour mieux élucider la question. Le garçon de ferme me parut sincère, mais je n'ai pu faire d'expérience précise à cet égard. Comme on ne tirait guère que des oui et des non, je fis désigner par tâtonnements successifs le lieu du trésor. Après quoi je conseillai à cette brave femme de ne pas tomber dans de pareils panneaux, duperie du médium, ou duperie du phénomène, ou duperie de soi-même par un pur effet psychique donnant alors les réponses comme on les provoque soi-même bien souvent.

La bonne femme était perplexe, elle n'osait fouiller dans la crainte qu'on se moquât d'elle au cas de déception, et elle n'osait retourner à Vierzon où elle habitait, dans la crainte que d'autres ne lui enlevassent le trésor. Enfin un matin elle vint me trouver. — « Obligé de partir, dit-elle, j'ai fait fouiller, cette nuit : nous n'avons trouvé qu'un vieux pot cassé et quelques briques. »

Méfiez-vous donc de tout dans ces phénomènes, méfiez-vous du phénomène, méfiez-vous des médiums, méfiez-vous enfin de vous-mêmes. Et vous qui proclamez que ces phénomènes prouvent les défunts, l'âme, la réincarnation, l'immortalité, etc., etc., soyez plus exigents en matières de preuves.

Auguste Vacquerie l'a dit avec raison : *Saint Thomas était trop crédule.*

A. GOUPIL.

CHARADE

Mon *premier?* Note de musique.
Mon *deux?* Prospérité publique.
Mon *troisième* est l'œuvre de Dieu.
Mon *quatre* à mon cœur est précieux.
Mon *tout* est un journal magique,
Ayant un intérêt scientifique.

SOUHAIT

Sans être bien malins,
Chers lecteurs, mes devins,
Sans être doctoresses,
Chères devineresses,
Vous trouverez mon *tout* :
Notre *rêve* surtout...
« Que Dieu, dans sa justice, –
« Fasse qu'*il* s'accomplisse ! »

Dr GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), 18 juillet 1893.

BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur E. Flammarion vient de publier le nouvel ouvrage du docteur J. Gérard : *le Médecin de Madame.* — On sait combien l'auteur de *la Grande Névrose* et de *la Stérilité* excelle à mettre de sel et de piment dans ses ouvrages tout en leur conservant une allure correcte ; cette fois il s'est surpassé : il a pris la forme du roman pour qu'il lui soit permis de dire tout ce qu'il y a de troublant dans la situation d'un jeune médecin chaste en face d'une jolie femme délaissée. Toutes nos belles mondaines liront *le Médecin de Madame*, mais sans jouer de l'éventail pour se cacher.

NÉCROLOGIE

Notre dévoué ami, M Alexandre Delanne, bien connu du monde des penseurs, vient d'avoir la douleur de perdre son fils, M Ernest Delanne, âgé de vingt-neuf ans. Nous le prions de croire, au nom de tous nos amis, à nos sentiments de profonde condoléance.

L. R.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Quatrième Année. — N° 66 **10 Centimes** 16-31 Aout 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

UNE BONNE NOUVELLE

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que, dans le but de leur être utile et agréable, nous nous sommes assuré la collaboration régulière de M. A. Bué dont les articles ont été si justement appréciés. Notre nouveau collaborateur s'occupera spécialement des questions ayant trait au magnétisme, à l'hypnotisme, la suggestion, la fascination, etc., qu'il développera avec la clarté, la compétence, le talent que chacun se plaît à lui reconnaître.

Nous avons obtenu, d'autre part, l'autorisation de M. Goupil de publier son travail si intéressant *Pour et Contre* où sont annotées, avec un grand luxe de détails, une foule d'expériences spirites. L'éloge de ces deux écrivains n'est plus à faire: nos lecteurs sauront les apprécier.

La Rédaction.

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

II

DES DIFFÉRENCES QUI EXISTENT ENTRE LE MAGNÉTISME ET L'HYPNOTISME

L'hypnotisme, disent les partisans de cette doctrine, est *un état particulier du système nerveux déterminé par des manœuvres artificielles, tendant par la paralysie des centres nerveux à détruire l'équilibre nerveux.*

En quoi consistent donc ces manœuvres ?

Braid, au début de ses expériences, attachait un bouchon de carafe sur le front du patient et le lui faisait regarder attentivement; l'obligation de tenir constamment les deux yeux dirigés sur un objet si rapproché convulsait la vue et fatiguait considérablement les sujets, ce qui souvent les forçait à abandonner l'expérience avant la fin. On dut modifier cette manière de faire; voici le procédé qui fut définitivement adopté et qui est encore généralement en cours aujourd'hui : on tient un objet brillant quelconque (un outil d'acier par exemple) entre le pouce, l'index et le médius de la main gauche, à une distance de 25 à 45 centimètres des yeux, *dans une position telle au-dessus du front que le plus grand effort soit nécessaire du côté des yeux et des paupières pour que le sujet regarde fixement l'objet.*

Le Dr Durand de Gros, se conformant à peu près au même principe, mais accordant dans la production du phénomène une plus large part à *la fixité de l'attention* et à la *concentration de la pensée* qu'à la fatigue visuelle résultant de la *convergence des yeux*, employait un disque de zinc de deux centimètres de diamètre dont le centre était formé par un clou de cuivre enchâssé dans l'autre métal; il faisait tenir ce bouton à 45 centimètres environ du corps, *à hauteur de ceinture*, comme un point de mire *sur lequel le patient devait fixer les yeux pendant quinze ou vingt minutes, sans cligner les paupières et en concentrant toute son attention.* Aussitôt qu'il voyait le sujet, absorbé dans cette contemplation, battre des paupières, il achevait de lui fermer les yeux par de douces et légères frictions et *lui posait une main sur la tête en appliquant fortement le pouce au front.* Les hypnotistes de l'école actuelle usent des mêmes procédés avec de légères variantes : à la fixité du regard sur des objets brillants, ils joignent les projections de lumière électrique, la pression des globes oculaires ou des pouces, les frictions du *vertex* et les violents coups de tamtam qui attaquent et ébranlent le sens de l'ouïe; ils emploient aussi le vulgaire soufflet de nos foyers et certain miroir à alouettes perfectionné et formé de fragments de glace enchâssés dans deux morceaux de bois prismatiques disposés en croix, auquel on imprime un mouvement de rotation rapide *qui amène bientôt chez le patient un trouble et une fatigue de l'appareil optique et le fait tomber dans l'état de somnambulisme provoqué.*

Enfin les fascinateurs, malgré leur prétention à ne pas vouloir se laisser confondre avec les hypnotistes, ne s'écartent guère des procédés employés par ces derniers : depuis l'abbé Faria qui, plaçant ses patients dans un fauteuil et leur enjoignant de se recueillir, leur jetait brusquement d'une voix de stentor dans l'oreille ce commandement impératif : « Dormez » jusqu'à Donato qui sur ses mains étendues et ouvertes fait poser celles de son sujet en lui enjoignant de peser de toutes ses forces, puis, tout à coup, à l'improviste, lui lance dans les yeux un regard acéré comme une pointe d'épée; tous sans exception, *par une action violente et imprévue* sur le sens de l'ouïe ou sur celui de la vue, cherchent à produire le même effet que les hypnotistes avec leurs coups de tamtam et leurs projections de lumière; ils cherchent en un mot à *provoquer l'ébranlement des centres nerveux qui doit leur livrer, inconscient et sans défense*, le patient, tout préparé ainsi à leurs expériences variées.

Hypnotistes et fascinateurs sont manifestement d'accord sur la finalité de leurs procédés :

« C'est par suite d'un *excès de fatigue* dont souffre un système particulier de muscles, état résultant de la position *incommode et forcée* des yeux, dit le Dr Braid, que se développe dans le cerveau et dans tout le système nerveux cet état particulier que j'appelle hypnotisme. »

« J'impose mes convictions *par la force*, dit Donato (dans l'exposé de sa méthode qu'il donne dans la *Revue physio-psychologique*), et pour cela j'ai recours à un procédé rapide, *en quelque sorte foudroyant*, qui n'a rien de commun avec l'hypnotisme, car il ne provoque ni l'occlusion des yeux, ni le sommeil : *j'anéantis instantanément la volonté d'un homme éveillé et conscient, puis je provoque l'état d'inconscience sans sommeil.* » Qu'il y ait sommeil ou non, peu importe : les deux méthodes, on le voit, aboutissent à *l'automatisme et à l'inconscience, au déséquilibrement de l'être par la surprise, la fatigue ou la violence.*

Si l'on compare ces manœuvres aux procédés magnétiques, il n'est point douteux qu'elles en diffèrent absolument, tandis que hypnotistes et fascinateurs, s'adressant spécialement au cerveau, cherchent à jeter hors de leur équilibre les centres nerveux par des attaques violentes ou à jet continu. Les magnétiseurs, ménageant avec soin l'encéphale et concentrant toute leur action sur l'épigastre et le système nerveux ganglionnaire, s'attachent à équilibrer de leur mieux le courant nerveux de façon à obtenir la plus haute expression de l'autonomie fonctionnelle de l'être. Les uns détruisent le Moi conscient, les autres l'élèvent à son plus haut degré synthétique. Aussi quelles notables différences on relève entre les sujets formés par l'une ou l'autre méthode, lorsque, sous l'influence bénéfique et équilibrante des *impositions* et des *passes* magnétiques, vient à surgir naturellement l'état somnambulique !

Dans le sujet magnétique, les trois conditions essentielles à l'expression normale du phénomène se développent : *isolement, concentration, mobilité.*

L'*isolement*, en annihilant toutes les sensations qui viennent du dehors, donne au sujet mesmérique la faculté précieuse de concentrer son attention mieux encore qu'à l'état de veille ; ses sens, en quelque sorte *synthétisés en une exaltation du* MOI *sensoriel*, lui donnent une sensibilité exquise que *l'état de rapport* met exclusivement à la disposition de son magnétiseur : il ne peut être *touché* que par lui, il *n'entend* que lui, il *n'obéit* qu'à lui, il ne peut être *réveillé* que par lui.

La *concentration*, en permettant à l'activité fonctionnelle de se condenser et de s'équilibrer *en dedans*, fait du sujet mesmérique un instrument d'une délicatesse inouïe qu'on ne saurait mieux comparer qu'à une balance de précision dont la plus légère pesée déplace le centre de gravité. Répondant merveilleusement aux moindres incitations de celui qui l'a réglé par *la mise en rapport*, le sujet mesmérique lit dans la pensée de son magnétiseur, répond à toutes ses suggestions *mentales*, de près comme de loin, hors de la vue, à travers les murs, et jouit de cette extrême *mobilité magnétique*, dont parle de Puységur, mobilité qui consiste à céder à toutes les attractions à distance.

Cet état de condensation interne, en avivant les foyers nerveux, permet au sujet mesmérique de projeter ses facultés synthétisées sur tous les points qui lui sont désignés ou qu'il choisit, à la façon d'un réflecteur qui unit en un seul faisceau les rayons lumineux. C'est ainsi qu'il voit en lui et hors de lui ; qu'il dépeint ses propres organes ou ceux de ses voisins ; qu'il précise l'état des parties malades, le genre, l'origine, la durée et l'issue des maladies; c'est ainsi également que sa puissance de rayonnement va jusqu'à lui octroyer l'étrange et mystérieuse faculté de lire dans l'espace, de *prédire* et de *vaticiner !*

Le sujet formé par les procédés hypnotiques est loin de posséder ces nombreuses et éminentes qualités. Il n'est ni *isolé* ni *concentré*, et ses facultés, loin d'être condensées en un faisceau interne, sont au contraire *extériorisées. Il peut être touché par n'importe qui*, et, si par hasard il en éprouve quelque gêne, c'est également vis-à-vis de tout le monde. Il *entend tout* le monde ou personne ; il *obéit* à tout le monde; il peut être *endormi* et *réveille* par le premier venu ; toutes les voies qui mènent les impressions sensorielles au cerveau, au lieu d'être fermées, restent ouvertes aux sensations venant du dehors, ce qui met le sujet dans un état d'instabilité permanente qui le fait flotter entre les deux extrêmes, *catalepsie* et *léthargie*. Dans le premier cas, les sens de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du toucher, prennent une telle acuité que le sujet peut saisir les paroles prononcées très bas et presque sans mouvement de lèvres ; il perçoit les moindres odeurs, les gestes, et se rend compte de la présence et de la nature des objets éloignés de lui, mais dans un rayon restreint. Dans le second cas, cette acuité des sens s'éteint et le cerveau, frappé instantanément d'inertie, semble privé de tout fonctionnement. Dans l'un ou l'autre de ces états extrêmes, le sujet hypnotique n'est apte à recevoir aucune *suggestion mentale ;* distrait, d'une part, par l'acuité de ses sens hypéeresthésiés, qui le mettent à la merci de toutes ses impressions du dehors, ou, d'autre part, plongé dans l'état comateux léthargique qui le sépare de ce qui l'entoure, il reste indifférent aux transmissions de pensées et aux effets à distance, comme dans un milieu bruyant qui apporte des sensations multiples ou dans un sommeil profond qui absorbe, nos facultés restent également insensibles à toute perception délicate. Le sujet hypnotique, ainsi extériorisé ou annihilé, est un instrument imparfait ne répondant qu'aux *incitations physiques* et aux *suggestions verbales* et ne laissent place à aucune réaction psychique. Aussi les hypnotistes, n'ayant jamais été à même de constater chez leurs sujets les phénomènes psychiques, ont-ils toujours nié l'existence de ces phénomènes. « Si l'on ouvre un livre « sur l'hypnotisme, dit M. le Dr Ochorowicz, on y trouve des plai- « santeries sur la *suggestion mentale:* les hypnotistes ne l'ont jamais « étudiée, mais ils certifient l'exactitude de leurs opinions négatives, « en se basant sur le témoignage d'autres savants qui ne l'ont jamais « étudiée non plus ! »

Comment l'auraient-ils étudiée, ces expérimentateurs turbulents dont les procédés artificiels visent surtout à l'effet devant une assistance plus ou moins nombreuse, alors que le phénomène ne peut s'obtenir qu'au moyen de pratiques qu'ils méconnaissent de parti pris et cherchent à ridiculiser. En hypnotisme, ce que nous appelons le *rapport* n'existe pas ; le rapport est un procédé exclusivement mesmérique, et c'est par la mise en rapport, intelligemment graduée, que l'on peut seulement arriver *à régler* un sujet. Nous disons *régler*, car il faut en effet procéder à un véritable *réglage :*

on règle un sujet somnambulique comme on règle un instrument de précision, un télescope, un chronomètre, un téléphone.

Par les *impositions* et les *passes*, on actionne plus ou moins le *cerveau* et l'épigastre, et l'on s'attache à maintenir un juste équilibre entre ces deux centres de la vie nerveuse : par les *passes longitudinales* et les *impositions*, on *charge:* par les *passes transversales* et le *souffle froid à distance*, on *dégage ;* on augmente ou on diminue ainsi à volonté la profondeur de l'état somnambulique que l'on ne doit produire que par des actions graduées avec une patience et un tact infinis; on établit ainsi progressivement entre magnétiseur et magnétisé un état de *sympathisme* que M. le Dr Ochorowicz a parfaitement décrit : « Ce n'est pas seulement, dit-il, un rapport « purement physique, c'est surtout et avant tout l'effet d'une action « réflexe psycho-nerveuse qui produit l'association des idées, des « sentiments et des volitions aussi bien que celles des sensations « physiques et des mouvements, et qui, montrant une fois de plus « l'étroite solidarité qui unit dans l'organisme le physique et le « moral, donne l'explication de ces associations *idéo-organiques* où « l'idée suffit pour produire l'inflammation d'un organe, sa sécrétion, son hyperesthésie ou sa paralysie, arrête une hémorrhagie « ou fait renaître un trouble biologique quelconque. » Dans l'état de *rapport*, justement équilibré, le sujet magnétique, monté à un diapason de tension suffisamment élevé, n'a pas besoin, comme à l'état ordinaire, de faire passer ses sensations par l'analyse de son cerveau, il subit en quelque sorte spontanément les impressions qu'il reçoit comme une corde vibre sympathiquement par égalité de tension ; il faut donc dans toute expérience tenir compte avec soin de cette sensibilité de résonnance magnétique *idéo-plastique* qui, en réalité, est la source des nombreuses erreurs d'appréciation qui encombrent l'étude de ces phénomènes. « On ne se doute guère « parmi les savants hypnotiseurs, dit M. le Dr Ochorowicz, qu'en « expérimentant sur un sujet sensible on peut lui inculquer ses « théories, ses connaissances, ses craintes, ses suppositions même « et qu'on arrive ainsi sans s'en apercevoir *à s'amuser avec soi-« même*, croyant faire des découvertes ! Que diriez-vous d'un physi-« cien qui, voulant faire une mesure galvanométrique délicate, « chargerait ses poches de morceaux de fer ou d'aimants ? C'est pré-« cisément le cas des expérimentateurs en hypnotisme, *ils ne con-« servent pas une neutralité suffisante* dans leurs recherches et « oublient que leurs présomptions se répercutent sur le sujet émi-« nemment sensible qui les induit ainsi en erreur! »

De là cet enfantement perpétuel de théories diverses et de classifications nouvelles où l'unité des principes disparaît sous le flot d'appréciations confuses, résultant de la multiplicité des apparences sous lesquelles se montre le phénomène : les *trois états caractéristiques du sommeil hystéro-épileptique* de Charcot, les *neuf états* de M. Pierre Janet, *la cause qui fait défait* de Dumontpallier, les *zones hystérogènes* de Charcot, *hypnogènes* de Pitres, *dynamogènes* de Féré, *érogènes* de Chambard, *réflexogènes* d'Heidenhein, *neutres* de Rochas, les *points d'inhibition* de Brown-Séquard, le *vigil hypnotisme* de Charles Richet, le *magnétisme moleculaire géométrique* de Tony Molin, les *transferts* de Luys, *l'action des médicaments à distance* de Bourru et Burot, etc., etc., et toutes autres théories spéculatives de ce genre qui n'ont rien de vraiment scientifique, les expérimentateurs, dans la production des phénomènes qu'ils obtiennent, semblant oublier complètement la part qu'ils doivent faire à ces deux facteurs essentiels, l'idiosyncrasie du sujet et le tempérament de l'opérateur.

Tout dépend en effet en grande partie de l'individualité *psycho-physiologique* de celui qui expérimente, de ses vues personnelles et de son mode d'opérer. Tel obtient de préférence des phénomènes de paralysie et de léthargie ; tel autre ne produit que l'hyperesthésie et la catalepsie. Celui-ci amène presque toujours des spasmes, des crises convulsives ; ses sujets sont de vrais démons qu'on a beaucoup de peine à mater et à conduire ; celui-là, au contraire, ne produit qu'un grand bien-être et du calme ; ses sujets sont doux, obéissants et disciplinés. Il y a des magnétiseurs qui n'endorment presque jamais ; et quand, par hasard, le sommeil arrive naturellement sous leur main, ce sommeil très bienfaisant ne se complique d'aucun désordre : il n'y a ni spasmes, ni paralysies, ni contractures. D'aucuns n'agissent que par suggestion, d'autres s'essayent en vain à en faire. Or, ces multiples nuances ne sont que les degrés ou les phases d'un seul et même phénomène qu'un expérimentateur habile peut obtenir à volonté par le juste réglage de l'instrument qu'il emploie. Qu'il porte son action directement sur l'encéphale, en agissant avec violence ou d'une façon continue sur les centres sensoriels, il obtiendra toute la série des phénomènes *neuro-musculaires*, léthargie, catalepsie, extase, etc. ; il réduira le *Moi conscient* et produira l'*automatisme*, se maintenant ainsi dans le domaine des phénomènes qu'on est convenu d'appeler *hypnotiques*. Qu'il concentre au contraire son action sur le centre phrénique important de l'épigastre, en ménageant l'encéphale, qu'il n'emploie que des actions douces et progressives, qu'il ne provoque rien et reste neutre, attendant tout de la nature au lieu de se substituer à elle, en un mot qu'il laisse le phénomène se développer librement, aucun des phénomènes *neuro-musculaires* de la léthargie et de la catalepsie n'apparaîtront, le *Moi conscient* se développera, les facultés se synthétiseront et la véritable clairvoyance magnétique avec tous les admirables effets qui l'accompagnent, en se produisant, nous montrera que nous sommes ici en plein dans le domaine des faits qu'on est convenu d'appeler *magnétiques*.

En conservant ces deux appellations que l'usage a consacrées, nous dirons que la seule chose qui différencie l'hypnotisme du magnétisme, c'est *le mode de réglage du sujet* et la nature des procédés employés pour établir ce réglage. Entre l'hypnotisme et le magnétisme, il n'y a donc ni l'identité qu'ont cru y voir certaines personnes en supprimant l'ancienne appellation pour y substituer la nouvelle, ni le fossé profond que bien d'autres ont voulu creuser ; à tout instant, qui se taxe d'être *magnétiseur hypnotise*, et qui croit simplement *hypnotiser magnétise*.

Du Potet, Lafontaine, et tant d'autres, dans les séances publiques où ils s'appliquaient à terrasser un homme ou un aninal en quelques secondes, n'étaient plus des *magnétiseurs*, dans la véritable acception du mot : ils faisaient œuvre d'*hypnotistes ;* et, si Braid a eu la pensée d'imiter artificiellement ces manœuvres *plus théâtrales* que *curatives* (ce qui a fait naître la grande querelle qui subsiste encore aujourd'hui), c'est malheureusement parce qu'un magnétiseur, sortant de son rôle, a donné le mauvais exemple.

La distinction que nous venons d'établir entre l'hypnotisme et le magnétisme ne résulte pas seulement de l'observation des faits ; cette distinction s'appuie également sur des considérations physiologiques que nous nous proposons de développer dans le chapitre suivant.

A. BUÉ.

DE LA VIVISECTION (1)

(Suite)

LA VIVISECTION AU POINT DE VUE DE LA MORALE

La morale réprouve les expériences vivisectrices, parce qu'elle les trouve illégitimes ; elle doit les interdire à tous

(1) Voir les nos 47 et suivants du journal.

ceux qui ont une conscience et l'on peut dire que ceux qui font de la vivisection n'ont ni conscience, ni morale.

Mais la morale, qu'est-ce donc pour le matérialiste? Est-ce que cette chose existe? Est-ce qu'elle a son existence propre?

Les *grands* physiologistes ne l'admettent pas plus que l'existence de l'âme, car ni l'une ni l'autre ne peuvent être disséquées à l'aide du scalpel!

Mais comme pour les honnêtes gens la morale existe, c'est en son nom que nous pouvons dire aux physiologistes: « Vous n'avez pas le droit de torturer de pauvres animaux, des frères inférieurs en quelque sorte dans l'échelle des êtres. Vous en avez seulement le pouvoir, parce que vous êtes les plus forts; » mais c'est là un mauvais argument. Aussi les physiologistes y substituent celui-ci, qui est leur grande excuse;

Puisque la nature produit des animaux malfaisants, l'homme a bien le droit de détruire ces animaux; ensuite n'utilise-t-il pas pour sa nourriture un grand nombre d'animaux?

Et le chasseur et le pêcheur ne détruisent-ils pas le gibier à plumes, à poils et à écailles?

Mais ces arguments ne tiennent pas debout; ils n'ont aucune valeur, on peut les rétorquer en disant que l'homme tue l'animal malfaisant pour ne pas être dévoré par lui; c'est une question de légitime défense. Ensuite le chasseur tue pour vivre, mais il ne commet en ceci aucun acte de cruauté, pas plus que le boucher qui égorge à l'abattoir un bœuf, un mouton, un agneau!

Le vivisecteur, au contraire, qui prétend travailler pour le bien général, agit au nom de l'humanité tout entière; il rend ainsi complices tous ceux qui ont recours à son art.

Le chasseur, s'il est brutal, cruel même, ne l'est que pour son propre compte; le physiologiste l'est pour tout le monde, aussi tout le monde a le droit et le devoir de lui dire: « Nous ne voulons pas, pour être guéri, que vous pratiquiez des vivisections! »

Or, par une singulière interversion des rôles, c'est le physiologiste qui dit au public: « De quoi vous mêlez-vous, vous êtes des profanes, vous n'entendez rien aux questions scientifiques et seuls ont droit de parler et de prendre part à la discussion les connaisseurs; quant à vous, hommes de rien, vous n'avez aucun titre, aucun droit pour vous permettre de porter un jugement quelconque sur les expériences de vivisection. »

Ainsi, les médecins prétendent que, dans cette affaire, *eux seuls sont compétents!*

Certes, si la question était purement scientifique, ils pourraient, à part les réserves que nous avons déjà faites, avoir raison jusqu'à un certain point; mais à côté de la partie scientifique, il y a la partie morale et humaine; or, si le médecin fait peu de cas de la morale, comme nous l'avons vu précédemment, nous pouvons bien lui dire que c'est lui qui n'a ni compétence, ni qualité pour juger, ni surtout l'impartialité nécessaire.

La vivisection, nous le savons maintenant, démoralise l'homme qui la pratique; comme preuve de cette affirmation, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs l'opinion d'un Allemand sur ce qu'elle a produit en Allemagne. On ne pourra donc nous accuser de partialité.

Voici ce qu'écrit M. Ernest von Weber dans un opuscule que nous avons eu déjà l'occasion de mentionner (1):

« Dans la deuxième partie du volume des *Dissertations scientifiques* de Frédérich Zöllner, professeur d'astronomie physique à l'université de Leipzig, membre de l'Académie des sciences, etc., on peut lire un article sur *la Liberté de la science et la nécessité d'une renaissance morale de l'esprit allemand*, dans lequel le célèbre astronome et mathématicien condamne d'une manière si absolue les crimes de la vivisection et critique si vertement le directeur de l'Institut physiologique de Berlin, le professeur Du Bois-Reymond, que je ne saurais assez attirer l'attention de mes lecteurs sur cet excellent ouvrage. La voix d'un des savants les plus illustres de notre Université ne retentira pas en vain! Avec une logique serrée, M. le professeur Zöllner montre d'où vient l'abrutissement moral (2) toujours croissant, que le professeur Du Bois-Reymond constate avec un amer regret et blâme chez nos jeunes étudiants en médecine. Il prouve en même temps, avec une éloquente clarté, que M. Du Bois-Reymond, le défenseur si zélé de la vivisection, est un « parfait ignorant en ce qui touche les rapports de cette pratique avec la médecine », et il ajoute: « Pour qu'on ne nous reproche plus à nous Allemands, comme on l'a fait jusqu'ici, d'être des *idéalistes* peu pratiques, quand il s'agit de porter remède à un mal positivement constaté, je proposerais volontiers, dès que la Diète aura voté la loi contre les excès de la démocratie sociale, de lui soumettre une loi nouvelle dont le seul article serait celui-ci: « La vivisection dans les instituts « physiologiques est interdite dans tout l'empire d'Allemagne. »

« Je suis fermement convaincu de la nécessité morale et scientifique d'une telle loi. Si le sentiment moral s'émousse dans ce domaine-là, l'instinct moral disparaîtra du même coup dans d'autres domaines. »

Bien que venant de l'Allemagne, nous devons prendre ces sages conseils en grande considération, car ils le méritent à tous égards.

Dès lors, il devient nécessaire de demander, en France, l'abolition des expériences de vivisection, et cela malgré les criailleries et les réclamations des vivisecteurs, car il est bien évident que la conscience publique, c'est-à-dire le sentiment moral de la majorité des personnes éclairées, prime les droits de l'individu, qui fait partie d'une coterie; celle-ci serait-elle tout à fait privilégiée par une haute situation scientifique.

Or, il n'est pas hors de propos de répéter encore ici, mais la vivisection est-elle bien une science? Jusqu'ici: rien ne le prouve, rien ne peut l'affirmer, et nous pouvons dire avec le Dr Garth Wilkinson (3), que la vivisection n'est

(1) *Les Chambres de torture de la science*, par Ern. von Weber, traduit par Mme Elpis Melena; Paris, 1880, pp. 73 et 74.

(2) *Die Sittliche verwilderung*.

(3) L'auteur de *The Human Body and its Connection with Man*, etc.

qu'une « violation », parce que l'éminent auteur anglais la considère comme un viol sur la nature, en ce sens qu'elle tente d'arracher violemment et tout de suite ce que la nature ne saurait accorder, qu'après un long temps et après des études patientes et réfléchies.

Donc, au triple point de vue de la science, de la philosophie et de la morale, la vivisection est condamnée sans appel possible par les médecins et les physiologistes eux-mêmes, par les philosophes et les moralistes, enfin par tous ceux qui sentent en leur cœur un peu de cette sensibilité et de cette charité qui sont ce que l'homme a de meilleur en lui.

J. Marcus de Vèze.

(*A suivre.*)

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(Suite)

Les démonstrations qu'on a tenté de faire jusqu'alors sur le mode d'action des fonctions intellectuelles de l'homme sont incomplètes, parce que la science de ces choses n'a pu encore être soudée intimement aux sciences exactes: on ne peut encore soumettre la machine humaine à une analyse mathématique ou géométrique. En géométrie ou en mécanique, par exemple, on peut, par des tracés et du calcul, prouver d'une manière en quelque sorte tangible que tel principe énoncé *a priori* est exact ou paradoxal; or, jusqu'ici, on n'a pu appliquer ce mode d'examen à la pathologie et à la psychologie, parce que des données essentielles échappent à l'observation.

Nous constatons *de visu* et *de tactu* que l'homme puise dans le milieu qui l'enveloppe les principes régénérateurs de sa vie animale, en respirant et en s'assimilant les aliments; que ces matériaux, se convertissant chimiquement, renouvèlent l'énergie mécanique qu'il dépense constamment; que le travail intellectuel fortement soutenu provoque un surcroît d'appétit tout comme un travail manuel, ce qui indique que les fonctions intellectuelles absorbent aussi l'énergie. A cet égard on ne saurait nier que l'homme fonctionne comme une machine et que le cerveau représente un véritable atelier, composé d'une foule d'appareils toujours prêts à se mettre en mouvement sous l'influence de certaines excitations internes ou externes.

Y a-t-il un mécanicien spécial attaché à la direction de cet établissement industriel? Tel est le problème.

Selon les spiritualistes, il existe dans la nature un principe capable d'animer la matière suivant des lois multiples, et l'homme posséderait en lui une fraction de cet *élément*.

Sur cette hypothèse se sont greffés nombre de systèmes sous forme religieuse; le *déisme* et le *panthéisme* en sont les rameaux principaux; il s'en est détaché nombre de religions qui toutes ont leurs dogmes, leur foi et leur certitude, et des martyrs morts pour la gloire de leur secte; mais la science des choses n'a pas avancé d'une ligne pour autant.

Selon les matérialistes, *il n'existe dans la nature que la matière et ses effets, parmi lesquels des effets intelligents, conscients aux organismes qui les produisent*, et il n'existerait pas, dans l'espace terrestre qui est accessible à nos investigations, d'autres organismes producteurs d'intelligence que ceux qui sont normalement perçus par nos sens.

Mais il suffit de pousser un peu la thèse matérialiste en s'emparant de sa conception même, pour concevoir tout aussi facilement que l'ensemble universel, ou des fractions, peuvent constituer des organismes intelligents, lesquels, par mécanisme pur, sont intelligents et conscients de leur existence, et nous arrivons ainsi à souder le matérialisme au spiritualisme.

Il ne nous est pas possible, en effet, de pouvoir soutenir que les forces naturelles soient limitées à l'homme et aux animaux, comme organismes producteurs de facultés conscientes et intelligentes.

Les mouvements des astres sont régis par des lois naturelles, et, de ce fait, il résulterait, d'après certains, que la conscience et l'intelligence n'accompagnent pas l'action de ces lois. Nos membres exercent aussi leurs efforts d'après les lois rigoureuses des forces matérielles, et rien ne dévoilerait à un microbe, savant physicien, qui parcourrait nos muscles, l'intelligence qui préside à ces mouvements; ce microbe voguerait sur le liquide qui humecte nos yeux, il serait emporté dans le courant sanguin, il constaterait en pénétrant dans notre masse un accroissement de température, il assisterait des *éruptions* de boutons sur notre peau; géologue, il classifierait les diverses natures de substances dont sont composés nos muscles, nos os et notre sang; chimiste, il décomposerait des particules de nos gaz, de nos liquides et de nos solides; géographe, il déterminerait notre étendue et nos formes, et il constaterait qu'elles sont variables; mais notre immensité, par rapport à ses dimensions, lui rendrait inaccessibles l'intelligence et la conscience de cette masse, dans laquelle il trouverait la naissance et la mort.

Remarquons combien semble étrange cette conception par laquelle on suppose que l'ensemble d'où l'homme tire les éléments de sa composition, de sa vie, de son organisation et de sa force, aurait, masse inerte et inconsciente, la propriété de doter l'homme d'une fonction intelligente, que lui, ensemble, ne posséderait à aucun degré! Le tout donnant à l'infime fraction ce qu'il ne renfermerait pas! L'homme ayant la faculté de comprendre qu'il ne se comprend pas lui-même, et le tout n'ayant pas même la faculté de savoir que l'homme, sa production, existe et cherche à le deviner! Le tout, immense tronc, produisant à son sommet un peu de moisissure; la montagne accouchant d'une souris! Telle est la thèse *néantiste*.

Mais la soudure des deux systèmes, idéalement admise, ne résoudrait pas scientifiquement la question de la survivance de l'âme en tant que mémoire de la vie passée.

Les philosophes religieux se sont efforcés de démontrer l'existence, et l'immortalité de l'âme; mais tous ces essais ne reposent que sur le sentiment intime, sur de prétendues révélations, sur des affirmations gratuites, ou sur les apparences de faits appelés miracles.

Et c'est encore sur les phénomènes particuliers que je vais passer en revue que les spirites de cette époque entendent tirer la preuve de l'existence d'une âme en tant que principe autonome, et de sa *survivance consciente de sa vie passée* au delà de la tombe.

Or, si l'on groupe tous les faits, on arrive à former un faisceau bien extraordinaire, il est vrai, mais duquel on ne saurait tirer la preuve désirée d'une manière rigoureuse.

Ces grands problèmes sont encore indéterminés; mais la science est en possession d'éléments d'une grande valeur qui conduiront peut-être à la solution cherchée ou, tout au moins, à d'importantes découvertes utiles à notre existence humaine.

LE SPIRITISME

Philosophiquement, le spiritisme se rattache au spiritualisme.

Scientifiquement, il s'est formé du constat et de l'observation de phénomènes complexes se produisant avec des apparences intelligentes.

Les spirites soutiennent que ces phénomènes sont dirigés par des

êtres intelligents, invisibles à l'homme, et ils ont appelé ces êtres occultes (1) des *Esprits*.

Ce terme n'implique pas l'idée d'une transcendance intellectuelle, ni d'une immatérialité absolue, dans l'idée des spirites.

Il est du reste bien entendu, pour l'intelligence de mon exposé, que, dans l'hypothèse spirite que je laisse subsister comme les autres, ce mot « *Esprit* » sous-entend *un être ayant*, comme nous, *des sens limités en nombre et en puissance, et subsistant dans un état matériel que nous ne pouvons déterminer ni concevoir, faute de moyens d'assimilation à ce que nos sens nous permettent de saisir des divers états et des diverses fonctions de la matière.*

LES MÉDIUMS

On a appelé « médiums » (*intermédiaires*) les personnes qui possèdent cette faculté particulière de provoquer les phénomènes dits spirites ; faculté à laquelle les expérimentateurs ont donné les noms de *puissance médianimique, force psychique, neurique rayonnante, force nerveuse*, etc.

Le médium est un *sujet*, terme consacré pour désigner, par exemple, celui qui est apte à subir l'influence magnétique, à être hypnotisé ou suggéré.

Le difficile, dans l'analyse des phénomènes, est de pouvoir discerner dans tous les cas, par qui, ou par quoi et comment, il est suggéré et actionné.

FONCTIONS DE L'ESPRIT D'APRÈS LES SPIRITES

Pour comprendre l'hypothèse spirite, il ne faut pas confondre en une seule et même chose la volonté, l'instinct, l'intelligence, la conscience et la raison.

Toutes ces manifestations de la vie sont variables en degré et plus ou moins indépendantes ; ainsi la manifestation de la volonté n'entraîne pas nécessairement celle d'intelligence; l'huître ouvre et ferme sa coquille, résiste à l'effort, et cela, sans intelligence; les fonctions instinctives ne sont accompagnées ni de raison ni d'intelligence : tel l'être qui cherche le sein de sa mère.

Chacune de ces facultés a ses instants de repos et ses périodes d'activité, et la conscience que l'homme a de son existence n'est pas toujours d'égale intensité, même à l'état de veille.

Vouloir serait la propriété essentielle du principe de vie, et l'attribut fondamental de l'être fluidique qui existerait dans l'homme et sans lequel l'organisme humain, ne se maintenant plus à l'état d'être vivant, se décomposerait.

L'esprit exercerait donc sur le corps humain des effets physiques, chimiques et mécaniques, et sa qualité primordiale serait une tendance, une volonté à être mieux, laquelle volonté deviendrait de plus en plus instinctive, de plus en plus consciente, de plus en plus raisonnée, de plus en plus intelligente, au fur et à mesure que se développent les organes par le moyen desquels cet esprit, s'initiant à la nature et à ses lois, développerait aussi le degré de ses facultés, sans pouvoir revenir au zéro absolu dans leur degré d'intensité.

Mais il serait prématuré, avant d'avoir examiné les faits, d'exposer un système que ces faits tendent à appuyer; je ne ferai donc qu'ébaucher l'hypothèse spirite en ses principales lignes.

Selon les spirites, il y a dans l'espace des êtres fluidiques jouissant de facultés physiques et intellectuelles, et capables, dans des conditions spéciales, de se mettre en relation avec l'homme.

A. GOUPIL.

(*A suivre.*)

(1) Occulte, qui échappe à l'analyse par les sens.

LA « DAME BLANCHE » DES HOHENZOLLERN

La dernière livraison des *Archives russes* publie la relation française d'une histoire de revenants fort intéressante et qui a, sur beaucoup de ses pareilles, l'avantage d'être « historique » dans tous les sens de ce mot. La double apparition de la « Dame blanche » (comtesse Orlamunde) au prince Louis-Ferdinand de Prusse, la veille et le jour même de sa mort tragique sur le champ de bataille de Saalfeld (1806), eut pour témoin le comte Grégoire Nostitz, un Prussien d'origine, qui passa, en 1813, au service de la Russie, et mourut, en 1838 aide de camp général du tsar Nicolas, après s'être couvert de gloire dans sa patrie d'adoption. Le fils du comte Grégoire remplit, en 1869, une mission auprès du roi Guillaume de Prusse, et ce fut lui qui, sur les instances du futur empereur Frédéric III, alors prince royal, communiqua à celui-ci le texte français du récit où son père avait consigné ses souvenirs de cette apparition. Ce document a été conservé, depuis l'été de 1870, dans les archives de la maison des Hohenzollern. Voici ce qu'il raconte :

« En 1806, le comte Grégoire Nostitz était encore officier prussien et attaché en cette qualité à la personne du prince Louis Ferdinand de Prusse, un jeune et brillant général du corps d'armée commandé par le prince de Hohenlohe. A la veille de la bataille de Saalfeld, si funeste aux armées prussiennes, le prince se trouvait avec les officiers de son état-major au château du duc de Schwarzbourg-Rudolstadt. A la nuit, on s'était réuni dans une des salles du château. Le prince Louis-Ferdinand exultait de joie à l'idée de la première rencontre sérieuse avec les troupes françaises de Napoléon qui se préparait pour le lendemain.

« Sur le coup de minuit, s'adressant au comte Nostitz, il lui dit :

« Je me sens tout heureux aujourd'hui. Notre navire est enfin en « pleine mer ; nous avons vent en poupe et nous sommes à nos « places. »

« Il n'avait pas encore achevé sa phrase que le comte Nostitz vit avec une surprise indicible changer l'expression de son beau visage. Levé d'un bond, le prince se frotta les yeux, saisit un des flambeaux qui éclairaient la table et s'élança dans le couloir qui conduisait dans la salle de la veillée militaire.

« Le comte Nostitz courut après lui et le vit poursuivre dans l'obscurité du couloir une figure vêtue de blanc, qui disparut subitement quand elle fut arrivée au mur sans issue auquel aboutissait le couloir.

« En entendant des pas derrière lui, le prince se tourna et dit au comte :

« — Tu as vu, Nostitz ?

« — Oui, Votre Altesse, j'ai vu.

« — Alors ce n'est pas un rêve, un accès de délire! » s'écria Louis-Ferdinand.

« Toutes les recherches d'une porte secrète à travers laquelle la figure blanche aurait pu s'échapper furent vaines, et cependant il y avait eu encore un troisième témoin du passage du spectre par le couloir. Le planton placé à la porte, questionné par le comte, déclara avoir laissé passer un individu, couvert d'un manteau blanc, qu'il avait pris à cet indice pour un officier de cavalerie saxonne. Or, le couloir n'avait que deux issues : la porte gardée par la sentinelle et la porte donnant accès dans la salle où se trouvaient le prince et ses officiers.

« Très impressionné, Louis-Ferdinand ne cacha pas au comte Nostitz qu'il considérait cette apparition comme de mauvais augure, le spectre de la Dame blanche apparaissant, selon la légende, aux membres de la famille de Hohenzollern la veille de leur mort violente.

« Le lendemain eut lieu la bataille de Saalfeld.

« Au fort de la déroute des troupes allemandes, le prince Louis-Ferdinand et le comte Nostitz aperçurent une seconde fois, sur un promontoire voisin de l'endroit où ils se trouvaient, une femme vêtue de blanc qui pleurait et se tordait les mains. Le comte s'élança de tout le galop de son cheval vers ce promontoire, mais, quand il arriva, la femme en blanc avait disparu. Des soldats prussiens postés tout près l'avaient vue aussi, mais ignoraient complètement ce qu'elle était devenue.

« Quelques moments après, le prince Louis-Ferdinand fut blessé mortellement dans une charge furieuse de la cavalerie française. Le comte essaya de l'emporter du champ de bataille, mais, blessé lui-même et ayant perdu connaissance, il n'apprit que plus tard que son général avait été achevé par un hussard alsacien de l'armée française. »

Ajoutons que, d'après les archives russes, le comte Grégoire, de son vivant, ne parla de cette aventure qu'à son fils, et cela sous le sceau du plus grand secret, bien qu'il ne fût rien moins que superstitieux ou prédisposé au mysticisme.

(*Le Temps*, 11 juillet 1893.)

SOCIÉTÉ FRATERNELLE

La réunion du 31 juillet occupera dans les annales de la Société Fraternelle une place justement méritée, car c'est d'elle que part la fusion des deux sociétés sœurs qui poursuivaient séparément le même but et continueront désormais ensemble leur œuvre de vulgarisation. A dater de ce jour, les Indépendants Lyonnais et les membres de la Société Fraternelle ne formeront plus qu'une société en se conformant aux statuts de la Société Fraternelle approuvés par décision ministérielle (1).

La cotisation des membres de la Société reste fixée au minimum de 6 francs par an; le service du journal se fera à part au prix de 3 francs par an.

Il résulte, des comptes fournis par le trésorier, que l'avoir social se trouve ainsi réparti :

Fonds de réserve (versé à la Caisse d'épargne)	337 fr.	»
Bibliothèque	39	40
Propagande	70	35
Total	446 fr.	75

A cette somme viendra s'adjoindre l'avoir du Groupe des Indépendants dès que les comptes de leur trésorier auront été vérifiés.

De plus, nous avons en caisse pour l'œuvre des Conférences la somme de 402 fr. 70 déposés à la Caisse d'épargne. Cette somme nous permettra de recevoir dignement notre ami Léon Denis au mois d'octobre prochain.

La Société Fraternelle avait dans cette séance à renouveler le mandat de cinq membres de la Commission et à nommer son Bureau.

(1) Néanmoins, à partir du 1er octobre, les membres du Groupe les Indépendants Lyonnais continueront, comme par le passé, à se réunir en groupe fermé 5, cours Gambetta, aux jours et heures designés à cet effet.

Les votes des membres présents ont donné le résultat suivant :

Président d'honneur, M. Léon Denis; *Vice-Président d'honneur*, M. D. Metzger.

BUREAU. — *Président*, M. Henri Sausse; *Vice-Présidents*, MM. A. Bouvier, Maurice Sausse; *Secrétaire*, M. M. Moissonnier; *Trésorier*, M. Meiffre; *Bibliothécaire*, M. Barbier.

COMITÉ. — Mmes Chaboux, Deschamps, Geoffray, Meurant, Paccalin; MM. Boujouan de la Varenne, Furin, Mardon, Favre.

MEMBRES HONORAIRES. — MM. Laurent de Faget, A. Danglemont, Alexandre et Gabriel Delanne, Bouvery, Auzanneau, Salles de Bardonnèche, Martin de Bruxelles, B. de Reyle, Emmanuel Vauchez, Gaston de Messimy, Horace Pelletier.

Les réunions auront lieu tous les lundis au Siège social, à 8 heures du soir.

VERDELET.

NÉCROLOGIE

Les morts décidément vont vite et chaque jour fait dans nos rangs un nouveau vide. Hier, Mlle Sallier disparaissait subitement; aujourd'hui, c'est Mme Irma Koch qui retourne de même dans l'erraticité.

Les funérailles de cette dernière sœur en croyance étaient purement spirites ; elles ont eu lieu au milieu d'une assistance nombreuse et recueillie.

Au cimetière, M. H. Sausse a pris la parole et prononcé le discours suivant :

« MESDAMES, MESSIEURS,

« Avant de nous séparer et à l'occasion de la douloureuse cérémonie qui nous réunit, permettez-moi, au nom de la famille et des amis de la défunte, de vous dire ici quelques mots.

« Au bord de cette tombe qui bientôt se refermera pour toujours, une angoisse indicible nous saisit, nous opprime, et, quelques efforts que nous fassions pour nous y soustraire, nous ne pouvons nous arracher à cette question à la fois si troublante et si palpitante d'intérêt :

« Après les tribulations de la vie, quelle surprise nous réserve le lendemain de la mort ?

« Ne sommes-nous que les jouets d'un destin aveugle et cruel, et pouvons-nous, convaincus que notre être tout entier s'anéantit dans la nuit du tombeau, nous abandonner au sombre et fatal désespoir inhérent aux théories matérialistes? Devons nous au contraire, suivant les enseignements des religions qui bercèrent notre enfance, redouter pour nos chers disparus les joies décevantes d'un paradis sans but ou les horreurs injustifiables d'un enfer plus odieux encore ? ou bien nous est-il permis de laisser pénétrer en nous un rayon d'espérance et de nous dire : Non, tout ne finit pas pour nous au cercueil ; non, la mort, cette grande calomniée, n'est pas aussi terrible, aussi cruelle qu'on a osé le prétendre ; non, les résultats de tant d'efforts, de tant de luttes, tous les sentiments qui nous animent ne viennent pas sombrer à jamais dans la tombe? Quelque chose de plus pur, de plus puissant que la matière existe en nous et survit à sa désagrégation. La mort n'est point pour nous un anéan-

tissement, mais une résurrection, une sorte de chrysalide dont notre âme, comme le papillon, s'échappe libre et joyeuse pour jouir des splendeurs de la vie éternelle ?

« Cette croyance consolante fut profonde chez la femme de bien dont nous accompagnons aujourd'hui la dépouille mortelle à sa dernière demeure; c'était pour elle une douce consolation, une suprême espérance de croire à la réalité de nos vies successives. Son esprit droit et éclairé rejetant loin d'elle tous les sophismes du passé, elle n'avait qu'une seule religion : se rendre utile à ses semblables, les aimer tous d'une égale affection et espérer pour chacun dans la vie d'outre-tombe un avenir meilleur.

« Pour elle, — et ce fut là le secret de sa force, de sa sérénité, suivant l'expression si vraie de notre grand Victor Hugo, — les morts étaient des invisibles, mais non pas des absents ; aussi aimait-elle à s'entretenir souvent avec eux, cherchant dans ses causeries familières à surprendre à la mort son terrible secret. Spirite de la première heure, elle avait une foi profonde en la survivance de l'âme, à la réalité de ses manifestations posthumes. Médium des mieux doués, elle fut une des trois dames lyonnaises à l'intervention desquelles nous devons cette ingénieuse cosmogonie : *les Origines et les Fins*. Poète aussi à ses heures, elle sut parfois faire vibrer dans ses vers la confiance qui l'animait et nous la faire partager : je n'en veux pour preuve que les strophes suivantes dans lesquelles elle exprimait bien mieux que je ne saurais le faire son culte en la survivance de notre moi conscient.

SPES UNICA !

O mort ! toi qu'on dit si cruelle,
N'es-tu pas l'ange de l'espoir ?
N'as-tu pas, caché sous ton aile,
De l'infini le fier savoir ?

O chaste vision voilée,
Qui cache aux humains ses attraits ;
O sœur de la nuit étoilée,
Dans ton sein germe tout progrès !

Te craindre est ignorer l'espace,
C'est faire d'ombre un clair flambeau,
C'est oublier que ce qui se passe
Se transforme et naît de nouveau.

L'esprit que ton baiser délivre
Parfois d'un terrible lien
Te bénit en se sentant vivre
Dans l'éther où l'on se souvient !

Amour, souvenir, espérance,
Thèmes sacrés et chants divins
Sont dits par toi, sœur de l'Immense
Que nul être ne rêve en vain.

IRMA KOCH.

« Qu'ajouterai-je à ces strophes où se traduisaient si fidèlement sa pensée et les espérances qui nous animent, où se reflètent si précises ses convictions et les nôtres ? rien, sinon que cette croyance qui fut sa force doit aujourd'hui être notre consolation, le soutien de votre espérance, à vous surtout qui pleurez auprès de ce cercueil une épouse adorée, une mère chérie, une sœur bien-aimée, une amie tendre et dévouée. Vous avez trop longtemps partagé ses espérances pour qu'elles ne soient pas aujourd'hui le flambeau qui vous guide dans la sombre nuit où vos cœurs aimants sont plongés. Oui, vous conserverez après elle et cette foi profonde et cette même espérance, car vous êtes bien certains que cette séparation ne sera pas éternelle, qu'elle n'est pas absolue. Dans vos entretiens intimes, vous causerez encore avec celle qui fut pour vous l'ange du foyer. Elle aimait tant à faire appel à ses amis disparus qu'elle reviendra elle-même consoler ceux qu'elle laisse en deuil aujourd'hui.

« C'est imbu de ces sentiments d'espérance et de consolation qu'au nom de tous vos parents, vos amis de nos sociétés spirites, sœur, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, à bientôt. »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et cependant voilée par l'émotion, ont produit sur l'assistance une vive impression. Nous nous faisons un devoir en cette pénible circonstance d'adresser à notre sœur défunte un pieux souvenir et à sa famille en deuil nos sentiments de condoléances.

H. SYLVESTRE.

Syndicat des Magnétiseurs, Masseurs, etc.

Un Syndicat de magnétiseurs, masseurs, suggestionneurs et médiums-guérisseurs est fondé à Paris, dans le but : de grouper tous ceux qui traitent les malades sans médicaments ou prescriptions de remèdes ; de créer un dispensaire pour le traitement gratuit des malades et de tout être qui souffre, par le magnétisme, le massage, etc. ; d'établir une caisse de secours et de retraite pour la vieillesse en faveur des membres du Syndicat, ou de leur famille en cas de décès ; d'organiser des cours et des conférences, ainsi qu'une bibliothèque indispensable à leurs études personnelles, et de veiller aux intérêts professionnels de tous les adhérents et des sciences qu'ils représentent.

Réunion le 1er jeudi de chaque mois à 8 h. 1/2 du soir, au Siège social, 23, rue Saint-Merri, à Paris.

Pour tous renseignements et adhésions, s'adresser à M. LOUIS AUFFINGER, Trésorier, 15, rue du Four-Saint Germain, Paris.

POUR LES PAUVRES

Notre œuvre de secours immédiat se continue sans interruption ; c'est ainsi que nous avons reçu à nouveau de personnes charitables les sommes ci-après :

23 juillet, anonyme	5 fr. »
24 — —	2 »
24 — de la même main	10 »
8 août, anonyme	10 »
Total	27 fr. »

A. B.

Solution de la charade de notre dernier numéro

LA PAIX UNIVERSELLE

Ont trouvé juste : M. Giraud, à Montélimar ; Mme K. P. Rosa, Lyon ; le jeune Armand, Lyon ; G. V. B., Lyon.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 67 — 10 Centimes — 1er-15 SEPTEMBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

III

EXPLICATION PHYSIOLOGIQUE DES PHÉNOMÈNES

Avant d'entrer dans le vif de la question, nous croyons nécessaire de donner un aperçu de l'organisme vivant et de l'antagonisme des forces qui règle le jeu du fonctionnement nerveux, non pas que nous ayons la prétention d'entrer dans la description détaillée d'appareils complexes dont tous les livres d'anatomie et de physiologie peuvent nous donner l'exacte topographie; mais, nous plaçant à un point de vue plus élevé, nous tenons essentiellement à exposer *la philosophie* du phénomène vital telle que nous la concevons.

Pour atteindre ce but, nous nous servirons du schéma suivant (fig. 1) : supposons deux cercles concentriques, l'un blanc et l'autre noir, le cercle blanc (externe) représentant le système nerveux, le cercle noir (interne) représentant l'ensemble des systèmes respiratoire, digestif et circulatoire. Plaçons sur chacun de ces deux cercles deux nœuds : sur le cercle externe, l'*appareil cérébral* et l'*appareil génital ;* sur le cercle interne, le *cœur* et le *foie.*

Ces quatre nœuds, en opposition de polarité antagoniste conjuguée, et qui, par leur architectonie spéciale, donnent l'idée la plus parfaite de ce qu'on peut appeler un *défilé* organique, et par dérivation un appareil de *serrage* ou de *tension*, ont pour mission de maintenir en permanence l'*éréthisme tensionnel* indispensable au fonctionnement de toute vie cellulaire. Le cercle *cérébro-génital* ou nerveux, qui représente l'animal externe, met l'être en communication avec le milieu ambiant ; c'est lui qui est chargé de tous les rapports externes et qui subit les influences des milieux ; il les transmet au cercle *cardiaco-hépatique*, représentant l'animal interne, avec lequel il est en constantes et étroites relations, et qu'il enveloppe complètement, réglant ainsi dans l'économie animale tous les rapports internes et externes de l'Être.

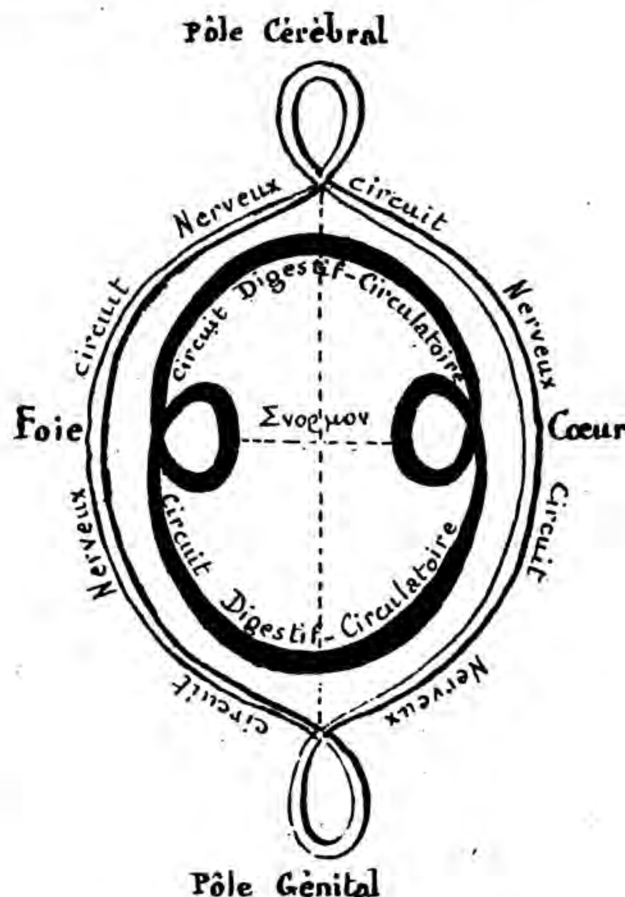


Fig. 1.

La vie nous apparait alors, non pas comme l'immobilisation d'éléments architecturaux, mais comme *un équilibre oscillatoire* entre des organes spéciaux, jouissant d'une indépendance relative telle, qu'on pourrait les croire placés en dehors de tout centre régulateur, tandis qu'en réalité ils obéissent à un jeu d'antagonisme représentant

des tonalités de détail, soumises elles-mêmes à une loi unique de *concentration tonalisante*.

La vie n'est donc ni l'expression d'une toute-puissance mystérieuse cachée en quelque repli de l'organisme, comme nous la montrent van Helmont et Stahl ; ni la résultante de propriétés spéciales attribuées aux tissus, comme essayent de le prouver Haller et Bichat ; mais tout simplement un phénomène de *tonalisation* semblable à celui que nous fournit comme type frappant la tonalité musicale.

Cerveau, cœur, appareil génital et foie jouent, en effet, dans la tonalité physiologique, un rôle identique à celui que la *tonique*, la *médiante*, la *dominante* et la *sensible* jouent dans la tonalité acoustique ; dans l'une comme dans l'autre tonalité, la série des déplacements part de l'état de *Condensation* pour marcher vers l'état de *Résolution* en passant par tous les degrés de la *Dispersion*. L'organisme présente ainsi tous les phénomènes de réaction d'une force emprisonnée ; l'instrument se bande contre les efforts adventifs au lieu de céder sans résistance ; et du conflit de ces antagonismes, justement pondérés, naît cette tension vitale équilibrée qui constitue l'individualité de l'Être comme la tension acoustique équilibrée constitue l'individualité de la gamme. En physiologie comme en acoustique, le réglage des antagonismes amène une résultante qu'on appelle ici le *ton* et là l'*Enormon* ; « Ενορμον » est un terme qu'on retrouve dans les œuvres d'Hippocrate pour désigner l'immatérialité de l'Être ; cette appellation nous semble ici tout à fait appropriée pour représenter le point fictif d'intersection des forces antagonistes ; elle nous donne une image figurative de la rythmique vitale qui, en s'élevant ou s'abaissant suivant la nature et l'intensité des résonnances qui affectent le circuit nerveux, engendre les nuances infinies des idiosyncrasies et des tempéraments.

C'est vers le centre phrénique placé à l'épigastre, qu'on appelle *plexus solaire*, que l'impression de cet équilibre se fait le plus particulièrement sentir, là où van Helmont plaçait son *archée* directrice, Buffon *le foyer de l'âme*, et les anciens physiologues les *præcordia* ou *cœur moral* des entrailles ; c'est là, en effet, où l'on ressent le contrecoup de toutes les passions, où se font sentir les fluctuations *centrifuges* et *centripètes* qui règlent le mouvement alternatif d'*élimination* et de *nutrition*, et où peut véritablement s'opérer la *mise au point* de l'organisme.

Ainsi la tonalité acoustique nous donne la clef de la rythmique vitale, et, en raison de l'unité de plan qui préside si admirablement à la synthèse des phénomènes naturels, nous pouvons ajouter que les lois de l'optique nous l'expliquent aussi : « De même que la lumière naît de la concentration tonalisée des nuances du spectre, dit Louis Lucas, de même l'individualité psychique et physiologique naît du jeu harmonieux des condensations tonalisées de l'être qui produisent *santé*, *intelligence et raison !* » Tous les organismes n'arrivent pas à réaliser cet état de synthèse ; ils s'échelonnent sur tous les degrés du *spectre organique*, mais, tout en se trouvant classés dans telle ou telle fraction de la série, ils tendent par tous leurs efforts, en vue du bonheur et de l'intégrité individuels, vers cet état parfait dont ils cherchent le moins possible à s'écarter.

Maintenir la rythmique vitale au ton qui lui convient est donc le secret de la vie des organismes ; ce doit être également l'objectif de toute thérapeutique rationnelle ; il nous importe alors de savoir comment se comporte le système nerveux, ce merveilleux instrument des tensions vitales, cet admirable régulateur de l'organisme, que dans notre schéma nous avons réduit à sa plus simple expression, en le figurant par un cercle enveloppant les autres systèmes.

Le circuit nerveux, au premier abord, présente trois groupes distincts : 1° le *système ganglionnaire* ; 2° le *rachis* ; 3° l'*encéphale*.

1° Le SYSTÈME GANGLIONNAIRE est cet ensemble d'innombrables cellules disséminées en ganglions et plexus dans les profondeurs de l'organisme, formant « des groupes ou des réunions de groupes, qui deviennent autant de *centres indépendants* de mouvements combinés, successifs ou alternatifs, répondant à des excitations déterminées ». C'est le centre des actes organiques, dits *inconscients*, chargé de coordonner les énergies des divers éléments des tissus ; ce système représente la forme la plus rudimentaire de la vie nerveuse au bas de l'échelle des êtres.

2° Le RACHIS, situé à la région dorsale des vertébrés et qui, chez les invertébrés, est remplacé par les cordons nerveux ganglionnaires de la région ventrale, met en rapport intime et permanent le système ganglionnaire et le système encéphalique ; c'est le lien naturel entre le pôle *cérébral-bucco* qui préside aux *ingestions* et le pôle *génito-anal* qui préside aux excrétions, unissant ainsi la fonction d'*oxygénation* à celle d'*hydrogénation*, et opérant, par son épanouissement dans le sac formé par l'appareil musculaire, cette sorte d'enveloppement de l'animal interne par l'animal externe dont nous parlions tout à l'heure.

La coupe du cordon médullaire, qui court le long de la colonne vertébrale, affecte une forme prismatique très nette ; et, comme une lame de stylet triangulaire, le rachis va, à travers le trou occipital, s'emmancher avec ses racines et ses annexes dans les circonvolutions du cervelet et du cerveau.

Avec ses nombreuses paires de nerfs spinaux, constituées chacune par deux racines distinctes se réunissant pour former un nerf mixte, qui va se distribuer ensuite à tous les systèmes de l'économie, le rachis, par sa disposition anatomique, représente une véritable harpe tendue au milieu du tronc, sorte d'instrument prismatique, prêt à recevoir et à serler toutes les résonnances qui lui arrivent des sens par le cerveau, ou des viscères par le système ganglionnaire.

C'est le centre des actes réflexes.

3° L'ENCÉPHALE, enfin, logé dans une boîte osseuse résistante et bien close, occupe le sommet de l'édifice ; il est en même temps le point de départ et le point d'arrivée de toutes les expansions nerveuses, et tout ce qui part de ce sanctuaire ou y arrive passe par l'un des défilés les plus étroits de l'organisme, *le trou occipital*.

La partie du *rachis* qui a passé ce trou avec les annexes intimes forme ce qu'on appelle le *bulbe* ou *moelle allongée* ; c'est là, à notre avis, le point le plus remarquablement intéressant du réseau nerveux et nous ne saurions trop attirer l'attention sur cette région encéphalique où viennent, sans nul doute, se croiser les deux courants antagonistes dont l'un, arrivant par les sens, vient de l'extérieur, et l'autre, remontant par le rachis, vient du système ganglionnaire et de l'intérieur viscéral.

En cette région, le couronnement de la moelle (*couches opto-striées*) et ses épanouissements (*protuberance annulaire, pédoncules, tubercules*, etc.) forment un enchevêtrement complexe où viennent aboutir les nerfs des sens (goût, odorat, vue, ouïe), et ceux qui, par leurs fonctions, sont plus ou moins affectés à l'expression des émotions de l'âme ou à la rythmique du cœur et des poumons, tels que le *pathétique*, le *lacrymal*, le *facial*, le *trijumeau* et le *pneumogastrique*, ce doit être en quelque sorte l'organe *de réception* de l'encéphale. Le *cervelet* avec ses deux lobes, placé à cheval sur la *moelle allongée* et ses *irradiations*, vient compléter le jeu de cette région *encéphalo-rachidienne*, en remplissant, en dehors des autres propriétés physiologiques qu'on peut lui attribuer, l'importante fonction d'*obturateur* sur le trajet des courants *sensorial* et *viscéral* dont nous venons de parler.

Enfin les deux *hémisphères cérébraux*, affectant la forme d'une lentille convexe, dont la concavité serait tournée intérieurement vers le corps, complètent le centre encéphalique qu'on peut considérer comme le siège des *perceptions* et l'instrument des *volitions*. Disons en passant que *rachis*, *moelle allongée*, *cervelet* et *cerveau*, organes

de concentration, sont des appareils de luxe, qui n'appartiennent qu'aux organismes supérieurs, toute vie rudimentaire se contentant de la dispersion nerveuse ganglionnaire avec ses actions inconscientes et réflexes.

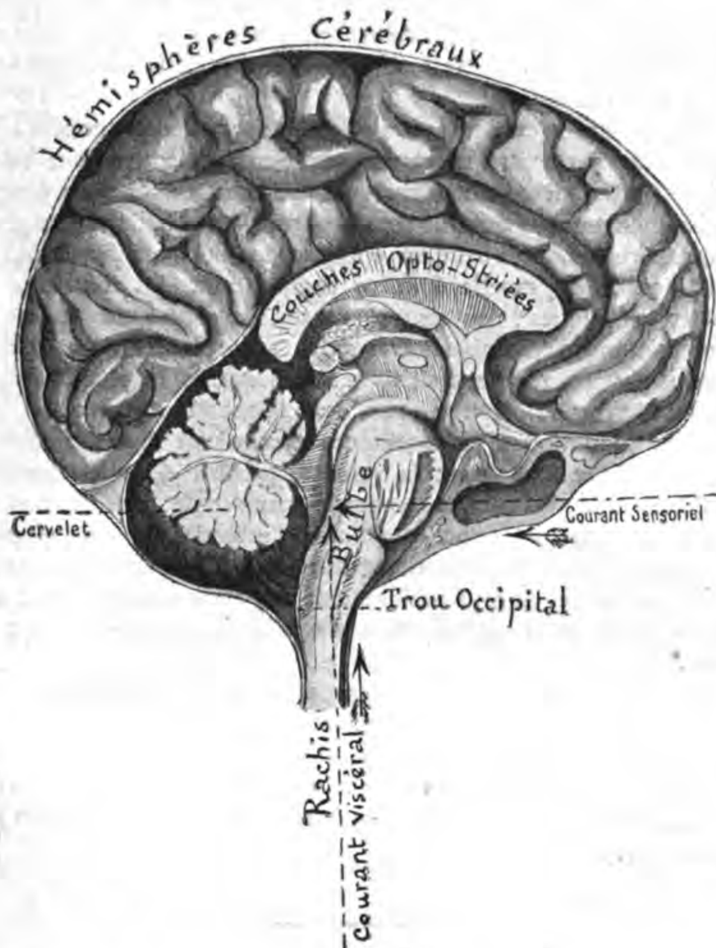


Fig. 2.

Telle est l'esquisse sommaire de l'instrument des résonnances vitales; ce rapide exposé nous suffira pour tirer les considérations qui nous restent à déduire.

L'être, en rapport obligé et constant avec le milieu dans lequel il est appelé à vivre, puise par toutes les radicelles nerveuses périphériques les éléments diffus du mouvement qui le baigne; il rassemble ces éléments, les canalise et les différencie au moyen des nerfs; ceux-ci, au lieu d'agir *électriquement*, comme on a pu le supposer, remplissent le simple rôle de *condensateurs*, *conducteurs*, *modificateurs* des courants, et c'est du choc, soigneusement pondéré, des résonnances externes et internes, transmises au cerveau d'une part par le courant *sensoriel* et de l'autre par le courant *viscéral* que naît l'*équilibre énormon*, c'est sous l'influence combinée de ces deux poussées antagonistes, l'une externe, l'autre interne, que l'éréthisme nerveux se bande ou se détend, faisant monter ou descendre le diapason de l'énormon (ce *stimulus-lumière* de la tonalité), qui porte devant le miroir cérébral l'image plus ou moins nette du tronc organique et des sens, et va stimuler *ces actes en retour*, sortes de *reflets* lumineux que nous nommons *jugement*, *pensée*, *volition* et *mouvement*.

Les sens, le cerveau et le tronc forment ainsi un ensemble harmonique de résonnances dont tous les éléments sont solidaires et dont Louis Lucas donne une juste idée par la comparaison analogique suivante: « Les *sens* et le *tronc*, dit-il, jouent tour à tour, les uns vis-à-vis des autres, le rôle d'*oculaire* ou d'*objectif*, selon qu'ils se considèrent à un point de vue différent; quant au cerveau, il représente la *lentille de champ* placée au *centre focal*. »

Toute la philosophie du système nerveux est là, et la solution du problème que nous étudions réside dans une question de *mise au point;* au physique, la mise au point est la *santé;* au moral, c'est la *conscience* et la *raison;* si les forces, centrifuges et centripètes, ne s'équilibrent pas, s'il y a inégalité de succession ou d'intensité dans les dispersions et les condensations, les éléments d'*élimination* et de *nutrition* ne se compensent plus, il y a flottement dans les fonctions organiques et la *maladie* apparaît; en même temps, la lentille cérébrale insuffisamment éclairée ne reproduit plus que des formes vagues et confuses, aux contours indécis, dont le manque de netteté et de proportions engendre l'hallucination, l'inconscience et le rêve qui sont un acheminement vers la *folie*.

La conservation de la personnalité, la sauvegarde physique et morale de l'Être dépendent de cette *mise au point*, tout procédé susceptible de maintenir cet équilibre sera bienfaisant; toute cause qui en éloigne est nocive.

Or si nous nous reportons aux procédés hypnotiques et magnétiques, voici ce que nous constatons:

Les hypnotistes et les fascinateurs en agissant directement sur les sens de la vue et de l'ouïe par des procédés violents ou continus, produisent l'éréthisme de ces sens; et comme toute tension, toute force accumulée provoquent un antagonisme correspondant, il résulte de ces vives attaques sensorielles une réaction *centrifuge;* le circuit nerveux s'accentue des centres à la périphérie et amène, *par dispersion*, un abaissement sensible de la production de la force, comme lorsqu'au moyen d'un commutateur on ouvre brusquement un courant électrique, trop d'intensité au point de départ peut compromettre le travail des piles; d'une part, le trouble apporté dans les organes de la vue et de l'ouïe en enrayant et diminuant l'action métrale des sens, d'autre part l'abaissement tensionnel de l'énormon en cessant de mettre tous les points du réseau nerveux en relations suffisantes avec les centres récepteurs, donnent à la lentille cérébrale une sorte de *flou* qui, produisant dans la sensation un défaut notable de proportionnalité, dispose le sujet à tous les écarts et à toutes les illusions de l'*idée improportionnée* et le met ainsi à la merci des suggestions les plus extravagantes. De plus, comme tout excès de dispersion engendre des tensions musculaires anormales (ce qui est facilement vérifiable par l'expérience), on voit bientôt se dérouler, sous l'influence des procédés hypnotiques cette succession de mouvements *neuro-musculaires*, spasmes, contractures, catalepsie, qui, entravant le jeu des brides organiques, produisent ces brusques alternatives de dispersions et de condensations qui font succéder parfois d'une façon si imprévue l'hyperesthésie à la paralysie et *vice versa*.

Enfin le cervelet, que nous considérons comme un organe *obturateur* chargé de régler dans une certaine mesure les dispersions vitales, subissant la même influence que les autres brides organiques, rompt, en obturant le défilé cérébral ou *trou occipital*, le passage des courants qui mettent le tronc et le cerveau en relation par le rachis; par suite de la cessation momentanée de ces rapports, les mouvements automatiques inconscients, qui ont leur source dans la moelle, prédominent, et l'Etre, en quelque sorte isolé de l'influence cérébrale, se trouve dans un état physiologique passager ayant quelque analogie avec celui que l'on constate chez un animal décapité.

L'excès de dispersion, produit par la violence ou la continuité des procédés hynoptiques, n'influence pas seulement le mouvement neuro-musculaire, il éteint aussi plus ou moins la sensibilité périphérique; or quand le *toucher*, sens antagoniste des sens de la tête, (vue, goût, ouïe, odorat) vient par une cause quelconque à être para-

lysé ou obscurci dans son travail d'équilibration organique, un contre-coup se produit et la rétroversion des sens supérieurs a lieu.

En résumé, les manœuvres hypnotiques, activant le mouvement de *concentration dispersive*, poussent les courants *à s'extérioriser*, affaiblissent la tension normale, troublent plus ou moins l'harmonie de la *mise au point* et dans cette profonde atteinte de l'équilibre vital tendent à amoindrir sinon à détruire l'unité physique et consciente de l'être.

Il n'en est pas de même des procédés magnétiques. Les magnétiseurs, au lieu d'attaquer le réseau nerveux par les sens, concentrent leur action sur le centre nerveux le plus important du système ganglionnaire, le *plexus solaire*, qu'on a appelé avec raison « le cerveau de la vie organique »; excluant tout acte violent provocateur, ne procédant que par imbibition progressive, et influençant le circuit nerveux par l'extrémité diamétralement opposée à celle qu'ont choisie les hypnotistes, ils agissent sur le courant opposé au courant sensoriel, c'est-à-dire celui qui remonte en sens inverse des profondeurs viscérales en suivant les cordons, les ganglions et les plexus du système ganglionnaire; en actionnant ce mécanisme compliqué dont les enchevêtrements multiples semblent spécialement constitués par la nature pour retarder, en la réglant, la poussée nerveuse vers le cerveau (comme dans la circulation du sang, les valvules des veines retardent la poussée du sang vers le cœur), les magnétiseurs favorisent l'action progressive des radiations magnétiques, déjà si bienfaisantes par elles-mêmes, action que tempère dans de justes proportions le mécanisme physiologique chargé de la recevoir; le courant nerveux, amorti par les ganglions du grand sympathique et de la moelle, remonte le rachis vers le passage occipital qu'il traverse sans encombre, car le cervelet qui remplit le rôle d'*obturateur* dans les invasions violentes susceptibles de compromettre l'intégrité de l'être, laisse en cette occurrence passer l'ondée nerveuse qui sans secousse et sans choc va réveiller dans l'appareil cérébral, à l'extrémité du circuit, une réaction *centripète* qui ferme les voies externes, retroverse les sens et consécutivement amène l'insensibilité périphérique. Ici, le phénomène sous l'influence condensatrice des impositions magnétiques se produit en sens inverse; c'est la retroversion des sens qui amène l'insensibilité périphérique, comme tout à l'heure nous avons vu l'insensibilité périphérique amener la rétroversion des sens, sous des apparences de similitude les phénomènes de condensation et de dispersion produisent des effets contraires. Dans le cas présent, la réaction centripète, en fermant les voies qui donnent accès aux résonnances externes, favorise le mouvement de concentration en voie de réalisation, augmente la force tensionnelle de l'enormon et, par une isolation plus complète, éclaire vivement la lentille cérébrale. L'être, ainsi séparé du monde extérieur, en quelque sorte *retourné* vers lui-même, *se voit* dans l'appareil cérébral; cet appareil, placé sur le circuit nerveux, comme le cœur est placé sur le circuit sanguin, oppose à la condensation des agglomérations capillaires viscérales et périphériques sa haute puissance centralisante. Empêchant la force nerveuse de se répandre en aveugle à travers les tissus, évitant ainsi une diffusion qui amènerait infailliblement la ruine de la tonalité en amoindrissant sa tension; rythmant l'ondée nerveuse, comme le cœur rythme l'ondée sanguine; maintenant en un mot le battement de la rythmique vitale, il nous apparaît, dans cet équilibre réalisé par les procédés magnétiques, comme le plus merveilleux rouage des combinaisons mystérieuses de la vie organique. Les sens, au lieu de s'extérioriser par l'excitation, comme dans les phénomènes hypnotiques, se tournent dans le calme le plus absolu vers les résonnances du cerveau, sorte de capital précieux amassé par la mémoire; ils viennent, par leur intervention, augmenter la mise en œuvre de ce trésor caché, et développer les facultés synthétiques de l'être; non seulement rien ne vient empêcher l'appareil cérébral de se mettre en jeu intégralement, mais tout concourt au contraire à développer les phénomènes de l'entendement et de la volonté; chaque ébranlement nerveux, quelque léger qu'il soit, vient faire résonner le clavier cérébral, d'autant plus sensible qu'il est mieux équilibré; chaque idée y porte non seulement sa résonnance individualisée, mais toutes les résonnances de la série, comme en acoustique une note *fondamentale* amène à sa suite une série d'*harmoniques*, ce qui explique le phénomène de la naissance et de l'association des idées.

Dans cet état de concentration équilibrée tout s'enchaîne et se coordonne; chaque centre nerveux, subordonné à son voisin hiérarchique, est en même temps susceptible de déterminer et de maintenir les mouvements qui lui sont propres; les ganglions du grand sympathique coordonnent les énergies des éléments des tissus; les ganglions de la moelle épinière coordonnent les fonctions des centres organiques; les centres sensoriels contrôlent les centres spinaux et tout l'ensemble nerveux vient se synthétiser dans les deux lobes cérébraux, réalisant ainsi la manifestation la plus élevée de l'*individualisation*. Il n'y a pas, comme sous l'influence des manœuvres hypnotiques, prédominance tyrannique d'un des côtés du levier éréthique sur l'autre; la volonté, produit d'un antagonisme équilibré, n'est pas submergée par le manque de coordination des centres, elle persiste, et maintient ainsi l'intégrité du *moi conscient*. En un mot, il y a subordination mutuelle de toutes les parties et par suite équilibre, et de cet équilibre naît la pénétration profonde et à longue portée de la clairvoyance magnétique inconnue en hypnotisme.

De cet équilibre découlent également toutes les vertus curatives du sommeil *non provoqué*, équilibre, nous ne saurions trop le répéter, qui se produit d'une façon usuelle, sous l'influence de la magnétisation mesmérienne *en dehors de tout sommeil*, et que les manœuvres artificielles et violentes des hypnotistes ne sauraient à aucun prix déterminer.

A. Bué.

(*A suivre.*)

Union générale des Sciences psychiques

Mon cher Directeur,

Inclus un article de M. *Georges Vitoux* bien connu dans le monde des studieux.

Cet article a paru dans le supplément du *Figaro* du 23 août.

Si vous en donnez connaissance aux nombreux lecteurs de votre vaillant journal, ils reconnaîtront que nous avions grandement raison, à propos de la *Fédération*, de demander envers et contre tous une sérieuse et nouvelle orientation, afin d'en finir avec les idées de sectarisme et d'imprévoyance qui ont tant fait de mal à notre belle cause.

Que voulions-nous ?

Moins de phrases, moins de théories, moins de présomption de part et d'autres pour arriver à plus de science et à plus de fraternité.

Il est temps *d'aboutir* si nous voulons avoir la puissance de ramener l'humanité dans la voie de la justice et de la vérité.

Répétons-le bien haut : *Personne* : individualité ou col-

lectivité, homme ou église, ne possède la vérité complète. Les différentes écoles psychiques: *spiritisme*, *modern spiritualism*, *spiritualisme expérimental*, *boudhisme*, *occultisme*, etc., que nous voulions relier *fraternellement* et non « *autocratiquement*, » comme quelques *bonnes âmes* l'ont écrit, n'ont pu acquérir qu'une parcelle de cette vérité.

Leur impuissance individuelle le prouve surabondamment.

Pour essayer de posséder cette entière vérité sans laquelle on n'arrive à rien d'absolu, il est nécessaire d'unir les forces disséminées tendant au même but.

Tous les hommes sont frères. Ils doivent se tendre mutuellement la main, comme nous l'enseigne la loi divine.

Nous avons dit tout cela en diverses occasions, nous avons signalé le mal; nous avons sollicité les efforts, fait appel à toutes les bonnes volontés en vue d'une marche en avant. Non seulement notre voix n'a pas été entendue, mais encore nos amis et moi nous avons été considérés comme des brebis galeuses. Eh bien! ce que les spirites kardecistes ont eu le tort de ne pas faire, d'autres écoles vont avoir la gloire de l'entreprendre. Et tous les amis de la vérité, de la fraternité, de la justice, du progrès social et intellectuel seront avec ces nouveaux pionniers.

Personnellement je leur souhaite de réussir dans leur entreprise; mais... je regretterai toujours et profondément que cette importante initiative n'ait pas été prise par les disciples de notre cher Allan Kardec.

Poignée de main.

J. Bouvery.

Paris, 24 août 1893.

L'Union générale des Sciences psychiques

La folie d'hier est souvent la pure vérité de demain!

Et c'est ainsi que les phénomènes divers du psychisme, phénomènes connus, du reste, de toute antiquité, mais toujours jusqu'ici regardés comme indignes d'examen par les docteurs à l'esprit dogmatique, vont enfin voir officiellement consacrer en des jours tout prochains, par les gens sérieux, leur droit à l'existence.

Déjà, depuis plusieurs années, des savants de haute valeur — Crookes, R. Wallace, John Lubbock, Huxley, etc., en Angleterre; Aksakoff, à Saint-Pétersbourg; Delbœuf, à Liège; Lombroso, en Italie; Ch. Richet, Gibier, Flammarion, Marilhier, etc., en France — avec une indépendance d'esprit infiniment louable et courageuse, ne dédaignaient point de rechercher, sans passion, mais en toute sincérité, ce qu'il peut y avoir de réel et de précis en ces étranges et troublants phénomènes que, d'ordinaire et si volontiers, qualifient d'absurdes ou de charlatanesques la presque totalité de leurs confrères bien pensants!

Mais, en dépit de ces multiples études d'hommes considérables par leur situation et leur savoir, jamais encore, au grand jamais un caractère quasi-officiel n'avait été accordé à la reconnaissance possible du psychisme.

Qu'il existât des témoins ayant vu de leurs yeux des apparitions fantomatiques de vivants ou constaté l'existence réelle de certaines actions physiques exercées à distance et en dehors de toutes les lois régulières apparentes de la mécanique, cela était possible; mais, pour les mandarins et les prêtres de la doctrine infaillible, cela aussi n'existait point, n'était que billevesée sans valeur, qu'illusion vaine d'insensé dont une science grave et respectueuse d'elle-même ne pouvait, ne voulait et ne devait enregistrer mention.

Au nom de la raison et contre les témoignages, l'*extra-naturel*, c'est-à-dire l'*inconnu*, le *miracle*, entendez l'*inexpliqué*, n'avaient point droit d'exister et d'avance étaient condamnés et taxés de rêveries ou de supercheries impudentes.

Or, voici que, par un juste et curieux retour des choses, cette ère de la négation de parti pris semble enfin condamnée une bonne fois et définitivement.

Grâce, en effet, au gouvernement des Etats-Unis qui vient de consacrer officiellement le *psychisme* en décidant que l'un des Congrès internationaux tenus à Chicago au cours de la durée de la *Columbian exhibition* serait spécialement consacré à l'examen de ses phénomènes, les gens du monde tenant le plus à leur *respectability* vont désormais pouvoir, sans crainte de compromettre à jamais leur renom de bon sens, déclarer publiquement qu'ils ont aperçu un beau jour, venant s'asseoir à leur table — tel le spectre de Banco — le *double* fantomal d'un ami ou d'un proche en excursion à l'autre bout du monde... ou dans l'autre, et, de même, sans être fou à lier, il sera permis à un honnête homme de raconter qu'il a vu se promener par l'espace, et sans motif expliqué, quelque fantaisiste guéridon à l'humeur vagabonde.

Le mystère, en un mot, au lieu d'être nié *a priori*, sera désormais étudié et exploré.

Et tel est bien le véritable but de ce congrès des sciences psychiques qui se tient en ce moment même à Chicago, sous la présidence autorisée de M. Elliot Coues (*Chairman of the general Committee on a psychical science congress*); l'examen sommaire du programme rédigé par les organisateurs de l'entreprise est du reste à cet égard singulièrement suggestif, comme l'on peut en juger par le suivant extrait:

« Transmission de pensée ou télépathie, c'est-à-dire l'action d'un esprit sur un autre, indépendamment de la connaissance des faits par l'entremise des sens. La nature et l'étendue de cette action. Cas spontanés et investigation expérimentale.

« Hypnotisme ou mesmérisme. Nature et caractère de la *transe* hypnotique dans ses différentes phases, comprenant l'auto-hypnotisme, la clairvoyance, l'hypnotisme à distance et les personnalités multiples. L'hypnotisme dans ses applications à la thérapeutique. L'hypnotisme au point de vue médico-légal.

« Hallucinations, fausses et véridiques. Prémonitions. Apparitions des vivants et des morts.

« Clairvoyance et « clairaudition » indépendante. Psychométrie. Langage, écriture, etc., automatiques. La *transe* médianimique et ses rapports avec les états ordinaires de l'hypnotisme.

« Phénomènes psychophysiques tels que coups, tables frappantes, écriture indépendante (spontanée) et autres manifestations spiritiques. »

Or, qui recommande chaleureusement l'examen de ces diverses propositions fleurant le fagot toutes les unes plus que les autres? Mais tout simplement un conseil consultatif formé des savants les plus éminents du monde entier, et parmi lesquels nous relevons, entre autres, les noms suivants: MM. Beaunis, Bernheim, Binet, Charcot, Dariex, directeur des *Annales des Sciences Psychiques*, Féré, Camille Flammarion, Pierre Janet, Liébeault, Liégeois, Th. Ribot, Ch. Richet, etc., etc., pour la France; Aksakoff et Solovovo, pour la Russie; Delbœuf, pour la Belgique; Crookes, O. Lodge, Myers, Podmore, Sidgwick, A. Russel Wallace pour l'Angleterre; Lombroso Palazzi,

le capitaine Volpi pour l'Italie; Carl du Prel et Schrenk-Notzing pour l'Allemagne, etc., etc.

Les sciences psychiques, comme l'on voit, ont à l'heure présente hautement conquis leur place au soleil, et, il n'y a pas à dire le contraire, les tardigrades seuls peuvent encore nier l'intérêt qu'elles comportent ainsi que leur réalité.

Un tel résultat, pour considérable qu'il puisse être, est cependant fort loin d'être suffisant pour assurer le développement régulier et progressif des études relatives au psychisme.

En pareille matière, en effet, les recherches sont d'une difficulté extrême et particulièrement délicates, en raison même du caractère propre aux phénomènes à enregistrer.

Une observation sagace des choses les plus simples demande déjà un entraînement spécial auquel le vulgaire est rarement préparé. Or, le propre des manifestations psychiques si complexes en leur essence, c'est justement de se présenter à tous sans distinction de capacité et de connaissance.

Comment donc suppléer au manque fatal de précision et d'esprit critique des observateurs improvisés? Le problème, pour ardu qu'il paraisse, n'est pas insoluble, et, grâce à M. le docteur Dariex, peut-être sera-t-il résolu au présent congrès de Chicago.

Quoi qu'il en soit, le sentiment de M. Dariex, sentiment fort juste en l'espèce, est que, pour des recherches de pareille nature, il est de tout avantage de grouper le plus d'efforts possible.

Ce qu'il faudrait donc réaliser, affirme-t-il, ce serait une véritable *Union générale des sciences psychiques*, qui réunirait en une sorte de vaste syndicat universel toutes les associations s'occupant de psychisme.

Déjà, en Angleterre et en France, deux sociétés existent qui s'emploient spécialement à de telles études. Multipliées et unies par un lien commun, profitant toutes d'une direction générale supérieure à laquelle toutes participeraient sur un même plan, ces diverses associations, étroitement reliées entre elles par l'uniformité des méthodes d'enquête et le but poursuivi, ne manqueraient pas, grâce à l'importance de leurs ressources de toutes sortes, grâce aussi à leur influence morale, de récolter en abondance des matériaux d'études du plus vif intérêt.

L'idée générale de M. le docteur Dariex, comme l'on voit, est en soi assez simple et d'une exécution qui paraît pratique en somme dans l'application.

Maintenant se réalisera-t-elle?

C'est ce que nous saurons avant peu.

En attendant, souhaitons-lui toujours bonne fortune, car de son exécution dépend peut-être la connaissance définitive de bien des phénomènes toujours inexpliqués, de ces phénomènes troublants dont Eckermann, dans ses *Conversations de Gœthe*, transcrivant les idées du grand poète, disait : « Nous marchons tous au milieu de secrets, entourés de mystères. Nous ne savons pas ce qui se passe dans l'atmosphère qui nous entoure, nous ne savons pas quelles relations elle a avec notre esprit. Mais il y a une chose certaine, c'est que, dans certaines circonstances, notre âme, par certains organes, a plus de pouvoir que les sens, et qu'il lui est donné de pressentir, et même, oui, de voir réellement l'avenir le plus rapproché. »

Georges VITOUX.

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(Suite)

L'homme posséderait en lui un être fluidique ayant des facultés analogues à celles des êtres occupant l'espace qui nous environne.

Les premiers sont des esprits libres, errants; les seconds sont des esprits incarnés.

Je ne discute pas, j'expose une théorie que je ne repousse ni n'accepte.

1° L'esprit incarné, lié intimement avec l'organisme, appelé corps humain, exerce son influence sur cet organisme, influence qui se traduit par tous les phénomènes physiques et physiologiques connus. C'est l'action interne de la puissance animique mise en activité par l'esprit, véritable phénomène médianimique.

2° Il peut porter son action sur un autre incarné ou sur l'organisme de ce dernier (extériorisation de la puissance animique).

3° Les esprits libres peuvent agir également sur un esprit incarné ou sur son organisme, ou subir les influences d'un incarné.

Ces diverses combinaisons résument tous les phénomènes magnétiques externes connus jusqu'alors.

De plus, les esprits, incarnés ou libres, peuvent influencer les animaux et la matière inerte, et, dominant la matière, combattre les lois naturelles dans des limites très accentuées et en vertu des lois non moins naturelles que les premières.

Il paraîtra choquant, au premier coup d'œil, que l'esprit puisse exercer une action matérielle et être la cause d'effets mécaniques chimiques ou physiques; nous allons voir que cette prétention n'est pas aussi disparate qu'elle en a l'air.

MATÉRIALISME SPIRITUALISTE

Dans l'explication de bien des phénomènes on emploie souvent le mot *excitation;* on dit, par exemple, que la lumière *excite* le nerf optique.

Ce mot résume toute une série de fonctions inconnues qui s'exercent entre la cause et l'effet constatés.

Il n'existe aucun phénomène physique, chimique, mécanique ou physiologique, qui ne dérive en principe d'une *excitation. La matière excitant la matière,* telle est la loi.

A. GOUPIL.

(A suivre.)

UNE NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un savant français, M. d'Arsonval, vient de tenter et de réussir pleinement, devant de nombreux témoins, une expérience des plus étranges, des plus troublantes.

A son invitation, deux membres de l'Académie des sciences, MM. Cornu et Marey, sont entrés dans un gros cylindre de bois, autour duquel était enroulé un fil de cuivre. Les patients en place, l'expérimenteur a lancé dans le fil des courants alternatifs très rapides et très puissants.

Au bout de quelques minutes, les deux savants causaient toujours, déclarant ne rien ressentir, sauf peut-être une faim anormale et un besoin de respirer plus profondément. Cependant, d'après les lois de la science, ils devaient se trouver plongés dans un bain électrique d'une extrême puissance, tel qu'ils eussent été instantanément foudroyés, sans la précaution qu'avait M. d'Arsonval de changer continuellement la direction des courants.

Pour prouver que les lois de la science — du moins celles qui sont codifiées — n'étaient pas en défaut, l'expérimentateur employa le moyen le plus sûr, le plus éclatant. Il pria ses deux hôtes de prendre en main une lampe à incandescence, une de ces ampoules de verre que tous connaissent pour avoir vu les fils ténus qui s'y enroulent s'illuminer subitement et projeter une lumière si vive.

Les lampes étaient isolées, séparées de tout fil conducteur, et logiquement devaient rester inactives. Cependant, à peine furent-elles entre les mains des académiciens, qu'elles se mirent à briller comme si on les eût subitement reliées au plus puissant des accumulateurs.

M. d'Arsonval ne s'en tint pas là. Pour prouver l'intensité des courants électriques que peut supporter un homme sans danger et même sans malaise, il pria ses « sujets » d'allumer autant de lampes que leurs mains pouvaient en contenir, et c'est ainsi que, plus heureux et moins cruel que Néron, un savant français a pu se faire éclairer par deux académiciens transformés en candélabres à six branches.

***

Depuis plusieurs mois déjà, dit *le Petit Parisien*, on savait que, pour s'allumer, les foyers électriques n'ont pas besoin de fils conducteurs. Un électricien, M. Tesla, avait imaginé et réussi ce qu'il appelait l'éclairage idéal. Dans un salon où partout, sur les tables, sur les chaises, à terre, étaient posées sans conducteurs de lampes à incandescence et des tubes de verre renfermant des gaz raréfiés, il établit une atmosphère électrique, en faisant aboutir chacun des pôles d'une puissante machine à deux grandes plaques métalliques établies aux deux extrémités du salon.

Au bout de quelques minutes, les lampes s'allumèrent toutes, et les tubes de verre devinrent lumineux.

Le grand mérite de M. d'Arsonval est donc d'avoir prouvé que l'homme peut vivre, et vivre à l'aise, dans l'atmosphère électrisée à la plus haute puissance et que l'éclairage idéal de Tesla est peut-être l'éclairage de l'avenir.

C'est déjà quelque chose, mais le savant physiologiste espère bien mieux encore de sa découverte. Il est docteur en médecine et disciple fidèle de Brown-Séquard. N'y a-t-il pas dans cette facilité de l'organisme humain, à se laisser traverser par les courants alternatifs, le germe d'une médication qui sera, pour les malades névrosés ou paralysés, ce que la méthode du maître est ou veut être pour les organes simplement fatigués !

Il cherche et se fait aider par M. Bouchard, un autre docteur de haute valeur. Trouvera-t-il ? Peut-être. Du moins, nous voilà bien loin de ces appareils à faible courant dont, timidement, quelques médecins recommandaient l'usage prudent et qui ne pouvaient guère agir efficacement que grâce à la foi des malades.

***

Dût-il trouver dans son gros rouleau de bois la guérison de toutes les paralysies, c'est d'un autre côté que la découverte de M. d'Arsonval peut devenir plus grosse de conséquences.

On ne songe plus guère maintenant à nier, avec la même obstination qu'autrefois, l'action magnétique. L'hypnotisme a conquis depuis longtemps son droit de cité et il ne peut s'expliquer scientifiquement que par l'existence dans l'organisme humain d'une force encore inconnue dans son essence, de ce que nos aïeux appelaient un fluide, un agent invisible, impalpable, sensible seulement par ses effets.

Quel est ce fluide ? Est-il identique à celui qui court dans les fils électriques ? L'avenir le dira peut-être, mais il est dès maintenant prouvé qu'entre ces deux agents il n'y a pas du moins de différence absolue.

Un sujet hypnotisable s'endort tout aussi facilement quand il est soumis à un courant électrique que sous l'action des passes magnétiques les plus classiques. Les moins initiés aux sciences magnétiques ont d'ailleurs un moyen très simple de le constater par eux-mêmes. Pour peu que leurs mains ne soient pas endurcies par les métiers manuels et que ce que j'appellerais volontiers la papille du toucher, ce bourrelet de chair qui existe au bout de chaque doigt, du côté opposé à l'ongle, ait conservé sa sensibilité, ils n'ont qu'à promener très doucement cette papille sur l'avant-bras d'une femme ou d'un homme nerveux.

Avant longtemps ils sentiront au bout des doigts de légers picotements semblables à ceux que l'on éprouve quand, en temps d'orage, on caresse à rebours le poil d'un chat ou qu'on touche les pôles d'une machine électrique très faible.

Le docteur Luys, un des plus audacieux hypnotiseurs de cette fin de siècle, fait couramment la preuve expérimentale et scientifique de la ressemblance des deux fluides. Au moyen d'un aimant — qui ne doit, on le sait, ses propriétés spéciales qu'à l'électricité, — il transporte d'un sujet à l'autre les sensations et les malaises, et prouve ainsi que le métal électrisé est un excellent conducteur du fluide magnétique.

***

Or, M. d'Arsonval vient de prouver que l'homme peut, sans le savoir, servir de passage à un courant électrique d'une énorme puissance. De là à conclure que certaines personnes peuvent devenir des accumulateurs de fluide magnétique, il n'y a qu'un pas, et il sera vite franchi.

Et ces phénomènes étranges, inexplicables au point de ne pouvoir être pris que pour des hallucinations, les actes que les savants appellent la lévitation et la télépathie, s'expliquent d'eux-mêmes.

C'est par une intense projection de fluide magnétique que M. Desbeaux, directeur de l'Odéon, et M. Léon Hennique auraient pu tenter et réussir la transmission de leurs pensées entre Paris et Ribemont, dans l'Aisne, à 171 kilomètres de distance.

Eusapia Paladino, la jeune paysanne napolitaine qui a fait le tour de l'Italie, en faisant, d'un geste, voler jusqu'au plafond des chaises et des tables placées à trois et quatre mètres d'elle, ne serait qu'un accumulateur naturel. Lombroso, l'illustre savant italien, n'aurait pas été dupe de prestidigitateurs habiles, quand il enregistrait si pieusement les actes d'Eusapia.

Les « médiums » seraient sincères, quand ils déclarent voir distinctement s'échapper de leurs mains et de celles des personnes influencées par eux des lueurs bleuâtres s'allongeant et se raccourcissant suivant la puissance de la projection indiquée par leur volonté. Pour certaines natures d'élite, le fluide deviendrait aussi visible que sensible au toucher.

Il est encore bon de railler ces phénomènes et de les combattre avec des arguments empruntés à ce que l'on a vu sur les champs de foire ou dans les cafés, quand opèrent ces ramasseurs de bribes de la science, qui la profanent et retardent ses progrès en l'exploitant. Mais j'imagine que bientôt la mode changera de ton.

***

Une force inconnue existe en nous. Un fluide mystérieux parcourt nos nerfs jusqu'aux extrémités les plus déliées. Quelle est la nature de cette force ? Parviendra-t-on à la dompter, à l'utiliser, comme l'on a fait pour l'électricité, qui est domestique, mais toujours inconnue ?

Les savants y travaillent. Même ceux que leurs études positives sembleraient devoir écarter le plus définitivement de ces phénomènes s'en préoccupent ardemment. Le découvreur de la matière radiante et du métal *thallium*, le professeur Crookes, mesure et enregistre la pensée, et des expériences semblables se tentent journellement dans notre vieille Sorbonne.

Les merveilles du vingtième siècle feront singulièrement pâlir les découvertes pourtant si glorieuses dont notre siècle finissant s'enorgueillit.

(*La Dépêche*, 21 août 1893.)

Organisation physique et morale de la planète (1)

A la première période de la vie humaine, l'homme vivait au fond des cavernes ; son passage de la vie à la mort ne produisait aucune amélioration ou changement appréciable.

Pendant la deuxième période, faite de luttes et de guerres, l'être humain peu à peu se perfectionne. Les transformations diverses dégagent des fluides plus épurés. Enfin, à l'heure actuelle, apparaît l'aube d'une troisième période humanitaire, où, pour l'homme, naîtront des aspirations meilleures.

Le temps des luttes sanglantes touche à sa fin pour faire place au règne de la justice.

A l'aide des fluides arrivera le moyen de s'élever dans les airs et de se rapprocher assez des sphères qui nous entourent pour pouvoir étudier les merveilles qu'elles renferment.

Sous la prochaine poussée des peuples déchaînés apparaît, avec le nivellement nécessaire à la libre pensée, une langue claire et brève, suffisante aux transactions commerciales. Cette unité sera favorable à la connaissance des lois physiques. L'intelligence humaine, secondée des intelligences supérieures, pourra redresser notre planète sur son axe, abréger les nuits, supprimer l'extrême du froid et de la chaleur, sans nuire à l'autonomie des régions.

CONSEILS

Etablissement de l'état régisseur du sol, affermant la propriété aux cultivateurs. Redevance proportionnelle de la propriété mobilisée ou occupée par l'industrie, et le produit de ces diverses locations appliqué aux œuvres d'utilité publique.

Les préoccupations des besoins matériels devenant nulles, il sera permis de donner aux facultés intellectuelles de chacun tout leur essor et de réaliser enfin ce qui a été considéré comme une utopie : un pour tous, tous pour un.

AVENIR

Les corps, en passant d'un état à un autre, sont soumis à de nouvelles lois et jouissent de propriétés différentes. Dans des travaux futurs, nous appliquerons aux états supérieurs les résultats obtenus aujourd'hui en physique et en chimie et, allant du connu à l'inconnu, les problèmes de la création nous seront dévoilés.

La matière radiante, ce quatrième état découvert récemment, ayant la propriété de faire passer la matière d'un état à un autre, nous aurons acquis — lorsque le progrès de la science nous aura rendu maître de cet agent merveilleux — un pouvoir suffisant pour détruire sans danger la souffrance physique. Aidés par des appareils spéciaux, nous en arriverons à vivre avec l'invisible comme avec le visible, et ces deux forces, lumière et chaleur ou volonté et idéal, mériteront de s'appeler enfin intelligence et amour.

La terre verra ses collines s'abaisser, ses abîmes se combler ; les esprits supérieurs de la planète, communiquant facilement avec ceux de l'espace, formeront une famille de frères.

Conduire le progrès d'un monde à son apogée, telle est la tâche imposée aux dualités de l'espace.

Lançant dans le vide les débris rocheux produits par l'abaissement des montagnes et la terre en devenant plus légère, les conséquences en seront d'une immense portée. Les dualités reconstituées en entier, ayant la puissance de produire une force capable de les soutenir, abandonneront au vide la terre devenue inutile. Travaillant alors à la pénétration réciproque de leurs flammes pour se constituer unités, elles entreront dans le deuxième degré de l'Infini.

Les esprits indolents, qui n'auront pas achevé leur travail, assisteront terrifiés à l'agonie terrestre, dans l'orbe d'un monde voisin, où, nouveaux adams, ils garderont le vague souvenir d'un paradis perdu.

APPRÉCIATION

Cette dictée de laquelle j'ai élagué Dieu infini et encore indéfini, les redites et beaucoup de conseils socialistes qui m'auraient menée trop loin, qui contient d'excellentes et de curieuses choses, a-t-elle été vraiment donnée par des habitants de l'Espace ?

C'est possible, et la nouveauté de plusieurs de ses enseignements porterait à le croire ; mais *je n'en sais rien*. Or, si c'est un fils de la terre qui, effrayé de la hardiesse de certaines rêveries, nous donne sous le pseudonyme *très osé* de « trois habitants de l'espace » quelques heureux enseignements, il est opportun, je crois, d'en profiter dans ce qu'ils ont de meilleur, le bon n'ayant jamais rien gâté. D'ailleurs, nier absolument un point de vue nouveau serait aujourd'hui téméraire ou imprudent.

Pour me servir de la méthode indiquée ici, essayant du fluide agrégatif qui, d'un pêle-mêle décousu, peut former une unité compacte, j'ai tâché, Monsieur, de vous donner une analyse qui fasse corps. C'était assez ingrat, à cause de l'éparpillement et du mélange des divers matériaux qui m'étaient fournis. Aurai-je vaincu la difficulté et serez-vous content de moi ?...

Quant au résumé de mon résumé, il se trouve tout entier dans la dernière question du livre :

« Qu'est-ce que la matière ?

« Elle n'est autre que la fumée du foyer de l'Infini, « auquel elle doit retourner flamme pure. »

Mme CORNÉLIE.

(1) Voir le nº 60 de la *Paix universelle*.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 68 | 10 Centimes | 16-30 SEPTEMBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

CHARCOT

La science médicale vient de perdre un des hommes qui lui ont fait le plus d'honneur.

Le Dr Charcot était né à Paris en 1825. Il eut une jeunesse laborieuse et après avoir fait brillamment ses études classiques, il étudia la médecine. Dès les débuts de sa carrière, il se fit remarquer par la sagacité de ses observations, par les qualités d'une belle intelligence et par son ardeur au travail.

Charcot a été un *révolutionnaire*. Grâce à son énergie, à sa ténacité, il s'était imposé envers et contre tous ; peu à peu il conquit à ses idées une grande partie du monde médical (1).

Son œuvre est multiple, portant sur les maladies de foie, du poumon (anatomie pathologique et clinique), mais surtout sur les maladies du système nerveux (hypnotisme, hystérie, ataxie locomotrice, paralysies d'origines diverses, etc., etc.). *L'école de la Salpêtrière* qu'il a fondée marquera dans l'histoire de l'évolution scientifique.

Dans aucune chaire officielle — du moins depuis des siècles (2) — on n'avait avant lui encore, osé aborder l'étude des phénomènes dits *occultes* qui depuis que le monde existe ont passionné la curiosité publique.

(1) On aimait à faire remarquer qu'il avait un peu le profil de Bonaparte et qu'il avait beaucoup de sa nature personnelle, despotique même.

(2) Nous sommes convaincu que la science dite *occulte* était connue, enseignée chez les anciens, mais hélas ! l'autocratie — comme toujours — de ses prêtres, de ses chefs l'a perdue. Le passé n'a pas toujours été si ignorant qu'on vous l'enseigne.

Est-ce à dire que le célèbre « Thaumaturge », comme on l'appelait, a découvert, fondé une nouvelle branche scientifique ? Nous ne le croyons pas.

Charcot a été plutôt un grand *démolisseur* de préjugés — quoiqu'il en ait créé lui-même — son autoritarisme ne lui a pas permis d'être un fondateur dans le grand sens du mot (1).

Ses célèbres leçons sur l'hypnotisme, son œuvre capitale — elles ont été traduites dans toutes les langues — elles ont *tué* le côté *malsain* qui s'était ou plutôt qu'on avait greffé sur ce qu'on a appelé jusqu'à ce jour le *miracle*, œuvre superbe, sachons-le reconnaître, mais incomplète, comme le lui a démontré la non moins célèbre École de Nancy, ainsi que les faits spiritiques, magnétiques, etc., qu'il niait, ou qu'il traitait d'état *morbide*. Charcot a donc dépassé ou plutôt manqué son but en voulant faire table rase de tout l'*occulte* pour n'en faire qu'un état *pathologique*.

Mais... soyons juste, reconnaissons que n'est pas qui veut démolisseur de cette envergure, surtout lorsque l'erreur que l'on veut briser a pour principal soutien, pour principal propagateur l'Eglise romaine !...

Aussi quels que soient les torts qu'a eu le célèbre clinicien envers les idées qui nous sont chères, sachons nous incliner devant sa mémoire. Il a été et il restera un des plus utiles ouvriers du siècle de notre belle cause, puisqu'il est un de ceux qui ont le plus fait pour déblayer la voie où devra passer le *spiritualisme scientifique*, qui, si l'on veut, s'imposera bientôt — espérons-le — au profit de tous et non au profit de quelques-uns.

J. BOUVÉRY.

P.-S. — L'erreur de Charcot doit nous servir de leçon. N'oublions pas que nous ne devons rien rejeter de parti-pris.

(1) Fidèle à ses amis, dévoué à ses élèves, nous dit fort sagement le docteur Ch. Richet, Charcot poussait trop loin le culte de l'amitié, cette chose sainte, qu'il ne faut pas conduire jusqu'à l'injustice, contre ceux qui ne pensent ou n'agissent pas comme de vos amis.

N'excommunions personne; arrière les infaillibilistes qui prêtent à rire avec leurs mandements! Nous sommes tous, comme le dit fort justement M. Torrès de Solanot: *des collaborateurs à l'œuvre* de régénération que poursuit le spiritisme. *Les uns et les autres travaillent au triomphe de la vérité!*

Il est facile de prévoir que bientôt les sectaires de toutes les écoles seront brisés et que la marche en avant continuera sans cesse. Déjà quelques clairvoyants se demandent si on n'appliquera pas à leur sectarisme ou à leur spéculation les paroles que Joseph de Maistre, ce grand sectaire monarchiste-autoritaire, prononçait en parlant de l'envahissement général de l'esprit de la Révolution française: « Je n'y comprends rien, disait-il; la marche de la Révolution française renverse toutes mes idées. Elle mène les hommes plus que les hommes la mène; elle conduit les événements, elle brise tous les obstacles, elle asservit toutes les volontés. Elle va toute seule. Jamais la Divinité ne s'était montrée d'une façon aussi éclatante. »

Et... il en sera de même pour l'*Union* que prêche avec tant de courage et de justice M. Torrès de Solanot.

J. B.

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

IV

ÉTUDE COMPARATIVE, AU POINT DE VUE CURATIF, DES EFFETS HYPNOTIQUES ET MAGNÉTIQUES

Si l'on admet les considérations physiologiques que nous avons développées dans le chapitre précédent, il ne faut pas être grand clerc pour se prononcer *a priori* sur les avantages, au point de vue curatif, que peut présenter l'une des deux méthodes sur l'autre; il est évident que les procédés faisant appel à l'équilibre vital et contribuant à ramener cet équilibre, devront à tous égards posséder de plus hautes vertus curatives que ceux qui tendent manifestement à détruire cet équilibre en provoquant des troubles profonds dans l'organisme.

Malgré cela, cependant, les hypnotistes présentent leur méthode comme pouvant s'adresser à certaines maladies que la médecine ordinaire est impuissante à guérir: « Par la façon dont l'hypnotisme impressionne le système nerveux, dit Braid, il possède le pouvoir de guérir rapidement de nombreux *désordres fonctionnels* intraitables ou tout à fait incurables par les remèdes ordinaires, ainsi qu'un grand nombre de ces affections douloureuses qui, pour la plupart, *n'étant pas accompagnées de modifications pathologiques dans la structure des organes*, sont appelées, de l'aveu de tous, des « troubles nerveux » et dépendraient d'un état spécial du système nerveux. »

Désordres fonctionnels et troubles nerveux, tel serait le champ étroit des vertus curatives de l'hypnotisme; de l'aveu même des partisans de cette méthode, toute la thérapeutique hypnotique se résumerait donc en ceci: *opposer un désordre à un autre désordre;* on tire l'ordre de la confusion, au petit hasard, comme lorsqu'on jette une pièce de monnaie en l'air pour voir si elle retombe pile ou face; quant aux atteintes organiques profondes qui exigent pour leur réparation le concours équilibré de toutes les forces vitales de l'Être, les hypnotistes, bien entendu, les ont placées d'eux-mêmes en dehors de leur compétence; ils ont eu raison, car la base de leur méthode curative étant la *suggestion*, c'est-à-dire l'asservissement des facultés volitives du sujet à celles de l'opérateur, ils ne pouvaient songer à redresser, par la seule influence extérieure qu'ils imposent, autre chose que de simples *habitudes* physiques ou morales. On comprend aisément que, par la force impérative de la volonté, on puisse agir dans de certaines limites sur un être crédule et inconscient, comme l'est le sujet hypnotique dans l'état hypotaxique où on le place artificiellement, et qu'on puisse suggérer à un enfant de ne plus être paresseux, à un ivrogne de ne plus boire et à un menteur de dire la vérité; mais ce qui serait incompréhensible, c'est qu'une suggestion, aussi énergique fût-elle, pût réussir à réduire une entorse, à combattre une carie ou à faire disparaître un kyste et une tumeur.

Les effets bienfaisants que les hypnotistes reconnaissent à leurs procédés (même dans les limites restreintes qu'ils leur fixent) nous semblent d'ailleurs absolument contestables; c'est une appréciation qui tend à se généraliser depuis quelque temps, car partout où naguère les expériences d'hypnotisme et de fascination obtenaient une si grande vogue, l'autorité administrative est intervenue pour les prohiber dans l'intérêt de la santé publique. Après avoir été d'une excessive tolérance à cet égard, on en est revenu enfin aux sages avertissements des magnétiseurs qui, dans leur prudente réserve, inspirée par une longue expérience, ne cessait de dire à qui voulaient les entendre: « Pas d'expériences! n'en faites jamais! elles sont plus qu'inutiles, elles sont dangereuses! bornez-vous à observer les crises produites par la nature dans le cours d'un traitement! Voilà les seules expériences permises, car si elles profitent à l'observation, elles profitent aussi au malade! »

« Dès le premier moment où je me suis occupé de magnétisme, a dit Aubin Gauthier, j'ai reconnu que les expériences étaient aussi inutiles que dangereuses; j'ai toujours protesté contre celles que j'ai vu faire, et je n'ai jamais assisté à aucune de ces expériences si souvent encouragées ou ridiculisées par un public ignorant ou stupide, défiant ou présomptueux, quelquefois tout cela en même temps; je me trouve d'accord sur ce point avec tous les bons magnétiseurs, et voici leur opinion afin qu'on ne cherche pas à contester la mienne:

DE JUSSIEU: Retranchons avec soin de la pratique toutes les expériences de curiosité qui sont « la magie du magnétisme » et qu'une sage médecine rejette comme inutiles, souvent illusoires, quelquefois nuisibles *et toujours peu dignes d'occuper des hommes chargés de plus grands intérêts!*

DE PUYSÉGUR: Si je pouvais me permettre un conseil sur la manière de procéder, ce serait de dire à tous les magnétiseurs que le moyen le plus sûr d'obtenir de bonnes expériences est de *ne jamais chercher à en faire: guérir voilà le seul but qu'on doit avoir!*

DE BRUNO: La plupart des expériences d'une vaine curiosité sont pour le moins inutiles et *peuvent devenir dangereuses!*

Dr ROULLIER: En cédant trop facilement au désir de ceux qui ne connaissent le magnétisme que parce qu'ils en ont entendu dire, vous ne vous exposez que trop souvent, s'ils ne sont pas malades ou souffrants à une nullité d'effets, qui remplace dans leur esprit la disposition à la confiance par le doute et l'incrédulité. *Evitez de donner le magnétisme en spectacle et surtout d'amuser les curieux par ce qu'on appelle des tours de force*; il n'en est pas du magnétisme comme d'une expérience de fantasmagorie! »

DELEUZE: La faculté de magnétiser ou celle de faire du bien à ses semblables par l'influence de sa volonté étant la plus belle et la plus précieuse qui ait été donnée à l'homme, il faut regarder l'exercice du magnétisme comme un acte qui exige le plus grand recueillement et

(1) C'est avec un très vif plaisir que j'ai lu les paroles de conciliation si sensées de l'éminent directeur de la *Revue Espagnole*. Il faut en ces temps-ci et sur ces questions, avoir un certain courage pour faire un pareil appel.

la plus grande pureté d'intention. *C'est donc une sorte de profanation de magnétiser par amusement, par curiosité, par le désir de montrer des effets singuliers!*

Cette unanimité des Maîtres en magnétisme à se prononcer contre toute *provocation* insolite des phénomènes, n'est pas seulement basée sur le respect dont ils voulaient voir entourer leurs actes, ils considéraient aussi ces provocations comme profondément nuisibles aux personnes qui servent de sujets d'expérience.

« En actionnant une personne par amusement, pour faire acte de curiosité et montrer sa force, on excite des mouvements nerveux qui fatiguent et peuvent compromettre la santé, dit Aubin Gauthier. Le magnétisme, devant être employé avec précaution et *peu à peu*, ajoute Deleuze, si l'on emploie tout à coup une force extraordinaire, c'est du mal que l'on fait au lieu du bien que le malade attend. Le Dr D'Eslon, plus explicite encore, affirme que si au lieu de penser à la santé du malade on ne cherche qu'à le rendre somnambule et que pour y parvenir on concentre l'action sur un organe (*particulièrement sur le cerveau*), il peut en résulter des inconvénients graves ou tout au moins des malaises fâcheux! »

Aussi tous ceux qui se sont sérieusement occupés du magnétisme, en vue de soulager les malades, déplorent-ils (le célèbre de Jussieu en tête), « qu'on se soit attaché aux grandes spéculations, *aux grandes expériences* qui ne sont que la partie brillante, et *peut-être erronée* de la méthode; et qu'on ait laissé de côté *la partie pratique, la seule qui soit vraiment solide et essentielle!* »

Mesmer lui-même, dans ses aphorismes, condamne tout genre d'excitation: « quand on excite des crises violentes dans un sujet, dit-il (aphor. 342), on entretient dans les organes un état d'élasticité forcée qui diminue dans la fibre la faculté de réagir sur elle-même et sur les humeurs qu'elle contient; *d'où s'en suit une sorte d'inertie qui entretient l'état contre nature que l'on occasionne.* »

Mesmer, par ses traitements publics et sa fameuse chambre des crises, semble cependant en contradiction avec ses propres principes; ses ennemis n'ont pas manqué de le prendre à parti sur ce point, et ils ont vivement critiqué ses disciples en leur disant: « Quoi! vous proscrivez toute mise en scène, toute expérience publique, et votre Maître donnait journellement l'exemple de ce que vous défendez?... »

A cela nous répondrons qu'il faut faire la part des circonstances et des difficultés d'un début; Mesmer, malgré tous les inconvénients qu'il prévoyait, dut en passer par là pour faire connaître et propager sa méthode; débordé par le nombre des assistants dans les traitements publics qu'il inaugura, et ne voulant pas laisser les malades exposés à être touchés par tout le monde, il fut pour ainsi dire contraint d'organiser « la Chambre des crises »; mais ses procédés furent bientôt connus d'un grand nombre d'initiés; ces initiés se crurent autorisés à envahir le sanctuaire pour mieux voir les malades; la Chambre des crises devint alors un lieu banal dont le maître fut impuissant à garder les issues; *Rien n'est venu adoucir les chagrins de l'honnête homme forcé de laisser ainsi profaner ses moyens*, dit de Puységur. Mesmer se plaint amèrement, en effet, dans ses mémoires, des *exagérations*, des *abus* et des *absurdités* auxquels sa découverte donna lieu, et des *étranges applications* qu'en firent des hommes qui n'en avaient qu'une connaissance très superficielle. Que dirait donc le Maître aujourd'hui en présence des écarts funestes vers lesquels inclinent les principes hypnotiques adoptés et prônés par la science officielle?

Tout le monde a pu constater les conséquences déplorables de l'hypnotisation trop souvent répétée. A l'époque où les expériences publiques de *Fascination expérimentale* avaient une si grande vogue à Paris, je suivais ces expériences avec beaucoup d'intérêt et j'eus l'occasion, pour mon compte, de constater que plusieurs jeunes gens, servant habituellement de sujets dans les représentations, durent renoncer à un exercice qui les fatiguait beaucoup; l'un d'eux, étudiant dans une école dentaire, M. W..., sujet très sensible et très délicat, se plaignait d'avoir été complètement détraqué par ces hypnotisations répétées et dut renoncer à s'y soumettre; il ne pouvait plus dans la journée se livrer à son travail professionnel sans s'endormir; l'attention soutenue qu'il était obligé de prêter au montage des pièces, le brillant de l'acier des instruments qu'il employait, suffisaient pour l'hypnotiser, et peu à peu il était tombé dans un énervement et un marasme compromettants pour sa santé.

Les expériences d'hypnotisme faites sur les animaux sont plus concluantes encore que celles faites sur l'homme, en ce que les expérimentateurs, n'ayant plus à redouter les suites fâcheuses de leurs tentatives, n'ont pas craint de pousser l'expérience jusqu'à ses limites extrêmes, afin de mieux éclairer leur jugement.

La Fontaine dans son livre *l'Art de Magnétiser*, cite plusieurs exemples de la puissance du regard sur les animaux, et les terribles conséquences que ces expériences peuvent avoir pour eux: plaçant une grenouille dans un bocal de verre blanc de 15 centimètres de diamètre sur 30 de hauteur, il se mit à l'hypnotiser du regard; la grenouille commença par sauter et s'agiter beaucoup, puis au bout de quelques instants elle se tint tranquille et ses yeux se fixèrent sur ceux de l'opérateur, comme s'ils ne pouvaient plus s'en détacher; bientôt la bouche contractée s'ouvrit, les membres se raidirent et l'animal expira; l'expérience en tout avait duré treize minutes.

La Fontaine prétend avoir souvent répété cette expérience avec le même succès sur des couleuvres, des lézards et des crapauds. A l'appui du dire de La Fontaine nous citerons un fait dont M. Milne-Edwards a rendu compte à l'académie des sciences dans sa séance du 13 février 1882: M. Harting, professeur à l'université d'Utrecht, aurait fait sur des poules, des pigeons, des lapins des essais *d'hypnotisation continue* qui auraient eu à la longue le même résultat que les essais de *Fascination violente* de La Fontaine: « Si l'hypnotisation est plusieurs fois repétée sur le même individu, dit M. Harting, *son système nerveux s'en trouve fortement ébranlé*; J'avais six poules, qui à des intervalles de deux ou trois jours furent soumises à l'hypnotisation.

Après trois semaines environ, une poule commençait à boiter; bientôt une hémiplégie se déclara et l'animal mourut. Il en fut de même des cinq autres poules; toutes furent atteintes d'hémiplégie les unes après les autres, bien qu'après des espaces très différents. En trois mois toutes les poules étaient mortes. Cette expérience, ajoute M. Harting, *doit nous rendre très circonspects lorsqu'il s'agit d'appliquer l'hypnotisme à l'espèce humaine!* »

Enfin un troisième genre d'expérience, en venant s'ajouter aux citations qui précèdent, est bien fait pour nous mettre en garde contre tout procédé *d'extériorisation violente* appliqué à l'organisme: Le chat, très amateur de caresses, est l'animal qui se prête le mieux peut-être à la magnétisation ordinaire; véritable réservoir magnétique, comme tous les animaux à longs poils, il condense les courants avec une telle puissance qu'en certaines conditions de température on peut en tirer des étincelles. On peut profiter de cette disposition spéciale pour faire l'expérience suivante: Par un temps froid et sec, un ciel découvert, et une température au-dessous de zéro, prenez l'animal sur vos genoux, posez-lui la main droite sur la nuque et les doigts de la main gauche *en pointes* vers la région de l'épigastre; en faisant de la main droite quelques passes *appuyées* et rapides sur la colonne vertébrale, de la naissance de la nuque à la queue, vous déterminerez une décharge qui donnera une étincelle assez vive; le chat, qui d'ordinaire éprouve un plaisir sensible aux passes douces et lentes faites le long de l'épine dorsale, et en témoigne son contentement en faisant le gros dos, en cette circonstance se sauve, précipitamment après la secousse que vous lui avez donnée; il se prête peu volontiers à une deuxième épreuve; et si vous parvenez à

la renouveler souvent, il devient triste, languit et meurt. Un électricien distingué, qui a longtemps habité Lyon, M. Beckensteiner, rend compte de ce fait dans son ouvrage sur *l'électricité*.

Il n'y a rien d'étonnant que les décharges répétées auxquelles on soumet l'animal, *en extériorisant* trop brusquement les courants dans un appareil organique si spécialement organisé pour les condenser, ne viennent priver ces appareils d'une partie essentielle de ses réserves et, en affaiblissant ses facultés condensatrices, ne le mettent dans l'impossibilité de réparer ses pertes. Toute cause provocatrice violente tendant à une trop brusque *extériorisation* des courants est donc aussi funeste à l'organisme que l'action répétée et continue des excitations sensorielles ; et voilà comment une trop grande dépense physique en un trop court espace de temps, une vive émotion morale, certaines médications soi-disant *héroïques* ou une hypnotisation répétée, peuvent amener une perte progressive ou une décharge foudroyante de nos forces.

Gardons-nous donc contre la puissance dispersive de ces vibrations d'inégales intensités, qui, par leur effet continu ou leur choc, s'attaquent plus ou moins directement à la réserve de nos forces capitalisées, et peuvent, à notre insu, nous enlever l'essentialisation de notre vitalité, notre suprême ressource, à l'instar des voleurs de nuit qui dévalisent nos coffres-forts. Maintenons par tous les moyens dont nous pouvons disposer l'égalité de notre *tension vitale*: c'est cette tension équilibrée qui assure à son tour la régularité et la succession normale des dispersions et des condensations qui représentent le mouvement régulier de la vie. C'est en cela que les procédés magnétiques, qui visent spécialement à maintenir l'équilibre vital, en soutenant la puissance condensatrice de l'Etre, sont éminemment supérieurs aux procédés hypnotiques dont les *provocations* extériorisantes et dispersives sont mises en évidence par les faits ; lors donc qu'on pourrait, comme on le prétend, tirer dans quelques cas particuliers très rares un effet curatif de cette dangereuse méthode qu'on appelle *hypnotisme*, on ne peut raisonnablement pas compter en généraliser l'application, comme on a le droit de l'espérer des pratiques de la doctrine mesmérienne. Ces pratiques, en effet, peuvent s'appliquer à tous les cas. Faisant appel à une réaction vitale équilibrante, elles triomphent avec un égal succès des troubles fonctionnels, des maladies nerveuses ou inflammatoires, des déviations organiques et des dégénérescences de tissus les plus profondes. Par suite d'un singulier préjugé, facilement partagé par ceux-là même qui devraient le combattre, on est arrivé à propager cette idée que les pratiques magnétiques n'ont une réelle efficacité que dans les maladies nerveuses ; il est possible que l'action directe du magnétisme sur le système nerveux ait pu tromper à ce point certains expérimentateurs sur les limites de la puissance de cet agent de la nature ; mais ce serait méconnaître les admirables ressorts des réactions vitales et les lois qui régissent les organismes que d'attribuer au magnétisme un champ d'exploration si étroit. Personnellement, j'ai pu me former, à cet égard, une conviction absolue ; par une suite ininterrompue d'expériences, pendant plus de vingt-cinq années d'études attentives, en observant les effets du magnétisme dans les affections étrangères aux troubles et aux lésions du système nerveux, j'ai constaté que les procédés magnétiques, en actionnant les sources mêmes de la vie, peuvent faire naître une réaction susceptible de supprimer la cause de ces profondes dégénérescences d'organes et de tissus, qui, toutes, ont leur origine dans la décoordination des forces vitales. J'en pourrais fournir de nombreux exemples, mais je m'en tiendrai aux trois premières observations qu'un heureux hasard m'a permis de faire au début de mes études, observations qui ont largement contribué à fixer mon jugement sur un point si vivement contesté par la science et qui, en me dévoilant toute l'étendue des vertus curatives du magnétisme, que j'aurais été longtemps sans soupçonner peut-être, m'ont décidé à accomplir une évolution radicale dans le cours de ma vie et à me lancer dans la voie des recherches que j'ai poursuivies.

Ces trois cas, que j'ai déjà racontés ailleurs, mais qui sont si propres à donner une idée juste de l'étendue de la puissance curative du magnétisme, me paraissent la meilleure preuve qu'on puisse opposer aux objections et aux attaques dont le magnétisme a été l'objet. C'est, en outre, le meilleur parallèle que l'on puisse faire avec l'hypnotisme, dont l'impuissance est manifeste dans des cas de désorganisations vitales aussi radicales et aussi profondes.

A. Bué.

(*A suivre*).

DE L'EXTÉRIORISATION

Le corps de l'homme a une enveloppe subtile, le *périsprit* ou *fluide astral*, qui relie pendant la vie ce corps avec l'âme. Après la vie, quand le corps matériel est dissous, l'individualité possède un corps éthéré ; c'est encore le *périsprit* que les occultistes nomment non seulement *astral*, mais *Force extériorisée*.

Quand nous dormons profondément, notre astral se dégage et va où le pousse notre désir, notre volonté, ce dégagement s'accomplit chez tous les hommes d'une manière inconsciente ; seulement, les uns ne s'en doutent point, et ne se le rappellent pas, par conséquent, les autres se le rappellent et considèrent, comme un rêve les scènes, les travaux ou les promenades accomplis dans l'astral.

Des sensitifs, des médiums avancés, des occultistes peuvent, même éveillés, dégager leur astral de leur corps physique, et ceux des Adeptes ou Initiés de l'occultisme qui sont très avancés, peuvent même à l'aide de l'astral matérialiser leur corps physique (passer du plan astral au plan sthulique) et se montrer fort loin de leur corps à des amis, à des connaissances, à des étrangers.

Ces apparitions, quelque extraordinaires qu'elles puissent paraître, sont réelles, on ne saurait les mettre en doute ; du reste, de tout temps et chez tous les peuples, elles ont été constatées. Le Christianisme les a admises comme des miracles, miracles si l'on veut, mais les Pères de l'Eglise expliquent le fait comme nous venons de le dire nous-mêmes. Nous ne mentionnerons à ce sujet que Tertullien, par exemple, qui, dans son *De carne Christi*, cap. 6, nous dit : « Les anges ont un corps qui leur est propre et qu'ils peuvent même transfigurer en chair par celui-ci ; ils peuvent même se montrer aux hommes et communiquer ainsi avec eux. »

Le corps des anges, dont il est ici question, est tout bonnement le fluide astral, qu'ils manipulent d'une certaine manière pour le transformer en corps matériel ; voilà ce que nous ne connaîtrons que lorsque nous posséderons les lois de la matérialisation.

Nous venons de dire que l'homme avancé en occultisme pouvait ainsi dégager son astral, c'est-à-dire provoquer une *Extériorisation*. C'est là un fait très certain ; mais par quels moyens ?

Ces moyens sont divers.

L'*Initié* n'en emploie qu'un seul : sa volonté, qu'il dirige d'une certaine façon que nous ignorons et que nous ne saurions divulguer, si même nous la connaissions.

Mais ici, il y a lieu d'informer ceux qui voudraient s'engager témérairement dans cette voie qu'elle est extrêmement dangereuse et semée d'écueils, qu'il faut être arrivé à un certain degré d'avancement en Occultisme pour pouvoir tenter l'aventure sans dangers, car on a besoin de trouver des guides pour de pareilles opérations, et les guides ne peuvent vous arriver que lorsqu'on en est digne par

un grand nombre de qualités que peu d'hommes possèdent aujourd'hui.

Il y a environ un an ou un an et demi qu'un M. D. s'était fait construire un laboratoire alchimique ou magique pour s'y livrer à des expériences de science occulte. Il lui arriva qu'en voulant tenter une expérience d'*extériorisation de la sensibilité* sur son double, il faillit succomber comme foudroyé, car tout dans son laboratoire vola en éclat, et c'est très étonnant que l'opérateur s'en soit tiré sans autre danger qu'une frayeur atroce.

Ceci démontre que sur le terrain de l'occulte, il ne faut pas s'aventurer, sans être absolument initié, sans avoir un guide sûr, avec l'aide duquel on puisse marcher avec toute confiance.

Nous venons de dire plus haut qu'il y a divers moyens d'obtenir l'extériorisation ou le dégagement astral; en effet, le premier, le seul qu'on puisse pratiquer sans dangers est celui que nous venons de décrire; quant aux autres, ils sont très nombreux. L'ivrogne, l'alcoolique, le buveur d'absinthe, d'éther ou de laudanum, mangeur ou fumeur d'opium dégagent littéralement leur astral par des absorptions de la drogue qui leur est chère; mais ces moyens factices, est-il besoin de le dire, sont extrêmement dangereux. Aujourd'hui, tout le monde le sait, ils conduisent à la folie, à la mort après avoir passé par les maladies les plus terribles; tous les narcotiques et les stupéfiants provoquant l'extériorisation.

Un autre moyen d'extériorisation consiste dans l'emploi de l'hypnotisme. Enfin, il y a des moyens violents, par exemple les derviches tourneurs arrivent par l'abus de la rotation sur place à dégager leur astral; mais ils côtoient la voie qui conduit aussi à la folie.

Les moyens d'extériorisations énumérés, il s'agit de savoir l'utilité de ce dégagement de l'astral.

Cette utilité peut être considérable; ainsi un médium extériorisé voit le passé, lit dans l'avenir, se transporte à n'importe quelle distance; dans les cas d'opérations chirurgicales douloureuses, l'extériorisation supprime souvent totalement la douleur ou la rend supportable, suivant la nature, la constitution de l'*extériorisé*.

Un moyen de s'extérioriser consiste dans l'emploi du protoxyde d'azote; mais on a eu à enregistrer de fréquents accidents chez des dentistes qui ont employé ce moyen pour accomplir des opérations très douloureuses.

Le chloroforme comme l'éther sont aussi des substances extériorisantes; mais aussi tous nos lecteurs savent combien il est dangereux de prolonger le sommeil des patients avec de tels stupéfiants; enfin, il existe ce qu'on nomme les substances psychiques, qui sont employées dans le même but; nous les étudierons prochainement.

Ernest Bosc.

DE LA VIVISECTION (1)

(*Suite*)

CONCLUSION

Tous les systèmes fondés sur la physiologie expérimentale sont faux.
Nélaton.

Nous voici à la fin de la tâche, que nous nous étions imposée; il ne nous reste qu'à résumer les points principaux et à en tirer des conclusions générales, afin de permettre au lecteur de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de notre travail.

(1) Voir le n° 47 et suivants.

C'est ce que nous allons faire.

Nous avons vu que, de l'avis des physiologistes les plus compétents, il résulte que les expériences de vivisection ont plutôt nui que profité à la science; tous ou presque tous les plus éminents, les plus célèbres d'entre eux, l'ont déclaré formellement.

Nous avons mentionné l'opinion d'un grand nombre de docteurs et combien plus longue eût été la nomenclature, si nous avions pu la donner à peu près complète; mais il faut savoir se borner!

Cependant, en dehors des citations dont sont émaillés les divers chapitres de notre étude, quelques citations topiques méritent, par leur importance exceptionnelle, de prendre place dans cette conclusion.

Ainsi Charles Bell nous dit:

« La confusion est un fléau de la science, et c'est là, le résultat de la vivisection qui saute le plus aux yeux. »

Sir Thomas Watson a écrit: « On ne peut tirer absolument aucune conclusion de quelque utilité pour *les hommes* de toutes les expériences faites avec des drogues et des poisons sur les animaux. »

La même déclaration a été faite par le Dr Pritchard, professeur d'anatomie à l'Ecole vétérinaire royale de Londres.

Voici l'opinion du Dr Garth Wilkinson: « C'est peu de dire que la vivisection n'a été d'aucune utilité; loin de là, elle a été extrêmement désastreuse et n'a fait que détourner du traitement des maladies vers de mauvais sentiers et de mauvaises voies. C'est une déception comme moyen de progrès scientifique.

Il semble qu'on ne saurait être plus explicite; écoutons cependant d'autres opinions, toujours venant de praticiens distingués; nous les laissons parler; on ne pourra ainsi nous accuser d'inventer des arguments en faveur de la cause que nous défendons.

Sir William Fergusson, l'éminent chirurgien anglais, dont nous avons déjà parlé, a déclaré, dans un rapport devant la commission anglaise de chirurgie, et cela dès l'année 1876 « qu'il ne pouvait nommer un seul progrès pratique, soit en chirurgie, soit en médecine, qui fût dû à des expériences sur les animaux vivants... »

Voilà quelques témoignages de quelques physiologistes anglais; passons aux Français. Le Dr Brown-Séquard, d'origine anglaise, né à l'île Maurice, croyons-nous, mais de parents français, nous servira de transition. Ce physiologiste, disciple de Claude Bernard, dans un discours prononcé en août 1877, avouait lui-même que « la vivisection a enseigné sur les fonctions du cerveau, une foule d'erreurs et ces erreurs n'ont pu être rectifiées par des observations cliniques faites sur l'homme. »

A quoi sert donc la vivisection? Nous le demandons pour la centième fois!

Un autre vivisecteur français, Longuet, confirme les paroles de Brown-Séquard, dans son *Anatomie et Physiologie du système nerveux*: « Mais les résultats, dit-il, n'étant pas uniformes chez les animaux de diverses espèces, il est urgent, pour éclairer la question, d'avoir recours aux

faits pathologiques recueillis sur l'homme lui-même. »

Pourquoi donc sacrifier des milliers d'animaux!

Le grand Nélaton affirmait un jour devant ses élèves qu'on pourrait écrire « un livre curieux sur les opinions discordantes des physiologistes fondées sur les mêmes faits. » Il déclare comme faux et illusoire, tout système basé sur les expériences soi-disant physiologiques.

« Rien, ajoute-t-il, ne peut remplacer l'observation directe sur le malade. »

Et l'illustre Magendie ne disait-il pas, quelques jours avant de mourir, qu'aucun docteur n'appellerait à son lit de maladie « un médecin qui aurait puisé ses connaissances dans la pratique de la vivisection, car c'est une source d'erreurs nombreuses ».

Pourtant Magendie est considéré par les vivisecteurs comme l'un des pères de la vivisection; on voit qu'à la fin de sa vie, il reconnaissait ses torts.

Dans une discussion au sujet de la vivisection, discussion qui occupa trois séances à l'Académie de médecine et à laquelle prirent part Moquin-Tandon, Parchappe et Dubois d'Amiens, ce dernier disait (1): « Je n'hésite pas à reconnaître que la pratique des vivisections a été introduite là où l'on pouvait s'en dispenser. Je dis que l'enseignement de la physiologie doit être purement oral; que la parole suffit pour l'exposition des faits. Je demande qu'on supprime la vivisection dans l'enseignement de la physiologie.

« Ce que je n'approuve pas, parce que je regarde cela comme une chose insensée, c'est cette prétention de faire naître à volonté chez les animaux toutes les fièvres graves observées dans l'espèce humaine, de transporter la clinique médicale sur une table à vivisection.

« Je demande qu'on supprime les opérations sur les chevaux vivants dans les écoles vétérinaires. On m'objecte que des membres de la Société protectrice des animaux ont assisté à ces opérations et ont été satisfaits. Si la Société protectrice des animaux approuve et prend sous sa tutelle ce qui se passe à Alfort, que puis-je dire? Déjà, j'avais appris avec quelque étonnement que cette Société compte parmi ses membres des vivisecteurs de profession; mais, si c'est ainsi qu'elle protège les animaux, je n'ai plus qu'à me voiler la face. »

Et plus loin, il ajoute: « Ce serait une dérision de s'en rapporter aux vivisecteurs eux-mêmes pour la mesure qu'il convient d'apporter dans ce genre de démonstration... Si l'Académie n'eût prêté l'oreille qu'à certains savants, elle aurait laissé ensanglanter toutes les chaires professorales et jusqu'à cette tribune où je parle en ce moment; on l'a, du reste, tenté plus d'une fois...

« A certaines heures, Messieurs, il en est des grandes assemblées comme des simples particuliers: si elles obéissent à de nobles sentiments, à de nobles mouvements, ce sont autant de souvenirs qui restent dans leur histoire, et la vôtre aura une belle page, si vous vous conformez à cette loi des êtres intelligents qui veut que l'on soit accessible à la pitié. » Après ce que nous avons dit sur les expériences qui se pratiquent à Alfort, nous trouvons plus qu'étrange « que la Société protectrice des animaux approuve ce qui s'y passe ».

Nous avons dit, en effet, qu'aux Ecoles vétérinaires de Lyon et d'Alfort, on pratiquait jusqu'à quatre-vingts opérations sur le même animal; nous avons ensuite mentionné, d'après le Dr Murdoch, les atroces expériences qu'il a vu pratiquer sur une petite jument alezane. Aussi pouvons-nous bien dire, que la Société protectrice des animaux a ignoré ces faits monstrueux, ou bien encore que les membres délégués à Alfort ne devaient être que des vivisecteurs intéressés dès lors à trouver parfait tout ce qui se passe dans ce laboratoire de forfaits et de tortures.

Dans une conférence faite le 7 août 1887, Mme Marie Huot, en mentionnant les extraits du beau discours que nous venons de relater, Mme M. Huot ajoutait: « M. Dubois d'Amiens occupait alors une situation considérable dans le monde savant: il était secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

« N'ayant pu obtenir de la docte compagnie un vote conforme à ses propositions, ayant de plus été l'objet, à cette occasion, de rancunes de certains de ses collègues intéressés à étouffer sa voix, M. Dubois d'Amiens crut devoir donner sa démission et descendre de son fauteuil académique en honnête homme qu'il était, aimant mieux renoncer aux dignités de sa charge qu'à sa dignité personnelle.

« Ce noble exemple d'un savant, sans peur et sans reproche, luttant au nom de sa conscience et de l'humanité contre les procédés barbares d'une science insouciante de la morale et de la civilisation, restera éternellement à la gloire de la médecine française. »

On ne saurait, sans les atténuer, rien ajouter à des pensées aussi justes et aussi noblement exprimées; disons encore cependant que les caractères de cette trempe sont si rares à notre époque qu'on ne saurait trop les admirer.

Poursuivant notre revue, nous voyons que le Dr Legallois, dans son ouvrage sur la circulation du sang et le système nerveux, avoue « qu'il obtenait par la vivisection des résultats si contradictoires, qu'après de grands efforts pour gagner la lumière sur des points obscurs, il se décida à abandonner la pratique de la vivisection, non sans regret pour le temps perdu et pour les animaux qu'il avait *inutilement sacrifiés.* »

J. MARCUS DE VÈZE.

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) Voir *Annales de l'Académie de médecine de Paris*, année 1863.

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(Suite)

Si je frotte une allumette, c'est par excitation que se produit l'inflammation, et, par le contact de cette petite masse avec une masse de charbon, je communique l'excitation qui, de proche en proche et par la même loi, transforme la masse entière.

La combustion développe une excitation d'une autre nature sur la masse d'eau d'un générateur à vapeur et donne lieu, par une autre transformation, à la force expansive.

Si j'ai porté l'allumette sur une masse de poudre, l'excitation se propage avec une grande rapidité. Si je la porte sur une masse de dynamite, la propagation est très lente, et la dynamite brûle comme un feu de Bengale.

Mais si, au lieu d'exciter la dynamite avec une masse en combustion, je l'excite par le choc dû à l'explosion d'une capsule, ou par un coup de marteau donné sur une enclume à une faible distance de l'explosif, l'ébranlement se propage avec une rapidité inouïe dans la masse qui se transforme instantanément.

J'arrive donc à constater, par cet exemple, *que les effets sont de telle ou telle nature suivant le mode d'excitation employé.*

Tous les modes d'excitation existant dans la nature ne sont pas livrés à nos connaissances ; ce n'est que depuis un siècle qu'on connaît ceux appliqués à la vapeur et à l'électricité, et nous ne savons pas encore à ce jour par quel mécanisme la volonté provoque l'excitation musculaire.

L'excitation n'agit que lorsque les conditions harmoniques subsistent entre l'excitation et la matière excitée. Si, par exemple, nous voulons faire vibrer une corde métallique sous l'action vibratoire d'une autre corde ou tout autre moteur, il faudra :

1° Que la corde soit dans des conditions telles que le nombre de ses vibrations soit en rapport simple avec celles de l'excitant ;

2° Qu'un conducteur quelconque, agent intermédiaire, air, eau ou autre, puisse transmettre les ondes entre l'organe moteur et l'organe récepteur ; sans quoi la corde ne vibrera pas.

Si donc la dynamite ne détone pas au contact d'une allumette en flammée, c'est parce que les conditions harmoniques ne sont pas réalisées, ou que le conducteur nécessaire fait défaut.

Il existe donc dans la nature des forces qui ne se développent pas d'une manière sensible à l'homme, faute d'excitants appropriés ; quelques-unes ont pu se dévoiler accidentellement, telles sont les forces qui interviennent dans les phénomènes magnétiques, enlèvement de corps très pesants, mouvements des tables parlantes et tous autres effets de cette catégorie.

Les petites causes produisent de grands effets, quand ces causes sont en relations déterminées avec des accumulateurs d'énergie ; dans ce cas la puissance développée ne réside pas dans l'excitateur, mais dans la masse excitée ; une petite étincelle pourra donc provoquer l'explosion d'une masse quelconque de poudre.

Ces banalités scientifiques aboutissent à faire comprendre pourtant *que l'esprit de l'homme ou de tout autre être, s'il est un organe matériel, si petit et si impondérable qu'on voudra le concevoir, peut, avec une puissance infinitésimale, être le provocateur du développement de forces relativement considérables emmagasinées dans le corps humain ou dans le milieu ambiant, dans l'atmosphère ; lesquelles forces peuvent alors combattre ou faciliter l'action d'autres forces naturelles, gravitation, combustion, énergie musculaire, etc.*

Si une intelligence quelconque régit l'excitation, les effets développés trahiront cette intelligence, de même que les mouvements d'une grue à vapeur démontrent au spectateur éloigné la présence d'un mécanicien, si petit soit-il, à la machine qui gouverne cette grue.

Or, dans les effets médianimiques, il est manifeste qu'il existe un mécanicien, si faible, si petit soit-il. Ce mécanicien peut être l'esprit de l'expérimentateur ou celui d'un être inconnu, lequel agit en excitant les organes du sujet, ou agit directement sur le milieu.

Il n'est donc pas nécessaire que l'organe supposé possède en puissance l'équivalent de la puissance développée, il suffit qu'il possède la force initiale, infinitésimale, propre à déterminer, avec le concours de relations bien établies et l'intermédiaire d'un agent conducteur, le développement de forces emmagasinées dans les corps organisés, dans la matière inerte ou dans le milieu ambiant, dans l'atmosphère par exemple.

Or les spirites ont admis dans l'homme cette trinité sans laquelle aucune relation de cause à effet ne peut subsister : 1° une matière à un état quelconque, l'*esprit*, qui est l'excitant ; 2° un autre élément fluide animique, qui est le conducteur : 3° le troisième élément, matière excitée, qui est l'*organisme humain* tel, que nous le connaissons actuellement.

Je n'entends point soutenir que cette subdivision arbitraire soit l'expression absolue de la vérité, mais seulement qu'elle est dans la vérité et que la présence de trois acteurs matériels est le minimum d'éléments qui puissent déterminer un effet par association.

On procède souvent par analogie pour remonter d'effets connus à des causes inconnues en s'appuyant sur un principe qui n'est pas toujours exact ; c'est que les effets égaux ou semblables entre eux proviendraient toujours de causes égales ou semblables entre elles.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets : mais l'inverse n'est pas vrai *a priori*, c'est-à-dire que des effets semblables ne dérivent pas toujours de causes semblables, et la preuve en est dans cet exemple qu'un homme peut éprouver la sensation de la brûlure par les diverses causes suivantes : contact d'un fer rouge, contact d'un fer glacé, corrosifs, frottement, hallucination, suggestion.

C'est donc arbitrairement qu'on peut conclure à une cause inconnue, en partant d'un effet constaté, parce que dans un autre cas un effet semblable résulterait d'une cause accessible à nos investigations. Ce mode de proceder, bien que conduisant parfois à la vérité, a conduit souvent à l'erreur, et, bien qu'il y ait harmonie dans les lois de la nature, il ne faut pas oublier que la multiplicité règne dans cette harmonie.

C'est donc en procédant par analogie que des spirites ont conclu aux esprits, et, par analogie encore, que d'autres ont conclu contre l'existence des êtres occultes.

Mais ce mode de recherche s'impose à l'homme, on ne peut s'interdire de comparer et de juger par analogie ; ce que j'ai voulu signaler, c'est qu'il faut se méfier du résultat de ses propres comparaisons et ne pas se hâter de conclure affirmativement. Mieux vaut considérer ses propres déductions comme des hypothèses à vérifier.

C'est donc en procédent par analogie que je vais former l'*hypothèse* suivante, que j'ai tirée, du reste, non pas de mon propre fonds, mais de dictées médianimiques que je relaterai plus loin :

1° *La volonté, la pensée, sont des forces mécaniques, se propageant dans l'espace comme le son, la lumière ou l'électricité, le cerveau agissant comme organe moteur s'il émet des idées, ou comme organe récepteur s'il reçoit les influences venant de l'extérieur.*

2° *La transmission de la volonté et des idées peut donc se faire à distance entre deux organes semblables, c'est-à-dire susceptibles de vibrer à l'unisson.*

3° *La déperdition de l'énergie croissant avec la distance, la réception de la pensée, ou de la volonté, découle de la sensibilité de l'organe récepteur et de la puissance de l'organe moteur.*

4° *A moins d'un contact immédiat, ou d'une très faible distance entre les deux organes, l'image reçue est toujours plus faible que l'image émise.*

Tels sont les principes que je me hasarde à exprimer au sujet des facultés de certains sujets et des phénomènes qui vont être analysés, et j'ajouterai :

5° *Il ne suffit pas que deux organes intellectuels soient dans le même milieu pour vibrer harmoniquement, il faut qu'ils soient accordés sur les mêmes natures d'idées.*

Un homme placé dans une foule sera très sensible à son nom prononcé assez loin de lui ; il sera insensible à d'autres noms prononcés

plus près de lui, parce que ses organes auditifs sont plus accoutumés à ce nom-là qu'à d'autres.

Une idée émise dans l'espace par un cerveau propagera donc ses ondes en laissant insensibles tous les cerveaux qui n'ont pas encore travaillé des idées analogues, les ondes ne rencontrant pas dans ces cerveaux de parties vibrant à l'unisson ; au contraire, elles mettront en mouvement des organes bien préparés, et, alors, plusieurs inventeurs du même système surgiront en même temps de divers points du globe, sans qu'on puisse savoir duquel est sorti l'idée initiale.

Il reste à savoir si l'être humain est le seul être capable sur terre de transmettre la pensée et des idées à travers l'espace ; or, les phénomènes magnétiques tendent à démontrer qu'il existe dans l'espace d'autres sources d'énergie intellectuelle que les cerveaux humains.

Il faut prévoir la création d'appareils enregistreurs de la pensée assimilables aux appareils photographiques, et nous verrons plus loin à quelles créations, *materielles*, *extracorporelles*, peuvent concourir la pensée et la volonté de l'être humain, dans des conditions particulièrement propices.

Je me permettrai d'écarter, de ce qui est admis jusqu'alors, que l'homme n'aurait que cinq sens : *l'ouïe*, *la vue*, *le tact*, *l'odorat et le goût ;* ce sont les sens *externes*. Mais à travers son amas de matières l'homme reçoit, par d'autres sens *internes*, d'autres influences, et j'appellerai *sens intellectuels* ces organes qui concourent à formes le *jugement*, *l'instinct*, *la raison*, *le pressentiment*, *la réception de la pensée d'autrui*, *de sa suggestion ou de sa volonté*.

Le cerveau est un ensemble d'organes sensoriels plus délicats, en relation du reste avec les cinq sens externes, et tous ces sens se reflètent dans un organe fluide, l'*esprit* (1), qui peut être considéré comme *sens unique*, capable, lorsqu'il agit seul, de résumer toutes les propriétés des autres sens et de donner les effets de *lecture par le toucher*, *vue à distance sans le secours des yeux*, *divination de pensée, etc..... ;* faits constatés par nombre de savants et qu'il serait enfantin de vouloir mettre en doute aujourd'hui.

On est porté à considérer comme topique cette argumentation qui consiste à dire :

« Si l'esprit est un organe relativement autonome, susceptible de « recevoir des impressions et d'émettre des effets intelligents sans le « secours des organes dit matériels, il se souviendrait lorsque le cer- « veau est lésé. En conséquence, les lacunes que l'on remarque dans « la volonté, la mémoire et la raison, lors du sommeil, de l'éva- « nouissement et de la folie, n'existeraient pas. »

Et c'est là, le levier de ceux qui affirment que l'organisme tangible est le seul producteur des effets conscients et intelligents.

Mais les phénomènes nouveaux étudiés par la science en ce moment démontrent déjà que l'être n'est pas aussi inactif qu'il le paraît dans ces divers états. Du reste, l'idée de la persistance de l'aptitude à la vie, dans ce que nous appelons l'âme, n'entraîne pas nécessairement avec elle l'idée d'une constance parfaite dans ses fonctions intimes ; l'âme peut avoir, aussi bien que l'organisme, ses fluctuations, ses moments de repos et ses périodes d'activité.

En outre, si l'organisme humain facilite à l'âme son évolution, sa progression et son assimilation *à ce qui est*, dans ce qui l'entoure, il est en même temps enveloppe protectrice contre d'autres influences.

A. GOUPIL.

(*A suivre.*)

(1) Il est convenu que je pars ici de l'hypothèse spirite.

POURQUOI MOURIR ?

De nos cœurs inquiets les désirs sont sans nombre ;
Mais avant de jouir, ainsi qu'en la pénombre
Où le jour n'est qu'espoir à des degrés divers,
La vie est une nuit où passent des éclairs.

Nos Printemps sont fleuris, nos Étés sont pleins d'ombre
Mais, sous un Ciel tout bleu, l'esprit pensif est sombre,
Oubliant que l'Automne, avec ses pampres verts,
Apporte sa liqueur et chauffe nos hivers.

En vain *tout* nous sourit ; parfois dans le silence,
L'homme *lassé de tout* ne sent qu'un *vide* immense
Où ce bonheur est annulé.

Et c'est pourquoi, propice à toute âme qui pleure,
Par sa loi le Destin pour chacun sonne l'heure
Où le *vide* est enfin comblé !

Mme CORNÉLIE.

COURS DE MAGNÉTISME

A la demande de plusieurs intéressés, M. Bouvier ouvrira, le dimanche 15 octobre prochain, un cours de magnétisme théorique et pratique appliqué à la thérapeutique. Chaque cours sera précédé ou suivi de démonstrations expérimentales.

SECOURS IMMÉDIAT

Le 2 septembre, reçu à nouveau pour notre œuvre, par un anonyme, la somme de 10 francs.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 69 | 10 Centimes | 1er-15 OCTOBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

La Psychologie devant la science et les savants

Tel est le titre du nouvel ouvrage de notre collaborateur J. Marcus de Vèze, ouvrage qui paraîtra le mois prochain ; c'est pourquoi nous sommes heureux de donner dès aujourd'hui la conclusion de ce livre remarquable à tant de points de vue divers.

A. B.

CONCLUSION

Je ne parle pas de choses fictives, mais de ce qui est certain et parfaitement vrai.

HERMÈS TRISMÉGISTE.

Les Hindous disent avec raison que l'inaction est le suicide intellectuel.

Rien n'est plus vrai. Or si le suicide du corps physique est le plus grand des crimes, le suicide intellectuel serait sans contredit pour l'individu le plus grand des malheurs et pourrait avoir pour lui des conséquences terribles, imprévues, désastreuses.

C'est pourquoi l'homme doit toujours cultiver avec le plus grand soin son intelligence ; c'est du reste le meilleur moyen à employer pour se connaître soi-même, ce qui doit être, nous venons de le dire, le but principal de la vie humaine.

Voilà pourquoi la Psychologie ou étude de l'âme doit être une des plus graves préoccupations de l'homme désireux de progresser.

L'étude que nous venons de soumettre au lecteur n'est pas tant s'en faut complète ; pour un sujet aussi vaste que la *Psychologie*, il aurait fallu écrire plusieurs volumes ; or, aujourd'hui les ouvrages de longue haleine sont peu recherchés, c'est pourquoi nous nous sommes contenté de faire un résumé succinct de la science moderne sur la psychologie ; mais, tout résumé que soit notre travail, il constitue cependant un guide sûr, pratique, explicatif et parfaitement intelligible sur des questions qui ont été généralement laissées fort obscures avant nous.

Notre livre n'est pas écrit pour le philosophe et le profond penseur, mais pour tous ceux qui veulent réfléchir sur les destinées de l'homme.

Notre œuvre, nous venons de le dire, est un guide sûr, mais c'est aussi un manuel complet sur des questions absolument controversées pour la plupart, et qui ont fourni matière à de longues et graves discussions.

Qu'est-ce que l'OD, qu'est-ce que le fluide Odique, que la Polarité animale, que le Magnétisme, que l'Hypnotisme, que l'Hypnose et ses divers états ?

Qu'est-ce que le fluide Astral, qu'est-ce que la Télépathie, le Spiritisme, l'Obsession, la Possession, la Substitution ?

Que sont donc ces Matérialisations d'esprits, dont tout le monde parle et que si peu ont vu ?

Qu'est-ce que l'Extériorisation de l'individu ; enfin qu'est-ce que l'Occultisme, la Magie, et les Mages ?

Telles sont aujourd'hui les questions que tous les penseurs se posent, et qu'un esprit quelque peu cultivé doit connaître à notre époque, s'il ne veut pas rester en arrière du mouvement intellectuel contemporain.

Or toutes ces questions ont une réponse dans notre œuvre, une réponse sérieuse et sûre, qu'on peut considérer comme la vraie, la seule vraie, pouvons-nous dire, car, dans le livre que vient d'étudier le lecteur, nous n'avons pas seulement formulé des idées et des sentiments personnels sur les matières traitées, mais nous avons étudié avec la science et les savants les plus compétents de toutes les époques, et c'est là ce qui fait la force, la valeur de notre étude. Elle n'est pour ainsi dire que l'œuvre d'une collectivité. En effet, nous avons étudié l'Od et le fluide Odique avec Reichenbach ; la Polarité avec Mesmer, Chazarin et Dècle ; le Magnétisme avec Mesmer, l'abbé Faria, La Fontaine, Braid, du Potet et d'autres encore ; l'Hypnotisme avec les maîtres contemporains, l'hypnose et ses divers états avec de Rochas, le fluide Astral avec d'excellents médiums, le Spiritisme avec W. Crookes, Chiaia, Lombroso pour la partie expérimentale, après avoir rapidement parcouru la théorie avec Allan-Kardec et ses disciples.

Enfin, pour ce qui concerne l'Occultisme et la Magie proprement dits, qui sont une seule et même science, nous les avons à peine

effleurées dans notre livre et nous avons conseillé à nos lecteurs d'apprendre cette grande science occulte avec les maîtres, qui nous ont donné des études profondes, et qui se nomment, comme nous l'avons dit dans le chapitre XX et avant dernier : Paracelse, Eliphas Lévi, Frantz, Hartmann, Carl du Pril, Stanislas de Guaita, Alber Jhouney, Papus, Péladan, Barlet, Guymiot, Pascal, Amaravella, Sinett et d'autres encore (1). Et tous les travaux de ces auteurs éminents ont été contrôlés par des expériences personnelles qui n'ont pas duré moins de trente ans ; aussi pouvons-nous affirmer que tout ce que contient notre livre est absolument vrai, incontestable et certain, malgré les phénomènes extraordinaires que nous relatons et qui peuvent surprendre quelque peu le lecteur qui n'est ni adepte, ni initié de l'occulte.

Le livre que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, nous aurions pu l'écrire il y a déjà vingt ans : mais certainement, alors, on nous aurait traité de fou, et, après avoir parcouru quelques chapitres, le lecteur aurait mis le livre de côté.

Aujourd'hui, les forces subtiles de la nature ont été étudiées par des hommes de très grande valeur qui ont affirmé que la force psychique, que la télépathie, que le magnétisme, que l'hypnotisme, que le transfert, les matérialisations, que toutes ces choses sont vraies, réelles et existent. Et les savants les plus éminents peuvent dire de tous ces phénomènes ce que l'honorable M. W. Crookes a dit du Psychisme : « Je ne dis pas que cela peut être : je dis que cela est. » Les ayant vus, de ses propres yeux vus ; du reste, si l'ont peut tromper et illusionner les sens de l'homme, on ne saurait agir de même sur des appareils mécaniques, sur des appareils enregistreurs.

Ainsi donc l'homme a tort de nier *a priori* ce qu'il n'a jamais vu, ce qu'il ne comprend pas et qu'il voit pour la première fois. Il devrait savoir que l'impossibilité de la veille devient la réalité du lendemain, c'est là un fait constaté par l'histoire du progrès humain.

Que de faits scientifiques connus des anciens, puis oubliés ont été retrouvés dans ces temps modernes ! Leur nombre est considérable.

Or, pour s'assurer de l'objectivité de la force psychique, M. Crookes fit enregistrer un grand nombre de phénomènes par un curseur appliqué sur un cylindre de métal noirci au noir de fumée (appareil Marey).

L'hallucination du sens du toucher est donc, ici, tout à fait inadmissible.

Quant aux phénomènes de matérialisations, le savant anglais les a constatés pendant deux années consécutives, et jusqu'à trois fois par semaine dans son propre laboratoire.

Il s'est servi des divers moyens de contrôle dont dispose la science la plus rigoureuse, et qui écarte toute espèce de fraude ou d'hallucination des sens : balances, enregistreurs, appareils, photographiques. En outre, toutes ces expériences ont été pratiquées devant des témoins aussi nombreux que variés (2).

Au lieu de nier ce que l'on ne comprend pas, ce qui est commode et très aisé, il vaudrait bien mieux étudier les phénomènes spirites dénommés aujourd'hui *psychiques*. Si l'homme peut se tromper, peut devenir le jouet d'une hallucination, rien n'est plus facile que de remplacer les organes humains, comme l'a fait W. Crookes, par des machines, qui, elles, ne sauraient se tromper. On remplace les mauvais yeux de l'homme par des appareils photographiques et les mains par des appareils enregistreurs mus par un mouvement d'horlogerie ; or les travaux de ces appareils constatent fort bien les phénomènes produits.

(1) Nous avons étudié l'*Occultisme Egyptien* dans ISIS DÉVOILÉE, 1 vol. in-8, Chamuel, éditeur, et l'*Occultisme Hindou*, en partie du moins, dans ADDHA-NARI ou l'*Occultisme* dans l'Inde antique, 1 vol. in-8 avec 1 pl. en couleur, Paris, Chamuel.

(2) Cf. *William Crookes* : Force psychique, 1 vol. in-8. Paris, 1887 ou 1888.

Et du reste, peut-on tromper des hommes et des observateurs profonds, de vrais savants, tels W. Crookes de la Société royale de Londres, les savants italiens Lombroso et Chiaia, le savant russe Aksakoff, d'autant que ces hommes éminents ne travaillent pas comme des prestidigitateurs pour faire de l'argent, mais pour le compte de la science et du progrès, pour leur compte personnel.

Est-ce que le magnétisme n'était pas connu dès la plus haute Antiquité, nous l'avons déjà dit plus haut page 87, en mentionnant l'AVESTA. Et dans ces temps modernes, un médecin du XVIe siècle, Prosper Alpinus, ne nous apprend-il pas (1) que les frictions médicales (*passes magnétiques*) et les frictions mystérieuses (*impositions des mains*) étaient les remèdes secrets que les prêtres employaient pour traiter les maladies incurables. Après de nombreuses cérémonies, les malades étaient enveloppés dans des peaux de béliers et portés dans le sanctuaire du temple. Là, le dieu leur apparaissait en songe et leur indiquait le remède qui devait les guérir. Si certains malades ne recevaient pas de communications de la Divinité, des prêtres alors (les *Onéiropoles*) s'endormaient à leur place, et le dieu leur communiquait les remèdes pour le malade en question.

Et, malgré cela, le magnétisme était nié il y a quarante ans encore par les médecins.

Et l'hypnotisme, n'était-il pas connu aussi de toute Antiquité ?

Et plus tard, le grand alchimiste Cardan, dans son ouvrage *De rerum varietate* (liv. VIII. ch. III), ne prétend-il pas posséder trois facultés admirables : la première, de passer en extase, au delà de toute sensation, aussi souvent qu'il lui plaît ; la seconde, de voir à volonté des objets divers non avec les yeux corporels, mais avec *les yeux de l'âme* : enfin, les songes étaient pour lui prophétiques.

Cardan était aussi sujet, dans son enfance, aux hallucinations *hypnagogiques* qui se produisaient à son réveil.

On nomme ainsi des hallucinations qui se produisent chez beaucoup de personnes au moment où commence le sommeil naturel ou bien au moment où il finit.

Concluons donc en terminant qu'il ne faut jamais dire : telle chose est impossible ; savons-nous ce que la nature nous tient en réserve ? Une petite découverte en amène d'autres plus considérables ; avant la fabrication de cette matière si légère, si fragile qui paraît de prime abord si futile, le verre, aurait-on jamais pu prévoir les découvertes astronomiques ? Aurait-on pu posséder l'appareil photographique, qui voit ce que le meilleur œil humain ne saurait voir ?

Et le microscope et les admirables travaux qu'il permet ? Pouvait-on les imaginer avant la découverte de ce verre verdâtre, noir et grossier, aujourd'hui si cristallin ? Comme on le voit, les plus petits effets produisent de grandes causes.

N'a-t-on pas découvert une chose inimaginable, la constitution chimique des astres déclarée absurde par des esprits éminents, et cependant l'analyse spectrale nous a révélé cette constitution !

Pourra-t-on jamais établir des communications interastrales ? Pour nous, cela ne fait aucun doute, nous y croyons fermement ; du reste, elles existent, mais nous ne nous en doutons pas encore.

Le progrès est lent mais sûr ; la science, nous le disons depuis que nous tenons une plume, et nous le disons avec conviction, est encore dans l'enfance ; nous ne savons rien, absolument rien à côté de ce que l'homme saura dans un siècle. Nous n'en voulons pour preuves que les inventions de ces vingt-cinq dernières années.

La lampe fumeuse à l'huile et la chandelle ont fait place au schiste, puis au pétrole et à la bougie ; ceux-ci ont à leur tour cédé la place au gaz, qui à son tour la cède à l'électricité. Celle-ci remplacera bientôt le charbon et la vapeur ; grâce aux locomotives électriques nous ferons 100 kilomètres et plus à l'heure ; mais aussi, à chaque pas en

(1) *Traité de la médecine des anciens Egyptiens*, liv. I, ch. XXXI.

avant, la responsabilité humaine devient de plus en plus considérable.

Nous trouvons aujourd'hui belle et superbe la lumière électrique ; mais qu'était-elle au début ? Un éclairage absolument défectueux.

A son tour l'électricité cèdera sa place au magnétisme, quand un homme de génie, un Edison par exemple, aura réussi à trouver; un isolateur pour le fluide magnétique. Cela ne sera pas facile, car plus on monte dans l'échelle des forces subtiles, plus il est difficile de les capter, de les maîtriser, de les emprisonner. Mais enfin cela arrivera un jour ; souhaitons que celui-ci soit très prochain.

Mais, pour arriver à augmenter le bien-être de l'homme, celui-ci ne doit compter que sur son initiative et pas du tout sur l'ETAT. — Malheureusement dans beaucoup de pays, mais surtout en France, on attend tout du Gouvernement ; on a grandement tort en cela, puisque ici la collectivité est beaucoup plus incapable que l'initiative privée.

Voici une nouvelle preuve de ce que nous venons d'avancer.

Nous lisons ce qui suit dans un ouvrage (1) de Don Mariano Cubi :

« En 1839, à Amiens, M. Henry avait établi avec M. Lapostolle, chimiste distingué, une correspondance par des fils électriques. Un choc se produisait-il, par exemple, c'était la lettre A, deux c'était la lettre B, trois la lettre C, et ainsi de suite successivement.

« M. Henry crut devoir donner connaissance au Gouvernement de cette découverte.

« Il écrivit le 8 août 1836 au ministre du commerce et des travaux publics ; celui-ci répondit, le 8 octobre de la même année, que « la commission consultative avait décidé que sa découverte ne pouvait avoir d'application en grand. D'après cette décision, il n'y aurait pas lieu de s'occuper plus longtemps du système de télégraphie électrique. »

Est-elle assez jolie, cette réponse administrative, et nous nous demandons si les inventeurs eux-mêmes comprenaient toute l'importance de leur découverte ?

Il est donc bien certain que si les inventeurs des merveilleuses découvertes de la fin du XIXe siècle avaient compté sur l'encouragement ou les secours des Gouvernements, nous en serions encore à la lampe fumeuse, aux diligences *accélérées*, aux navires à voiles et aux télégraphes à signaux.

Et, dans la question sociale, pourquoi tant de misères affligent si fort l'humanité au seuil du XXe siècle ? C'est que les nations sont assez naïves d'attendre des Gouvernements une répartition plus équitable des charges et de la fortune publique.

Or, les Gouvernements ne sont et ne peuvent être que des pompes aspirantes et nullement des canaux d'irrigation; aussi la misère s'accroît et les inégalités creusent un fossé de plus en plus large entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien. Cette grande inégalité de fortune entre les citoyens amènera certainement à bref délai des catastrophes inouïes, telles que l'histoire n'en aura jamais enregistrées de pareilles.

Le dernier Congrès de Zurich (août 1893) ne laisse subsister aucun doute dans l'esprit à ce sujet ; les classes dirigeantes sont bien et dûment averties, le socialisme a écrit sur son drapeau : « *Pas de quartier, le jour du triomphe !* »

Puissions-nous, après *la liquidation sociale* (c'est le terme des socialistes), arriver enfin à une ère de paix, de charité et d'altruisme, qui donnera à tous et à chacun, suivant ses mérites, le bonheur relatif qu'une civilisation digne de ce nom doit à tous les hommes, frères d'une même planète.

Ce jour-là, les grandes questions philosophiques pourront être abordées par le plus grand nombre, ce jour-là le matérialisme néantiste aura vécu et sur ses ruines largement dispersées une civilisation spiritualiste montrera à l'homme ses véritables destinées, celles pour lesquelles il a été créé et qui le mettront dans la *Voie Parfaite* qui conduit au bonheur et fait l'homme le véritable Dieu de la création.

J. MARCUS DE VÈZE.

(1) LEÇONS DE PHRÉNOLOGIE, par Don Mariano Cubi et J. Soler, t. II, p. 473, en note.

UN DÉFI !!!

Celui dont nous allons parler n'a pas l'attrait d'une primeur, cependant il est bon de s'y arrêter, ne serait-ce que pour écouter ce qu'en disent les uns et les autres ; son auteur, M George Pouchet, n'est pas le premier venu, aussi mérite-t-il quelque attention même lorsqu'il vient proposer à tous les médiums le défi suivant : « Accompagné de « deux personnes, il présentera aux devins qui s'offriront une « carte sous enveloppe opaque, scellée, qui ne sortira pas de « sa vue. Cette carte pourra être examinée, touchée, palpée « pendant une heure devant lui. Elle portera en caractères « majuscules un mot ou un ensemble de mots compris « entre dix ou quinze lettres. Si le mot ou l'ensemble est « lu, M. Pouchet versera sur l'heure la somme de mille francs « à la personne qui aura lu l'écrit. »

Mille francs à gagner, diable ! voilà qui est tentant, et par-dessus le marché convertir un incrédule, mais n'est-ce pas à accepter sur l'heure? Oui. Mais d'abord qu'est M. Pouchet? Un savant d'un grand mérite dans sa spécialité; malheureusement, bien que... ou parce que... il est savant officiel, professeur au Muséum, M. Pouchet ne croit pas à la lucidité, à la clairvoyance des médiums et des somnambules, aussi les met-il tous au défi de le convertir.

Le beau résultat, ma foi, qui serait obtenu si l'incrédulité de M. Pouchet devenait une certitude ! Croyez-vous que les autres incrédules seraient désarmés? Pas le moins du monde : ils traiteraient le néophyte de hâbleur ou d'illusionné, et tout serait dit, c'est-à-dire à recommencer. M. George Pouchet conviendra lui-même que malgré l'autorité qui s'attache à son savoir, à son titre, il ne suffirait pas qu'il soit, lui, convaincu pour que sa croyance nouvelle entraîne immédiatement après elle, celles de tous ses savants confrères.

Malgré le peu de résultats qui en pourra résulter, ce défi a déjà attiré à son auteur des réponses que nous voudrions pouvoir citer *in extenso* si la place dont nous disposons nous le permettait. A ce sujet le n° 4 de juillet et août des *Annales des sciences psychiques* est particulièrement intéressant. Glanons au hasard dans ce numéro les passages suivants de la réplique de M. Ch. Richet :

Un défi, et un défi qui est un pari ! Mais ce n'est plus de la science, c'est du sport, du turf, de la bravade, un mélange de cabotinage et de pari mutuel. Même en cas de succès, le succès serait indifférent à la vérité... ce ne sont pas des mœurs scientifiques, et il faut laisser aux tréteaux de la foire ces procédés qui ne sont heureusement pas dans nos usages.

Le somnambulisme, dont la réalité a été démontrée il y a une

vingtaine d'années à peu près, et ce n'est pas sans quelque fierté que je le rappelle, passait pour une fantasmagorie, tout comme la lucidité et le spiritisme aujourd'hui. Est-ce par des défis portés aux magnétiseurs qu'on a pu trouver la vérité ? Il me semble que ç'a été plutôt par de longues, patientes, laborieuses et méthodiques études. Pourquoi abandonner ce système et employer celui des défis, des tournois semblables à ceux du moyen âge, où des chevaliers bardés de fer défiaient les assistants et les injuriaient à haute voix, les traitant de couards, de lâches s'ils ne venaient pas lutter en champ clos ?...

Je suis certain que M. Pouchet gagnerait son pari. En quoi cela prouverait il que la lucidité n'existe pas? Même si le pari était perdu, cela ne prouverait pas que la lucidité existe.

Si mon humble avis valait quelque chose auprès de celui des personnages dont je veux reproduire les arguments, je regretterais ce que j'ai dit bien des fois : Oui, la lucidité existe, mais elle est si fugace, si capricieuse, même avec le sujet le mieux doué, qu'on ne peut raisonnablement que la constater lorsqu'elle se produit, chercher à la provoquer, mais non affirmer qu'on a pu l'asservir.

J'ai fait maintes fois l'expérience proposée aujourd'hui ; j'ai parfois réussi, souvent échoué. Pourquoi? je ne saurais le dire. J'ai constaté des succès et des échecs et, attribuant au magnétisme une action autrement puissante et importante, passé outre, recherchant toujours son côté utile, humanitaire et non des distractions pour la galerie.

Mais si je n'ai pu réussir à mon gré ce genre d'expérience, dans sa réponse à M. Pouchet, M. E. Boirac, professeur de philosophie, cite d'après un auteur anglais :

Le major Buckley, qui semblerait posséder à un degré peu ordinaire le pouvoir de produire chez ses sujets cette forme particulière de la clairvoyance, a mis, je crois, environ 140 personnes, dont beaucoup sont très instruites et d'un rang élevé, et 89 de celles-ci, même pendant la veille, en état de lire, avec une exactitude presque invariable, bien qu'avec des erreurs accidentelles, des devises (*mottoes*) imprimées, enfermées dans des boites ou des coques de noix. Il prie des amis, qui désirent voir et contrôler le fait, d'acheter un certain nombre de ces noix dans différents magasins et de les sceller dans un sac, d'où elles sont prises au hasard par le clairvoyant, lues, notées et ouvertes.

Si M. Pouchet attache à sa conversion une valeur quelconque, le témoignage des autres ne doit pas être pour lui lettre morte ; puisque d'autres avant lui ont tenté et réussi de telles expériences et qu'il doute toujours, comment peut-il espérer que son affirmation aux yeux des incrédules aura plus de valeur qu'il n'en attache lui-même au témoignage des autres?

Je disais, au début, que le défi de M. Pouchet n'a pas l'attrait de la nouveauté ; en voici la preuve dans la réponse que lui adresse le général Parmentier. Cette réplique, écrite le 20 avril 1856, alors qu'il n'était que capitaine du génie, était destinée à MM. Mabru, chimiste, et Auzoux, docteur, qui avaient, eux aussi, le guignon de ne pouvoir croire ni au magnétisme, ni à ses manifestations, et avaient jugé très malin de lancer à tous, c'est-à-dire à personne, un défi pareil à celui que nous sert aujourd'hui M. Pouchet.

Paris, 20 avril 1856.

J'ai lu avec le plus vif déplaisir le défi porté aux magnétiseurs dans le numéro du 24 février de l'*Ami des sciences*. Je savais d'avance quel serait le résultat d'une pareille discussion qui m'a paru, dès l'origine, fort déraisonnable. Si quelque chose m'a étonné, ce n'est pas le résultat négatif de l'enquête, c'est qu'il se trouve toujours des magnétiseurs assez... *naïfs* pour répondre au premier appel que leur font, dans un moment quelconque, les premières personnes venues. Il y a beaucoup d'anciens incrédules qui sont devenus croyants : il faut croire qu'ils ont vu des faits qui leur ont paru concluants. A côté d'eux, d'autres personnes, témoins des mêmes faits, ne les ont pas jugés suffisants, et c'est bien pis encore pour celles qui ne les ont pas vus elles-mêmes. Supposons MM. Auzoux et Mabru pleinement édifiés sur la réalité des assertions des magnétiseurs. Croient-ils de bonne foi que leur témoignage ferait subitement triompher le magnétisme dans le monde entier et l'élèverait au rang d'une science dont les principes fondamentaux au moins, ne seraient plus contestés ? Dans cet ordre de phénomènes, comme pour les faits inexplicables dans l'état actuel des connaissances humaines, il est dans la nature des choses que l'on doute tant qu'on n'est pas obligé de croire. Et encore il y a des gens qui ne se croient jamais obligés de croire, eussent-ils été témoins de la pleine réussite de toutes les expériences proposées par M. Mabru... L'orgueil humain, qui ne veut pas admettre ce qu'il ne saurait expliquer, préfère se payer des raisons les plus pitoyables. L'homme n'a jamais su interroger la nature avec la soumission que devait lui inspirer le juste sentiment de son ignorance et de la faiblesse de sa raison. Chaque fois qu'un fait nouveau se présente, avant de l'interroger avec soin, l'homme commence par l'expliquer *n'importe comment*. Et aussitôt il tient beaucoup plus à soutenir son explication qu'à étudier les faits ; puis, ceux qui parviennent à faire voir l'inanité de l'*explication* croient de bonne foi avoir *détruit le fait*. . . . .

. . . .

Quelle singulière prétention, d'ailleurs, de la part de simples particuliers d'appeler à leur barre souveraine tous les magnétiseurs du monde et de juger en dernier ressort du magnétisme lui-même ! Je ne reconnaitrais pas même un pareil droit à une académie, car l'histoire de ces doctes corps est là, pour démontrer qu'ils ne se sont pas faits faute de décisions iniques et erronées. En vérité, si j'étais magnétiseur et si j'étais certain — je dis *certain* — de pouvoir produire les phénomènes énumérés dans un de ces défis publics, je ne croirais pas de ma dignité de répondre à un pareil appel. . . . .

. . . .

Je ne suis pas magnétiseur ; par mon titre d'ancien élève de l'École polytechnique et par la nature de mes travaux, j'appartiens plutôt à la classe des savants. J'ai aussi commencé par douter, mais j'ai eu à cœur de me former une conviction sur ce magnétisme animal, et j'y suis parvenu sans faire appel aux magnétiseurs, mais en allant d'abord les voir chez eux, puis en produisant moi-même quelques phénomènes de cet ordre. J'y ai dépensé un peu de temps, et je suis loin de le regretter quand je vois l'injustice des jugements que portent des hommes, d'ailleurs intelligents et éminents, sur les hommes et les choses du magnétisme.

Signé: Théodore PARMENTIER,
capitaine du génie.

Nous voudrions terminer notre tâche par la reproduction des objections si justes du capitaine Parmentier,

aujourd'hui général, car elles font justice des sottes prétentions de tous les Mabru du monde et de leurs plagiaires ; mais ces réponses au défi de M. G. Pouchet ayant amené M. le Dr Dariex à vous faire des observations personnelles, je crois devoir en souligner le passage suivant :

Nous étions outrés, agacés, lui (1) et moi, de voir des gens comme Pickman se réclamer sans cesse de la science et de ses représentants connus, et, au mépris de leurs promesses, se dérober à l'investigation des hommes compétents et n'en pas moins continuer à vouloir nous en imposer avec une prétendue lucidité, qui semble due à des tours de prestidigitation, rendus possibles par le concours voulu des acolytes, ou inconscient des amateurs . . . .

M. le Dr Dariex expose ensuite que l'intention de M. G. Pouchet, comme la sienne, était de provoquer seulement Pickman afin de pouvoir lui dire, avec juste raison : « Si vous êtes lucide ainsi que vous le prétendez, fournissez-en la preuve ; si vous n'êtes pas lucide, contentez-vous d'être prestidigitateur. »

Réduit à ses réelles proportions, ce fameux défi perd joliment de son envergure ; dès l'instant qu'il ne vise qu'un bateleur, nous n'avons pas à nous en émouvoir, nous devons, au contraire, nous réjouir qu'il ait provoqué, en faveur du magnétisme, les témoignages précieux que nous venons de signaler. Tous les magnétiseurs et spirites sincères et convaincus sont de l'avis de M. G. Pouchet. Les jongleurs sont les plaies qu'il faut extirper de ces sciences nouvelles. Ils n'avaient pas attendu son cri d'alarme pour faire la chasse aux *faiseurs* qui prétendent produire réellement des phénomènes qu'ils simulent plus ou moins adroitement. Remercions néanmoins M. G. Pouchet du sentiment qui l'a guidé, et surtout des réponses que son défi a provoquées, et, en terminant, prions-le de se souvenir que ce n'est pas une raison parce qu'on fabrique du vin d'où le jus de raisin est banni, pour prétendre que tous nos vins généreux de France sont également des produits frelatés.

H. SAUSSE.

(1) Lui, M. George Pouchet.

LE TORÉADOR GONZALÈS

SOMNAMBULE MAGNÉTIQUE LUCIDE

Pendant l'année 1885, au mois de juin, s'il nous en souvient, nous donnâmes une séance de magnétisme, dans un salon du Grand Café des Cinq Parties du Monde, à Montpellier. Voici dans quelles circonstances : nous avions plusieurs fois remarqué, en venant dans cet établissement, un homme grand, ou plutôt long comme le carême, maigre comme un échalas, brun comme un Espagnol ! En était-il réellement un ?... car il y a des gens, qui se disent Esp..., bref! passons !... En tout cas, il s'appelait Gonzalès, et se disait toréador. Cela dit, terminons le signalement de notre homme : chevelure noire, abondante, yeux noirs, vifs, — deux lentilles de jais sur deux boules d'ivoire, — mais quelque chose de mélancolique dans le regard, de rêveur dans la physionomie, de sombre parfois dans les traits. Ce matador avait-il eu dans *las corridas de toros*, sous le ciel bleu de sa patrie, quelque amère déception ? Ou bien, plus malheureux encore, avait-il laissé son cœur aux pieds de quelque brune senorita ?... *Chi lo save la cosa?* Gloire, quelles sont tes profondeurs ? Et toi, amour, quelles sont tes mystères ?... Cependant, cet homme nerveux comme un chat, leste comme un écureuil, adroit comme un singe, faisait des bonds extraordinaires, sautant les chaises à pieds joints, sautant les tables, sautant même le billard, — prenait-il ce dernier pour un taureau ? — Toujours était-ce beau de le voir, relevant sa tête d'un air de défi, « tel un lion secouant sa crinière », prendre son élan, poser ses larges mains nerveuses, au beau milieu du billard, et, hop là ! le traverser « col grazia » dans toute sa largeur ! D'autres fois, il procédait à des tours d'équilibre (manière de se délasser probablement). Prenant une queue de billard, il la mettait sur le menton ou le nez, et la promenait ainsi triomphalement aux applaudissements de la galerie, ou bien (chose que nous trouvions plus drôle) il faisait avec un de ses camarades, habitué du café, le simulacre de la course des taureaux. Ah ! c'était fort amusant de voir le « senor Gonzalès », comme nous nous plaisions à l'appeler, tirer un mouchoir à carreaux de sa poche, et l'étendre de ses deux mains, tandis que son camarade, petit, gros et trapu (qui remplissait du reste fort bien le rôle de taureau), se précipitait, tête baissée, avec une véritable furia, contre notre matador, lequel, campé sur ses deux longues jambes, et faisant les plus belles passes de... manteau, esquivait toujours, avec une incomparable maestria, les coups de tête de l'animal non cornu, celui-là, mais bien boulé et bon pourfendeur. Enfin, ce diable d'homme était toujours en mouvement, à tel point qu'il nous semblait avoir des fourmis dans les jambes, ou être atteint de la danse de Saint-Guy, à moins que ce ne fût celle du diable dans un bénitier. Certes, nous n'avions, jamais de notre vie, vu pareil sauteur, — soit dit sans malice ! — « Quel bon sujet magnétique ferait cet homme ! » pensâmes-nous. Restait à faire la connaissance de celui-ci, et à lui proposer la magnétisation de sa « très intéressante » personne.

Qui ne sait avec quelles facilités se font les connaissances, dans ces sortes d'établissements, où les hommes se rendent d'habitude pour consommer diverses boissons, où les uns y traitent affaires tandis que d'autres lisent des journaux, ou font leurs parties de jeu, tandis que d'autres, enfin, n'y font rien, sinon tuer paresseusement le temps, pendant que le temps les tue à son tour. Nous fîmes donc vite connaissance de Monsieur... pardon! du *senor Gonzalès*, bon garçon, s'il en fut, mais sur le pied duquel il n'aurait pas fallu marcher. Certain jour, nous fîmes tomber la conversation sur le magnétisme, et, comme il prenait un plaisir visible à nous écouter, nous lui demandâmes s'il voulait bien consentir à se laisser magnétiser par nous, persuadé que nous étions, d'obtenir avec lui de bons résultats, vu les excellentes dispositions et conditions qu'il nous paraissait remplir à cette fin. Nous fûmes agréablement surpris lorsqu'il nous répondit qu'il acceptait volontiers de se soumettre à nos expériences, et que, d'ailleurs, il croyait lui-même à la puissance du magnétisme.

Nous procédâmes donc *illico* à la magnétisation de notre sujet, et nous fûmes enchanté, dès la première séance, des résultats obtenus. Cinq minutes à peine avaient suffi pour obtenir chez le « senor Gonzalès » des fourmillements dans les membres, une lassitude générale, une somnolence marquée, etc...

Le lendemain soir, nouvelle séance. Les symptômes étaient plus accusés que la veille, et nous pûmes obtenir assez rapidement le sommeil et une anesthésie presque générale de notre sujet. Après diverses expériences ayant pour but de nous assurer du degré d'anesthésie et de catalepsie chez celui-ci, nous voulûmes produire les phénomènes de *seconde vue*, ou autrement de *clairvoyance animique*.

Sur ces entrefaites, trois messieurs de quarante à cinquante ans, présents à la séance, se tournèrent vers moi et me dirent: « Ce monsieur que vous avez endormi peut-il lire notre pensée, mais une pensée commune *à nous trois?* Ainsi, nous allons nous consulter à l'instant, au sujet d'une question que nous lui poserons *mentalement*, et à laquelle il devra aussitôt nous répondre. — Faites, messieurs, leur répondis-je, mais faites, le plus secrètement possible, de manière que vous ne puissiez pas soupçonner mon sujet d'avoir entendu quoi que ce soit de votre conversation. »

Alors ces personnes, se mettant à l'écart et se rapprochant les unes des autres, se chuchotèrent *dans le tuyau de l'oreille* quelques mots, avec des ménagements infinis, et à moins de croire aveuglément que les murs sont pourvus d'oreilles (!) ce qui, vous en conviendrez, serait prendre par trop à la lettre le proverbe bien connu : *Cave! muri habent aures;* à moins encore de jouir de la délicatesse (?) de l'ouïe de ce Marseillais qui entendait (du moins prétendait-il) la marche des fourmis et la respiration des punaises (!), nous n'avions, quant à nous, absolument rien entendu des mots ou plutôt du mystérieux chuchotement de ces messieurs. Mais il n'en était pas de même de notre sujet, comme vous allez voir. Si son corps endormi paraissait insensible à tout ce qui se passait autour de lui, son esprit veillait et jouissait alors d'une grande lucidité. Aussi, dès que nous eûmes dit au senor Gonzalès : « Réponds immédiatement, je te prie, à la question mentale de ces messieurs », il s'écria, à haute et intelligible voix : « Une cuiller! » (prononcez *cuillère*) — C'est parfait! ajoutèrent aussitôt ces messieurs, c'est bien ça! Nous étions convenus entre nous du mot *cuiller*, et nous avions posé cette question : quelle est la prononciation la plus adoptée de ce mot, c'est-à-dire dit-on *de préférence* une *cuiller* ou une *cuillère?* (1) »

Ces messieurs n'étaient pas encore revenus de leur surprise, quand nous passâmes à une autre expérience tout aussi intéressante que concluante. M'adressant à un vieux monsieur que je ne connaissais pas, je lui dis : « Pardon, monsieur, désirez-vous que mon sujet nous dise combien vous avez d'argent sur vous? » Réponse : « En effet, je serai curieux de voir çà! » Et là-dessus, nous vîmes notre bonhomme retirer de sa poche son porte-monnaie. — « Doucement, monsieur, lui répondis-je, tenez votre porte-monnaie bien fermé, dans votre main droite, et restez là, en face de mon sujet. Bien! ne bougez pas! » Et, à la question : « Combien ce monsieur (désignant du doigt ce dernier à mon sujet) a-t-il d'argent dans son porte-monnaie? » notre *senor* répondit de suite : « *Douze francs cinquante.* »

Quoiqu'il y ait déjà huit ans que les expériences que je raconte ont eu lieu, je vois encore la tête stupéfaite de mon bon vieux, à ces mots. Je vois encore ce dernier ouvrant d'une main tremblante son porte-monnaie, en compter, devant nous, le contenu. Il y avait juste la somme indiquée par notre sujet, dont la parfaite lucidité fut de nouveau le sujet de l'admiration de l'assistance. Une autre personne désirant que l'heure marquée par sa montre en ce moment fût dite par le *senor*, celui-ci s'exécuta aussitôt, à mon ordre, et l'expérience réussit à merveille. Alors, un jeune homme, en blouse grise, vint à nous, le bras droit demi-tendu et la main fermée, comme s'il tenait quelque chose caché, et nous dit : « Voyons un peu s'*il* devinera ce que j'ai là dans ma main. » Aussitôt dit, aussitôt fait. M'adressant à mon sujet : « Qu'est-ce que ce monsieur tient caché dans sa main? » J'avais à peine prononcé ces mots que j'entendis notre senor s'écrier d'une voix vibrante : « *Neuf pois chiches!* » Et le jeune homme, ouvrant alors sa main, nous exhiba à tous, le corps du délit, les fameux pois *chiches* qu'il y tenait cachés, un instant auparavant et les compta devant nous : il y en avait bien neuf, pas un de plus, pas un de moins!

Cette expérience n'était pas plus tôt faite que nous vîmes un homme de quarante-cinq ans environ, portant chapeau de haute forme et redingote noire : c'était un directeur d'agence lyrique, qui, s'approchant de nous, d'un air solennel, quasi-officiel, nous dit : « Je ne crois pas encore au magnétisme, il me faudrait plus fort que « cela pour me convaincre, et, tenez, je vous parie bien que vous « ne ferez pas dire, par votre sujet, ce que j'ai là dans la poche droite « de mon pantalon ! »

A ce monsieur, aussi haut par la mine que par le verbe, nous répondîmes : « Inutile, monsieur, de parier, car vous perdriez pour « sûr. Je ne travaille avec mon sujet que d'une manière tout à fait « désintéressée, uniquement pour la science. Mon but est de rechercher la vérité dans les problèmes de la vie matérielle, comme de la « vie spirituelle, et de la faire connaître à mes frères et sœurs en « humanité, dès que je crois l'avoir trouvée. Je m'estimerai donc « heureux et déjà récompensé, Monsieur, si j'arrive, par mes expériences, à vous convaincre à la réalité du magnétisme. » Après avoir fait quelques passes magnétiques puissantes sur la tête et le long des membres de notre sujet, afin de produire un sommeil plus profond, nous lui dîmes : « Tu vois ce monsieur devant toi, il veut des preuves de ta clairvoyance qui le convainquent au magnétisme. Allons! dis-nous immédiatement ce que tu vois dans la poche droite du pantalon de ce monsieur. » Nous avions à peine articulé ces mots, que nous entendîmes notre sujet, comme mu par un ressort, répondre : « *Une pièce d'or de quarante francs, une ficelle et une clef!* » Alors, nous vîmes notre homme, le sceptique de tout à l'heure, changer de couleurs en même temps que d'attitude, en s'écriant d'un air bouleversé : « C'est extraordinaire, renversant ! Mais voyez donc plutôt ! » Et là-dessus il se fouille en notre présence et tire de sa poche droite du pantalon une pièce d'or de *quarante francs*, une ficelle et une clef (celle de sa chambre), et, à mesure qu'il sortait un objet de sa poche, il le mettait sur une table de marbre de l'établissement, en présence de l'assistance nombreuse ce soir-là. Et quand il eut sorti le double louis, il nous fit remarquer combien cette pièce était rare et avec quelle certitude le sujet l'avait nommée.

Notre sujet nous paraissant fatigué (la séance durant depuis vingt minutes environ), nous lui fîmes quelques passes magnétiques transversales à la tête, à la poitrine, aux membres, etc., « dans le but de le dégager de l'excès de fluide, puis nous le réveillâmes tout à fait en lui faisant plusieurs insufflations au front et sur les yeux et lui disant impérativement : « Réveille-toi ! » Nous croyons inutile, chers lecteurs, de vous apprendre que le réveil de notre sujet fut obtenu beaucoup plus facilement et avec plus de promptitude que son sommeil.

Pendant toute la durée de cette intéressante séance, notre sujet se trouvait insensible à tous les bruits extérieurs, sauf à notre voix et à nos questions. Un lien mystérieux, invisible, semblait unir nos substances corporelles et même nos esprits, de telle sorte que magnétiseur et magnétisé n'en formaient plus qu'*un*. O l'admirable alliance, que celle de l'être *actif* avec l'être *passif!* Fidèle image de la combinaison intime du fluide *positif* avec le fluide *négatif!* O la belle leçon de fraternité, que nous donne là le magnétisme, et combien les humains seraient heureux s'ils l'apprenaient et surtout la mettaient en pratique ! Alors, nous verrions se produire l'union du puissant avec le faible, de l'heureux avec le malheureux, du riche avec le pauvre, etc. Alors, nous pourrions goûter en paix les précieux avantages de la belle doctrine du Christ, qui peut se résumer dans ces mots, sortis de sa bouche : *Soyez tous frères ! — Aimez-vous les uns les autres.— Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que*

(1) Grammaticalement les deux prononciations sont admises. On peut dire indifféremment une *cuiller* ou une *cuillère ;* cependant l'usage le plus répandu est de dire une *cuillère*.

l'on vous fit. — *Imposez les mains sur les malades, et ils seront guéris,* et d'autres sublimes paroles toutes empreintes de l'amour le plus pur et de la charité la plus belle.

O CHRIST ! sois notre modèle et daigne, nous te prions, étendre ta puissante protection sur notre *Société fraternelle !*

Puéchabon (Hérault), 27 août 1893.

Dr Gaston de Messimy,
Membre honoraire de la *Société fraternelle lyonnaise.*

Vu l'impossibilité où nous sommes de publier toutes les observations qui nous sont parvenues au sujet du défi porté par M. le professeur Pouchet, nous avons cru plus simple de publier l'article ci-dessus; de la sorte nous opposons un savant banquiste à un autre savant modeste et les lecteurs peuvent juger.

A. B.

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

V

ÉTUDE COMPARATIVE, AU POINT DE VUE CURATIF, DES EFFETS HYPNOTIQUES ET MAGNÉTIQUES

(*Suite*)

1re Observation. — *Guérison d'une arthrite chronique, suite d'une entorse négligée.*

C'était en 1872, j'étais encore dans l'armée, au 11e régiment de cuirassiers (ex-régiment des carabiniers de la garde) qui, après nos désastres, était venu se reformer à Angers, où il tenait garnison; très enclin aux études physiologiques, que je menais de front avec mes travaux militaires depuis une dizaine d'années, je m'occupais beaucoup à cette époque de magnétisme, recherchant toutes les applications qu'on pouvait en faire à la guérison des maladies. J'avais sous mes ordres un vieux sous-officier médaillé, nommé Miavril, qui était sur le point de prendre sa retraite. Miavril, après la reddition de Metz, avait été dirigé à pied sur l'Allemagne comme tous nos pauvres soldats pour y être interné ; ces malheureux, chassés comme des troupeaux devant leurs vainqueurs, faisaient presque sans nourriture, dans une boue visqueuse et glissante, sous la pluie, de longues étapes qui les épuisaient ; un grand nombre d'entre eux périrent de privations et de fatigue avant d'arriver au but; Miavril, dans une de ces premières fatales journées de captivité et de misère, eut la malchance de faire un faux pas et de se donner une entorse ; éclopé, souffrant, non seulement il ne lui fut prodigué aucun soin, mais il dut, malgré d'atroces douleurs, poursuivre sa route sous peine d'être maltraité par les hommes de l'escorte, qui menaçaient de fusiller les retardataires et stimulaient leur zèle à coups de crosse de fusil.

Les soins tardifs que reçut Miavril, à son arrivée à destination, ne purent réduire l'entorse qui, favorisée par le tempérament lymphatique du sujet, prit bientôt un grand développement et dégénéra en *tumeur blanche*, cette variété de l'arthrite chronique que caractérise l'envahissement de l'articulation par la production d'un tissu fongueux.

Deux ans après sa rentrée de captivité, malgré les traitements qu'on lui avait fait suivre dans les hôpitaux militaires, le malheureux était toujours dans un état déplorable : le pied, la cheville, tout le bas de la jambe étaient devenus énormes ; l'articulation n'avait plus de mouvement, et, au milieu de cette masse inerte, la circulation, entravée sans doute, avait occasionné des suppurations à la face plantaire. — Miavril venait de passer une saison aux eaux lorsque je le rencontrai vers le commencement d'août dans la cour du quartier ; obligé de porter une chaussure spéciale ; pâle, défait, se traînant péniblement en s'appuyant sur un bâton, il faisait peine à voir ; je l'interrogeai sur son état de santé ; il me dit avec tristesse qu'on ne lui laissait plus aucun espoir, et que comme dernière tentative (bien aléatoire) les médecins proposaient d'essayer la *cautérisation transcurrente.*

Ma foi en la puissance de la nature était grande ; mais en présence d'un mal qui résistait depuis deux ans à tous les efforts de la science, en présence d'une déformation si complète, je ne savais trop qu'augurer, et je n'osais guère concevoir quelque espérance ; cependant, le cas me semblait intéressant à bien des titres ; je proposai à Miavril de le magnétiser, et, pour me fortifier dans la décision que je venais de prendre, je résolus de demander l'avis d'un des vétérans les plus dévoués à la cause magnétique, M. Perreau, ancien officier de marine, que j'avais connu au temps où je suivais les cours de l'Ecole de cavalerie ; j'avais appris que M. Perreau (quoique plus que *nonagénaire*) continuait, par amour de la science et de la charité, à répandre les bienfaits du magnétisme à Saumur ; je m'empressai de lui écrire pour lui soumettre le cas de mon sous-officier ; voici la réponse que je reçus par retour du courrier. Je cite ce document intéressant, que j'ai conservé, parce qu'il me semble de nature à fortifier les convictions hésitantes comme était la mienne alors :

« Saumur, le 5 août 1872.

« Monsieur, j'écris difficilement et je vous prie de vouloir bien « excuser la brièveté de ma réponse à votre lettre reçue hier soir. Il « m'est impossible d'entrer dans des détails relativement à l'affec- « tion dont vous me parlez, mais je suis convaincu *que le magné- « tisme seul peut la guérir.* Permettez-moi, monsieur, de vous dire « que ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de me faire une petite « visite par le train qui arrive ici à huit heures du matin, accompa- « gné de votre sous-officier ; je vous recevrai avec infiniment de « plaisir et *je ne doute pas de la réussite* ; nous causerons longue- « ment et je suis sûr qu'avec une ferme volonté et l'amour du bien « vous serez aidé dans votre travail charitable. Agréez, Monsieur, « avec mes civilités les plus empressées, l'expression de tout mon « dévouement.

« Signé : Perreau (24, *rue du Temple*). »

Le lendemain, à huit heures, j'étais avec Miavril chez cet homme de bien, très vert encore malgré son grand âge, et il nous donna une telle assurance par ses bons et chaleureux encouragements que nous revînmes à Angers avec la joie dans le cœur ; le vieux praticien ne nous avait-il pas affirmé que ce n'était qu'une question de temps : « Ne vous découragez pas, nous avait-il dit, ne comptez avec impatience ni les jours, ni les semaines, ni les mois ; persévérez et vous arriverez au but ! *Avec de la patience on guérit à peu près tout par le magnétisme!* »

Miavril vint tous les jours chez moi, de une heure à deux heures de l'après-midi ; je faisais des impositions avec les deux mains sur la cheville, puis des passes à distance sur la jambe, de la hanche jusqu'au bout du pied, pendant la première demi-heure : j'employais le reste de la séance à de douces frictions sur la peau, les mains humectées d'un peu d'eau légèrement *arniquée.*

En quelques jours les abcès de la plante du pied se cicatrisèrent ; au bout d'un mois, un changement notable se fit dans la tumeur blanche. Cette amélioration stimula notre zèle ; absorbé par l'intérêt de la cure, je laissai toute distraction de côté; quant à mon sous-officier, se rattachant à l'espérance, il commençait à entrevoir des jours meilleurs et bénissait la Providence qui m'avait mis sur sa

route; il se fût bien gardé de manquer une seule séance et suivait aveuglément toutes mes prescriptions; grâce à cette persévérance et à cette régularité dans le traitement, les effets du magnétisme devinrent de plus en plus marqués : l'engorgement des tissus diminua, la circulation anormale superficielle qui sillonnait la peau de vaisseaux bleuâtres disparut; les chairs semblèrent fondre sous mes doigts; le pied et la jambe reprirent insensiblement leur forme première, et cela d'une façon si complète qu'au bout de quelques mois de traitement il eût été difficile à première vue de distinguer la jambe malade de celle qui ne l'était pas.

Pendant le cours du traitement, Miavril dut traverser des périodes de souffrances atroces; aussitôt que le magnétisme commença à amener la réaction vitale dans cette masse informe, où la sensibilité était éteinte depuis longtemps, de violentes douleurs se firent sentir, douleurs si vives, que plus d'une fois le patient s'effraya et fut près de perdre courage, croyant à une recrudescence du mal; mais je le tranquillisai de mon mieux, en lui donnant l'assurance que ce retour inespéré de la sensibilité devait être le précurseur certain d'une guérison prochaine.

Cette succession de crises douloureuses, mais heureusement assez courtes, mit la cure en si bonne voie que je me contentai d'appliquer le magnétisme seulement tous les deux jours, et le traitement commencé le 8 août 1872 cessa le 24 mars 1873; il avait fallu cent quatorze magnétisations pour réduire radicalement cette grave affection; les pronostics de M. Perreau étaient justifiés et notre persévérance recevait sa récompense.

Je ne puis dire combien je fus heureux d'un succès aussi complet; cette expérience concluante me donnait la certitude que le magnétisme, en réveillant l'action vitale, pouvait non seulement d'une façon générale rétablir l'équilibre de la santé troublée, mais que cet agent précieux possédait aussi la merveilleuse puissance d'agir directement sur les tissus organiques, de les modifier, de les réduire, et de les transformer de façon à les ramener à leur état normal; c'était une première observation que d'autres faits, non moins probants, devaient bientôt venir confirmer, en me poussant dans une suite d'expériences et de recherches, qui, peu de mois après, me décidait à quitter l'armée.

Lorsqu'en 1876 je vins me fixer à Paris, j'eus l'occasion de me rencontrer avec M. le Dr baron Larrey, membre de l'Institut et inspecteur général du service médical de l'armée; je lui citai ce curieux cas de guérison; M. le baron Larrey, qui ne croyait à l'influence du magnétisme que dans les affections nerveuses, s'étonna beaucoup des résultats obtenus dans un cas de dégénérescence d'organe aussi bien caractérisée; pour lui, la formation des nouveaux tissus, qui spécialise la tumeur blanche, devait être dans l'espèce un obstacle invincible: « Et pourquoi? objectai-je à l'illustre académicien: la nature aurait-elle donc plus de difficultés à redresser une anomalie qu'à la produire? Il me semble que ce qu'elle a fait, elle peut le défaire! » Je ne sais si cet argument a porté; mais ce que je puis affirmer, c'est que l'expérience est venue bien souvent depuis confirmer la logique de mon raisonnement.

A. Bué.

RÉCOMPENSE

Nous avons le plaisir d'apprendre que notre dévoué vice-président honoraire, M. Crozy aîné, chevalier du Mérite agricole, vient d'obnir à nouveau les plus hautes récompenses pour ses cultures de cannas.

C'est ainsi que la *Société générale des horticulteurs de France* lui a décerné la grande médaille d'or comme lauréat.

De son côté, la *Société pratique d'horticulture du Rhône*, après une visite à ses magnifiques collections, lui a également donné une grande médaille d'or.

En troisième lieu, à l'*Exposition d'horticulture de Lyon*, en dehors des médailles argent et bronze obtenues pour ses semis, salvias et pelargoniums, il vient de remporter une médaille d'or pour ses semis de cannas, dont les variétés toujours nouvelles charment de plus en plus.

Nous le félicitons pour ce nouveau succès; nous aimons croire que l'année 1894 lui apportera le ruban rouge comme récompense justement méritée. Faisons des vœux pour qu'il en soit ainsi; puissent-ils se réaliser!

A. Bouvier.

Pour notre œuvre de secours immédiats

Le 7 septembre, reçu de Mme Gallet.	2	francs
Le 18 — — anonyme.	5	«
Total. . .	7	francs

A. B.

Le Gérant : L. Coulaud.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 70 10 Centimes 16-31 OCTOBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

LES SENS ET LA NATURE

Il est bien à supposer qu'aucun des lecteurs de cette feuille (1) ne professe un Darwinisme à courte vue; aucun, sans doute, ne croit que, dans quelque partie de l'univers qu'elle se manifeste, la vie n'est jamais qu'une servile reproduction de celle qu'on voit sur notre terre, qu'il ne saurait exister de toutes parts que des êtres d'espèce humaine, pourvus de sens humains et divisés en deux sexes.

Or, si nous laissons de côté cette conception assez naïve; si nous accordons, comme le faisait déjà Lessing, la possibilité de tout autres organisations avec de tout autres sens : voilà qui nous transporte au beau milieu du problème de la théorie de la connaissance, et à mi-chemin vers l'occultisme; car à une organisation différente correspond une représentation du monde différente aussi, de même qu'une expérience différente.

Un être qui possède des oreilles tirera de son expérience les lois de l'acoustique; un être qui a des yeux, les lois de l'optique; un être doué d'une tout autre organisation, de tout autres lois. Qu'un être de cette dernière espèce produise en agissant, c'est-à-dire en appliquant les lois qui lui sont propres, un phénomène tombant en même temps dans le domaine des perceptions — mais non dans celui de l'activité — de l'être muni de la vue, ce dernier, reconnaissant cette anomalie dans les lois établies par lui, va être enclin à regarder ce phénomène comme une hallucination ou une supercherie.

(1) Cet article avait d'abord paru dans la *Münchener Allgemeine Zeitung*.

Or, toujours on reproche aux spirites, comme faiblesse d'esprit tout à fait particulière, de croire à des choses qui « contredisent les lois de la nature ». On ne veut pas voir *que cette contradiction constitue précisément le caractère particulier du spiritisme, qu'elle est nécessaire dans les phénomènes qui ont lieu sur la limite de deux mondes*, bien que, au point de vue de l'univers, ce ne soit plus une contradiction. Et pourtant, il n'est pas un homme intelligent qui voulût prétendre que ces millions d'astres habités existent à cette seule fin de reproduire à perpétuité le phénomène organique de la rétine ou de la trompe d'Eustache. Donc, s'il y a des êtres ayant une tout autre organisation, et par conséquent aussi une tout autre expérience et une autre activité, le spiritisme sous une forme quelconque est une chose qui va de soi, et autre part encore que sur notre terre.

Tout observateur réfléchi des phénomènes spirites est arrivé à reconnaître qu'il s'agit là de phénomènes qui sont sur les confins de deux mondes. « C'est un monde nouveau, ouvert à nous, » dit le professeur Richet dans son rapport sur les séances de Milan. Mais c'est précisément ce qu'il y a d'essentiel et de parfaitement évident dans la chose, que l'on combat surtout.

Une comparaison va faire comprendre qu'on a tort de le faire. Donnons la vue à un être, l'ouïe à un autre; tous deux vont pouvoir se parler de leurs mondes respectifs (je sais qu'en ceci ma comparaison est un peu boîteuse), sans arriver à se comprendre le moins du monde. Donnons-leur la faculté réciproque de rendre les sons perceptibles à l'œil et les couleurs à l'oreille, — il suffirait d'une jonction anatomique momentanée des nerfs en question, — celui qui percevrait ces sensations jugerait un pareil phénomène tout juste comme un matérialiste juge une manifestation spirite. C'est qu'il s'agit d'un monde tout différent, c'est-à-dire organisé pour d'autres sens, et que la science ne peut

reconstruire qu'au moyen des contradictions qu'il offre avec nos lois : voilà en réalité la difficulté que présente le spiritisme considéré comme science naturelle.

Les premiers pas d'une science ne sont-ils pas toujours les plus pénibles ? Pour le spiritisme il y a encore à considérer que, pour triompher de l'opposition des adversaires qui parlent toujours de fraude, tous les expérimentateurs établissent en première ligne des conditions propres à exclure cette fraude. Ces conditions, dont le but est complètement étranger au phénomène lui-même, ne peuvent absolument pas être identiques à celles, encore inconnues, que le phénomène exige et qui le favorisent. De là, la nécessité physique de diminution d'intensité dans les phénomènes quand la prudence, c'est-à-dire la méfiance, augmente dans l'expérimentation.

Voyant ce fait se produire, les adversaires n'en ont que plus de soupçons ; tout homme intelligent dira au contraire que c'est de l'eau portée à notre moulin, et que c'est là précisément ce qui prouve que le monde intelligible est régi par des lois, et ces lois forment la base indispensable d'une physique transcendantale.

L'accueil fait par une personne au spiritisme dépend de sa réflexion philosophique. On peut, il est vrai, devenir spirite par l'expérience seule, c'est-à-dire devant le fait brutal ; pour le devenir par la réflexion, il faut comprendre le problème de la théorie de la connaissance, ce qui n'est pas le fait de tout le monde. Il faut pouvoir douter de cette vie pour pouvoir croire à une autre. Aussi est-il fort naturel que des philosophes dont le système repose sur le problème de la connaissance — Kant et Schopenhauer, — des philosophes qui, par conséquent, doutaient de cette vie, aient fini par aboutir à l'occultisme (1). Et il n'est pas moins concevable, en revanche, que les matérialistes qui ne mettent pas le moins du monde en doute la réalité de cette vie, et regardent une table comme réelle tout simplement parce qu'on peut s'y faire une bosse, il n'est pas moins concevable, disons-nous, que ces matérialistes aient de véritables frissons aussitôt qu'il est question de l'au-delà et des Esprits, bien que ceux-ci ne soient que des êtres voyant d'une façon différente, et que l'au-delà ne soit que les choses d'ici vues d'une autre façon.

D[r] Carl du Prel.

(Traduit de *Die übersinnliche Welt*, juillet 1893, par L. G.)

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(Suite)

Le corps partiellement désorganisé peut faire obstacle aux fonctions de l'âme, et, complètement dissocié, il peut laisser à l'âme la liberté d'action *de ses fonctions particulières*.

(1) Kant dans ses *Conférences sur la métaphysique* éditées par Politz ; Schopenhauer dans ses dissertations sur *le Magnétisme animal et la Magie*, sur l'*Apparente intention dans la destinée de l'individu* et sur *les Apparitions et ce qui s'y rattache*.

Dans la maison où l'on peut me supposer emprisonné depuis ma naissance, j'ai un téléphone, des fenêtres, des appareils de toutes sortes, me permettant de communiquer avec l'extérieur et de donner des preuves d'intelligence et de ma présence : j'ai des vivres, une cuisine, des appareils pour m'éclairer et tout ce qu'il me faut pour me livrer à des travaux intellectuels.

Abstraction faite de ma maison, je suis un être vivant, doué de facultés propres ; avec elle mes facultés sont augmentées à certains égards, réduites à d'autres points de vue ; sans ma bibliothèque et mes outils divers, je ne puis faire l'étude complète d'un projet d'architecte, ma mémoire et mes facultés se renforcent donc de tous ces moyens.

Ma maison me protège en même temps qu'elle me sert.

Nais qu'on l'écrase, elle m'emprisonne totalement sans m'être d'aucune utilité ; replié sur moi-même, je ne puis plus manifester à l'extérieur, je n'existe plus pour le monde, et moi-même je pourrai tomber dans l'inconscience.

Qu'on me débarrasse totalement de cet édifice, je prends ma liberté et je jouis de facultés particulières que j'ai acquises dans cette maison où je suis né et d'où je n'étais jamais sorti.

Si ma nature physique est telle que je résiste à l'effondrement et à la destruction totale de ma demeure, j'échapperai à la destruction. Or les spiritualistes prétendent que l'être qui constitue notre *moi* est d'une nature fluidique qui le rend indestructible et le fait survivre à l'écrasement corporel.

C'est ce que la science des faits tend à confirmer, mais ne prouve pas encore d'une manière péremptoire.

Je serai donc contre les spirites lorsqu'ils affirment posséder toute la vérité, et contre leurs adversaires quand ils affirment que les spirites sont dans l'erreur, et c'est par l'étude expérimentale et l'analyse des faits cités par d'autres que je suis conduit à prendre cette situation mixte en attendant que la science ait débrouillé le mystère.

CHAPITRE II

TRAVAUX ANTÉRIEURS. LES FAITS ET LES THÉORIES

Je dois supposer, dans cet exposé, que le lecteur est au courant des phénomènes dits spirites ; le nombre en est si grand et les caractères si variés, que l'on écrirait des volumes à les relater tous ; je ne parle, bien entendu, que de ceux qui ont été contrôlés dans des conditions sérieuses, par des personnes aptes à procéder à des investigations réellement scientifiques. Je renverrai donc aux ouvrages qui résument le mieux les faits, savoir :

Choses de l'autre monde, d'Eugène Nus ;
Spiritisme et Fakirisme, du D[r] Paul Gibier ;
La Fin du monde des Esprits, du D[r] Philip Davis ;
Magie pratique, de Jules Lermina ;
Analyse des choses, du D[r] Paul Gibier.

Du reste, les bibliothèques spéciales sont bondées d'ouvrages sur ces matières, et il en paraît chaque semaine de nouveaux.

Je ne citerai que quelques extraits destinés à faire ressortir l'analogie qui existe entre les divers ordres de phénomènes : hypnose, magnétisme, spiritisme, et les diverses théories qui ont cours pour les expliquer.

EXTRAIT DU NUMÉRO DU 1[er] AOUT 1888 DE LA *Revue de l'Hypnotisme* :

M. Liégeois, professeur à la Faculté de droit de Nancy, dit, dans un rapport adressé à cette revue :

« Qu'une personne qui a l'esprit sain, qui paraît complètement éveillée, qui a les yeux ouverts, la démarche aisée, la conversation facile, la riposte rapide, ne voie ni n'entende plus l'un des assistants désigné pendant le sommeil somnambulique, alors que tous ses

sens restent ouverts à la perception des autres personnes, c'est là vraiment un fait bien extraordinaire.

« Jusqu'à ce jour, les auteurs qui se sont occupés de la question, et moi tout le premier, nous nous étions bornés à constater l'efficacité de cette suggestion.

« Selon MM. Binet et Féré, l'expression *hallucination négative* est mal choisie ; il s'agirait, selon eux, d'un simple phénomène de paralysie sur les sens.

« Pour M. Bernheim, c'est un phénomène hypnotique et je partage son avis ; *les rayons lumineux continuent de peindre sur la rétine l'image de la personne que l'on veut rendre invisible au somnambule ; ses paroles continuent à impressionner l'ouïe du sujet, mais il y a annulation de la sensation, qui n'est pas perçue par l'intelligence, à cause de la suggestion même.* »

— Cette explication n'explique rien ; il est certain que la sensation n'est pas perçue *à cause de la suggestion*, mais ce n'est qu'un fait constaté ; on n'explique pas comment la suggestion procède pour annuler la sensation, pas plus qu'on n'explique comment il est procédé à la germination du blé, bien qu'on puisse assurer qu'il pousse parce qu'on l'a semé.

« *M. Bernheim a démontré que l'amaurose* (1) *suggestive n'est pas une paralysie systématique, mais une amaurose purement psychique, une neutralisation de l'objet perçu par l'imagination ; les sujets neutralisent inconsciemment les images avec leur imagination. Ils voient avec les yeux du corps, ils ne voient pas avec les yeux de l'esprit.* »

— Il y a là une véritable antinomie, si l'on ne fait pas de l'esprit un organe spécial ; car, si l'imagination n'est qu'un effet rendu par le système cérébral, il est manifeste, dès lors, que les sens subissent les influences extérieures, que l'effet est produit et que l'intelligence de ces sensations doit subsister.

Pour que l'imagination subsiste à l'égard d'une sensation reçue, il faut qu'elle soit consciente, c'est-à-dire en activité, et, pour qu'elle annihile une sensation perçue par les sens, il faut qu'elle soit en relation avec ces mêmes sens. Or, le principe même de l'imagination étant la conscience, comment le sujet peut-il *inconsciemment* neutraliser la sensation ? Pour se livrer à une opération idéale et se faire accroire qu'il ne voit pas, il faut d'abord qu'il ait conscience qu'il voit.

On tourne donc dans un cercle vicieux, si l'on fait de la pensée, de l'imagination et de la volonté, l'effet pur et simple du mécanisme cérébral.

Et comment pourrait-on concevoir que le sujet *voit avec les yeux de l'esprit*, si l'esprit n'est pas un organe ?

La contradiction disparaît si on considère l'esprit comme un organe fluidique en contact avec les éléments du cerveau, et si l'on admet que des influences internes ou externes *peuvent provoquer des solutions de continuité dans leurs communications.*

La relation entre l'organe fluidique, esprit, et l'organe *cerveau*, où aboutissent et se subdivisent tous les nerfs qui apportent les sensations comme autant de fils électriques, peut être magnétique, et elle peut être altérée ou suspendue.

Lorsque les rayons lumineux émanés d'un objet ont affecté la rétine, se sont concentrés sur le nerf optique, puis épanouis à nouveau sur les multiples appareils du cerveau, l'action n'est pas encore terminée, l'être sensitif n'a pas encore apprécié ni jugé, *il n'a pas vu.*

C'est ici qu'interviennent de nouvelles facultés, que s'établissent de nouvelles fonctions, et, si les relations subsistent dans des conditions harmoniques suffisantes, alors seulement l'être sensible, l'esprit, *sait qu'il voit.*

L'hypnotiseur veut-il que tel objet ne soit pas perçu ? Son action est une dissonance qu'il établit dans l'harmonie précitée ; l'être ne sait pas qu'il voit, *et il n'a aucun travail à faire pour s'imaginer qu'il ne voit pas*, comme le prétend M. Bernheim ; *ce travail, c'est le cerveau, c'est la volonté, c'est l'esprit de l'hypnotiseur qui l'accomplissent.*

Le cas se retrouve dans d'autres conditions : une femme que j'ai connue ne voyait pas l'eau d'une inondation qui avait envahi son magasin, eau dans laquelle elle pataugeait jusqu'à la cheville. L'eau n'existait pas pour elle, elle se voyait les pieds secs sur un plancher parfaitement sec, alors que tout le reste de ce qui l'entourait lui était sensible. Cependant, personne ne l'avait hypnotisée ni suggérée.

A. GOUPIL.

(*A suivre.*)

(1) Amaurose, paralysie du nerf optique ou de la rétine.

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

VI

ÉTUDE COMPARATIVE, AU POINT DE VUE CURATIF, DES EFFETS HYPNOTIQUES ET MAGNÉTIQUES

(*Suite*)

2° OBSERVATION. — *Guérison d'une hémiplégie faciale, compliquée d'une carie du Rocher.*

Dans le même temps où je traitais Miavril, un de ses camarades, nommé Robert, voyant les résultats que j'obtenais, vint me trouver ; condamné par la Faculté, lui aussi, il avait tout le côté gauche de la face paralysé ; les paupières sans mouvement, l'œil tout grand ouvert, les muscles de la joue atrophiés, la bouche tordue et grimaçante, lui faisaient un masque horrible à voir ; la langue alourdie lui donnait une parole lourde et traînante. Un écoulement infectieux de l'oreille, accompagné de violents maux de tête, avait été le prélude de cette affection ; ce qui faisait supposer quelque dépôt purulent interne ; Robert était en traitement depuis plus d'un an à l'hôpital pour une *carie du Rocher*, mais, aucun médicament n'ayant pu arrêter les progrès du mal, on venait de le faire rentrer au corps, où, exempt de service, il allait être l'objet d'une proposition pour la réforme. Encouragé par les résultats que j'obtenais, je résolus de tenter un nouvel essai ; mais, avant de prendre une décision à cet égard, j'étais bien aise de prendre l'avis du médecin major du régiment, et je m'ouvris à lui ; le major, très sceptique en matière de magnétisme, ne se fit pas faute de rire de mes prétentions : « Comment pouvez-vous songer à guérir avec votre magnétisme un mal aussi terrible que la carie osseuse, une carie du Rocher surtout ; mais c'est un mal implacable, qui ne pardonne pas ! Robert tôt ou tard sera foudroyé par une méningite ; aucune puissance humaine ne peut le tirer de là ! *et vous me le montreriez guéri que je vous dirais que cela n'est pas !* » Cette réponse catégorique, ce pronostic désespérant, assaisonné de plaisanteries plus ou moins spirituelles sur le magnétisme et les magnétiseurs, n'étaient point faits pour m'encourager ; heureusement je commençais à m'habituer à ces jugements inconsidérés, à ces façons cavalières de trancher les questions, même lorsqu'on ne les a pas étudiées ; et ce persiflage ironique, loin de me faire renoncer à mon projet, ne fit qu'augmenter mon désir d'opposer à ces dénégations anticipées le fait brutal d'une solution nette appuyée sur une expérimentation sincère.

Dès le lendemain je me mis à l'œuvre. Robert, comme son camarade, vint passer tous les jours une heure chez moi. Convaincu que l'hémiplégie était la conséquence du dépôt interne signalé dans la région du *Rocher*, et que ce dépôt, en obstruant le passage du courant nerveux le long du nerf *trijumeau*, produisait la paralysie de l'œil, de la joue et de la bouche, je m'attachai à combattre ce foyer purulent. Je commençai par faire des impositions sur la tête, en mettant mes deux mains en opposition sur les oreilles, de façon à préparer les longues passes d'*entraînement* que je fis ensuite de la tête aux pieds, à distance et sans aucun contact; à ces passes *à grands courants*, je joignis l'emploi de l'eau magnétisée : j'en faisais boire chaque jour un verre à mon sujet; au moyen de ces procédés j'obtins bientôt un succès complet. Les impositions sur la tête, par lesquelles je commençais chaque séance, produisirent dès le début un engourdissement cérébral qui plongeait le patient dans un assoupissement que le moindre bruit faisait cesser; peu à peu cet état s'accentua et Robert finit par s'endormir d'un sommeil lourd et profond, sans lucidité, accompagné de sueurs profuses et de tressautements musculaires; mes passes de dégagement pouvaient seules le tirer de cette sorte d'état léthargique.

Le premier verre d'eau magnétisée produisit dans les vingt-quatre heures *trois* selles liquides et infectes; du 14 au 30 octobre, les selles augmentèrent jusqu'à *huit* par jour, puis se réduisirent progressivement et redevinrent normales le 31; et (coïncidence digne d'être notée !) à l'instant où cessèrent ces évacuations, qui avaient eu une durée de 18 jours, l'écoulement de l'oreille, peu à peu ralenti, *disparut définitivement;* la réaction vitale, en provoquant cette crise salutaire, avait entraîné à l'extérieur par des selles abondantes les humeurs de l'oreille; la vie revint alors progressivement dans les nerfs atrophiés; des boutons enflammés et douloureux surgirent sur le trajet de ces nerfs depuis l'angle de la machoire jusqu'à l'œil; vers le commencement de décembre toute la partie gauche de la face devint extrêmement douloureuse, et l'on put croire un instant à une aggravation du mal; mais c'était au contraire la vie qui revenait dans ces parties, depuis longtemps privées de tout mouvement et de toute excitation nerveuse, car à partir de ce moment la guérison marcha à grands pas; l'œil cessa d'être congestionné, les paupières et l'arcade sourcilière reprirent leur mobilité, les muscles de la joue s'arrondirent et se fortifièrent, la bouche se redressa; la langue reprit sa liberté, et le 23 mars 1873, en même temps que son camarade Miavril, après 135 séances, Robert, *radicalement guéri*, reprit son service actif.

Cette seconde expérience, en venant confirmer la première, me prouvait une fois de plus tout ce que pouvait donner l'action persévérante et bien dirigée du magnétisme; elle me fortifia contre le doute sceptique de ces gens de métier qui de parti pris nient ce qu'ils ne veulent ni étudier, ni comprendre.

Quand je montrai mon homme *guéri* au major du régiment, il se contenta de lever les épaules avec indifférence en disant : « Il n'y a rien là d'étonnant; contre toutes nos prévisions les malades guérissent par eux-mêmes, on ne sait pas pourquoi ! Vous auriez bien tort de penser que vous y êtes pour quelque chose ! »

3° OBSERVATION. — *Guérison d'un kyste multiloculaire.*

Quelques mois après les deux guérisons que je viens de citer, dans les premiers jours du mois de juillet 1873, M. L., conseiller à la Cour d'Angers, vint me trouver. Il avait entendu parler des expériences auxquelles je me livrais et il venait me demander conseil pour sa fille. Le cas était fort grave; Mlle L..., âgée de trente ans, était atteinte d'un kyste dit *multiloculaire*, qui avait envahi toute la région abdominale. Le mal, qui remontait à une dizaine d'années, avait débuté par une anémie; mais l'anémie est une maladie si commune à notre époque chez les jeunes filles, qu'on ne s'en préoccupa pas immédiatement. Le médecin lui-même, sans chercher à approfondir les causes du dépérissement progressif qu'on lui signalait, de l'affaiblissement graduel de la vue (et suivant en cela la déplorable routine de l'école) se contenta d'indiquer l'application d'un régime tonique et fortifiant, et ordonna l'emploi de la série banale des prétendus reconstituants préconisés en pareil cas, tels que l'hydrothérapie, l'électricité, l'huile de foie de morue, le fer et ses succédanés.

Ce traitement devait être impuissant, on le comprend, à arrêter le développement du germe parasitaire que les forces vitales *déséquilibrées* favorisaient au détriment du fonctionnement normal de la vie organique; les menstrues devinrent de plus en plus irrégulières; des troubles graves survinrent dans les fonctions digestives; la taille et l'abdomen se développèrent et s'arrondirent comme dans l'état de grossesse; les parents s'alarmèrent; les médecins, consultés de nouveau, déclarèrent tardivement la présence d'un kyste, mais sans pouvoir se mettre d'accord sur sa nature. Ce qu'il y eut de plus évident, c'est que la jeune fille, à bout de forces et ne pouvant plus résister à l'envahissement progressif de la tumeur, dut s'aliter.

Depuis six mois sur son lit de douleur, elle avait failli succomber à une péritonite aiguë, causée par l'énorme développement du kyste; et malgré l'application de nombreux vésicatoires, malgré de fréquentes ponctions faites dans le but d'arrêter les progrès de l'épanchement séreux, les proportions du kyste ne faisaient qu'augmenter.

M. le Docteur F..., doyen de la Faculté, qui soignait la malade, ne croyant pas, dans un cas aussi grave, devoir assumer une trop lourde responsabilité, avait, avec l'assentiment de la famille, appelé en consultation deux de ses confrères, MM. D... et M..., les deux plus habiles praticiens de la localité; après s'être consultés, ils avaient déclaré l'état de la malade désespéré, l'inutilité des ponctions, et s'étaient retirés en ne laissant aucun espoir aux parents; la malheureuse mère, foudroyée par cet arrêt sans appel, ne pouvait se faire à l'idée que tout était fini et que son unique enfant allait lui être ravie! La science ne pouvait-elle se tromper? pourquoi n'en appellerait-elle pas de l'arrêt qui venait de la frapper dans ses affections les plus chères?

Au milieu de sa douleur, une inspiration traversa son cerveau; la pensée lui vint que le magnétisme pouvait encore sauver sa fille! L'amour maternel a de ces presciences qui trompent rarement !..... M. L... m'apportait l'expression de l'anxiété du cœur de la mère luttant désespérément contre la fatalité et se rattachant à une dernière lueur d'espoir ! Vivement ému, je promis mon concours; je ne mis qu'une condition à ma promesse, c'est que M. le Dr F... et ses confrères seraient prévenus de la tentative que nous allions faire, et dégageraient ma responsabilité par leur présence au chevet de la malade. C'était là, dans ma pensée, non seulement une mesure de prudence, mais aussi un acte de déférence; je fus donc bien étonné d'apprendre que, loin d'apprécier cette conduite, MM. les Docteurs, accueillant avec dédain la démarche de M. L..., avaient nettement refusé de se prêter *à une comédie qu'ils considéraient*, disaient-ils, *comme indigne de la science et de ses représentants*.

Ce refus ne découragea pas M. L...; il alla frapper à toutes les portes; mais pas un des *quatre-vingts* médecins de la ville ne voulut consentir à nous assister, dans la crainte de se mettre en opposition ouverte avec l'opinion émise publiquement par le doyen de la Faculté. Il fallut donc se résigner à passer outre. Je ne savais trop ce qu'on pouvait attendre de l'action magnétique dans une occurrence aussi grave, mais, par humanité, je ne pouvais me résoudre à priver ces malheureux parents de l'unique satisfaction qui leur restait de se

dire que tout avait été tenté pour sauver leur enfant; le 14 juillet je commençai le traitement; je magnétisai deux fois par jour, matin et soir.

Alitée depuis six mois, la malade souffrait tellement de la tension de l'abdomen qu'on avait été obligé, pour la protéger contre tout contact douloureux, de soutenir les draps et les couvertures avec des cerceaux; très constipée, ne pouvant plus rien digérer, elle était sans appétit et sans sommeil, et plongée dans un marasme inquiétant dont rien ne pouvait la tirer.

Dès le début du traitement, un phénomène remarquable se produisit; un abcès se forma sur la *ligne blanche*, à quelques centimètres du nombril; et, par l'ouverture de cet abcès, qui perça bientôt de lui-même, toutes les matières liquides contenues dans le kyste s'écoulèrent; il y eut le 16 août une sortie considérable de sérosités purulentes (près de deux grandes cuvettes pleines). Cette évacuation continua les jours suivants dans une moindre proportion; mais bientôt vinrent se joindre à ces écoulements permanents des sueurs profuses et d'abondantes selles liquides d'une odeur infecte. Je magnétisai dès lors toutes les boissons et l'eau servant aux ablutions et aux cataplasmes. Le ventre désenfla rapidement et, le 30 août, on constatait une diminution de *dix-huit* centimètres de tour de taille.

Ce premier résultat, en nous comblant de joie, nous permit de pressentir une heureuse issue. En effet, peu à peu, avec l'appétit et le sommeil, les forces revinrent; la nature expulsa, par l'exutoire qui s'était formé et par les selles, les matières liquides, les peaux et les membranes qui constituaient la tumeur parasitaire; celle-ci se vida progressivement et s'affaissa si bien que le 6 octobre suivant (trois mois à peine après la première magnétisation) la malade, transportée sur un fauteuil dans le salon, assistait à une petite réunion de famille, qui avait pour objet de fêter cette résurrection providentielle.

Pendant près de deux ans, la plaie, qui s'était si miraculeusement ouverte sous l'influence du magnétisme, continua à suppurer et ne se referma que lorsque l'organisme n'eut plus rien à expulser. Aujourd'hui (au bout de *vingt ans*), Mlle L... jouit d'une santé parfaite, et elle a bien lieu de se féliciter, ainsi que ses parents, d'avoir eu recours, *malgré* les hautes décisions de la Faculté, à un moyen qui l'a si radicalement guérie; quant à moi, en présence d'une cure aussi inespérée, je croirais encore à un miracle, si depuis je n'avais obtenu, dans des conditions plus ou moins identiques, d'autres guérisons du même genre.

Cette répétition de faits ne laisse aucun doute sur la grande efficacité curative des pratiques magnétiques, et démontre qu'il serait possible, dans bien des cas, d'éviter les opérations chirurgicales si périlleuses et si cruelles auxquelles on a communément recours aujourd'hui pour combattre les affections kysteuses de la matrice et des ovaires.

Dans le traitement je n'ai fait usage que de procédés très simples: de longues impositions sur l'épigastre et des passes *à grands courants* de l'épigastre au bout des pieds; jamais je n'ai actionné directement le cerveau, aussi n'ai-je pas produit le *sommeil provoqué*.

On pourrait multiplier indéfiniment les exemples et citer un grand nombre de cas semblables; mais les trois cures dont nous venons de faire le récit détaillé suffisent pour établir la démonstration que nous avions en vue, à savoir que les procédés magnétiques les plus simples, en agissant profondément sur l'organisme, peuvent venir à bout des déformations organiques les plus graves et les plus rebelles, et cela sans avoir recours au *sommeil provoqué*, puisque sur trois malades un seul a subi un demi-état de sommeil naturel.

Par l'emploi des procédés hypnotiques fût-on arrivé à cet heureux résultat? Qu'eût pu faire la *suggestion* sur des maux qui affectaient si profondément l'organisme, non seulement au point de vue des fonctions, mais encore au point de vue des tissus eux-mêmes? La haute puissance équilibrante des pratiques mesmériennes, qui rappellent la vie à l'accomplissement de l'œuvre réparatrice que la nature lui a dévolue, pouvait seule produire ces merveilleuses métamorphoses. Il n'y a que la vie qui puisse faire de pareils miracles! C'est la nature qui guérit et non le médecin, *natura medicatrix;* les pratiques magnétiques, nous l'avons dit, n'ont qu'un objectif, *ramener la réaction vitale*; l'expérience ici nous le prouve, la théorie est donc d'accord avec les faits.

A. BUÉ.

MAGNÉTISME A DISTANCE

S'il est encore une chose bien contestée, c'est sans contredit l'action curative exercée à distance, sur des hommes ou sur des animaux; c'est à peine si dans les milieux scientifiques on veut admettre l'action directe, et encore, lorsqu'apparait une manifestation curative quelconque, bien vite c'est le fait de la suggestion ou bien le produit du travail cérébral qui s'opère lui-même sous le désir du mieux, autrement dit de l'auto-suggestion, ce qui, à mon point de vue, n'est pas toujours l'exacte vérité; les faits semblent au contraire démontrer l'action d'une force connue de quelques-uns, mais niée aussi de la généralité des observateurs, force dont peuvent disposer certains hommes en la projetant par leur vouloir dans une direction déterminée.

Depuis longtemps déjà l'observation rigoureuse de certains faits, venant confirmer une théorie personnelle que j'exposerai en temps et lieu, me démontre d'une façon assez sérieuse que cette force presque toujours obéissante produit parfois des prodiges où la science actuelle est complètement impuissante, lorsque surtout elle y est sollicitée dans un but purement humanitaire; chaque jour, du reste, je suis à même de constater les effets bienfaisants de cette force toute-puissante et l'avenir, je l'espère, apportera de nouvelles preuves pour confirmer encore le bien fondé de mes observations.

J'ai déjà cité dans les colonnes de la *Paix Universelle* différentes cures à distance (1); je vais en citer encore une que je ne connais que depuis hier 7 septembre courant, quoiqu'elle date déjà de cinq années.

C'était au mois d'octobre, en 1888. A cette époque, comme aujourd'hui, les malades qui avaient recours à mes soins étaient ou sont encore presque toujours des désespérés, condamnés à une lente agonie couronnée par une mort certaine ou à un dénouement plus prompt en face de l'impuissance dans laquelle se trouve la science pour combattre le mal dont rien de son savoir ne peut arrêter la marche.

Une fillette de quatre ans, malade depuis une année et soignée à l'hôpital de la Charité depuis plusieurs mois, succombait sous les coups de six maladies différentes dont une seule pouvait la tuer d'après le diagnostic des hommes

(1) Voir mes *Études sur le magnétisme transcendantal*, nos 14 15 et suivants jusqu'au no 47 de la PAIX UNIVERSELLE.

de l'art, et nous savons qu'à Lyon les médecins attachés aux hôpitaux sont compétents.

L'enfant était complètement enflée ; une fièvre intense la dévorait. Une consultation des maîtres eut lieu pour examiner son cas.

Le médecin et les sœurs dans le service desquels, elle était l'avaient prise en affection comme si elle eût été leur enfant, tellement il est vrai parfois on s'attache à ceux qui souffrent, et ils cherchaient par tous les moyens en leur pouvoir à la soustraire à la mort ; mais rien n'y faisait : le mal continuait ses ravages, le thermomètre examiné plusieurs fois dans la journée dépassait toujours 41 degrés.

Enfin, elle succombait sous les coups d'une péritonite doublée d'une fièvre scarlatine, d'une bronchite, d'une méningite et deux autres cas dont les noms m'échappent puisque la science reconnaissait en elle six cas différents, soit cinq de plus qu'il n'en faut pour passer de vie à trépas.

La science s'était prononcée : c'était une affaire d'heures, et la pauvre mère désolée ne pouvait pas même avoir la suprême consolation de fermer les paupières de son enfant.

Mais la Providence veillait !

Parmi les personnes qui connaissaient son malheur, une âme charitable l'engage comme dernière ressource à avoir recours au magnétisme. Elle n'y croit pas, mais elle ne veut pas manquer cette nouvelle occasion de prouver son amour maternel. De suite elle vient me trouver puisque, pense-t-elle, c'est la seule branche de salut. C'est le jour même où la science a rendu son arrêt.

Que faire en face de cette mère éplorée, sinon l'exhorter à prendre courage en face de son malheur ? Néanmoins je me recueille : aussitôt je me sens pénétré d'une sensation étrange comme si une partie de mon être allait me quitter au profit de la mourante.

Comme pour moi ce phénomène n'était pas le premier, et que chaque fois qu'il m'avait été permis de le constater le résultat dépassait mes espérances, je crus de mon devoir de faire remarquer l'heure à la pauvre mère en lui affirmant que son enfant était sauvée.

En effet, le soir même la fièvre avait diminué et elle demandait à manger ; le lendemain elle était presque désenflée et huit jours après, elle sortait de l'hôpital pour n'y plus rentrer.

Selon mon habitude, bien que n'ayant pas de ses nouvelles, je continuai mon action sur elle pendant quelques jours et je ne m'en occupai plus.

J'avais complètement oublié et la mère et l'enfant lorsqu'hier toutes deux sont venues me rendre visite et me donner les détails circonstanciés sur ce qui s'était passé au moment de mon action.

Quoique bien tard pour me faire connaître ce résultat, j'éprouvais néanmoins une bien grande joie à la vue de cette enfant arrachée à une mort certaine sans l'avoir jamais vue.

8 septembre 1893.

Voici une autre cure non moins curieuse, opérée également à distance.

Le 7 avril dernier, Mme Ch..., habitant le cours Lafayette, vint me prier de porter mon action sur une de ses amies, Mme P..., à St-Didier-au-Mont-d'Or, afin de l'empêcher de souffrir puisque la guérison semblait impossible. Le médecin de la famille, M. le docteur C..., bien connu à Lyon, l'ayant condamnée.

Cette dame, atteinte depuis longtemps d'une maladie de cœur, était complètement enflée ; elle avait à chaque instant des suffocations qui faisaient craindre un dénouement prochain ; le docteur avait recommandé de ne pas la laisser seule, tellement il craignait ; enfin toutes les précautions étaient prises en vue de son départ pour l'autre monde : le testament était fait et le prêtre l'avait administrée ; la famille était sans espoir.

Il était quatre heures et demie du soir, lorsque j'étendis mon action sur elle : au bout de cinq minutes, je crus pouvoir dire à Mme Ch.. que son amie irait mieux ; néanmoins je la priai d'aller chercher du coton que je lui magnétisai et qu'elle fit parvenir à la malade dès le lendemain, pour être employé selon mes indications.

Le jour même, 7 avril, à partir de cinq heures du soir, les étouffements diminuaient ; peu à peu l'enflure disparut. Huit jours après. la malade était debout, et quinze jours plus tard elle jouait aux boules avec ses amis.

Si je rapporte cette cure, c'est également parce qu'hier, 9 septembre, Mme Ch... est venue me la confirmer à nouveau en venant se faire soigner elle-même.

10 septembre 1893.

PHA-NOSE.

N. B. — Comme quelques observations ne sauraient suffire pour démontrer la réalité de l'action à distance, je me réserve, lorsque la place me le permettra, d'en publier un certain nombre dans les colonnes de la *Paix Universelle.*

DE LA VIVISECTION (1)

CONCLUSION

(Suite)

Rappelons ici pour mémoire, qu'un grand vivisecteur dont nous avons parlé avait sacrifié quatre mille chiens pour prouver un fait et qu'il en sacrifia quatre mille autres pour se prouver qu'il s'était trompé (2).

Le docteur May a écrit ceci qui paraît tout à fait concluant : « Sans hésitation, j'accuse les vivisecteurs de dégrader notre noble profession aux yeux de l'humanité. Ma longue vie a été heureuse jusqu'ici, mais elle est maintenant remplie d'amertumes par les choses qui se passent sous le nom de *Science !* »

Et il ajoute : « Si encore je pouvais avoir l'espoir que le public chrétien, ayant la conscience éveillée, viderait cette question par l'ABOLITION TOTALE. »

(1) Voir le n° 47 et suivants.
(2) Voir supra.

Encore quelques lignes et nous avons fini.

Le docteur Magni, ancien directeur de l'école d'Alfort, après avoir analysé l'ouvrage de Magendie, affirme qu'aucune de ses expériences, aucun de ses résultats obtenus, ne peut être considéré comme utile ou comme ayant fourni à l'homme un bénéfice proportionné aux souffrances qu'il a causées.

En avons-nous assez mentionné des opinions de vivisecteurs? Nous le pensons, car, bien qu'il soit intéressant de voir ainsi formulés par les maîtres leurs avis sur la question, nous estimons en avoir dit assez pour prouver l'inutilité de cette soi-disant science qui n'a rien, absolument rien fourni de certain, si ce n'est... des erreurs; mais même en admettant que ces expériences aient été le point de départ de quelques découvertes, il ne faudrait pas oublier que la maxime : *La fin justifie les moyens*, ne peut être admise par les honnêtes gens; et rien au monde n'autorise l'homme à martyriser des êtres qui n'ont pas été créés pour l'infâme usage qu'en font Messieurs les physiologistes.

Et comme le fait remarquer justement l'auteur anonyme d'une brochure (1) :

« L'homme n'a pas le droit d'être sauvé au prix de qualités qui seules l'élèvent. Or, ce qui élève l'espèce humaine, ce n'est pas le savoir, mais la bonté. Sans celle-ci, le savoir ne fait que l'entraîner dans des abîmes... Nous avons le droit de dresser et d'employer les animaux... Nous avons aussi le droit de détruire ce qui est tout à fait nuisible dans le monde animal, comme dans tout autre; car c'est la haute fonction de l'homme de délivrer la terre des maux de toute sorte. Mais nous n'avons pas le droit d'infliger des misères et des tortures à d'autres pour notre plaisir et notre profit. »

Donc, la vivisection n'étant d'aucune utilité, et cela *de l'avis même des plus éminents physiologistes*, il y a lieu d'en poursuivre par tous les moyens son abolition totale par la plume, par la parole et par tout autre moyen.

Il faut donc commencer par demander sa suppression dans le haut enseignement; d'autant que, la science progressant de jour en jour, nous sommes intimement convaincu avec les hommes avancés que par un moyen quelconque, par l'étude bien dirigée de l'hypnotisme ou de la suggestion, on arrivera à des résultats beaucoup plus certains pour guérir les maladies et étudier la thérapeutique, que par la vivisection qui, nous l'avons vu, endurcit le cœur de l'homme et en fait une brute insensible, ce qui nuit considérablement au progrès humain.

Ce qui fait l'homme grand, qui l'élève au-dessus des autres animaux, qui le fait en un mot *Roi de la création* et le console des misères de l'existence, c'est la bonté, c'est la charité, c'est l'altruisme; or la vivisection l'éloigne de toutes ces nobles qualités; c'est pour cela que nous partageons entièrement l'avis du docteur anglais F.-P. Coble, qui dit avec raison :

« Nos jours sont comptés et, sans faire tort à la médecine, on peut dire qu'elle ne saurait faire beaucoup pour les prolonger. Ce *peu* vaut-il bien les indicibles tortures de centaines de millions d'animaux?

« Qui voudrait acheter à un tel prix sa guérison ou quelque adoucissement à ses souffrances? »

Puis, comme le dit M. Jesse : « Jamais la science ne pourra fournir des armes suffisantes pour délivrer les hommes des conséquences de la folie du vice, de l'ignorance, de la malpropreté qui sont cause de la plupart de nos maladies. Torturer des animaux pour échapper au châtiment naturel de nos propres vices et de nos propres fautes est un moyen déraisonnable et immoral; de cette manière, nous cherchons à détruire les effets, mais non les causes. L'abrutissement, la dégradation de l'esprit que produit l'habitude de telles cruautés ont à leur tour les conséquences les plus funestes à bien d'autres points de vue. »

Il y a même lieu de se demander si les maladies et la mortalité sont moindres depuis les soi-disant découvertes de la vivisection. Non!

L'hygiène mieux connue et mieux appliquée, l'alimentation d'eau pure, l'usage des filtres dans les campagnes et dans les villes, une somme plus grande de bien-être due à l'industrie et à la prospérité publique, tels sont les facteurs de la longévité humaine au seuil du xx[e] siècle et de la diminution des maladies et des épidémies.

Un jour même, l'humanité ayant beaucoup progressé n'aura plus besoin ni de médecine, ni de pharmacopée : médecins et pharmaciens auront vécu.

Les réflexions qui précèdent, sur les lois de l'hygiène mieux observées, nous paraissent un des meilleurs arguments contre la vivisection et devraient faire supprimer ces énormes hécatombes d'animaux, hécatombes qui, au dire des physiologistes même, ne servent à rien; nous pensons l'avoir démontré d'une façon assez éclatante pour ne plus avoir à y revenir.

Notre pays est considéré, à juste titre, comme une des nations les plus civilisées du monde; elle ne doit donc pas rester en arrière du mouvement antivivisectionniste qui se produit dans toute l'Europe; elle doit au contraire précéder le mouvement et donner l'exemple; mais il n'est que temps; encore quelques années et nous serons distancés largement.

Nous nous disons civilisés; nous le sommes en effet, si la civilisation consiste uniquement à posséder un art élevé, à avoir des relations fréquentes avec ses semblables, à faire de la musique, à danser, à cotillonner, etc., etc.; si cet ensemble de rapports sociaux constitue une haute civilisation, nous sommes très civilisés, mais nullement moraux; or c'est la moralité qui sera un jour le critérium des grandes et véritables civilisations.

En sommes-nous arrivés à ce degré?

Nous ne le pensons pas!

Si nous étions tant soit peu moraux, nous ne dépenserions pas annuellement des milliards pour organiser des boucheries d'hommes; nous ne verrions pas des boursicotiers volant des millions à la Bourse et donner ensuite quelques milliers de francs pour les pauvres; nous ne verrions pas, enfin, des charlatans, des faiseurs, des sauteurs de tremplin et des estradiers se faire de gros revenus en

(1) *De la ligue contre la vivisection*, par un Anglais, p. 23, 1 br. in-8, Paris, 1879.

exploitant la vivisection et démontrer ainsi que l'art de torturer les lapins rapporte beaucoup plus que celui de les élever.

Et cependant, malgré tout le bruit fait autour des virus actifs ou atténués, on n'est pas parvenu à débarrasser certaines parties de l'Australie des bandes innombrables de lapins qui dévorent sa brillante végétation et cela malgré la forte prime promise à l'inventeur d'une découverte destructive!

Nous sommes démoralisés et la démoralisation est d'autant plus grande et ses progrès d'autant plus rapides, qu'elle part de plus haut, qu'elle puise ses origines dans nos institutions de haut enseignement, dans nos Académies. Ce sont ces établissements qui devraient démontrer au contraire que la moralité est pour les nations le plus précieux des biens et que tôt ou tard périssent dans d'effroyables convulsions celles qui l'ont oublié.

Mais, que peut-on attendre de nos savants enfoncés dans la matière, dans le *néantisme;* d'hommes ne voyant dans la bête humaine qu'un fumier !

Heureusement pour l'humanité, il y a, à côté des savants physiologistes de nos Facultés, des hommes qui pensent qu'au-dessus de la science, de l'art et des formes religieuses, il y a la VÉRITÉ et la MORALE ÉTERNELLES, hors desquelles il n'y a pas de salut, mais sur lesquelles peuvent se reposer, comme sur une base inébranlable : LE PROGRÈS HUMAIN, et c'est lui qui abolira certainement ce monstrueux crime du XIX[e] siècle, qui se nomme: VIVISECTION.

J. MARCUS DE VÈZE.

FIN

L'ABBÉ ROCA

Nous apprenons avec douleur la mort d'un puissant penseur, l'abbé Roca. Il ne nous appartient pas de faire le panégyrique de sa vie ; disons seulement que ce fut un héros et un martyr de ses idées. Son amour pour le vrai christianisme lui a valu des déceptions sans nombre de la part du clergé ; néanmoins son existence marquera dans les fastes de la pensée, car il a porté à César et au veau d'or des coups d'épée dont les blessures mortelles amèneront dans un temps plus ou moins proche le résultat entrevu par lui depuis longtemps, c'est-à-dire l'avènement d'un monde nouveau.

Digne fils du Christ, il a montré la vraie voie sociale en faisant ressortir le véritable sens de l'évangile.

Nous devons lui être reconnaissant de ses longs efforts à faire sortir la lumière des ténèbres du passé.

Que du monde où il vient d'entrer il soit notre guide, et plaise à Dieu qu'il nous inspire de son amour pour l'humanité !

A. BOUVIER.

Pour notre œuvre de secours immédiats

Le 23 septembre, reçu d'un anonyme.	10 fr.
— — dans notre boîte, anonyme	2
Soit à nouveau	12 fr.

A. B.

AVIS

Le cours de magnétisme appliqué à la thérapeutique aura lieu, à partir du dimanche 15 octobre courant, tous les premier et troisième dimanches, de 3 à 5 heures du soir, 5, cours Gambetta.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. A. Bouvier.

PREMIÈRE LEÇON. — *Partie orale:* Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire du magnétisme à travers les âges. — *Partie expérimentale:* Démonstration *visible* du fluide magnétique, son action sur l'homme.

ERRATA

Une coquille d'imprimerie ayant dénaturé complètement ma pensée dans mon article *Un défi*, je prie les lecteurs du journal de bien vouloir rectifier comme suit le passage suivant, 4[e] page, première colonne:

« Si mon humble avis valait quelque chose auprès de celui des personnages dont je crois devoir reproduire les arguments, je *répéterais* ce que j'ai dit bien des fois... », etc. Je *répéterais* au lieu de *regretterais*.

5[e] page, première colonne, lire : ayant amené M. le D[r] Dariex *à nous faire part de ses* observations personnelles,... etc.

H. S.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et C[ie], 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 71 | 10 Centimes | 1er-15 NOVEMBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

A NOS LECTEURS

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que l'auteur d'ISIS DÉVOILÉE, d'ADDHA-NARI et de LA PSYCHOLOGIE DEVANT LA SCIENCE ET LES SAVANTS, en un mot notre collaborateur Ernest Bosc (J. Marcus de Vèze), commencera très prochainement dans le journal une étude ayant pour titre :

LES NÉO-OCCULTISTES ET LE NÉO-OCCULTISME

C'est une *histoire* des plus attachantes sur le mouvement spiritualiste contemporain. — On trouvera, au cours de cette HISTOIRE DU NÉO-OCCULTISME, des portraits et biographies remarquables ; citons entre autres : *Blavatsky*, *Annie Besant, Duchesse de Pomar*, etc., côté des dames, et, du côté des messieurs : *Allan Kardec*, *Papus*, *Cahagnet*, etc., etc.

A. B.

LÉON DENIS

Nous sommes heureux d'informer nos amis et lecteurs que M. LÉON DENIS sera bientôt à Lyon. Répondant à notre invitation, l'éminent conférencier de la Ligue de l'Enseignement y fera trois conférences.

La première, LE DIMANCHE 12 NOVEMBRE A 2 HEURES PRÉCISES, aura pour sujet :

LES CROYANCES ET LES NÉGATIONS DE NOTRE EPOQUE

(*Idéalisme et Matérialisme*)

La deuxième, LE JEUDI 16 NOVEMBRE A 8 HEURES 1/2 PRÉCISES :

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

(*Les phénomènes et leur cause*)

La troisième, LE DIMANCHE 19 NOVEMBRE A 2 HEURES PRÉCISES :

LE SPIRITISME DEVANT LA RAISON

(*Le problème de la vie et de la destinée*)

Ces trois conférences, données sous les auspices de la *Fédération spirite Lyonnaise*, auront lieu dans LA GRANDE SALLE DES FÊTES de la Brasserie des chemins de fer (*ancienne brasserie Rinck*), cours du Midi ; ELLES SERONT PUBLIQUES ET GRATUITES. Nous espérons que tous nos amis se feront un plaisir d'y assister.

Pour la Fédération spirite Lyonnaise,
HENRI SAUSSE, CHEVALIER, A. BOUVIER.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

I

DE LA THÉRAPEUTIQUE EN GÉNÉRAL

L'objet de la médecine peut se définir ainsi : la *conservation* et le *rétablissement* de la santé. De là deux divisions primordiales : *hygiène* et *thérapeutique*.

Le problème fondamental de la médecine, dans sa dualité, se pose donc de la manière suivante: que faut-il faire pour maintenir l'équilibre de la santé ? que faut-il faire pour rétablir cet équilibre quand il est détruit ?

C'est de cette deuxième partie de la proposition qui a pour objet la thérapeutique dont nous avons à nous occuper ici.

Hippocrate, le père de la médecine, a dit : « *Natura medicatrix, quæ ducere oportet, quo maxime vergunt, eo ducenda per loca convenientia.* » *La Nature guérit, mais à la condition que ses effets soient soutenus, secondés, dirigés convenablement!*

Pour le Maître, le premier principe de la thérapeutique est celui-ci : *Natura medicatrix* (*la Nature guérit*) ; mais, formulé en ces termes absolus, un tel principe eût été la négation de la médecine. C'est pourquoi il ajoute : *Il faut soutenir, seconder, diriger ses efforts.*

Donc, toute la science médicale réside dans la recherche des moyens qui peuvent soutenir, seconder, diriger les efforts de la Nature, le seul et unique agent de la guérison.

Mais, pour connaître ces moyens, il eût été indispensable, avant toutes choses, de savoir en quoi consiste l'équilibre vital, c'est-à-dire la *santé*, et les déviations de cet équilibre, c'est-à-dire la *maladie*. Il eût donc fallu créer une *physiologie* ou science de l'homme en santé, puis une *pathologie* ou science de l'homme malade, et enfin une *thérapeutique* ou l'art de soigner les maladies.

Eh bien ! c'est regrettable à dire, mais après deux mille ans d'efforts nous sommes à peu près aussi avancés que le premier jour, que dis-je, nous le sommes moins ; car, de l'enchevêtrement inextricable de toutes les doctrines auxquelles les recherches ont donné naissance est née une confusion telle que le sujet, loin de s'éclairer, n'a fait que s'obscurcir. A proprement parler, de l'aveu même des médecins les plus distingués, nous n'avons à l'heure actuelle ni *physiologie*, ni *pathologie*, ni *thérapeutique ;* le *diagnostic*, sans lequel il ne peut y avoir ni *pronostic* sûr ni *thérapeutique* certaine, n'existe pas. On a en vain essayé de dépeindre les maladies dans leur origine, leurs causes, leur marche et leurs conséquences ; on a en vain cherché pour ces déviations de la santé un classement méthodique et rationnel.

Les uns ont proposé une méthode de classement basée sur l'*anatomie ;* mais bon nombre de maladies, les névroses notamment, n'ont aucun siège déterminé et ne laissent trace d'aucune lésion matérielle après la mort.

D'autres, imitant en cela les naturalistes et les botanistes, ont cru pouvoir ranger les maladies en *classes*, *genres* et *espèces* comme les animaux et les plantes ; mais cette méthode, dite *nosologique* ou *philosophique*, présente le grave inconvénient de faire des rapprochements forcés en réunissant dans un même groupe des affections fort dissemblables. Cette classification ne donne en outre aucune raison des causes qui restent toujours aussi vagues, aussi obscures et, disons-le, aussi inconnues.

Sur quelles bases en effet pourrait-on établir un ordre rationnel ?

Est-ce sur les *désordres organiques* dont nous signalions tout à l'heure l'inconstance ? ou sur les *troubles fonctionnels* ou bien encore sur les *symptômes*, ces apparences si diversement variables dont la nomenclature est commune à tant de maladies dissemblables ?

Chaque jour de profonds désaccords surgissent entre les partisans de la méthode *nosologique* pour déterminer nettement les caractères qui distinguent les *classes*, les *genres* et les *espèces* morbides. En fait une nosologie ne peut être ni exclusivement *organique*, ni exclusivement *étiologique*, ni exclusivement *symptomatique ;* on l'a si bien reconnu qu'en désespoir de cause on a failli un instant, pour trancher une bonne fois la question, s'en tenir tout simplement au *classement alphabétique*.

Les cadres nosologiques, dit Bayle, sont des moyens artificiels pour suppléer à la faiblesse de notre intelligence, et on pourrait ajouter, dit Béclard, à *l'insuffisance de nos connaissances.*

« En réalité, comme le dit avec raison le D[r] Hecker, nous n'avons « pas encore de physiologie, nous ne savons pas ce que c'est que la « maladie, nous ignorons comment agissent les remèdes et comment « guérissent les malades ! »

Les plus éminents professeurs, les praticiens les plus émérites n'hésitent donc pas à avouer qu'en médecine « il y a absence complète de doctrines scientifiques, absence de principes dans l'application de l'art ». Et cette profession de foi, qui peut paraître au moins étrange dans la bouche de ces savants docteurs, qu'une longue expériences a dû éclairer, est en quelque sorte un cri de désespoir et de découragement arraché à leur loyauté par la plus triste des vérités.

A quoi tient cet état de choses ?

Les vrais philosophes nous le disent :

« La science pèche par le défaut de notions précises sur son objet, « par l'usage de méthodes défectueuses, par le mirage trompeur « d'hypothèses qui fait perdre de vue les manifestations de la na- « ture. » (H. Girard.)

« L'accumulation des faits nous écrase, dit Chauffard ; nous « étouffons sous leur poids. Nous ne pouvons plus nous guider à « travers ces régions où s'agite l'immense multitude des phénomènes ; « les faits luttent contre les faits ; nous ne rencontrons leur accord « nulle part ; l'expérience du jour dément l'expérience de la veille, « et dans cette obscure mêlée les esprits sont envahis par un incu- « rable scepticisme. »

« Perdue dans les décombres de l'organisation qu'elle avait pour « but de faire connaître, dit de son côté le D[r] Bouchut, la science a « lâché la proie pour l'ombre. Égarée dans les détails de la compo- « sition des tissus et de leurs principes médiats et immédiats, de « la structure de leurs éléments anatomiques, de la conforma- « tion et du mécanisme des organes, des propriétés organiques et de « l'histoire naturelle des fonctions, elle a trop négligé l'étude de « l'ensemble, c'est-à-dire *les lois générales* de l'être organisé. Sans « guide, au milieu des innombrables documents amassés par la « patience des observateurs et incapable de les grouper méthodique- « ment, elle marche à l'aventure au travers de ses connaissances « acquises. La bonne route semble perdue pour elle ! »

Et voilà pourquoi, comme le disait déjà de son temps Van Helmont, « la médecine n'avance pas et tourne sur son axe ! »

Voilà pourquoi l'histoire des doctrines médicales, nous montrant la médecine esclave des fluctuations de la mode, obéissant à la spéculation la plus arbitraire, édifiant systèmes sur systèmes, reflète toutes les fantaisies et les excentricités du cerveau humain.

Dans le principe, fille de l'ignorance primitive prenant pour guide le bon sens, la médecine n'admit d'abord qu'un guérisseur, « la nature ». Ce fut l'*âge d'or* des malades ; on n'en faisait pas alors des patients. Mais cette médecine d'*expectation* fut de courte durée ; on attribua bientôt les maladies à des causes imaginaires, et une multitude de systèmes naquirent du trouble des idées ; ce furent : l'*empirisme* de Pythagore, d'Empédocle et d'Hippocrate ; le *dogmatisme* de Platon et d'Aristote, le *stoïcisme* de Zenon ; puis le *pneumatisme* et le *méthodisme* avec les théories d'Asclépiade, de Thémison et de Celse, auxquelles succède le système humoral de Galien. Le chiffre 4 semble être le nombre cabalistique de la doctrine ; on admet quatre éléments : le *feu*, l'*air*, la *terre* et l'*eau ;* quatre qualités : le *chaud*, le *froid*, le *sec* et l'*humide ;* quatre humeurs cardinales : le *sang*, la *bile*, la *pituite* et la *mélancolie*.

On peut dire que ce fut l'*âge de fer* des malades : pendant plus de quatorze siècles qu'il dura, on les mit littéralement à la torture en les soumettant à ces diètes absolues qu'on appelait les *cures à la faim* et aux terribles épreuves de la *recorporatio* ou *métasyncrise* par lesquelles on avait la prétention de remettre l'organisme complètement *à neuf*.

Le système humoral, qui de tous les systèmes est certainement le plus illogique au point de vue théorique et le plus cruel dans l'application, fut (c'est triste à dire) celui qui résista le mieux aux caprices du temps, et, malgré les nombreuses luttes qu'il eut à soutenir, les discussions qu'il souleva, on le vit persister et reparaître à toutes les époques : l'*évacuation* et la *coction* des humeurs se rencontrent au fond de toutes les méthodes ; c'est la médecine de *M. Purgon*.

Un instant, la découverte de la circulation tourne les esprits vers de nouvelles spéculations. Le mécanisme du cours du sang, l'étude de la structure du cœur et de ses vaisseaux, fixent l'attention des hommes de l'art. Le cœur apparaît comme le centre de l'action vitale; on rapporte tout à lui et au sang qu'il est chargé de répartir dans l'organisme ; les maladies sont attribuées à la force ou à la faiblesse de cet organe, et les théories médicales se basent exclusivement sur la *mécanique* et l'*hydraulique*.

Mais la découverte de la chimie vient faire diversion, en faisant naître le *chimisme*; dans ce nouveau système il n'est plus question que d'*ébullitions*, de *fermentations*, de dépurations : c'est la médecine de Le Boé et de Paracelse.

Le chimisme cède bientôt le pas à l'*animisme* ; ce ne sont plus ni la mécanique, ni la chimie qui président aux fonctions de la vie, c'est l'âme. L'âme devient exclusivement le régulateur du corps ; mais comme les théories religieuses proclamaient l'âme indépendante des organes, on inventa une âme matérielle, l'*archée* et ses subalternes.

Les méthodes de van Helmont, Boerhaave, Stahl se succèdent.

Puis, après l'animisme, le *solidisme* d'Haller; après le solidisme, le *dynamisme*, mais un dynamisme matériel où tout réside en un excès ou un défaut de force qu'on combat par les *débilitants* ou les *fortifiants* : c'est la médecine d'Hoffmann, de Cullen et de Brown.

La botanique, si peu connue jusqu'alors, devient une science qui donne l'idée des classifications ; on assimile à cette méthode l'art de guérir, et on se met à classer les maladies comme les minéraux, les plantes et les animaux, au moyen de caractères constants : c'est le *nosologisme* de Sauvages.

Soudain, le vent tourne aux premières données de la science ; on revient à Hippocrate et à Galien, et, sans doute en souvenir des quatre humeurs cardinales, on invente les quatre éléments, le *bilieux*, le *muqueux*, le *nerveux* et l'*inflammatoire*. On combat le bilieux par les *vomitifs*, le muqueux par les *purgatifs*, le nerveux par les *antispasmodiques*, l'inflammatoire par les *saignées* ; on ressuscite la *recorporatio* ou *métasyncrise* en saignant *à blanc*.

La médecine a donné son premier tour de roue, et l'on se retrouve au premier point de départ ; même incertitude, même obscurité, mêmes errements.

Cependant, l'anatomie et la physiologie ont progressé ; fatigués de toutes ces vaines spéculations qui maintiennent l'art de guérir dans une situation si désolante, les médecins se tournent vers ces nouvelles données scientifiques, qui semblent devoir aider à déchirer le voile qui couvre la vérité ; on fouille le cadavre avec ardeur, on espère y trouver le secret de la vie. Tous les faits pathologiques s'expliquent alors par les altérations cadavériques ; cette nouvelle vue donne naissance à la secte des *anatomo-pathologistes*.

Ce n'est pas encore là le chemin qui doit mener à la lumière ; on s'en aperçoit bien vite et l'espoir un instant conçu s'évanouit. L'obscurité scientifique devient plus profonde ; tout est remis en doute, tout est de nouveau soumis à l'observation. Chacun tire du passé ce qu'il peut pour se faire une méthode ; toutes les opinions médicales ont cours. L'indifférence et le découragement s'emparent des esprits et les portent vers la médecine facile des *eaux thermales* et des *spécifiques pharmaceutiques*. Voyant qu'on ne réussit pas à guérir, on cherche tout au moins *à masquer* la maladie par les *anesthésiques* qui, en *abaissant la tension vitale*, endorment la souffrance.

Cette période, où chacun fouille dans l'amas de décombres entassé par les siècles, s'appelle la période de l'*éclectisme* ou du..... *scepticisme !*

Voilà où nous en sommes.

Tout esprit soucieux du bien de l'humanité et de la marche du progrès peut-il ne pas se préoccuper de l'avenir de la science ?

Où donc est la vérité ? où donc est le progrès?

Comment la médecine peut-elle sortir de l'impasse où elle est? Comment peut-elle devenir une science vraiment utile et pratique et rendre à l'humanité les services que cette dernière a le droit d'attendre d'elle?

« C'est, disent les savants écrivains que nous citions tout à l'heure, « par un retour aux vérités nécessaires ; elles seules peuvent cons- « tituer en un tout les éléments dispersés des choses que le travail « moderne va dissociant de plus en plus. A côté de l'*analyse* conti- « nue, il faut placer l'action fortifiante et supérieure de la *synthèse ;* « il faut que la synthèse, toujours présente et active, maintienne le « rapprochement et les rapports naturels des phénomènes, les sou- « mette et les fixe, les substantialise en un mot ! (Dr CHAUFFARD.)

« Si l'observation attentive de la structure et du mécanisme des « êtres vivants est indispensable aux progrès de la science médicale, « la raison qui éclaire ces observations, qui les classe et qui en « déduit les *lois générales*, n'est pas moins nécessaire à la grandeur « de l'œuvre scientifique ! » (Dr BOUCHUT.)

Le premier besoin des temps présents est en effet un retour aux vérités synthétiques.

« Les différentes branches de la science cessent de vivre en con- « tact journalier, s'isolent de plus en plus, s'ignorent les unes les « autres, poursuivent séparément leur voie ; livrées ainsi à elles- « mêmes, en dehors du contact fortifiant des *généralisations supé-* « *rieures*, elles perdent tout sentiment synthétique et se noient dans « de fastidieux détails qui ne fournissent plus de travail qu'à la « mémoire. » (H. GIRARD.)

Il faut revenir à l'unité de plan, qui caractérise la sublime organisation de l'univers.

Il faut rechercher la grande Loi qui engendre tous les phénomènes naturels et règle les fonctions de la vie.

Il faut que la science, rompant avec les traditions qui la maintiennent dans l'ornière de la *matière* et du *pondérable*, reconnaisse enfin la toute-puissance des *forces* et de l'*impondérable*.

Il faut que la médecine, laissant de côté l'organe dont elle se préoccupe trop, reconnaisse, dans l'Être, ce dynamide puissant, son élément primordial, qui préside à toutes les fonctions, apparaît dès la conception, forme, développe, nourrit l'Être, sert de médiateur à son activité corporelle et répare les brèches faites au substratum matériel, à la Forme, par les forces extérieures coalisées.

En un mot, la médecine ne peut songer à sortir de l'impasse où elle est qu'en adoptant une physiologie synthétique basée sur une loi de physique générale et en se mettant résolument pour la thérapeutique sur le terrain du dynamisme vital.

Le magnétisme nous paraît destiné à lui ouvrir cette nouvelle voie. Car le magnétisme repose sur une admirable synthèse que Mesmer a formulée en ces termes :

« Il n'y a qu'une *vie*, qu'une *santé*, qu'une *maladie*, qu'un *remède*. »

Cette proposition du Maître, prise au pied de la lettre, a été trouvée trop absolue ; on s'en est moqué parce qu'on a cru y voir une prétention de présenter le magnétisme comme une panacée universelle. Elle contient cependant la plus lumineuse des vérités qui puisse éclairer la marche chancelante de la science médicale au

milieu des obscurités chaotiques où elle se traîne depuis des siècles.

C'est ce que nous allons nous efforcer de démontrer en examinant ce que le Maître a voulu dire en formulant ainsi sa pensée :

« Il n'y a qu'une vie !
« Il n'y a qu'une santé !
« Il n'y a qu'une maladie !
« Il n'y a qu'un remède ! »

(*A suivre.*) A. BUÉ.

L'ÉCOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME

Le lundi 2 octobre, la *Société magnétique de France* inaugurait l'*Ecole pratique du magnétisme*, dans son local de la rue Saint-Merri.

Les chercheurs s'y étaient donné rendez-vous en grand nombre : médecins, philosophes, magnétiseurs, etc., avaient enu à assister à l'inauguration d'un enseignement qui marquera dans l'histoire de la science.

M. Fabius de Champville, le dévoué président de la *Société Magnétique de France*, a prononcé un discours dans lequel il a indiqué le but de l'Ecole qui est surtout de mettre la pratique du magnétisme à la portée des gens du monde et de former des praticiens sérieux et instruits.

M. Durville a exposé la doctrine de l'Ecole et ensuite M. le docteur Encausse (Papus), que l'on trouve toujours où il y a possibilité d'aider à ouvrir une vraie pratique devant mener vers la connaissance de la *vérité une*, a rappelé, avec la clarté d'exposition qui le caractérise, l'origine de l'enseignement libre en France ; puis il a fait la première leçon de son cours de physiologie, d'après une méthode synthétique qui n'est pas sans valeur.

Au point de vue de la doctrine de l'Ecole, voici un abrégé de l'allocution de M. Durville :

« On pensait autrefois, dit-il, que les forces physiques et plus particulièrement la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme propre à l'aimant, étaient autant de forces distinctes ayant chacune son existence propre. Mais on observait dans l'action de ces forces ou, pour mieux dire, de ces agents des coïncidences qui ne pouvaient pas être purement accidentelles ; et depuis on a acquis la certitude qu'ils ont entre eux des liens de parenté et de filiation très étroits, car la présence de l'un dans certaines conditions suffit pour donner naissance à un ou plusieurs autres. Ainsi, l'électricité donne naissance au mouvement, à la chaleur, à la lumière, au magnétisme de l'aimant, aux décompositions chimiques. La chaleur fait naître la lumière et les courants électriques au moyen desquels on obtient l'aimantation. La lumière, dans ses différences qualitatives, présente les couleurs, et dans celle-ci nous observons des rayons calorifiques et des rayons chimiques.

« Pour expliquer l'action de ces divers agents, on fait intervenir la notion de l'éther.

« Qu'est-ce que c'est que l'éther ? L'éther est un *fluide* qui remplit l'univers entier en même temps qu'il pénètre tous les espaces intermoléculaires des corps, partant la matière tangible ne peut s'insinuer. Il représente la matière à l'état le plus subtil que l'on puisse imaginer.

« Pour faire comprendre son action, il est nécessaire d'établir une comparaison : Quand, sous l'action du choc, un corps produit un son, ce corps est animé, dans toute sa masse, d'un mouvement vibratoire rapide que l'on peut presque toujours constater par observation directe ; le mouvement se transmet à l'air ambiant sous formes d'ondulation, et ces ondulations font parvenir jusqu'à notre cerveau, par l'intermédiaire des nerfs acoustiques, les vibrations du corps sonore. Jusqu'à un certain point un corps lumineux, un corps chaud, un corps électrisé, un corps aimanté se comporte comme un corps sonore. Il vibre non pas dans toute sa masse, mais chacun de ses atomes exécute à lui seul un mouvement vibratoire sur place ; les vibrations que nos sens ne peuvent percevoir directement sont beaucoup plus petites et considérablement plus rapides que celles des corps sonores. Elle se communiquent également au milieu ambiant et s'y propagent par ondulation. L'air et les autres gaz qui nous environnent, étant eux-mêmes constitués par les atomes pondérables, ne peuvent transmettre les mouvements aussi faibles. Le véhicule de ces vibrations est précisément l'éther qui entre en vibration. « A l'état de repos ou d'*équilibre*, rien n'indique dans un corps la présence de tel ou tel de ces agents, car ce corps est imprégné d'une certaine quantité d'éther, quantité normale et toujours la même pour un même corps. Mais, si par un moyen quelconque on rompt cet équilibre, la force attractive qui maintenait en contact les molécules éthérées avec les molécules matérielles du corps, des mouvements vibratoires se produisent, et, selon leur mode de propagation, leur amplitude, leur vitesse, ces vibrations engendrent la chaleur, la lumière, l'électricité, l'aimantation, etc., etc.

« Les physiciens sont d'accord sur ces principes ; il n'en est probablement pas un seul aujourd'hui qui cherche à expliquer exclusivement l'action de ces agents par l'ancienne théorie de l'émission. Mais ce qu'ils ignorent, c'est qu'à côté des vibrations sonores, calorifiques, lumineuses, électriques, il en existe d'autres qui donnent naissance à un autre agent. Cet agent est le *magnétisme physiologique*, qui se fait sentir sur l'organisme. C'est le *magnétisme humain*.

« Mais les magnétiseurs vont m'accuser de rompre complètement avec les notions, comme des vérités suffisamment démontrées. Je n'ai pas l'air d'admettre l'existence d'une force particulière du corps humain, qu'ils appellent le *fluide magnétique*. Il n'en est rien. D'ailleurs, le mot fluide est un mot vide de sens. La science officielle n'admet plus l'existence d'un fluide particulier à chaque agent de la nature ; mais le mot lui étant encore moins nécessaire surtout pour l'explication des phénomènes électriques, il est conservé dans le langage scientifique. Si dans l'acception propre du mot il n'y a pas de fluide particulier à chaque agent, c'est-à-dire à chaque mode vibratoire de l'éther, il est évident qu'une modification, qu'une manière d'être du fluide éthéré se produit à chaque

transformation. Alors, suivant les cas, sans commettre d'hérésie scientifique, on peut employer les qualificatifs de *fluide lumineux*, *fluide électrique* ou *magnétique*, ce qui met les théories anciennes du magnétisme avec les dernières définitions de la science. »

Ajoutons à cette analyse un peu longue que les cours théoriques et pratiques de l'Ecole vont se continuer le lundi, le mercredi, le vendredi de chaque semaine ; les leçons cliniques, le jeudi et le dimanche, à la clinique de la société, 23, rue Saint-Merri.

N'oublions pas d'ajouter que les cours sont *gratuits*, et qu'il n'y a à payer, comme dans les grandes écoles gouvernementales, qu'un droit d'inscription insignifiant.

Espérons qu'à la fin de l'année une cinquantaine de praticiens expérimentés et honnêtes sortiront de l'*Ecole pratique du magnétisme*, non seulement avec un beau diplôme, ce qui ne serait pas suffisant, mais avec les connaissances théoriques et pratiques leur permettant de guérir ou de soulager leurs semblables là ou la médecine classique est impuissante.

Avant de clore ce compte rendu, nous devons non seulement remercier la Société magnétique de France, pour la fondation de l'*Ecole pratique du magnétisme*, mais aussi tout particulièrement son secrétaire général M. Durville pour l'incessante impulsion qu'il donne à cette belle science du magnétisme humain, qui sera un jour, comme le démontre M. Bué dans sa magistrale étude, le principal support de la médecine surtout si on y ajoute le somnambulisme, sans oublier le spiritisme scientifique.

J. Bouvery.

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(Suite)

Et comme cette existence de l'être sensible *esprit*, distinct de l'être visible *homme*, est bien pressentie dans ce que dit plus loin M. Liégeois :

« Ces faits établissent, ce me semble, que, durant l'hallucination négative, les hypnotisés voient ce qu'ils paraissent ne pas voir, et entendent ce qu'ils paraissent ne pas entendre ; seulement, ils voient et ils entendent d'une façon inconsciente. Il y a en eux deux *moi*, un *moi inconscient* qui voit et entend, et un *moi conscient* qui ne voit ni n'entend, et auquel on peut faire des suggestions en passant, si je puis m'exprimer ainsi, *par intermédiaire du premier moi*. »

Cette *apparence* de deux personnalités distinctes dans le sensitif hypnotique a été appelée *le phénomène du dédoublement;* il est très sensible aussi dans les phénomènes spirites et j'en citerai des exemples.

Cependant le dédoublement n'est pas démontré scientifiquement, et, pendant que les uns affirment que cet autre *moi* est une partie intégrante du sujet, partie qu'ils nomment l'*inconscient*, les spirites soutiennent que ce prétendu inconscient est un être occulte conscient. Ces deux combinaisons peuvent être vraies ; c'est un sujet que je reprendrai plus tard en plaçant ces deux hypothèses devant les faits.

Les phénomènes d'hallucination peuvent s'exercer sur plusieurs personnes éveillées et sans hypnose préalable.

Le docteur Paul Gibier reproduit, dans son ouvrage *Analyse des choses*, une lettre que lui a adressée M. C. Demôle, consul dans l'Extrême-Orient :

« En 1872, en juillet, au Cambodge, je me trouvais, avec un bonze et quelques personnes de ma connaissance, dans une salle attenant au collège des bonzes. Nous discutions au sujet de notre religion et de ses miracles.

« Le bonze soutenait qu'un miracle ne pouvait rien. et proposa d'en faire un.

« Nous étions six personnes l'entourant et l'observant pendant qu'il faisait des gestes de magnétiseur en nous regardant fixement l'un après l'autre, quand, tout à coup, il nous sembla qu'un nuage l'enveloppait graduellement, et, en l'espace de trente secondes, il disparut. Un instant après, il rentrait par une porte du fond en venant vers nous, avec un air grave, nous demandant si nous étions convaincus de sa puissance.

« Un autre fait est celui-ci :

« J'ai vu aux Indes anglaises, à Bombay, un Hindou qui nous fit tenir (nous étions cinq), entre le pouce et l'index, le bord d'une coupe en cuivre repoussé, ayant 40 centimètres de diamètre et montée sur pied. Nous étions dans un salon médiocrement éclairé. Après une foule de gestes et d'invocations à Brahma, qui durèrent bien vingt-cinq minutes, nous nous aperçûmes avec stupéfaction que la coupe avait disparu, tandis que nous la regardions et la touchions. Nos doigts (pouces et index) étaient engourdis et insensibles au toucher.

« Comment cela s'est-il passé ? Je n'ai rien pu savoir. J'ai moi-même regardé la table sur laquelle on avait mis la coupe. et rien ne m'a fait supposer qu'il existait un creux en dessous par où on aurait pu faire passer un objet de cette dimension, et pourtant le premier fait, qui présente un certain rapport avec celui-ci, m'avait mis en éveil, et je surveillais les moindres agissements du fakir.

« Depuis cette époque, j'ai vainement cherché l'occasion de voir de pareils exemples : je n'ai jamais vu que de vulgaires tours d'escamotage, différant énormément des deux autres par la taille et la physionomie.

« *Signé :* C. Demôle,

« 61, rue Dauphine. »

« Paris, le 31 octobre 1886. »

Les spirites soutiennent qu'il y a dématérialisation réelle, dans ces deux phénomènes, et du bonze *qui se démolécularise sur place et se reconstitue dans un autre lieu*, et de la coupe (?).

Les phénomènes cités par les expérimentateurs Crookes, Wallace et autres, tendent à confirmer la possibilité de pareils faits ; cependant, dans les cas dont s'agit, l'explication me semble plus rationnelle et moins phénoménale, en admettant l'hallucination négative sur les assistants, telle que la produit M. Liégeois, sauf que le sommeil préalable ne serait point nécessaire avec de puissants magnétiseurs. Il n'y aurait donc là que simple prestigiation par l'emploi de l'influence magnétique, doublée de prestidigitation, dans le cas de la coupe, pour la faire disparaître pendant que les assistants cessent de la voir sous le coup de l'hallucination.

Le Nouvel hypnotisme, par L. Moutin.

M. Moutin fait subir à ses sujets les influences de sa volonté sans les endormir.

Parlant du somnambulisme, l'auteur dit : « En général, le somnambule magnétique saisit des rapports innombrables, il les saisit avec une extrême rapidité ; il parcourt en une minute une série

d'idées qui exigerait de nous plusieurs heures ; le temps semble disparaître, le somnambule lui-même s'étonne de la variété et de la rapidité de ses perceptions ; *il est porté à les attribuer à l'inspiration d'une autre intelligence. Tantôt c'est en lui-même, qu'il voit cet être nouveau ; il se considère lui-même en somnambulisme, comme une personne différente de lui-même éveillé ; il parle de lui-même à la troisième personne comme de quelqu'un qu'il connaît, qu'il juge, à qui il donne des conseils, à qui il prend plus ou moins d'intérêt. Tantôt il entend une intelligence, une âme qui lui parle, qui lui révèle une partie de ce qu'il veut savoir.* »

Or ces conditions se retrouvent exactement dans les phénomènes dits spirites, et surtout dans celui de l'écriture médianimique que produisent bien des personnes.

M. Moutin indique les symptômes éprouvés par les sujets plongés dans le sommeil nerveux.

Sensations de chaleur, déglutition répétée, titillations nerveuses, pesanteur du corps, lourdeur de la tête, spasmes musculaires, fatigue des paupières, strabisme, engourdissement général, suffocation, transpiration, pâleur ou rougeur du visage, bâillements, secousses nerveuses violentes, grincements de dents, raideur cataleptique des membres, rires nerveux ou convulsifs, etc.

J'ai constaté la plupart de ces symptômes chez les sujets que j'ai employés dans mes expériences de table parlante ou d'écriture médianimique, tant chez les uns que chez les autres, et à des degrés variables avec les individus.

Selon M. Moutin et nombre d'expérimentateurs, la volonté du magnétiseur est l'élément principal de la suggestion ou de l'action magnétique ; c'est elle qui établit le lien entre le sujet et celui qui le dirige ; le commandement verbalement exprimé peut être utile pour compléter l'action de la pensée, mais, si le sujet est assez sensible, assez faible, ou le magnétiseur assez puissant, l'ordre mentalement exprimé est suffisant à le faire agir.

Il est acquis que ceux qui sont plongés dans le sommeil magnétique jouissent parfois de facultés étonnantes ; or les médiums sont dans leur état ordinaire et ils donnent les mêmes résultats, parfois sans avoir conscience du sens de leurs communications. On peut donc se demander si dans ces divers cas une intelligence occulte n'agit pas par le sensitif, quelle que soit l'espèce de sensitif, et si c'est bien le sujet qui parle de lui-même.

Dans nombre de cas le magnétiseur fait agir son sujet sans que celui-ci en ait conscience ; dès lors que ceci est possible, dès lors qu'il subit une volonté autre que la sienne, il n'est plus extraordinaire qu'il subisse la volonté d'un être occulte... s'il en existe.

Mais nous allons voir combattre plus loin cette assertion que j'apporte plus haut « que les médiums ignorent parfois le sens de leurs communications ».

Disons, enfin, que les expériences de M. Bernheim, à Paris, ont donné le coup du lapin aux autres expérimentateurs qui niaient la suggestion mentalement ordonnée, et autres phénomènes magnétiques de degré plus avancé dans le domaine de ce qu'on appelait, il y a quinze ans, le surnaturel, l'impossible.

Il est utile d'expliquer au lecteur la différence qui existe entre la suggestion simple et l'influence magnétique. La suggestion simple se résume à faire naître une idée, une pensée, ou à provoquer un acte chez un être quelconque, par un artifice quelconque.

Pour faire tomber un fauve dans un piège, on place un appat dans ce piège, l'appât est la cause suggestive qui agit sur l'animal ; on agit de même sur les individus.

La parole est un des moyens les plus ordinaires de suggestion, les gestes ou l'action sont également des moyens ; quelqu'un qui bâille entraîne à bâiller ceux qui l'entourent ; un homme en danger qui fait des efforts pour sauver ses jours entraîne ceux qui le regardent à des mouvements correspondants aux siens.

Mais, par le raisonnement, les êtres intelligents jouissant de toutes leurs facultés résistent en grande partie à ces causes suggestives ; or, le sommeil ordinaire et le sommeil nerveux ont pour effet de priver le dormeur de son gouvernail intellectuel : l'esprit de comparaison ; la mémoire et le jugement se trouvent affaiblis ; voilà pourquoi les causes suggestives ont plus d'action sur un sujet endormi. Dans le rêve ordinaire le sujet est en quelque sorte passif, ses idées vont à l'aventure et se trouvent guidées par les influences qui viennent du dehors ou du mécanisme sensoriel. Si une porte agitée par le vent frappe sourdement, le dormeur pourra avoir l'idée d'un coup de canon ; cela suffira pour qu'il rêve bataille ; cette porte a donc été la cause suggestive des hallucinations du dormeur.

De même, si l'on parle de canon à un sujet plongé dans le sommeil magnétique, il entrera dans un ordre de pensées correspondantes ; il discutera plus ou moins la valeur de ses pensées, suivant le degré d'affaiblissement du jugement, absolument comme dans le rêve, et il répondra guidé par les discours qu'on lui tiendra.

Dans ces cas, il n'y a aucun lien matériel direct, aucune liaison magnétique entre l'hypnotique et celui qui l'actionne.

Dans le sommeil les sens sont très affaiblis, tout le monde peut le remarquer, l'ouïe est très faible, le tact et le goût également ; si l'on s'endort en tenant un objet à la main, on sera incapable, lors du réveil, de savoir si on le tient encore, tant qu'on n'aura pas activé le tact par quelques mouvements ; c'est pour cette raison qu'on fait si facilement croire à un hypnotique qu'il boit ceci ou cela dans un verre vide ; l'imagination seule est en jeu et exerce une action réflexe sur les parties cérébrales qui sont en relation avec les sens.

Mais on n'obtient dans ces conditions que des phénomènes insignifiants, et tout le monde pourra obtenir cet ordre de phénomènes sur des sujets suffisamment dominables.

Il n'en est plus de même lorsque l'action magnétique intervient ; il s'établit alors une véritable liaison fluidique entre le sujet et celui qui l'actionne.

Mais là encore le sommeil pourra être un adjuvant, parce qu'il privera le sujet d'une faculté, le jugement.

A. GOUPIL.

(A suivre.)

LE CAS DE CATHERINE DE SIENNE

Depuis longtemps les disciples de Catherine de Sienne la priaient de donner une forme définitive aux pensées qu'elle leur communiquait sans cesse sur ses idées religieuses. Elle y consentit enfin et leur dicta son traité *De la perfection.*

Plus singulière encore que l'œuvre est peut-être la manière dont Catherine la dicta. Elle avait l'habitude de commencer ses méditations par une prière. Elle croisait ensuite ses bras sur sa poitrine ; ses mains étaient ouvertes, ses yeux se fermaient à demi, le reste de son corps se raidissait dans une immobilité complète. Plongée dans cet état somnambulique, elle commençait à parler d'une voix claire et sonore, et dictait avec rapidité, sans hésitation. A la fin de chaque séance, elle restait longtemps absorbée et silencieuse. On la réveillait en aspergeant son visage de quelques gouttes d'eau.

(*Catherine de Sienne*, par Marguerite-Albana Mignaty.)

Sommes-nous moins qu'un passereau !

Sur la terre brûlante les plantes frêles se dessèchent. Accablée comme elles par cette chaude température, je suis rentrée au salon et je me repose.

Ma croisée est ouverte. Couchée nonchalamment et sous l'influence de ma paresse, je voudrais dormir; mais ma paupière ne peut se clore.

Je regarde et je pense...

Le temps semble vouloir changer.

Les arbres de la grande tonnelle se balancent sous le vent et, machinalement d'abord, bientôt avec attrait, je suis les ondulations de leurs branches qui, pêle-mêle, se croisent, s'écartent ou s'embrassent ; puis, subitement, dans tous les sens, se redressent, se renversent et, par ce va-et-vient qui rafraîchit enfin l'atmosphère, produisent un bruit continu de froissement de feuilles, espèce de chant monotone qui berce l'âme et la fait rêver.

Comme les acacias, comme les ormeaux, le prunier que j'aperçois d'ici soulève et baisse alternativement ses rameaux souples et légers. C'est un tremblement universel.

Secoués sous des espèces de rafales, les fruits les plus mûrs tombent en masse au pied des arbres; et, tranquille spectatrice de cette grande agitation, je médite sur toi, ô Nature!...

Moins que toi, mais comme toi, je me sens déjà vieille, et, plus calme que tu ne sembles l'être à cette heure, je me repose et te contemple.

Tu es vieille, ô Nature, mais, renfermant en toi l'éternelle jeunesse, malgré les tourbillons et les tempêtes qui harcèlent ta marche, l'œil fixé vers un but suprême, et fière de tes printemps fleuris, tu recommences sans cesse et dans tous les mondes le travail de maternité que Dieu te confie, sans jamais te lasser du *toujours de même* qui fatigue les hommes.

Condamnation permanente de l'oisif et de l'avare, nul ne peut se plaindre de toi, puisqu'active et généreuse, et comme pour stimuler le travailleur, constamment tu travailles et tu donnes.

A l'inverse de nos inégalités, de nos apathies ou de nos fureurs, quelles que soient les révoltes des éléments secondaires qui t'entravent, scrupuleuse observatrice de tes lois, certaine de ta marche, tu la poursuis toujours sereine ; et, sous l'impulsion du divin guide, avec lui tu gouvernes les mondes et voyages dans les étoiles.

Allumés par toi, ces feux brillent et éclairent durant de longs siècles, puis tu souffles sur ces lumières et leur éclat s'évanouit. Mais, ailleurs... c'est encore toi qui les rallumes!...

Agent éternel d'une cause insaisissable, par ton travail continu de désorganisation et de renouveau, ton but sublime doit être d'épurer la matière et de grandir les âmes, — ces deux substances divines qui n'en sont qu'une, — en renouvelant et transformant sans cesse les choses et les hommes.

Sous ton souffle magique, la forêt s'est habillée et des voix chantent dans le feuillage.

Encore quelques jours de joie et de fête, et les mélodies cesseront, et le même souffle qui fera tomber les feuilles les balayera au loin.

Alors je pense, ô Nature, que l'humanité de tous les mondes, elle aussi, est une grande forêt de l'univers.

Secouée par tes autans ou caressée par tes soleils, elle a ses côtés sombres, ses éclaircies, ses bruits lugubres et ses concerts mélodieux.

Comme les feuilles des bois, après une courte saison, atteints par les accidents ou par les maladies, les hommes y sont emportés un jour par un souffle destructeur.

Alors les voix qui chantaient, les âmes qui pensaient... où vont-elles ?...

Fuyant dans de lointains pays, les passereaux chantent toujours!...

Et nous..., sommes-nous moins qu'un passereau !...

Mme Cornélie.

LES APOTRES

Il est vrai que le monde est toujours égoïste,
Qu'un grand amour de l'or l'obsède et le rend triste
Comme un enfant capricieux ;
Mais il n'est point méchant, et le fond de son âme
Conserve un idéal dont l'éternelle flamme
Est originaire des cieux.

L'homme serait pourtant plein de mansuétude,
S'il n'avait hérité de l'antique habitude
De tout conclure à son profit;
Jusques à quand la loi fatale d'atavisme
Le rendra-t-il rebelle aux vœux de l'altruisme?
Son cœur est bon, mais est petit.

Ce monde routinier périrait d'atonie
S'il subissait longtemps cette monotonie
Bornant son modeste horizon ;
Ce long recueillement figerait sa pensée,
L'âme en vain heurterait, dans sa fougue insensée,
Aux murs de chair de sa prison.

Mais là-haut, dans l'azur, veille la providence ;
Des esprits éclairés sont dans la confidence
Du créateur, notre soutien ;
Ils viennent à son gré s'incarner sur la terre,
Pour montrer aux Terriens l'exemple salutaire
Du vrai, du grand, du beau, du bien.

Leur rêve, parmi nous, c'est le bonheur des autres;
Mais nous méconnaissons ces glorieux apôtres
Qui gourmandent notre torpeur;
Ils parlent d'idéal, du progrès, de ces choses
Qui des mystères saints font rechercher les causes,
Et les découvrir sans stupeur.

Nous les persécutons, ces doux missionnaires,
Nous les traitons de fous, ces rêveurs débonnaires,
Bienfaiteurs de l'humanité !
L'ignorance les raille et l'orgueil les bafoue;
Nous les faisons mourir sur la croix, sur la roue,
Au nom de la divinité.

Hélas ! ils savaient bien qu'en venant dans ce monde,
Ils verraient s'allumer une haine profonde
Pleine du culte du passé ;
Et leur supplice est grand, et leur souffrance est vive,
Car le doux souvenir de la céleste rive
Dans leur mémoire est effacé.

Lorsqu'ils sont repartis pour la joie éternelle,
Nul soudain ne dira : la moisson sera belle,
Car les temps ne sont pas venus ;
Mais plus tard, les plus purs parmi l'espèce humaine
S'écrieront, prévoyant la récolte prochaine :
Gloire aux grands martyrs méconnus !

A. M. Verrieux.

MOT EN TRIANGLE

Un, célèbre magnétiseur.
Deux brille au ciel plein de splendeur.
Trois, juron que nous émîmes,
Quatre de flot est synonyme.
Cinq, pronom personnel latin.
Six est préposition. Enfin
Sept se trouve dans *toi*, devin.

Dr G. de M.....

Puéchabon (Hérault).

La solution de cet intéressant jeu de mots paraîtra dans le prochain numéro de la *Paix universelle* ainsi que les noms des lauréats.

Cours de magnétisme

Dimanche 5 novembre, Bouvier donnera sa deuxième leçon sur le magnétisme curatif.

La partie orale sera consacrée à la différenciation du magnétisme et de l'hypnotisme au point vue de la thérapeutique.

La partie expérimentale sera consacrée à la démonstration des phénomènes hypnotiques et magnétiques.

La porte, ouverte à 2 heures 1/2, sera rigoureusement fermée à 3 heures 1/4.

POUR LES PAUVRES

Le 7	octobre,	d'un anonyme	2 fr.
Le 8	—	de M. Fragnon, Lyon	2
Le 10	—	de Mme A	2
Le 14	—	anonyme	10
Le 15	—	de Mme L, à Lyon	1
Le 22	—	de M. H V., Lyon	1
		Total.	18 fr.

BIBLIOGRAPHIE

LA PSYCHOLOGIE devant la science et les savants.

Tel est le titre du nouveau livre de M. Ernest Bosc (J. Marcus de Vèze), que nous venons de parcourir hâtivement (1).

Sous ce titre, qui semble devoir traiter un sujet assez aride, l'auteur de tant d'ouvrages devenus aujourd'hui classiques fait une énumération succincte et rapide de toutes les grandes questions qui se rattachent à l'âme, mais plus particulièrement à la nouvelle force de l'âme, reconnue aujourd'hui par un grand nombre de savants, force dénommée : *Force Psychique.*

Voici une énumération très succincte des principales matières traitées dans la *Psychologie* de M. Ernest Bosc : L'Od et le Fluide Odique, la Polarité humaine, le Fluide Astral, le Magnétisme, l'Hypnotisme, la Suggestion, l'Hypnose, la Catalepsie, la Léthargie, le Somnambulisme, la Clairevue, la Clairaudience, la Télépathie, la Médiumnité, l'Extériorisation, la Possession, l'Obsession, la Force psychique, le Spiritisme, les trois âmes de l'homme, la Magie, la Goétie, enfin l'Occultisme. Comme le lecteur peut le voir, le nouveau volume de M. Ernest Bosc est une petite encyclopédie des sciences ou plutôt de la Science occulte.

Quant au style de l'auteur, nous n'avons pas à en parler, nos lecteurs connaissant déjà le style fin, élégant et précis de l'écrivain, dont les œuvres les plus techniques sont lues avec autant d'intérêt qu'un roman de l'un de nos meilleurs romanciers français.

L. M.

(1) 1 vol. in-18 de xviii-300 pages. Paris, Chamuel, éditeur. — *Librairie de la Préfecture*, 9, rue de Bonnel, à Lyon. — Galignagni, quai St-Jean-Baptiste, à Nice. — Péricat, rue de la Scellerie, à Tours.

Le Gérant : L. Coulaud.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 72 | 10 Centimes | 16-30 NOVEMBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanche de chaque mois.

SOMMAIRE :

Congrès des sciences psychiques à Chicago

Traduit des *Neue Spiritualistische Blatter*, 19 octobre 1893

Par Mlle L. G.

Si partagées que soient les opinions des journaux américains sur les résultats obtenus dans ce Congrès, au point de vue du Spiritualisme (Spiritisme), il est un point cependant sur lequel tous tombent d'accord. Tous reconnaissent que la réunion d'un si grand nombre d'hommes de science remarquables, à l'effet de délibérer sur des sujets d'ordre spirituel qui, jusqu'à ce jour, avaient été, tout au plus, rejetés dans le domaine de la philosophie et de la spéculation, sans qu'on les reconnût dignes d'une enquête scientifique, tous reconnaissent qu'une pareille réunion est d'une importance incalculable pour la doctrine de l'esprit et ses adhérents. La presse des Etats-Unis, et en particulier ses organes les plus influents, ont accordé à cette assemblée plus d'attention et plus de place dans leurs colonnes qu'à tous les autres congrès tenus de juin à septembre.

Les différents points du programme ont été discutés avec calme et dignité, et toujours ces délibérations ont attiré un tel concours d'auditeurs que la grande salle où elles se tenaient ne pouvait pas les contenir tous.

Au début, beaucoup de Spiritualistes se demandaient si les psychistes iraient vraiment jusqu'à faire une concession aux opinions spiritualistes, à tel point que Hudson Tuttle, par exemple, disait dans un discours : « Si vous allez au Congrès psychique, vous verrez que le Spiritualisme n'y est qu'un gland attaché à la queue du cerf-volant psychique ! » Et voilà que tous ont été agréablement surpris par l'attitude digne et exempte de préjugés de tous les membres du Congrès. Il ne fallait pas, naturellement, nous attendre à voir les vues spiritualistes occuper la première place dans un Congrès psychique, mais il est arrivé ce que nous avions prédit depuis des années déjà, quand nous affirmions que, s'ils étaient libres de préjugés, les chercheurs dans le domaine des facultés psychiques seraient contraints tôt ou tard d'admettre, d'abord avec beaucoup de réserve, mais puis bien franchement, la doctrine de l'immortalité personnelle de l'homme et celle des communications entre les deux degrés d'existence, ce qui les forcerait de reconnaître qu'une grande partie des manifestations sont produites par les Esprits des morts.

L'espace dont nous disposons ne nous permet que de donner, en y ajoutant une remarque de temps à autre, la liste des sujets qui ont fourni matière aux débats, ainsi qu'un aperçu général du Congrès.

Constatons tout de suite que le résultat le plus important que nous ayons à enregistrer est de voir les recherches psychiques et l'étude des phénomènes d'ordre indiscutablement spirituel, acquérir droit de cité dans la science, malgré la sotte conduite du docteur Ernest *Hall* (1) qui, s'imaginant tout savoir, a qualifié de fous et d'imbéciles les chercheurs psychistes, et qu'il a fallu mettre dehors presque de force. Il n'y a pas de recul dans la science, il n'y a que des progrès, et ce Congrès doit être considéré comme un grand pas en avant.

Tous les membres qui le composaient, hommes ou femmes, étant des personnes d'une grande culture, elles en imposaient par la dignité et le sérieux avec lequel elles procédaient; aussi personne, pas même un journaliste, n'a osé décocher contre une pareille assemblée ses saillies tant aimées d'habitude, ni ses boutades stupides. Nous nous réjouissons de ce succès, en avouant bien volontiers qu'un Congrès de spiritualistes, au cours duquel des médiums peu cultivés ainsi et d'autres gens dans le même cas auraient fait de grandes phrases et soutenu des idées sans fondement scientifique, n'aurait pas produit une telle impression, n'aurait pas abouti à un pareil résultat. Nous sommes certain qu'ici agissaient des influences supérieures qui éclairaient les organisateurs de la chose, et les dirigeaient de façon à leur faire prendre le bon chemin pour montrer au monde que, pour la doctrine de l'esprit, il existe des faits qui constituent un important sujet d'examen scientifique, ce qui démontrait clairement non seulement le droit, mais encore l'obligation qu'a la science de scruter ces faits et d'en établir la réalité.

C'est au défunt M. Bundy, éditeur et rédacteur du *Religio-Philosophical Journal*, de Chicago, que revient surtout le mérite d'avoir

(1) Ou Hart.

provoqué ce Congrès, mais c'est le professeur Elliott Coues, élu président à la place de Bundy, qui l'a organisé et dirigé avec beaucoup de talent.

Ce savant si capable a su attirer à ce Congrès les hommes les plus remarquables dans le domaine des recherches psychiques, de sorte que des savants de toute nation y ont pris part, soit en personne, soit par des travaux qu'ils avaient envoyés.

Le discours d'ouverture du professeur Coues était rédigé d'une façon magistrale; l'auteur exposait non seulement tout le programme du Congrès, mais aussi tout le domaine qu'il reconnaît comme champ d'études du psychiste, débutant par un coup d'œil en arrière sur les efforts des hommes pour résoudre l'énigme de la vie, passant ensuite aux devoirs du temps présent vis-à-vis de cette énigme, et montrant, pour terminer, qu'il est nécessaire pour les psychistes de s'occuper, eux aussi, de rechercher si les manifestations d'ordre spirituel doivent être attribuées à l'influence d'intelligences en dehors du monde corporel, et comment, dans ce cas, ce fait se produit. Après avoir énuméré les divers phénomènes intellectuels et psychiques qu'il faut laisser à d'autres branches de la science, l'orateur conclut en disant qu'il existe une masse de faits que, jusqu'ici, la science a soit ignorés, soit faussement interprétés ou niés et qui doivent faire le sujet des études psychiques. Tels sont, dit-il, le mesmérisme et l'hypnotisme (et il regarde comme extrêmement important d'établir si, dans les expériences de magnétisation, il y a transfert de substance de l'opérateur sur le sujet), les phénomènes de « trance », de clairvoyance, de clairaudition et de psychométrie, le pouvoir odique, le moi inconscient ou semi-conscient, les doubles, la télépathie, la lecture des pensées, le mouvement d'objets sans cause visible (telekinesis), les fantômes, les matérialisations et les coups frappés.

En dernier lieu le professeur Coues cite comme point capital, parmi les travaux que le Congrès a inscrits sur son programme, la détermination exacte de l'activité psychique, et il regarde comme absolument nécessaire une réponse nette à cette question :

« L'homme a-t-il une âme indépendante de son corps, et qui continue à vivre après la mort de celui-ci ? »

Une partie de l'humanité croit, d'après la révélation divine, à une âme immortelle, mais une autre partie ne cesse de se demander si l'homme, quant il meurt, continue à vivre. Si l'homme n'a pas d'âme, la science psychique, ou, comme on dit souvent, la science de l'âme, est un non-sens, et ses adversaires auraient raison en l'appelant une pseudo-science. Ce Congrès, dit-il, n'a pas à s'occuper de questions religieuses ni à se laisser aller à la sentimentalité ou à la rêverie enthousiaste; mais il ne peut se soustraire au devoir d'établir, d'une façon scientifique, que l'homme a une âme immortelle, ni à celui de discuter loyalement, avec calme et sans crainte, la question spiritualiste, à savoir jusqu'à quel point les recherches psychiques ont confirmé les communications avec les morts, ni enfin à celui de donner à cette discussion une grande valeur par la part qu'y prennent un nombre si considérable de chercheurs, qui sont des hommes de caractère et pleins de sérieux.

Ce discours fut écouté avec la plus grande attention et excita l'enthousiasme des auditeurs.

Les quarante-cinq autres, ou à peu près, qui suivirent, étaient tous intéressants et de valeur.

Giles B. Stebbins, vétéran du Spiritualisme, avait fait l'historique de ce dernier dans les Etats-Unis à partir de 1848.

Le professeur Alfred Russel Wallace, qui s'est reconnu ouvertement spiritualiste, avait envoyé un travail sur la tendance croissante, durant les dernières cinquante années, à juger favorablement, pour le Spiritualisme, les phénomènes psychiques. Nous notons, dans cette dissertation, comme particulièrement important le passage qui traite des photographies spirites.

Les hommes se sont montrés trop incrédules à leur sujet ; c'étaient pourtant là des réalités, mais savants comme laïques se refusaient à y croire, bien que des photographes sceptiques eux-mêmes n'eussent pas pu découvrir de fraude. Or, dit le professeur Wallace, nous avons maintenant un nouveau témoin qui juge en connaissance de cause, dans la personne de l'habile photographe Traill Taylor, directeur depuis nombre d'années du *Journal britannique de la photographie*. En dépit de toutes les précautions possibles et imaginables, ce praticien, expert en son art, a, dans ses expériences, obtenu sur ses plaques des figures qui ne pouvaient pas s'y trouver, si l'on se place au point de vue de la photographie normale.

Le Revérend M. J. Savage a parlé de l'explication spiritualiste de faits psychiques, et a conclu en disant qu'après exclusion de toutes celles qui sont douteuses, il restait encore un grand nombre de manifestations qui s'expliquent tout naturellement par l'intervention d'êtres vivants, jadis habitants de la terre, et que cette explication était aussi fondée que le système de Copernic.

Le docteur Holbrook de New-York a parlé sur la médiumnité et les médiums, en particulier sur les médiums guérisseurs; M[lle] Lilian Whiting, sur « Ce que nous réserve l'avenir. »

Le professeur Coues a fait encore une conférence sur le mouvement d'objets sans contact, et à ce propos il a raconté que son propre bureau, dans sa bibliothèque, prenait souvent part à la conversation au moyen de balancements.

B.-F. Underwood a pris pour sujet l'« écriture automatique », le docteur Richard Hodgson « Témoignages des hommes concernant les phénomènes psychiques. »

Le docteur W.-H. Myers, secrétaire de la Société des Recherches psychiques de Londres, a lu deux travaux excellents, « le Moi transcendant » et « Preuves de la continuation de la vie après la mort », d'après lesquels il faut le considérer comme un spiritualiste convaincu.

Disons encore qu'un travail de William Emmette Coleman sur la « Théosophie » a été très remarqué.

Parmi les nombreux orateurs, nommons encore le docteur Carl du Prel qui a fait lire par M. Deinhard une étude sur l'Occultisme expérimental, et M. Deinhard lui-même qui a fait une conférence sur les « Apparitions » ou « le Dégagement du corps astral ».

D'après les courts extraits que nous donnons ici, nos lecteurs peuvent voir, premièrement, que le Congrès psychique s'est fort bien passé, et qu'il fera une impression grande et digne dans le monde entier; en second lieu, que le Spiritualisme n'a pas été tout simplement « attaché comme un gland à la queue du cerf-volant psychique», ainsi que le supposait notre ami Hudson Tuttle, et enfin, en troisième lieu, que, à notre grande satisfaction, nos craintes, à nous autres Spiritualistes, de n'avoir pas grand'chose à attendre de ces réunions, se sont montrées tout à fait vaines, puisque tant de membres du Congrès ont déclaré sans détour être convaincus qu'après avoir essayé de toutes les autres explications, il faudrait en venir à admettre la théorie spiritualiste qui embrasse tout.

C'est à la direction excellente du professeur Coues qu'il faut surtout attribuer ce bon résultat.

NOTE DU TRADUCTEUR

Le docteur Ernest Hart, de Londres, s'était figuré pouvoir faire servir la tribune au règlement d'un pari, d'un duel psycho-politique. Il y est monté tout bonnement, sans attendre même l'ouverture de la séance, et, s'accordant la parole, il a offert 1,000 dollars à tout médium qui serait en état de lire d'un bout à l'autre le numéro et le contenu d'un chèque enfermé dans une cassette. Ce fut en vain que le président le rappela à l'ordre en lui faisant remarquer que le Congrès

s'interdisait toute étude expérimentale : il fallut employer la force pour le mettre dehors...

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Nos amis Paulsen et Gony, de Belgique, dont le dévouement est si grand à la cause du spiritisme et à l'affranchissement des peuples, et qui cherchent avec raison à allier, à fondre la question sociale avec le spiritisme, ont, par je ne sais quel effet d'optique, vu dans la réception chaleureuse que les Français ont faite aux marins russes *presque une faute, presque un crime de lèse-humanité.*

Les conséquences de l'alliance franco-russe seraient, selon Paulsen et Gony, désastreuses pour la République française, ainsi que pour le beau rôle émancipateur que nous avons toujours tenu et que nous devrons toujours tenir dans le monde.

Ces deux amis croiraient-ils par hasard à la réalisation de la *deuxième partie* de cette prédiction du prisonnier de Sainte-Hélène : « Un jour viendra où l'Europe sera toute républicaine ou toute... *cosaque !* »

Voici la lettre que je leur ai adressée et dans laquelle je combats ouvertement ce que je considère comme une grave erreur de leur part sur cette question humanitaire qui nous intéresse tous.

Quoique je mette dans mes réfutations autant d'énergie qu'ils en ont mis dans l'attaque, nos personnes sont complètement en dehors du débat tout fraternel, du reste.

Nous rappellerons, à ce propos, ce qui se passait pendant la guerre de Crimée, où Français et Russes luttaient les uns contre les autres, vigoureusement mais loyalement, et se tendaient la main après le combat ; c'est, du reste, ne l'oublions pas, une des causes qui ont aidé l'alliance d'aujourd'hui de pouvoir se faire.

Je souhaite de tout cœur qu'il en soit ainsi dans nos luttes « spiritualistes », si nous voulons enfin aboutir à être dignes du rôle qui nous incombe à tous, rôle que nous oublions trop souvent. Devant les cris de guerre de classe contre classe, que les forcenés d'en haut comme ceux d'en bas prêchent, il serait digne de nous tous qu'après avoir crié : A bas la Russie ! ou : Vive la Russie ! nous criions tous ensemble : VIVE L'UNION SPIRITUALISTE !

J. B.

« Paris, 1er novembre 1893.

« MES CHERS AMIS,

« *Vox populi, vox Dei.*

« *Le Flambeau*, votre vaillant journal, contient dans ses nos 35 et 36, sous votre signature, de bien grosses accusations contre les Français, au sujet de l'accueil fraternel que la France a fait au peuple russe représenté par ses marins. Vos accusations sont tellement graves dans un journal comme le vôtre que je me demande si le « microbe » qui a empêché l'union sans épithètes du *spiritualisme contemporain*, sur des bases *tout à la fois fraternelles et indépendantes pour chaque école*, va continuer ses ravages et s'attaquer aujourd'hui au patriotisme éclairé, aux aspirations vers la paix du monde, afin de jeter une fois pour toutes la division dans nos rangs déjà si ébranlés Ce qui ne serait pas vraiment le moyen de préparer le congrès de 1894, qui aura à réparer tant d'erreurs..., pour fonder une ère nouvelle, sinon le drapeau d'Allan Kardec passera fatalement en des mains plus capables que les nôtres.

« Traiter les Français, comme vous le faites dans ces deux numéros en questions, de « gogos ; accuser la France d'être burlesque, de faire du *tra la la*, de s'ébaudir, de se pâmer, de faire montre d'enthousiasme de commande, d'aberration, etc., etc. », parce que Français et Françaises, et les *mères de famille surtout*, qui savent ce que leur coûtent les guerres, ont, à rebours de nos *bons amis les Anglais*, le culte du souvenir (1) et ne veulent pas risquer des massacres inutiles sans cesse prêts à se produire par suite des provocations de la Triplice, des allocutions sonores, théâtrales, insolentes de l'empereur de l'Allemagne, menaçant, à la Bismarck, de tout « briser » et « d'exterminer » ce qui tenterait de lui faire résistance, « comme un jeune oiseau de proie avide de carnage et de cadavres » ne sachant peut-être pas toujours où il court, risquant de se casser le cou et portant, par ce manque de suite — *voulu* peut-être — dans les actes, l'anxiété, la crainte aussi bien chez ses sujets que dans toute l'Europe, paralysant ainsi l'industrie, les transactions commerciales qui ont absolument besoin d'un état stable, augmentant forcément par ce fait *la misère* ; nous critiquer, mes chers amis, d'essayer de paralyser, par des faits et non par des théories, cette force brutale, anti-humanitaire, *n'est donc pas faire œuvre de prévoyance, de raison, de sagesse et de vérité.*

« Vous invoquez les assertions d'un journal « clérical » pour appuyer vos critiques. J'avoue que voilà un parrainage bien... curieux pour des hommes comme vous, qui reprochez à la France de s'allier à la Russie pour empêcher la Triplice de mettre l Europe à feu et à sang, ce qui, soyez en certains, anéantirait tous les efforts, toutes les victoires que le socialisme a remportées à ce jour.

« Vous nous accusez d'avoir chassé à coups de pierres les mineurs belges et assassiné les ouvriers italiens à Aigues-Mortes.

« Il me semble que des spirites ne devraient pas jeter de pareilles accusations dans le public, qui, malheureusement, prend les on-dit trop souvent à la lettre, sans les faire suivre d'un examen sérieux.

« Prenez garde, comme je vous le disais dans la lettre que vous m'aviez demandée pour être insérée dans le premier numéro du *Flambeau* : le journalisme est une arme à deux tranchants ; vous êtes jeunes, pleins d'ardeur, soyez

(1) Chacun sait que c'est grâce à l'intervention d'Alexandre II que Bismarck ne nous déclara pas la guerre en 1875, à un moment où il ne nous était guère possible de nous défendre. Chacun se souvient aussi qu'en 1815 c'est grâce à Alexandre Ier que les alliés, dont faisaient partie nos « bons amis les Anglais », ne morcelèrent pas la France, et que celle-ci ne fut pas presque rayée du nombre des grandes nations ; on voulait arracher à la France une grande partie de la Lorraine et les Trois-Evèchés, Stenay, Sedan, Mézières, Givet, tout le Hainaut et la Flandre française jusqu'à la mer. C'est encore Alexandre Ier qui obligea ses alliés d'alléger l'armée d'occupation et la fit évacuer avant le temps voulu.

circonspects *si vous ne voulez pas détruire au lieu de construire...*

« Il est vrai que vous accusez le « protectionnisme » d'être la cause de ces abominables attentats. Le protectionnisme n'est pas le seul coupable en ces questions, puisque les patrons ont tout intérêt à employer des Belges et surtout des Italiens: c'est la *misère* qui force les Italiens et les Belges à s'expatrier; ils viennent en France s'offrir à des prix tellement dérisoires, que, si les ouvriers français acceptaient leur tarif, ils seraient obligés d'en revenir à la vie des *brutes* qu'il menaient avant la grande Révolution.

« Est-ce cela que vous rêvez? Non, n'est-ce pas.

Croyez-moi, c'est faire de la triste *besogne*, de porter de telles accusations sans les justifier..., d'autant plus que les Italiens avaient provoqué la lutte fratricide que nous déplorons tous.

« Quant aux Belges, je n'accepte pas plus l'accusation contre la France, que vous, Belges, vous ne devez accepter les inepties que certains Français ont portées contre la Belgique, parce qu'il avait plu à un certain nombre des vôtres de chasser à coups de pierre le grand proscrit Victor Hugo et ses petits-enfants.

« Ah! les généralités, oh! les personnalités, les *accusations de portières*, qui nous en délivrera? Que de mal elles ont déjà fait parmi les spirites kardecistes de la deuxième heure, et nous avons la prétention d'éclairer le monde!... le monde doit bien rire... s'il nous lit!

« Au sujet de ce que vous dites des Bebel, des Liebknecht, personne plus que moi ne les admire, quoique je ne partage pas certaines de leurs idées collectivistes, communistes, qui sont anti-libérales et qui ne sont possibles que dans un couvent, où la règle est uniforme et peut briser toute velléité d'indépendance; mais, lorsqu'ils jurent de marcher contre la France, parce que celle-ci serait alliée avec la Russie pour imposer la paix ou se défendre contre la Triplice, c'est faire, permettez-moi de vous le dire, « de la politique », comme dirait M. Prudhomme; je ne comprends pas que vous en soyez dupes... Relisez le discours que Domela Niewenhius prononça au congrès socialiste de Zurich à ce sujet, vous y verrez ce que ce terrible logicien en dit.

« Elle est détestable, cette « politique »; mais.., si nous avions souffert, comme Bebel, Liebknecht et leurs vaillants amis, que nous sentions une épée de Damoclès suspendue non seulement sur notre tête, mais surtout sur l'œuvre entière, que nous aurions créée au prix de *mille souffrances*, nous ferions peut-être aussi de la « politique ». C'est pourquoi j'ai dit souvent à mes amis qui reprochent à ces vaillants socialistes allemands leurs paroles chauvines, d'être un peu moins sévères envers eux. Il est facile de parler haut et ferme, de jouer aux géants de 89... lorsqu'on n'a rien à craindre ni pour soi-même, ni pour les siens, ou pour les idées que l'on a semées, que l'on préconise.

« A propos de 89. Il est triste de constater l'aveuglement de ceux qui pensent que, comme sous la Révolution, l'on peut aujourd'hui, avec les armes modernes, faire la guerre en...sabots, ou se jeter fougueusement comme Lassalle sur les rangs ennemis; enseigner, écrire ces choses, c'est tromper le peuple, c'est le mener vers une défaite d'où sortirait son asservissement.

« Mes chers amis, lorsque vous dites que la France pourra être « *pourrie* » par la Russie...vous portez une accusation peu spirite, et, si je ne vous connaissais pas, personnellement, si ami de la France, je vous aurais dit: Vous nous croyez donc bien gangrenés, bien ramollis, bien lâches, pour nous traiter ainsi? Pauvre chère France! s'il est un peuple qui se serait relevé comme toi, si haut, si vite, *sans le secours de personne*, que peut-être *Celui d'en haut*... après un désastre comme celui de « l'Année Terrible », que ce peuple se lève et la France le saluera respectueusement, quelles que soient ses alliances. Ne craignez rien, l'alouette gauloise vole haut et de plus chante clair....

« Nous vous rappellerons aussi de lire quelquefois la littérature russe et peut-être y verrez-vous *une santé de mœurs* que nous n'avons pas et qui est étonnante pour un peuple encore courbé sous l'autocratisme.

« Vous dites: « La France n'a pas tant besoin de la « Russie, que celle-ci de la France. »

« La France et la Russie ont besoin l'une de l'autre devant les appétits de la Triplice et des *Anglais*. C'est pourquoi leur union est logique et s'est faite au grand jour, ce qui n'est pas précisément le cas de la Triplice, qui vise surtout en nous, ne l'oublions pas, le principe républicain, les idées démocratiques qui feront sauter un jour les trônes.

« Vous nous reprochez de ne pas compter sur les *peuples*... Ah! c'est très joli de nous dire que « l'Italie, la Belgique, l'Espagne, la Hollande professaient pour nous la plus grande amitié » avant la visite des marins russes; oui, oui, nous savons ce que ces *peuples dévoués* ont fait pour nous en 1870-71... Si la France existe encore, *ce n'est pas leur faute* (1). Ne venez pas nous dire que leur *immobilité* est due à ce que nous avions Napoléon III, je vous répondrai: Nous avons eu ensuite Gambetta, Victor Hugo, Garibaldi; à part quelques âmes d'élite, où sont les masses populaires de ces nations qui ont répondu à l'appel de ces grandes âmes? Avant Napoléon, il y avait la France, la France de la Révolution qui a émancipé le monde.

« Ces peuples si « aimants », à part quelques esprits indépendants comme vous, sont sous le joug des classes dirigeantes et de longtemps les masses resteront asservies; d'ici là la France aurait le temps de mourir et la guerre dévaster l'Europe et briser les conquêtes de la Révolution.

« Quant aux conseils que vous voulez bien nous donner, de nous rapprocher de « nos bons amis les Anglais », je préfère ne pas y répondre..., quoiqu'il y ait tout un parti libéral anglais qui a toute notre estime.

« Pourtant je vous recommanderai de jeter un coup

(1) Ces peuples, surtout la Belgique et la Suisse, ont été admirables dans les secours qu'ils ont portés à nos blessés, nous ne l'oublions pas. Mais nous vous ferons remarquer que nous, Français, nous en faisions autant pour les blessés... allemands. C'est un devoir que l'humanité impose.

d'œil sur le traitement que l'*aristocratique et égoïste* Angleterre impose aux pauvres Irlandais, aux Indous et aux pauvres Africains (1) !!! Si la France agissait ainsi, comment nous traiteriez-vous donc ?

« L'Angleterre sera un grand peuple quand elle le voudra, mais pour cela il faut qu'elle se corrige de son égoïsme, qui ne permet à personne de se fier à elle.

« Pour quant à la « pourriture » que vous craignez pour nous, il est facile aux « peuples amis » dont vous nous parlez de nous en garantir; ces peuples n'ont qu'à se mettre en république et l'alliance franco-russe deviendra l'*alliance des Etats-Unis d'Europe*. Allons, un bon mouvement, assez de paroles, passons aux actes : nous sommes payés, comme pour les Anglais pour être défiants.

« Non, mon cher ami, cette France que vous aimez ne se laissera pas « pourrir » par personne, mais elle est bien capable de faire pour la Russie ce qu'elle a fait pour d'autres puissances : *de la démocratiser!* Voilà une conquête qui ne vous déplaira pas? Fiez-vous-en à l'alouette gauloise.

Car (*son*) *âme* est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

« N'est-ce pas une révolution « surnaturelle », comme le disait fort à propos l'amiral Avellan, que cette entente, pour imposer la paix, de deux peuples aux gouvernements si opposés, mais qui n'ont jamais dans leurs luttes cessé de s'estimer? On l'a fort bien dit : *l'alliance a été faite par le peuple des deux nations*, avant d'être acceptée par les gouvernants.

« Et n'est-ce rien, au point de vue démocratique, que cette évolution, sans précédent, de l'empereur, de l'autocrate de Russie, adressant ses remerciements non seulement au président de la République, mais aux organes du gouvernement français *et aux représentants de toutes les classes de la société*.

« Eh quoi ! vous républicains, vous démocrates, vous socialistes, vous vous plaignez que le PEUPLE-ROI soit reconnu publiquement par le plus grand autocrate du monde ? N'est-ce pas là une des plus grandes, une des plus superbes conquêtes de la troisième République ? Franchement, c'est à se demander si vous n'êtes pas sous la puissance, sous l'*obsession* de quelques esprits rétrogrades suscités par un dernier appel du vieux monde qui râle, qui s'écroule...

« L'empereur a parlé au nom de sa volonté d'autocrate, « *assuré de répondre* à l'intérêt et au sentiment de ses « sujets. M. Carnot a parlé au nom de la volonté des libres « citoyens dont il est le libre représentant élu et temporaire. Leurs mains écrivaient les dépêches : *la voix impérieuse du peuple* les dictait. »

« Eh quoi ! vous vous plaignez que les nations traitent entre elles, et toutes seules, sans malices cousues de fil blanc, sans achats de conscience et autres vilenies diplomatiques d'un Bismarck ou d'un Taillerand ?

« Oui, cette alliance franco-russe, née dans les lampions, « comme l'écrit un humoristique, est uniquement scellée « par le pacte populaire de nos rues en fête, *elle est le premier essai de grande politique nationale*, tel que l'ont « rêvé nos pères de 89, opéré librement, en pleine lumière, « entre deux peuples honnêtes, sans manœuvres souterraines de chancellerie. »

« Qu'un jour ou l'autre les Bismarcks et les Taillerands de l'avenir essaient d'empoisonner ou de briser ce pacte populaire, la chose est possible, mais le bon grain est semé, il y a un exemple qui ne périra pas, qui servira ; le *peuple-roi* saura se reprendre et, fort des leçons reçues, il vaincra définitivement. La perfection ne se conquiert pas en un jour.

« Pour quant à certaines exagérations amicales qui ont pu se produire, mes chers amis, citez-moi une manifestation populaire où la force des choses n'amène pas ce que vous nous reprochez avec tant de violence et tant d'injustice. Du reste, ne nous plaignons donc pas de l'exubérance du cœur.

« En attendant que toute crainte de guerre soit définitivement éloignée, tâchons, nous spirites ou spiritualistes modernes, de briser avec les *cancans*, pour jeter dans le monde *la croyance en Dieu, la preuve scientifique de l'existence de l'âme et de sa survivance ;* sans cela toutes les plus belles alliances du monde, doubles ou triples, se désagrégeront un jour, pour faire place à la lutte épouvantable des classes qui emportera toutes les conquêtes que les socialistes auront faites, et cela avec d'autant plus de facilité que le *socialisme* serait « pourri » par l'athéisme et le matérialisme néantiste, qui commence déjà à le gangrener.

« Il est donc grandement temps que les *spiritualistes modernes* sans épithètes se mettent à hauteur de la tâche qui leur incombe par plus de sagesse, plus de science et surtout plus de fraternité.

« Je vous serre la main en frère.

« J. Bouvéry. »

« *P.-S.* — J'ai eu déjà l'occasion (Voir le *Moniteur spirite et magnétique*) d'attirer l'attention des « spirites et des spiritualistes modernes » sur le Parlement des Religions, qui devait se réunir à Chicago. Plus d'un de nos amis en a souri... Cette grande réunion, sans précédent dans l'histoire, a eu lieu. Les gouvernements et les grandes religions s'y étaient fait représenter par les hommes les plus autorisés : France, Russie, Angleterre, Allemagne, Etats-Unis d'Amérique, Chine, etc., etc ; catholicisme, protestantisme, brahmanisme, bouddhisme, brahno-samajo, confession grecque, religion juive, arménienne, etc.

« La tolérance a été poussée jusqu'aux dernières limites de la fraternité ; on y a même entendu un savant de Wurtemberg y prêcher... l'irreligion.

Les discussions, quoique courtoises, nous dit un témoin, ont été parfois des plus vives.

(1) Voici ce que disait un jour un Malgache, nous dit un missionnaire anglais : « Vos soldats couchent avec toutes nos femmes... Vous venez voler notre terre, piller le pays et nous faire la guerre, et vous voulez nous imposer votre Dieu, disant qu'il défend le vol, le pillage et la guerre ! Allez, vous êtes blanc d'un côté et noir de l'autre ; et, si nous passions la rivière, ce n'est pas nous que les caïmans prendraient. »

« Le succés a été complet. Le Parlement des Religions « a pleinement réussi ; il a réalisé tous les vœux que ses « amis ont formulés à son égard. Il suffisait de se rappro- « cher pour s'aimer et pour s'apprécier mutuellement. Le « premier pas franchi, on songe à aller beaucoup plus loin. « Les nobles initiateurs du congrès caressent donc l'idée « d'en faire une institution permanente ; non seulement « elle réagira dans le domaine religieux, mais elle aura « aussi un contre-coup dans le domaine des relations poli- « tiques et internationales. Nous croyons que les congrès « religieux de l'avenir sont destinés à devenir les tribu- « naux suprêmes de la tolérance et de la fraternité hu- « maine. »

« Si les congressistes spirites et spiritualistes de 1889 avaient besoin d'un exemple, j'aime croire que celui que les Religions que nous critiquons si souvent viennent de nous donner suffira, sinon nous ne serions que des *enfants... Alors, allons à l'école.*

« J. B. »

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

II

Il n'y a qu'une Vie

Forme et *Mouvement*, tels sont les deux aspects sous lesquels nous apparait la Vie. La Forme nous donne l'idée de la Matière et le Mouvement celle de la Force ; Force et Matière résument donc en deux mots tout ce qui est accessible à nos investigations et c'est là le problème que depuis le commencement des siècles l'esprit humain cherche à résoudre dans sa mystérieuse dualité.

Connaître la Force et la Matière sinon dans leur essence, du moins dans leurs rapports, ce serait connaître le mécanisme universel, ce serait connaître les lois qui régissent les phénomènes ; mais pouvons-nous arriver à cette connaissance ? Est-il donné à notre petitesse de concevoir la majestueuse grandeur des Causes ? Le voile qui cache à nos faibles yeux les splendeurs de la nature peut-il un jour se déchirer ou s'entr'ouvrir pour nous montrer le pourquoi des choses ?

Nous n'avons, pour pénétrer ce mystère, que de bien faibles outils, nos Sens ; et encore faut-il que nous nous mettions sans cesse en garde contre eux, les Sens ne nous transmettant que des impressions produites par des apparences, et leurs relations directes avec la Matière ne nous donnant qu'une idée imparfaite de la Force.

Par l'intermédiaire des Sens nous percevons bien les propriétés des corps, leurs caractères et leurs attributs ainsi que les multiples transformations qu'ils subissent ; mais, si nous voulons avoir une vue nette des phénomènes, il nous faut absolument dégager nos connaissances du cachet superficiel que nos Sens leur impriment. En dehors de la conception *objective* des choses, il faut donc nécessairement s'en former une *subjective* ; il faut, sous peine de s'égarer dans les méandres de l'infinie variété des faits que nous donne *l'Analyse*, partir d'un point fixe ; il faut avoir un Plan ; et les nombreuses observations que l'expérimentation nous apporte doivent être reliées par une *Synthèse.*

Partir d'un point fixe, c'est formuler une hypothèse. L'Hypothèse, dit Bacon, est *l'Idée anticipée* qui nous précède dans la recherche de la vérité, comme la lumière chargée de dissiper les ténèbres de la route doit devancer nos pas.

L'histoire de l'Esprit humain nous montre l'homme à la recherche de la meilleure hypothèse ; la multitude de systèmes édifiés sur la connaissance des choses nous dit qu'il n'a pas encore trouvé la Loi qui doit servir de point de ralliement à toutes les conceptions physiques, en nous montrant que, sous l'apparente diversité qui divise si profondément les phénomènes de la nature, il existe entre eux une concordance, une dépendance et une analogie si étroites que tout dans l'Univers vient se fondre en une unité grandiose.

Resté dans le domaine du multiple, qui lui cache l'unité de plan de la nature, l'homme, au lieu de synthétiser ses perceptions, les a laissées s'éparpiller sur tous les objets qui l'entourent ; il a donné une cause à chaque phénomène ; et la science, multipliant le nombre des hypothèses, manque encore de l'idée organisatrice qui doit relier entre eux les mille faits épars :

La Mécanique est fondée sur l'hypothèse de la *Gravitation;* l'Optique, sur celle de *l'Ether*; la Chimie, adoptant successivement les théories les plus diverses, *Radicaux*, *Substitutions*, *Equivalents*, flotte d'une hypothèse à l'autre.

La Géologie, pour expliquer les évolutions du sol, lutte entre deux hypothèses contradictoires, les théories *Neptunienne* et *Plutonnienne.*

Les Mathématiques, qui passent cependant pour la plus positive des sciences, ne reposent elles-mêmes que sur des *axiômes* et des *postulats*, dont le nombre et la nature ont plus ou moins varié, et sur la valeur desquels les mathématiciens ne sont pas tous d'accord.

Enfin la Théorie Atomique, base fondamentale de toutes les autres (puisqu'il n'est pas un changement dans l'Univers qui ne soit ramené à un déplacement ou à une combinaison d'atomes), est certainement de toutes la plus discutable.

Les partisans de cette hypothèse admettent que les atomes sont de très petites particules solides, de nature immuable, séparées les unes des autres par un Ether aussi hypothétique que ces particules elles-mêmes ; et comme les phénomènes les plus vulgaires de métamorphose, notamment ceux de la Chimie, ne pourraient trouver leur explication dans la supposition d'atomes matériels immobiles, ils ont accordé à chaque atome une somme inhérente de force susceptible de le mouvoir ; ils lui ont donné une âme.

Plaisir et déplaisir, désir et aversion, attraction et répulsion sont donc des qualités communes à tous les atomes ; doués de *sensibilité* et de *volonté* (mais de volonté *inconsciente*), ils sont portés à se rapprocher ou à s'éloigner les uns des autres ; les *affinités électives* dont sont dotés les atomes, affinités fatales qui les poussent invinciblement les uns vers les autres, engendrent, par agrégations plus ou moins sympathiques, d'abord les molécules, puis les cristaux et les plastides, et enfin les organismes ; dessinant ainsi hiérarchiquement, depuis les agglomérations élémentaires jusqu'aux processus organiques les plus complexes, le grand tourbillonnement d'atomes qui constitue l'évolution vitale.

Voilà le monde atomique, tel qu'on nous le présente. C'est en vain qu'en accordant à l'atome matériel une âme atomique éternelle et immuable comme lui, on a cru pouvoir concilier la conception atomistique et la conception dynamique. Si les partisans de l'Atomisme ont cru se libérer ainsi du reproche de matérialisme, ils se sont étrangement trompés ; leur conception au contraire est l'expression du plus pur Matérialisme, et, comme le dit fort bien Louis Lucas, c'est la théorie des atomes qui a obscurci l'intelligence des phénomènes de la nature et qui contribue malheureusement encore à retarder l'avènement des lois synthétiques qui reposent sur la Force. De hautes notoriétés scientifiques ont partagé cette opinion. « Si j'en étais le maître, a déclaré l'illustre Dumas dans ses leçons de philosophie chimique, j'effacerais de la science le mot *atome*, parce qu'il va plus loin que l'expérience. »

En dédoublant indéfiniment les particules matérielles, on a cru pouvoir atteindre le mystérieux berceau de la Matière, et saisir ainsi le secret de la nature; mais la Matière par elle-même n'est rien, ce n'est point l'entité prépondérante que l'on croit; la Matière ne peut être aperçue *dans l'objet en soi*; elle ne peut être jugée et appréciée que par l'intermédiaire de la Force, seul principe générateur et moteur de toutes les agrégations et sériations matérielles.

Prendre pour point de départ la vie psychique élémentaire *inconsciente* de l'atome, c'est baser l'évolution vitale sur le jeu essentiellement automatique d'un incessant échange entre des particules matérielles; c'est, en considérant les organismes supérieurs comme de simples agrégats d'âmes atomiques indépendantes, réduire à néant l'unité de la volonté consciente de ces organismes; c'est enfin multiplier, sans besoin, les sources de la vie.

Il n'y a qu'une vie! il n'y a qu'un principe de vie! et ce principe de vie, ce n'est pas dans les dernières particules de la Matière qu'il faut aller le chercher, c'est dans la Force: Unité, indestructibilité, convertibilité et incessance de la force, telle est l'idée qui doit dominer de toute sa hauteur les phénomènes de la nature et qui, seule, peut constituer leur lien d'union; en dehors de cette conception, il n'y a rien de logique à fonder pour les connaissances humaines.

L'atome minuscule qu'on se plaît à nous représenter comme étant à la fois l'élément constitutif de la Matière et l'agent actif du Mouvement, ce *mirmidon* invisible et insaisissable ou ce *géant travesti*, comme on voudra (c'est ainsi que l'appelle Tyndall), ne peut, ni dans sa petitesse réelle ni dans sa grandeur supposée, servir de *substratum* au Monde et lui donner le branle.

Au-dessus de cet atome élémentaire, au-dessus de cette âme individuelle qui l'anime, au-dessus de cet Ether classique dans lequel on le fait s'agiter, il y a la *cause des Causes*. Il y a la Souveraine Puissance créatrice qui crée tout ce qui est, et l'atome et son mouvement et son milieu.

Quelle que soit l'idée qu'on veuille se faire de l'Univers, il faut avant tout admettre l'existence de cette *Cause-principe*; on ne peut se dispenser de ce premier point de vue; on ne peut rien édifier sans cela; pour bien dire, c'est *l'Hypothèse des hypothèses*, et, en dehors d'elle, aucune autre conception ne peut prendre place.

L'Idée d'une *Cause première*, absorbant dans son indivisible unité l'infinie variété des phénomènes, est (nous le savons) écartée de la science comme article de Foi; mais, si l'on doit admettre avec raison que l'expérience et les sens sont les seules portes d'entrée de la route qui mène à la connaissance des choses, il ne faut pas oublier non plus que l'Hypothèse, c'est-à-dire la Foi, est la lumière qui éclaire les ténèbres de cette route et que sans cette lumière nous risquerions fort de nous égarer et de ne jamais atteindre le but. Pour nous élever sûrement jusqu'à la conception de *l'Absolu*, il faut donc que nous puissions allier la Science et la Foi, car il n'y a pas plus de vraie Science sans Foi, qu'il ne peut y avoir de vraie Foi sans Science.

Mais comment avec la faiblesse de nos perceptions humaines aborder cette grande Inconnue qualifiée d'*Incognoscible* par Herbert Spencer?

Si nous ne pouvons l'atteindre *dans l'objet en soi*, si nous ne pouvons la saisir *en puissance*, si sa mystérieuse essence nous échappe, ne pouvons-nous tout au moins la voir et la comprendre dans sa substantialité et dans ses actes, puisque tout ce qui est à la portée de nos sens est le produit de sa sublime et idéale Puissance?

Par un effort de notre cerveau, nous pouvons en effet faire sortir *l'Abstrait* du *Concret*, remonter du *Phénomène* au *Noumène*, de *l'Effet* à *la Cause*, et, atteignant ainsi la limite du possible, arriver par *l'Abstraction* à nous faire de l'Idée Primordiale une conception intime suffisante; la saisir dans sa nature intrinsèque n'est pas d'ailleurs, au point de vue scientifique, ce qui nous importe le plus; l'essentiel pour nous est de la connaître dans l'expression de sa loi; et, si nous considérons comme prémisses indispensables de toute hypothèse scientifique *l'Hypothèse des hypothèses*, c'est que la présence seule de cette grande idée au seuil de nos conceptions philosophiques nous permet d'établir *ab ovo* l'antériorité de *l'Esprit* sur *la Matière*, de *l'Idée* sur la *Forme*, de la *Cause* sur *l'Effet*, et de proclamer l'unité consciente de l'Etre en remontant à sa cause essentielle.

Mais que l'on parte de l'idée abstraite qui domine tous les phénomènes ou que l'on observe pas à pas le chemin que la force intelligente et libre suit, en remontant vers sa source originelle du minéral au végétal, du végétal à l'animal et de l'animal à l'homme, depuis la simple agrégation du cristal jusqu'à la sublime organisation de la pensée, on rencontre partout l'expression d'une Loi, celle des harmonies de la nature, qui, embrassant tous les faits d'une seule et même étreinte, dévoile l'admirable unité de plan de l'Idée Créatrice.

Tout sort de cette abstraction, tout y revient.

C'est en même temps le point de départ et celui d'arrivée de tout ce qui est saisissable par nos Sens. Mais comment cette Entité idéale, source génératrice de toutes les formes, peut-elle se substantialiser elle-même à nos yeux? Si nous ne pouvons la tirer de son absolutisme, ne pouvons-nous nous rendre compte du moins de la façon dont est sortie d'elle la hiérarchie illimitée des œuvres de la création? Un raisonnement, qui, dans les mathématiques, sert à expliquer la Genèse des nombres, va nous aider à faire toucher du doigt ce mystère.

L'analogie est saisissante!

Considérant, en effet, les mathématiques à un point de vue élevé, nous voyons qu'il existe au sommet de cette science une Idée primordiale absolument indépendante, une, indivisible, créée par sa propre puissance, basée sur elle-même, et ne sortant d'aucune autre chose; cette Idée primordiale, c'est le *zéro*.

Esprit pur, planant idéalement au-dessus et en dehors de la Série des nombres dont il ne fait pas partie, le zéro, sans valeur numérique personnelle, est cependant l'âme incarnée de cette Série; c'est par sa virtualité active que la Série se développe en effet des unités simples aux dizaines, des dizaines aux centaines, des centaines aux milles, et ainsi de suite, indéfiniment, créant ainsi la chaîne ininterrompue et infinie des degrés numériques.

Source idéale de la hiérarchie des nombres, le zéro ne nous aide-t-il pas à concevoir l'image de cette Idéalité grandiose, source des mondes, que par analogie Pythagore appelait *le Nombre des nombres* et Platon *l'Idée des idées*; puissance éternelle, immense, incomprise, infinie, qu'on nous représente sans mode, sans qualité et sans passion; remplissant l'Univers de son immensité sans en être une des parties intégrantes; indivisible et incorporelle comme le zéro, et comme lui créant un enchaînement sériel d'où sont sorties les catégories indicibles des mondes.

Et où le rapprochement est plus sensible encore, c'est lorsque sous l'apparente unité qui caractérise ces deux principes se fait jour une mystérieuse trinité; l'Idée primordiale mathématique sous son unité apparente ne renferme-t-elle pas en effet trois idées exprimées par trois signes distincts: *le zéro* (o), *le plus* (+) et le *moins* (—) placés dans une dépendance commune si étroite que le signe *plus* (+) n'a pas lieu d'être sans l'idée première du zéro et que le signe *moins* (—) suppose nécessairement l'existence du signe *plus* (+) et du zéro (o).

(*A suivre.*) A. Bué.

ANAGRAMME-LOGOGRIPHE

De ma tête à ma queue, « oh ! sans être une bête ! »
Cherchez, vous trouverez, bien sûr, un prénom.
Me prenant au rebours, c'est encore un prénom
Que vous pourrez lire, ou le nom d'une fête
Chrétienne de l'année. — Allons ! mes chers devins,
Abattez-moi la tête, et d'un grand Patriarche
Vous trouverez le nom. — Si, pressant votre marche,
Vous m'écrasez la queue, « eh ! quel tour de malins ! »,
Vous verrez se dresser devant vous une bête
(Traduite du latin), des animaux la terreur.
Mais si vous me coupez par le milieu, « malheur ! »,
Vous aurez un article, — et..... tout ce qu'il me reste :
Un pronom. — Maintenant, à l'œuvre, chers lecteurs !

Dr G. de M.....

Puéchabon (Hérault), 7 octobre 1893.

Le nom des lauréats sera publié dans le prochain numéro de la *Paix Universelle*, en même temps que la solution.

SOLUTION DU MOT EN TRIANGLE

DUPOTET
URANUS
PARDI
ONDE
TUI
ES
T

Ont trouvé juste : le jeune Armand, Emile B., G.-H., à Lyon.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE NATIONALE DES GAULOIS, *sous Vercingétorix*, par Ernest Bosc ; 1 vol. in-8, orné de 160 vignettes sur bois ; Paris, Firmin-Didot, éditeurs.

Voici un livre animé du souffle du plus pur et du plus ardent patriotisme.

Nous voudrions le voir entre les mains de tous nos jeunes concitoyens ; les renseignements qu'il renferme seraient autrement utiles que les démonstrations malsaines qui, sous prétexte de patriotisme, ne sont que de vulgaires réclames pour des ambitions sans frein.

L'ouvrage est divisé en deux parties principales ; la première est consacrée à la *Patrie Gauloise*, la seconde à *la Guerre des Gaules* ; celle-ci est une réfutation serrée des *Commentaires de César*, que jusqu'ici on a eu tort de considérer comme une œuvre véridique.

Rien n'est moins justifié que cette considération !

César en effet n'a écrit ses *Commentaires* mensongers que pour se justifier des cruautés inouïes et des crimes atroces qu'il a commis envers l'humanité en mutilant et en brûlant nos pères les Gaulois et en les traitant d'une manière indigne d'un général appartenant à une nation civilisée.

Voilà pourquoi César a écrit après coup ses *Commentaires* pour raconter à sa façon la guerre des Gaules, dans laquelle il s'est comporté comme un véritable bandit.

Cours de magnétisme

En raison des conférences de Léon Denis, le cours de magnétisme sera renvoyé au dimanche 26 novembre.

Cette leçon sera consacrée à une étude sur la certitude de la thérapeutique magnétique. La partie expérimentale sera consacrée à l'action possible sur des objets inanimés.

Au quatrième cours, qui aura lieu le dimanche 3 décembre, il sera traité de la question des fluides.

Les expériences seront faites pour en démontrer la réalité objective.

POUR LES PAUVRES

23 octobre,	reçu de Mme Delhomme.	2 fr.
4 novembre, —	d'un anonyme pour être remis à une personne désignée.	10
3 novembre, —	de Mme G., à Orange.	5
	Total.	17 fr.

A. B.

ERRATA

Dans notre dernier numéro, à l'article « École pratique de Magnétisme », quatrième alinéa, troisième ligne, lire : « ... il y a possibilité d'aider à ouvrir une *voie* pratique », au lieu de : vraie pratique.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 73 — 10 Centimes — 1er-15 DÉCEMBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

L'Église et la Science devant l'Occulte

L'Eglise chrétienne a expliqué jusqu'à présent les phénomènes tels que les prophéties, visions, les apparitions, lévitations et autres faits, dits *surnaturels*, qui se rencontrent non seulement dans sa tradition, mais encore dans celle des autres religions, et dont l'Inde contemporaine offre des exemples extraordinaires, en supposant *une interruption temporaire des lois de la nature par un acte de la Volonté Divine*. La nature serait ainsi entre ses mains comme un jouet dont elle change et déplace les rouages, qu'elle fait et défait à plaisir. La science moderne s'est justement élevée contre cette conception primaire et enfantine. Elle a dit que ses observations constataient l'immutabilité des lois de la nature, et qu'une conception rationnelle de la Divinité supposait cette immutabilité, puisque l'idée de la Divinité contient celle d'éternité et de perfection.

Jusqu'ici rien de plus juste. Car la conception mythologique et cléricale supprime l'idée de la loi, et rabaisse celle de la Divinité.

Mais allant plus loin, sans plus d'examen ni d'hypothèse, la science a nié purement et simplement tous les phénomènes rangés dans la catégorie de l'occulte.

Or, depuis une trentaine d'années, ces phénomènes niés, honnis et tournés en ridicule, ont fait une véritable irruption dans la société.

D'Amérique et d'Angleterre ils se sont répandus dans le monde entier. Quoique souvent mêlés de charlatanisme et d'illusion, ils se sont multipliés de telle façon et se sont présentés en des conditions telles, qu'ils ont attiré l'attention des hommes de science, et qu'un de leurs représentants les plus distingués, William Crookes, a eu le courage d'affirmer publiquement qu'il les avait constatés.

Des voyageurs revenus de l'Inde nous ont raconté les merveilles qui s'y passent presque journellement ; et les révélations de la science ésotérique de ce pays ont ouvert pour la première fois au public les perspectives étonnantes de la doctrine occulte, sur les rapports du monde physique et du monde psychique, et sur la hiérarchie des forces animatrices de l'univers. Devant cet ensemble de faits, devant ce mouvement d'idées qui va croissant, et qui s'impose de plus en plus, il est facile de prévoir qu'une foule de points de vue nouveaux s'imposeront à l'historien des religions comme au philosophe.

La conviction naît qu'au delà de notre rayon visuel il y a un monde de forces invisibles et intelligentes, différenciées, mais réglées par l'universelle et inéluctable loi de l'évolution ; que l'existence corporelle n'est qu'une des formes de la double et alternative vie de l'homme, ainsi que de tous les êtres.

Les *miracles* ne sont *qu'apparents*. La grande loi est partout la même, mais les lois de chaque sphère se modifient à son point de contact avec une autre.

Dans la prodigieuse évolution des êtres à travers le grand tout, il y a comme une immense aspiration du monde naturel au monde humain, et du monde *Humain* au *Divin*.

Les grands de l'humanité, ses génies, ses prophètes et ses saints ont toujours senti et pensé ainsi.

Par l'âme, par l'intuition et par la volonté ils se sont

hardiment élancés dans les sphères trancendantes, chacun à sa manière, et en ont apporté des nouvelles de la grande vérité.

Comment distinguer les vrais des faux ? « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez », dit le Christ.

Aujourd'hui un coin du voile se soulève. *L'arbitraire divin* et la *négation de l'au-delà* deviennent également impossibles.

Peu à peu la science apprendra à feuilleter et à lire dans le livre mystérieux du monde occulte. Elle y trouvera la confirmation des vérités de l'ordre physique ; mais elle verra que celles-ci ne sont que l'alphabet du poème de l'Infini.

MARGUERITE-ALBANA MIGNATY.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(*Suite*)

D'une part comme de l'autre, *l'Unité ternaire* exprime donc une Idée primordiale jointe à deux autres qui en découlent, ou, pour mieux dire, ces deux autres idées sont l'idée première elle-même qui, tout en restant ce qu'elle est, se manifeste sous deux formes différentes ; les trois idées n'ont pas de succession, elles coexistent, elles n'en font qu'une ; c'est *l'Unité* créatrice se manifestant comme *Trinité* et imprimant à la nature entière ce cachet de mystérieuse triplicité que nous retrouverons dans la Loi qui régit les phénomènes.

Clef de la Genèse des nombres, clef de la Genèse universelle, la manifestation active du principe ternaire est le *Primum movens* de outes choses ; tirant les éléments primordiaux de leur passivité ou de leur parallélisme, elle crée les multiples degrés de la Série ; par l'angulaison de ses principes, elle fait sortir le multiple de l'unité.

Car, de même que l'uniformité (ou le repos) naît du parallélisme, de même la diversité (ou le mouvement) naît de l'obliquité et de l'angulaison, ainsi que le prouve la figure suivante :



Coupez un nombre de droites quelconques, mais parallèles entre elles, par une ligne AB tombant sur elles normalement, toutes les divisions ainsi obtenues sont égales : c'est l'uniformité dans le parallélisme.

Substituez à la normale AB une ligne oblique CD, les divisions ainsi obtenues deviennent inégales et proportionnelles à l'inclinaison de l'oblique : c'est la multiplication indéfinie de termes inégaux succédant à l'égalité du parallélisme, c'est la *diversité* succédant à l'*uniformité*, le *mouvement* à l'*immobilité*.

Tant que la Cause Première reste donc dans le parallélisme de ses éléments, c'est-à-dire dans l'immanence passive de son unité, elle est pour nous à l'état de principe abstrait, insaisissable, invisible, idéal et immatériel. C'est le zéro avant la hiérarchie sérielle des nombres que sa puissance virtuelle enfantera plus tard, c'est cet état primordial du *Principe principiant* désigné en tête du premier chapitre de la *Genèse* par le mot *Berœshiht* : « Avant que rien ne fût créé, le Principe était en *puissance* et non en *acte*. »

Mais que la Cause Première vienne à se déployer dans l'angulaison de ses trois principes ; que le zéro, au lieu d'être seul, apparaisse avec les signes ***plus*** (+) et ***moins*** (—) (***voir la figure ci-dessous***), le parallélisme cesse et l'angulaison commence, indéfinie ; tout sort de l'immobilité du Néant : le ***Multiple*** succède à ***l'Unité***, le ***Concret*** à ***l'Abstrait***, et le mouvement de la Série apparaît dans toute sa majestueuse puissance, manifestation visible de l'Idée primordiale.



De l'antagonisme des signes ***plus*** (+) et ***moins*** (—), sortant angulairement du zéro, naissent les Séries *positives* et *négatives* des nombres :

+ 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6, etc.
— 1 — 2 — 3 — 4 — 5 — 6, etc.

Puis, d'une part, comme l'unité peut s'ajouter indéfiniment à l'unité, la hiérarchie *ascendante* des Séries positives et négatives marche vers un infini qu'elle ne peut jamais ni combler ni atteindre, nous donnant ainsi l'image de l'*Infiniment grand ;* d'autre part, comme l'unité peut également se subdiviser en fractionnements de plus en plus petits, toujours susceptibles de se diviser encore, la hiérarchie *descendante* des Séries positives et négatives marche indéfiniment vers le zéro, sans jamais l'atteindre, nous donnant ainsi l'image de l'*Infiniment petit*.

Ainsi se déroulent indéfiniment, dans l'Infiniment grand et dans l'Infiniment petit, les termes de la Série universelle, tous sortant de la Cause Première sans y avoir jamais produit aucun vide, et gravitant vers elle sans arriver jamais à se fondre dans son individualité omnipotente ; leur nature intrinsèque ne participant en rien de la sienne, et leur existence, essentiellement *objective*, n'étant due qu'à une manifestation abstraite dont la cessation ferait instantanément rentrer la Série entière dans le néant du zéro et l'uniformité du parallélisme.

La façon idéale dont le *plus* (+) et le *moins* (—) se combinent avec le zéro (o) en nous montrant le mouvement de la Série, issu d'une impulsion première qui ne suppose l'existence préalable d'aucune matière, nous enseigne comment le *Réel* peut naître de l'*Idéal* et comment, en apparence, de *rien* peut sortir *quelque chose*.

La subtantialité de la *Forme* ne nous apparaît plus alors que comme l'expression de l'esprit subtil et impondérable de la *Force ;* l'Univers visible sort de l'immatérialité d'un principe, comme les nombres sont sortis de l'immatérialité du zéro.

La SÉRIE, née d'un antagonisme abstrait, se déroule sous nos yeux dans son mouvement de progression et d'expansion comme *Cause* et *Substance* à la fois, comme *Cause* en tant que *Force*, comme *Substance* en tant que *Figure ;* et causes et substances, jusqu'alors désassociées, se réconcilient dans ce type éternel de la Série, si malheureusement ignoré et méconnu encore, quoique les forces libres de la nature nous en offrent à chaque pas l'immuable et constante expression. Voyez se dessiner dans le ciel : une des plus majestueuses manifestations de la Série, l'Arc-en-ciel ! La projection irrisée du spectre solaire n'est-elle pas *Substance* puisqu'elle subit des modifications et qu'elle influence nos sens ? Mais elle est *Force* aussi, elle est

Cause, car les mille couleurs qui la composent viennent invariablement *se ranger d'elles-mêmes* dans un ordre mystique, et cet ordre mystique est celui que la Loi de sériation leur impose.

Mais l'Optique seule ne nous donne pas l'image de la Série ; en descendant au cœur de chaque phénomène, nous en trouverons partout, dans l'Univers visible, la manifestation substantielle.

Sortant ainsi de la conception métaphysique qui nous a servi de point de départ, nous nous livrerons à l'étude expérimentale et à l'observation au moyen desquelles nous pourrons remonter ensuite à l'Idée première, car c'est de la rencontre de ces deux ordonnées, partant de deux points différents, que peut seulement jaillir la lumière susceptible de nous éclairer sur la véritable interprétation des phénomènes.

Ce que nous avons voulu nettement poser tout d'abord, c'est la suprématie de la *Force* sur la *Matière*, son antériorité ; nous avons voulu démontrer que la *Force* est à la *Forme* ce que l'*Idée* est à l'*Acte*.

La Force précède la Forme et se manifeste à nos sens par la Forme comme l'Idée devance l'Acte et se corporise à nos yeux par l'Acte.

La Force et l'Idée peuvent exister *in se* sans s'exprimer par leurs véhicules naturels, la Forme et l'Acte ; elles restent, en *puissance*, prêtes à se manifester ; mais, de même que l'Idée engendre tous les actes, de même la Force, unique source des phénomènes de la nature engendre tout ce qui tombe sous nos sens ; l'Univers, en un mot, n'est que «la réalisation de l'Idée Primordiale par le Mouvement ».

Tous nos efforts doivent donc tendre à établir la « Loi du Mouvement » ; c'est elle qui nous donnera la clef de la Physique générale.

Or cette loi découle naturellement, comme nous le verrons dans le prochain numéro, des prémisses que nous venons d'établir.

(*A suivre.*) A. Bué.

LES FLUIDES

D'après M. VAUCHEZ

(*La Terre, 1893.* — Reinwald).

Nos lecteurs n'ont peut-être pas perdu de vue l'étude sommaire que nous avons consacrée, dès le premier jour de la publication, au savant ouvrage de M. Emmanuel Vauchez sur le *passé*, le *présent*, l'*avenir* de *la Terre*, sur l'évolution de la vie à sa surface. Nous exprimions, à cette époque, nos regrets de ne pouvoir dire toute notre pensée sur certaines hypothèses hardies de l'auteur, dont le seul énoncé a dû faire frémir bien des savants professionnels et au sujet desquelles, au reste, on ne peut encore se prononcer, dans l'état actuel de la science. Nous revenons aujourd'hui sur le chapitre des fluides, un des plus intéressants du livre, qui traite, de la façon la plus suggestive, de l'électricité humaine, ou, en d'autres termes du spiritisme, du magnétisme, de l'hypnotisme.

M. Vauchez constate, avec une fine raison, *qu'on ne peut aborder* ces questions *sans se demander pourquoi elles ont le singulier privilège d'exciter ou la colère ou le sarcasme : un observateur, un philosophe ajouterait la peur.* Il aurait pu mentionner, comme une des causes puissantes d'abstention à l'égard de telles études (surtout quand elles dévient vers l'occultisme), les tenaces prohibitions de l'Eglise, qui, de temps immémorial, soit dans son propre intérêt, soit pour ménager la faiblesse humaine, s'est montrée irréductible à l'égard de quelques recherches en apparence aventureuses et s'est posée en ennemie de la science. Il faut, du reste, convenir qu'en fait, elle aurait eu raison d'interdire la recherche de certaines solutions.

« Peut-être, dit M. Vauchez, est-ce un acte de sagesse que de calmer, par le scepticisme, les imaginations qui pourraient se surexciter. Car, dès qu'on s'acharne à la poursuite de tels problèmes, on a l'impression de côtoyer les régions insondées de l'inconnu, et le vertige, ainsi qu'un oiseau affolé, bat aux tempes. » (*La Terre*, t. II, p. 59.)

Mais, l'Eglise, qui voulait « calmer » par la foi, faisait preuve d'inconséquence en déclarant la guerre aux physiciens et mettant un embargo complet sur l'étude sérieuse des mystères de la nature, elle qui enseigne la croyance aveugle à certains mystères et dont l'histoire fourmille d'événements miraculeux, de phénomènes contre nature. Elle n'était pas seulement illogique, elle commettait une grave imprudence en expliquant quelques-uns de ces phénomènes par l'intervention de l'Esprit malin ; elle poussait les âmes faibles vers la démonologie, elle les incitait à conjurer le Maître superbe qui, d'une façon continue, tourne autour d'elles, *quærens quem devoret ;* elle leur montrait Satan gouvernant en une certaine manière les choses humaines, tandis que l'Eternel, « dont la vie sereine coule paisiblement dans un calme parfait (1) », abandonne les hommes à peu près à eux-mêmes, en ne venant à leur aide que par la grâce plus ou moins efficiente, plus ou moins efficace.

En voulant inspirer l'horreur de celui qu'on appelle le Maudit, le réprouvé, en décrivant les terribles tourments de l'Enfer en regard des joies incolores et mal définies du Paradis, elle faisait la part belle au Prince des Ténèbres ; elle effrayait les âmes déjà apeurées par l'incertitude de l'au-delà et, d'autre part, elle déroutait même certains orthodoxes par ses hésitations, ses illogismes, ses tâtonnements.

L'Eglise a toujours eu la prétention de monopoliser la direction de l'esprit humain, de discipliner ses aspirations, de réprimer ses écarts, non seulement pour sauvegarder et fortifier ses mystères dont elle avait fait la base fondamentale de la religion, mais aussi pour réserver à ses théologiens le terrain des investigations en matière divine ; elle tendait à rabaisser la raison dans l'intérêt de la foi. Or la raison a toujours eu ses défenseurs et, parmi eux, entre autres docteurs, un père de l'Eglise, enthousiaste, entreprenant sinon téméraire (au moins au point de vue des casuistes sorbonicoles), celui qui a inspiré tant de vénération au pape Léon XIII que celui-ci a voulu être en quelque sorte l'éditeur définitif de ses œuvres : nous voulons parler de saint Thomas. N'a-t-il pas proclamé l'autorité de la raison sur toute matière qui ne touche pas directement aux mystères révélés, ceux-ci étant, par essence, au-dessus de l'entendement humain ?

Un autre moine, singulièrement hardi pour l'époque, — il était contemporain, ou à peu près, de Guillaume d'Occam, de Jean Buridan, — n'écrivait-il pas, dans une thèse, d'ailleurs anathématisée : « Il n'est pas impossible de concevoir une passion à laquelle, nonobstant le secours de la grâce divine, la volonté humaine soit impuissante à résister » ?

S'il est une passion contre laquelle l'Eglise ait protesté de toute manière (même, à l'occasion, en employant le bras séculier), tout en l'encourageant implicitement par certaines parties de son enseignement, c'est la passion de l'occulte. On voit dans quelle mesure il faut prendre le vieil adage : *Ignoti nulla cupido.* Les causes finales, les destinées de l'homme, toutes les investigations sur le champ illimité qu'on pourrait appeler avec Bacon « la mappemonde du globe intellectuel », avaient fourni des sujets de thèse aux théologiens, aux philosophes, aux physiciens. En dernier lieu, de nos jours, les

(1) Lucrèce, liv. II, v. 1162 :

Deûm tranquilla pectora pace
Quæ placidum degunt ævum vitamque serenam.

positivistes, au nom de l'observation, de l'expérimentation, avaient bien dit aux chercheurs : « Vous n'irez pas plus loin », comme précédemment, au nom de la foi, l'avaient affirmé les théologiens. Mais, au nom du libre examen, les philosophes avaient très bien répondu : C'est dénier la liberté que de contester la faculté de réfléchir aux questions mystérieuses qui s'élèvent à l'origine et au terme de la vie humaine ; c'est outrager la raison, source de tout vrai savoir, que de lui disputer l'usage le plus noble et le plus constant qu'elle ait fait d'elle-même. » M. de Rémusat (1) se retrouverait d'accord avec saint Thomas.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de pure philosophie ou de pure physique. Les spirites, les occultistes ont troublé l'ordre des divisions classiques. La matière, à laquelle on refusait autrefois toute énergie propre, *éprouve comme une sorte d'inquiétude ; elle obéit à un fluide. D'où provient-il ? En l'état actuel de la science, il serait impossible de se prononcer ; mais on ne peut plus nier la présence d'une force agissante* (2). « *Force mal définie, ayant à des degrés divers sa source dans l'homme, capricieuse comme l'électricité, dont elle a, d'ailleurs, tous les caractères* (p. 61). *En physique, c'est un quatrième état de la matière qui s'apprête à envahir la science.* »

Il faut reconnaître que de telles affirmations, si elles ne s'appuient sur des faits connus sinon expliqués, sont de nature à troubler bien des esprits, forts ou faibles.

Ainsi, il nous faut croire aux tables tournantes, dant on s'est tant moqué ! Ainsi nous avons eu tort de ridiculiser la croyance aux revenants, et tous les vieux contes de nourrice, tous les romans d'Anne Radeliffe, sont vraisemblables ! Ainsi « *la pensée est de la matière en mouvement, dirigée par l'intelligence,* » et cette pensée se transporte matériellement d'un endroit en un autre ; bien plus, elle prend un corps, et ce corps est visible pour certaines gens particulièrement impressionnables et voyants, et cet être fluidique ne connaît ni les obstacles ni la distance ; il entend, il voit, il se souvient, il parle !

Pour ceux qui ne sont pas préparés à ce genre d'études, savants professionnels ou ignorants curieux, il y a de quoi s'étonner pour ne pas dire plus. L'histoire du merveilleux est entrée dans une phase nouvelle : la phase scientifique, puisque les physiciens, les médecins, qui sont incrédules par métier, ne dédaignent plus de se livrer à des expériences suivies avec toute la rigueur voulue.

On n'est pas bien loin de croire à un escamotage lestement opéré. Et pourtant, les faits sont là. Les anciens positivistes, ne pouvant les expliquer, se retranchent derrière le défaut prétendu d'observation et nient la réalité des expériences, ce qui est un procédé commode de discussion.

On leur répond : « Mais beaucoup de ces expériences, qu'elles se « rattachent à l'hypnotisme, à la suggestion mentale, à la télépathie, « qu'il s'agisse de tables tournantes, d'esprits frappeurs, de phéno- « mènes de transmission de la pensée à distance, de matérialisation, « de lévitation, qu'il s'agisse de phénomènes purement physiques et « contre nature ou de communications du monde visible avec le « monde invisible, beaucoup de ces expériences sont l'œuvre, sui- « vant le cas, de Charcot, de Richer, d'Ochorowicz, de Paul Gibier, « de Crookes, c'est-à-dire de savants patentés, et non de charlatans, « d'empiriques. Surveillez vous-mêmes la forme et la durée de l'ex- « périence, et tâchez de regarder de bonne foi. Vous examinerez « ce que valent certaines hypothèses, vous direz quel fond il faut « faire sur certaines explications, mais ne niez pas de parti pris, ou « vous rappelleriez ces académiciens du XVIII[e] siècle qui firent « affront à un de leurs collègues qui voyait quelque chose dans le « magnétisme, ou ces autres académiciens plus récents qui avaient « décidé d'écarter systématiquement de leur ordre du jour toute « communication relative au magnétisme animal. Si vous ne vou- « lez pas regarder, vos négations n'auront rien de positif, et elles ne « mériteront aucun crédit scientifique. »

Il serait vraiment fort intéressant de suivre l'ouvrage de M. Emmanuel Vauchez dans la synthèse, qu'il nous fait d'une manière très méthodique, des travaux les plus récents sur le magnétisme.

Peut-être va-t-il trop loin dans ses affirmations.

Ce qui reste de son savant exposé, c'est la conviction que nous avons beaucoup à travailler pour savoir quelque chose dans le monde du surnaturel et de l'invisible. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir fait admettre que ce monde-là existe ?

Certes ce monde des infiniment petits nous réservait bien des surprises. Son étude a renouvelé la science sur bien des points, car elle a éclairé certains côtés mystérieux de l'œuvre de la nature ; elle a donné une vision fort nette des actions réciproques des corps terrestres.

Mais que de choses il nous reste à apprendre, sur ce monde autrement difficile à étudier que le monde des infusoires et des bacilles, ce monde invisible à l'œil nu aussi bien qu'au microscope, ces sources mêmes d'où jaillissent l'électricité, la lumière et autres phénomènes physiques, et qui paraissent recéler aussi la cause des phénomènes psychiques.

Il ne faut pas se dépêcher de nier : on courrait le risque de se tromper.

Rappelons-nous le vers classique :

Ce vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

La première fois qu'un savant patenté, un académicien bien connu, entendit le phonographe, il crut à une plaisanterie de ventriloque ; or, depuis ce temps, le téléphone, le phonographe, le microphone ont fait quelque peu parler d'eux.

Récemment, un autre savant découvrit que le bruit produit dans une maison hantée par des esprits frappeurs provenait du lit d'une malade, laquelle, par un mouvement, conscient ou non, des muscles du péroné, produisait un frottement et un bruit qu'il était facile de percevoir à deux ou trois mètres de distance.

Il est vrai, que de spirites, de magnétiseurs ont été couverts de ridicule et convaincus de fourberie ! Que de fausses manœuvres ! Que de tentatives avortées !

Cela n'empêche pas que le magnétisme a rudement marché depuis cent ans, grâce à des faiseurs d'hypothèses, suivis par des savants curieux du nouveau quand même.

M. Vauchez croit au progrès : il a la *conviction qu'il y a, mêlés aux forces et aux fluides connus et décrits, des forces et des fluides que nous ne connaissons pas* ; que l'explication *mécanique, simple, vulgaire, ne suffit pas à sonder ce qui se passe autour de nous ; en un mot, qu'il y a des phénomènes psychiques* OCCULTES. *Et si nous disons* OCCULTES, *cela signifie simplement* INCONNUS : « QUI EST OCCULTE AUJOURD'HUI NE LE SERA PAS DEMAIN. »

Il y a trois cents ans, la chimie était une force occulte, que, nous l'avons montré, l'on appelait alchimie, et il n'y a pas plus de vingt ans que le magnétisme animal a cessé, à son tour, d'être une science occulte.

Il s'agit donc simplement de faire passer certains phénomènes inconnus, insaisissables, dans le cadre des sciences positives (p. 72).

On ne saurait mieux dire et, pour notre part, nous applaudissons à cette conclusion. Qui sait, Paracelse et Van Helmont sont peut-être des ancêtres du grand physicien Berthelot et du mage Papus. L'esprit humain, comme l'autre, souffle où il veut, et il souffle dans

(1) *Lord Herbert de Cherbury*, par M. de Rémusat, 1874.
(2) *La Terre*, p. 57.

toutes les directions où un progrès quelconque peut s'accomplir. A travers les siècles, tous les grands hommes ont un lien de parenté. La nature ne nous a pas révélé encore tous ses procédés de fabrication des corps et des âmes. Ne désespérons donc pas de découvrir un jour les secrets qu'elle nous cache.

La science n'a pas d'autre but ; depuis les Kabbalistes, les Hindous, les Chaldéens, jusqu'à nos modernes magnétiseurs et astrologues, elle a toujours fait quelques pas en avant, grâce aux erreurs de quelques visionnaires, reprises et consciencieusement étudiées par des savants moins imaginatifs. Tous ceux-là sont comme les coureurs dont parle Lucrèce, qui se transmettent d'un âge à l'autre le flambeau de l'esprit humain, sous l'œil bienveillant du souverain bienveillant, « par qui s'opère la répartition des lois physiques, des « forces agissantes au moyen desquelles la création marche avec un « ensemble que rien ne trouble à travers l'infini, flotte gigantesque, « impassible, sans pilote visible, nous écrasant d'une grandeur que « ne peut contempler sans vertige le petit cerveau de l'homme. » (I, p. 284.)

On ne saurait mieux dire ni plus judicieusement conclure.

M. Vauchez, dans son chapitre « Des Fluides », a évidemment exposé certaines de ses pensées de derrière la tête. Rien ne nous dit qu'un jour ces théories qui nous paraissent hasardées ne seront pas celles de M. Tout-le-Monde. Le XXe siècle ne nous réserve-t-il pas des surprises? Le présent pose des problèmes : l'avenir les résoudra. La science soulèvera bien des voiles, sinon tous.

MESSER.

(*La Vendée Républicaine* du 21 octobre 1893.)

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ

L'union, la fraternité et la solidarité constituent la base de toute société humaine. Mais, loin de pratiquer ces belles vertus morales et sociales, chacun s'isole dans un égoïsme étroit qui paralyse les plus belles aspirations. Cette plaie sociale ne date pas de nos jours ; car l'histoire prouve que les peuples de l'antiquité étaient imbus du même égoïsme. Malgré les efforts des sages de la Grèce et de Rome, les basses passions qui divisent les hommes et qui engendrent la misère dominaient la société ancienne.

Les beaux sentiments, les nobles pensées, les belles aspirations et les principes de dévouement et de bienfaisance ne se commandent pas, mais ils s'inspirent.

La charité, cette reine des vertus, est le soleil levant des joies et du bonheur. L'âme charitable s'élève vers les hautes régions et embaume de son parfum tout ce qui l'environne. La véritable charité ne calcule pas ; car l'âme compatissante soulage les misères sans arrière-pensées. La grandeur et la beauté de la charité émanent des sources radiantes de la pensée multiple, qui n'est en réalité qu'un élément de la grande pensée totale.

L'amour du prochain repose sur la loi d'harmonie. Aimons-nous donc les uns les autres. Avec l'amour de nos semblables, tout devient facile, tout devient un mobile de bonheur. C'est donc l'amour entre tous les hommes qui est le gage des joies les plus ineffables ici-bas ; c'est l'anéantissement des maux qui produisent l'envie, les haines sociales, les jalousies et toutes les plaies qui affligent l'humanité terrestre. L'amour de nos semblables constitue l'aube radieuse succédant aux ténèbres et forme la base et le couronnement des joies, des félicités qui donnent le véritable bonheur ; c'est la fin des méfiances et des inquiétudes qui désolent la société moderne. L'amour de nos semblables constitue le nectar de la vie et l'aurore des plus douces félicités et des plus suaves jouissances.

Mais les plus grands ennemis de la société sont ceux qui l'entretiennent dans l'ignorance, la superstition, les préjugés, et qui l'abreuvent d'erreur et l'imprègne de faux principes.

La vérité est radieuse de clarté : elle illumine l'intelligence, dissipe les doutes et montre à l'homme des horizons suaves d'espérance, de joie et d'immortalité. Rien alors ne peut troubler la liberté de l'âme tournée vers l'infini du temps et de l'espace, ni amoindrir les lois de la conscience.

L'indépendance morale se rattache à Dieu, raison consciente de tout ce qui existe, et à l'âme immortelle, qui en est la conséquence naturelle. Ces vérités peuvent seules former la base de la sanction morale des craintes et des espérances humaines.

Les principes auxquels se rattachent la solidarité universelle, la fraternité humaine, la responsabilité individuelle et les rapports des mondes visibles avec les invisibles ont pour base une philosophie rationnelle, démontrée par la raison et rendue évidente par ses effets.

Le matérialisme, au contraire, est l'image de la mort universelle ; ses principes dissolvants répugnent à la raison et sont désespérants pour l'homme et dangereux pour la société ; car le matérialiste, ne se croyant pas responsable, n'aspire pas au progrès moral ; il perd de vue l'éternité des espérances et des affections ; ses horizons se rétrécissent, son ciel se ferme, sa mission terrestre s'abaisse et semble s'anéantir ; il ne sait pas conquérir la liberté de l'âme, qui élève l'homme au-dessus des viscissitudes terrestres et lui montre l'éternel bonheur dans l'immortelle vie. Privé des espérances qui sont le baume le plus suave de l'existence, il s'abandonne à ses passions, espérant toujours y trouver le bonheur. L'homme imbu de ces cruelles croyances plie sous le poids des tribulations qui l'accablent. C'est la peine sans soulagement et sans compensation ; c'est le travail sans salaire ; ce sont les horreurs du sombre néant ; c'est, en un mot, le désespoir permanent, qui a souvent le suicide comme conséquence, tandis que l'homme qui croit en Dieu et en l'immortalité de l'âme regarde la vie comme un temps d'épreuves passagères. Pour lui tout est grand, noble et beau. Les horizons qui s'offrent à ses regards sont infinis : c'est le progrès ascensionnel, c'est le bonheur éternel entrevu qui forme la suprême compensation et la souveraine récompense de nos bonnes actions.

Mais hélas ! quand ces douces et sublimes croyances sont éteintes chez un peuple, la corruption, la raillerie et le persifflage s'attachent aux plus nobles sentiments, aux plus belles aspirations de la pensée ; car, lorsque l'espé-

rance en la vie future n'est plus l'âme d'une nation, vainement l'homme, fatigué à tendre son arc usé par le temps, cherche le bonheur dans la richesse, les plaisirs et les honneurs : il ne trouve que déceptions peines et ennuis.

C'est dans cette pénible situation que le capital et le travail, la richesse et la pauvreté, ne cessent de s'exclure et de se maudire.

Il est donc essentiel de rappeler constamment aux hommes des sentiments humanitaires, leurs devoirs réciproques, et de bien les pénétrer de cette grande vérité d'après laquelle les actes de la vie n'ont de valeur que s'ils améliorent le présent et préparent l'avenir, et que les hommes ne sont réellement grands que par le bien qu'ils font à leurs semblables. C'est la voie d'harmonie qui nous convie tous au bonheur en nous aidant les uns les autres.

Si tous les hommes étaient bien convaincus que le bien produit le bien, que le mal engendre le mal, que chacun souffre de ses défauts et jouit de ses qualités et que c'est dans l'amour de nos semblables que se trouve le véritable élément du bonheur, chacun s'efforcerait d'être bon et charitable.

Combattons donc à outrance l'égoïsme étroit qui paralyse le progrès social. Opposons-lui la fraternité et la solidarité, qui doivent former le but unique des efforts et des aspirations des hommes qui travaillent à l'épanouissement du progrès moral et à l'amélioration de l'ordre social.

C'est la synthèse de l'éternelle vie dans l'immortel bonheur ; c'est la marche accélérée vers les régions sereines qui ont pour asymptote le bonheur dans le rayonnement divin.

DÉCHAUD.

AVIS

Dans le prochain numéro de la *Paix Universelle*, nous donnerons un compte rendu des conférences faites par M. Léon Denis les 12, 16 et 19 novembre dernier.

L. R.

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(Suite)

Le magnétisme peut se doubler d'hypnose, mais il peut s'exercer sans hypnose ; moins facilement cependant, parce que le sujet dispose d'un plus grand pouvoir résistant.

L'opérateur et son sujet sont plus ou moins soudés en leurs principes cérébraux fluidiques. C'est alors que s'accomplissent des phénomènes d'ordre élevé, laissant loin derrière eux les faits de suggestion simple.

Dans l'hypnose simple, le sujet *s'endort* par une fatigue qu'on lui fait éprouver.

Dans l'action magnétique, on *endort* le sujet ; la différence entre ces deux modes d'action est aussi grande qu'entre décider un âne à rentrer dans une écurie en lui présentant une botte de foin et l'y amener à la force du poignet.

Dans la suggestion simple, celui qui sollicite le sujet le domine indirectement, artificiellement, il l'entraîne à se soumettre.

Dans le magnétisme, il le domine directement. Un sujet qui s'endort en fixant un miroir à alouettes n'est point fasciné pour autant, ou s'endort encore en écoutant un prêche insipide.

La fascination proprement dite laisse le sujet éveillé, elle est un des effets de l'influence magnétique ; l'oiseau ne s'endort pas sous le regard du serpent. Le sujet magnétisé ou fasciné, mais non endormi, ne perd pas pour cela le jugement ; c'est la volonté qui est dominée, c'est l'esprit qui n'a plus son pouvoir directeur sur les organes. Au contraire de l'hypnose et de la suggestion simple, tous les hommes ne sont pas doués de la faculté d'influencer magnétiquement. Nous ne partagerons pas l'avis de M. Moutin, que tout le monde peut arriver à ses résultats ; si cela était, il y a longtemps que les phénomènes de fascination et autres de même catégorie seraient hors de conteste ; en réalité, c'est l'exception.

Selon nous, les individus se divisent en trois classes : les positifs, les neutres et les négatifs.

Les positifs sont ceux qui ont la prédominance, les négatifs sont ceux qui subissent l'influence, les neutres sont ceux qui n'exercent ni ne subissent l'influence.

Les hypnotiques et les médiums sont des négatifs.

M. Charcot est probablement un neutre, car, d'après ses négations, il résulterait qu'il ne produit que les phénomènes de suggestion simple (1) ; MM. Bernheim et Moutin sont des positifs ; le docteur Philip Davis, qui prédomine dans ses expériences spirites, est, selon nous, un positif et non un médium.

Home, Slade, Mlle Fox et Mlle Cook étaient des négatifs.

Les négatifs sont des sujets plus ou moins névrosés ; la médiumnité est toujours l'indice d'une faiblesse dans les rapports magnétiques entre l'esprit du sujet et son système cérébral.

S'il existe des êtres occultes, il peut y avoir aussi parmi eux des positifs, des neutres et des négatifs ; les positifs peuvent suggérer et dominer certains hommes.

Ce n'est qu'une théorie que j'expose, tirée de l'observation et de l'étude ; à l'avenir de fixer ce qu'elle peut renfermer de vrai, mais elle explique une foule d'anomalies apparentes.

Je suis un neutre, je n'ai aucune influence dans tous ces phénomènes et je ne subis pas l'influence magnétique.

Je ne contesterai pas que ces rapports soient variables et que certains individus ne puissent passer d'un état dans l'autre et être tour à tour positifs et négatifs.

Tel qui fascine peut se trouver fasciné (on en cite des exemples) par celui qu'il veut fasciner.

Je le répète, *toutes les combinaisons sont possibles*, et s'il entre *n* facteurs dans ces phénomènes, il y a autant de combinaisons différentes qu'on peut en faire avec *n* lettres groupées à volonté, soit en les employant toutes, soit en en éliminant une partie ; de là la variété prodigieuse des effets constatés et la difficulté d'y saisir un ordre, une loi.

Les phénomènes d'hypnose et de suggestion ont fait entrevoir la clef des phénomènes spirites, et depuis quelques années tous les expérimentateurs assidus ont saisi ce que nous-mêmes avons saisi à cet égard, et nous dirons aux docteurs qui pratiquent l'hypnotisme et qui considèrent le spiritisme comme une fadaise : « Tant que vous

(1) Nous parlons ici d'après ce que certains journalistes ont fait dire à M. Charcot, nous ne connaissons pas sa religion sur ces phénomènes.

n'étudierez pas cet ordre de phénomènes, vous serez incomplets, car ils se soudent à l'hypnose, mais en vous apportant des lumière nouvelles. »

Et tout spirite qui n'a pas étudié l'hypnose et le magnétisme, au moins par les ouvrages déjà écrits, est condamné à se débattre dans une obscurité profonde.

Il est incontestable que l'exercice et la pratique dès le jeune âge peuvent développer les facultés positives ou négatives ; on développe la puissance psycho-magnétique comme on développe la puissance musculaire, et on rend de plus en plus sensible un sujet qui se soumet à l'influence d'autrui, aussi bien qu'on débilite physiquement un homme à qui l'on fait porter des charges exceptionnelles.

Avec une excitation progressive on renforce les pôles d'un aimant ; on aimante un barreau neutre ; on peut aussi, par une action trop forte, changer ses pôles ou détruire son aimantation ; le potentiel psycho-magnétique d'un homme semble régi par les mêmes lois, et les premiers expérimentateurs des phénomènes magnétiques ont entrevu cette analogie, c'est pourquoi ils ont admis cette expression : *magnétisme animal.*

(Dans la science astronomique on admet aujourd'hui le magnétisme interplanétaire ; il est probable que les phénomènes actuellement observés sont les germes de découvertes qui laisseront loin derrière elles ce qui a déjà été fait ; malheureusement le charlatanisme, les préjugés et l'ignorance paralysent considérablement l'élan.)

On apprend aux écoliers que si l'on met en présence deux barreaux aimantés (deux aiguilles de boussoles), les pôles de mêmes noms se repoussent, et ceux de noms contraires s'attirent.

C'est vrai lorsqu'il s'agit de deux barreaux également puissants ; mais, si l'on met en présence deux aiguilles de puissances différentes, la loi ne se vérifie que si la distance est suffisante ; dès que la distance est assez faible, la plus puissante prédomine, et son pôle positif attire quand même le pôle positif de la plus faible ; l'effet est tel que si, par influence, la plus forte avait changé les pôles de l'autre aiguille. L'analogie avec certains effets du magnétisme animal aura de l'importance aux yeux des expérimentateurs.

Enfin, si l'on met un barreau aimanté en contact avec un barreau neutre, celui-ci cesse d'être neutre et, devenant actif, peut agir sur un troisième barreau.

Il en est de même dans certaines expériences psychiques, où des neutres, au sortir des séances, peuvent produire des effets qu'ils ne produisaient pas précédemment, et cela pendant une certaine durée ; il semblerait qu'il y a une certaine faculté coercitive chez certains individus comme dans certains métaux.

Ainsi il arrivera qu'une personne qui n'a jamais eu la moindre faculté à faire parler une table et qui aura été en compagnie d'un médium puissant à une séance expérimentale, se trouvera, en rentrant chez elle, en possession d'un certain degré de faculté, laquelle disparaît si cette personne ne poursuit pas ses essais.

La faculté magnétique se perd sans qu'on en puisse trouver la raison.

Elle appartient à tous les âges et à tous les tempéraments. Elle est très fréquente à un faible degré ; mais des sujets comme Home, Slade, M[lle] Fox ou M[lle] Cook sont très rares.

LA FIN DU MONDE DES ESPRITS OU LE SPIRITISME DEVANT LA RAISON ET LA SCIENCE

Par le docteur Philip Davis. Librairie illustrée, 7, rue du Croissant, Paris.

L'exposé des phénomènes dont l'auteur atteste la réalité doit prendre une grande importance aux yeux du lecteur, en raison de ses conclusions fermes contre l'intervention d'êtres occultes dans ces mêmes phénomènes, et j'ai cru utile d'examiner ici ce livre intéressant.

L'auteur raconte d'abord sa première séance en 1857, à New-York ; il arrivait, dit-il, cinquantième dans une vaste salle bien éclairée, et il lia conversation avec un des invités, qui lui demanda s'il connaissait celui qui allait diriger les manifestations.

— Non, je l'avoue.

— C'est le célèbre Daniel Dunglas Home.

— Celui qui depuis dix ans occupe les deux mondes de son étonnante personnalité ?

— Lui-même, je vous présenterai à lui à la fin de la séance, si vous le désirez.

— Bien volontiers.

« Mon ami, en m'amenant au cercle, ne m'avait pas prévenu de cette particularité ; il avait sans doute voulu me laisser toute la saveur de l'imprévu. C'est de cette époque que datent mes relations avec Home, relations qui, avec le temps, devaient revêtir tous les caractères d'une véritable et sincère amitié.

« Après nous avoir priés de mettre nos mains sur la table, afin de centraliser notre fluide et de rester en communication avec lui, Home plaça simplement le bout de ses doitgs sur le rebord, et aussitôt cette dernière, qui était restée muette à notre contact, fit entendre des coups d'une telle violence qu'il semblait qu'on voulût la briser à coups de marteau. A la volonté et sur la demande de l'un de nous, les coups frappés simulaient des roulements de tambour, des crépitements semblables à des feux de peloton, ou bien encore battirent la mesure avec une rare exactitude, pendant que la maîtresse de la maison exécutait un morceau de piano. Pendant ce temps, d'eux d'entre nous, sur l'invitation du médium, assis sur un escabeau, lui tenaient les jambes ; quant à ses mains, elles étaient immobiles dans la position du début.

(A suivre.) A. Goupil.

NOVEMBRE

Tout semble tourmenté, partout des feuilles mortes ;
C'est la morne saison du rêve et des regrets.
Vent qui vient des tombeaux, les noms que tu m'apportes,
Affinés dans mon cœur, y vivront à jamais.

Malgré ta rude humeur, ton baume m'a fait vivre,
Amour, que j'ai connu dans ta suavité.
Mais le temps que j'ai mis à feuilleter ton livre
Pour moi devint celui de la servilité.

C'est pourquoi désormais, méprisant l'attitude
D'un monde compassé,
Je veux, pour mon repos, chérir la solitude
Et vivre du passé.

Mes morts, tout satisfaits que je leur rende un culte,
M'ouvriront l'horizon ;
Ils me connaîtront mieux, et leur pouvoir occulte
Gardera ma maison.

Mais sur la terre en deuil tombent les feuilles mortes,
C'est la morne saison du rêve et des regrets.
Vent qui sort des tombeaux, les noms que tu m'apportes,
Affinés dans mon cœur, y vivront à jamais.

M[me] Cornélie.

Novembre 1884.

PENSÉES

On ne répare pas ses erreurs par la souffrance volontaire, qui ne peut servir à personne, mais par la Charité qui, elle au moins, profite à quelqu'un.

Mme CORNÉLIE.

BIBLIOGRAPHIE

THÉONOMIE : *Démonstration scientifique de l'existence de Dieu*, par CHARLES FAUVETY, un volume in-12 de près de 300 pages, 2 fr. 50, port compris. Nantes (Loire-Inférieure), chez Lessard, libraire-éditeur, 3, rue Mercœur.

Voici en quels termes l'Editeur résume la pensée dominante de ce livre :

« Nous publions un livre sur Dieu, dit M. Lessard, à une époque où plus personne ne veut entendre parler de Dieu. Et cependant nous sentons la nécessité pressante de cette publication, car nous croyons de plus en plus à l'utilité morale et sociale de l'idée de Dieu. Qu'on veuille bien remarquer qu'il ne s'agit point ici, dans ce volume, d'*inventer Dieu*, parce que Dieu est moralement et socialement utile à la vie des peuples. Voltaire a pu professer cette opinion : Que si Dieu n'existait pas, il faudrait l'*inventer*. Nous pensons au contraire, avec l'auteur de ce livre, M. CHARLES FAUVETY, que si Dieu n'existait pas il faudrait le déclarer hautement à toute la terre, car la Vérité à nos yeux passe avant toutes choses. Si donc nous affirmons l'idée de Dieu, nous désirons qu'on sache bien que ce n'est point parce que nous croyons uniquement à l'utilité morale et sociale de cette idée, mais bien parce que nous sommes persuadé de l'existence de l'Être par excellence qui contient tous les êtres, et qui est comme l'âme et la réalité vivante de tout ce qui est. — Dieu, pour l'auteur de ce livre comme pour l'éditeur, est *un fait scientifique*. C'est donc bien, comme le titre de ce livre l'indique, une explication scientifique de Dieu que nous sommes heureux d'offrir au public. Mais c'est aussi une Science nouvelle que nous apportons à nos contemporains, et que M. FAUVETY a si heureusement nommée *Théonomie*. Le mot *Théonomie*, de *Theos*, Dieu, et *Nomos*, loi, ne signifie rien dans la pensée de M. FAUVETY, que ce que dit clairement l'alliance de ces deux mots : *DIEU-LOI*. Mais ce néologisme a cet avantage d'exprimer *l'indentité de la Science et de la Loi*. La Science n'existe que parce qu'il y a des lois, et une Loi suprême qui les relie et les embrasse toutes. Il ne peut y avoir de science quand la science ne s'appuie que sur des phénomènes. Les phénomènes font connaître l'existence des lois et servent à les découvrir, mais la réalité parfaite est dans la *LOI*, et non pas dans le phénomène séparé de la Loi qui le domine et le régit. Nous ne pensons pas que, dans aucun autre ouvrage sur Dieu, cette manière d'envisager l'idée de Dieu ait jamais été employée. Nous espérons que ceux qui liront le travail de M. FAUVETY concluront comme il a conclu lui-même, et propageront à leur tour une idée qui est l'affirmation de la Vérité la plus scientifique, puisqu'elle est, dans sa source, la plus vivante et la plus réelle. »

M. CHARLES FAUVETY est très connu dans le monde des penseurs. Il est auteur de nombreux travaux philosophiques qui ont fait de son nom une véritable autorité. Le problème divin, tel que M. FAUVETY le pose et le résout dans son livre sur Dieu, n'est point fait pour diminuer l'autorité dont il jouit justement. Nous sommes donc de l'avis de l'éditeur, et nous recommandons vivement un livre qui ne peut manquer de faire son chemin, même sans réclame.

Solution de l'Anagramme-Logogriphe

LÉON, NOEL, NOÉ, LEO, LE, ON.

Ont trouvé juste : Mlle K.-P. Rosa, G.-V. B., Lyon.

POUR LES PAUVRES

Le 9 novembre,	reçu de Mme B., Lyon	. . . .	5 fr.
Le 11	— de M. C.	. . . .	5
Le 12	— de M. Fragnon	. . . .	2
	Total	. . . .	12 fr.

Cours de magnétisme

Dimanche 3 décembre, M. A. Bouvier traitera, dans son cours de magnétisme appliqué à la thérapeutique, la question des fluides et son importance dans l'économie organique de l'être humain.

La partie expérimentale sera consacrée à la démonstration *objective* des fluides.

Prochainement Phal-Nose reprendra son étude si intéressante sur le Magnétisme Transcendantal.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 74 | 10 Centimes | 16-31 DÉCEMBRE 1893

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

LA SOLIDARITÉ LYONNAISE

Nous rappelons à nos amis que la réunion de la ligue de *Solidarité Lyonnaise* aura lieu le dimanche 17 décembre, à 2 heures, rue Terraille, n° 7, et prions ceux que cette œuvre d'assistance mutuelle intéresse de bien vouloir y assister.

Il ne sera pas envoyé de lettre de convocation, cet avis en tenant lieu. H. S.

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

Conférences de M. Léon Denis à Lyon

La tâche qui nous incombe aujourd'hui est aussi agréable pour vous qu'elle est ardue ; agréable puisqu'elle nous permet de féliciter à juste titre le brillant conférencier, l'apôtre éloquent et dévoué qui a nom M. Léon Denis, pour le succès éclatant des conférences qu'il est venu faire dans notre ville. Succès pour l'orateur et succès aussi pour la philosophie qu'il était venu défendre publiquement à Lyon ; succès complet, nous le repétons, pour tous les deux, ainsi qu'en ont fait foi les applaudissements nourris et chaleureux par lesquels un auditoire composé en partie de curieux, d'incrédules, voire même d'adversaires, a cru devoir souligner de nombreux passages de ces conférences.

Mais, s'il nous est facile de constater ici le triomphe de notre cause, de son distingué défenseur devant un public aussi varié que celui qui assistait à ces conférences, il n'en est plus de même lorsque nous voulons ressaisir pour le présenter à nos lecteurs le langage si clair, si imagé de l'orateur. Comment traduire en effet ces élans chaleureux, ces superbes envolées qui nous tiennent encore sous leur charme, bien que le conférencier depuis plusieurs jours nous ait fait ses adieux? Cette partie de notre tâche, nous devons le constater à regret, étant au-dessus de nos forces, nous nous bornerons à retracer la physionomie de ces belles conférences et à suivre dans leurs grandes lignes les sujets abordés et si brillamment exposés par M. Léon Denis.

Le silence de la Presse lyonnaise, qui n'avait pas voulu annoncer ces conférences, alors que nous l'en avions priée, n'avait pas empêché un public fort nombreux de répondre à l'appel des organisateurs. Parmi un auditoire des plus variés nous avons remarqué un certain nombre de personnages appartenant à nos corps élus : plusieurs de nos conseillers en effet ont écouté avec un visible intérêt les théories de l'orateur. La magistrature et le clergé avaient aussi tenu à suivre ces conférences ; plusieurs prêtres en costumes ecclésiastiques, d'autres en civils, s'étaient mêlés à l'auditoire et à certains passages n'ont pas marchandé leurs bravos à l'orateur.

La première conférence du dimanche 12 octobre avait pour texte : *Les croyances et les négations de notre époque* (idéalisme et matérialisme).

M. H. Sausse, président de séance, prend la parole pour annoncer M. Léon Denis et faire connaître au public le motif pour lequel les conférences auraient lieu dans la salle des fêtes de la Brasserie du Chemin de fer, alors qu'une demande avait été faite pour obtenir la salle du grand amphithéâtre de la Faculté des lettres ; de son discours, nous croyons devoir reproduire le passage suivant pour l'édification de nos lecteurs :

« Les théories des anarchistes rouges et blancs ont pu se faire entendre sans protestations dans notre salle du Palais Saint-Pierre, mais il n'en est pas de même, paraît-il, des théories spirites. La société sans doute eût encouru un grand danger à nous voir exposer dans cet édifice nos vues et nos aspirations, les murs de ce vieux monument eussent frémi sur leur base s'il nous eût été permis d'y développer notre philosophie. La science d'hier et d'aujourd'hui n'y pouvait héberger, ne fût-ce que pour un jour, la science de demain; aussi sans motif plausible nous en sommes-nous vu refuser l'accès. M. Léon Denis a pu se faire entendre et applaudir à la Faculté de Toulouse, de Bordeaux, à l'Université de Genève, qui dernièrement lui ouvrait ses portes et l'accueillait avec la plus grande bienveillance, lui permettant de défendre dans son enceinte les mêmes principes, les mêmes vérités qu'il venait défendre ici et auxquels il consacre tous ses labeurs. En vertu de l'esprit de tolérance qui dans certain milieu règne à Lyon, M. Denis devait se taire dans notre ville, car, subissant la même influence néfaste qui avait animé contre nous l'académie de Lyon, M. le Délégué de notre municipalité répondait à notre requête par une fin de non-recevoir. »

« C'est parce que nous nous sommes indignés à la pensée d'un ostracisme absolument injustifiable, d'un mauvais vouloir aussi accentué, que nous avons tenu de protester contre l'intolérance dont on a fait preuve à notre égard et que nous vous avons conviés à venir dans cette salle où auront lieu les trois conférences de M. Léon Denis, pour protester par votre présence contre la conduite que nous vous signalons et pour écouter et applaudir un orateur distingué et convaincu de la beauté de la cause dont il se fait le propagateur.

M. Léon Denis prend ensuite la parole ; il décline dit-il, les titres de brillant orateur, de conférencier distingué, car ils ne lui appartiennent pas; il a conscience de son rôle et de son mandat, or il ne se considère que comme un soldat de la troupe d'avant-garde qui marche à la recherche et à la conquête de la vérité.

L'orateur fait alors un exposé clair et magistral du problème religieux à notre époque ; il montre le conflit permanent qui existe, et chaque jour va s'accentuant entre la science et la religion : l'une ne voulant rien abdiquer de son passé, de sa foi ; l'autre se basant sur ses expériences de laboratoire et rejetant tout ce qui parle au cœur pour ne s'adresser qu'à l'esprit. Le fanatisme religieux créant par un choc en retour le matérialisme, ce fanatisme à rebours a fait le plus grand tort à notre société moderne en poussant nos gouvernants, nos classes dirigeantes, dans la voie de la négation de parti pris et dans l'oubli des véritables traditions de nos pères de 1789 et 1848, traditions qui firent leur force et enfantèrent tant de héros, tant de prodiges.

Le conférencier fait ressortir que ce qui constitue encore la plus grande force des religions et assure leur vitalité, c'est que la libre pensée telle qu'on la comprend et cherche à la pratiquer dans le monde scientifique, en tuant l'idéal, a chassé la femme de son sein pour la rejeter dans les errements du passé: or la femme est la grande éducatrice de la nation ; c'est une lourde faute pour nos savants, pour nos gouvernants de ne l'avoir pas compris et de n'avoir rien fait pour satisfaire ses aspirations.

M. Denis fait ressortir les conséquences funestes de ce triste état de choses ; il montre les misères de notre civilisation : le sensualisme, la dépravation affaiblissant les caractères et annihilant les consciences ; partout il reconnaît, il dénonce le manque d'énergie, de virilité.

Quel contraste lorsqu'on compare les hommes de nos jours avec ceux de la fin du siècle dernier ! Combien au-dessus de nos conceptions modernes planent la philosophie de Voltaire, l'idéalisme de Rousseau, le spiritualisme de la Convention abolissant la religion, les cultes, et établissant une fête à l'Etre suprême ! L'orateur montre Robespierre, Danton, Saint-Just au milieu des plus violentes tourmentes, des orages où ils ont joué à perdre leur tête, soutenus par cet idéal que nous retrouvons dans les hommes de 1848, Louis Blanc, Henri Martin, Pelletan, Victor Hugo, et qui semble faire défaut de nos jours, englouti dans les sophismes du matérialisme contemporain.

M. Denis s'attache à faire ressortir les conséquences funestes de ce matérialisme athée qui conduira, si nous n'y prenons garde et ne nous hâtons de réagir, la société aux abîmes et dont l'anarchie et le nihilisme sont les conséquences logiques et fatales. Il fait ressortir la nécessité de revenir à un idéal nouveau appuyé sur la science et la raison, un idéal mettant d'accord la science expérimentale et la loi de justice, de progrès. Cet idéal est pour lui dans le spiritisme qui s'adresse à la foi, au cœur et la raison, et auquel incombe la tâche de faire cesser le grand conflit qui depuis tant de siècles divise la société, les familles, et qui même se répercute dans la conscience de chacun de nous pour y semer le doute, le trouble, conflit qui, depuis que l'homme paraît avoir été sur la terre, met en désacord la science avec la religion.

L'orateur s'efforce de bien marquer quelles différences séparent les adeptes du spiritisme du matérialiste athée et du fanatique religieux : ils repoussent leurs conceptions vieillies ou néfastes pour revenir à un idéal basé sur l'expérience et d'accord avec la raison.

La deuxième conférence, le jeudi 16 novembre, avait attiré un public plus nombreux encore que la précédente et dans lequel l'élément masculin semblait dominer. Elle avait pour texte : *Le Spiritisme devant la science* (les phénomènes et leur cause). M. Denis s'est tiré avec honneur de cette partie difficile de son programme : faire connaître des faits nouveaux, des témoignages importants sans fatiguer son auditoire par des citations trop nombreuses et arrivant, au contraire, à stimuler sa curiosité par un exposé, un enchaînement des idées et des faits qui font le plus grand honneur au talent du conférencier.

M. Denis fait tout d'abord une étude du spiritualisme moderne ou du spiritisme ; il montre l'accueil qui lui est fait par les savants, par les représentants des religions, par les corps élus, et, malgré toutes les obstructions amonce-

lées sur sa route, il le suit pas à pas chaque jour, enregistrant un nouveau triomphe, une adhésion inattendue et importante.

Après avoir passé en revue les différents genres de médiumnité et les variétés de leur manifestation, l'orateur passe en revue les travaux de la Société des Recherches psychiques de Londres et de celle de Paris; puis il cite ceux de W. Crookes, de Russel Wallace, de Gibier, du chancelier Aksakoff, de Bodisco, les phénomènes récents constatés à Milan en présence de Lombroso, Paul Richet, etc., et leur attestation par leurs savants témoins.

Après l'exposé des différents phénomènes spirites, M. Léon Denis montre parallèlement les explications des spirites et celles des sceptiques et fait ressortir l'inanité, l'insuffisance de ces dernières. Il met en garde les expérimentateurs contre les fraudes possibles, les supercheries, les impostures qui peuvent se produire, mais qui n'entraînent pas la nullité du phénomène. L'orateur fait justice des théories de l'hallucination, de la suggestion mentale, de l'inconscient, et, par des citations probantes, établit l'identité des esprits qui se manifestent; il conclut à la réalité de la manifestation spirite attestée par l'élite des savants, à la réalité de survivance de l'âme à la mort de notre corps matériel, survivance établie par les innombrables manifestations qui ont eu lieu sur tous les points du globe.

Répondant à une demande qui lui a été faite, M. Denis montre à quoi sert le spiritisme, quel est son rôle dans la science et comment il éclaire d'un jour nouveau certains points obscurs de notre histoire; il rappelle le démon de Socrate, les voix de Jeanne d'Arc, le plus grand problème de notre histoire nationale; il s'efforce surtout de faire ressortir l'influence heureuse qu'il exercera sur la famille et la société lorsque les enseignements et les vérités qui lui servent de base seront mieux connus et les conséquences heureuses qui en découleront pour le bien de l'humanité et sa marche en avant dans la grande ascension vers la perfection idéale, vers le progrès infini.

La troisième conférence de M. Léon Denis, le dimanche 19, avait attiré un public aussi nombreux que les précédentes: même affluence et même attention de la part de l'auditoire qui suit avec un intérêt marqué les développements apportés par l'orateur à son texte: *Le Spiritisme devant la raison.*

H. SYLVESTRE.

(A suivre.)

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(Suite)

II

IL N'Y A QU'UNE VIE (SUITE)

Nous avons vu la Série dans le spectre coloré de la lumière faire sortir la Force de son principe abstrait en la rendant saisissable à nos sens. Elle nous la montre en effet susceptible de *plus* et de *moins* et se substantialisant en des nuances multiples aussi fixes que les divisions de l'angle géométrique dont elle est sortie.

Si ces différenciations viennent affecter nos sens de façons différentes, c'est parce que nos sens sont organisés de manière à faire subir à nos perceptions de nombreuses bifurcations.

En réalité, les phénomènes si divers en apparence, d'électricité, de chaleur, de lumière, de magnétisme, ne sont que les modifications dans ses diverses apparitions sensorielles d'un fait unique qui *est le mouvement de la Série.*

C'est le mouvement de la Série qui, par le fait de l'angulaison du rayon blanc, permet à l'œil de saisir dans le prisme sous les teintes bleues du spectre lumineux les *dilatations* de la force s'opposant par antagonisme à ses *condensations* représentées par le Rouge.

Et si à l'angulaison rectiligne du prisme on substitue une substance angulée circulaire, la Série d'anneaux irrisés concentriques qui succède au sceptre linéaire donne une image plus complète encore de la hiérarchie sérielle de la Force.

Nous comprenons alors comment la Force, en obéissant à l'immuable principe qui règle son épanouissement et son fractionnement normal par l'angulaison, peut produire ces merveilleuses combinaisons de nuances qui viennent enchanter nos yeux dans la coloration des cristaux, dans celle du plumage et du pelage des animaux, et dans toutes les surfaces changeantes de la nature où la Force se brisant en mille métamorphoses lumineuses, enfante un mirage toujours nouveau et sans cesse renaissant.

Mais la lumière n'est point le seul phénomène qui nous permette de saisir le mouvement de la Série; nos sens peuvent le saisir encore dans l'affinité moléculaire, la cohésion, la capillarité, le frottement, l'osmose, la pesanteur et la gravitation, autant de manifestations du mouvement sériel.

Tout repose sur ce fait de sériation phénoménale. L'harmonie du monde en dépend : chaque corps, qu'il soit simple ou composé, brut ou organisé, représente une nuance, une fraction ou un terme de cette Série éternelle qui se manifeste en catégories infinies à travers les espaces eux-mêmes infinis.

Prisme immense, où depuis le mouvement moléculaire de la cristallisation élémentaire jusqu'à celui des astres les forces sérielles viennent se jouer en dilatations et condensations successives, l'univers nous montre la succession des corps comme étant en quelque sorte l'émiettement colossal du grand spectre naturel.

La Cristallisation, comme les anneaux optiques, est à un degré différent une solidification sérielle sous l'influence d'un mouvement angulé; et la Gravitation, qu'on nous représente dans la science comme l'expression sèche d'un rapport numérique fixe, est la constatation d'un fait bien supérieur, la constitution normale de la Série.

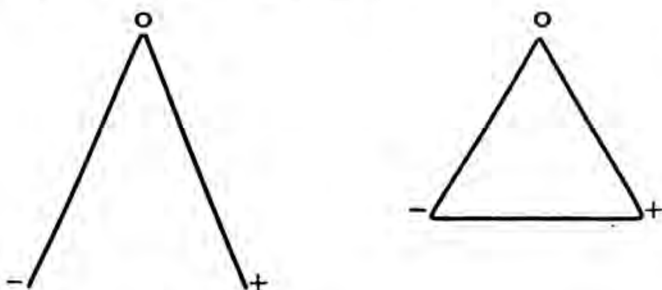
La Série nous apparaît donc comme l'expression de la Force dans son expansion primordiale, dans son équilibre simple. C'est elle qui assigne à chaque élément sa place dans la nature selon cet ordonnancement fixe et immuable qui n'a rien du dualisme raide et aveugle, *négatif* et *positif*, *répulsif* et *attractif*, qu'on lui prête, mais *qui résulte des irradiations de la Force autour de catégories de centres, déterminés par l'impulsion d'un principe primordial régulateur.*

La Force, dans l'expansion normale et rythmée de son épanouissement sériel, suit une marche égale et proportionnelle aux résistances qu'elle rencontre, et ces résistances qui varient à l'infini opposent au mouvement libre et régulier de la Série des *limitations* incessantes; ce sont ces limitations qui produisent les effets spécialisés de la Force.

Sériation et *Limitation* sont en quelque sorte deux choses inséparables et qui se complètent; la Sériation est l'outil de l'arrangement méthodique de la Force, la Limitation est le véritable ressort de ses

combinaisons; le seul fait de l'angulaison que la Force subit dès l'origine de sa marche sérielle n'est-il pas déjà un premier fait de limitation? La Limitation naît donc avec la Série, elle se *résout* ensuite alternativement ou *s'oppose* avec elle, soit en secondant le développement de la Série comme dans l'angulaison du prisme, soit en le retardant et en favorisant ces états de *condensation* de la Force qui viennent frapper nos sens sous la forme lumineuse, calorifique, électrique, magnétique ou acoustique.

Si nous reprenons l'angle géométrique au moyen duquel nous avons pu donner une idée de la façon dont le mouvement sériel naît de l'angulaison, nous pourrons encore, en prenant deux points quelconques sur les droites qui forment cet angle et en joignant ces deux points par une ligne, concevoir figurativement comment la Limitation naît d'un arrêt de la Série : au lieu d'un angle indéfini dont les deux côtés vont se perdre dans l'infini, nous obtenons une figure fermée, le Triangle; or le Triangle est précisément la base élémentaire du développement des formes dans la nature, c'est la figure géométrique qui engendre toutes les surfaces.



Platon avait rêvé la possibilité de tout rapporter à des divisions de triangle; le triangle est en effet la substantialisation de la *Triade* génératrice universelle présidant à l'édification de ces innombrables combinaisons de la Force que nous appelons *les corps;* c'est cette Triade limitative qui, en créant des équilibres transitoires, oblige la force à *se figer*, en quelque sorte, depuis sa *dilatation* la plus subtile, les gaz, jusqu'à sa *condensation* la plus grande, les métaux, en passant par la liquidité, terme moyen de son expansion, nous montrant successivement sous ses trois états caractéristiques, états *gazeux*, *liquide* et *solide*, cette Matière dont on fait une entité directrice et qui n'est, en réalité, que le produit des résistances que la Force rencontre, le produit des limitations qu'elle subit et celui des équilibres provisoires qui en résultent.

La nature est donc le résultat d'un jeu constant de limitations faisant osciller la Force entre des *minima* et des *maxima* de condensation qui cherchent à s'équilibrer; et c'est ainsi qu'il y a des corps doués de mouvement *en plus* ou *en moins*, et des corps *neutres* ou *indifférents;* c'est ainsi que les corps passent d'un état à l'autre; s'influencent mutuellement, s'unissent ou se désassocient, et que la Force dans sa marche incessante vers des limitations nouvelles, indispensables en même temps à son équilibre et à son impulsion, passe par ces effets composés qui font de l'univers un kaléidoscope immense dans lequel viennent se refléter avec une richesse inouïe de diversité tous les éléments créés.

Alors la substance solide pondérable nous apparaît sous un jour nouveau, c'est-à-dire comme du *mouvement* à *l'état passif*, comme de *la Force condensée* sous la loi d'un équilibre occasionnel que la plus légère impulsion *déterminative* est toujours prête à libérer pour rouvrir à cette *Force-Principe*, momentanément retenue dans les liens qui l'entravent, les éternelles voies qu'elle est éternellement appelée à parcourir.

Ainsi tourbillonnent dans les espaces infinis les innombrables métamorphoses de l'univers engendrées par ces combinaisons multiples qui se font et se défont tour à tour. Les phénomènes de phosphorescence, d'odoriférence, d'isolations électrique et calorique, nous apparaissent comme le résultat d'un fait unique : *la résistance que certains états condensés de la Force opposent au mouvement libre et régulier de la Série.*

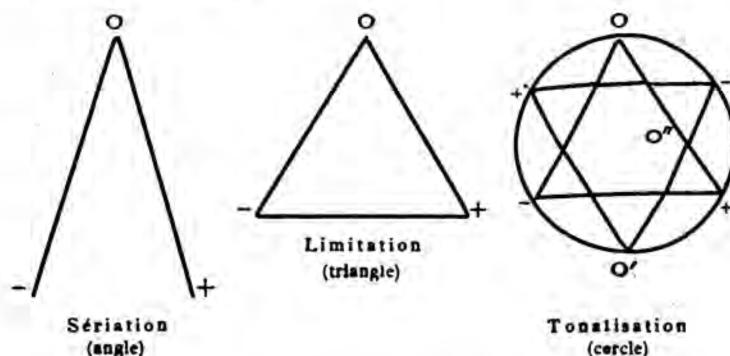
La Limitation, en nous donnant la clef des théories de l'éclairage, des explosifs et de la trempe dont elle est la base, nous enseigne que par des combinaisons *variées* nous pouvons même dans une certaine mesure modifier artificiellement les résistances ou en opposer de dissimilaires de façon à produire de violentes conflagrations entre les corps ou des modifications profondes dans leur nature intime; et c'est par ces spécialisations successives *naturelles* ou *artificielles* que la Force s'achemine, en s'individualisant de plus en plus, vers son terme final, l'état de *tonalisation* dont le monocorde nous donne une image tangible.

Supposez en effet une corde à violon non tendue, elle reste muette; mais tendez cette corde, en *la limitant* dans sa longueur, entre deux points fixes, elle s'anime et elle vibre sous la pression du doigt qui l'infléchit dans un déplacement angulaire; elle oscille, décrit une figure ellipsoïdale et donne un son.

L'ellipse et le son, angulairement produits par le pincement de la corde, sont la résultante d'une série infinie de figures pareilles à la plus grande et d'une série infinie d'autres résonnances qui accompagnent la principale; « c'est en quelque sorte un écho multiple allant en s'éloignant jusqu'aux bornes de la perception et une oscillation elliptique se décomposant jusqu'aux limites imperceptibles des divisions moléculaires, nous permettant de saisir dans un seul mouvement vibratoire le type de la Série infinie ». (*Louis Lucas.*)

Dans la résonnance du monocorde, l'œil et l'oreille peuvent donc suivre en même temps les effets de *Limitation* et de *Sériation* de la Force; un troisième état plus spécialisé en ressort également, car si l'on vient à modifier la limitation de la corde en réduisant sa longueur de moitié, du tiers ou du quart, on obtient toujours la même série de figures ellipsoïdales et la même série de résonnances, seulement le son fondamental de la corde change à chaque réduction de limitation et l'on obtient ainsi une succession d'individualités tonales caractérisées qui constituent ce qu'on appelle des *Tonalités.*

La Tonalité, que nous pourrions figurativement représenter par le Cercle, comme nous avons déjà représenté la Série par l'Angle et la limitation par le Triangle,



est le point où vient se régler le mouvement sériel d'une ou plusieurs séries pour produire un mouvement unifié et spécialisé. Ce n'est plus le mouvement simple et primordial de la Série où la Force s'équilibre sur elle-même en une suite indéfinie de termes hiérarchisés, c'est l'équilibre factice d'éléments divers, surchargés parfois de disparates et d'antagonismes qui jureraient d'être rapprochés et confondus, et qui cependant se trouvent enveloppés dans une unité Supérieure Tonalisante qui les règle et les asservit sans les absorber. En un mot « *Tonalisation* », tout en signifiant « *asservissement du multiple à*

l'unité », exclut toute idée de retour à l'unité; ce n'est point une *fusion*, c'est une *organisation* du multiple. (*Louis Lucas.*)

La Tonalité n'a en effet aucun rapport de parties avec les détails qui la composent, *elle est* ELLE ! C'est le type de l'individualisation, c'est la base de tout organisme, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués ; l'échelle des êtres nous présente une suite non interrompue d'équilibres complexes, se balançant dans une centralisation plus ou moins graduée et formant un tout unitaire provisoirement tonalisé, depuis l'individualité du lichen et du polype jusqu'à celle du Chêne et de l'Homme.

L'univers lui-même dans son ensemble, manifestation équilibrée de l'Idée Primordiale, résumant toutes les tonalisations individuelles, n'est autre chose qu'une Tonalisation universelle *absorbant dans la* SPHÈRE *tous les cercles comme le cercle absorbe l'angle et le triangle.*

La loi phénoménale de la Force est une et triple comme l'Idée Primordiale qui l'a engendrée et dont elle n'est que le reflet.

Résumons-nous donc et disons :

Une seule Hypothèse :

L'Idée Primordiale *une* et *trinitaire* donnant à tout ce qui est l'impulsion première et créant le *mouvement des mondes* : principe abstrait que nous pouvons saisir dans ses termes absolus, par analogie, avec l'Idée Primordiale mathématique qui engendre la Série et crée le mouvement des nombres.

Une seule Loi phénoménale :

Une et trinitaire comme le principe abstrait dont elle découle, *réalisation simple de l'Idée Primordiale,* et se résolvant en ces trois termes vérifiables par l'observation et l'expérience :

Sériation, — Limitation, — Tonalisation, présentant trois idées sans succession, coexistantes, et n'en faisant qu'une.

Telle est, selon nous, l'idée organisatrice qui doit unir un jour en un seul faisceau les sciences spéciales dont l'ensemble constitue le savoir humain ; telle est la loi fondamentale qui doit servir de base à la Thérapeutique de l'avenir.

Si la valeur d'une hypothèse se mesure au nombre et à l'importance des points qu'elle éclaire, ainsi qu'à la simplicité et à la généralité des causes qui servent de base à ses principes, nous croyons, avec MM. H. Girard, Emile Jacquemin et Louis Lucas, écrivains et philosophes distingués dont nous nous sommes inspirés et aux ouvrages desquels nous avons fait de nombreux emprunts, que, par son unité synthétique, cette hypothèse supprime l'esprit de division, d'analyse et de particularisme qui règne actuellement dans la science.

L'individualité rigide accordée à chaque particule, à chaque atome, à chaque corps, bien plus à chacune des modifications de ces corps, en rompant le fil des déductions, en multipliant les points de vue, nous ont en effet insensiblement éloignés du but; si nous voulons rattacher la chaîne indéfinie et ininterrompue des phénomènes qu'une fausse conception des choses a brisée, il faut revenir à l'unité de plan qui caractérise la nature, et dont le travail d'analyse moderne nous a écarté.

Le but suprême de la science, *la Connaissance de la vérité*, ne peut être atteint, quoi qu'on en dise, en dehors du travail de la pensée par la seule expérience des sens. Il faut joindre la philosophie à l'expérimentation ; il ne faut pas séparer la théorie *subjective* du domaine des faits ; il faut rompre avec cette idée dualiste qui contribue à retarder les progrès de la science et qui consiste à prendre un des termes du problème pour l'opposer à l'autre.

L'antagonisme de la *Force* et de la *Matière* n'existe pas ; les phénomènes de la nature ne sont pas davantage le produit nécessaire de forces physico-chimiques inhérentes à la Matière. La Matière, avec sa divisibilité infinie, ne peut être prise comme point de départ de nos conceptions philosophiques.

Au lieu donc d'attribuer à cette Matière, à laquelle on a donné la valeur d'une entité, des propriétés spéciales que des forces multiples placées en elles ou en dehors d'elle viendraient différencier sous les noms divers d'*attraction*, *affinité*, *cohésion*, *pesanteur*, force *centrifuge* et *centripète*, *electricité*, *calorique*, *lumière*, *magnétisme;* au lieu de renfermer toute l'idée du mouvement dans les limites étroites d'un vulgaire phénomène de déplacement de solides, et assimiler la Matière à « un coche auquel, en guise de chevaux, on peut mettre ou retirer alternativement les Forces », il nous semble plus logique d'admettre l'idée d'une Force immatérielle, créatrice, existant en dehors de l'univers visible, et dont l'existence nous permet de fonder sans conteste l'*unité phénoménale* sur l'antériorité et l'omnipotence de la Force.

« Il n'y a qu'un *Principe*, il n'y a qu'*un Effet*, dit Jean Reynaud ; « la fixité même de cet effet, c'est l'ordre inaltérable de ses mutations ; « son incorruptibilité, c'est sa permanence ; son immatérialité, c'est « l'immensité de son étendue ; si l'on veut s'élever au sentiment vrai « de la nature de l'univers, il faut laisser de côté toute comparaison « avec les objets matériels ; la science de l'univers demande à se « développer en attirant dans le domaine qu'elle cultive l'idée ma- « gique de la vie. »

Cette Idée magique de la vie, l'unité des forces de la nature nous permet de la concevoir, car, au lieu de nous montrer les organismes vivants comme l'ensemble architectonique de multiples organes, elle nous les montre, dans leur unité synthétique, uniformément régis par les lois fixes et immuables de la *Sériation*, de la *Limitation* et de la *Tonalisation.*

Nous répétant dans le renouvellement de chaque phénomène : il n'y a qu'une vie, parce qu'il n'y a qu'une Force; il n'y a qu'une vie parce qu'il n'y a qu'une Loi chargée de spécialiser, d'individualiser, d'organiser la Force, de la *Tonaliser* en un mot !

Si Mesmer, tout en cherchant à ramener les phénomènes physiques à un seul et même principe et à débarrasser ainsi les voies de la science des nombreuses entités qui l'encombrent, était parti de l'hypothèse d'une Force primordiale au lieu de s'appuyer, comme il l'a fait, sur la divisibilité infinie de la Matière, il eût certainement mieux réussi à faire comprendre l'impondérabilité du magnétisme et de ses radiations.

Mais en posant dans la treizième proposition de son premier mémoire sur le magnétisme, en 1779, le principe suivant : « On observe à l'expérience l'*écoulement d'une matière* dont la subtibilité pénètre tous les corps sans perdre notablement de son activité », il a assurément par trop matérialisé ce qui, loin d'être *un écoulement de matière*, n'est qu'une manifestation de la Force, et il a ainsi donné naissance à cette équivoque de la *substantialité fluidique* dont le magnétisme a été plus ou moins victime et qui lui attirait encore dernièrement de la part de l'un de nos savants modernes cette critique non méritée : « Je n'ai jamais compris comment un homme intelligent et connaissant les principes fondamentaux de la physiologie peut admettre une telle transmission fluidique. » (Brown-Séquard.)

Non, le Magnétisme n'est pas un fluide, quelque subtil qu'on le suppose, pas plus que l'Electricité, la Lumière, la Chaleur et le Son ne sont des fluides. Ces phénomènes sont, à divers degrés, de simples modalités de la Force, une, indivisible, qui, sous l'empire d'une Loi une et immuable comme elle, se *série*, se *limite*, et se *tonalise*, déployant dans la nature toutes les nuances d'expansion et de condensation réalisables, et, dans ses mutations incessantes, créant des courants contraires, clés de toutes les métamorphoses.

Cette Force universelle, protéique, les anciens la connaissaient bien ; les Indous l'appelaient *Akasa;* les Hébreux, *Aôr;* c'est le *Telesma* d'Hermès, l'*Azoth* des alchimistes, le *Serpent* de la Bible ; c'est la *Lumière Astrale* de Martinez et d'Eliphas Lévi, l'*Od* de Res-

chenbach, *la Force psychique* de Crookes; c'est le *Fluide* de Mesmer.

On lui reconnaissait généralement quatre manifestations sensibles, *chaleur*, *lumière*, *électricité*, *magnétisme*, et de plus la propriété d'aimanter tous les corps par une double polarité antagoniste qui repousse et attire.

Connaître la loi des marées fluidiques ou pour mieux dire, des courants universels, c'était et c'est encore posséder le secret de la toute-puissance humaine!

A. BUÉ.

(*A suivre*.)

MAGNÉTISME A DISTANCE

Nous avons su par le n° 70 de la *Paix Universelle* que l'action à distance était possible et même parfois très prompt; mais il n'en est pas toujours ainsi : certains cas, dans les maladies chroniques demandent patience et persévérance de part et d'autre, aussi bien du magnétiseur que du malade, pour arriver à d'heureux résultats.

Pas plus que l'action directe, l'action à distance ne fait des miracles, et si dans certaines affections aiguës le mal cède promptement, dans les affections enracinées depuis longue date et la plupart du temps réputées incurables il n'en est pas de même (il y a là un fait facile à vérifier par l'expérience et je ne crois pas être le seul à le constater). Ici la guérison a lieu d'une façon brusque comme si une force inconnue, pareille à la tempête qui déracine les arbres séculaires, arrachait le mal des profondeurs de l'organisme humain; là au contraire c'est par une action très lente que le changement s'opère, comme la goutte d'eau qui creuse le roc pour aller au torrent. L'élément vital pénètre le corps jusqu'à saturation complète et alors apparaît la santé; mais que de travail, que de patience, que d'abnégation! Il m'est arrivé d'agir ainsi des années entières avant d'arriver à un résultat complet, mais là encore il m'a été permis de constater les effets curatifs de l'action à distance; du reste, quelques cas pris au hasard parmi des milliers de malades pourront une fois de plus en prouver la réalité.

Le 8 janvier dernier, Mme Pouzol, habitant le quartier Perrache, vint me prier de porter mon action sur son mari atteint de rhumatismes articulaires et incapable de se déranger lui-même pour venir me voir; les frictions de toutes sortes, la teinture d'iode et les différents remèdes employés intérieurement ou extérieurement ne parvenaient pas à le calmer; depuis plus de trois semaines il n'avait pu dormir, ce qui ajoutait encore à ses souffrances.

Trois séances à distance de chacune cinq à six minutes répétées à deux jours d'intervalle lui permirent de reprendre son travail; depuis cette époque aucune rechute n'est survenue.

Autre observation.

Le 28 mars de cette année, Mme Delcourt d'Oulleris, en traitement à cette époque pour une gastrite dont elle est complètement guérie, me priait d'agir sur son mari qui souffrait d'un lumbago depuis plus de quinze jours, me faisant observer toutefois qu'il n'était pas prévenu de sa démarche auprès de moi, ce qui doit enlever toute cause suggestive.

A peine m'avait-elle fait part de son désir que je lui fis remarquer l'heure en lui disant que *j'allais poser ma main* sur les reins de son mari et que le mal allait disparaître; que du reste elle pourrait en constater la réalité en rentrant à son domicile.

Deux jours après, c'est-à-dire le 30 du même mois, cette dame vint me confirmer non seulement la guérison complète de son mari, mais aussi la réalité de mes paroles, c'est-à-dire qu'à l'heure précise où j'agissais il avait senti *la pression d'une main* sur la partie malade et cela à un tel point qu'il s'était retourné pour voir si quelqu'un n'était pas derrière lui.

Ce qu'il y a de curieux dans ce cas, c'est que du même coup le malade s'est trouvé guéri d'une maladie de vessie dont il souffrait depuis longtemps.

Que penser de cette action à distance où un phénomène revêt un tel caractère de tangibilité?

PHAL-NOSE.

VARIÉTÉ

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs une variété de notre collaborateur *J. Marcus de Vèze* (ERNEST BOSC), l'auteur de LA PSYCHOLOGIE *devant la science et les savants*, qui a obtenu un si grand succès.

Le petit conte que nous donnons aujourd'hui, qui est plein de bonhomie et d'esprit, a été lu par un journaliste de Nice à une matinée musicale et littéraire, au cercle de la Méditerranée, à l'occasion de la distribution solennelle des récompenses de la *Société protectrice des animaux*. L'œuvre de notre ami et collaborateur a été souvent interrompue par les applaudissements de la société choisie qui avait tenu à honorer de sa présence la séance solennelle de la distribution des prix.

(N. D. L. R.)

« MESDAMES ET MESSIEURS,

« Je suis chargé d'un périlleux honneur : celui de vous lire le travail d'un autre. C'est l'*odyssée d'un petit chien* narrée par un publiciste des plus distingués qui désire garder l'*incognito* le plus strict; c'est pour cela qu'il n'est pas venu présenter lui-même son travail.

« L'histoire, car ce que je vais vous dire est absolument vrai, débute comme un conte; écoutez plutôt :

« Il était une fois un petit chien nommé *Mill* (moulin) parce qu'il tournait sans cesse autour de sa maîtresse comme les ailes d'un moulin autour de leur axe. Il était de noble race, ce joli animal; c'était un griffon d'Ecosse de la race *yorkshire*, et il appartenait à une grande dame anglaise nommée lady Doulton.

« Un jour, cette grande dame se promenait dans les environs de Mézières, où se trouvait son château, quand elle fut surprise par un orage épouvantable au milieu de la forêt, voisine de son magnifique domaine.

« Non loin du lieu où se trouvait notre lady, il y avait une pauvre chaumière à laquelle elle demanda asile pour laisser passer l'orage. Cette chaumière était celle du père Bernard, qui passait dans le pays pour un assez bon drille. Censé bûcheron, parce qu'il coupait du bois dans la forêt, ou bien pêcheur parce qu'il laissait flotter sa ligne sur les cours d'eau du voisinage, Bernard était en réalité un hardi braconnier. Le braconnage seul formait le plus clair de ses revenus, ceux avec lesquels il élevait sa nombreuse famille.

« Quand lady Doulton pénétra dans l'humble chaumière, il n'y avait que la ménagère, la femme Bernard, préparant le souper pour le braconnier qui allait bientôt rentrer sans doute, comme semblait l'annoncer l'arrivée de son chien. L'animal avait en effet l'habitude de devancer quelque peu son maître.

« Rabat-Joues, c'était le nom de l'animal, était un griffon à poils durs, ayant le bel aspect des chiens qui chassent sous le fusil en détaillant finement le terrain en zig-zag et qui ,ayant un nez excellent, l'arrêt sûr, rapportent sans pressurer plumes ou poils.

« Par ces quelques mots, vous voyez, Mesdames et Messieurs, que Rabat-Joues était un chien accompli, un acte d'accusation véritable pour Bernard. Aussi le braconnier, pour cacher son jeu, se disait mauvais chasseur, tuant à peine quelques petits oiseaux que sa femme vendait au marché de la ville. Ce jour-là, Bernard était sorti de grand matin, à moins qu'il n'eût braconné toute la nuit. Ce qui est certain, c'est qu'il avait un chevreuil dans un sac: mais, se doutant que les gendarmes le serraient de près, il cacha le corps du délit dans le berceau de son dernier-né, sous la paillasse même.

« Bébé se rendormit bientôt de ce sommeil du juste que donne le calme d'une conscience pure. C'était pourtant un receleur, mais bien innocent, il est vrai.

« Le braconnier n'avait pas plutôt tourné les talons, que la maréchaussée arrivait à son logis.

« En entrant dans la pièce basse, Pandore dit à brûle-pourpoint à la femme Bernard :

« — Votre mari a tué un chevreuil?

« — Non pas. Est-ce que je sais, moi?

« — Si, il l'a tué!.. il doit être caché ici quelque part.

« — Pour ça, ben sûr que non ; du reste, si vous le pensez, cher-
« chez-le..., mais je vous jure ben que vous perdrez votre temps! »

Sans s'arrêter à ces protestations, Pandore se met en devoir de fouiller toute la chaumière, en compagnie de la bonne femme, qui ouvre armoire, placard, malles, caisses, servant très complaisamment de guide... *rouleur*.

« Le collègue de Pandore, dont le bruit des bottes frappant le sol a réveillé l'enfant, s'asseoit pendant la perquisition auprès du berceau, et, comme bébé crie, pleure et piaille, le bon gendarme se met tranquillement à bercer le petit, car, si le gendarme n'aime pas les braconniers, son cœur de père ne lui interdit pas l'amour des enfants.

« La visite faite, la chaumière fouillée de haut en bas et de bas en haut comme la cheminée par le petit ramoneur, force fut aux représentants de la Loi de s'en retourner bredouille!

« C'est égal, c'était un bien joli tableau que de voir le bon gendarme berçant tranquillement le corps du délit avec celui de l'enfant!

« Les gendarmes partis, Bernard, qui veillait aux grains, revint bien vite au logis : il avait hâte naturellement de connaître le résultat de l'enquête ; il fut très heureux d'apprendre que sa supercherie n'avait pas été découverte et qu'il échappait au procès-verbal, au jugement, à l'amende et à la prison, car c'était un récidiviste pour la centième fois peut-être.

« Pendant que s'était déroulée cette scène, le ciel s'était rasséréné et lady Doulton, après avoir bien ri, allait partir pour le château, quand tout à coup on entendit un grognement suivi d'un cri aigu et perçant accompagné de gémissements. C'était Rabat-Joues le jaloux, qui, ayant aperçu dans un angle de la pièce le petit Mill que la femme de chambre avait déposé sur le sol, avait fondu sur lui en lui donnant un coup de croc bien senti, à la patte. Il ne tenait pas, sans doute, à voir une bouche inutile de plus au logis ; ou bien prit-il le petit animal pour quelque bête puante, on ne sait. Toujours est-il que cet incident causa un grand émoi à la société, principalement à lady Doulton.

« Maître Bernard, lui, était furieux : il jurait, sacrait, tempêtait, gourmandait son chien et l'aurait certainement cravaché sans l'intervention pressante de lady Doulton, car Rabat-Joues, dans son humeur peu hospitalière, avait bel et bien mordu la patte à Mill, et le sang coulait.

« Le pauvre braconnier se confondit en excuses et offrit à la noble dame de soigner son chien. — « Quelques jours, disait-il, et je l'aurai guéri ; ça me connaît, les bêtes, et je réponds de la guérison. »

« Mais la dame, ne voulant rien entendre, remercia les pauvres gens en leur achetant le plus beau poisson que Bernard prendrait, et elle regagna à la hâte son château où elle se mit bientôt en devoir de soigner sa chère petite bête, son cher Mill, son Mill adoré.

« Après quelques jours de soins et de repos, le chien était physiquement guéri, mais la secousse morale qu'il avait ressentie l'avait laissé nerveux et tout hébété. Aussi lady Doulton résolut-elle d'avancer son départ pour Nice ; elle partit donc au commencement de novembre et dès le 3 du mois elle était installée dans sa belle villa du boulevard Dubouchage.

« Ici de nouvelles infortunes attendaient le pauvre Mill.

« La dame occupait au premier de sa villa un appartement très luxueux. Un jour, après déjeuner, lady Doulton entend dans le jardin des cris déchirants: elle se met au balcon et de là elle aperçoit un spectacle navrant, dont voici un récit fidèle :

« Le pauvre Mill avait sauté du balcon dans le jardin, c'est-à-dire d'une hauteur de 6 mètres pour arriver plus rapidement auprès d'une petite chienne de sa race..., une de ses payses.

« La voir, l'aimer et sauter... par la fenêtre fut l'affaire d'un instant, donnant ainsi une nouvelle preuve à cette vérité : Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire : adieu, prudence!

« Et, en effet, l'imprudent Mill, en tombant de si haut, ne pouvait que se casser les pattes : il s'en cassa une en effet : c'était la patte droite de devant.

« Impossible de donner une idée des cris lamentables que poussait la pauvre petite bête ; c'était à fendre l'âme la plus endurcie ; aussi toute la maisonnée fut vite en bas, dans le jardin, pour secourir Mill qui paraissait mort. On envoya immédiatement chercher le vétérinaire. Quand l'homme de l'art arriva, un cercle humain entourait le chien. Ce cercle s'ouvrit pour laisser passer le vétérinaire qui examina le chien et secoua tristement la tête.

« Impossible de dépeindre l'anxiété qui se lisait sur le visage de lady Doulton : « Pensez-vous sauver mon *baby* (prononcez bébé) ?
« dit-elle au vétérinaire. Pourrez-vous lui raccommoder la jambe?
« Sera-ce long ? Combien de jours? Ne boîtera-t-il pas ?... » etc., etc., car la bonne lady allait toujours.

« Absolument ahuri par cette avalanche de questions, le vétérinaire répondit : « Hé bien! madame, à vous parler franchement, je ne
« puis rien préciser pour le moment : il faut encore quelques jours
« pour répondre affirmativement. Ce petit animal est d'une race très
« sensible, une véritable sensitive, quoi! La fièvre qui s'est déclarée
« spontanément durera-t-elle, ne durera-t-elle pas ? Si oui, combien
« de temps ? Le sang de cet animal est-il vicié ? Est-il pur ?

« — Oh ! monsieur ! s'exclama lady.

« — Oui, madame, je comprends, l'animal est de pure race, c'est
« très certain, je vous l'accorde ; mais enfin ses ancêtres peuvent avoir
« eu le sang plus ou moins vicié, sous le mortel climat de l'*Old England;*
« et qui sait si le père et la mère de notre malade étaient sains et
« vigoureux ou bien anémiés, phtisiques même? *That is the ques-*
« *tion.* »

« Et sur cette sentence peu connue, le vétérinaire, M. Porquet (c'était son nom), cessa de parler pour agir. Il demanda une cuvette, des éponges, des brosses, de l'eau tiède, de la créosote, de l'eau blanche, de l'acide phénique, du phénol Bobeuf, de l'eau sédative, de l'alcool camphré et une foule d'autres ingrédients ; puis il lava, aspergea et malaxa la patte de Mill, qui criait comme un perdu ; il poussait des cris à fendre l'âme, sinon des rochers ; mais le vétérinaire, impassible, opéra la réduction, banda solidement la patte, puis l'enserra entre deux planchettes, qui furent reliées entre elles avec des bandelettes de toile ; enfin, après avoir commandé un révulsif et différentes potions, l'homme de l'art rédigea une savante ordonnance de vingt-cinq lignes (coût : 20 francs), puis il se retira en disant qu'il reviendrait avant la nuit.

« Il revint en effet; le traitement ne dura pas moins de quarante-cinq grands jours ; après quoi, il leva l'appareil et toucha ses honoraires : 296 francs 85 centimes.

. . . .

« Vous allez me demander, mesdames et messieurs, ce qu'il advint, après, au pauvre petit Mill ; c'est bien juste, je vais satisfaire votre curiosité. On le maria quelques mois après avec sa petite payse, sa chère Mirza... car elle se nommait ainsi... Et vous me demanderez ensuite s'il fut heureux et s'il eut beaucoup d'enfants et pas trop d'infortunes conjugales ? A cela je répondrai que je n'en sais rien, parce que le mariage n'a eu lieu que... hier... Ce n'est donc que l'an prochain que je pourrai répondre à votre première question ; quant à la seconde, vous me permettrez, mesdames, de vous dire qu'elle me paraît un peu indiscrète... et que nous sommes de ceux qui respectent le mur de la vie privée, autrement dit le MUR GUILLOUTET. »

Ajoutons que le diseur a été fréquemment applaudi, qu'il a été rappelé après la chute du rideau ; qu'on a même demandé à voir l'auteur de cette bluette, qui naturellement s'est empressé... de ne point se présenter en public.

A LÉON DENIS

Vers obtenus mécaniquement par le médium Mlle Pauline, du groupe n° 3, le 27 novembre dernier, après ses conférences à Lyon.

A la voix de l'apôtre, la foule recueillie
S'est montrée tour à tour ardente et attendrie.
Sa voix mâle et sublime s'élève sans effort ;
« Vérité et logique », voilà vraiment son fort.
Que pouvoir objecter, prêtre, à langue dorée ?
L'édifice est croulant, la base perforée.
Vous sentez en vous-même l'esprit de vérité
Vous montrant, par sa bouche, le chemin redouté
Que vous méconnaissez et que, dans votre orgueil,
Vous montrez au troupeau comme le sombre écueil
Où l'esquif doit sombrer, où cette vieille église
Doit finir tristement comme la pierre grise
Qui ferme le cercueil où l'on dort à jamais.
Vous pouvez discuter avec des si, des mais,
Vous avez beau bénir, revêtir vos atours,
Vous serez combattu et partout et toujours,
Esprit sublime et pur, vérité triomphante,
Tu verras parmi nous la lumière éclatante
Briller comme un flambeau, et l'apôtre Denis
Aura, dans l'invisible, un invincible ami.

Phrase obtenue dans la même soirée par un médium écrivant pour la première fois et demandant une définition en douze mots sur la philosophie :

« La philosophie est une science qui veut donner aux hommes la vertu. »

BIBLIOGRAPHIE

La *Librairie Mondaine*, ancienne maison d'édition DEGORCE GADOT, 9, rue de Verneuil, publie aujourd'hui dans sa nouvelle et magnifique collection à 1 fr. le volume, format grand in-18 jésus, une nouveauté intitulée **Un peu plus tard**, par POTONIÉ-PIERRE.

C'est un livre qui frappera les esprits par son originalité.

Le héros, un de nos contemporains, se trouve transporté en plein XXe siècle ; les mœurs, les progrès scientifiques, philosophiques et sociaux au milieu desquels il se trouve l'étonnent et le charment ; les événements le mènent d'Europe en Amérique, tandis que les péripéties du récit font parcourir au lecteur certaines contrées d'Asie et d'Afrique.

Bien des idées sont remuées dans ce roman. Le style en est châtié et attrayant, et, si des pensées profondes y sont présentées au lecteur sérieux, le lecteur qui ne recherche qu'une distraction sera complètement satisfait par les surprises qui l'attendent. Une double idylle s'épanouit dans ces pays que des paysages de toutes contrées colorent de fraîcheur et d'attraits.

Un beau volume grand in-18 jésus ; prix : 1 fr.

POUR LES PAUVRES

Voici l'hiver avec son pesant cortège de maux et d'humiliations pour bien des déshérités !

C'est le moment pour les âmes charitables de jeter quelques rayons de leur bienfaisant amour sur cette partie de notre humanité qui souffre et gémit en attendant que la douce espérance fasse tomber sur les cœurs meurtris par la douleur une goutte de son baume régénérateur.

C'est le moment où les grands cœurs se révèlent, où les vertus ignorées se montrent, où l'amour s'épanouit dans toute sa beauté ; aussi combien de sacrifices sommes-nous à même de constater en dehors de ceux qui possèdent. C'est ainsi qu'un militaire en garnison à Fontainebleau, après avoir consulté sa bourse ne contenant qu'une faible somme, vient de nous en faire parvenir la plus grande partie, soit 3 francs sur 5 montant de son avoir, pour notre œuvre de secours immédiat afin de venir en aide à ses frères malheureux sachant que lui-même est à l'abri du besoin puisque son pain et son gîte lui sont assurés.

Par modestie sans doute, il ne nous a pas donné son nom ; son obole n'en est que plus précieuse à nos yeux, car c'est là la vraie charité !

Mais à défaut de son nom nous avons au moins une parcelle de son cœur dans ce qu'il nous écrit, et que nous sommes heureux de publier ci-dessous dans toute sa simplicité ; voici :

« Je suis soldat, j'ai dans mon porte-monnaie 5 francs et je vous en envoie 3. J'avais envie depuis longtemps de donner aux pauvres, mais il y en a tant qui sont hypocrites que je me demandais bien souvent si je ne devais pas plutôt ne rien donner du tout. Mais j'ai pensé que vous, du moins, vous connaissez les vrais pauvres, ceux qui souffrent sans se plaindre.

« Comme tous vos écrits sont beaux ! J'ai dans mon cœur, que vous avez rendu meilleur, une liste de tous vos noms. Je connais une belle poésie intitulée les « Morceaux de Paradis ». Cette poésie raconte comment le Bon Dieu, s'apercevant que son Paradis était devenu trop vain pour l'humanité d'aujourd'hui, le brisa et en jeta les morceaux dans l'espace. Ces morceaux, qui flottent partout, votre amour du bien les fait bien pénétrer dans les cœurs. »

N'est-ce pas admirable, cet acte de charité ; aussi combien sommes-nous heureux de remercier une fois de plus ces grands cœurs, connus ou anonymes, qui de près ou de loin vibrent à l'unisson sous l'égide de l'amour divin. C'est bien le cas de répéter cette pensée qui nous est familière : si les paroles sont parfois duperie et *mensonge*, les actes sont toujours *vérité* et par là même toujours féconds en enseignement.

A. BOUVIER.

Nous avons donc à enregistrer à nouveau :

Du 21 novembre, anonyme, pour grossir l'œuvre de notre concert de bienfaisance . . . . 10 fr.

Du 29 novembre, du militaire ci-dessus, pour notre œuvre de secours immédiat . . . . 3 fr.

Total : 13 fr.

Cours de magnétisme

Le 17 décembre courant, à 3 heures, A. Bouvier traitera la question des fluides ; une fois de plus il en démontrera la réalité objective.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 75 **10 Centimes** 1er-15 JANVIER 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

1894

La Paix Universelle

A SES LECTEURS

SOMMAIRE :

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est expiré de bien vouloir adresser à M. Bouvier, 5, cours Gambetta, à Lyon, avant le 15 janvier, le montant de leur abonnement pour l'année 1894, ou bien de réserver bon accueil au reçu que nous leur ferons présenter par la poste à partir de cette date.

LA DIRECTION.

Fédération spirite Lyonnaise

CAISSE DE SECOURS

A cette époque de l'année où tous les besoins sont plus grands, les privations, dans les milieux déshérités, plus nombreuses et plus pénibles, nous croyons devoir faire un nouvel appel, non à la générosité de nos amis, mais au sentiment de solidarité que doit leur inspirer la connaissance approfondie de notre philosophie.

Autour de nous les souffrants sont légions, les pauvres honteux en grand nombre ; nous voudrions pouvoir venir en aide à tous, apporter à chacun de ces cœurs aigris par la souffrance, les privations, avec nos consolations, notre obole, tant nous sommes pénétré de la vérité des sentiments dont s'inspirait notre illustre Victor Hugo lorsqu'il écrivait dans *le Pape* :

(Un grenier. L'hiver. Un grabat. Un pauvre. Sa famille.)

LE PAUVRE

Je ne crois pas en Dieu.

LE PAPE, *entrant*

Tu dois avoir faim, mange.

(Il partage son pain et en donne la moitié au pauvre

LE PAUVRE

Et mon enfant ?

LE PAPE

Prends tout.

(Il donne à l'enfant le reste de son pain)

L'ENFANT, *mangeant*

C'est bon.

LE PAPE, *au pauvre.*

L'enfant, c'est l'ange.

Laisse-moi le bénir.

LE PAUVRE

Fais ce que tu voudras.

LE PAPE, *vidant une bourse sur le grabat.*

Tiens, voici de l'argent pour t'acheter des draps.

LE PAUVRE

Et du bois.

LE PAPE

Et de quoi vêtir l'enfant, la mère,
Et toi, mon frère. Hélas, cette vie est amère
Je te procurerai du travail. Ces grands froids
Sont durs. Et maintenant parlons de Dieu.

LE PAUVRE

J'y crois.

Pour que nous puissions faire de même et venir en aide non seulement moralement mais matériellement à nos frères dans le besoin, nous faisons un pressant appel à tous nos amis dont les offrandes seront reçues soit à la SOCIÉTÉ FRATERNELLE, 7, *rue Terraille*; soit à la SOCIÉTÉ SPIRITE LYONNAISE, *14, cours Charlemagne* soit chez M. BOUVIER, *5, cours Gambetta* (1).

Pour l'édification de nos amis, nous croyons devoir porter à leur connaissance la situation de notre *Caisse de secours*.

Reliquat de l'année 1892. . . . . Fr.	32.55
Produit de la tombola de la Société Fraternelle.	126.05
Cotisations reçues à ce jour.	44
Moitié du produit des quêtes faites aux conférences de M. Léon Denis.	69
Soit à distribuer.	271.60

Nous espérons que de nouveaux dons viendront grossir cette faible somme afin de nous permettre de soulager un plus grand nombre d'infortunes.

Quel qu'en soit le chiffre, toutes les offrandes seront acceptées avec une égale reconnaissance, car elles nous aideront à venir en aide à des frères malheureux.

Caisse de Propagande

En mars dernier nous avions en caisse pour notre œuvre de propagande (Voir la *Paix Universelle, n° 55*) . . . . Fr.		402.70
Depuis nous avons dépensé pour les conférences données dans notte ville :		
Location de la salle et menus frais.	138 fr.	
Convocations	16	
Indemnité de déplacement au conférencier.	100 soit	254
Il nous reste donc.		148.70
Plus la moitié des quêtes faites aux conférences de M. Léon Denis.		69
Soit à nouveau à ce jour.		217.70

Nous nous faisons un devoir et un plaisir de porter ces chiffres à la connaissance de nos amis afin qu'ils puissent se rendre un compte exact de la situation financière de la Fédération Spirite Lyonnaise.

Henri SAUSSE.

FEDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

Conférences de M. Léon Denis à Lyon

(*Suite*)

M. Chevalier, président, ouvre la séance en remerciant l'auditoire de l'honneur qui lui est fait; il recommande d'écouter avec calme et attention l'orateur afin de profiter de ses enseignements.

(1) Chez moi, 6, cours Lafayette.

M. Léon Denis aborde de suite l'étude du problème de la vie future, de cet univers invisible, mais bien réel, qui nous enserre, nous presse et réagit sur nous d'une façon indéniable, bien que souvent nous n'y prenions garde. Il montre combien cette vie de l'espace est active et différente, pour chacun de nous, suivant les conditions où nous y placent nos actions bonnes ou mauvaises.

L'orateur étudie ensuite le caractère des communications spirites, leurs divergences sur quelques points de détail et leur concordance dans la majorité des cas, et cela sur tous les points du globe ; parmi les communications beaucoup ont un caractère familial, même, mais à côté de celles-là il en est d'autres et en grand nombre dont le caractère élevé témoigne de l'ingérence d'esprits supérieurs poursuivant sur un plan bien déterminé une œuvre de rénovation. De l'ensemble de toutes ces communications se dégagent des données certaines sur les conditions de la vie future.

La pratique de la médiumnité est une chose délicate. M. Léon Denis en signale les écueils et indique les moyens de les éviter; puis il expose, en les réfutant, les théories des adversaires du spiritisme, la suggestion, l'action de l'inconscient, les hallucinations, etc., et autres objections dont il fait justice.

Le conférencier, dans un langage magistral, étudie ensuite l'homme et sa nature intime, ses trois principes, les grandes lois qui règlent nos destinées, les lois d'harmonie universelle; la matière, la pensée, l'idée de l'Infini, le but de la vie, l'évolution des êtres vers le bien parfait, par une succession d'existences sur l'échelle des mondes; les lois d'amour et de justice sont aussi clairement exposées par M. Léon Denis qui nous a montré l'homme comme étant le propre architecte de sa destinée et créant lui-même les conditions de son avenir par l'enchaînement des effets et des causes dans le monde moral comme dans le monde physique. La réincarnation est bien un des points les plus importants de la Révélation spirite; on lui a opposé l'oubli du passé, M. Denis montre combien cette objection est mal fondée et combien nous devons nous estimer heureux que ce souvenir du passé ne pèse pas de son poids écrasant sur notre vie actuelle. Il y a de par le monde assez de colère et de haine, assez de mal pour motiver l'absence de ce boulet du passé que la Providence nous a épargné ici-bas; mais cet oubli est-il aussi complet qu'on l'affirme ? A chaque pas dans la vie les hommes de génie, les enfants prodiges témoignent du contraire par leurs œuvres. Mais cet oubli n'est que momentané; si pendant la vie, comme dans le sommeil, nous oublions les événements qui rattachent la vie d'hier à celle d'aujourd'hui, de même, à notre retour dans l'espace, nous nous souvenons de nos existences passées et pouvons mesurer le chemin parcouru, le progrès accompli.

Le mal accompli se rachète par la douleur ; le spiritisme n'admet pas plus un enfer monstrueux qu'un paradis béat, mais il possède des preuves certaines que tous nos actes bons ou mauvais se répercutent sur les conditions de nos existences futures. Si les bons sont récompensés, les mau-

vais influent d'une façon douloureuse sur tout notre être et le placent dans une situation défavorable; mais, quelle que soit la faute, le repentir et la douleur font tôt ou tard amender le coupable, car tous nous avons une même destinée, un même but vers lequel doivent tendre tous nos efforts dont les élans nous conduiront au bien, au beau, au vrai.

M. Denis ayant reçu une série de questions, d'un correspondant anonyme, mais qu'il croit être un ecclésiastique, répond aux demandes qui lui ont été posées, car elles intéressent tout le monde. L'auteur du questionnaire, qui attache une grande importance au miracle dont M. Denis a démontré l'inanité, demande comment le spiritisme peut expliquer le cas de l'aveugle-né, guéri par Jésus, à la simple imposition des mains. Cure magnétique, répond l'orateur. L'effet étant toujours en rapport avec la cause et Jésus étant un médium des mieux doués, le résultat obtenu a été d'autant plus prompt que le Christ était plus puissant guérisseur; ces miracles qu'on rapporte de lui sont renouvelés de nos jours et fréquemment par les magnétiseurs.

Quelle explication peut-on donner du cas de saint Jean plongé dans l'huile bouillante et en ressortant sain et sauf ?

La même que celle par laquelle les phénomènes produits par les fakirs de l'Inde et les Aïssaouas sont expliqués aujourd'hui par l'auto-suggestion et l'insensibilité qui en résulte, insensibilité qui peut devenir si grande, si complète que ces derniers avalent des scorpions, du verre pilé, se placent du charbon ardent sur la langue, se font mordre par les serpents les plus venimeux sans en éprouver le moindre inconvénient, le plus léger accident, lorsqu'ils sortent de cet état.

Etant admis la puissance des esprits et le pouvoir d'influencer les médiums, comment rendre les hommes responsables des actes coupables qui sont accomplis sous leur suggestion? L'homme devient alors une machine irresponsable des actes qu'on lui fait accomplir?

M. Léon Denis fait ressortir combien la question est mal posée et le peu de cas que fait son correspondant de ses explications antérieures. Certainement, les esprits peuvent avoir une grande influence sur leurs médiums, mais il appartient à ceux-ci de ne jamais se laisser déposséder de leur libre arbitre. La raison leur est donnée pour observer tous leurs actes et en apprécier la valeur ; à eux de savoir en faire usage et de ne jamais aliéner leur liberté.

Pour les autres questions, l'orateur les a réfutées au cours de sa conférence; il n'a donc pas à y revenir; il se résume en quelques mots et engage l'assistance à poursuivre une étude qui sera pour elle une source certaine, de progrès et qui la conduira à l'idéal parfait auquel nous devons tous aspirer.

Les applaudissements chaleureux et répétés qui accueillent sa péroraison, prouvent à l'orateur qu'il a été suivi et compris par un auditoire qu'il a tenu sans effort pendant près d'une heure et demie sous le charme de sa parole ardente et convaincue.

L'assistance s'écoule lentement en formant le vœu de voir bientôt revenir dans nos murs l'orateur distingué, le conférencier brillant, l'apôtre éclairé et persuasif qu'elle a eu la bonne fortune de pouvoir entendre et applaudir.

A la suite de chaque conférence, il a été fait une quête dont le produit total, 138 francs, a été versé par moitié à l'œuvre de secours aux infirmes et malades nécessiteux et à la caisse de propagande.

Le lendemain de cette dernière conférence, M. Léon Denis recevait d'un prêtre, M. l'abbé F..., docteur en théologie, qui avait assisté aux trois réunions, une demande ayant pour but de poser à l'orateur en public certaines questions qu'il ne précisait pas, dans un débat contradictoire. Malgré la durée déjà longue de son séjour à Lyon, M. Denis n'a pas hésité à retarder de huit jours son départ, non pas seulement pour donner satisfaction à son interlocuteur, mais surtout en raison des avantages qui pourraient en résulter pour la propagande spirite à Lyon.

(Suite et fin au prochain numéro.) H. Sylvestre.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(Suite)

III

IL N'Y A QU'UNE SANTÉ

Il n'y a, avons nous dit, qu'une Force, issue de l'Idée primordiale, une et trinitaire, source de tous les mouvements et génératrice de toutes les formes.

Il n'y a qu'une Loi phénoménale, réalisation substantielle de l'Idée primordiale, une et trinitaire comme le principe abstrait dont elle découle. Non seulement cette Loi embrasse d'une même étreinte tous les phénomènes de la nature, mais elle les régit souverainement en les ramenant invariablement à un état combiné de *Sériation*, *Limitation* et *Tonalisation*.

Tout ce qui existe dans la nature trouve donc une solution dans cette Loi, qui, en nous faisant connaître les relations de coexistence et de succession des choses, nous donne la notion de gradation et de continuité des phénomènes.

Elle nous ouvre de plus vastes horizons encore, ceux de l'*Analogie ;* car, dans le passage régulier d'un terme à l'autre, elle nous permet de saisir entre chaque terme l'existence nécessaire de certaines affinités d'essence qui nous donnent une conception plus parfaite de l'*unité de composition* de la nature, en nous montrant toutes les créations comme étant à réalisation plus ou moins complète d'un plan commun.

Alors, au fur et à mesure que nous les pénétrons davantage, les objets les plus hétérogènes en apparence déploient leurs rapports d'analogie et de connexion; toutes les dissonances, allant se fondre dans un rapport commun, s'acheminent par un mouvement de *résolution* graduelle vers une harmonie résultantielle et définitive; et les choses, considérées jusqu'ici comme n'ayant aucunes relations de similitude ou de fort éloignées tout au moins, se rapprochent insensiblement et se confondent à nos yeux en un seul faisceau que l'Analogie éclaire.

« La contemplation des phénomènes développés par la *Loi de Série*, dit M. le docteur Castle, un physiologiste très distingué, met en lumière l'existence d'une loi corrélative, celle de l'*affinité universelle* ou de reproduction, à divers degrés, d'un phénomène ou

d'un ordre de phénomènes dans d'autres ; cette conception des affinités universelles est celle de l'*Analogie* ou des rapports réciproques. »

L'Analogie que les traités de Logique mentionnent comme une simple conception de l'esprit n'ayant pas aux yeux de la science la valeur d'un procédé régulier, n'en est pas moins avec l'idée serielle le seul principe de premier plan qui puisse nous permettre de donner à nos prémisses ou à nos conclusions le caractère d'universalité qu'elles doivent avoir.

En dehors de la Série et de l'Analogie, le lien des faits se rompt, la conception scientifique du *multiple* dans l'*unité* s'évanouit et à l'ordre de la hiérarchie progressive succède l'obscure confusion d'éléments non asservis.

Si nous voulons arriver à saisir la Loi qui relie entre eux les phénomènes observés, si nous voulons avoir la perception nette de l'enchaînement des phénomènes par le flux non interrompu de l'un dans l'autre, il nous faut absolument faire usage de la méthode analogique.

« Il y a deux genres d'Analogie, dit Geoffroy Saint-Hilaire, celle qui est révélée par l'observation directe, et celle qui est évidente par voie de conséquence ; une analogie qui n'est pas facilement évidente pour les yeux de la tête peut le devenir pour ceux de l'Esprit. »

C'est, par analogie que nous pouvons *a priori* établir que tout est *sérié, limité* et *tonalisé;* c'est en raison de l'unité caractéristique de la Loi phénoménale et de l'Analogie qui unit les phénomènes entre eux, que l'état de tonalisation de la Force nous apparaît comme étant son terme final de résolution, les effets de sériation et de limitation disparaissant au second plan, après avoir préparé l'état de tonalisation.

Tout dans la nature se présente donc à nos yeux sous un seul et même aspect, les *tonalisations* de la Force ; les formes, les corps sont l'expression d'une tonalisation ; les phénomènes acoustiques, optiques, chimiques, caloriques, électriques, magnétiques, physiologiques sont le produit de la tonalisation de la Force.

Et, comme la Force n'a qu'une façon d'être et de se tonaliser, comme la Loi dans son expression est une, connaître une des tonalisations dans le jeu de ses parties, c'est les connaître toutes.

C'est la tonalisation acoustique qui nous est la plus familière ; l'Acoustique, étant de toutes les branches de la Physique celle dont les phénomènes sont pour le moment les mieux connus et les mieux coordonnés, est plus apte que toute autre science à nous servir de point de comparaison ; c'est elle qui nous aidera à expliquer les tonalisations de la Force, et spécialement la *Tonalisation physiologique* qu'il nous importe le plus de connaître.

La théorie du son, ou la Musique, a toujours été d'ailleurs considérée par les philosophes comme le symbole de l'*organisation* des Forces ; par l'étude de ses combinaisons on pénètre presque au cœur de la création du mouvement et l'on devient apte à en saisir l'enchaînement ; aussi, objet constant de l'étude la plus attentive de la part des grands mathématiciens et des philosophes, cette science a de tout temps préoccupé les chercheurs et leur a souvent ouvert de nouvelles voies.

Newton y a puisé les bases de son Optique ; Rumford y rattache la théorie du froid et du chaud ; Kepler y découvre les lois astronomiques ; Euler s'en sert pour expliquer les aurores boréales et les queues des comètes ; Euclide, Descartes, Mersenne, Képler ont fait des traités de Musique ; Platon avait fait graver sur le fronton du portique de l'Académie : *Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre et musicien!* Plus récemment un savant moderne, Hoëné Wronski, pour démontrer l'universalité de la *Loi de Création*, a tiré de la Tonalité musicale des considérations que des musiciens distingués comme M. le comte Camille Durutte, Ernest Britt et Crœgaert ont utilisées pour donner à leur art une extension nouvelle.

M. Charles Henry, maître de conférences à la Sorbonne, a cherché à interpréter certaines modifications physiologiques par la musique ; et, enfin, Louis Lucas, s'appuyant sur l'identité typique qui existe entre les tonalisations lumineuses, électriques, calorifiques et chimiques et les résonnances acoustiques, à l'exemple de Herder dont il est le fervent disciple, établit le principe de connexion qui fait retrouver partout et toujours (qu'il s'agisse de *son*, de *lumière*, d'*électricité*, de *chaleur* ou d'*échanges chimiques*) la Loi simple, unique, éternelle, immuable, qui met tout en mouvement, aussi bien la simple molécule que les astres puissants du ciel autour d'un centre commun, et, prenant la Musique comme point de départ pour établir l'*anatomie comparée des Forces*, il jette les premières assises des lois du Mouvement dans son *Acoustique*, sa *Chimie* et sa *Médecine nouvelles*.

Pour Louis Lucas, « la vie est due à une Tonalisation de tous les éléments qui constituent notre être matériel, comme en Acoustique, *une Tonalité* n'existe que par la dépendance très exacte aussi de résonnances multiples employées sous la direction d'un mouvement équilibrant unique, *la Tonique*.

De plus, l'équilibre physiologi que dépend du rapport tonal qui existe entre les trois résonnances fondamentales qui caractérisent toute hiérarchie sonore, la *Tonique*, la quinte ou *Dominante* et la tierce ou *Médiante*.

La *Tonique* est le point d'appui.

La *Dominante*, son antagoniste, est le point culminant où viennent se fondre et s'absorber toutes les harmoniques de la Tonalité.

La *Médiante* est un point indifférent, neutre en quelque sorte, prêt à suivre la *Tonique* ou la *Dominante*, selon que l'une ou l'autre tend à prendre le dessus.

Au point de vue de l'importance de son jeu, un quatrième terme est aussi à considérer dans l'équilibre tonal, c'est la *Septième* ou *Sensible*.

La *Sensible* est le point de *résolution* de la Tonalité. C'est elle qui ferme le cercle de la tonalité en la ramenant au point de départ, la *Tonique*. Invariablement composée d'un demi-ton, la Sensible est toujours prête à faire trébucher la Tonalité en dehors de son équilibre tonal, sous la puissance de *déterminatifs* qui l'entraînent alors vers des modulations nouvelles.

Si nous nous reportons à une figure déjà connue, au Schéma de l'équilibre vital que nous avons donné ailleurs (nº 67 du 1er septembre), nous y retrouvons les quatre résonnances physiologiques qui correspondent aux quatre termes fondamentaux de la Tonalité acoustique et qui sont appelées à jouer le même rôle dans la Tonalité organique ; ce sont le *Cerveau*, l'*Appareil génital*, le *Cœur* et le *Foie*,

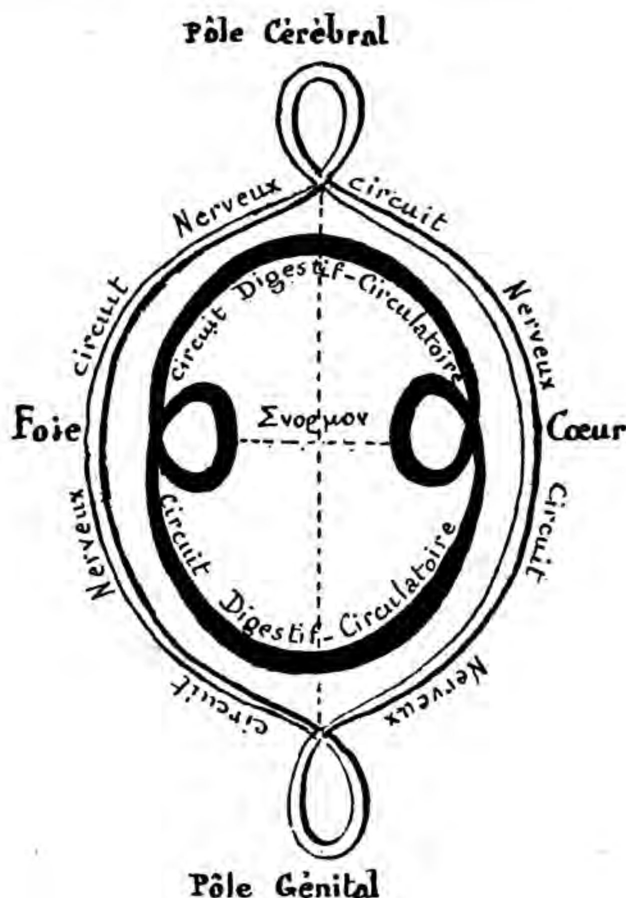
Arrêtons-nous un instant sur le rôle physiologique que chacune de ces résonnances joue dans l'équilibre vital :

Le *Cerveau*, placé dans la boîte crânienne, au sommet de l'édifice. est le point de départ et d'arrivée de toutes les séries sensitives ; c'est lui qui détermine la nature des sensations par rapport à lui-même ; c'est lui qui donne le Ton ; le Cerveau, en un mot, est *la Tonique* organique.

C'est dans le cerveau que s'élabore la pensée et ses travaux réflexes ; c'est là que la sensation, après avoir passé le trou occipital, est présentée par des organes spéciaux au miroir formé par les deux hémisphères où elle se juge et accomplit cet acte singulier de la pensée en présence d'elle-même, acte qu'on a si justement appelé *Réflexion*.

Mais on aurait tort de donner au Cerveau un rôle prépondérant en le considérant comme le siège de la vie ; la vie n'est ni là ni ailleurs ; la vie, ne l'oublions pas, est une résultante ; et le Cerveau n'est, comme ses congénères les autres organes, qu'un comparse dans

l'équilibre vital; c'est un simple instrument de relation, ainsi que l'œil qui perçoit l'obstacle, l'ouïe qui pressent le danger, le toucher qui écarte la blessure; le Cerveau, à bien considérer, n'est qu'un sixième sens, celui de la *Raison*.



Appareil sériateur par excellence, le Cerveau contient, en effet, le prisme nerveux destiné à juger les sensations; d'un côté il reçoit les sensations externes par les Sens et de l'autre les sensations internes viscérales, celles-là dûment préparées déjà à la sériation finale, car la Force parcourt les nerfs avec une différenciation réalisée qui varie pour chacun d'eux; le nerf, comme le prisme, *angulant* le mouvement qui le traverse.

La disposition anatomique du système *spino-ganglionnaire* qui représente une sorte de harpe tendue au milieu du corps vivant et le cordon médullaire lui-même qui est en forme prismatique favorisent singulièrement cette marche sérielle de la Force vers le Cerveau; mais, comme toute succession d'angulaison crée des différences sérielles, il existe en Physiologie, comme dans l'Optique et l'Acoustique, une conséquence fatale de ces déviations, c'est ce qu'on appelle le *Chromatisme*.

Le Chromatisme organique né de l'angulaison des tissus, comme le Chromatisme optique naît de la disposition plus ou moins régulière des appareils de détail, engendre *le flou*, l'inégalité de perception et l'erreur; c'est à la lentille focale du cerveau qu'est dévolu le rôle de redresser les écarts sériels de l'organisme; les viscères viennent chercher dans la boîte cervicale les contacts qui leur conviennent, tandis que les sens externes apportent les impressions du dehors; de ce double conflit naissent les idées générales, les idées abstraites, les jugements, les raisonnements, les déductions qui hiérarchisent les individus et les spécialisent.

Ces résonnances spéciales, nées de la Série, éveillent dans l'Être le *Sentir*, éréthisme *objectif*, et le *Vouloir*, éréthisme *subjectif*; et du choc de ces deux éréthismes sortent le *libre arbitre* et la conscience qui donnent à l'équilibre vital sa couleur tonale, son individualité.

La Volonté, *ce pèse-valeur* de l'individu et de l'humanité, comme l'appelle si justement Hoefer, est en effet notre véritable caractéristique tonale; c'est elle qui, en déterminant tous nos actes, détermine notre *motilité* : « La Volonté, dit M. le commandant Jouffret dans sa *Théorie de l'Énergie*, est une force qui imprime aux molécules du cerveau des mouvements qui, par l'intermédiaire des nerfs, transforment en *Énergie dynamique* une partie de *l'Énergie potentielle* amassée dans l'organisme, comme l'artilleur, en tirant sur le cordeau d'un tire-feu, transforme l'énergie potentielle emmagasinée dans la charge et produit un développement formidable de cette énergie dynamique, ou que le mécanicien en tournant un bouton lance sur la voie ferrée un train de plusieurs centaines de tonnes. »

La Volonté est l'agent spécial de notre puissance tensionnelle; elle agit également sur la matière organisée sensible et sur la matière inorganique insensible.

« Elever un enfant, dit Hoefer, c'est dresser une Volonté; instruire un homme, c'est diriger, éclairer une Volonté; la vie, c'est l'éducation de la Volonté. » Descartes a dit : « Je pense, donc je suis! » c'est « *Je veux*, donc je suis » qu'il faut dire.

Le Cerveau, siège de la Volonté active, est donc bien la note morale caractéristique de la Tonalité physiologique, c'est-à-dire *Sa Tonique*.

L'*Appareil génital* en est la *Dominante*, c'est l'antagoniste du Cerveau. Construit comme le Cerveau d'après la loi des défilés, il représente la plus haute des vibrations harmoniques de l'Etre tendant à la procréation et à la pérennité de l'Espèce.

Tandis que l'élément vital se central se au pôle supérieur en *Substance Médullaire*, nous le voyons se diviser au pôle opposé en *Zoospermes ;* d'un côté, l'élément nerveux se concentre fortifiant l'unité individuelle; de l'autre il s'épanche créant le multiple par voie de renouvellement ou de reproduction.

L'Encéphale représente le plus haut degré d'élaboration du règne animal, son antagoniste, l'appareil Génital, représente le premier pas de la Substance organisée, l'élément *proto-plasmatique* reproductif.

Pile organique vivante, dont les deux pôles se communiquent par le Cordon médullaire du Rachis, le Système nerveux dans l'opposition *Cérébro-génitale* résout tous les rapports d'antagonisme ou de sympathie qui existent entre l'*Esprit* et la *Matière*. l'*Un* et le *Multiple*, l'*Intelligence* et l'*Instinct*.

Au pôle *Cérébro-buccal* se manifeste *l'Attraction* au pôle *Genito-anal*, la *Répulsion*; le premier attire et condense dans l'organisme tous les éléments de la nutrition intellectuelle ou substantielle, pensées et aliments; le second rejette de l'organisme les produits excrémentitiels et l'exonère de tout ce qui l'encombre.

Les affections *exultantes*, joie, colère, admiration, domination, aspirent et montent vers le pôle cérébral, placé haut, en avant, et à la face dorsale. Les affections *déprimantes*, crainte, tristesse, timidité, asservissement, tombent dans la sphère génitale placée bas, en arrière et cachée à la face ventrale.

D'étranges sympathies unissent ces deux pôles : ils se développent et déclinent parallèlement dans le même temps; ils s'influencent, se combattent ou s'équilibrent; l'abus de l'un devient la destruction et l'anihilation de l'autre; les voluptés extatiques à leur suprême degré y ont également leur siège : d'un côté c'est Minerve, sortie tout armée du front de Jupiter, de l'autre c'est Vénus Aphrodite, née de l'écume des ondes. L'ambition tue l'amour, l'ivresse des Sens enlise le génie; Minerve est chaste et les philtres de Circé changent les hommes en bêtes.

Le nerf coulant, tenant l'Être en embryon, est pour nous, comme

le *pollen* l'est pour la plante, *la Dominante* qui sous le plus petit volume possible retient l'ensemble de nos harmoniques condensées, prêtes à faire irruption.

Tel est le rôle de la Tonique et de la Dominante physiologiques représentées par le Cerveau et l'Appareil génital sur le *Circuit nerveux*. Nous examinerons la prochaine fois le rôle de la Médiante et de la Sensible physiologiques que représentent le Cœur et le Foie placés sur le Cercle *Digestif-Circulatoire*.

A. BUÉ.

(*A suivre.*)

LES DIFFÉRENTES RACES PROGRESSIVES

PREMIER ARTICLE

Je parcourais, il y a une semaine à peine, la gréographie de M. Fabre, édition de 1888 ; et, au sujet des habitants de la Guinée, j'y lisais à la page 263 :

« Nulle part la vie humaine ne compte pour si peu. A tel roitelet de Guinée, il faut, pour bâtir et orner ses cases, des assises de crânes et des piles de têtes coupées que l'on renouvelle à mesure qu'elles vieillissent.

« A tel autre, en des moments de réjouissance, il faut des lacs de sang humain, pour y naviguer en bateau ; 4,000 Achantis, 10,000 esclaves ont été massacrés dans un jour, pour fournir des flots de ce liquide. »

. . . .

D'un autre côté, au hasard, dans le numéro de mon journal d'hier : « l'Eclair », 23 mai 1893, je vois :

« Le Président du Conseil, le ministre de la marine, etc., etc., se sont rendus à Toulouse, à l'Ecole municipale.

« Là, les représentants du gouvernement ont été conduits dans la salle de la cantine. Des petites filles de six à huit ans y étaient assises devant des tables très proprement et abondamment servies, mangeant, dans des assiettes en fer blanc, une bonne soupe chaude.

« De toutes les choses que peut voir un représentant du gouvernement de la République, a dit M. Charles Dupuy, il n'en est pas qui l'émeuve et le satisfasse plus que le spectacle qui nous est donné, en ce moment, dans cette cantine scolaire. »

Et l'amiral Rieunier a donné 100 francs, et le Président du Conseil a remis 200 francs pour l'œuvre de la cantine, ajoutant qu'il demanderait, pour elle, une subvention à prélever « sur les fonds du pari mutuel. »

Quelques lignes plus loin, à la troisième colonne de la même feuille, c'est l'analyse du nouveau roman de Laforest : « L'Abandonné » ; et, comme conclusion à cette œuvre littéraire, la recherche des moyens propres à donner du pain, à accorder une place au soleil à l'enfant qui a subi ce que l'on nomme « une éducation correctionnelle ».

Plus loin encore, l'ouverture, à Bruxelles, du Congrès international des mineurs. Et, aujourd'hui, toujours dans « l'Eclair », le cri si large, si puissant, si énergique de Séverine protestant contre la contrainte par corps, pour dettes conjugales.

Et puis, que sais-je ? un mot en faveur de l'humble héritière de Savieki qui plaide contre le gouvernement omnipotent de l'empereur de Russie ; la désinfection des pèlerins de la Mecque — mesure sanitaire, — etc, etc. ; je n'en finirais pas.

En Guinée, la vie humaine ne compte donc pour rien, en face du caprice autoritaire d' « Un seul ».

Ici, tout tend à faire émerger l'*Individualité* la plus infinie ,... à lui accorder des droits et même des satisfactions légitimes. De bonne foi, pourrait-on facilement s'imaginer que ces conceptions si opposées, si extrêmes, émanent du même être : l'homme ?

C'est vrai pourtant. Seulement le chef des Achantis, les Achantis, comme les Nègres, les Peaux-Rouges, les Indiens, toutes les peuplades qui auront disparu de notre globle dans quatre ou cinq siècles, n'appartiennent point à notre race. Mais ces peuples nous montrent ce que nous avons été presque *immédiatément*, — le mot pris avec sa valeur relative à l'Eternité. — Et, de déduction descendante en déduction descendante, nous trouverons qu'ils ont été pourtant, à un moment, une race bien supérieure à celle qu'ils supplantaient et voyaient disparaître ; comme nous devrons conclure de déduction ascendante en déduction ascendante que notre race sera contemporaine d'une race bien supérieure en tous points à elle-même ; race dont le rôle sera de subjuguer ou de civiliser nos derniers représentants. Ce n'est pas en vain que le langage commun, presque toujours d'accord avec celui du poète dans ses envolées vers la vérité, nous parle des « couches sociales » ; elles existent , tout comme celles qui nous sont révélées par la géologie; moins nombreuses seulement puisque plusieurs « Strata » étaient nécessaires pour préparer les conditions indispensables au premier homme, quelque imparfait fût-il.

Peut-on maintenant avoir quelque idée de la lenteur du perfectionnement d'une race ?...

Il faut avoir la patience de lire attentivememt et de méditer profondément l'histoire universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'aux nôtres, et d'y chercher le progrès de l'idée d'Égalité, de Fraternité, de Liberté, avec tous ses arrêts d'infiltration, de pénétration dans un nombre de plus en plus important d'individus, jusqu'à ce qu'elle les ait tous envahis ;... pour donner, peut-être, alors naissance à une conception plus *vaste* et plus sublime.

. . . .

Sans doute, me dira-t-on, les idées humanitaires et fraternelles ont été prêchées depuis les premiers temps connus.. Oui, mais elles n'étaient acceptées que par un très petit nombre d'élus ; et cela pour trois motifs dont le dernier est la conséquence des deux autres :

1° La classe riche possédant les biens, les privilèges, la culture intellectuelle n'était point mûre moralement pour l'idée des déshérités participant à ses nombreux avantages.

A peine reposée des grandes luttes qu'elle avait eu à soutenir avec la nature et les animaux féroces, elle considérait le faible comme une non-valeur, comme un simple coefficient qui ajoutait à son luxe, qui produisait ses plaisirs.

2° La classe pauvre, profondément ignorante, imbue de religions, — sans doute pleines de charité et de bonne volonté, mais pas assez avancées pour découvrir, aux malheurs des infortunes, d'autres remèdes que la soumission, la patience, l'abrutissement intellectuel, — n'était, pas plus que l'élément riche, capable de connaître ses droits. A plus forte raison ne se doutait-elle pas des moyens de les faire valoir.

3° Ni l'une ni l'autre de ces classes ne se comprenait. Toutes deux, se plaçant à un point de vue souverainement faux, quoique conforme au degré de perfection voulu par l'organisme de l'époque, la première par son égoïsme, la seconde par sa soumission aveugle, ne songeaient ni à la liberté, ni à l'égalité, ni à la fraternité.

Du reste, la société, jusqu'à nos temps modernes, sans les moyens actuels de vulgarisation universelle : imprimerie, vapeur, télégraphe, téléphone, etc. ; sans le concours de toutes les intelligences masculines, des intelligences féminines qui commencent à entrer en scène ; dans l'ignorance de l'équilibre budgétaire qui remue des milliards, des plans stratégiques qui ébranlent des millions d'hommes ; dans l'ignorance surtout des grandes lois économiques, n'était pas à même

de rêver une formule réglant les rapports du capital et du travail.

C'est, en effet, la question la plus ardue, la plus complexe qui ait été encore offerte à l'esprit humain : Equilibrer les intérêts de quelques millions de Terriens...

Pourtant, c'est là la question de la fraternité, la plus utile de toutes ! Il faudra, pour élaborer ce grand problème, pour le résoudre ensuite, peut-être deux cents, trois cents ans de travaux, de bonne volonté, d'intelligence de la part des deux classes ?

Je sens que c'est le grand œuvre demandé à notre race.

A l'heure présente, les données en sont déjà *universellement* entrevues et désirées.

Comparativement aux temps anciens, c'est même cette universalité, nécessaire à la solution, qui constitue la course progressive.

Maintenant, si la classe qui a le plus d'intérêt dans la question possède la sagesse d'attendre que la solution du problème, imparfaite d'abord, perfectionnée ensuite, découle de la somme de plus en plus grande de nos connaissances en économie sociale, le changement sera pacifique parce qu'il sera lent.

Si, au contraire, cette classe déshéritée perd patience, si elle emploie les modes révolutionnaires, les chiffres resteront bien posés ; mais, le résultat, non trouvé, demeurera caché par le fait du mauvais vouloir d'une puissante réaction... Le quotient ne sera enfin découvert que longtemps, très longtemps après.

La nature, — ainsi que je le répéterai sans cesse — n'a, pour le monde moral et le monde matériel, qu'une même et unique loi.

Considérez les effets de cette saison fortunée. Les neiges de l'hiver se fondent au souffle d'un doux zéphyr; les plantes ont germé, les arbres ont bourgeonné à temps: pas trop tôt, pour être en butte à des retours de frimas ; pas trop tard, pour être brûlés par des ardeurs trop fortes pour des organes fragiles et tendres. La végétation, dans des éléments harmonieux, bien équilibrés, n'est point, cette année, tardive ou hâtive. La pluie, le vent, la rosée, le soleil, tout s'unit dans la juste mesure. Aussi l'été apporte une riche moisson, l'automne une abondante vendange, des fruits de toutes espèces, et l'homme est heureux.

. . . .

Voyez, au contraire, dans nos climats, ce mois de février extraordinaire : une puissance de sève inusitée engendre, se fraye une issue, crée boutons et fleurs bien avant l'époque voulue. Une bise âpre du Nord reprend ses droits, une rafale passe et tout est détruit !... excepté quelques rares boutons plus forts, plus robustes qui demeureront là pour affirmer la vie compromise, mais non détruite.

Ainsi en est-il de la pensée humaine !... Tout est œuvre du temps, de l'harmonie, de l'équilibre et des microscopiques progrès. Notre univers est soumis à la force des infiniment petits qui enfantent des prodiges.

Témoin les modifications successives lentement opérées dans le cerveau humain. Elles ont pu arriver à faire le chef des Achantis supérieur certainement aux hommes de l'âge de pierre, et M. Charles Dupuy et des millions de ses contemporains supérieurs, infiniment supérieurs au chef des Achantis.

Les modifications ascensionnelles continueront. Une prochaine époque verra des individus plus parfaits que nous à un même degré de différence que celui que nous constatons heureusement entre le roitelet de Guinée et le président du Conseil.

A présent, hommes des cavernes, roi de Guinée, dites-moi, n'est-elle pas une affreuse injustice, cette loi qui vous fit naître dans un temps, dans un pays où vous fûtes, où vous êtes incapable de connaître : le beau, le vrai, le bon ?..

Et pourquoi suis-je plus privilégié ?

L. d'Ervieux.

Paris, 24 mai 1893.

L'ANARCHIE

Excès de générosité chez les uns, naïveté ou brigandage chez d'autres, l'Anarchie n'est pas un parti, mais en général un complot dangereux contre la Société.

Pour ses partisans, il se manifeste tantôt par une déviation du bon sens, avec des utopies sans issues, ou sublimes folies ; tantôt — par ses perturbations dans la morale — il est une réclame à toutes les convoitises.

Anarchie, dit le dictionnaire : Absence de Gouvernement, *confusion*.

Et certainement ce ne peut être que cela en le déduisant même des formules les plus favorables.

Tous les utopistes — honnêtes gens, tels que E. R., le prince K., etc., — qui ont vu dans cette expression *Anarchie* la signification la plus parfaite du bonheur sur la Terre, — n'ont pas réfléchi, dans leur enthousiasme généreux, que, pour que les effets répondissent à leurs désirs, il faudrait que les quatre cinquièmes des habitants de notre globe fussent parvenus à l'espèce de perfection discutable, que n'atteint même pas aujourd'hui le vingtième de l'Humanité.

Or, ces quatre cinquièmes seraient-ils atteints, qu'il y aurait encore un gouvernement et le meilleur de tous, — partant pas d'Anarchie, — puisque cette perfection souhaitée impliquerait le plus idéal des gouvernements, celui qui exclut toute confusion : le Gouvernement de soi-même.

Mais nous avons des siècles à parcourir et à nous essouffler à l'ascension de l'Idéal rêvé, avant d'atteindre un but si désirable.

Quant aux bombifères, aux dynamiteurs, ce sont des fous, des vicieux, des malfaiteurs ; ou, — malheureusement, — souvent aussi des désespérés qui, trahis dans leur attente de bien-être, la vue morale injectée, obscurcie par les souffrances, les misères et les déboires de la vie; ne trouvant plus pour eux — mais souvent par leur faute — dans une société menteuse, insatiable, en même temps qu'égoïste, vaniteuse et injuste, aucune issue favorable; comme Samson devenu aveugle, se croyant le jouet ou la victime d'une bande de repus et de jouisseurs : pendant que par les écrits de journaux implacables, ou sur les murs des capitales, des mains invisibles tracent le *Mane Thecel Phares* des Nabonids modernes, et afin de troubler tous les genres de festins ; en enfants perdus de la Destinée, rassemblant les seules forces qui leur restent, ils ébranlent les colonnes sociales et cherchent à faire crouler le sombre édifice, dussent-ils eux-mêmes y périr.

C'est pourquoi la question sociale est à la fois l'imposante et profonde question qu'on ne peut éluder, et à laquelle tous les cœurs généreux, les esprits justes et les travailleurs de l'Idée devraient apporter leurs *conceptions réalisables* les plus promptes.

Je crois, quant à moi, qu'au nombre des moyens, une éducation morale de l'enfance très soignée, pour conduire à la mise en pratique — dans tous les rangs de la Société — de sentiments élevés, fraternels et généreux, aiderait puissamment à l'amélioration humanitaire, en même temps qu'à l'acceptation plus facile, par tous, des meilleures conceptions sociales, *compatibles* avec la civilisation actuelle.

Mme Cornélie.

Renaissance Morale

L'enthousiasme éteint, adieu le Ciel de l'âme !
L'amour pâle et défunt, adieu le Ciel du cœur !
C'est ainsi que la vie a pour aile une flamme,
Pour allié, l'amour..... un vainqueur.

Mais on dit que blêmit cette foi qui transporte,
Qu'amour n'est plus qu'un jeu qu'on paie avec de l'or ;
De discordantes voix chantent... que *l'âme est morte*
— « Taisez vous : cette fille dort ! » —

Pourquoi désespérer de l'être qui repose ?
C'est vous, « joueurs de flûte, » en qui manque la foi.
Pour lui rendre la vie, il n'est pas autre chose
Que de lui dire : — « Lève-toi ! »
. . . .

Foi vive de l'enfance, élans de la jeunesse,
Volcans qu'on croyait morts désormais sans retour :
Vous vous réveillerez. Et, dorant ma vieillesse
D'espoir, vous revivrez un jour !...

Mme CORNÉLIE.

ERRATA

Lire dans le numéro 73 de la *Paix Universelle* à la poésie (novembre), troisième ligne, première strophe, *Vent qui viens* au lieu de *Vent qui vient;* dernière strophe, troisième ligne : Vent qui *sors* au lieu de Vent qui *sort*.

MOT CARRÉ

Mon *premier*, médecin, fameux magnétiseur.
Deux, brille au firmament plein de splendeur.
Avant d'entrer chez moi, tu fis *trois* à ma porte.
Quatre? Droit féodal, qu'à la marchande accorte
Le Seigneur prélevait, jadis, sur les grains. — Jean,
Mon domestique, armé de son sécateur, v'lan !
Aux arbres du jardin, fit *cinq*, — quelle toilette !
Mon *six*, tissu de fil, peut vous couvrir la tête,
Et, quand il est de fer, peut couvrir un pays.
Maintenant, bons devins, cherchez, car j'ai tout dit.

Gaston de MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), 4 décembre 1893.

Les noms des lauréats paraîtront dans le prochain numéro de la *Paix Universelle*.

POUR LES PAUVRES

De plus en plus nous sommes heureux de remercier au nom de ceux qui souffrent les bienfaiteurs connus et anonymes dont l'obole vient sans cesse combler le vide de notre caisse de *secours immédiat*, et nous sommes heureux de reconnaître que si la contagion du mal existe sous mille formes différentes, il existe aussi l'exemple du bien, passion innée qui devient également contagieuse : c'est l'inépuisable charité.

Les chiffres ci-dessous sont assez éloquents pour démontrer ce que nous avançons.

Le 12 décembre, reçu d'un anonyme.	10 fr.
Le 15 — — de Mlle J. de Vaise	10
Le 16 — — de Mme B. Brotteaux	6
Le 19 — — d'un anonyme	50
Le 19 — un mandat de M. Camille à Fontainebleau	4
Total. . . .	80 fr.

A. B.

Cours de magnétisme

Après avoir démontré l'unité de la matière et ses différentes transformations atomiques en traitant la question des fluides, et après démonstration expérimentale de la réalité des modifications que subit cette matière sous l'action du vouloir, en donnant à l'impondérable rendu visible à l'œil nu une tangibilité assez grande pour analyser sa force de résistance ou son poids par des balances ordinaires, A. Bouvier traitera, dans son cours du dimanche 7 janvier, de la suggestion dans ses rapports avec la thérapeutique magnétique.

La Partie expérimentale sera consacrée à la démonstration de ce qu'il y a de fondé ou non dans cette doctrine.

Annonçons l'apparition d'un nouvel organe des études psychologiques.

La *Revue Scientifique de l'Occultisme*, qui ne se propose rien moins que de déchirer le voile dont on entoure toutes les pseudo-sciences dites occultes, de dépouiller le surnaturel, de ramener aux simples lois naturelles ce que l'on s'efforce de dénaturer sous des noms étrangers, est publiée sous la direction de MM. G. Démarest et G. Fabius de Champville.

Toutes les communications la concernant doivent être adressées 12, rue Constance, Paris.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 76 | 10 Centimes | 16-31 JANVIER 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

En raison de l'abondance des matières, nous sommes obligés de renvoyer au prochain numéro le compte rendu de la dernière conférence de Léon Denis, ainsi que la suite de l'intéressante étude sur la thérapeutique magnétique de notre éminent collaborateur A. Bué.

L. D.

L'HUMANITÉ TERRESTRE

La vie humaine, sur notre planète, est une mer orageuse où l'homme est continuellement à la merci des vagues et des flots. La lutte pour l'existence produit les commotions humaines et les compétitions sociales qui forment le point noir du monde terrestre.

La fraternité et la solidarité, qui devraient unir tous les hommes, restent un mirage trompeur, une illusion décevante et une perspective insaisissable : c'est un songe que la réalité détruit. Les hommes égarés sur la route du doute seront le jouet de leurs passions et la victime des fluctuations humaines tant qu'ils n'envisageront pas la vérité éternelle sous son véritable jour. Ballottés par l'incertitude, et la crainte, qui en est la suite inévitable, ils cherchent à se consoler d'une passion éteinte par une passion nouvelle, d'une déception par une espérance fugitive : ils changent de situation, mais jamais de supplice. Malgré ces vicissitudes dans les croyances mal équilibrées ou à demi éteintes dans le tourbillon de la vie, l'âme, ce feu sacré qui constitue l'être, tend toujours vers l'infini, qui est son asymptote éternelle.

Ah ! sans doute, l'âme, quel que soit son degré d'avancement, ne peut regarder son passé sans se tourner vers la douce espérance, cette consolatrice des affligés. Elle voit passer le fleuve du temps sans regret, parce qu'il lui représente l'océan sans rivages de l'éternité.

Combien de fois la beauté crédule et volage, qui dort sans soucis près du rivage, a oublié de répondre à l'appel de la raison et de la conscience ? Dans la rapide pente, les jours succèdent aux jours, entraînant les rêves dorés et les plus suaves illusions qui hantent le cerveau des esprits faibles, inconsidérés ou circonvenus. Les âmes dont les tendances sont trop éphémères s'aperçoivent souvent trop tard que le bonheur, que l'ivresse cherche à cueillir en passant, tombe feuille à feuille et ne laisse après lui que la poussière du chemin. En effet, lorsque, le ciel semble sourire, la feuille, l'onde et le zéphir murmurent des accords charmants ; mais, hélas ! la feuille est vite flétrie, l'onde rapidement tarie, et le zéphir dominé par les aquilons. C'est que la nature est une musique sublime, une poésie suave dont les accents attristent et enchantent.

L'humanité, poussée vers sa destinée, ne peut éviter d'atteindre le but qui lui est assigné. Quand sa raison et sa conscience n'ont pas été atrophiées par les passions, les sentiments moraux vibrent dans le cœur de l'homme et s'unissent à l'harmonie universelle, dont l'attraction invincible concourt à l'union de tous les êtres.

La joie et la douleur constituent deux sentiments qui se complètent ; car ils ne peuvent exister l'un sans l'autre. S'il est un âge dans la vie où il est permis de confondre les rêves avec les réalités, il ne faut jamais oublier que la joie n'est qu'une démence passagère, et que la jeunesse et la beauté ont souvent besoin de s'étourdir pour saisir en passant un éclair de bonheur, qui s'enfuit rapidement et retourne vers son foyer. Il faut donc savoir goûter les douces jouissances du cœur, les bonnes inspirations et les suaves impressions qui sont le parfum des bonnes œuvres et la délicieuse satisfaction du devoir accompli. Ces sentiments, qui sont un écho de l'infini, sont le beaume de la vie, le nectar de l'intelligence et le plus beau rêve réfléchi des esprits qui comprennent réellement leur mission terrestre.

N'est-il pas vrai que la vie, sur la terre, est composée de sublimes

idéalités, de tristes réalités et de suaves illusions, auxquelles s'ajoutent trop souvent des larmes et des sanglots? Le bonheur est un doux zéphir qui ne fait qu'effleurer la terre en passant.

Les aspirations incessantes de l'homme vers l'infini, vers un idéal qu'il ne peut comprendre, prouvent la haute destinée qu'il doit atteindre. Le cœur humain, malgré ses imperfections. révèle de mystérieux trésors de beauté et de grandeur, que Dieu donne aux âmes qui sont sensibles à sa voix. Les bonnes inspirations qui sont apportées aux hommes par les bons esprits, messagers des sphères supérieures. sont un gage de la félicité qui attend ceux qui y sont fidèles, et qui remplissent dignement leur mission terrestre.

L'âme aime à s'enivrer d'espace et de liberté morale ; elle cherche l'infini dans ses aspirations. Les peines et les déboires, qui sont semés sur le chemin de la vie, ne peuvent effrayer les âmes fortes, qui comprennent le but de leur existence. Il faut être bien persuadé que la vie humaine est un rosaire de déceptions, que le vrai philosophe égrène sans défaillance, et que l'homme matériel repousse avec horreur ou supporte en murmurant.

Pour accomplir sûrement le pèlerinage terrestre, il faut de saine philosophie et naviguer sur le vaisseau de l'espérance. Il est bon toutefois, dans les jours de lassitude, que l'homme, harrassé sous le poids des tribulations de la vie, se repose dans l'oasis du souvenir entrevu et des perspectives de l'infini. Il est sage, en effet, de laisser flotter sa nacelle entre la crainte et l'espérance. La témérité cache des écueils qu'il faut éviter. Le cœur humain ressemble à une île escarpée où l'on aborde quelquefois, mais où l'on ne peut pénétrer. L'humanité est d'ailleurs une espèce de rêve flottant entre l'élégie et l'idylle. Dieu est le seul idéal vers lequel doivent tendre toutes les aspirations terrestres. Il est la force créatrice et conservatrice de l'univers. Lui seul peut donner la vie et l'activité à tout ce qui existe.

Dans notre humanité, les bons et les méchants vivant ensemble, travaillant les uns pour les autres, chacun concourant à l'harmonie générale du progrès, l'exemple des plus parfaits doit profiter à ceux qui ont besoin de se perfectionner. Le sentiment d'une communauté de souffrances et de travail doit rapprocher tous les hommes dans une commune pensée, qui produit la solidarité humaine. Mais il faut avoir une grande indulgence pour les âmes faibles qui plient sous le fardeau des tribulations qui les accablent. Et puis, il ne faut jamais perdre de vue que le peuple ressemble à un enfant ingrat, qui est rarement reconnaissant des bienfaits qu'il a reçus.

Les hommes oublient souvent que le devoir doit précéder le droit et non le suivre, et que la liberté est une reine, qui ne doit marcher qu'au milieu d'enfants respectueux. Il faut donc éloigner tous les obstacles qui pourraient obstruer sa route et entraver sa marche. Malheureusement, il est peu d'hommes qui sachent jouir par l'intelligence, par l'esprit et par le cœur. La matière reste souvent la souveraine dominatrice des âmes blasées ou découragées.

Mais tout s'enchaîne dans la vie humaine. Le plaisir succède toujours à la douleur. Ces deux sortes de sensations ne peuvent pas exister l'une sans l'autre.

Pour celui qui envisage sagement sa mission terrestre, il ne doit pas redouter les éventualités de la vie.

Et puis, n'est-il pas vrai qu'il est, dans le cours de notre existence, des heures bénies où la pensée calme et sereine repose sur les perspectives de l'infini? Ces heures si suaves. où tout semble beau, où la nature paraît plus riante et plus belle, où toutes les fleurs semblent avoir de plus doux parfums, tous les arbres de plus frais ombrages, les oiseaux de plus joyeux chants, sont, hélas! trop fugitives! Ce sont des heures échappées des tourments de la vie, qui passent comme l'aurore d'un beau jour, comme l'écho lointain d'une harmonie divine qui s'éteint dans un rêve enchanteur. Ces riantes illusions sont un écho des mondes heureux, vers lesquels doivent tendre toutes nos aspirations; ces perspectives, si pleines de charmes, nous montrent le bonheur qui sera notre partage dans les régions infinies, qui doivent être le but de tous nos désirs et de tous nos efforts. Ceux qui comprennent l'objet de leur mission sur la terre trouvent dans ces douces pensées un stimulant et un encouragement, dans les heures sombres de la vie.

Courage, pèlerins de la terre! élevons nos regards vers l'infini; travaillons avec vaillance au milieu des vicissitudes qui nous environnent, et remplissons vaillamment notre pénible mission.

C'est par l'union de nos efforts, que nous arriverons au but désiré.

Qu'une vraie solidarité harmonise toutes nos actions, dans la synthèse de l'amour de Dieu et de nos semblables!

Déchaud.

LES RÉINCARNATIONS

Par combien d'états ont passé ces magnifiques diamants qui ornent la beauté féminine? Hélas! nous sommes tellement ignorants, quant aux métamorphoses de la matière, que les savants sont en parfait désaccord même sur leur formation. Nous ne savons point quelle est l'origine de ces pierres incomparables: Un Bontan nous avance qu'elles sont la cristallisation du carbone libéré, ayant été amorcé par un acte de la vie végétative. La végétation primaire était très simple, et la naissance du corpuscule végétal était sollicitée par la production concomitante de l'acide carbonique. Un Chancourtois nous dit: qu'elles proviennent des émanations hydrocarburées, comme le soufre des productions hydrosulfurées, etc. Bref, c'est une nuit sombre qui plane sur ce foyer lumineux.

Pour en arriver à ce comble de pureté, — réalisée par lui seul sur notre planète, — à cet éclat incomparable, à cette dureté qui lui permet de dompter tous les autres cristaux, de ne s'user que par lui-même; à cette électricité; à cette phosphorescence qui n'est vaincue que par 6 doubles de papier blanc, 2 doubles de papier noir ou violet; à cette énergie de pouvoir réfringent; à cette puissance de polarisation de la lumière qui surpasse celle de toutes les substances minérales, il a fallu au diamant non seulement des siècles, mais des milliers d'années... Pendant ce temps, que de phases d'activité, que d'intervalles de repos n'aurions-nous pas à enregistrer!... Que d'épreuves subies! Combien de corpuscules impurs à rejeter! Combien d'heures d'attente avant de pouvoir rencontrer, avant de pouvoir attirer les éléments sympathiques qui devaient le constituer dans toute sa beauté! Quelle histoire tragique et dramatique ne lirions-nous pas, s'il nous était donné de déchiffrer les hiéroglyphes de la nature, depuis la petite pierre qui resplendit sur le chaton de ma bague jusqu'au Régent qui brilla sur la tête de nos rois!

Qui sait? pour rester dans le vrai, notre conception numérique, trop restreinte, ne nous fournirait-elle pas un nombre assez fort pour chiffrer les différentes métamorphoses du plus minuscule diamant?

Quel travail seul, mais quel résultat splendide !

Et devant cette matière, *simple débris végétal ou minéral*, qui compte des millions d'années et des milliers de métamorphoses, comment l'homme peut-il croire à son existence éphémère, et comment peut-il s'imaginer que lui, matière infiniment plus parfaite que le diamant, peut acquérir sa pureté morale, se dégager des substances grossières, impures, dans l'espace de quelques années, de 1 à 100?

Erreur étrange, qui fait considérer la vie comme jetée, *sans liens*, dans les tourbillons du temps et de l'espace.

Vide avant, vide après : voilà la formule de nos croyances.

Nos religions actuelles se refusent ou sont impuissantes à nous dire d'où nous venons. Si elles nous promettent une éternité de bonheur ou une éternité de peine, n'est-ce pas simplement par philanthropie; pour consoler les malheureux, pour retenir les méchants ?

Cette promesse, du reste, est l'expression de la plus grande injustice, du plus monstrueux non-sens.

Une éternité de récompense, pour une vie d'une centaine d'années, émaillée par-ci par-là de quelques bonnes actions ! pour une dizaine de minutes d'existence, si l'enfant meurt, ses parents ayant accompli telle ou telle cérémonie... ou bien, une éternité de malheur, punissant, dans sa rigueur inflexible, l'individu coupable d'un seul crime, tout aussi bien que celui qui s'est constamment vautré dans le vice...

Non, la vie humaine n'est pas un pauvre point, *sans attaches*, lancé dans l'espace. La créature la plus accomplie de notre planète ne peut pas être en dehors des lois bienfaitrices de la nature.

Ainsi que le diamant, et plus que lui, nous possédons des millions de liens, parce que nous avons passé par des millions de métamorphoses.

Sans parler de celles qui ont fait de nous un minéral instinctif qui a su se bâtir notre corps, et d'une façon si parfaite que l'intelligence consciente de l'homme est encore incapable de le faire ; de celles qui nous ont rendus un végétal instinctif qui connaît si bien les propriétés de son règne, qu'avec elles il construit notre organisation végétale ; de celles qui nous ont faits un animal se formant un organisme émotionnel, je ne mentionnerai que celles qui sont en train de nous apprendre à nous, « hommes », les propriétés de la matière humaine, de nous construire notre principe mental, de manière que la pensée ne soit plus, chez nous, un effort, qu'elle soit un résultat acquis, instinctif, comme nos résultats déjà obtenus : minéral, végétal, animal !...

Notre intelligence, consciente alors, construira son organisme spirituel et d'autres organismes encore innommés, à peine entrevus, tout comme elle avait construit les autres.

Œuvre immense, grandiose, de toute une éternité !...

Chaque règne dont nous nous sommes approprié l'organisme, par le travail, l'épreuve, la lutte, nous a demandé, dans sa progression ascendante et plus complexe, des degrés de perfections supérieurs.

Le quatrième règne, que je nommerai « règne humain », nous offre en diversité d'intelligence, en intensité de raison, en variété de sagesse, des différences presque aussi multiples que le règne animal.

Sans rappeler ici les spécimens de la race des Achantis, Peaux-Rouges, etc., si, dans le domaine de la pensée, de la force intelligente, de la sagesse, nous rencontrons, encore de nos jours, des organismes infiniment éloignés les uns des autres, séparés par des milliers d'échelons dans leur conception du beau, du vrai, du bon, c'est que, dans les différentes métamorphoses ou réincarnations, l'effort individuel n'a pas été aussi puissant chez les uns que chez les autres.

En supposant, — comme je le disais plus haut, — qu'il nous fût, pour un instant, accordé le pouvoir d'assister rétrospectivement aux débuts de l'organisation du « Régent » nous constaterions qu'à la même minute, il y avait quantité de débris végétaux moins favorisés par les circonstances, moins puissants dans leur organisme qui, ayant pris une route diverse dans son point de départ, diverse dans ses péripéties, ses accidents, diverse dans son « summum », ne sont point devenus des diamants.

Les différents degrés de perfection coïncident tout simplement avec le nombre de réincarnations des individus et de l'avancement moral et mental qu'ils ont acquis dans chacune d'elles.

Pour tous les diamants, il faut une même somme d'agents, les mêmes qualités finales pour arriver à l'état parfait ; mais pour chacun, les luttes, les moyens d'épuration, le nombre d'années employées peuvent être et sont dissemblables.

Le summum de perfection que la terre peut fournir doit être atteint par tout Terrien, avant qu'il puisse s'élancer dans des mondes plus parfaits.

C'est à chaque individu de profiter de toutes les circonstances favorables à son développement dans des plans supérieurs, comme le diamant a employé toutes ses forces attractives et répulsives à attirer ses éléments de pureté, de clarté, de beauté ; à repousser ses agents d'impureté, d'obscurité, de laideur.

Plus vite nous aurons acquis ce que notre planète peut nous donner, plus vite entrerons-nous dans des régions, dans des organismes dont nous ne pouvons pas même entrevoir les jouissances ; pas plus que les hommes antédiluviens n'avaient la vision des félicités intellectuelles et mentales de l'Individualité de notre époque, la plus spiritualisée.

Et pourtant, homme-frère, ne va pas croire que l'état de perfection, — même terrestre, — puisse être facilement atteint. Juges-en par le peu que tu as acquis dans ton existence actuelle. — Quelque supérieur que soit cet état à celui de tes compagnons de route, — combien il est encore loin de celui que tu rêves ; loin, bien loin de celui qui est le réel summum de la pureté terrienne !

La hauteur que l'enfant ajoute, en un jour, à sa taille, est-elle perceptible à tes sens ? — Non.

Eh bien ! la perfection que tu as ajoutée à ton organisme

mental dans une vie — même de cent ans — n'est pas plus sensible dans l'infini de l'éternité !

Que cela ne te décourage point.

As-tu vu le bambino pleurer, se désoler parce qu'il ne se rend pas compte des progrès de sa croissance? Non, encore.

Tu serais moins sensé que lui si tu envisageais avec terreur le peu que tu as atteint dans chacun de tes états ou réincarnations.

Prochainement, je te montrerai la justice et les avantages de nos existences multiples.

Courage dans le bien... car, *tout* est bien, logique et conforme à des lois admirables !

L. D'ERVIEUX.

Carillon, 6 août 1893.

Encore la vivisection !

Après les excellents articles de Metzger et de Marcus de Vèze sur ou plutôt contre la vivisection, il semble qu'il n'y ait plus rien à dire et que la question soit épuisée. Aussi n'est-ce pas un article que je vous donne, chers lecteurs, mais seulement quelques extraits caractéristiques d'un très remarquable travail de Victor Meunier paru dans le *Rappel* du 21 novembre et sous le titre de *les Vivisecteurs s'amusent.*

L'article tout entier est à citer, mais outre son étendue un peu considérable pour notre feuille, il y a encore que nous n'avons le droit que de citer des extraits; prenons donc les passages les plus intéressants, dont les titres seuls en disent long: *Ce qu'ils ont fait à des rats blancs, Ce qu'ils ont fait à des lapins de choux, Faire des cataractes, Faire des pleurésies, Triperie expérimentale, Ce qu'ils font à des chiens, Leur psychologie.*

Faire des cataractes

« C'est à la production des cataractes qu'un autre s'est livré. Car la cataracte se faisait d'un rare! cela en devenait inquiétant. Du moins je le suppose: on doit le supposer. Il est arrivé à son but en administrant quotidiennement à des lapins une dose de naphtaline quinze fois plus forte que les plus fortes de celles qui sont usitées en médecine.

« Et à propos d'yeux: Emerson Tennent rapporte qu'à Ceylan, pour faire entrer dans la préparation de certains philtres les grands yeux tout ronds des Loris, si grands et si ronds qu'ils sont comparables aux immenses besicles de nos pères, on suspend la tête en bas, au-dessus du feu, les bêtes toutes vives, jusqu'à ce que, par l'effet de la chaleur, ces beaux yeux, ces yeux de malheur éclatent.

« Là-bas comme ici on fait donc souffrir, sans mesure comme sans risques pour les tourmenteurs, d'innocentes créatures incapables de se défendre; nous, pour la bonne cause, selon notre jugement, mais les Cingalais jugent exactement de même celle qu'ils entendent servir: la superstition étant leur science, comme la science est notre superstition. »

Faire des pleurésies

« Un autre trouvant qu'il n'y a pas assez de pleurétiques ou que l'organisme humain, qui est pour la pleurésie un si bon « *terrain de culture* », comme on dit aujourd'hui, est un incommode terrain d'études, ou que les cliniciens y sont insuffisants, et qu'il n'y a enfin que l'expérimentation, a injecté un litre d'eau dans la plèvre d'un chien et a laissé à cet épanchement artificiel le temps de produire son effet, puis a autopsié le malade.

« Qu'on juge de sa joie! Toutes les lésions anatomiques de la pleurésie étaient devant lui; en particulier ces fausses membranes si caractéristiques! Et c'était son œuvre! il avait fait tout seul « une pleurésie type ». Rien qu'avec de l'eau claire encore! Que les populations se rassurent donc, si la pleurésie disparaissait de la terre, la physiologie expérimentale nous la rendrait. »

Dans le dernier paragraphe intitulé Leur Psychologie, l'auteur montre comment on injecte dans le cerveau un liquide corrosif par une ouverture obtenue par trépanation:

«...... par ce trou, introduisez l'aiguille de la seringue et poussez jusqu'au point du cerveau que vous voulez détruire; car la méthode consiste à détruire ce qu'on se propose d'étudier. Poussez donc jusqu'au point que vous voulez détruire ou étudier, étudier ou détruire; et l'ayant atteint, pressez doucement, lentement, régulièrement, sur le piston qui, chassant devant lui la liqueur corrosive, la répandra parmi ce mécanisme cérébral si merveilleusement complexe et délicat dont l'âme se sert, nous ne savons encore comment, pour donner ses sublimes produits; après tant de grandes découvertes en mécanique nerveuse nous ne le savons pas plus qu'auparavant; et peut-être l'ignorons-nous d'une ignorance incurable. »

Il termine par une conclusion pratique sur la valeur des travaux des vivisecteurs, conclusion dont j'extrais encore ces quelques lignes:

« Comme l'invention de pareilles recettes d'analyse est à la portée d'esprits fort ordinaires, il ne sera pas inutile de dire que celle-ci fut imaginée par un jeune savant de distinction, auteur d'une *Physiologie du système nerveux cérébro-spinal*, où — le croira-t-on? — l'insuffisance et l'abus de la méthode expérimentale sont démontrés de main de maître.

« Que ce maître eût eu besoin de se mettre à son école! »

E. DE REYLE.

Des Fakirs indous « charmeurs »

Le pouvoir appartient à celui qui sait.

AGROUCHADA-PARIKCHAI.

Qui n'a entendu parler de l'habileté des Fakirs indous « charmeurs » qui, doués, paraît-il, d'un pouvoir surnaturel, sont, pour la plupart, de puissants médiums, du reste très vénérés en Asie? Ils appartiennent à la première classe des initiés de l'Inde, qui comprend: 1° les *Grihastas;* 2° les *Pourohitas;* 3° les *Fakirs.*

La deuxième classe (disons-le en passant) comprend les *Sannyassis*; la troisième comprend: 1° les *Nirvanys;* 2° les *Yoguys.*

Nous ne parlerons aujourd'hui que des *Fakirs charmeurs.* Pour arriver à ce degré d'initiation, une longue vie de prières, de jeûnes, d'ablutions, de macérations leur est nécessaire. Revêtus du triple cordon et du vêtement jaune, ayant la tête rasée, et portant le bâton à sept nœuds, ils vont quêter dans les temples, parcourent les campagnes et les villes, produisant à volonté les faits les plus étranges, et d'autres, qui semblent en contradiction avec les lois de la nature, que nous connaissons actuellement. Ils se prétendent aidés, dans la

production de leurs phénomènes, par *les esprits* qu'ils ont l'autorisation et le pouvoir d'évoquer.

A l'encontre de nos prestidigitateurs, qui donnent, en costume de soirée (!) assistés d'un ou de plusieurs compères (!) des représentations publiques (avec tout un attirail de boîtes à doubles fonds, de gobelets, de tables préparées, etc., etc.), où tout contrôle devient impossible, vu la grande multitude de spectateurs, à l'encontre de nos prestidigitateurs, disons-nous, les Fakirs, d'après M. L. Jacolliot, qui a été à même de les observer attentivement (pendant le long séjour qu'il a fait dans les Indes, surtout à Pondichéry), ne donnent de représentations que devant un nombre fort restreint de personnes, n'ont avec eux aucun compère, et se présentent dans l'intérieur des maisons, *complètement nus*, n'ayant par pudeur qu'un petit morceau de toile un peu plus large que la main. Ils ne se servent ni de gobelets, ni de boîtes à doubles fonds, ni de tous ces mille et un *trucs* de nos escamoteurs européens. Que feraient-ils de ce bazar « à farces » et de toute cette mise en scène ? ils n'en ont cure, toutes ces choses-là les gêneraient diablement. N'ont-ils pas pour eux les esprits, qui sont, ma foi ! de bien meilleurs instruments, de bien plus fidèles serviteurs ? D'autre part, ne puisent-ils pas dans le *fluide universel*, grâce à leur ferme volonté, à la pureté de leurs intentions et à la sainteté de leur vie, les forces psychiques dont ils ont besoin pour produire ces phénomènes, qui remuent la masse des humains, chassant l'incrédulité des uns, ébranlant le scepticisme des autres, et donnant, d'un autre côté, à réfléchir aux matérialistes et aux négateurs, *a priori*, de tout ce qui est nouveau et étrange.

Cependant, les Fakirs possèdent, pour leurs opérations psycho-magnétiques, un léger accessoire (oh ! bien peu de choses !), que M. L. Jacolliot nous décrit dans son remarquable ouvrage : *le Spiritisme dans le monde*, où nous trouvons des détails fort intéressants sur cette classe d'initiés, détails, du reste, qui ne seront pas contredits par les voyageurs dans ces contrées lointaines. « Les Fakirs charmeurs, dit-il, n'ont absolument rien autre, en possession, qu'une petite baguette de jeune bambou, à sept nœuds, grosse comme la tige d'un porte-plume, qu'ils tiennent dans la main droite, et un petit sifflet long d'environ trois pouces, qu'ils attachent à une des mèches de leurs longs cheveux, car n'ayant ni vêtement, ni poches, par conséquent, pour le placer, ils seraient obligés de le tenir constamment au bout des doigts. Ensuite, ils opèrent à la volonté de la personne chez laquelle ils se sont rendus, assis ou debout, à l'endroit qui leur est désigné. Quand ils ont besoin d'un sujet pour développer leurs phénomènes de magnétisme et de somnambulisme, ils acceptent n'importe lequel de vos domestiques, ou, à défaut, un Européen, le premier venu. En outre, si un objet quelconque leur est nécessaire (instrument de musique, canne, papier, crayon, etc., etc.), ils vous prient de le leur fournir. Ils recommencent autant de fois que vous le voulez leurs expériences, sous vos yeux, pour vous permettre de les contrôler.

Enfin, ils ne vous demandent pas de salaire, se bornant à accepter l'aumône que vous leur offrez pour le temple dont ils dépendent. « Pendant les longues années que j'ai sillonné l'Inde en tous sens, « ajoute M. Jacolliot, je puis affirmer n'avoir jamais vu un seul « fakir qui ait cherché à éluder une seule de ces prescriptions » et, plus loin, il affirme qu'il ne s'est jamais aperçu de la moindre supercherie, de leur part, touchant les faits matériels, ayant tout soumis, dit-il, au contrôle pour la prévenir. »

Il ne peut donc exister de comparaison entre ces fakirs et nos vulgaires escamoteurs, pas plus qu'il n'en existe entre le vrai et le faux ou entre le jour et la nuit.

Dans un prochain numéro de la *Paix Universelle* nous relaterons de très curieux faits psychiques produits par les fakirs indous. En attendant, et pour être agréable à nos lecteurs et à nos lectrices, nous raconterons un fait, des plus intéressants (quoique... macabre (!) et déjà ancien), que nous avons extrait de l'ouvrage de M. Osborne, intitulé : *la Cour et le Camp de Rundjet-Sing*.

« A la cour du prince indien (Rundjet-Sing), la mission anglaise eut l'occasion de voir un personnage appelé le *Fakir*, qui jouissait d'une grande vénération parmi les Sihks et dans les provinces de Punjab. Le capitaine Wade me dit avoir été témoin d'une de ses résurrections, après un enterrement de quelques mois. La cérémonie préliminaire avait eu lieu en la présence de Rundjet-Sing, du général Ventura et des principaux Sirdars.

« Les préparatifs avaient duré plusieurs jours ; on avait arrangé un caveau tout exprès.

Le Fakir termina ses dispostions finales en présence du souverain ; il se boucha avec de la cire les oreilles, le nez et tous les autres orifices, par lesquels l'air aurait pu entrer dans son corps. Il n'excepta que la bouche Cela fait, il fut déshabillé, et mis dans un sac de toile, après qu'il se fut retourné la langue pour fermer le passage de la gorge, et qu'il se fut posé dans une espèce de léthargie ; le sac fut fermé et cacheté du sceau de Rundjet-Sing, et déposé dans une boîte de sapin, qui, fermée et scellée également, fut descendue dans le caveau. Par-dessus, on répandit et on foula de la terre, on sema de l'orge et on plaça des sentinelles.

« Il paraît que le maha-rajah, très sceptique sur cette mort (?), envoya deux fois des gens pour fouiller la terre, ouvrir le caveau et visiter le cercueil. On trouva chaque fois le Fakir dans la même position, et avec tous les signes d'une suspension de vie.

« Au bout de dix mois (!), terme fixé, le capitaine Wade accompagna le maha-rajah pour assister à l'exhumation : il examina attentivement par lui-même l'intérieur de la tombe ; il vit ouvrir les serrures, briser les sceaux et porter la boîte ou cercueil au grand air. Quand on tira le Fakir, les doigts posés sur son artère et sur son cœur, ne purent percevoir aucune pulsation. La première chose qui fut faite pour le rappeler à la vie (et la chose ne se fit pas sans peine), fut de ramener la langue à sa place naturelle. Le capitaine Wade remarqua que l'occiput était brûlant, mais le reste du corps très frais et très sain. On l'arrosa d'eau chaude..... et, au bout de deux heures, le ressuscité était aussi bien que dix mois auparavant.

« Il prétend faire dans son caveau les rêves les plus délicieux ; aussi redoute-t-il d'être réveillé de sa léthargie. Ses ongles et ses cheveux cessent de croître : sa seule crainte est d'être entamé par des vers ou des insectes ; c'est pour s'en préserver qu'il fait suspendre, au centre du caveau, la boîte où il repose. » — Bien prudent ce Fakir, n'est-ce pas ? il est vrai que la *prudence est la mère de la sûreté*, mais aussi, combien dur à vivre, ou plutôt à mourir, hein ? . .

. . . .

Il nous vient, à propos, d'Amérique, une nouvelle stupéfiante (!) que nous trouvons relatée dans un journal médical français (1), paru à une date toute récente. Nous copions *textuellement : Le record de l'enterrement*. — Un Américain de Chicago, M. Seymour, se fait fort de vivre sous terre, inhumé à une profondeur de six pieds, près de deux mètres — dans un cercueil — pendant tout le temps qu'il faudra pour qu'il croisse sur sa tombe un carré d'orge, semé au moment de son ensevelissement, c'est-à-dire pendant six ou sept semaines.

Il se ferait inhumer dans un vaste cercueil à trois compartiments, vers la mi-août ; selon ses calculs, le plant d'orge pourrait être récolté vers le 24 septembre, alors on ouvrirait la fosse et il en sortirait vivant. Par quel moyen secret arriverait-il à cette résurrection ? C'est ce qu'il ne dit pas. Toujours est-il qu'on prend très au sérieux,

(1) *Le Mouvement thérapeutique et médical*, n° 24 du 15 décembre 1893.

aux Etats-Unis, son extravagant projet, et que la municipalité de Chicago paraît disposée à autoriser cette étonnante expérience, à la condition que la tombe du mort-vivant soit gardée par des soldats, avec lesquels Seymour se trouvera en communication par un système de signaux, rattachés au cercueil, et qui permettraient à l'enterré de se faire exhumer avant la date prescrite, s'il trouve le temps trop long, ou son habitation subterrestre par trop *incommode!*

A la lecture de ces lignes, pris, soudain, d'un rire singulier, nous nous écriâmes: « Ah! ah! ces bons *Yankees*, toujours les mêmes! » Quant à notre pensée, chers lecteurs, sur ce *record* (ne pas confondre avec *Ricord*) (2)! que vous trouverez, sans doute, comme nous, vraiment original et assez macabre, la voici :

Nous nous doutons fort que ce citoyen libre de l'Illinois, que les promesses et les lauriers de nos Fakirs devaient empêcher de dormir, ne fasse *fiasco* complet, avec son enterrement de première classe (!) « Pourquoi cela? me direz-vous. — « Parce que notre *Sir*, vous répondrais-je, prend trop de précautions *matérielles* (il n'y est pas question des *spirituelles*), et que les excès en toutes choses nuisent, même en matière d'enterrement. Ainsi, pourquoi un cercueil à trois compartiments? Notre Fakir, lui, n'avait pour s'ensevelir qu'une boîte, et de compartiment : *néant!* les compartiments, pas plus que les boîtes à doubles fonds n'ayant cours chez les Fakirs. *Trois!!!..* est-ce pour avoir plus d'air? — quelque appareil à oxygène pourrait bien y trouver sa place, — plus de commodités? — Quelques provisions et la poire pour la soif!! — car il faut vivre, n'est-ce pas? et les Américains sont, vous le savez, gens pratiques, avant tout.

D'autre part, tandis que l'enterrement de notre Fakir a duré dix mois, celui de notre *sir* S... ne devra (?) durer que six ou sept semaines (?)

Moins que les marmottes pendant leur hivernage!...

Enfin, tandis que notre Fakir n'avait qu'une crainte, celle d'être entamé par les vers, et que, pour cette raison, il avait fait suspendre son cercueil au milieu du caveau, notre Yankee, lui, hanté de la crainte de ne pouvoir atteindre le terme de son loyer... subterrestre, aura le soin préalable de se mettre en communication avec l'extérieur, par un système de signaux. Hé! hé!... pas mal imaginé!... Allons! décidément, la victoire restera à notre *Fakir*, le vrai *mort vivant!*

Vivent donc les *Fakirs*, qui nous *charment tant!...* et mettons-nous en garde contre les... canards américains.

Dr Gaston de MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), 23 décembre 1893.

(2) Célèbre médecin français qui a fait de très savantes recherches sur les maladies nerveuses et sur l'hypnotisme.

EUSAPIA PALADINO

Nous lisons dans le *Figaro* du 3 janvier courant, dans une lettre de Russie, sous la signature de Lydie Paschkoff, l'entrefilet suivant :

« Eusapia Paladino, la mystérieuse spirite, est partie de Varsovie en laissant ses nombreux auditeurs stupéfaits.

En vain a-t-on fait assister à ces séances les prestigitateurs et les hommes de science les plus incrédules, Eusapia Paladino a fait voir des fantômes d'autres mondes; personne n'a pu la convaincre de supercherie.

« Bien qu'on ait supplié la magicienne de venir à Saint-Pétersbourg, elle a refusé de retarder son voyage pour l'Italie. C'est un grand désappointement pour la société pétersbourgeoise, qui a un faible pour tout ce qui touche au surnaturel. »

Nous trouvons également dans le même numéro une très bonne étude de M. Jules Bois sur Paracelse et les médecins modernes, où il est longuement parlé des doctrines qui nous intéressent; à notre grand regret nous ne pouvons qu'en recommander la lecture.

A. B.

RAPPORT D'UN TÉMOIN OCULAIRE

SUR DES FAITS PSYCHIQUES ET MAGNÉTIQUES

Etant à Paris où je suivais assidûment le cours du (G. E. E.), on me parlait fort des expériences sur la force psychique de M. Horace Pelletier.

Je fus donc très heureux, lorsque j'arrivai à Blois, de pouvoir me mettre en relation avec ce monsieur, et constater *de visu* ces intéressantes expériences.

Je me rendis donc une après-midi chez ce vaillant chercheur, et voici ce que j'ai vu. Je relate simplement des faits, tels qu'ils se sont produits et sans les entourer d'une fioriture littéraire inutile ici.

M. Horace Pelletier a quatre sujets : deux hommes et deux femmes. Deux sujets, notamment, sont possesseurs d'une force psychique extraordinaire.

M. Horace Pelletier, en homme éclairé, se neutralise en me laissant champ libre pour surveiller les sujets, surprendre au besoin la plus légère supercherie et analyser avec soin chaque phénomène produit.

Ire EXPÉRIENCE. — On apporte une petite table ronde sur trois pieds; les quatre sujets s'assoient autour à 20 centimètres environ et les bras croisés. Sur cette table on met différents objets et notamment un porte-mine en aluminium pesant 20 grammes. Après quelques instants les objets se meuvent d'eux-mêmes et sans contact : le porte-mine lui-même suit ses camarades. Ces déplacements, qui sont parfois très grands, ne se produisent que par intermittence. Aucun doute n'est permis. Ces objets se meuvent sous l'influence d'une force émanant des sujets eux-mêmes : nous l'appelons Force psychique.

IIe EXPÉRIENCE. — On enlève ces objets et on les remplace par un bol empli d'eau jusqu'aux bords. Après peu je constate que l'eau, calme auparavant, s'agite; le mouvement s'accentue jusqu'à bouillonner légèrement, puis le calme revient: de nouveau froissement de la surface et crescendo. Je remarque la même intermittence qu'au fait précédent.

IIIe EXPÉRIENCE. — Une boule de sureau suspendue par un fil à une petite potence en métal est placée sur la table; on l'immobilise. Cinq minutes après elle se met en mouvement; on dirait qu'elle est attirée comme par un aimant. Lorsque l'attraction, dans un sens déterminé mais non convenu, est terminée, elle revient à sa place normale; puis l'attraction recommence soit du même côté, soit d'un autre, toujours l'intermittence. — Je prie le sujet numéro un de placer sa main ouverte, les doigts en avant et verticalement, à environ 10 centimètres de la boule de sureau. Après quelques hésitations, cette dernière vient se coller à la main pendante deux ou trois seconde, puis retombe.

IVe EXPÉRIENCE. — Celle-ci est très importante. Il s'agit d'une

aiguille aimantée de 10 centimètres de longueur, placée sur piveau en cuivre.

Posée sur le milieu de la table et bien isolée, les sujets les bras croisés, elle se met en mouvement après cinq ou dix minutes. Ce sont, d'abord, des oscillations, puis une légère déviation, qui devient de plus en plus forte. Je prie le sujet numéro un de mettre sa main au-dessus à environ 5 centimètres, à plat et longitudinalement : la déviation devient plus intense et l'aiguille forme la croix avec la main ; peu à peu elle s'affole et perd le nord. J'ai fait répéter cette expérience, séance tenante, qui a donné de très bons résultats. Remarquez comme précédemment l'intermittence dans la force d'émission.

Ve EXPÉRIENCE. — Les sujets étendent leurs mains sur la table, en formant une chaîne, c'est-à-dire en faisant toucher les doigts extrêmes. Dans cette situation la table ondule sensiblement et, par l'observation très minutieuse de leurs mains et même de leurs bras (car ils sont nus jusqu'aux coudes), on ne voit aucun mouvement des muscles ni des tendons.

Du reste ce n'est pas là le plus important : M. Pelletier ne fait poser les mains sur la table que pour la *charger*, à l'instar d'une pile.

Lorsqu'il juge le *chargement* suffisant, il fait lever les mains à 10 centimètres au-dessus de la table, et un instant après la table oscille, glisse et se soulève légèrement pour retomber aussitôt et cela *sans contact aucun*, je l'affirme.

VIe EXPÉRIENCE. — Cette dernière est extraordinaire : il s'agit d'un phénomène, très minime c'est vrai, de lévitation.

M. Horace Pelletier fait placer ses sujets debout, les bras en l'air et réunis par les mains. Un patient entre sous ce dais humain et se tient également debout. Au bout de cinq ou dix minutes, quelquefois plus, le patient oscille ; une attraction de plus en plus puissante se fait sentir ; celui-ci perd l'équilibre; puis, étant comme enlevé par les épaules et la tête, il est suspendu dans le vide et retombe.

J'avais bien vu, mais je désirais m'assurer *moi-même* et *ressentir* l'effet produit. Je pris la place du patient qui se joignit aux autres sujets.

Après dix minutes d'attente, je me sentis attiré de bas en haut, mes talons se détachaient malgré moi ; bientôt ce fut le tour de la pointe des pieds et pendant le court intervalle de deux secondes, je fus parfaitement suspendu à environ 1 centimètre du sol sans d'autre secours que celui de la Force émanant des sujets.

Cette force est puissante puisqu'elle contrebalance l'attraction terrestre et l'on doit s'attendre à des découvertes merveilleuses par l'étude approfondie et surtout pratique que nous devons tous en faire, soit dit en passant.

A. COSTET.

(A suivre.)

Les Fables de Lafontaine

J'ai conservé de M. Sarcey un article auquel, depuis longtemps, j'ai eu envie de répondre.

M. F. Sarcey, chroniqueur de *la Dépêche* de Toulouse, a dit avoir reçu le numéro d'un journal (*l'Egalité*) qui se publie à Alger. — Répondant à Mme Clémence Royer, je relève entre autres ces passages de M. Sarcey :

« La question est de savoir s'il est opportun de multiplier les professions incompatibles avec la vie de famille. ». . . . .

« Si les femmes ne se marient pas, l'envie ne leur en manque pas, mais la possibilité. »

Et plus loin : « Elles parlent de leur indifférence au mariage comme le renard de la queue à couper. ». . . . .

« J'assiste en curieux et en sceptique à l'éclosion d'un nouveau monde. Les femmes aspirent toutes à faire la besogne des hommes ; elles réclament leurs charges et leurs privilèges. Elles s'en emparent. J'ai frémi en lisant l'énumération des métiers qu'elles revendiquent ». . . . .

« Mais j'en reviens toujours là : Qu'est-ce qui portera les enfants? Qui est-ce qui pour les endormir chantera do do l'enfant do? »

M. Sarcey qui, bien casé, bien enmitouflé, peut entendre souffler le vent, nous la baille belle. Il ne veut pas abandonner son programme de morale esclavagiste. « Les hommes sont pour commander » — *jouir ou s'amuser des femmes.* — « Les honnêtes femmes sont pour faire les enfants, les endormir, les élever, préparer les repas, tenir le ménage, » — *ou bien se parer, danser et se soumettre au bon vouloir des hommes,* — « qui les entretiennent et les nourrissent » *quand c'est leur bon plaisir, ou dissipent l'avoir commun, lorsque çà leur convient.* — Je pense même que, selon le chroniqueur, l'esprit des femmes n'a sa raison de se produire que pour égayer ces messieurs.

Avec le Temps et le Progrès, ces deux compagnons de route, hommes et femmes, femmes et hommes pèsent du même poids dans la balance humaine, quand elle est juste.

Or, si pour gravir des régions nouvelles, au lieu de vous mêler à nous, vous faites contrepoids à la poussée qui nous fait monter, vous reculerez. Laissez-donc cette descente pour les non-valeurs, les égoïstes, les arriérés, les poussifs ; et, sans trop nous attarder à des récriminations qui entravent toutes les bonnes volontés, en esprits fais pour se comprendre, ne vaut-il pas mieux tous s'embarquer dans le même coche ? Si ce n'est notre intérêt, c'est aussi le vôtre et, grâce à cette noble entente, l'humanité s'en trouvera mieux.

Si, dans le plus grand nombre de cas, quand elle est vieille fille, ou veuve, ou abandonnée, ou dévalisée par son mari, la femme doit se passer de l'homme, il faut des *lois sociales* qui puissent lui permettre de s'en passer toujours.

A l'âge glorieux des vétérans qui ont été touchés par les blessures de la vie, ne demandant rien pour moi, n'espérant rien ; comme le Bûcheron de la fable, j'ai mis bas mon fardeau. Mais, avant que la Faucheuse vienne à mon aide, la solidarité semble me faire un dernier devoir de tendre à mes sœurs une main fraternelle.

A Monsieur Francisque Sarcey

Monsieur Sarcey se moque ; et, par ses kyrielles
De plaintes, de regrets, dit avec de grands mots
« Qu'il ne sort pas de là; que les lois naturelles
Ont voulu que la mère endormit les marmots. »

Le *renard éclopé, raillé* pour ce dommage,
Qu'il vient mettre en regard des filles sans maris,
N'en est certainement qu'une imparfaite image.
En quête de *renards*, l'écrivain s'est mépris.

Si ce n'est pas celui qui regardait les treilles,
Mon esprit, tout rêveur, ne trouve aucun rapport
Entre un membre de moins et filles restant vieilles,
Il aura voulu dire, — analysant son sort, —

Que du froid célibat si la femme est capable
C'est qu'ainsi qu'au renard les raisins sont trop verts.
Mais, alors dans ce cas, elle n'est plus coupable
D'avoir de cet état tous les désirs pervers !...

Juste est l'ambition dont Sarcey nous étrille,
Puisque libre d'enfants, sans souci des poupons,
La femme peut vaquer, quand elle est vieille fille,
Aux fructueux emplois qu'ont tant de vieux garçons.

Et, lorsqu'à cinquante ans, âge de vieille femme,
Aussi bien que de veuve, — et même à son midi, —
Quand libre dans son corps autant que dans son âme,
Avec le temps coureur, chaque enfant a grandi;

Que pouvoir opposer à la femme coupable
De vouloir gouverner avec la nation ?
Qui veut l'électorat, — s'en estimant capable, —
Afin de *s'affranchir* de toute oppression ?...

Taper sur nos travers est vraiment bien commode,
Lorsque pas une voix n'ose vous répliquer;
Or, lisant *la Dépêche* où s'inscrit votre code,
Hasard, Monsieur Sarcey, me l'a fait remarquer.

Oui, sans accaparer, nous pouvons comme l'homme
Lutter sur tous les points où l'esprit doit penser,
La concurrence agir pour conquérir la somme,
Qu'en songeant aux vieux jours, chacun veut amasser.

La mode à tous degrés, pour vous hospitalière,
Vous fait aussi, Messieurs, envahir nos états,
Toucher à nos chiffons ; comme une fourmilière,
Choisir dans les fardeaux ceux qui ne pèsent pas.

Soulevant de leurs mains et plumes et dentelles,
Ne voit-on pas partout, ainsi que des frelons,
Du doux miel supplantant dames et demoiselles,
S'installer aux comptoirs, Messieurs en pantalons !

Riches, ayant mari, quand certaines languissent,
Que nos belles, enfin, jusqu'à Quasimodo,
Au théâtre, au concert, au bal se divertissent :
Qui ?... bon Monsieur Sarcey chante aux poupons do, do !...

UNE GAULOISE.

MOT CARRÉ

Pour donner à nos lecteurs le temps d'étudier le mot carré paru dans le n° 75 de *la Paix Universelle*, nous n'en donnerons la solution que dans le n° 77 portant la date du 1er au 15 février.

CARRÉ MAGNÉTIQUE

Dans le carré ci-dessous, remplacer les croix par des lettres et trouver, *verticalement*, trois noms de magnétiseurs célèbres :

+	e	+	i	u	+
+	g	+	r	i	+
+	a	+	i	n	+
+	i	+	t	o	+
+	t	+	i	l	+
+	e	+	a	î	+

Pour faciliter les recherches de nos œdipes, nous ajouterons qu'ils doivent trouver, *horizontalement:*

1° un intermédiaire...
2° une nymphe...
3° des oiseaux...
4° un poète anglais...
5° un astre...
6° un verbe...

Les noms de nos aimables devins et devineresses, seront publiés dans le n° 78 de la *Paix universelle.*

Dr G. de M.....

Puéchabon, Hérault, 30 décembre 1893.

Pour notre œuvre de secours immédiat

Le 29 décembre,	reçu de	M. V., rue de Sèze.	1	»
Le 30	—	Anonyme.	10	»
Le 1er janvier,	—	Aubin et Antoinette.	10	»
Le 2 —	—	Anonyme.	7	»
Le 2 —	—	Mme A., Lyon.	1	»
Le 6 —	—	Mme B., Lyon.	0	50
Le 7 —	—	M. Camille, Fontainebleau.	5	»
		Total	34	50

A. B.

Cours de magnétisme

La leçon du dimanche 21 janvier sera consacrée à l'étude des différentes méthodes de agnétisation appliquées jusqu'à ce jour dans la thérapeutique magnétique.

La partie expérimentale portera sur la démonstration de ces diverses méthodes. A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 77 **10 Centimes** 1er-15 FÉVRIER 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

Conférences de M. Léon Denis à Lyon

(Suite

C'est devant une salle archi-comble qu'a eu lieu, le dimanche 26 novembre, le débat contradictoire entre M. Léon Denis et M. l'abbé ***. M. Henri Sausse, Président, ouvre la séance en exprimant le regret que la salle de la Société Fraternelle se trouve si insuffisante pour recevoir plus à l'aise les nombreux auditeurs accourus à cette réunion ; il recommande aux asssistants de modérer le plus possible leurs marques d'approbation ou de réprobation, afin de ne pas entraver les orateurs dans l'exposé de leurs arguments, puis il donne la parole à M. Léon Denis.

M. Léon Denis, Président honoraire de la Société Fraternelle, remercie tout d'abord les Sociétaires de l'honneur qu'ils lui ont fait en lui décernant ce titre ; il en profitera aujourd'hui et avant de connaître les questions qui vont être posées pour dire quelques mots au sujet des séances d'évocations. L'orateur s'attache alors à démontrer que, pour que ces séances produisent d'heureux résultats, il est indispensable que l'harmonie, la concorde, s'établissent d'abord entre les assistants ; il faut que tous les assistants élèvent leurs pensées vers le bien, le beau, le vrai et que l'atmosphère fluidique vibre d'une façon harmonique ; ce n'est qu'en agissant de la sorte qu'on obtiendra de bonnes communications ; il faut donc s'attacher par les conditions où l'on se place à attirer à soi des esprits élevés ; de là la nécessité de s'affranchir de la matière et de ses sujétions.

— Celui qui est affranchi de la matière entend et comprend les voix de l'Infini, et, à les entendre, il ressent une joie presque voluptueuse. Toutes ces voix lui chantent le poème éternel, le drame de la vie ; il étudie les œuvres des grands penseurs qui, dans un langage merveilleux, parlent des mondes enchanteurs dont la tombe est le vestibule. Tous les grands cœurs les ont entendues, ces voix intérieures, et ont conformé leur vie à leurs enseignements.

Quand cette science d'en haut vous réchauffe et vous éclaire, tout ce qui est terrestre pâlit, s'envole, s'évanouit. Celui qui a la vision de la beauté éternelle ne sera pas surpris en entrant dans le monde de l'au delà ; mais aussi quelle est l'angoisse de celui qui pénètre dans la vie future sans avoir élevé son esprit au-dessus de la matière.

On dit que c'est un acte coupable et sacrilège de communiquer avec les morts. Mais comment le considérer comme tel quand on sait que ce fait s'est toujours pratiqué. L'esprit humain avait soupçonné cette communication qui relie les âmes entre elles, et celles qui étaient parties sont revenues visiter celles qui étaient restées. C'est là une communion sublime et qui réconforte. Non, ce n'est ni coupable ni sacrilège ; c'est saint, c'est grand. C'est un noble culte, celui qui donne la paix aux désolés ; la communication est un acte religieux qui console et qui relève. Voyez l'influence sur nos actes de cette pensée que des êtres chers nous voient, nous suivent, nous aident selon leurs moyens et rient et pleurent avec nous de nos joies et de nos souffrances et s'affligent de nos défaillances. Quel est celui qui peut rester indifférent à de telles pensées ? Oui, nous avons le droit de dire : Immortalité sainte qui nous procure tant de secours, tu n'étais hier qu'une espérance vague, aujourd'hui tu es une réalité. Bénie soit la doctrine de lumière qui t'a montrée à nous. Qu'elle soit bénie pour tout le bien qu'elle fait, pour toutes les larmes qu'elle sèche pour tous les horizons qu'elle ouvre, pour toutes les espérances qu'elle fait naître.

Et les conséquences qui en découlent, elles sont sans bornes ; nous savons d'où nous venons, où nous allons ; de là une marche plus assurée et nous sommes confiants dans l'avenir ; nous savons que tout s'unit, s'enchaîne, que tout a une cause ; nous voyons éclater la loi de justice et la loi d'amour, alors tout ce qui arrive dans la vie s'éclaire d'un jour nouveau et devient ce qu'il y a de meilleur pour nous. C'est la réparation du passé, la préparation de l'avenir. Nous comprenons la nécessité de dompter le moi, et la grandeur du sacrifice. C'est une admirable loi qui donne des satisfactions immenses, et cette loi admirable, c'est le spiritisme qui nous l'a révélée. Il ne résulte pas de cette doctrine l'impassibilité, mais l'activité, une activité incessante qui nous fait participer à l'amélioration de tous.

Comparons les différentes doctrines qui nous sont proposées : le matérialiste souffre à la pensée de la mort et chaque jour qui s'écoule est pour lui un pas de plus vers le néant, seule compensation qu'il puisse attendre. Pour nous, les maux, les douleurs n'ont plus la même importance ; nous en recevons les morsures, le front haut et l'âme souriante, la mort même n'est plus hideuse, mais une issue vers la route de la lumière et de la liberté. Le Spiritisme nous donne la solution de presque tous les problèmes qui pèsent sur la pensée humaine. Le plus effrayant était la mort, avec tous ses mystères, avec son inconnu. L'abîme aujourd'hui a parlé, le sécret de la tombe est apparu, et nous pouvons dire que la mort, c'est la vie; le berceau ramène à la tombe et la tombe au berceau. Travaillez à répandre ces enseignements récontortants et régénérateurs, apprenez à parler et à écrire pour faire vivre les âmes : mais prêchez surtout par l'exemple et justifiez la parole qui consiste à dire qu'aux fruits on reconnaît l'arbre.

M. l'Abbé ***, docteur en théologie, prend alors la parole pour expliquer sa présence dans cette assemblée ; il ne vient pas avec un mandat officiel combattre les belles conférences de M. Léon Denis, mais en esprit indépendant recherchant la lumière et la vérité. De permission, je n'en ai pas demandé à mon évêque, car sans doute on me l'aurait refusée et cependant c'est comme prêtre de l'Eglise catholique que j'ai désiré poser quelques questions à M. Léon Denis et me voilà sous le charme de la parole du conférencier. Tout à l'heure j'ai cru entendre l'apôtre quand il disait : Ce que j'ai vu, nul œil humain, nulle oreille ne peuvent le comprendre. Je ne cherchais pas à comprendre et me laissais bercer par le langage si suavement poétique de l'orateur.

M. l'Abbé *** déclare ensuite être sur de nombreux points de l'avis de M. Léon Denis, c'est pour cela qu'il ne lui a pas marchandé ses applaudissements. Quelle école, ajoute M. l'Abbé, peut lutter avec l'école du Christ ? Le christianisme est antique, on le sait, il se rattache aux siècles précédents et par le judaïsme à l'origine adamique. Nous sommes la plus ancienne école spiritualiste ; dès longtemps nous avons prêché le désintéressement et parlé d'un avenir qui doit être conquis par le sacrifice. Tous les jours, on nous convoque à sacrifier notre volonté, à abaisser notre esprit devant des croyances si élevées qu'on doit s'y soumettre même sans les comprendre. Vous ne mettrez pas Dieu dans mon intelligence, je ne le comprendrais jamais. De plus, il me faut encore sacrifier mes sentiments les plus intimes et sur le chemin du devoir tuer mon amour, sacrifier les biens terrestres. Quelle est la foi religieuse qui a inventé la mortification ? le catholicisme. Saint Paul a parlé de deux hommes que l'on sent en soi; c'est la lutte du vieil homme et de l'homme nouveau. Nous sommes aussi spiritualistes qu'on peut l'être. La philosophie chrétienne fait entrevoir l'au delà sous un jour bien consolant. On ne peut reprocher au catholicisme de ne pas appeler ceux qui pleurent et ceux qui souffrent. Le Christ a souffert et a montré à tous le chemin de la souffrance. Avec cette croyance, nous entrevoyons ceux que nous avons aimés, et la preuve qu'ils vivent, et que nous songeons à ceux qui nous ont quitté est dans la Toussaint et son lendemain où les fidèles se mettent en communication intime avec les morts. Nous pouvons tendre la main à ceux qui souffrent, car ils nous entendent, ils nous voient. Ceci nous le croyons comme vous et jusqu'ici nous avons été d'accord : mais là, il faut bien y arriver, nous commençons à ne plus être du même avis.

Le point du litige est là : saint Paul dit : L'homme doit mourir une fois, après cela il est jugé. Est-ce que cela ne pourrait pas être accepté par tous ? Une première existence est l'existence terrestre. Où l'homme va-t-il ensuite ? Je l'ignore, mais, ce dont je suis convaincu, c'est qu'il n'y a pas deux vies terrestres. Après cette seule vie terrestre, l'homme ne quitte pas la vie. Puisque son âme se sépare du corps, que devient l'esprit ? Il va, toujours, vers une fin, l'infini comme intelligence, beauté et bonté ; il suit la voie du perfectionnement infini, du progrès indéfini vers l'infini. Pourquoi reprendre un corps, je n'en vois pas l'utilité, la nécessité. Avec de l'intelligence on peut composer un roman sur l'humanité. Dieu aurait pu créer une humanité à qui la réincarnation fût nécessaire, mais il n'en est pas ainsi ; le Christ a parlé contre la réincarnation en disant que la mort est la sanction de la faute originelle. Après la mort l'homme est jugé, il retrouve la moisson de ses actes. Il faut le châtiment et la récompense et le système de la réincarnation rend ces deux choses impossibles. Avec elle, où trouverais-je le bonheur ? Je ne veux pas être appelé philosophe rétrograde, mais progressiste. Peu m'importe des existences successives sur d'autres planètes, sur des mondes supérieurs à la terre je vous les concède, mais je ne veux pas non plus de deux vies terrestres.

L'orateur aborde ensuite la question de l'enfer qu'il cherche à justifier : J'avoue, dit-il, cependant que j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas. Dieu après la loi d'amour a mis une loi de crainte ; l'enfer et l'enfer éternel est effrayant, il faut bien en convenir, mais nous pouvons nous appuyer sur l'autorité du Christ pour en affirmer l'existence. Selon la raison, c'est une loi mathématique : on ne peut recueillir que ce que l'on a semé ; il faut que le crime ait son châtiment. Comment celui qu'on appelle Père châtie-t-il éternellement une faute temporaire ? C'est là un des grands problèmes de la philosophie chrétienne, un mystère devant lequel je m'incline sans chercher à comprendre, mais je constate cependant que tous les paganismes sont d'accord sur ce point : l'éternité des peines. Pourquoi ces peines sont-elles éternelles ? Pourquoi n'y a-t-il pas équilibre entre la faute et le châtiment ?

M. l'Abbé entre alors dans de longs développements pour expliquer la justice de l'enfer. Son argumentation peut se résumer en ceci : que l'importance de l'offense s'accroît avec la qualité de l'offensé ; la durée de l'acte ne fait rien à la chose, l'offensé étant infini, il faut un châtiment infini, l'homme n'est qu'une révolte ; c'est même l'éternel révolté ; il ne peut faire amende honorable que dans ce monde, dans l'autre il n'a point de pardon à attendre.

M. l'Abbé nie le périsprit troisième principe de l'homme dont l'importance ne lui paraît ni nécessaire ni démontrée, mais il ne développe point cette idée, dans la crainte de se laisser entraîner trop loin.

M. LÉON DENIS. — Si vous niez le périsprit, comment expliquerez-vous le cas de saint Antoine de Padoue étant visible au même moment en Orient et devant le tribunal qui jugeait son père en Italie ?

M. L'ABBÉ ***. — On ne peut expliquer le fait que par un miracle. Saint Antoine eût pu se montrer présent en trois ou quatre endroits à la fois si Dieu le lui avait permis.

M. LÉON DENIS. — Il n'y a pas de miracle dans ce cas, mais un simple phénomène spirite, un dégagement du corps périsprital. D'autres cas nombreux existent, mais il n'en est point où le même personnage ait été vu dans trois endroits à la fois, car nous n'avons qu'un seul périsprit.

M. l'Abbé reconnaît qu'il y a des Esprits et qu'ils se manifestent de temps en temps par la volonté de Dieu ; tous les livres saints en font foi, mais il demande quel sera le criterium auquel on pourra reconnaître l'esprit qui se manifeste. Comment reconnaîtrais-je que c'est bien mon père, par exemple, qui me parle lorsque le médium prétend me donner une communication de lui ? J'ai lu tous les ouvrages d'Allan Kardec, je sais qu'il y a des esprits qui se manifestent, mais je demande à quoi je reconnaîtrai que c'est un esprit de lumière, de vérité, qui cherche à m'influencer et non un esprit de ténèbres ?

M. LÉON DENIS. — De même qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits, de même c'est à son langage qu'on reconnaît l'esprit. Toutes les

communications, quelles qu'elles soient, doivent être passées au creuset du jugement, de la logique, de la raison.

M. l'Abbé rappelle les guérisons et les résurrections du Christ qui établissent sa puissance divine et montrent la foi des premiers fidèles qui a soutenu dix millions de martyrs dans les trois premiers siècles de l'Eglise.

M. Léon Denis. — Toutes les religions, toutes les croyances ont eu leurs thaumaturges et leurs martyrs; le catholicisme triomphant a immolé à lui seul plus d'innocentes victimes que n'en a frappé le fanatisme de toutes les autres.

M. l'Abbé ne veux pas terminer sans remercier l'auditoire de l'attention qu'il lui a prêtée; il fait l'éloge du dogme catholique qui n'est point immuable comme on veut le prétendre, mais qui évolue vers Dieu et la vérité. Or nous sommes tous à la recherche de la vérité; pour lui, il croit la tenir dans les enseignements de l'Eglise. S'il fait appel à l'histoire, il retrouve à chaque pas, dans la vie des peuples, une pensée chrétienne. Les plus grands génies sont chrétiens. Augustin, Thomas d'Aquin, Bossuet, Pascal.

M. Léon Denis. — Et saint Jérôme, qu'en faites-vous?

M. l'Abbé. — C'est le père de l'Eglise, non le plus philosophique, mais, au point de vue littéraire et imaginatif, c'est le plus grand génie qui ait paru dans le monde. Nous comptons encore Ampère, Cochy, le Père Secchi qui montre l'indépendance des hommes d'Eglise; Galilée, l'ami des cardinaux et du pape Urbain VIII.

M. Léon Denis. — Oh! oui, parlons de Galilée que vous avez condamné et contraint de se rétracter.

M. l'Abbé. — Il a été condamné parce qu'il n'était pas théologique.

M. Léon Denis. — Le pape Zacharie a condamné le moine irlandais Virgile qui parlait des antipodes. Giordano Bruno a été brûlé vif à Rome pour avoir enseigné la pluralité des mondes habités. Voilà comment l'Eglise traite ceux qui abordent des idées nouvelles.

M. l'Abbé. — L'Eglise défend son dogme, mais elle ne s'occupe pas de science, ce n'est pas son domaine.

M. Léon Denis. — Vous avez un arsenal de réponses toutes faites; leur défaut est de ne pas s'adapter exactement aux circonstances qui les provoquent.

M. Léon Denis. — Maintenant, je vais répondre aux paroles de M. l'abbé et je prie ceux qui m'écoutent de m'excuser si un mot un peu vif m'échapperait; il s'adresserait aux croyances et non aux personnes. Je sais qu'il y a dans l'Eglise des âmes qui ont soif de vérité et de bien et qui ne peuvent aller à la lumière et à la vérité. L'auditoire jugera entre les thèses et les théories émises.

Après les marques d'approbation que m'a prodiguées M. l'abbé, il y a un point qu'il traite très évasivement: il demande un critérium. Il faut savoir d'abord si les communications existent et si les conséquences en sont bonnes. Le spiritisme est une source intarissable d'enseignements plus sûrs que ceux apportés par l'Eglise, qui ne peut nous donner que des textes remaniés, traduits et dont le sens primitif s'est souvent perdu. D'un côté, nous avons un enseignement renouvelé, de l'autre un enseignement établi depuis près de 2.000 ans. Où je m'écarte de mon honorable contradicteur, c'est que si nous cherchons l'union des cœurs, nous avons pour nous, spirites, la liberté; aux autres elle est imposée. Le Christianisme évolue en sens contraire et, s'il évoluait complètement, il retournerait à sa source et là seulement il serait d'accord avec nous. Mais il s'arrête en plein moyen âge. Vous combattez la pluralité des existences en citant saint Paul et le Christ; moi je maintiens cette croyance en m'appuyant sur l'Evangile dont plusieurs textes ne se comprennent pas sans cette hypothèse, tel est celui-ci: Nul ne verra le royaume de Dieu, s'il ne renaît de nouveau.

M. l'Abbé. — S'il ne renaît par l'eau du baptême.

M. Léon Denis. — Pour le catholicisme, l'eau c'est celle du baptême, tandis que l'eau, dans la Kabbale hébraïque, est le symbole de la matière, le principe fructifiant. Et l'aveugle né? Pourquoi cet homme pouvait-il être puni, pour des péchés commis avant de naître? Saint Jérôme croyait à la pluralité des existences, ainsi que la majorité des chrétiens de son temps. Origène, un des grands Pères de l'Eglise, a aussi défendu cette théorie comme seule capable de concilier la bonté et la justice de Dieu.

H. Sylvestre.

(*La suite au prochain numéro*).

N. B. — Nous voulions résumer cette conférence en un seul article; c'eût été la dénaturer en raison de son importance. Nous pensons que nos lecteurs nous approuveront d'en donner le compte rendu à peu près *in extenso*.

H. S.

Avantages de la croyance aux réincarnations

Il n'y a pas encore un an, je me trouvais, depuis une sixaine de mois, dans une des élégantes pensions de famille du quartier des Champs-Elysées. Notre table comptait, au moins, une quarantaine de convives, représentant, je crois, huit ou neuf nationalités différentes. Le dîner était bon, la service excellent, le temps était à souhait; une douce sérénité régnait sur les visages.

Cependant, me disais-je, malgré ces heureuses apparences, chaque individu, ici présent, est tourmenté par quelques chagrins, par quelques soucis... Et, sans peine, avec le peu que je connaissais de la vie de chacun, je vis, à découvert, leur âme blessée, broyée, avec des variétés inouïes... toutes, hélas! plus cruelles les unes que les autres.

S'il m'avait fallu faire un choix dans cette loterie de misères, j'avoue que je m'en serais rapporté à un sort aveugle, plutôt que de me décider moi-même, en faveur d'un de ces maux qui me semblaient tous plus amers les uns que les autres.

Seul, un jeune homme, un Mexicain, me paraissait avoir échappé à nos destinées fatales. Impossible de lui trouver aucune cause de chagrin. Il était bien de sa personne, très intelligent, très bon; il jouissait d'une immense fortune, ses parents l'adoraient; ils le laissaient s'amuser à Paris. Car le jeune homme avait la sagesse de ne pas prendre seulement les plaisirs de cette ville; il s'en assimilait aussi les ressources littéraires, artistiques et scientifiques. Malgré toutes mes recherches, je ne lui découvrai nulle raison de tristesse. Fort intrigué, après le repas, je m'approchai de lui, et naïvement lui parlai de mes réflexions au sujet de tous les convives et au sien propre.

« C'est vrai, me dit-il, je n'ai aucun motif de souffrance; pourtant, je suis le plus malheureux des hommes. Soit appréhension maladive, soit pressentiment vrai, je vis sous la continuelle impression que tout ce que je possède va m'échapper; et je n'apporte point cette disposition, seulement dans le domaine des choses matérielles, mais encore dans celui des affections... Je ne me marierai jamais, —

quoique je le désire vivement. — La possession d'une femme m'est un supplice parce que je sens qu'elle m'échappe. J'envie ceux qui font converger toutes leurs facultés de douleur sur un malheur vrai. Par comparaison, ils goûtent ce qui est bien et bon, dans leur existence... Moi, j'ai tout, et je ne jouis de rien. »

C'était vrai. Au milieu de tant de félicités, on découvrait souvent chez ce garçon un sentiment profond, navrant, d'immense mélancolie. Sa haute intelligence le portait à cacher cette impression si injurieuse à une existence tissée d'or et de soie. Cette simple expérience, faite à une table d'hôte, en plein Paris, je l'ai réitérée, — par des recherches patientes, — sur les milliers d'individus avec lesquels j'ai été en rapport, dans mes voyages, à travers les cinq parties du monde ; et je ne pense pas être désavoué dans les conclusions que j'en ai tirées :

A peu de choses près, en prenant *les vies entières*, la somme des malheurs, des accidents, des péripéties, est presque égale pour tous. En reconnaissant pourtant que la variété s'augmente en nombre, en qualité, d'après le plus ou moins de voyages, le plus ou moins de déplacements, le plus ou moins de relations, d'amis, de parents ; en un mot, de rapports plus ou moins complexes, plus ou moins multiples, avec les choses et les individus.

Il est juste d'ajouter que les rapports plus complexes, avec un plus grand nombre d'êtres, nous apportent aussi de plus grandes jouissances, un plus grand développement intellectuel et même moral.

Les uns ne vont pas généralement sans les autres. Ce sont des corrélatifs.

Donc la différence des maux éprouvés par les hommes d'une même race sont, — à une légère différence près — presque semblables pour tous. Ils sont, du reste, le résultat du degré d'imperfection de cette race ; et leur *valeur*, qui ne doit guère peser dans les lois éternelles, varie d'importance et d'objectivité selon la progression ascendante des races, comme leur valeur diffère d'importance selon le degré plus ou moins parfait de chaque individualité.

Car, si la grande différence ne réside pas dans les malheurs, à peu près également distribués, elle se montre, avec toute sa force, dans la manière de supporter les épreuves ; manière qui résulte complètement, entièrement du degré de perfection. Tel homme sage, avancé dans ses incarnations, pauvre, méconnu, injurié, au milieu de toutes ces blessures terrestres, en sentira à peine le frôlement, s'envolera dans l'au delà de l'existence présente, vivra dans des plans supérieurs qu'il n'est au pouvoir d'aucun humain d'enlever à ses semblables !

Mais pourquoi celui-ci plutôt que celui-là jouirait il de ce glorieux privilège d'être à peine atteint par les douleurs personnelles ? Si ce n'est parce que son organisme s'est durci en se purifiant... comme le diamant, il ne peut s'user que par lui-même.

Quelle justice dans la rétribution des dons surgit de l'idée des réincarnations ! Nous ne sommes jamais, avec elle, que ce que nos efforts nous ont faits. Rien n'est perdu : le pas, le demi-pas, le centième de pas nous est compté... Nous retrouverons toujours *tout* : état moral, état intellectuel, état artistique, *tout* enfin.

L'enfant prodige, né de parents ignorants, qui fait dire à ses maîtres : « Je ne lui ai jamais rien appris ; » le gamin de douze ans qui compose une sonate ; celui qui est bon, qui est délicat de sentiment continue un état antérieur que ses travaux s'étaient acquis.

Si son intelligence — pourtant prématurée — ne s'est pas signalée comme telle à sa naissance, c'est que l'enveloppe trop faible ne pouvait encore lui permettre de se faire connaître dans l'action. Mais, le moment de l'acte venu. . comme elle s'est révélée !

Dans le repos intellectuel des premiers jours, rien d'étonnant : l'homme de génie se signale-t-il dans un état de faiblesse causée par une maladie violente ?... Son intelligence est alors à l'état latent. Elle ne se remanifestera qu'après la guérison, au moment d'un acte voulu.

L'oubli de nos existences antérieures n'est pas davantage une preuve q'elles n'ont point existé.

Que d'événements ! que de faits ! dans notre vie présente, qui sont aussi loin de notre mémoire que s'ils n'avaient jamais eu lien.

Nos affections, nos goûts pour les choses, pour les individus, est-ce plus logique de les croire irraisonnés, que de les attribuer aux résultantes de nos rapports antérieurs ?

Dans nos systèmes actuels, religieux et philosophiques, nous sommes toujours comme des corps lancés, sans liens, dans l'espace ; quand, dans notre être, tout nous crie nos attaches avec l'univers, avec ses corpuscules infimes dont les plus minuscules peuvent, dans de certaines conditions, nous donner la vie ou la mort, selon qu'ils nous sont positifs ou négatifs.

Outre que notre idée de justice se trouve satisfaite par les réincarnations qui ne font plus de nos dons, de nos heureuses qualités le fruit d'un hasard odieux, quel puissant intérêt ne puise-t-on pas dans cette croyance ?

Rien ne peut plus nous rester indifférent. Nous sommes le *résumé* de tous les êtres inférieurs. Il n'y a plus un atome de la nature que nous ne puissions, à l'examen, sentir vibrer dans le plus profond de nos entrailles, de notre poitrine, de notre sang !

Qui plus est, les embellissements que nous apportons à la terre : scientifiques, agricoles, littéraires, artistiques ; les développements dans l'ordre intellectuel, les perfectionnements dans l'ordre moral : tout cela nous le retrouverons, nous en jouirons...

C'est nous qui les avons faits ; ils sont *biens acquis* ; ils deviennent à jamais notre propriété. Nous ne pouvons plus que les améliorer ; jamais les perdre. Comment a-t-elle pu venir, à l'esprit humain, cette pensée illogique que, vivant à une époque plus fortunée que celle de l'âge de pierre, nous bâtissions nos aises, notre bonheur, nos envolées intellectuelles sur le malheur, sur la lutte de mille générations antérieures qui n'avaient rien fait pour mériter un si cruel châtiment ?

Et celle, aussi ridicule, qui nous condamne à construire un univers plus agréable pour nos ingrats descendants?

Non, non, rien ne peut satisfaire plus pleinement nos conceptions du *vrai*, *du beau*, *du juste*, que la certitude de réincarnations infinies, nous faisant revivre dans un espace de temps sans limite, sans fin, dans une éternité!... à travers tous les mondes. Prenant dans chacun tout le bien qu'il peut nous donner; perfectionnant notre organisme, le complétant par des échelons progressifs; le dilatant dans la perfection pour arriver à l'amour universel, à l'intelligence parfaite, dans un *summum* que notre faible nature humaine peut à peine entrevoir.

L. d'Ervieux.

Carillon, 9 septembre 1893.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(*Suite*)

III

IL N'Y A QU'UNE SANTÉ (*Suite*)

Le Cœur contribue à équilibrer l'antagonisme des deux pôles nerveux Cerveau et Appareil génital, c'est la *Médiante* de la Tonalité. Muscle puissant, formant nœud et défilé sur le circuit de la circulation sanguine dont il est le régulateur, le Cœur retarde ou accélère mécaniquement tous les rapports permanents qui existent entre l'influx nerveux et l'animal interne; à l'exemple de ces *volants* de machines industrielles qui recueillent, condensent et régularisent la Force dans sa marche de transmission, ou comme le *balancier* qui par ses battements isochrones retarde l'élan des ressorts du Chronomètre, le Cœur retient dans une oscillation alternative régulière les expansions cérébrales et génitales.

Mais comme en acoustique où la *Tonique* et la *Dominante* se disputent sans cesse la prédominance cherchant à entraîner la *Médiante* dans leurs écarts, de même dans l'organisme le mouvement *cérébro-génital* parvient à influencer gravement le Cœur; ces rapides fluctuations de la circulation, pâleurs ou rougeurs subites, sous d'insaisissables influences passionnelles; ces grandes défaillances viscérales qui viennent inopinément frapper l'organisme nous avertissent de la rupture de l'*accord de Tonique*. Organe compensateur placé entre notre Volonté et nos désirs, entre la Raison et l'Amour, entre notre *moi-conscient* et notre *instinct*, le Cœur, notre *Médiante*, ne maintient donc pas toujours entre nos mouvements passionnels cette égalité de tempérament si indispensable à l'intégrité de notre équilibre tonal; ce qui provoque ces innombrables déviations pathologiques sources de la plupart de nos maux.

Renforcé mécaniquement dans sa puissance dynamique par l'antagonisme de la condensation capillaire, entièrement due elle-même à la tension nerveuse qui la crée et qui la meut, le Cœur est l'*agent spécial de tension* de tout le mouvement circulatoire qui se *centrifuge* par l'artère et se *centripète* par la veine. Mais quoique commandant en quelque sorte toutes les *absorptions* et toutes les *secrétions*, le Cœur, pas plus que le Cerveau, n'est le siège de la vie; la vie n'est pas plus dans les produits de la circulation et dans la composition chimique du sang et de la lymphe, qu'elle n'est dans le rayonnement cérébral; calorification, coloration, assimilation, métamorphoses et échanges, tout cela se rattache comme la sensation et la pensée à un principe supérieur de *tension normale*, et, si la *Circulation* et la *Tension* sont bien en effet les deux grandes phases du Phénomène vital, il faut considérer que la *Circulation* n'est qu'une conséquence de la *Tension*, et que le véritable secret des organismes réside dans les résistances et les limitations qui naissent de l'état d'*occlusion* et de *claustration*.

Le Cœur n'est donc qu'un rouage de la machine humaine, placé comme les autres organes sous la direction de l'effort tensionnel vital, et remplissant, ainsi que nous venons de le dire, le simple rôle de *volant industriel*, chargé de condenser les forces acquises et d'en régler l'écoulement; élément de transition entre l'animal externe et l'animal interne, il sert de trait d'union entre la Force essentialisée dans le courant nerveux et cette même force matérialisée dans la Circulation sous la substance de cette chair coulante qu'on appelle le *sang*. Point neutre équilibrant, par la résistance limitative de sa construction en défilé, il tempère et balance l'activité des poussées cérébrales et génitales, dont il suit trop souvent parfois les écarts accusant ainsi tous les caractères typiques de la *Médiante* qui dans la Tonalité acoustique flotte sans cesse de la *Tonique* à la *Dominante*.

Le Foie est le quatrième terme de la Tonalité physiologique, c'est lui qui joue le rôle de la *Sensible*.

Le Foie, viscère puissant, le plus vaste de l'organisme, composé d'un véritable lascis de capillaires et de plus enfermé entre deux défilés *la Veine Porte* d'un coté, la *Veine Cave* de l'autre, représente un des foyers principaux de la *Calorification* et *du travail industriel* organiques; c'est l'atelier de *triage* où s'élaborent, se divisent et se classent les éléments extrêmes de la nutrition, ceux qui doivent contribuer à l'*assimilation* et ceux qui doivent préparer les *secrétions*. Point de *résolution* où vient aboutir le mouvement de la Tonalité, le Foie est à son tour le point où commencent toutes les transmutations et les métamorphoses, présidant à la fois aux répartitions internes et aux expéditions du dehors, aux réserves et aux exonérations; c'est le grand répartiteur, le bureau général de classification et de départ de l'usine.

Malgré les majestueuses apparences de son développement, on n'acccorde actuellement à cet organe qu'un rôle bien secondaire: ce rôle, exclusivement chimique, consisterait simplement d'une part à parfaire la chylification du bol alimentaire déjà préparé par la salive, les sucs gastrique et intestinal et d'autre part par la Secrétion de *la bile*, à opérer la dissolution des matières azotées. Mais limiter les fonctions du foie à ses actions chimiques, c'est laisser dans l'ombre son action prépondérante qui est purement dynamique.

C'est au Foie que viennent frapper le plus généralement ces *déterminatifs* de mouvement qui entraînent la Tonalité organique dans des dissonances pathologiques dont l'accord de Tonique a souvent peine à se relever.

Les moindres impressions morales, les plus légères fluctuations atmosphériques ont leur retentissement au Foie, et c'est par la *Sensible* que les agents externes tentent l'assaut de notre Tonalité; un seul instant de retard, un *enrayement* fugitif dans le départ assimilateur suffit pour produire dans le circuit vital un refoulement, une retroversion de la Force qui va successivement frapper de son ondée de retour les trois pierres d'assises de la Tonalité: le *Cœur*, le *Pôle génital* et le *Cerveau*.

Ces hautes considérations de l'équilibre des forces, en nous montrant les secrétions et les excrémentations comme essentiellement tributaires de la tension vitale, nous ouvrent des horizons autrement étendus que les conceptions étroites qui rattachent exclusivement les phénomènes vitaux à des conséquences mécaniques anatomiques ou chimiques.

C'est donc exclusivement dans le rapport tonal qui doit exister

entre les quatre termes fondamentaux de la Tonalité physiologique, *Cerveau*, *Pôle génital*, *Cœur* et *Foie*, qu'il faut chercher la véritable résultante de la vie; c'est à ce centre de *tension équilibrée* que nous avons appelé *Enormon* que se manifestent en effet toutes les fluctuations vitales, selon qu'il monte, descend, incline à droite ou à gauche, s'épand ou se resserre, se dilate ou se contracte sous les influences diverses qu'il subit.

Comme dans la Tonalité acoustique, la *Médiante*, en s'élevant ou s'abaissant dans son flottement entre la *Tonique* et la *Dominante*, engendre les tons *majeurs* ou *mineurs*; dans le premier cas c'est virilité, animation, gaieté, courage; dans le second c'est efféminastion, vague langueur, tristesse.

L'Être chez lequel le centre vital se tient haut ne doute de rien, ne s'étonne de rien, ne recule devant rien ; celui chez lequel le centre vital se tient bas est triste, morose, inquiet, hésitant, plein d'humeurs noires et de faiblesses.

Que ce centre flotte instable, à l'instar des médiantes des mélodies primitives, entre les modalités majeures et mineures, l'Être devient capricieux et fantasque, et son esprit passe sans transition de la joie à la mélancolie.

C'est la position haute ou basse, droite ou gauche, superficielle ou profonde de ce centre figuré d'équilibre qui classe les hommes non seulement par nuances d'esprit et de caractère, mais par natures de tempérament.

C'est dans la variabilité constante de cet équilibre tonal que réside le flottement incessant de la santé. Tout ce qui vient l'influencer plus ou moins profondément peut faire naître une déviation pathologique. Cet équilibre se modifie avec l'âge et les milieux. Chez l'enfant le centre vital est très haut: l'enfant rit, gambade et chante, mais il est sujet aussi aux convulsions, aux maladies nerveuses et inflammatoires et aux spasmes qui affectent spécialement la face et les membres supérieurs.

Avec l'âge le centre vital s'abaisse, amenant avec la tristesse et l'hypochondrie tout le cortège des maladies de foie, d'estomac, d'intestins, de vessie et aussi l'hydropysie et la paralysie des membres inférieurs.

La folie, les névralgies, l'épilepsie ne sont que des défaillances de mouvement, une simple impuissance de tension amenée par un abus même de cette tension ; car rien ne concourt plus à la destruction de la tension vitale que l'enivrement des passions et l'action exultante ou déprimante des vices.

Tout concourt à entretenir ou à détruire cette tension, et chacun de nous, enfant, adulte, femme ou vieillard, condense la force libre et l'organise en raison de son équilibre tonal; c'est donc dans la faculté que possèdent les organismes, d'accommoder et d'organiser la force libre à leur profit que gît leur force et leur faiblesse, et c'est le degré de *tension* qu'ils peuvent réaliser qui assure leur indépendance et leur sécurité. La *Tension*, disons-le, est la véritable sauvegarde des organismes.

Pour faire toucher du doigt ce que nous entendons par *Tension*, un fait bien simple peut venir à notre aide : Qui de nous ne s'est amusé au moins une fois dans sa vie à faire des bulles de savon, jeu cher aux bambins de tout âge? avec quelles précautions l'on ménage son souffle pour enfler la bulle suspendue comme une perle brillante au bout du chalumeau, et avec quelle joie naïve l'on suit ensuite de l'œil tous ces globes irisés, voltigeant dans l'espace au gré des courants contraires. Les uns, à peine affranchis, s'effondrent sous l'effort des forces ambiantes coalisées ; d'autres, mieux armés pour la lutte sans doute, s'en vont au loin, météores lumineux, poursuivre une carrière relativement plus longue. Dans ce jeu, certes, tous tant que nous sommes, nous n'avons jamais vu qu'une récréation enfantine, et, cependant, là comme en toutes choses, la Nature dans sa profonde sagesse nous donne un enseignement dont nous pouvons faire notre profit.

Cette bulle légère qui fait notre amusement nous fournit l'image saisissante du premier pas de la Force libre vers l'état d'*occlusion* ou de *Tension*.

En emprisonnant son souffle dans cette frêle pellicule qu'il tend à son gré, l'enfant sans s'en douter ne s'improvise-t-il pas *créateur*? n'organise-t-il pas de toutes pièces une forme équilibrée, toute rudimentaire, il est vrai, mais douée d'un mouvement initial et qui, grâce à l'impulsion reçue, poursuivra dans l'Espace et le Temps une suite de phases évolutives proportionnées à la puissance de cette impulsion? Nous avons là sous les yeux l'expression de la Loi qui préside à toute évolution vitale; cette forme occluse est un premier degré d'*organisation*, car qui dit *organisation* dit chose constituée, définie, limitée, et, de même qu'on ne saurait imaginer une force s'étalant dans un néant sans limitation et sans réaction, de même on ne peut concevoir un organisme vivant sans *occlusion* et sans *tension*.

Tout s'arc-boute dans l'univers, chaque point de l'espace cherche à équilibrer sa tension propre avec les tensions ambiantes, et lorsqu'un organisme, sorte de forteresse vivante dans laquelle la force est en tension permanente, ne parvient plus à s'équilibrer avec les tensions extérieures, c'est qu'il est fatalement voué à la mort; la mort n'étant en réalité que le triomphe du monde extérieur sur la tension d'un organisme fermé. Mais, pour s'équilibrer avec le milieu qui l'entoure, il ne suffit pas à un organisme d'être en tension normale, il lui faut aussi entretenir avec ce milieu un constant rapport d'échanges, et si nous nous reportons à la bulle de savon, ce prototype de la cellule vivante, nous voyons qu'elle jouit en effet d'un double mouvement de *volatilisation* et de *succion* qui, en la rendant perméable dans une certaine mesure aux agents externes, favorise les échanges indispensables à l'entretien de sa vitalité, et la dote d'une élasticité qui constitue en grande partie sa force de résistance.

Ce double mouvement d'*absorption* et d'*élimination* est le ressort de la cellule vivante, base des organismes; plus l'individu occupe un rang élevé dans l'échelle des êtres, plus la perfection de son mécanisme, en favorisant et réglant ce mouvement alternatif, double son énergie vitale; dans la cellule végétale, composée d'une enveloppe strictement globulaire, contenant un liquide plus ou moins doué de mouvement, les phénomènes de la vie ne se manifestent qu'avec parcimonie; si en montant d'un cran on arrive à l'animal, quelle que soit la simplicité de ses appareils de fonctionnement, le travail d'élaboration vitale acquiert déjà sous la poussée mécanique de la force organique plus développée un notable accroissement de puissance; mais, c'est bien autre chose encore quand on se trouve en présence des organismes supérieurs; là le concours de multiples appareils composés vient centupler l'activité et la résistance vitales.

Ce n'est plus la simple tension du mouvement libre sériel, tension limitée par une pellicule rudimentaire plus ou moins poreuse, accessible à tous les chocs et si facilement envahissable, comme dans la bulle de savon; c'est au contraire une coalition de forces unies et équilibrées s'appuyant sur un organisme puissant et tellement fractionné dans sa vascularité enchevêtrée que les actions extérieures ne peuvent plus l'attaquer qu'en détail.

Cet ensemble est servi par de nombreux organes, merveilleux instruments de ses recettes et de ses dépenses de tension, ce qui lui permet de régler à son gré ses *condensations* et ses *dispersions* de mouvement; et comme toute tension est particulièrement servie dans son énergie par le degré de difficulté que la force éprouve à se transmettre vite et largement, de nombreux et d'étroits défilés arment l'organisme pour sa défense de l'instantanéité et de l'intensité d'action nécessaires à sa préservation.

Résumons-nous donc et disons:

Tout organisme affecte une forme *occluse* qui obéit strictement aux lois de *Tonalisation* dont la Tonalité acoustique nous offre le modèle-type.

La puissance de vitalité d'un organisme réside dans sa puissance de *Tension* équilibrée et dans le juste rapport d'antagonisme qui existe entre sa tension propre et les tensions ambiantes.

Ce juste rapport se résout en un double mouvement d'*absorption* et d'*élimination*, de *condensation* et de *rayonnement*, de *recettes* et de *dépenses*. L'équilibre de ce double mouvement, c'est la *Santé*. Il n'y a qu'une *Santé*, parce qu'il n'y a qu'un point d'équilibre.

A. Bué.

(*A suivre*).

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(*Suite*)

« A un moment donné, Home se leva, retourna son fauteuil, le dossier en face de la table, puis, s'agenouillant, étendit les mains au-dessus de la table sans contact. Aussitôt les mêmes phénomènes se produisirent.

« Un alphabet muni d'une aiguille fut apporté, et aussitôt les communications des prétendus esprits commencèrent.

« La personne chargée de recevoir la communication fit parcourir à l'aiguille toutes les lettres de l'alphabet, en commençant par A, et, chaque fois qu'elle arrivait sur une lettre que l'esprit voulait indiquer, la table frappait un coup, et la lettre était enregistrée.

« Le message terminé, celui qui avait assemblé les lettres lut à haute voix. C'était un discours de Washington sur la guerre des tarifs entre le Nord et le Sud.

« Lorsque le message fut terminé, le nom du président fut salué de hourras frénétiques.

« Tous ceux qui avaient assisté à cette séance furent persuadés que Washington était venu, ce soir-là, prédire la guerre de sécession.

« Bien que ce fût la première fois que je voyais une séance de cette nature, il me fut impossible de croire aux esprits; ma raison se refusait à se courber devant ce genre de superstition, et de ce jour naquit chez moi le projet d'étudier le spiritisme sous toutes ses faces, afin de me rendre compte de la valeur de ses manifestations prétendues surnaturelles.

« La suite fut plus étonnante encore. Nous avions tous quitté la table et il suffit à Home de placer la main au-dessus de la lourde table qui avait servi à nos expériences, pour qu'elle s'élevât de quelques pieds au-dessus du sol et une fois, même, elle s'en fut toucher le plafond des quatre pieds en se renversant, et cela sans aucun contact aperçu. Nous essayâmes, tous réunis, de lui faire accomplir la même évolution, et il nous fut impossible d'y parvenir.

« A volonté et par la simple imposition des mains à distance, Home éteignit les flambeaux et les ralluma plusieurs fois. Dans le même moment, et lorsque les flambeaux pâlissaient, nous commencions à apercevoir des globes lumineux qui parcouraient la salle dans tous les sens et, pendant les quelques secondes que durait l'extinction des feux, ces apparitions acquéraient une intensité extraordinaire.

« Home fit équilibre à cent cinquante kilos placés sur le plateau d'une balance vérifiée minutieusement par nous, en étendant la main au-dessus de l'autre plateau vide.

« Nous vîmes clairement, en pleine lumière, trois mains vaporeuses sortir de la table, s'élever peu à peu au-dessus d'un énorme bouquet qui venait d'être apporté et effeuiller lentement les fleurs, principalement les roses, dont nous trouvâmes la table couverte après leur disparition.

« Enfin, Home accomplit le fameux phénomène d'élévation familier aux fakirs hindous; placé à quinze pas de nous, l'œil perdu dans le vague, les bras croisés, il s'éleva à une hauteur de deux pieds environ sans le moindre soutien apparent, et, après être resté dans cette position une minute, il redescendit graduellement sur le sol.

« Parmi ces faits, quelques-uns pouvaient s'expliquer par la prestidigitation, mais d'autres échappaient à cette explication, en présence de tout ce que New-York comptait de plus distingué dans les sciences.

« Dès ce jour, je compris que les médiums seuls pouvaient dire la vérité; j'ai consacré vingt ans à cette étude, *et je suis arrivé à faire la preuve pleine et entière, scientifique, que si esprits il y a, ils ne sont pour rien dans les phénomènes.* »

(*A suivre.*) A. Goupil.

Les vertus magnétiques de la baguette de coudrier, de la carotte et de l'aimant

J'ai dit et répété qu'il y avait analogie parfaite entre un aimant et une baguette de coudrier, entre un aimant et une carotte, que la baguette de coudrier et la carotte avaient comme l'aimant leur pôle positif, leur pôle négatif et leur ligne neutre.

Le pôle positif d'un aimant est le pôle Nord et le pôle négatif est le pôle Sud. Le pôle positif d'une baguette de coudrier et d'une carotte est leur sommité, c'est-à-dire leur partie supérieure et leur pôle négatif leur extrémité inférieure. Ce que j'avance n'est pas un effet de pure imagination, une théorie plus ou moins ingénieuse créée pour amuser les lecteurs superficiels et frivoles qui acceptent les yeux fermés et avec empressement tout ce qui leur paraît singulier, étrange, incroyable ; ce que j'avance est pleinement justifié par les faits, par de nombreuses expériences. Voici une jeune fillette de douze à treize ans que je sais être hypnotisable pour l'avoir employée plusieurs fois. J'applique au milieu du front positif de la fillette, à la racine des cheveux, l'extrémité positive de la baguette de coudrier et je l'endors en vertu de cette loi de la polarité que les pôles de même nom repoussent, endorment, contracturent. La fillette est bien endormie, parfaitement endormie, je veux la réveiller; je n'ai qu'à retourner la baguette et à appuyer sur le même endroit du front son extrémité négative. Conformément à cette autre loi de la polarité que les pôles de nom contraire attirent, réveillent, décontracturent, le sommeil de la fillette est dissipé en quelques minutes, deux ou trois. Avec les deux pôles positif et négatif de la carotte appliqués tour à tour, j'obtiens exactement les mêmes résultats, sommeil et réveil. Maintenant je laisse de côté et la baguette de coudrier et la carotte, et je me sers d'un barreau aimanté. Je touche avec le pôle Nord, pôle positif de l'aimant, le milieu du front de la fillette et je l'endors ; quand je me suis assuré que le sommeil du sujet est bien

réel, et qu'il n'est pas une simple somnolence, je retourne le barreau aimanté et j'applique le pôle Sud, pôle négatif; j'obtiens le réveil. Je suis ainsi arrivé par le moyen de l'aimant du barreau aimanté absolument aux mêmes effets qu'avec la baguette de coudrier et la carotte. Donc, il y a véritablement analogie entre la baguette de coudrier et la carotte d'une part et le barreau aimanté de l'autre. Les pôles ont les mêmes propriétés. Ces expériences que je viens de rapporter offrent matière à bien des réflexions. Le magnétisme minéral qu'on appelle l'aimant serait-il de même nature que le magnétisme végétal, celui des plantes, et j'ajouterai que le magnétisme animal, que le magnétisme humain puisque ma main a, comme l'aimant, comme la carotte, comme la baguette de coudrier, un pôle positif qui est mon petit doigt et un pôle négatif qui est mon pouce? Nous, fiers humains, qui prétendons dominer la nature, qui prétendons être supérieurs à tous les êtres, nous sommes polarisés ni plus ni moins qu'un simple aimant, qu'une baguette de coudrier, qu'un vulgaire légume. Il y a bien d'autres magnétismes minéraux que l'aimant ; le magnétisme réside pareillement dans l'or et dans l'argent qui n'ont qu'une seule polarité, la polarité positive; il réside aussi dans le soufre, la cire à cacheter, la brique qui ne possèdent également qu'une seule polarité, la polarité négative.

Pour endormir un sujet avec un morceau de soufre, un morceau de cire à cacheter, un morceau de brique, on applique la substance à la nuque qui est négative, et pour le réveiller on applique la même substance au front positif, à la racine des cheveux. N'est-ce pas le cas de répéter avec Wirdig : *Omnes res fiunt per magnetismum?* Le Magnétisme tant nié par les grands Mamamouchis de la science officielle est le réel et mystérieux agent qui gouverne la nature : *Totus mundus constat et positus est in magnetismo. Vita conservatur magnetismo, interitus omnium rerum fit per magnetismum*, a dit encore Wirdig. Le monde entier est régi, gouverné par le magnétisme ; il est le conservateur de la vie, il est la fin de toutes choses.

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

Fédération spirite Lyonnaise

Nous rappelons aux différents groupes spirites de la Région lyonnaise ainsi quà tous nos amis que le Banquet, en l'honneur de l'anniversaire d'Allan Kardec, aura lieu le dimanche 1er avril dans la grande salle des fêtes de la Brasserie des Chemins de fer.

On peut dès aujourd'hui se procurer des cartes à la Société Lyonnaise, 14, cours Charlemagne ; à la Société Fraternelle, 7, rue Terraille; chez M. Bouvier, 5, cours Gambetta.

HONORÉ.

Cours de magnétisme

Dimanche, 4 février, A. Bouvier continuera son cours de magnétisme appliqué à la thérapeutique ; dans cette leçon il s'attachera à démontrer *les limites et l'insuffisance de la science actuelle*, en pénétrant dans le domaine de la pensée.

La partie expérimentale sera consacrée à la démonstration du principe intelligent agissant sur la matière.

SOLUTION DU MOT CARRÉ

Du n° 75 de la *Paix universelle*

M E S M E R
E T O I L E
S O N N A S
M I N A G E
E L A G U A
R E S E A U

GASTON DE MESSIMY.

Ont trouvé juste : Le jeune Armand, Mme Hoffman, Caron fils, G. V. B., Lyon ; Urbain Ginestet, à Neuville; Emile B.

POUR LES PAUVRES

Le 9 janvier, trouvé dans notre boîte, par un anonyme. .	20	fr.
Le 9 — — avec ces mots : « pour les malheureux, quels qu'ils soient ».	2	»
Le 10 — de Mme Champin	5	»
Le 15 — de Mme B., aux Brottaux.	3	»
Le 18 — de Mme Barre-Bertery-Mustapha.	5	»
Le 18 — d'un abonné à la *Paix Universelle*. . . .	2	»
Total. . . .	37	fr.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 78 10 Centimes 16-28 FÉVRIER 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

LA SCIENCE MORALE ET SOCIALE

Les deux termes qui forment l'enseignement de la science morale et sociale sont tellement unis qu'il ne serait pas possible de les séparer. En effet, ces deux mots sont inséparables, parce que la morale qui n'embrasserait pas, d'une manière générale, tous les besoins de la société ne serait pas complète.

L'éducation morale et sociale doit tendre vers le progrès et la civilisation des masses; elle doit donc viser au développement de toutes leurs facultés et à régler toutes leurs puissances intellectuelles et matérielles. C'est, d'ailleurs, par le développement et l'accélération du progrès intellectuel, moral et social que les populations et les Etats peuvent s'agrandir en force et en puissance; c'est par le triple pouvoir physique, intellectuel et moral que les mœurs sociales s'épurent et s'acheminent vers la fraternité et la solidarité qui doivent former le but de toute véritable civilisation. C'est là, en effet, le secret de la vie des peuples et de l'humanité ; c'est là le point d'appui inébranlable que demandait, il y a plus de vingt siècles, Archimède, le savant géomètre de Syracuse, pour soulever la masse de notre globe.

Mais, pour asseoir le présent et préparer l'avenir, il est bon et utile de revoir le passé qui nous montre les causes de progrès et de décadence des peuples. La science morale et sociale constitue la véritable science sur laquelle reposent les droits et les devoirs des nations qui aspirent à des pensées d'union et de liberté. Les instincts généreux et les principes énergiques, qui forment la base de la famille et de l'amour de la patrie, peuvent seuls alimenter la vie d'un peuple et cimenter l'existence des nationalités. Cette science fondamentale de toute société est destinée à diriger et accélérer toutes les connaissances humaines dans les arts, les sciences et l'industrie : elle est donc la base de la législation des peuples et la garantie de leur existence.

L'humanité a sa vie unitaire; chaque peuple, dans ce grand corps vivant, remplit sa fonction : ce sont les membres d'un être collectif, qui vivent chacun à sa manière, et qui tous, cependant, concourent à l'existence et à la perfection de l'individu ; tout s'y harmonise dans un but commun, et cependant chaque organe, chaque membre séparé a une vie spéciale.

La vie des sociétés, tracée dans l'histoire, constitue le plus grand drame du progrès et de la décadence des peuples. Ces immenses phases de la vie des nations, paraissant et dispararaissant, sont l'image des évolutions et des transformations de tout ce qui existe dans la nature. Cette étonnante image de l'humanité traversant les siècles comme un géant, s'agrandissant en force, se perfectionnant en sagesse, nous montre le but commun à tous les êtres et les tendances progressives de tous les éléments dans le monde universel.

En établissant le parallèle entre les divers âges des nations, entre leur jeunesse et leur virilité, entre leur vieillesse et leur décrépitude, en examinant la durée de ces périodes, les analogies et les rapports des lois et des institutions, en comparant l'état moral de chaque société, on remarque que la multitude prospère et fructifie à mesure que la sociabilité et la force intellectuelle et morale augmentent, tandis que la misère et la souffrance dévorent les contrées, dépeuplent les nations, et que partout où l'arbitraire et la tyrannie commandent, les peuples dégénèrent. L'op-

pression des pouvoirs publics et de la spéculation outrée à l'égard de ceux qui produisent, constitue un signe néfaste de démoralisation sociale. Quand le principe, si équitable, si rationnel, qui veut que celui qui produit consomme, est méconnu, la société incline vers la décadence.

L'histoire qui est le miroir fidèle des sociétés nous fournit les exemples les plus frappants de grandeur et de décadence des peuples et des vicissitudes de l'humanité.

Que sont devenues les merveilles tant vantées de la Grèce, de Babylone, de Palmyre et la gloire du Tibre aussi bien que l'opulence de l'Euphrate? Que reste-t-il des empires florissants de Cyrus, d'Alexandre, de la célèbre Carthage, de la riche Ninive, de Cyrène et d'une foule d'autres puissantes cités, vastes métropoles de l'Asie et de l'Afrique? Il ne reste, hélas! de ces grandeurs passées qu'un souvenir, qu'un chiffre dans l'histoire. Carthage, cette Londres de l'antiquité, qui couvrait jadis les mers de ses innombrables navires, est devenue la proie d'un clergé qui en est le maître absolu, grâce à la faiblesse du gouvernement de la France, cette Grèce des temps modernes.

Les nations ne profitent jamais assez des leçons de l'histoire qui nous montre la marche du progrès et les évolutions des sociétés et des civilisations. L'égoïsme de l'aristocratie financière engendre des haines sociales qui assombrissent les horizons des nations et menacent la tranquillité des peuples. Il importe donc que les hommes éclairés, ceux qui sont animés de sentiments véritablement philanthropiques travaillent à la conciliation des esprits et à l'union des intérêts sociaux, dont le suprême idéal constitue la fraternité et la solidarité.

DÉCHAUD.

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

Conférences de M. Léon Denis à Lyon

(*Suite et fin.*)

M. Léon DENIS. — Vous dites que les actes n'ont pas de sanction avec la pluralité des existences. La douleur n'est-elle pas la sanction du mal; il y a enchaînement dans toutes les choses de la vie et chaque acte mauvais porte avec lui son châtiment. Il n'y a pas seulement la douleur physique, mais aussi la douleur morale qui dure jusqu'à ce que l'âme ait compris le bien. Dans les lois universelles, se manifeste une justice supérieure dont nous pouvons facilement nous rendre compte. Les conditions de chaque renaissance sont déterminées par le passé de l'être. Où y a-t-il une sanction plus équitable? Vous me demandez pourquoi l'oubli des vies antérieures? Il y a cet oubli seulement dans la vie terrestre, ces souvenirs se réveillent à la mort, tout le passé renaît et c'est là que se trouve la satisfaction ou le châtiment. Ces souvenirs éclairent l'ensemble de nos vies, et nous y voyons la loi du progrès. Sur la terre nous ne pouvons pas tout connaître, parce que nous ne pourrions tout supporter. Plus tard, dans les vies plus avancées, nous aurons la vue de nos anciennes existences.

Si vous êtes un homme nouveau, pourquoi votre caractère est-il formé à la naissance, pourquoi vos aptitudes sont-elles déterminées? L'homme est libre dans certaines conditions et il est d'autant plus libre qu'il est plus avancé, car ses passions lui font une chaîne qui entrave sa liberté. Il est libre, mais dans la limite des lois de l'Univers.

Vous avez parlé de l'enfer éternel. Mais à quels résultats arrivez-vous avec cette théorie? L'humanité est divisée en deux parties: l'une, la plus grande, qui est perdue; l'autre, qui est sauvée. Ainsi Dieu aurait créé l'homme pour sa perte. Or, s'il a la prescience, vous en faites un bourreau. Mais, comme l'a dit saint Jérôme, ce n'est là qu'un épouvantail pour empêcher les hommes de pécher, mais il le dit en recommandant de le cacher au vulgaire. Vous parlez de mathématiques; je vous réponds dans le même langage en vous citant cet axiome: qu'une quantité finie est nulle par rapport à une quantité infinie. Donc l'homme offensant Dieu ne saurait l'atteindre, son acte ne peut mériter une expiation éternelle.

Vous me demandez quel est le critérium des communications spirites. Je vous prierai à mon tour de nous faire connaître celui des enseignements de l'Eglise catholique. Vous savez que des millions de communications sont obtenues sur tous les points du monde: qu'elles nous apportent les faits d'identité les plus précis, faits par lesquels se révèlent le caractère, la personnalité des Esprits; qu'elles s'appuient sur les autorités les plus incontestées, pour discerner les autres faites appel à votre jugement, à votre raison et repoussez tout ce qu'elles condamnent.

Vous prétendez posséder toute la vérité, et vous vous appuyez exclusivement sur des documents vieillis ou remaniés. Nous, ce sont ceux-là mêmes qui vivent la vie future qui nous en révèlent les lois et les conditions. . . . .

Pourquoi tous ces anathèmes qui tombent sur nous du haut de vos chaires? Quelle est à notre égard l'attitude de l'Eglise? Elle prétend que nous faisons l'œuvre du démon. Si vos théologiens ont étudié leurs textes, ils doivent se rendre compte que leurs malédictions, en passant sur nos têtes, atteignent les premiers chrétiens. Tout le christianisme primitif repose sur l'évocation et l'enseignement des esprits. Vous êtes si loin de ce christianisme que vous ne le soupçonnez même pas. De Jésus vous avez fait un dieu, vous méprenant sur le sens que ce mot dieu avait à son époque. Jésus était un grand sage, un médium puissant et cependant il ne peut convaincre ses disciples qui le renient à l'heure de son supplice, mais il leur apparaît plusieurs fois et plus tard à Paul sur le chemin de Damas et Paul devient son interprète le plus ardent, le plus convaincu. Que sont ces apparitions, sinon des phénomènes spirites? Paul ajoute qu'il est en communication constante avec Jésus et aussi avec un esprit de ténèbres, et il conseille à tous de faire la part de la vérité et de l'erreur. Saint Jean a dit: Ne croyez pas à tout esprit, mais assurez-vous qu'il vient de Dieu. Les apôtres se réunissaient pour évoquer les esprits. Dans les *Actes* il est même question d'évocations par la table. C'est en conformité de sentiment avec les esprits qu'agissent toujours les premiers chrétiens. Voilà le véritable christianisme; alors il est persécuté, humble, petit; mais il est fort, car il a pour lui la vérité. Plus tard il se constitue en hiérarchie sacerdotale; le vrai christianisme se transforme et de persécuté devient persécuteur; il cherche à étouffer les voix de l'invisible et à leur imposer silence. Au IVe siècle cependant les chrétiens interrogeaient encore les morts: Tertulien, saint Jérôme, saint Augustin l'affirment. Voilà le véritable enseignement de l'Eglise. On méconnaît aujourd'hui les Pères de l'Église, parce qu'on ne comprend même plus leur enseignement.

Vous me demandez un critérium pour discerner la valeur, l'authenticité des communications; mais lisez l'ouvrage écrit par le cardinal Bona, le Fénelon de l'Italie: *Du discernement des Esprits.*

M. l'ABBÉ. — Je ne connaissais pas cet ouvrage, je vous remercie.

M. Léon DENIS. — Le Père Lacordaire en parle aussi dans ses

lettres à Mme Swetchine; de son côté le père Curci, épouvanté à la pensée d'un enfer, d'un enfer éternel, déclare que ce n'est là qu'un mythe dont il est temps de faire justice. Mais ces hommes de cœur sont des exceptions. Le christianisme, nous l'acceptons, mais il n'en est pas de même du catholicisme que nous repoussons parce qu'il n'en est qu'un pastiche et qu'il lui est opposé sur bien des points.

En face des systèmes contradictoires et des vaines spéculations théologiques, que doit faire l'homme? Il doit chercher où conduit le chemin de la vie, parce qu'on ne peut faire un voyage dans de bonnes conditions si l'on n'en connaît pas le but. Il faut que l'Idée soit fécondée par la connaissance des lois de la vie. Cette conception a donné le signal de départ aux grandes ascensions de l'humanité. Le christianisme a été une des formes de la pensée dans cette ascension; mais il s'est voilé dans son enseignement, il s'est modifié et il est demeuré impuissant à diriger et améliorer les hommes. Le catholicisme n'est plus l'interprète de la pensée divine, ce n'est pas lui qui pourra arracher les sociétés aux révolutions qui se préparent, bien qu'il fasse des efforts désespérés pour essayer de les guider à son profit. Heureusement pour le salut de l'humanité, une puissance supérieure veille, le monde invisible s'ouvre, il se manifeste de toutes parts; c'est lui qui nous aidera à évoluer, qui nous éclaire déjà, nous guide et nous fait avancer d'un pas rapide et sûr vers nos véritables destinées.

M. l'Abbé répond que si l'Eglise a dû fulminer ses anathèmes, c'est moins pour combattre le spiritisme que pour défendre ses dogmes; il n'est pas complètement satisfait des réponses de son contradicteur et à nouveau demande un critérium pour reconnaître l'authenticité des communications et l'identité des esprits qui se manifestent; tant qu'on ne lui aura pas donné ce critérium, il est en droit de penser que toutes ces manifestations sont l'œuvre du démon. En présence de l'évocation, il se trouve dans le domaine de la foi et avec elle il ne peut transiger; il s'appuie sur l'Évangile pour établir la hiérarchie de l'Église et les sacrements.

M. Léon Denis. — Je vous l'ai dit, le critérium des communications est dans leur caractère universel et dans les preuves d'identité qu'elles nous fournissent. Vous parlez des Évangiles, mais ils ne s'accordent pas malgré le travail de saint Jérôme qui n'a pu les mettre d'accord en les accommodant au besoin de son époque.

M. l'Abbé défend saint Jérôme dans son travail et traite de fable, de roman, la conduite qui lui est attribuée; il récuse l'autorité de Strauss; à cet égard, saint Jérôme n'a fait qu'un travail de traducteur, mais non de correcteur.

M. Léon Denis maintient que l'Église a plutôt recherché sa suprématie que le bien de l'humanité; dans les documents historiques, dans ses propres livres saints, elle accepte ce qui lui est favorable et révoque ce qui combat ses vues, quitte à modifier plus tard sa manière de voir.

M. l'Abbé. — Il y a évolution et non révolution dans la marche de l'Église: son dogme se développe mais ne change pas; il n'y a point là contradiction, son dogme reste toujours immuable.

M. Léon Denis. — C'est là un langage nouveau. L'Église a toujours insisté sur le caractère immuable de son enseignement. Mais elle ne peut fournir aucune preuve de l'immortalité. Quant à nous, nous avons la connaissance de la vie future et du mode de cette existence. Nous sommes en présence de médiums de toutes les nations et toutes leurs communications concordent sur certains points; ces points nous sont donc acquis. Le jugement n'est pas suspendu parce qu'on est spirite, au contraire. Si les esprits parlaient seulement de choses connues de l'évocateur, on pourrait les renier, ou les suspecter, mais il n'en est pas ainsi et alors que partout ils se communiquent, nous devrions refuser leur témoignage, et pourquoi je me le demande? pour sauvegarder une révélation qui date de dix-huit siècles, qui a été dénaturée, faussée dans sa voie, dans ses enseignements; il nous faudrait méconnaître une révélation de tous les jours, de tous les instants, alors que cette révélation est d'accord avec la science, avec la raison. Non, il n'y a pas de religion spirite, mais une science spirite, parce que c'est un champ d'observation et de contrôle. Cet enseignement est vécu, c'est une forme de la science. Le monde spirituel réagit sur le monde matériel; les deux se complètent, s'aident, se soutiennent dans leur évolution commune. Nous sommes à une époque où la science et la croyance doivent se réunir pour donner à l'esprit un enseignement complet, une connaissance exacte de l'Univers et de la vie. Le Spiritisme est le point convergent où aboutissent toutes les connaissances humaines; il dissipe cet épouvantail de la mort que l'Église faisait peser sur l'esprit humain et qui était pour elle une si grande source de profits matériels. La mort est seulement l'entrée dans une vie nouvelle, où l'être humain trouve la sanction de ses actes. Toutes les messes que l'on dit moins pour les âmes du purgatoire que pour remplir les caisses de l'Église sont sans efficacité, le mal accompli devant être racheté par celui même qui l'a commis; aucun pouvoir ne peut l'en soustraire. Cette conception seule est équitable et satisfait la justice éternelle.

M. l'Abbé ne voudrait pas éterniser le débat, ni abuser de la patience de l'auditoire, mais il tient à protester contre ce qui a été dit de saint Jérôme, au sujet de la *Vulgate* qui est un document absolument pur.

M Léon Denis. — Il me sera facile de vous donner la preuve du contraire, par la lecture du passage suivant d'une lettre de saint Jérôme au pape Damase. Il montre que cette œuvre a été arrangée pour les besoins de la cause; c'est un simple travail de reconstitution mais non un document originel irrécusable.

M. Léon Denis lit ce passage, puis il termine en adressant à tous des paroles pleines de cœur et d'élévation et en engageant l'assistance à travailler et à étudier toutes les questions qui, de près ou de loin, se rattachent au spiritisme qui doit être pour nous le flambeau de l'avenir.

La séance est levée à six heures.

Au cours de cette conférence, des bravos nombreux et souvent répétés ont dû prouver à M. Léon Denis combien il était en harmonie avec les sentiments de l'auditoire. M. l'Abbé F***, par l'indépendance de ses idées, la largeur de ses vues, a provoqué également à maintes reprises de chaleureux applaudissements.

Près de deux cents personnes ont assisté à ce débat, alors que la salle de la Société Fraternelle n'en avait jusqu'à ce jour réuni que cent cinquante au maximum. Ce chiffre seul indique mieux que tout autre argument, combien nos amis y ont attaché d'importance et le plaisir qu'ils avaient d'entendre M. Léon Denis.

H. Sylvestre.

UN NOUVEL ESSOR

Nous empruntons au *Voile d'Isis* du 24 janvier l'article suivant, que nous faisons suivre d'une lettre de J. Bouvery, adressée à son auteur, persuadé à l'avance que nos lecteurs seront satisfaits de ce nouvel essor donné aux doctrines spiritualistes où nous serions heureux de voir s'unir toutes les écoles *de la pensée réalisatrice*, pour marcher d'un commun accord dans la voie du progrès.

A. B.

Le Conseil Permanent du Spiritualisme

Le succès du Congrès de 1889 fut dû à l'union réelle entre tous les groupes spiritualistes en vue du progrès unique de l'idée. Que

d'efforts ne fallut-il pas à Bouvery pour faire cesser momentanément les questions de personnes qui reparurent rapidement après le Congrès ! De là l'effondrement de ce « Comité de Propagande » qui se tua par le sectarisme qu'il avait voulu inaugurer. On a oublié peut-être qu'au Congrès de 1889, le président, deux vice-présidents et le secrétaire général, étaient des occultistes, et que le volume du Congrès a été mis en ordre également par un occultiste. C'est donc par le travail personnel et l'énergie morale, plus que par l'argent, que les occultistes ont pu faire de ce Congrès un des grands succès du spiritualisme contemporain, aidés en cela par le dévouement de tous les groupes spirites.

Or, depuis 1889, *le Groupe indépendant d'études ésotériques*, ayant réussi à éviter ces questions d'argent qui causent la perte de presque tous les mouvements d'idées, a suivi une marche ascendante et a vu ses membres progresser d'une façon vraiment considérable. Aussi, le Comité de direction du groupe avait-il décidé, dès le mois d'octobre dernier (voy. le rapport du Président), la création d'une *commission d'initiative*.

Mais nous voulons aller le plus loin possible dans cette voie, et nous avons décidé de tenter encore une fois la création d'une sorte de *Conseil du spiritualisme* qui, au-dessus de toutes les questions de personnes et de sectes, s'occuperait du succès de l'idée.

Les réunions de ce Conseil auraient lieu tous les trois mois. Les questions d'argent en seraient absolument bannies, ce qui éviterait toute administration. Le Conseil émettrait des *vœux* que les diverses sociétés seraient appelées à réaliser de leur mieux.

Le Conseil serait formé :

1° Par un délégué pour chacun des journaux spiritualistes;

2° Par un ou deux délégués de chacune des grandes sociétés spiritualistes;

3° Par des membres libres (en nombre très restreint) choisis par la majorité des délégués nommés d'autre part.

Aucun délégué possédant un casier judiciaire, ni aucun journal dirigé par un individu dans le même cas, ne serait admis dans le Conseil.

De plus, quatre sous-commissions permanentes seraient établies : 1° Occultisme; 2° Spiritisme; 3° Magnétisme; 4° Divers.

C'est dire que, de même qu'en 1889, nous voulons tenter une union désirable pour tous. Que nos amis qui sont convaincus de la sincérité de nos intentions nous écrivent dès maintenant. Que les journaux qui sont prêts à former le noyau d'action primordiale nous envoient leur adhésion et, dès les premières lettres classées, nous convoquerons la réunion d'une *Commission d'organisation* chargée de tout préparer.

Que nos amis réfléchissent que le succès a jusqu'à présent couronné toutes nos œuvres de civilisation, et que cette tentative, si elle réussit aussi, peut faire plus pour l'arrivée de nos idées que le Congrès de 1889 lui-même.

Si notre appel reste sans écho (ce dont nous doutons), nous organiserons dans le Groupe même une *Commission d'initiative* qui saura étendre encore le succès de notre propagande.

PAPUS.

« Paris, 29 janvier 1894.

« MON CHER PAPUS.

« Je viens de lire dans le *Voile d'Isis* votre article, concernant la réalisation d'un *Conseil permanent du spiritualisme*, dans lequel vous citez mon nom et où vous faites appel à toutes les bonnes volontés *sans distinctions d'écoles*.

« Votre idée répond trop bien aux efforts que je fais moi-même depuis longtemps, dans cette voie d'union — union libérale s'entend — pour que je ne m'empresse pas de vous crier : bravo !

« Ceux qui parviendront à réaliser l'*union* entre les écoles qui ont pris part aux deux congrès internationaux de 1889 : « congrès spirite et spiritualiste » et « congrès du magnétisme humain » auront bien mérité de l'humanité. Et... il est vraiment temps qu'on y pense.

« Dans un *Mémoire*, lu au « congrès pour la liberté de la médecine », je disais que les peuples dits civilisées étaient atteints d'une maladie terrible... qui les mènerait vers un abîme sans précédent dans l'histoire, si les écoles représentées aux deux congrès ci-dessus ne parvenaient pas à *s'unir* pour aider à la guérison de la maladie sociale, que l'on *traite* par le gendarme ou la guillotine, ce qui bien entendu ne fait qu'aggraver le mal.

« M. Jules Lermina, avec la pénétration d'esprit qui le caractérise, a fort bien démontré, dans sa belle étude *Ventre et Cerveau*, qu'il fallait absolument commencer par assurer la vie matérielle au prolétariat (qui est le nombre, et aujourd'hui *c'est lire* — que les « satisfaits » ne l'oublient pas — et sera le maître quand il le voudra), si on veut qu'il écoute et surtout suive les conseils de sagesse.

« Oui, on ne le répétera jamais assez, « l'homme a droit au nécessaire », comme le dit Bossuet, avant que personne n'ait le droit au superflu, mais, il a le droit, aussi, au *nécessaire* en ce qui est relatif à *l'âme*, vu que si l'homme par son corps est une plante de la Terre, il est aussi, par son âme, une plante du ciel, pour me servir de l'expression de Platon.

« Négliger l'un et bien nourrir l'autre : l'homme n'est plus qu'un *déséquilibré*. C'est ce qu'ont fait les dogmes religieux en ne voyant que l'âme, et c'est ce que fait la science contemporaine en ne voyant que le corps.

« Mais il ne sagit pas seulement de savoir qu'il faut ces deux *nécessaires*, il faut encore bien connaître le genre de nourriture qui convient à chaque entité, qui, unies, forment le corps.

« En ce qui concerne l'âme, cette connaissance est plus complexe qu'on ne le croit généralement ; elle ne peut être démontrée dans tous ces détails que par les écoles *réunies* qui ont fait partie des des deux congrès, qui en possèdent chacune une parcelle... et prouvent scientifiquement l'existence de l'âme ainsi que sa survivance.

« Je dis : *scientifiquement démontrée*, car la « foi » est aveugle et n'arrive le plus souvent qu'à dire ou faire des sottises... Voyez les dogmes religieux.

« La meilleure preuve de l'impérieux besoin de cette grande union, qui devra bien entendu respecter l'autonomie de chaque école, c'est que dans leur *isolement* elles n'ont *rien*, *rien* produit au point de vue de l'humanité pour laquelle elles vivent ; elle travaillent avec le plus grand dévouement.

« Et pourtant il y en a qui sont très anciennes. Oh ! si pourtant, nous avons fait quelque chose : ne serait-ce que d'avoir noirci des monceaux de papier, mais ce n'est vraiment pas assez.

« Hélas ! que de temps et d'argent perdu... qui mieux employés nous auraient conquis l'humanité !

« Et cela sera ainsi, tant que nous resterons dans l'isolement, *dans l'ornière du Moi*, lequel nous fait croire à tous, à tous *que nous seuls possédons la vérité, toute la vérité*, comme si la Puissance divine nous avait attendu pour la confier à nous seuls.

« Inutile de nous mêler aux masses, elles nous écouteraient, comme elles écoutent tout ce qui leur paraît nouveau ; mais, lorsqu'il s'agira d'agir, elle nous diront — c'est déjà fait — avec juste raison : Beaux discoureurs, écrivains subtils, commencez donc à nous montrer le bon exemple de l'union et de l'esprit scientifique que vous nous prêchez si éloquemment, et après nous verrons si nous devons vous suivre.

« On pourra me dire : nous n'avons pas à descendre dans les foules... Ah ! alors, si c'est pour rester dans je ne sais quel Empyrée... pour y traiter, comme nos philosophes contemporains, d'un Devenir,

d'un Inconnu quelconque..., nous n'avons comme eux qu'à continuer notre rôle *d'Inutiles* et à noircir, toujours aussi, comme la philosophie contemporaine de plus en plus du papier pour... l'épicier du coin.

Souvenons-nous que les hommes, les sociétés, qui ont *fondé* quelque chose de durable, qui ont imprimé à l'humanité un vigoureux mouvement en avant, ne l'ont pu faire qu'en se mêlant aux foules, en donnant le bon exemple. Ils ne craignaient pas les controverses, ils n'ont pas craint de se commettre avec les pharisiens et de s'exposer à leurs embûches. Tels les Socrate, les Jésus, les géants de Révolution émancipatrice, etc., etc.

« On me dira : qui ou quelle est la cause de notre isolement, de nos divisions ? Oh ! quand donc ne *singerons*-nous plus les *politiciens* qui ne cessent de se jeter à la face le sang qu'ils ont fait couler mutuellement au lieu de s'entendre pour plus de justice, plus d'humanité ?

La cause, c'est moi, c'est vous, c'est tout le monde... Ah ! comme je l'ai déjà dit bien souvent, passons l'éponge sur le passé, plus de récriminations sur X ou sur Z si nous voulons aboutir à quelque chose de sérieux, d'utile, et que personne ne revendique le prix de sagesse, car personne, personne ne le mérite. Enterrons donc ce qu'il y a de mauvais dans le passé; *que ceux qui n'ont jamais péché nous jettent la première pierre*; fermons le Temple de Janus et regardons en avant.

« Demandons aussi qu'on abandonne le *sectarisme*, ainsi que cette tendance *théocratique*, qui fait si bon marché des humbles, comme s'ils n'étaient pas capables de beautés morales et scientifiques.

« C'est le sectarisme et la théocratie qui ont perdu l'humanité; ceci fait, le *Conseil permanent du spiritualisme* réussira.

« Voilà, mon cher Papus, les principales bases — selon moi du moins — sur lesquelles il faudrait fonder l'*union* que vous souhaitez; plus le terrain sera connu, le but défini en faveur de l'humanité sans épithète, mieux l'union s'affirmera, plus nous aurons d'actions sur les masses et sur le grand nombre d'hommes de valeur, prêts à nous aider, mais qui voudraient auparavant que notre *lanterne* soit mieux éclairée.

« En aurons-nous, *les uns et les autres*, le courage ? Je le souhaite de tout cœur, et, si oui, vous pouvez compter sur mon adhésion.

« Cordiales poignées de mains.

« J. Bouvéry. »

LE PAPE ET LE SPIRITISME

Le Dr. G. de Lansgsdorff raconte (*Neue Spir Blatter* du 7 décembre 1893) avoir appris d'un spiritualiste en voyageant en Allemagne, que ce dernier avait eu dernièrement entre les mains un écrit émanant du pape et adressé à tous les évêques, pour leur recommander de ne pas se montrer hostiles au mouvement spiritualiste. Et l'on va jusqu'à dire que le pape a un médium à l'aide duquel il s'efforce de scruter la doctrine de l'immortalité. Ou bien serait-ce de sa part une ruse ayant pour but de le rendre peu à peu chef du mouvement spiritualiste et prolonger autant que possible l'existence du catholicisme ? Ouvrons les yeux et veillons !

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(*Suite*)

IV

IL N'Y A QU'UNE MALADIE

Comme la bulle de savon dont la frêle pellicule résiste aux tensions ambiantes coalisées tant que la Force initiale interne peut leur faire équilibre, de même l'Être trouve sa sauvegarde dans sa *tension équilibrée*.

De la conception jusqu'à la mort, suivant la trajectoire que la destinée nous trace, il nous faut, comme l'équilibriste sur la corde raide, l'œil fixé sur le but, soutenir sans défaillance ni oubli cet équilibre oscillatoire contre lequel se coalisent toutes les forces attractives ou répulsives qui nous entourent.

Pendant la durée de la vie utérine, la Force initiale, enveloppée dans le germe, participe de la tonalisation de la mère dont elle subit toutes les fluctuations et les influences ; la Tonalité de l'enfant ne conquère sa véritable autonomie que lorsqu'elle se sépare de la Tonalité maternelle.

Elle se développe alors sous l'influence de l'éducation physique, intellectuelle et morale que reçoit l'enfant, et ce n'est pas là la moindre des épreuves qu'elle ait à subir, car dans l'œuvre architectonique qu'elle poursuit et à laquelle elle doit présider pendant les longues années du développement et de la croissance, la Tonalité trouve à chaque pas de sérieuses occasions de dévier de son rythme normal et rencontre des obstacles susceptibles de la faire sombrer avant qu'elle n'ait eu le temps de parfaire les organes compensateurs destinés à fortifier son fonctionnement.

Ce n'est qu'au moment où la croissance s'achève que l'Être se trouve définitivement en possession de tous ses moyens pour soutenir la lutte de l'existence ; doté d'une bonne impulsion initiale, que la conception lui aura donnée et qu'une solide éducation aura fortifiée en possession d'un organisme complet, il pourra mieux soutenir les chocs, et sa puissance de résistance sera d'autant plus grande que sa Tonalité se sera mieux équilibrée ; mais alors, qu'il se tienne en garde contre lui-même ; qu'il s'individualise fortement en armant sa volonté contre l'entrainement des passions ; qu'il s'applique à maintenir un juste équilibre entre le *physique* et le *moral*, entre l'Être *végétatif* et l'Être *sensitif* ; qu'il ne laisse à aucune des résonnances fondamentales de la Tonalité prendre une influence prépondérante sur les autres ; car si dans la première partie de la vie l'Être est principalement en butte aux attaques et aux déviations matérielles venant du dehors, dans la seconde, c'est du dedans que viennent toutes les menaces sérieuses de déséquilibration. Parvenu au terme de son complet développement, l'Être, moins facilement dominé par les causes externes qui ont primé jusqu'alors, entre dans la période d'exercice du *Libre arbitre* et de *la Volonté ;* s'il sait pondérer ses actes, s'il ne laisse pas faiblir sa volonté, cet agent de toutes ses tensions équilibrées, il pourra atteindre et traverser sans encombre la dernière épreuve de transition qui l'attend au sommet de la vie, c'est-à-dire *le passage de l'âge adulte à l'âge mûr*, où la Tonalité, comme dans la période de croissance, court les plus graves dangers sous l'influence d'une seconde évolution architectonique, destinée à préparer les assises de la vieillesse.

Après cette épreuve topique, contre laquelle viennent le plus souvent se briser les tonalités mal préparées ou désemparées, l'Être, reprenant un nouvel essor que des antagonismes moins violents ne viennent plus, comme dans la période ascendante, ni si souvent, ni si profondément troubler, s'achemine vers le versant de la vie ; et

muni d'une Tonalité armée d'une *Dominante* moins turbulente et plus assagie, il peut descendre les degrés de ce versant d'un pas calme et réglé, accomplissant souvent ainsi un second cycle aussi long que le premier.

Tout le secret de la vie des organismes est là : *Maintenir envers et contre tout la rythmique vitale à son point de tension normale dans toutes les fluctuations que subit la Tonalité depuis la conception jusqu'à la mort.*

Y parvenir c'est résoudre le problème vital en se tenant moralement et physiquement en dehors de cet esclavage douloureux et humiliant que nous imposent les passions et la maladie.

L'homme de bien, l'homme sain, l'homme heureux est toujours à l'unisson de lui-même, *vir semper sibi consonus ;* l'homme que la passion égare ou que la maladie terrasse perd toutes les harmonies de son être et détone péniblement comme une dissonnance dans un concert, *homo absonus.*

Soyons donc maîtres de nous-mêmes ; sachons régler nos besoins et nos jouissances ; ne laissons pas nos facultés s'épuiser dans les excès ou dans les vains plaisirs ; maintenons autant que nous le pouvons, l'équilibre au dedans et en dehors de nous. Toute infraction physique ou morale à cette loi de pur dynamisme nous courbe sous le joug de fer de ces innombrables déviations pathologiques qui forment le fond de la grande misère humaine et que nous avons renfermées sous cet unique vocable, *la Maladie.*

Pour éviter la Maladie, il faut que notre tonalisation impose aux antagonismes un accord parfait ; de cet accord résultera une tension normale qui maintiendra en équilibre dans l'organisme toutes nos humeurs; c'est en effet la tension qui scinde en trois parts nos matériaux architectoniques, solides, liquides et gaz ; qui entretient la forme et le mouvement globulaire de nos tissus ; c'est elle qui réglant la double fonction d'*absorption* et d'*élimination*, assure l'alternance périodique des *assimilations* et des *sécrétions*, résumant le mécanisme vital ; les métamorphoses chimiques en permanence dans l'organisme en vue de la nutrition, du développement et de la conservation de l'Être ne sont, en réalité, qu'une conséquence immédiate de l'*état de tension.*

Tant que cet état de tension persiste, l'Être, comme enveloppé d'une atmosphère protectrice, peut résister à toutes les poussées du dehors et conserver son autonomie fonctionnelle ; mais que cet état de tension, cédant à quelque déterminatif prépondérant, vienne à se rompre, toutes les voies ouvertes aux invasions rendent l'Être esclave et tributaire des forces ambiantes qui l'oppriment ; le mouvement régulier de ses fonctions, celui des décompositions chimiques s'altèrent ; la nature intrinsèque des solides, des liquides et des gaz se modifie et l'Être périclite dans une désorganisation ascendante qui peut finir par amener une perversion complète de tous ses éléments.

Les pertes de tension peuvent être brusques ou progressives et c'est ainsi qu'elles produisent les maladies *aiguës ou chroniques.*

Tout individu, en raison de son *idiosyncrasie*, est plus ou moins accessible aux pertes de tension ; cela dépend de la façon dont *son Énormon* est équilibré. Les forces nerveuses, tendues du centre à la circonférence, forment, nous l'avons vu, une sorte de harpe vibrante obéissant à une rythmique que crée l'antagonisme du double courant *Centripète* et *Centrifuge;* tout l'Être nerveux s'appuie, en quelque sorte, sur des centres condensateurs et rayonne vers la périphérie, où il rencontre l'opposition des forces ambiantes qui sert de tremplin à son élasticité vitale : sous l'influence de causes diverses, l'afflux du mouvement condensé se porte ou vers la périphérie ou vers les centres; l'équilibre flotte entre des *Condensations* prépondérantes ou des *Distensions* excessives, et l'épanouissement se fait du centre à la circonférence d'autant plus normalement que l'Être, mieux équilibré, se trouve plus maître de ses *Condensations* et de ses *Dispersions.*

Cet état de tonalisation équilibrée constitue en réalité notre véritable identité personnelle, car au milieu des mutations moléculaires incessantes qui s'opèrent dans notre matérialité que deviendrait notre personnalité si nous n'avions aucun moyen, dans le torrent des métamorphoses qui entraîne nos éléments parcellaires constitutifs, de nous maintenir toujours en quelque sorte identiques à nous-mêmes.

C'est la Tonalisation, qui, en nous fournissant un centre prépondérant d'actions à la fois attractives et répulsives nous permet de retenir, sinon dans l'immutabilité de leur nature, du moins dans leurs rapports constitutifs, les éléments variables de notre sang, de notre moelle, de notre chair, de nos os, de façon à les maintenir en des séries de centres, à la fois indépendants et gouvernés, sous la prédominance d'une puissance supérieure équilibrante qui est la conservatrice de notre caractéristique physique et morale.

L'ordre symétrique et absolu dans lequel se rangent ces éléments est immuablement fixé par le degré même de la puissance tensionnelle qui préside au développement normal de la silhouette de l'Être; comme la limaille de fer, lorsqu'elle groupe ses particules isolées autour du barreau aimanté sur des courbes géométriques régulières que Faraday appelle des *lignes de Force.* Notre puissance tensionnelle obéit aux conditions dont jouit tout support de l'action rayonnante de la Force; principe universel de la Loi qu'on retrouve partout, et dans le phénomène de la galvanoplastie, où ce principe dirige la molécule sur la molécule comme si une intelligence première préexistait en elle, et dans notre organisme vivant.

C'est à la régularité et à la constance de ce classement moléculaire au milieu des perpétuels échanges de l'organisme que nous devons de conserver l'intégrité de notre Forme et de notre Santé, et cette régularité et cette constance dépendent de la faculté tonalisante qui règle toutes nos tensions, faculté non seulement variable chez chaque individu en raison de la place qu'il occupe dans l'épanouissement sériel de tous les types, mais variable aussi en raison de la façon dont l'organisme perçoit plus ou moins vivement ou profondément les sensations venant de l'extérieur.

Notre organisme, à l'exemple du dernier des mollusques ou de la délicate sensitive, a pour jeu normal de se retirer, de se *contracter* à l'approche d'un contact quelconque. Ce mouvement contractile mesure en quelque sorte le degré de limitation que la Force tendue dans l'organisme oppose aux excitations externes; mais ce que l'on appelle *Contractilité* n'est que le premier temps du phénomène sensitif dont le second temps est la *Sensibilité.*

La Sensation, dépendant absolument de l'effet révulsif du mouvement expansif se tournant en condensation, il faut, pour qu'à la suite de la Contractilité la Sensibilité paraisse, que le retrait de la force nerveuse sur les centres s'effectue sans entrave, que l'Énormon se contracte sur lui-même par un mouvement *Centripète;* et comme il ne peut y avoir de *Sensation* sans *Perception*, il faut de plus que le Cerveau, l'organe des perceptions, se trouve avec le reste de l'organisme dans un rapport voulu. En d'autres termes, pour que l'Etre perçoive nettement les sensations, il faut que la Tonalité, dûment équilibrée, entretienne une harmonie réglée entre le double courant *Centripète* et *Centrifuge*, cette harmonie étant nécessaire au phénomène de récurrence qu'on appelle la *Sensibilité.*

Tout ce qui abolit ou entrave ce double courant, tout ce qui pousse avec violence par exemple les forces centralisées de l'Énormon vers la périphérie dans un excès d'expansion exagérée comme la colère, la fureur guerrière, l'extase (qu'elle soit artistique, scientifique, érotique ou religieuse), obscurcit par cela même la Sensibilité : le combattant dans l'ardeur de la lutte ne sent pas la blessure qui troue

sa chair; le martyr exalté par la foi sourit au bourreau; l'amour maternel se fait une jouissance de ses douleurs; ne vit-on pas en certain temps des miraculés fanatiques supporter, sans jamais en éprouver aucun mal présent ni aucune suite fâcheuse, les violences les plus monstrueuses! Ces états de haute tension vers la périphérie, par les curieux cas pathologiques qu'ils présentent, ont plus d'une fois déconcerté la science; mais qu'ils se produisent fortuitement ou à la suite d'un violent effort de la volonté, il n'en est pas moins vrai que ces états de haute tension périphérique mettent, ou inconsciemment ou volontairement, l'individu à l'abri de toute invasion morbide et des défaillances que pourrait causer une trop grande douleur; on dirait que, sous cette influence, l'organisme se cuirasse contre tous les envahissements.

L'homme, dont l'Énormon est suffisamment tendu peut affronter impunément toutes les contagions miasmatiques.

Le courageux sauveteur, dans le rayonnement du dévouement qui le pousse à exposer sa vie, peut braver sans danger le froid mortel d'une eau glacée qui, en tout autre temps, lui apporterait la fluxion de poitrine et la mort.

On a vu de vieux braves, opposant à la douleur une calme intrépidité, fumer tranquillement leur pipe pendant qu'on leur coupait la jambe.

A. BUÉ.

(*A suivre.*)

Deux lois psychologiques expliquées par la théorie des Incarnations

Il existe une loi psychologique, bien connue, qui veut que chaque état d'âme et ses signes extérieurs soient indissolublement attachés;... pour l'œil attentif, les découvertes, dans ce monde occulte, deviennent aussi faciles que la lecture de n'importe quel livre, pour celui qui sait lire.

C'est par cette loi qu'on arrive à expliquer les différences, — quelquefois si marquées, — qui existent entre enfants du même père et de la même mère. Leurs différents états d'âme ont diversifié leurs traits physiques, moraux et intellectuels;... à un tel point que, souvent, on ne pourrait les prendre pour frères et sœurs.

Ni les diverses saisons de leur naissance, ni l'âge plus ou moins avancé de leurs parents, ni les circonstances multiples et hétérogènes qui ont présidé à leur conception, n'auraient assez de force pour créer des divergences séparées fréquemment par un gouffre.

Je n'ignore pas que nous savons très peu de chose sur ce qu'est réellement la face nerveuse ou vitale;... sur la manière dont elle agit ou peut agir;... sur le degré où elle est capable de transmission d'un être humain à un autre être humain;... mais, tout au moins, devons-nous tâcher de nous créer, — en ce qui la concerne, — une formule logique et juste, plus en rapport avec nos modernes recherches scientifiques.

En observant ces oppositions si fréquentes, ces variétés si personnelles, dans les membres d'une même famille, — comme je l'ai déjà répété, — j'affirme que chaque individualité a toujours l'enveloppe matérielle qu'a demandée son principe vital, son état d'âme antérieur précédent; ce principe qui devait, avec un assemblage de molécules voulu, concourir à former un Être voulu, conséquent avec ses éléments bons et mauvais.

Car, ce n'est que dans de certaines conditions que l'esprit désincarné est apte à se former, à lui-même, de l'émanation de deux corps vivants: — homme et femme mis, avec lui, en une *spéciale* relation magnétique, — un corps invisible d'abord, puis visible et tangible.

Si sa spéciale relation magnétique ne trouve pas, dans l'ensemble des molécules d'aucun couple vivant, assez d'éléments sympathiques pour l'attirer, l'Esprit l'attend, jusqu'à ce qu'il les rencontre, ces deux Êtres qui sont *seuls* capables de lui accorder la forme nécessitée par son degré de perfection...

Et il les attendra, autant d'années, de lustres, qu'il sera nécessaire à leur apparition sur notre plan physique; puisque, *tout effet*, dans la nature, ne vient à se produire qu'avec la réunion de tous les agents utiles à sa création.

L'orage resterait indéfiniment sur nos têtes, si l'élément final qui fait éclater la foudre, se faisait attendre indéfiniment.

C'est en vertu de cette seconde loi qu'on devrait expliquer aussi comment un jeune couple, mari et femme, ayant de part et d'autre, dans leur constitution physique, tous les éléments vitaux requis pour la création, pour l'enfantement; reconnus puissants par les sommités médicales, désirant et voulant des enfants, ne se peuvent donner un héritier.

Il leur manque l'agent final: *l'esprit, l'individualité, l'état d'âme* que leurs molécules, leur émanation parfaite, — physiquement parlant, — ne peut cependant attirer. Parce que leurs atomes moléculaires ne répondent point, ne sont point en la relation magnétique, spécialement attractive, capable de créer un nouvel Être, avec un des Esprits désincarnés de l'espace.

La perfection des organes physiques ne suffit pas... Il faut en plus l'agent supérieur, l'agent final.

Relativement au sexe choisi par l'Être désincarné, en se manifestant à nouveau sur nos plans terrestres, il ne doit être encore que la *résultante* de son état d'âme... Selon que tel ou tel sexe s'adaptera plus avantageusement au développement de ses élans actifs ou de ses habitudes passives; de sa tendance à la différenciation ou de sa tendance à l'intégration; enfin répondra mieux à son but d'inventions, de modifications, de variations ou à son but de conservation.

Principes caractérisant le tempérament moral de l'homme ou celui de la femme.

Du reste, dans la suite de nos évolutions antérieures, la séparation sexuelle n'a pas toujours existé.. La reproduction a été *asexuelle* dans des temps fort reculés...

Alors, aucun choix n'était à faire...

Quant à la division en deux sexes, elle n'a dû se produire que quand une complexité plus grande s'est introduite dans les agents créateurs, les amenant par cela

même à séparer leurs fonctions et attributions devenues différentielles par la multiplicité de leurs éléments constitutifs.

On pourrait même entrevoir, dans la succession prolongée des siècles futurs, une complexité telle dans les agents producteurs, qu'ils éprouveraient une tendance *invincible* à se différencier en trois, en quatre sexes, etc., sans que la conception d'un tel fait ait rien de plus surprenant que le passage de la reproduction *asexuelle* à la reproduction *sexuelle*.

En ceci, la chose certaine, assurée est que le principe vital, ou l'état d'âme antérieur, ne se traduit en une forme terrestre — plus tard, astrale — que si cette forme répond, par ses éléments, à son idéal rêvé ; si elle peut le rendre qu'il cherche toujours, en son enveloppe corporelle, — et capable d'accomplir sa marche désirée, dans le chemin de la perfection, dans cet au delà qu'il ne semble devoir atteindre *toujours aussi*, que dans une nouvelle réincarnation dont le mouvement ascendant s'accusera encore par des souhaits plus élevés et toujours non satisfaits.

Car la satisfaction complète, si elle trouvait enfin sa réalisation, serait l'absolue négation du progrès qui paraît être, qui est notre but final.

Plus haut, plus haut encore, plus haut toujours, voilà notre devise dans tous les lieux et dans tous les temps.

L. D'ERVIEUX.

Les Frémonts, 21 septembre 93.

Fédération spirite Lyonnaise

Nous rappelons aux différents groupes spirites de la Région lyonnaise ainsi qu'à tous nos amis que le Banquet en l'honneur de l'anniversaire d'Allan Kardec aura lieu le dimanche 1er avril, dans la grande salle des fêtes de la Brasserie des Chemins de fer.

On peut dès aujourd'hui se procurer des cartes à la Société Lyonnaise, 14, cours Charlemagne ; à la Société Fraternelle, 7, rue Terraille; chez M. Bouvier, 5, cours Gambetta.

HONORÉ.

Cours de magnétisme

En raison de l'intérêt toujours croissant que prennent les leçons de A. Bouvier dans son cours de magnétisme appliqué à la thérapeutique et pour éviter tout élément de curiosité, les cartes d'admission seront rigoureusement exigées.

Dans la leçon du dimanche 18 février, il sera parlé des phénomènes du magnétisme et leurs causes.

La partie expérimentale sera consacrée à la démonstration du dualisme individuel et aux phénomènes de double personnalité.

MOT TRIANGLE

Un : Magnétiseur que l'on fête.
Deux : Synonyme de tempête.
Dans l'eau tout poisson fait mon *trois*.
Quatre: Un temps écoulé, je crois.
Cinq est un pronom. *Six* : voyelle
Qui se trouve dans ritournelle.

Puéchabon (Hérault), 26 janvier 1894.

G. DE M.

Les noms de nos œdipes seront publiés dans le n° 79 de la *Paix Universelle*.

SOLUTION DU MOT CARRÉ MAGNETIQUE

Paru dans notre n° 76

M e D i u M
E g E r i E
S a S i n S
M i L t o N
E t O i l E
R e N a i T

Les trois noms des magnétiseurs célèbres sont :

MESMER, DESLON, MESNET

Ont trouvé juste : Le jeune Armand, Mlle Jeunet ; Mlle Hoffmann, Verdelet, R. H., 58, Lyon.

POUR LES PAUVRES

Le 27 janvier, reçu d'un anonyme . . . . 5 »
Le 29 — dans notre boîte d'un anonyme . . . . . 20 fr.
Total. . . . 25 fr.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 79 | 10 Centimes | 1er-15 MARS 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

Fédération spirite Lyonnaise

Nous venons rappeler à nos amis que, comme les années précédentes, nous nous préparons à fêter dignement à Lyon l'aniversaire de notre Maître aimé Allan Kardec. Cette fête de famille aura lieu, cette année, le *dimanche 1er avril*, dans la *Salle des Ambassadeurs*, 12, cours du Midi, avec le concours et sous la présidence de M. D. Metzger.

A 2 heures précises, Discours divers et conférence par M. D. Metzger.

A 6 heures, Banquet.

Nous espérons que tous nos adhérents tiendront à assister à cette fête commémorative, dont la première partie sera gratuite, et à venir entendre et applaudir notre dévoué conférencier. Nous espérons aussi que le plus grand nombre d'entre eux pourra prendre part au banquet dont le prix est fixé à *3 fr. par personne*.

On peut dès aujourd'hui se procurer des cartes pour le banquet :

A la Société Spirite Lyonnaise, 14, cours Charlemagne ;
A la Société Fraternelle, 7, rue Terraille ;
Chez Mme Rousset, rue Ferraudière ;
Chez M. Nublat, 11, cours Lafayette ;
Au bureau du journal, 5, cours Gambetta.

Nous croyons pouvoir dès aujourd'hui annoncer à nos amis qui prendront part au banquet qu'une agréable surprise leur y sera réservée.

Le Comité.

TRAITÉ DU HASCHICH

ET D'AUTRES SUBSTANCES PSYCHIQUES

AVANT-PROPOS

Uti et non abuti.

Il serait bien inutile, pensons-nous, d'essayer de cacher un fait évident ; c'est que notre belle civilisation est en voie de décadence.

Bien des actes démontrent cette vérité, mais, ce qui la prouve jusqu'à l'évidence, c'est la foule de détraqués, de névrosés, de névropathes qui recherche des plaisirs excentriques et des jouissances anormales presque inconnues avant le temps présent.

Ainsi nos dégoûtés de la vie, nos petits crevés et leurs charmantes crevettes devaient user et abuser des substances stupéfiantes ; c'était écrit, c'était fatal.

Ils devaient goûter aux narcotiques, au goût âcre, à la saveur vireuse pour passer par des états de nervosisme tout à fait inconnus, tout à fait surnaturels.

De là, l'usage et bientôt l'abus de la morphine, de l'éther, du chloral, de la cocaïne et autres produits analogues fort nombreux dans notre Occident ; mais il semblait que ces nervosés ne devaient point connaître le haschich et l'opium ; c'étaient là des produits orientaux presque inconnus chez nous il y a seulement vingt-cinq ou trente ans ; et aujourd'hui le nombre de personnes qui abusent de ces substances est considérable.

Combien de brillantes intelligences ont sombré dans des maisons d'aliénés, rien que par l'abus de ces substances stupéfiantes, qui donnent à notre cerveau surexcitation et douce ivresse.

Et ce ne sont pas ceux qui sont aux prises avec les difficultés de la vie qui usent de ces excitateurs psychiques pour oublier leurs maux, mais bien ceux qui, nés sous une bonne étoile, ont été gâtés par quelque bonne fée et n'ont jamais rien eu à désirer. C'est pour cela que, blasés en tout et sur tout, ces assoiffés de plaisir se sont crus

malheureux parce qu'ils rêvaient encore et toujours davantage. Ces insatiables de bonheur, ces repus de fortune et de biens ont, dans leur imagination déréglée, cherché de plus grandes jouissances, et ils y sont arrivés, en empruntant à l'Orient ses drogues si subtiles, mais si dangereuses; drogues qui donnent à l'homme les illusions si fécondes, que dès que le névropathe a goûté à ces plaisirs factices, il ne saurait jamais plus s'en passer.

De l'usage à l'abus, il n'y a grère qu'un tout petit pas, et c'est ce pas que nous voudrions empêcher nos contemporains de franchir.

Nous ne voulons, pas pour cela, nous poser en moraliste et sermonner nos lecteurs: oh! nullement! Nous estimons en effet qu'il est impossible d'enrayer les violentes passions humaines. Nous laissons donc à l'homme la liberté d'user des stupéfiants, mais nous lui donnerons des recettes et des conseils pratiques pour lui permettre de satisfaire sa passion favorite, sans danger pour sa santé.

C'est là rendre un mauvais service, dira quelque censeur, et le procédé, ajoutera-t-il, sent quelque peu son tartuffe de vouloir « donner de l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur. »

Nous ne saurions trop protester contre une pareille affirmation, et nous espérons bien qu'un grand nombre de lecteurs nous saura gré de lui donner des conseils utiles pour empêcher de dériver un plaisir inoffensif en une passion dangereuse et malsaine.

Et puis, l'homme n'a pas été créé pour répéter à chaque instant: « Frère, il faut mourir », il peut donc se permettre quelques plaisirs licités et parfois... un peu illicites, seulement il ne doit pas en abuser.

Bien des gens fort pudibonds en paroles le sont beaucoup moins en action et telle Mistress ou Lady qui trouverait très *schoking* certains mots que nos charmantes Françaises prononcent même sans rougir, ces aimables Anglaises sont dans la pratique extrêmement ferrées. Combien de nobles lords qui se grisent comme de simples animaux suisses ou des hommes que leurs malheurs ont rendus Polonais, qui n'on sont pas moins des gentlemen respectables... après la tempête.

En France, un homme et surtout une femme qui se respectent et qui se griseraient avec de l'alcool, seraient considérés comme des êtres de bas étage, tandis qu'il est très *high-life* du dernier copurchic de se griser à l'éther, de se piquer de morphine et même dans un certain monde de fumer de l'opium ou de boire, de manger et de fumer du haschich: il n'y a pas grand mal à cela; ce qui est mauvais, c'est l'abus. Puis le fumeur inexpérimenté commet de grandes maladresses; c'est donc pour éviter au néophyte des expériences dangereuses, que nous avons écrit le présent Traité pour servir de guide.

Nous n'osons pas dire que nous avons expérimenté un grand nombre de ces produits dans l'intérêt du lecteur; ce serait là pure hypocrisie. La vérité, c'est que nous avons commencé par curiosité, pour faire plaisir à un ami, puis nous nous sommes laissé aller à la joie de nos belles découvertes, et finalement nous avons pratiqué par goût, avouons-le... par passion.

Mais que de tâtonnements, que d'hésitations, que d'écoles! Que de fondrières et que de précipices, nous avons dû traverser et franchir! Qui sait si dans la récente catastrophe d'un homme de lettres, mort plein de talent et de santé, qui sait si nous n'aurions pas sombré nous aussi. Le malheur nous a arrêté heureusement au bord de l'abîme et nous a préservé peut-être à temps; aussi, par reconnaissance, avons-nous voulu écrire le présent opuscule, dont il ne faut pas mesurer la valeur à l'épaisseur, mais bien plutôt à la philosophie qu'il renferme.

Il permettra, tout succinct qu'il est, à ceux qui recherchent les sensations nouvelles des stupéfiants ou des narcotiques, de se livrer à leur passion favorite sans crainte et sans danger pour leur santé.

C'est donc pour être utile à nos contemporains que nous avons écrit ce petit traité.

Puissent-ils le trouver aussi instructif que salutaire pour l'âme et le corps, car la bonne consommation de ces substances psychiques donne l'oubli des chagrins, calme les douleurs physiques, et c'est là ce qui explique l'étonnante vogue de ses substances, vogue qui malheureusement tend à l'abus.

(A suivre.) E. Bosc.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(Suite)

Muscius Scœvola, la main étendue sur le brasier incandescent qui brûlait ses chairs, étonna Porsenna par l'étonnante placidité de son calme.

Si la tension nerveuse, par l'immunité dont elle dote momentanément l'organisme, enfante de tels prodiges, elle crée en même temps par son excès même de graves dangers; les extrêmes sont également à craindre, et dans la Tonalisation, il ne faut pas que le point de *Condensation* l'emporte sur celui de *Résolution* ou *vice versa*.

Quand on tend toutes les forces de l'Énormon vers la périphérie, il faut avoir soin de laisser au centre les réserves nécessaires pour faire contre-poids aux forces que l'on déplace; sans quoi la Tonalité risque de trébucher: Tout le monde a ressenti la pénible sensation qu'on éprouve lorsqu'on déploie, sans les utiliser, certaines tensions destinées à soulever un poids ou à forcer un obstacle; une marche d'escalier qui n'existe que dans notre pensée, une porte ouverte que l'on croyait fermée amènent un choc en retour de la force non employée qui vient assez désagréablement affecter notre Sensibilité.

Parfois, certaines décharges de tension peuvent foudroyer l'organisme; les annales de médecine citent le cas d'un hercule de foire qui, ayant à soulever un très lourd fardeau, fut victime, par suite d'un faux mouvement ou d'une inattention, d'une de ces décharges foudroyantes: à l'autopsie, on ne trouva aucune trace de congestion, aucun épanchement, aucune lésion; toutes les forces de l'Énormon tendues vers le réseau musculaire avaient sans doute tout simplement fait basculer la Tonalité insuffisamment équilibrée sur son centre.

Il faut un rien parfois, en cet état de tension extrême, pour provoquer le brusque retrait des forces d'un point sur un autre: lorsque l'organisme, par exemple, est en expansion dispersive par suite d'un état calorique exagéré produit soit par un milieu surchauffé, soit par quelque exercice immodéré comme la marche, la danse ou la course, le simple contact froid d'un banc de pierre ou d'un gazon humide, quelques gorgées d'un breuvage glacé suffisent pour produire instantanément la régression des forces de la périphérie vers les centres et consécutivement ces phénomènes inflammatoires ou typhiques qui viennent foudroyer les muqueuses pulmonaires ou intestinales.

Dans le raffinement de leurs cruautés, les tortionnaires savaient si bien cela qu'ils défendaient expressément qu'on donnât une seule goutte d'eau aux malheureux que la torture mettait dans un état de tension suprême, de peur que la mort ne vînt trop tôt les arracher à l'horreur du supplice.

C'est par un phénomène analogue que, dans un liquide en ébullition, le café par exemple, une seule goutte d'eau froide suffit pour précipiter au fond du vase toutes les particules solides en suspension. C'est ainsi que pratiquent les Orientaux avant de servir cette boisson parfumée.

Enfin les grandes tensions ont ce grave désavantage, c'est qu'elles produisent en sens opposé un effet rétroactif puissant, et chaque fois que l'Énormon se tend violemment vers la périphérie, il subit ensuite invariablement un retrait proportionnel vers le centre, retrait susceptible de laisser l'organisme désarmé et de compromettre ainsi plus ou moins l'équilibre tonal.

Manque ou excès de tension sont donc deux choses également funestes, en ce que le manque de tension ouvre les voies à toutes les invasions, livre la Tonalité sans défense aux déséquilibrations et produit consécutivement de graves désordres fonctionnels et organiques, et en ce que l'excès de tension, tout en mettant l'organisme momentanément à l'abri des envahissements du dehors, produit par action réflexe une défaillance de tension qui peut réduire l'organisme à l'impuissance.

Il n'est pas une seule maladie, même locale, qui n'ait pour origine l'un de ces deux termes extrêmes et antagonistes; *toutes les déviations organiques viennent d'un manque ou d'un excès de tension.*

La Maladie, résultat d'un désaccord purement dynamique, n'est donc pas cet entité de convention que le matérialisme médical place dans les parties liquides ou solides de l'organisme. La Maladie ne dérive ni de l'inflammation des muqueuses, ni de la désagrégation des tissus, ni de l'alcalescence des humeurs, ni d'une lutte supposée entre des éléments chimiques tels que les *acides* et les *alcalis*. Elle dérive encore moins de l'invasion morbide de ces nuées de microbes qui, au dire de nos savants, peuplent l'air et les eaux qui nous entourent. Ce sont là des conséquences et non des causes. « Si la Maladie avait pour cause les produits qu'elle engendre, disait en plaisantant un de nos spirituels homœopathes, il suffirait de se bien moucher pour guérir radicalement le coryza le plus invétéré! » A proprement parler, il n'y a ni maladies *nerveuses*, ni maladies *spécifiques*, ni maladies *miasmatiques*. Il n'y a que des perversions de la Tonalisation amenant des déplacements plus ou moins graves dans les condensations de la Force. L'antagonisme entre la tension interne et les tensions ambiantes, en produisant des condensations anormales, paralyse ou détruit certaines vibrations en activité de la Tonalité et produit ce phénomène de lutte entre deux vibrations d'où sortent ces *dissonnances* si bien connues en acoustique sous le nom de *battements*.

Si l'Énormon rentre au logis ou s'en échappe sous la poussée d'une cause violente ou d'une émotion vive, s'il incline vers telle ou telle résonnance de la Tonalité, le Cœur, le Cerveau, le Pôle génital ou le Foie, il produit ces agitations du Cœur qui s'élèvent à l'approche d'une épouvante, d'un malheur, d'une déception ou seulement d'une simple perturbation atmosphérique ; ou encore ces sueurs qui inondent notre front, ces effusions de larmes, ces hémorragies, ces mouvements de bile, ces sécrétions urinaires, ces dévoiements qui enchaînent nos facultés et compromettent momentanément tout le mécanisme vital et le libre arbitre. Une peur, une émotion, le choc d'une seule pensée triste ou violente, quelques gouttes d'un breuvage mises en contact avec nos organes digestifs peuvent tout à coup rompre l'harmonie de notre Tonalité et jeter l'Énormon dans des écarts compromettants qui entraînent l'organisme dans toutes les déviations pathologiques qu'on a essayé de cataloguer.

Supposer un seul instant que l'origine de ces perturbations n'est pas en nous, mais en dehors de nous, l'attribuer à la présence de de germes *préexistants* et *primitivement morbides* dans les milieux qui nous entourent, c'est sacrifier la logique et la raison à une croyance véritablement superstitieuse.

Admettre que toutes les créatures sont, comme quelques-uns le prétendent, à la merci *d'une Panspermie microbiotique primitive, essentiellement créée pour nuire*, c'est substituer le hasard des milieux aux lois immuables qui règlent d'une manière uniforme l'harmonie des phénomènes « La vie de l'homme, dit M. Béchamp, l'adversaire déclaré de la théorie miasmatique, n'est pas plus livrée au hasard que le cours des astres! »

En Physiologie comme en Physique, il n'y a qu'une Loi et c'est la Loi des Forces. S'il y a *microbe, ce n'est pas le microbe qui engendre la Maladie, c'est la Maladie qui engendre le microbe;* le microbe n'est point une cause déterminante spécifique, c'est un *épiphénomène*. Il suffit de lire les ouvrages de haute érudition pratique de l'éminent professeur des Facultés de Montpellier et de Lille pour se faire une idée nette de la question. Il n'existe pas, comme on cherche à nous le faire croire, un génie malfaisant qui, dès le commencement du Monde, aurait répandu partout les germes des ferments de la peste, du choléra, de la fièvre jaune, de la variole, de la fièvre puerpérale, de la maladie charbonneuse, de la morve, de la syphilis, de la tuberculose et de toutes les maladies épidémiques et contagieuses. Les éléments histologiques primitifs de nos tissus, *les microzymas*, comme les appelle M. Béchamp, sont tout simplement doués de propriétés diverses, selon les centres d'activité où ils évoluent. Certaines influences pernicieuses, telles que les imprudences, la malpropreté, l'encombrement, l'intempérance, la mauvaise nourriture, l'inconduite, etc., viennent-elles à modifier plus ou moins profondément l'état général de l'organisme, ces éléments cessant, en quelque sorte, de vibrer à l'unisson de notre circuit vital, prennent tout à coup une évolution nouvelle, se transforment en *bactéries* et deviennent temporairement nos ennemis; mais que sous des influences meilleures, l'organisme vienne à se reconstituer, un mouvement de *régression* s'opère, et nos éléments histologiques, repassant de l'état maladif à l'état de santé, cessent d'être des *bactéries ennemies* pour revenir des *microzymas amis*. Dans l'un comme dans l'autre cas, ce sont nos propres éléments constitutifs, qui, échappant à notre dominance ou y revenant, se dénaturent ou se reconstituent ; il n'intervient ici aucun élément étranger, et le phénomène se résout tout entier en une métamorphose de nos éléments histologiques sous l'alternance des forces qui les actionnent.

C'est une simple question d'équilibre.

Lors donc qu'un Européen, subitement transporté au sein des populations où règne la fièvre jaune, tombe victime du fléau, alors que tous ceux qui l'entourent sont en parfaite santé, ce n'est point à proprement parler d'un *miasme* qu'il succombe, mais d'un défaut d'adaptation de sa Tonalité avec le nouveau milieu qu'il vient d'aborder. On ne transporte pas un organisme du pôle à l'équateur sans courir le risque de briser sa Tonalité sous l'influence de l'écart considérable des antagonismes contre lesquels cette Tonalité a à exercer sa tension.

Les organismes peuvent, dans une certaine mesure, résister aux forces ambiantes, leur degré de résistance est en raison de la force de réaction que leur donne leur tension équilibrée; mais il y a certains *déterminatifs* prépondérants en face desquels toutes les Tonalités s'effondrent ; pas un organisme ne résistera, par exemple, au contact de la foudre ou à l'influence mortelle de l'*oxyde de carbone*.

Ceci n'a plus rien à voir avec les théories *parasitiques* et *microbiennes*, qui, outre le grand tort qu'elles peuvent avoir de porter inutilement l'effroi dans les âmes craintives, en leur montrant la mort voltigeant sans cesse dans l'espace sous mille formes insaisissables, présentent un inconvénient beaucoup plus grave en ce qu'elles font perdre de vue le véritable point de départ *étiologique* des maladies et qu'elles contribuent ainsi à égarer complètement *la Thérapeutique*.

Résumons-nous donc et disons :

La Maladie n'a pas le caractère de matérialité morbifique qu'on lui prête.

Notre propension naturelle à tout interpréter par les Sens nous rend le jouet d'une illusion qui nous fait prendre l'*Effet* pour la *Cause*.

La Maladie n'est ni dans l'organe ni dans un principe fictif extérieur à l'organisme.

Elle résulte invariablement d'un désaccord entre notre tension déséquilibrée et celle des forces ambiantes.

Sous l'impulsion de ce désaccord, nos fonctions consécutivement

se détraquent et nos éléments histologiques constitutifs, échappant à la dominance de la *Tonalité*, se désagrègent et se pervertissent : ils ne reviennent, *par régression*, à l'état de santé, que lorsque l'*équilibre tonal* s'étant refait, ces éléments rentrent sous la puissance régulatrice de notre tension équilibrée.

Il n'y a qu'un point d'équilibre, il ne peut donc y avoir qu'une *Santé* et qu'une *Maladie*.

(*A suivre*) A. BUÉ.

ÉTRANGES EXPÉRIENCES PSYCHO-MAGNÉTIQUES

DES FAKIRS « CHARMEURS »

> Celui qui a pénétré le secret des choses, qui s'est élevé par la contemplation à la science du principe immortel, qui a macéré son corps et développé son âme, qui connaît tous les mystères de l'Etre et du non-Etre, qui a étudié toutes les transformations de la molécule vitale, depuis Brahma jusqu'à l'homme, et de l'homme jusqu'à Brahma, celui là seul est en communication avec les pitris, et commande aux forces célestes.
>
> (ATHARVA-VEDA).

Aussi loin que nous pouvons remonter dans le cours des âges, chez tous les peuples, nous trouvons la croyance aux esprits et à leurs diverses manifestations, servant de base à toutes les religions.

D'abord, dans l'Inde, ce sont les adeptes de la doctrine des Védas (1), les sectateurs des Pitris (2), et les Brahmes (initiés du *Brahmanisme* (3), dont le compendium philosophique est l'*Agrouchada-Parikchai* (ou livre des *Esprits*), puis les Egyptiens, sectateurs d'Hermès Trismégiste, l'Ecole d'Alexandrie, les Kabbalistes juifs, dont le *Zohar* est le principal livre religieux, les polythéistes grecs, et les fameuses écoles de Pythagore, de Socrate, de Platon et de Philon, et à leur suite les Gaulois et les premiers chrétiens, initiés de la Doctrine du Christ (christianisme). Eh bien ! parmi tous ces peuples de l'antiquité, jusque et y compris l'élite de l'humanité présente de notre globe, nous pouvons dire hautement qu'il n'en est pas un seul qui n'ait cru à l'existence des esprits et à leurs divers modes de communications avec les vivants.

Krishna, Zoroastre, Hermès, Moïse, Pythagore, Platon, Jésus ont été les fondateurs de religion, les semeurs d'idées les plus morales, les véritables réformateurs ; ils ont à l'appui et comme témoignage de la mission divine qu'ils avaient à remplir ici-bas, accompli une quantité de faits, des plus étranges, tenant vraiment du prodige, et qui ont été qualifiés de *miracles*, mais ne sont, après tout, que des faits psycho-magnétiques, œuvres d'une médiumnité puissante, d'ailleurs fort rare, dont cependant nous trouvons encore de nos jours des exemples probants chez les Initiés des pagodes de l'Inde, entre autres : les *fakirs*, les *sannyassis*, les *nirvanys*, les *Yohuys*.

Ces faits, quelque merveilleux qu'ils paraissent, existaient dès l'époque védique, chez les *Ricgis*, espèces d'anachorètes ou de solitaires, interprètes de la science occulte, qui possédaient déjà ces mystérieux pouvoirs, dont jouissent encore les fakirs et autres initiés des pagodes de l'Inde.

Ayant déjà consacré, dans *la Paix Universelle* (*n° du 16-31 janvier 1894*), un article concernant (au point de vue général), les Fakirs indous « *charmeurs* », nous donnerons aujourd'hui, comme nous l'avions d'ailleurs promis à nos lecteurs et nos lectrices, le récit très exact de quelques-unes des expériences, du reste fort étranges et fort curieuses, de ces austères personnages si bien doués du pouvoir magnétique et d'une médiumnité supérieure.

C'est encore au remarquable ouvrage (1) déjà cité, de M. L. Jacolliot, magistrat distingué, qui a habité pendant de longues années l'extrême Orient, que nous emprunterons les faits vraiment extraordinaires, dont il a été le propre témoin, et que nous allons narrer ou plutôt reproduire, persuadé d'avance de tout le plaisir, voire du profit que nos lecteurs et nos lectrices retireront de leur lecture.

M. Jacolliot habitait Pondichéry depuis plusieurs années déjà, lorsqu'un matin, son dobachy — valet de chambre — vint lui annoncer qu'un fakir demandait à lui rendre visite.

Avant d'aller plus loin, il est bon, chers lecteurs, que vous sachiez que M. Jacolliot avait quitté l'Europe sans avoir la moindre idée des phénomènes (lui-même l'avoue) que les spirites attribuent à leurs *médiums*, et il prenait, par conséquent, les *fakirs indous* pour de simples prestidigitateurs, qu'il faisait, d'ailleurs, remercier, chaque fois qu'ils se présentaient. Cependant, entendant toujours parler de leur habileté merveilleuse, il voulut savoir, une bonne fois, dit-il, à quoi s'en tenir à leur sujet. Mais laissons la parole à M. Jacolliot :

« L'Indou ayant été introduit, je me rendis auprès de lui sous une des vérandas intérieures de mon habitation. Je fus frappé de sa maigreur. Il avait le visage décharné d'un ascète, et ses yeux, qui paraissaient à demi-éteints, me donnaient une sensation que j'avais déjà ressentie en regardant les yeux glauques et immobiles des grands squales de l'Océan.

Il s'était, en m'attendant, accroupi sur la dalle de marbre. Dès qu'il m'aperçut, il se leva lentement et s'inclinant, les deux mains au front, il murmura ces paroles :

— « Saranai aya ! (salut respectueux, Seigneur). C'est moi, Salvanadin-Odéar, fils de Canagarayen-Odéar. Que l'immortel Vischnou veille sur tes jours !

. . . .

— Sois le bienvenu.

— Que désires-tu de moi ?

— On prétend que tu as la faculté de communiquer le mouvement aux corps inertes sans le secours du toucher ; je serais désireux de te voir accomplir cette merveille.

— Salvanadin-Odéar n'a pas ce pouvoir ; il évoque les esprits qui viennent lui prêter leur assistance.

— Eh bien ! que Salvanadin-Odéar évoque les esprits, et me montre leur puissance.

A peine avais-je prononcé ces mots, que le fakir s'accroupit de nou-

---

(1) Les Védas sont les premiers livres dans lesquels se trouve consignée la grande Doctrine. C'est le moule où s'est formée la religion primitive de l'Inde... Les hymnes védiques égalent en grandeur, en élévation morale tout ce que le sentiment poétique a engendré de plus beau dans la suite des temps...

Le sacrifice du feu résume tout le culte védique...

Pendant que s'accomplit le sacrifice, disent les Védas, les Assouras ou esprits supérieurs, et les Pitris, âmes des ancêtres entourent les assistants et s'associent à leurs prières.

Extrait de l'ouvrage *Après la mort* de notre T. C. F. et apôtre Léon Denis.

(2) *Pitris* -- en samscrit — *Esprits, Mânes des ancêtres.*

(3) L'initiation, chez les Brahmes, comportait trois degrés : Dans le premier étaient formés tous les brahmes du culte vulgaire et les desservants des pagodes. On leur apprenait à commenter les trois premiers livres des Védas, à diriger les cérémonies, à accomplir les sacrifices, etc.

Le second degré comprenait les *exorcistes*, les *devoirs*, les *prophètes*, les *évocateurs d'esprits*, qui, à certains moments difficiles, étaient chargés d'agir sur l'imagination des masses par des phénomènes surnaturels.

Dans le troisième degré les brahmes n'avaient plus de relations directes avec la foule, l'étude de toutes les forces physiques et surnaturelles de l'univers était leur seule occupation, et quand ils se manifestaient au dehors, c'était toujours par des phénomènes terrifiants et de loin, car les dieux et les esprits étaient à leur disposition (suivant le célèbre sorite samscrit : Dêvadinam djagat sarvam.. etc.). Extrait du *Spiritisme dans le monde*, par L. Jacolliot.

(1) *Le Spiritisme dans le monde : l'initiation et les sciences occultes dans l'Inde et chez tous les peuples de l'antiquité*, par L. Jacolliot.

M. L. Jacolliot est l'auteur de savantes études sur les religions, mœurs, usages et coutumes des Indes Orientales. Nous citerons : *La Bible dans l'Inde.* — *Christna et le Christ.* — *Les traditions Indo-Asiatiques.* — *La femme dans l'Inde*, etc. — *Fétichisme.* — *Polythéisme.* — *Monothéisme.* — *Les Fils de Dieu.* — *Histoire des Vierges*, etc.

veau sur la dalle, en plaçant son bâton à sept nœuds entre ses jambes croisées.

Il me pria de lui faire donner par mon domachy sept petits pots pleins de terre, sept minces tiges de bois de la longueur de deux coudées, et sept feuilles empruntées à n'importe quel arbre. Lorsque ces différents objets eurent été apportés, sans y toucher lui-même, il les fit placer sur une ligne horizontale, à environ 2 mètres de son bras étendu, et enjoignit à mon domestique d'enfoncer une tige de bois dans chaque pot de terre, et de garnir chaque tige de bois d'une feuille d'arbre percée dans le milieu.

Chaque feuille descendit le long de la tige verticale et s'abattit sur le pot en guise de couvercle.

Ceci fait, le fakir leva les mains jointes au-dessus de sa tête, et je l'entendis prononcer distinctement, en langue tamoule, l'évocation suivante :

« Que toutes les puissances qui veillent sur le principe intellectuel de vie (Kché tradjna) et sur le principe de la matière (boûtatoma) me protègent contre la colère des pisatchas (esprits mauvais), et que l'esprit immortel qui a trois formes (mahatatridandi — la trinité) ne me livre pas à la vengeance de Yama. »

En terminant, il étendit les mains dans la direction des vases de terre, et resta immobile comme en extase.....

De temps en temps ses lèvres s'agitaient comme s'il continuait une invocation occulte, mais aucun son ne parvenait à mes oreilles..... Tout à coup, il me sembla qu'un léger vent venait doucement agiter ma chevelure et fouetter mon visage..... Et cependant les larges rideaux en paille de vetivert qui garnissaient les espaces vides entre les colonnes de la vérandah restaient immobiles..... Au bout d'un quart d'heure environ, sans que le fakir eût quitté sa position, les feuilles de figuier commencèrent à monter insensiblement le long des tiges de bois qui les retenaient captives, et à s'abaisser de même.

Je m'approchai, et me mis à suivre le mouvement qui se continuait avec la plus vive attention. C'est avec une certaine émotion, je dois le dire, que je constatai l'absence complète de tout lien de communication visible entre l'Indou et les feuilles. Je passai et repassai plusieurs fois dans l'espace qui séparait le charmeur des pots de terre, et aucune interruption ne se produisit dans l'ascension et la descente des feuilles.

. . . .

Je fus stupéfait..... et j'en étais à me demander si je n'étais pas sous le coup d'une puissante action magnétique, lorsque le fakir me dit :

— N'as-tu rien à demander aux *invisibles* avant que je me sépare d'eux ?

Ayant entendu dire que les médiums européens se servaient d'un alphabet pour correspondre avec les esprits, j'expliquai le fait à l'indou, et lui demandai comment la communication pourrait s'établir à l'aide d'un pareil moyen.

Il me répondit *textuellement* : « Interroge, comme tu le voudras, les feuilles resteront immobiles quand les esprits n'auront rien à te dire ; elles monteront au contraire le long de leurs tiges, quand elles auront à te faire connaitre la pensée de ceux qui les dirigent. »

Et M. Jacolliot ajoute :

J'allais tracer à la hâte un alphabet, lorsque je m'avisai d'un autre expédient. J'avais un jeu de lettres et de chiffres en cuivre, incrustés sur des dés de zinc, dont je me servais pour imprimer sur les livres de ma bibliothèque mon nom et un numéro d'ordre ; je les jetai pêle-mêle dans un petit sac en toile, et, le fakir ayant repris sa position d'évocation, je pensai à un ami mort depuis près de vingt ans, et me mis à extraire un par un les numéros et les lettres.

En prenant chaque carré de zinc, je regardais la lettre ou le chiffre énoncé tout en observant les feuilles pour surprendre leur moindre mouvement. Quatorze dés étaient déjà sortis sans que rien d'extraordinaire se fût produit, lorsque, à l'apparition de la lettre A, les feuilles s'agitèrent, et, après avoir gagné rapidement le sommet des tiges, retombèrent immobiles.....

Je n'ai pas à cacher l'émotion que je ressentis, en voyant cette ascension de feuilles concorder avec l'apparition de la première lettre du nom de mon ami.

Lorsque le sac fut vide, je lui confiai de nouveau lettres et chiffres et continuai l'opération. J'obtins successivement lettre par lettre chiffre par chiffre, la phrase suivante :

« Albain Brunier, mort à Bourg-en-Bresse (Ain), 3 janvier 1856. »

Nom, date, pays, tout était exact ; je sentis le sang m'affluer au cerveau en lisant et relisant ces mots, qui me miroitaient d'une façon étrange devant les yeux. Le coup était d'autant plus rude que je n'avais nulle idée de ce genre de phénomènes, que je n'étais point préparé à les voir. J'avais besoin de me retrouver avec moi-même, de réfléchir en liberté et je renvoyai le fakir sans poursuivre mes observations ce jour-là, lui faisant promettre de revenir le lendemain à la même heure. Il fut exact au rendez-vous :

Nous recommençâmes la même série d'expériences, qui réussirent aussi bien que la veille.

. . . .

Dans la dernière séance que me donna le fakir, il fit baisser avec une simple plume de paon le plateau d'une balance, alors que le plateau opposé était surchargé d'un poids de 80 kilos ; par la seule imposition des mains, une couronne de fleurs voltigea dans les airs, des sons vagues et indéfinis traversèrent l'espace, et une main aérienne traça dans l'air des caractères phosphorescents..... »

. . . .

. . . .

Nous regrettons que l'abondance des matières, d'un côté, le format réduit du journal, de l'autre, ne nous permettent pas de relater, aujourd'hui aux lecteurs de la *Paix Universelle* les non moins étranges et merveilleuses expériences *psycho-magnétiques* du très renommé fakir CORVIDASAMY, auxquelles M. L. Jacolliot a eu la bonne fortune d'assister, avec la plus grande attention, et s'entourant du contrôle le plus sévère, ce qui lui a permis de ne jamais s'apercevoir de la moindre supercherie. Mais, patience, ce que nous ne pouvons faire aujourd'hui, nous le ferons dans un prochain numéro du journal, et nos lecteurs seront pleinement satisfaits.

Que conclure de ces faits vraiment étranges et en dehors de toutes les lois connues de la nature ? Loin de nous la pensée de les attribuer à des manœuvres plus ou moins charlatanesques avec *trucs* et *compères*. Nous ne les mettrons pas davantage sur le compte d'hallucinations, d'influences magnétiques (venant de l'opérateur) ou de suggestions, etc.

Non, il y a là, pour ceux qui se donnent la peine de réfléchir mûrement quelque chose de beaucoup plus sérieux et de positif ; il y a là, répétons-nous, une force naturelle, qui, si elle nous est encore inconnue quant à ses lois, n'en existe pas moins, et permet à ceux qui en sont doués d'agir sur des objets inanimés ; ladite force sans conteste, *fluidique*, servant, à ces derniers (*mediums*) de trait d'union entre eux et les *esprits désincarnés* qui se rendent à leurs évocations.

Puéchabon (Hérault), 6 février 1894.

Dr GASTON DE MESSIMY.

Nouvelles expériences de force psychique

On ne saurait trop étudier la force psychique ; c'est une force mystérieuse qui agit sur les objets inanimés et leur communique une apparence de vie. Pendant tout le temps qu'ils sont placés sous son influence, ils sont vivants. J'ai fait l'acquisition d'un électrophore, instrument de physique infiniment moins encombrant qu'une machine électrique et qui produit presque autant d'effet. Cet électrophore ne se compose pas, comme celui dont on se sert dans les cours publics, d'un gâteau de résine et d'un disque de

bois recouvert d'une lame d'étain et muni d'un manche en verre: mon électroscope d'invention nouvelle est beaucoup plus simple. Il consiste en une plaque de caoutchouc sur laquelle est appliquée une feuille d'étain. On frotte soit avec la main, soit avec un morceau de drap le côté de la plaque opposé à la feuille d'étain et cette petite machine électrique très élémentaire se trouve chargée d'électricité. On l'approche de pantins en moelle de sureau travaillés exprès et on les fait mouvoir; c'est tantôt un danseur de corde, tantôt un hercule de foire qui soulève des poids qui paraissent énormes, tantôt une manière d'Absalon, à la longue chevelure, dont la crinière vraiment léonine se dresse perpendiculairement sous l'influence de l'électricité, etc.

Laissant de côté cet électrophore très simple et très ingénieux, je n'ai utilisé que les pantins; et, au lieu d'employer l'électrité, j'ai préféré employer la force psychique projetée par mes sujets. Voici un toutou, un joli toutou en moelle de sureau et composé de trois parties simulant la queue, le corps et la tête traversés par un fil qui permet au toutou momentanément animé de faire mouvoir les différentes parties de sa petite personne. Il est placé au milieu du guéridon, théâtre de mes expériences, autour duquel se tiennent mes sensitifs, à deux pieds de la scène. A peine le toutou est en scène qu'il remue la queue et agite la tête, tout comme s'il était réellement vivant.

Au toutou succède Absalon qui voit sa perruque phénoménale se dresser exactement comme si l'influence de l'électricité se faisait sentir. Mais ce n'est pas l'électricité qui agit sur la luxuriante chevelure du personnage biblique, c'est tout simplement la force psychique.

Le fils de David cède la place à un vulgaire saltimbanque qui porte des poids dans sa main. Tout aussitôt le saltimbanque se sent une vigueur singulière: ses bras se lèvent d'abord faiblement, puis tout d'un coup ils dépassent sa tête et portent les poids avec autant d'aisance que si c'étaient des plumes.

Le danseur de corde apparaît après lui pour faire montre de sa science acrobatique. La corde est tendue sur deux petits morceaux de bois qui simulent deux poteaux et dont l'extrémité inférieure repose sur un support. Le danseur de corde s'agite, se démène, saute par-dessus la corde et reste suspendu la tête en bas et les pieds en l'air. Il se complaît dans ses exercices auxquels il se livre avec une ardeur passionnée; il est sans cesse en mouvement. Que de sauts! que de sauts! quelle activité! quelle surabondance de vie! Non, ce n'est pas un pantin en moelle de sureau, il doit être en chair et en os, tant il se montre vivant. Il a une âme, une âme, véritable, et cette âme, c'est la force psychique.

Je passe au clou de la séance; le héros, celui qui dépasse de beaucoup les acteurs qui l'ont précédé: c'est un reptile, un serpent, une couleuvre... en moelle de sureau, comme ses devanciers. Son corps est composé de plusieurs petits cylindres pleins qui vont s'amincissant vers la queue et grossissant vers la tête qui a la forme d'un losange. Cette tête et les cylindres sont reliés entre eux par un fil qui traverse leur milieu. Le serpent, la couleuvre est placée sur le milieu du guéridon; à une distance de 3 centimètres de sa tête, dont l'extrémité imite la gueule, se tient un pigeon également en moelle de sureau, et son bec fait vis-à-vis à la tête du reptile. Tout le monde connaît les mœurs de la couleuvre: il n'est aucun traité d'histoire naturelle, si élémentaire qu'il soit, qui n'en fasse mention. Une couleuvre se sent en appétit, elle aperçoit un oiseau qui se promène non loin d'elle, elle fixe ses yeux d'où s'échappent des effluves magnétiques sur les siens. L'oiseau cherche à se soustraire à cette influence, il se détourne, mais la couleuvre le suit du regard, elle se tourne vers lui, elle le fixe de nouveau et dépense une telle opiniâtreté dans son manège que la victime, fascinée, va se précipiter d'elle-même dans la gueule béante du monstre. La même chose exactement a lieu entre la couleuvre et le pigeon en moelle de sureau. En présence de l'ennemi, le volatile fait un écart, le reptile en fait un également dans le même sens, de manière que, en dépit de leur déplacement, tous deux se trouvent en présence. Ce manège se renouvelle deux ou trois fois, puis le pigeon franchit les deux ou trois centimètres qui le séparent de la couleuvre et va coller son bec contre l'extrémité du losange du serpent qui simule la tête et la gueule.

Que le lecteur ne s'imagine pas que je brode, que j'arrange les choses à ma manière, dans le seul but de l'amuser; ma prétention n'est pas de l'amuser, mais de l'instruire, et je me tiens dans les limites de la stricte vérité. Comment expliquer cette fascination d'une couleuvre en moelle de sureau sur un pigeon de même substance? La prétendue fascination se réduit à un pur phénomène d'attraction. Le volume de la couleuvre est cinq ou six fois celui du pigeon, la somme de force psychique qui a pénétré sa substance est plus considérable que celle qui a pénétré la substance du pigeon, elle a par conséquent plus de puissance attractive, et c'est cette puissance attractive qui fait que le pigeon est à la fin irrésistiblement attiré vers elle et simule la fascination. Un aimant d'une certaine force attire un aimant plus faible qui se trouve presque sur la limite du champ d'attraction. L'aimant plus faible, malgré la distance, subit l'influence de l'aimant plus fort; il se meut et même s'écarte un peu de la ligne d'attraction, mais l'aimant plus fort continue de faire sentir son influence et l'aimant plus faible, malgré son mouvement et ses écarts, n'a pas quitté le champ magnétique: l'attraction continue d'agir; en fin de compte, le plus faible ne tarde pas à céder et à venir adhérer à l'aimant plus puissant. C'est ainsi que je cherche à expliquer cette simulation très singulière de fascination du pigeon en moelle de sureau par un serpent de même substance. Il y a eu, selon moi, une véritable attraction, je ne puis donner raison du phénomène autrement.

J'ai renouvelé pendant une année entière ces expériences du toutou, des bouquistes, du pigeon et de la couleuvre en moelle de sureau et les phénomènes n'ont jamais varié. Il est aussi une autre chose à considérer, c'est que la force psychique agit comme l'électricité et que mes sujets réunis, — ils sont tantôt trois, tantôt quatre, — remplacent avec

avantage l'électrophore et semblent produire des effets plus marqués. En outre la force psychique paraît douée d'une faible somme d'intelligence, tandis que l'électricité n'a pas l'air d'en offrir la moindre trace. La force psychique mérite d'être sérieusement étudiée, c'est certainement ce que les Académiques bardés de préjugés se garderont bien de faire au risque d'obliger la science de rester stationnaire.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

POUR ET CONTRE

RECHERCHES DANS L'INCONNU

(Suite)

En vain avons-nous cherché trace de cette preuve scientifique dans ledit ouvrage.

L'auteur consacre un chapitre aux fraudes et trucs employés par les charlatans, pour imiter ces phénomènes (1), et la lecture de ce livre sera d'une grande utilité pour mettre le lecteur en garde contre les farceurs; puis, repoussant toute intervention d'intelligence occulte, il donne la loi suivante :

« *Le fluide du médium s'empare de l'intelligence et du savoir des assistants.* »

Telle est la formule par laquelle cet expérimentateur a résumé l'explication de ces phénomènes; mais nulle part il n'est démontré que cette formule découle d'un principe reconnu. Le principe, selon l'auteur, c'est *le fluide*, mais ce n'est encore qu'une hypothèse. Il ne suffit pas, en matière de preuves scientifiques, d'admettre, il faut démontrer, et, si l'exisrence d'un fluide est plausible, elle n'est pas absolument certaine, et cette analyse n'a laissé aucune trace d'une expérience scientifique qui l'ait conduit à en reconnaître l'existence.

En outre, après avoir prouvé l'existence de cet agent, il faudrait démontrer expérimentalement, comment il opère pour exercer des fonctions intelligentes et s'emparer du savoir des gens. Or, l'auteur n'a pas abordé ce sujet.

Remarquons toutefois que M. Philip Davis s'est trouvé amené, par l'expérimentation, à admettre un agent supplémentaire qui, jusqu'ici, n'a pas été rencontré par les vivisecteurs, les anatomistes et les analystes des parties matérielles constituant le corps humain; ce fluide, qu'on est contraint d'admettre, n'est-il pas une des composantes de cette machine animique dont d'autres ont formé l'hypothèse? M. Philip Davis fait donc un pas contre le néantisme.

En effet, du jour où il serait démontré d'une manière palpable que l'homme renferme un agent *fluidique vivant*, actionnant la partie corporelle qui se désorganise à la mort, nous commencerions à comprendre que, par sa nature même, cet agent peut échapper à la désorganisation et continuer à subsister dans des conditions différentes, soit en subissant une sorte de métamorphose, soit de toute autre manière.

Que la mémoire actuelle soit un produit des actions concourantes de cet agent fluidique et des organes corporels et qu'elle disparaisse lors de leur séparation, détruisant ainsi le *moi conscient* actuel, cela est fort possible. La mort serait bien réelle en tant que souvenance, en tant que *moi humain*, mais non comme *être vivant*, et le mort pourrait revivre dans d'autres conditions, se reformant une autre intelligence, un autre *moi conscient*, etc'est ce qui semble se détacher de l'analyse des phénomènes spirites et de déclarations obtenues dans ces phénomènes. L'ouvrage de Nus est très remarquable à cet égard, et je donnerai plus loin le récit de mes discussions avec l'intelligence des phénomènes.

Il est fort possible qu'un fluide serve à la liaison des cerveaux des opérateurs, de même qu'il est possible qu'un fluide mette en relation l'hypnotiseur et le suggéré, lorsque la suggestion se manifeste par la volonté mentalement exprimée du magnétiseur; comme il est fort possible encore qu'un fluide serve à la transmission de la volonté d'un être animé qui veut actionner sa propre puissance musculaire.

Mais on peut concevoir aussi, sans plus ni moins de preuves pour l'instant, que des êtres occultes actionnent ce fluide pour transporter les idées d'un sujet à un autre, ou communiquer les leurs propres au médium.

C'est cette hypothèse que les spirites admettent comme certaine, peut-être prématurément, que M. Philip Davis prétend renverser expérimentalement; or nous allons voir qu'il ne l'a même pas entamée par ses expériences, et nous lui opposerons des cas qui ne peuvent rentrer dans le cadre de sa doctrine, bien que nous admettions cette doctrine pour des cas.

(A suivre.) A. GOUPIL.

(1) Les phénomènes truqués dont M. Philip Davis donne le récit n'ont aucune analogie avec les phénomènes réels, dans les conditions expérimentales et l'amplitude des effets produits.

Vaillant matérialiste et libre penseur

On lit dans le *Journal des Débats* :

« On nous affirme que l'anarchiste Vaillant, dans la cellule qu'il occupe maintenant à la Conciergerie, se livre à des méditations philosophiques sur les « moyens d'améliorer le sort de l'humanité! » C'est avec une certaine complaisance et une vanité ridicule qu'il parle du « grand coup d'éclat par lequel il vient de se placer au rang des bienfaiteurs de la société moderne ». Il dit que « son nom est désormais aussi immortel que notre histoire et que la postérité lui sera reconnaissante d'avoir jeté, parmi ses contemporains, une idée qui doit les mener infailliblement au bonheur. »

« Vaillant, qui affecte d'occuper son esprit de questions graves, raconte qu'il a puisé ses théories anarchiques dans les livres de Büchner et ceux de Letourneau; *Force et matière* est, pour lui, le dernier mot de la philosophie. Il a bien tenté, à un moment, de s'initier au spiritualisme, et, dans cette intention, il a parcouru les livres de Camille Flammarion. Mais il assure, avec des airs très entendus, qu'il n'a rien trouvé de sérieux dans les hypothèses savantes de l'astronome romancier, et il reste matérialiste :

« Les rêvasseries de l'au delà, dit-il, ne sont bonnes
« qu'à retarder le progrès de l'humanité.
« L'homme finit où commence la tombe; l'humanité
« seule est immortelle, non l'individu. Il faut donc que ce
« dernier accorde à ses désirs toutes les satisfactions
« qu'ils réclament, et la collectivité n'a de raison d'être que
« si elle vient ajouter un dernier complément à toutes ses
« jouissances. »

« Cependant, Vaillant s'intéresse depuis hier à la lecture d'un livre qui semble avoir captivé son attention, c'est le :

Pourquoi la vie, du spirite Léon Denis; mais il est peu probable que la théorie spirite exerce une influence sur le cerveau du dynamiteur. Büchner et Letourneau ont pris une trop large place dans ses opinions.

« *National*, du 7 janvier. »

MÉDITATION

Le Chêne colossal étalait mille branches
Comme un beau parasol :
A l'ombre des grands bois, fleurettes et pervenches
Embellissaient le sol.
Mais les fleurs ont vécu !... L'arbre était centenaire...
Par des voix rappelés,
Ils ont aux quatre vents fertilisé la terre
De leurs débris mêlés.

Couchés avec nos morts, ils baisent la nourrice
Qui les a fait grandir,
Et, quand l'heure a sonné, devient la protectrice
De ce qui doit mourir.
Dans la nuit du trépas, plus de cris de détresse!
Mais, de ce glas mortel,
La vie encor renait... la brise la caresse,
Parfums montent au Ciel!

O toi, qui dans ton sein enfantes et recueilles
Et la Vie et la Mort,
Qui chasses sous ton vent les hommes et les feuilles
Qui subissent un sort :
Explique à ma raison l'étonnante alliance
De l'être avec le ver !
Dans l'homme enfin, dis-moi, pourquoi l'intelligence
S'est unie à la chair?

Pourquoi ce front pensif, qu'éclaire la mémoire,
(*Réflecteur ou fanal!*),
Avant d'être glacé déjà voit la nuit noire
Assombrir son moral?
Dis, si l'âme est argile et se désorganise
Ainsi que fait le corps ?
Si, *par d'autres réveils* l'être humain s'éternise
Quand un jour tu l'endors?

Dans le creux des vallons, sur la crête des cimes,
L'homme pour t'épeler,
Nature, a fouillé l'air, a sondé tes abîmes
Où l'écho vient parler.
Les générations, qui par toi sont nouvelles,
Pour ne point s'appauvrir,
Viennent boire en ton sein les sucs mêlés de celles
Que le temps fit périr.

Et, d'année en année, absorbé par son âge,
Le siècle, en s'éteignant,
A fait passer sa fièvre aux fils de son lignage
Et rien plus n'est stagnant.
Orgueil du moribond, une autre ère va naitre
Comme une autre avait fui ;
Mais, tant qu'il tient son luth, sa voix chante l'ancêtre
Dont l'image est en lui.

Tous ces vieux vétérans ont fait d'immenses choses
Et n'étaient pas des nains!
Précurseurs de l'Idée, ils ont été les causes
En ouvrant nos chemins.
Affaiblis par la lutte, ils jetaient leur semence,
Tournés vers l'Avenir!
Et ce vent du Progrès, — qui leur doit sa naissance, —
Souffle pour les bénir.

Le Chêne colossal étalait mille branches
Comme un beau parasol;
A l'ombre des grands bois, les muguets, les pervenches
Embellissaient le sol.
Mais les fleurs ont vécu!... L'arbre était centenaire!....
Par des voix rappelés,
Ils ont aux quatre vents fertilisé la terre
De leurs débris mêlés.

Mme CORNÉLIE.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

D'un journal magnétique et spirite mon *un*,
Le brave Directeur, s'occupe de chacun
De ses frères et sœurs; faut-il que je le nomme? —
Mon *second*: fille forte, aux allures d'un homme. —
Dans plus d'une assemblée, orageuse parfois.
L'on voit maint chicaneur sur tout *faire* mon *trois*.

Puéchabon (Hérault), 6 février 1894.

GASTON DE MESSIMY.

Les noms des devins et des devineresses paraîtront dans le prochain numéro du journal.

Nous publierons la solution du mot triangle de notre n° 78 dans le n° 80 de la *Paix Universelle* et celle du mot carré syllabique dans le n° 81.

Cours de magnétisme

Dimanche 4 mars, à 3 heures précises, A. Bouvier commencera dans son cours l'étude de la psychologie contemporaine; en raison de l'importance que prennent les leçons et de l'attrait des expériences, les cartes seront rigoureusement exigées.

L. D.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 80 | 10 Centimes | 16-31 MARS 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

L'IDÉE DE DIEU

Un débat s'est engagé dans le journal *Le Flambeau* entre écrivains spirites, au sujet de l'établissement du programme du prochain Congrès de Liège. Plusieurs d'entre eux s'étant prononcés contre l'affirmation de l'existence de Dieu, M. Léon Denis leur a répondu par un article dont nous extrayons les passages suivants :

« Considérant l'idéal divin sous son aspect général, nos frères s'expriment ainsi :

« Vieille menace contre la liberté humaine », nous dit l'un ;

« Cause inhumaine et maudite des créateurs et inventeurs de faux dieux qui, sous couleur de religion, aidèrent à annihiler la volonté des peuples et à les façonner pour la servitude.... à rendre plus épaisses les ténèbres de la superstition », nous dit l'autre.

« Ainsi, les hommes de la Convention qui, au nom du peuple français, ont proclamé l'existence de l'Etre suprême comme « idée sociale et républicaine » (Discours de Robespierre du 18 floréal an III), les hommes de 48, qui étaient déistes : tous, depuis Robespierre, Danton, Saint-Just, jusqu'à Louis Blanc, Esquiros, Barbès, Henri Martin etc., et les grands démocrates latins : Mazzini, Garibaldi, Castelar, tant de grands hommes de notre pays, depuis Montaigne, Voltaire, Rousseau jusqu'à Victor Hugo ; tant d'hommes illustres du dehors, depuis Socrate jusqu'à Washington, tous ces hommes n'étaient que des « oppresseurs de peuples » et des « replâtreurs de religion ». N'y a-t-il donc que les matérialistes qui aient le bonheur de plaire à nos contradicteurs, ou bien ne faut-il voir dans leurs appréciations que la conséquence d'une erreur d'optique qui consiste à voir partout le Dieu des sacristies.

« En réalité, qu'est-ce que l'idée de Dieu ? Pour nous, comme pour tous les grands penseurs que nous venons de nommer, l'idée de Dieu, c'est l'idée de Loi. L'une est inséparable de l'autre. La Loi, c'est l'ordonnance de la Raison en vue du bien final de tous les êtres. Elle nécessite un principe supérieur intelligent, générateur des intelligences contingentes, Raison consciente, éternelle source de toute loi. Les êtres ont en eux un reflet de cette Raison éternelle, reflet qui s'accroît et grandit avec leur compréhension de l'idéal divin. Et la conquête de cet idéal étant le but suprême de toutes vies, comment l'acquérir sans l'assigner comme but à l'évolution des humanités.

« On veut bien affirmer la solidarité intégrale de tous les hommes, mais par quoi peuvent-ils se sentir reliés les uns aux autres, si ce n'est par ce qu'ils ont de commun, par ce qui leur permet de se comprendre, de sympathiser, d'aimer et de sentir à l'unisson, c'est-à-dire par la raison et par l'intelligence ! Et d'où tiennent-ils ces puissances mentales si ce n'est d'un principe qui en est la source. C'est ainsi que l'idée d'une cause suprême se retrouve au fond de tous les problèmes, car c'est seulement en elle que l'être, au milieu des éléments relatifs, transitoires et changeants qui constituent son domaine, peut trouver le point fixe, le levier qui lui permet de soulever et de résoudre toutes les questions.

. . . .

Pas plus que le positivisme d'Aug. Comte, le positivisme spirite ne saurait suffire aux aspirations de l'âme humaine. Il ne peut pas davantage guérir les maladies morales dont souffre notre société. Et c'est ce qu'avaient compris avant nous tous les grands démocrates qui ne se souciaient pas, eux, de faire le jeu des religions en rejetant dans leur sein tous les assoiffés d'idéal. Oui, sans doute, il faut travailler avec ardeur et par tous moyens licites à améliorer le sort des humbles, des déshérités, mais par-dessus tout, il faut leur donner l'espérance, je dirai même la certitude de leur avenir infini. Il faut combattre la misère, détruire l'ignorance, mais il faut aussi et surtout faire lever les regards vers les hauts sommets ; diriger toutes les pensées vers cette Justice éternelle qui pèse toutes nos paroles, tous nos actes dans sa balance infaillible ; vers cette Justice qui nous attend à l'issue de la vie présente, qui nous saisit, nous entraîne dans son orbe immense, dans son engrenage redoutable et nous conduit vers ce Principe des Principes qui est la fin de tout, en qui réside la Justice et qui est son dernier fondement.

« Ce ne serait pas la peine de vivre et de souffrir si la vie devait prendre fin à un moment quelconque de notre durée.

« O divin Idéal de Justice, toi qui as soutenu tant de consciences, inspiré tant de sacrifices, apaisé tant de douleurs, toi pour qui tant d'hommes illustres sont morts dans les tourments, sur la roue, sur l'échafaud, sur le gibet, toi qui donnes la gloire aux obscurs et l'auréole aux méprisés, sans toi la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, la souffrance ne serait qu'une ironie du sort et la vertu une effroyable duperie. Mais par toi la vie acquiert toute sa grandeur et sa dignité. C'est toi qui fais l'homme droit et fort, sage et patient. Tu rayonnes à travers le temps et l'espace comme un foyer inextinguible et tu éclaires dans leur marche les humanités chancelantes. Par toi les ombres de notre existence s'éclairent, notre front courbé se relève et nous avançons avec confiance vers un avenir meilleur.

« Léon Denis. »

L'article dont nous reproduisons les passages ci-dessus a été écrit à la suite d'une polémique engagée d'une part dans le *Flambeau* entre MM. Chaigneau, Georges et Gony, dans le but d'exclure l'*Idée de Dieu* du futur Congrès de Liège, et de MM. Léon Denis et Laurent de Faget, d'autre part, demandant au contraire que cette question fasse partie du programme mis à l'étude.

Nos lecteurs se demanderont sans doute pour quelle raison l'idée de Dieu pourrait être bannie de nos discussions. Voici celle que donne dans le *Flambeau* du 18 février M. Gustave Gony.

« Et si le Congrès de Liège proclamait collectivement Dieu comme *base* du spiritisme, tout comme Robespierre et la Convention le proclamaient *base* de la société, ne serait-ce pas exclure, frapper d'ostracisme ceux qui n'admettraient pas cette base, en les rejetant en dehors du corps spirite ?

« Et puis, en réalité, l'idée de Dieu peut-elle être la *base* du Spiritisme ? Nous ne le croyons pas. En effet, pour qu'un principe puisse être considéré comme base d'une philosophie, secte ou religion quelconque, il faut que, dès qu'on l'admet, on soit forcément de la philosophie, de la secte ou de la religion dont il est la base. Or, celui qui croit à Dieu est-il nécessairement spirite ? Point, il est tout ce qu'il voudra : catholique, protestant des 36 écoles, musulman, boudhiste, quaker, anabaptiste, etc., etc. Il est facile à comprendre que Dieu est de tout parce qu'il est au-dessus de tout, et ne peut être la base de rien. »

Pour être logique, ces messieurs doivent aussi demander que l'étude de l'âme et son immortalité soient exclues des travaux du Congrès de Liège, car, toutes les sectes ci-dessus y croyant comme nous, l'âme et son immortalité ne peuvent servir de base au spiritisme et que les y admettre « serait exclure, frapper d'ostracisme ceux qui n'admettraient pas cette base, en les rejetant en dehors du corps spirite. » On irait loin en suivant cette voie et bientôt toutes les questions devraient pour une cause ou pour une autre être exclues du futur Congrès de Liège.

Mais ils sont donc si nombreux ceux qui veulent être spirites et qu'ombragent l'idée de Dieu que pour leur être agréable nous devions bannir cette idée de nos études ? Pour notre part, nous n'en connaissions que deux, mais il paraît qu'ils sont trois comme les anabaptistes du Prophète.

Le troisième n'assistait pas au Congrès de Paris 1889 auquel les deux premiers ont pris part ; ceux-ci me permettront de leur remettre en mémoire la fameuse séance du 12 septembre dont, ce me semble, ils auraient dû garder le souvenir.

C'était dans le grand Temple, toutes les sections réunies, la salle archi-comble ; au début M. Camille Chaigneau prend la parole, et de concert avec M. Marius Georges dans un discours savamment ordonné préparé, étudié, point par point, aborde le même sujet qu'il défend aujourd'hui et où « il déclare qu'il n'est rien, ne veut rien être de tout ce qui se termine en *iste* et commence par le nom d'un homme », tant l'épithète de *kardeciste* lui écorche les oreilles.

Après ce discours qui soulève quelques applaudissements, M. Léon Denis prend à son tour la parole et dans une de ces improvisations fulgurantes où il sait mettre toute son âme, prononce un de ces discours vibrants où la conviction de l'orateur le dispute à la logique et qui sait gagner à sa cause tous ses auditeurs.

Ces deux discours figurent en entier dans l'ouvrage du Congrès, pages 157 et 161, nous y renvoyons nos lecteurs et ne reproduisons que les passages suivants du discours de M. Léon Denis :

« En faisant du spiritisme seulement une science, nous ne pourrions remédier aux inconvénients, aux dangers que je viens de vous signaler. La science n'a rien fait pour le progrès des mœurs et l'amélioration des caractères. Elle a mis l'humanité en possession de forces considérables, mais toutes ces forces ont été accaparées par les puissants, par les financiers, et la condition des masses populaires est restée aussi pénible, aussi douloureuse que jamais (*Applaudissements*.)

« Le spiritisme vient rappeler aux hommes leurs devoirs et leur mission ; il les arrache aux préoccupations mesquines ; il élève leur regard vers l'idéal suprême de justice, de progrès, de lumière qui est Dieu. En enlevant au spiritisme ce mobile, cette force, ce levier, nous lui enlèverions toute action morale sur la société. Et il arriverait ceci : c'est que le spiritisme ne serait plus qu'une de ces tentatives vaines, un de ces efforts infructueux de la pensée comme l'histoire en a tant connus. Alors un autre enseignement, une autre croyance viendrait remplir le rôle qui lui est assigné et s'élever sur les ruines de ce spiritisme que nous aurions détruit par nos propres mains ; car ce ne sont pas nos petites raisons ni nos courtes vues qui peuvent entraver l'accomplissement du plan supérieur d'évolution et nous n'en porterions pas moins devant les siècles la responsabilité de ce grand désastre.

Mais il n'en sera pas ainsi ; le spiritisme restera à la fois une œuvre morale et une œuvre scientifique. Ces deux choses se complètent, se fécondent l'une l'autre. Et s'il est présenté sous ce double point de vue aux hommes, il pourra accomplir une œuvre grandiose de progrès et de relèvement. C'est notre plus grand désir, et c'est à quoi nous nous emploierons avec toute l'énergie des forces qui vibrent en nous. (*Applaudissements*.)

« Si le nom de Dieu vous déplaît en raison des abus commis en son nom, — et nous comprenons ce sentiment, — remplacez-le par celui d'Intelligence suprême. Peu importe le nom ! Quant au principe, il s'impose avec tant d'autorité qu'un sincère adepte du spiritisme ne saurait l'écarter ! (*Applaudissements*.)

« Je conclus : faisons du spiritisme non seulement une science, mais aussi une foi vivante, un lien moral qui unisse les hommes dans de communes espérances et les fasse marcher vers un même but. La science expérimentale, l'étude des faits est le corps du spiritisme, l'enseignement philosophique et moral en est l'âme, la vie ! Et qui donc préfèrerait au corps, à ce qui est passager, périssable, changeant, ce qui est éternel ? » (*Double salve d'applaudissements*).

Ici se termine le compte rendu officiel du rapport général, mais il y manque un point que je retrouve dans mes notes, et je me fais un devoir de le rétablir.

Double salve d'applaudissements, dit le rapport ? Est-ce suffisant ! non, car pendant plus de cinq minutes l'enthousiasme de l'auditoire tient du prodige, du délire : les applaudissements, les bravos succédaient presque sans interruption aux applaudissements, aux bravos, aux félicitations adressées à l'orateur. Nous étions tous si empoignés par les accents de M. Léon Denis que M. Camille Chaigneau crut devoir se lever et répondre à peu près en ces termes (je relève sur mes notes du Congrès) :

« Mesdames, messieurs, après le splendide discours que vous venez d'entendre, je constate que mon ami M. Marius Georges et moi sommes seuls à être de notre avis ; je ne regrette pas néanmoins de l'avoir provoqué en raison du plaisir qu'il nous cause à tous, à vous surtout dont les bravos prouvent que vos cœurs battent à l'unisson avec les sentiments de l'orateur, sentiments que nous sommes nous-mêmes heureux d'applaudir. » (*Salve d'applaudissements.*)

Ce discours en effet est un des plus beaux et par la façon dont il fut prononcé, le plus entraînant, le plus merveilleux que j'aie entendu ; aussi il a laissé dans mes souvenirs une trace si profonde que je m'étonne que nos amis Chaigneau et Georges aient pu l'oublier ou en méconnaître les enseignements au point de réouvrir à nouveau ce débat.

Ma conclusion sera courte. Si vous voulez que le Congrès de Liège ne soit pas une catastrophe lamentable, un effondrement complet, souvenez-vous dans quelles proportions les partisans de l'idée de Dieu se trouvaient au Congrès de Paris par rapport à ceux qui lui étaient opposés ; les mêmes conditions devant se reproduire ou à peu près au prochain Congrès, pesez et jugez après mûre réflexion quel est le parti le plus sage à prendre : ou admettre l'idée de Dieu au risque de mécontenter ceux qu'elle irrite, ou la repousser et repousser avec elle tous ceux qui la défendent et qui ne comprennent pas et s'offensent même de la discussion qui vient d'avoir lieu. Pour l'immense majorité des spirites, le spiritisme sans l'idée de Dieu est un corps sans âme. Si vous voulez supprimer Dieu, vous enlèverez au spiritisme sa raison d'être. Ou l'idée de Dieu sera affirmée au Congrès de Liège, ou ce Congrès sera une œuvre mort-née, un fiasco sans précédent, voulu et mérité.

Henri SAUSSE.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Faire toujours mieux, telle doit être notre règle de conduite ; c'est aussi celle que nous nous efforcerons de suivre à Lyon afin de donner de plus en plus d'éclat aux fêtes commémoratives que nous organisons chaque année en l'honneur du fondateur de spiritisme philosophique.

La cérémonie aura lieu cette année, ainsi que la *Paix Universelle* l'a déjà annoncé, le dimanche 1er avril, dans la salle des Ambassadeurs, 12, cours du Midi.

La fête commémorative commencera à 2 heures précises, sous la présidence de M. D. Metzger, par la lecture des adresses de nos amis de divers centres spirites ; plusieurs allocutions de circonstance seront prononcées ; puis M. D. Metzger voudra bien nous faire une de ses conférences qu'il sait rendre si attrayantes et si intéressantes.

Tous nos amis sont invités à cette fête de famille à laquelle, nous n'en doutons pas, ils se feront un devoir d'assister.

A 6 heures, un grand banquet réunira dans la même salle tous ceux de nos amis qui voudront y prendre part et qui se seront à cet effet munis de cartes spéciales :

A la direction du journal, 5, cours Gambetta ;
A la Société Spirite Lyonnaise, 14, cours Charlemagne ;
A la Société Fraternelle, 7, Rue Terraille.

Le prix du banquet est fixé à *trois francs* par personne ; il sera présidé par M. D. Metzger. De nombreux toasts y seront prononcés ; nous espérons que le plus grand nombre de nos amis se joindront à nous pour rehausser par leur présence le charme et l'éclat de cette fête de famille.

LE COMITÉ.

ORGANISMES DITS SURNATURELS
EXPLIQUÉS PAR LES RÉINCARNATIONS

Comme si un bienveillant pouvoir veillait à offrir à mes lecteurs une confirmation matérielle des lois logiques qui découlent de la croyance aux réincarnations, il m'a été donné, ces jours-ci, d'entendre une des personnalités les plus surprenantes de notre temps : M. J. Shepard, le musicien écossais.

Dans une salle obscure, des plus simples et des plus exiguës, devant quelques chercheurs de vérité, — ni sceptiques ni croyants, — M. J. Shepard, qui ne connaît pas méthodiquement la musique, qui ne l'a jamais apprise, — dans cette vie, du moins, — nous a fait passer par les sensations les plus étranges, les plus inouïes en cette terre.

Je ne parlerai point, ici, d'un morceau *rythme arabe*, — inédit, nous a-t-il dit, — ce sont de ces auditions que ma science musicale m'interdit de juger. La cadence, la facture possédaient indubitablement le cachet mauresque ; mais comment contrôler qu'un tel thème n'ait jamais été écrit ? qu'il n'ait pas été improvisé séance tenante ?

Non, ce qui m'a frappé, ce qui a frappé également sept personnes, — nous nous sommes fait part de nos impressions, c'est ce que M. Shepard a nommé : *le Passage de la Mer Rouge* ; puis un morceau, à quatre voix, avec accompagnement presque orchestral.

Sur un pauvre piano, d'un facteur oublié, pour rendre les effets obtenus par M. J. Shepard, d'une harmonie imitative dépassant l'instrumentation de nos plus grands concerts, il faut avoir maîtrisé toutes les difficultés du mécanisme, tous les arcanes de la composition, toutes les ressources du son, dans ses plus puissantes vibrations et dans ses nuances les plus délicates.

« Figurez-vous un réel ébranlement du sol, sous le galop d'un régiment de dragons ; des cris de détresse, — parfaitement distincts, s'élevant au milieu de ce tumulte, comme si une foule trop lente à frayer un passage à cette lourde cavalerie, se voyait piétinée, broyée, écrasée ;... le bruit des vagues se brisant contre ces humains que la terre engloutit ; et, après cette lutte titanesque, se calmant progressivement, pour en arriver au doux clapotement d'une marée tranquille sur nos plages méditerranéennes.

Toutes les touches du piano vibrant dans un sympathique ensemble, non plus sous le doigté de deux mains, mais sous celui de quatre, de six mains ; de manière à rendre impossible, — par nos moyens actuels d'analyse musicale, — l'écriture de ces phrases gigantesques aussi

satisfaisantes, pour l'oreille, dans leur forte que dans leur ultime pianissimo. »

Quant au quatuor, son explication amplifiera les arguments rationnels qui découlent de ces « Etats artistiques ou scientifiques », non acquis, par un individu dans la même vie.

M. Shepard, ayant pris quelques minutes de repos, dans la plénitude de ses facultés excitées par la sympathie de son auditoire, se surpassa encore.

Il débuta par un prélude majestueux. Puis, avec une splendide voix de basse, entonna un chant plus religieux que profane... Tout à coup, passant de la voix masculine la plus riche au plus magnifique des sopranos, il nous fit tressaillir... O merveille!... à la voix de soprano succéda un émouvant contralto qui mêla ses accents, durant une mesure, à ceux du soprano; tandis que, quelques minutes plus tard, lui répondait une troisième voix : le mezzo-soprano..... Toutes personnalités vocales très distinctes comme timbre, comme registre, comme qualités de son.

. . . .

. . . .

Voilà les faits... Ils seront niés par ceux qui, en dépit de leurs yeux, ne veulent point voir, en dépit de leurs oreilles ne veulent point entendre.

Ils resteront l'étonnement des personnes qui, les acceptant, ne pourront, — à cause de leur croyance religieuse ou scientifique, — les expliquer rationnellement.

Et, pourtant, je ne me lasserai jamais de le répéter, ils ne sont que l'application d'une loi naturelle sur un être plus avancé dans ses incarnations que les êtres que nous rencontrons ordinairement.

La rareté actuelle de ces types perfectionnés crée leur étrangeté, leur originalité, leur merveilleux.

L'idée des réincarnations d'une justice complète, entraîne toujours la conséquence suivante : Dans chaque enveloppe matérielle, nous retrouvons tout ce que nous avons constitué au préalable : état moral, état intellectuel, état artistique, état scientifique, tout enfin.

Ce n'est point par inspiration que M. J. Shepard nous éblouit... Il fait revivre, — comme il revit lui-même, — un talent qu'il acquit et développa, peut-être? avec beaucoup de peine et d'assiduité, dans ses vies précédentes.

Son talent doit même avoir atteint, à force de luttes et de travaux,—la perfection dans le plan du son, du rythme, des tonalités. De sorte que la construction de son organisme musical étant achevée, les manifestations en sont devenues instinctives, comme celles de notre organisme minéral, végétal, animal, une fois terminé, le sont déjà devenues.

Et sans que cela présente un phénomène plus incompréhensible, il en sera de même lors de l'achèvement de notre organisme intellectuel. La pensée, l'idée arriveront un jour, sans efforts ainsi que les ondes musicales que M. J. Shepard nous avoue développer inconsciemment, — si inconsciemment que ses auditeurs sont souvent obligés de lui expliquer ce qu'il a produit, ce qu'il a fait entendre.

Lui, et tout ceux qui nous offrent des plans artistiques, intellectuels, achevés, ou presque achevés, ne sont-ils pas la preuve incarnée du mode de transformisme que la nature met en œuvre pour nous faire travailler des sphères de plus en plus parfaites par leur complexité.

Il est impossible de posséder des idées des talents, des arts, des langages non acquis. Ce que nous appelons *intuition* est la réapparition objective de ce que nous avons su et vu.

Nous pouvons arriver à la conception de ces phénomènes, par ce qui se produit dans notre mémoire, laquelle emmagasine des souvenirs qu'il ne lui est pas toujours donné de faire revivre au commandement de la volonté. Tandis que par association de lieux, d'atmosphère, de personnes, ces souvenirs surgissent sans même les avoir désirés.

Leur arrivée, dans notre plan physique, tient donc à une loi d'attraction, d'entourage, d'air ambiant.

Ce qui expliquerait logiquement pourquoi des talents comme celui de M. J. Shepard ne peuvent produire leurs dons extraordinaires que parmi un public dont les conditions sympathiques, harmoniques, soient assez puissantes « dans leurs éléments constitutifs », pour faire revivre des facultés antérieures non acquises dans l'enveloppe matérielle du moment présent.

En cela, plus rien de surprenant... Du reste, c'est inouï ce que nos sens, — chacun dans leur domaine, — conservent d'empreintes reçues.

L'année dernière, dans une de mes promenades au Bois de Boulogne, mon goût artistique m'avait porté à admirer longuement une robe d'un coloris et d'un dessin savoureux et chatoyant.

Une quinzaine plus tard, je lisais un ouvrage de Walace, mon livre appuyé sur ma table. Soudain, je sentis un terrible picotement dans l'œil droit. Voulant néanmoins ne pas perdre une minute, je continuai, de l'œil gauche, ma lecture captivante, tandis que je me frottais vigoureusement l'autre œil.

Sous la pression de mes doigts, vous ne devineriez jamais ce qui surgit? Ce fut, à ne plus en croire mes yeux, le dessin et le coloris qui m'avaient charmé quelques jours auparavant, et cela avec une netteté parfaite. La vision dura quelques secondes.

Nous sommes donc, durant notre vie terrestre, un réceptacle complet, *condensé* de toutes les impressions, visions, auditions, *olfactions*, attouchements que nous avons eus avec les choses hétérogènes avec lesquelles nous sommes entrés en contact.

A de certains moments et dans de certaines conditions, nous pouvons les faire revivre.

Dans d'autres, nous ne le pouvons pas. Etendons à nos existences antérieures ces pouvoirs accumulés d'assimilation ; soumettons-les à des causes capables de manifester nos réminiscences, ou aptes à les laisser dans l'état expectif ; et nous aurons une entente rationnelle de ceux qui dessinent sans avoir pris de leçons, qui jouent du piano sans maîtres, qui ont toutes les délicatesses du cœur

ou de l'esprit, dans le milieu le plus vil, le plus abject, le plus grossier.

Enfin, si M. J. Shepard a pu nous donner l'illusion ou la réalité d'un quatuor : une voix masculine et trois voix féminines, c'est que, — sans compter toutes les autres, — il a passé par ces quatre manifestations antérieures.

Le sexe, je l'ai déjà fait entrevoir, — est tout à fait secondaire dans l'œuvre gigantesque du transformisme.

L'être désincarné, voulant s'élever toujours, cherche toujours aussi l'enveloppe matérielle qui servira le plus à son progrès; et il peut tantôt la trouver dans l'élément masculin, tantôt dans l'élément féminin.

Je dirai plus, l'individualité ne pourra arriver à sa perfection entière qu'en réunissant *tout le bien* propre à la nature de chacun des sexes; en unifiant ces dons qui se sont amplifiés dans l'état différentiel, mais qui, un jour, devront s'équilibrer dans l'organisme perfectionné. le cœur, l'énergie, l'intelligence se pondérant dans une juste mesure, remplaçant l'égoïsme, la faiblesse ou la brutalité, l'ignorance ou la grossièreté.

Que de merveilles dans la nature !...

L. d'Ervieux.

Paris, 29 novembre 1893.

LE MAGNÉTISME

La raison est la puissance du sage. Le progrès, qui en est le produit, commande de marcher en avant et de secouer les préjugés qui entravent les investigations de la pensée et la proclamation de la vérité.

Le magnétisme a été banni, honni et pourchassé pendant cent ans. Pendant cent ans on l'a vilipendé, pendant cent ans ses adeptes ont passé pour des imposteurs, et aujourd'hui la routine et l'ignorance l'attaquent encore. Les chercheurs des causes magnétiques ont été taxés pendant longtemps de charlatans, d'imposteurs, de saltimbanques. Charlatan était le docteur Mesmer, charlatan était le marquis de Puységur, charlatan étaient les savants médecins Delonit, Petestin, Braid, Liébault, etc., etc.

Aujourd'hui, les préjugés et le discrédit qui s'attachaient au magnétisme ont disparu en partie dans le monde savant. L'académie de médecine a ouvert à deux battants ses portes à cette branche importante des sciences physiologiques et psychologiques. Les jeunes médecins de l'école du progrès commencent à se faire remarquer par des recherches magnétiques et hypnotiques à la Salpêtrière. Les résultats obtenus par ces moyens sont des plus satisfaisants. Aujourd'hui les savants tenaces ne sont pas traités de charlatans. Ces hommes persévérants, ces chercheurs infatigables parviendront-ils à faire prévaloir la vérité dans tout son jour? Le progrès, quelquefois lent à s'accomplir, submergera assurément les entraves semées sur son chemin. En voici la preuve.

Le magnétisme, repoussé en 1784, est remis sur le tapis en 1813 par M. Deleuse; en 1831, il semble déjà triomphant par les efforts de M. Husson ; en 1837, il subit encore un échec, dans les travaux de M. Dubois d'Amiens; en 1842, M. Braid le fait triompher; en 1855, il remporte de nouvelles victoires; en 1859, M. Velpeau et M. Broca essaient de l'introduire à l'Académie ; en 1860, M. Azam lui fait faire un pas en avant; enfin, en 1882, il est entré triomphalement à l'Académie, grâce aux efforts de feu le docteur Charcot. Cette lutte du progrès contre la routine et les préjugés a fini par avoir raison des entraves qui lui barraient le chemin.

Mais la docte faculté de médecine, après avoir bafoué le magnétisme, en revendique le monopole. Ces savants égoïstes trouvent tout naturel d'arracher cette branche des facultés magnétiques à ceux qui l'ont fait éclore pour la monopoliser entre des mains qui ne peuvent produire les fluides nécessaires pour obtenir des guérisons. Ces restrictions ne peuvent que retarder le progrès de ces facultés humaines; car les principes magnétiques ne s'improvisent pas; ils émanent de causes encore mal définies que les recherches, l'expérience et le temps peuvent seuls mettre en lumière.

Comme toutes les découvertes importantes, comme toutes les idées nouvelles, le magnétisme est encore combattu par la routine et les préjugés qui enrayent son épanouissement.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui les hommes de progrès ne se bornent pas à l'étude de la matière brute. La connaissance, des éléments fluidiques et de tous les corps pondérables et impondérables qui échappent à nos sens devient l'objet de savantes recherches. On ne s'arrête plus à l'écorce des choses matériellement apparentes ; on sonde encore les causes inconnues des effets connus. C'est donc le règne de la pensée et de l'intelligence ; c'est un horizon nouveau qui apparaît aux regards de la jeune génération.

Aujourd'hui, rien n'étonne les véritables chercheurs, parce que la vérité repoussée à priori la veille par les douaniers du progrès, s'épanouit le lendemain radieuse de clarté.

Le magnétisme guérisseur fait silencieusement son œuvre humanitaire envers tous et contre tous.

Les disciples d'Esculape, sentant la faiblesse de leur art, ont provoqué la loi draconienne du 30 novembre 1892. La sévérité outrée de cette loi sera impuissante à protéger le monopole des fruits secs qui l'ont provoquée.

Les sommités de la science médicale ont constamment combattu cette protection exagérée des droits de guérir.

L'éminent docteur Trolard, professeur à l'école de médecine d'Alger, et organisateur d'une succursale de l'institut Pasteur à Alger, écrivait en 1884 ceci : « Pour nous, il n'y a qu'un moyen « de détruire le charlatanisme : c'est de proclamer la liberté de « l'exercice de la médecine. D'abord il est une question de prin- « cipe que personne ne peut contester : tout citoyen a le droit absolu « de se faire soigner par qui bon lui semble, et nous ne connaissons « à aucun pouvoir le droit de s'ingérer dans nos affaires particulières.

« A vouloir trop protéger, on ne protège rien du tout. Il serait « bien plus simple de laisser les citoyens se protéger eux-mêmes.

« Qu'a donc de si effrayant la liberté de l'exercice de la médecine ? « Cette liberté n'existe-t-elle pas dans certains pays? Et dans ces « pays on n'assiste pas à ces spectacles écœurants que nous avons « souvent sous les yeux : des foules processionnant devant un « medicastre quelconque. Et puis, il ne peut, il ne doit pas y avoir « d'autres privilèges que ceux que donnent l'intelligence, le savoir « et l'accomplissement du devoir professionnel.

« Il est vraiment temps qu'on apprenne aux citoyens à se protéger « eux-mêmes, à ne pas compter sur la tutelle du gouvernement pour « tous les actes de leur existence; les peuples forts sont ceux qui « sont les moins gouvernés.

« Qu'on laisse donc aux médecins eux-mêmes le soin de défendre l'honorabilité de cette profession.

« Une profession qui s'appuie sur des privilèges ne peut que « déchoir.

« La liberté, au contraire, affirmera les caractères, élèvera les « cœurs, stimulera le travail ; et le médecin vraiment digne de ce « nom, apprécié par tous, respecté de tous, ne relevant que de son

« talent et de sa conduite, saura dignement tenir le rang qui lui est « réservé dans la société »

Les principes posés par l'honorable docteur Trolard sont partagés par tous les médecins de valeur. Ceux-là n'ont pas besoin de protection pour faire facilement une brillante clientèle. Le mérite n'a pas besoin d'être protégé. Ce sont les fruits secs, qui, ne pouvant compter sur leur talents et sur des succès obtenus, demandent à l'Etat aide et protection.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que les célèbres médecins se méfient de leur art.

Bichat prétendait que la pratique de la médecine, telle qu'elle existe, n'est pas digne d'un homme raisonnable. Broussais définissait la médecine: *L'art de bercer les malades d'un chimérique espoir.* Tous les médecins de bonne foi conviennent que leur science n'est qu'un tissu de conjectures et de contradictions et s'écrient par la bouche des plus célèbres d'entre eux: « médecine, pauvre science! médecins, pauvres savants!! malades, pauvres victimes!!!

Après l'aveu des maitres les plus éminents dans l'art de guérir, conçoit-on une protection légale à l'égard des incapables ?

Comme le dit si bien le docteur Trolard, la liberté de l'exercice de la médecine peut seule élever cet art bienfaisant à la hauteur qu'il est susceptible d'atteindre, parce que cette liberté peut seule stimuler le zèle des négligents, de ceux enfin qui usent du monopole que leur donne la loi pour exploiter les malheureux malades qui se confient à leur ignorance et à leur force d'inertie.

Mais ces hommes ignorants et cupides, voyant les merveilles que produit le magnétisme, se sont effrayés de la concurrence que peut leur faire ce moyen puissant de guérir.

Certes, le magnétisme submergera tous les obstacles et toutes les entraves qu'on lui oppose. Les guérisons prodigieuses qui sont obtenues de toutes parts sans médicament parlent plus haut que tout ce que nous pourrions écrire.

Mais, le magnétisme repose sur des facultés personnelles que l'exercice développe mais qu'il ne peut donner.

Il faut donc laisser à ceux qui possèdent ces précieuses facultés la liberté de guérir. N'est-il pas véritablement cruel de chercher à paralyser leur action si bienfaisante pour les malades que la médecine laisse dans la souffrance ?

Que de victimes de l'incurie de la médecine que le magnétisme guérirait! Loin donc de chercher à restreindre l'exercice du magnétisme, qui ne peut jamais nuire, on devrait l'encourager par tous les moyens possibles.

Mais loin d'entrer dans cette voie de progrès, la loi du 30 novembre 1893 a été édictée uniquement pour l'entraver. Cette loi réactionnaire est un comble, dans cette fin de siècle.

Espérons que l'opinion des célébrités médicales, qui la repoussent, prévaudra et que cette loi, indigne de nos mœurs et de notre civilisation, sera abrogée.

Tous les hommes de progrès doivent donc se liguer pour obtenir du nouveau Parlement l'abrogation de cette loi inique.

Tous les moyens de guérir sont bons et utiles. N'en repoussons donc aucun. Le public est d'ailleurs bon juge; il a vite éloigné les charlatans qui le trompent.

DÉCHAND.

PROTESTATION

La politique n'est point notre affaire; les luttes entre les partis étant au premier chef des causes de divisions, de haine, nous voulons et nous devons nous en tenir à l'écart, puisque notre but au contraire est de chercher à faire naitre et propager parmi nous les sentiments de paix, d'union, de concorde, de véritable solidarité. Dans ces conditions nous n'aurions point parlé des attentats sauvages monstrueux qui viennent coup sur coup de se produire tant à Paris que dans d'autres villes si à leur sujet la presse quotidienne n'avait jugé plaisant de faire entrer le spiritisme dans un débat où il n'avait rien à voir.

Entre autres sornettes à propos de l'attentat du Café Terminus et de son auteur, la plupart des journaux ont reproduit l'entrefilet suivant :

Un rédacteur du *Temps* a interviewé la mère d'Henry, qui lui a déclaré que c'était la barbarie de leur riche famille qui avait inspiré à ses enfants la haine des bourgeois. Elle a dit notamment, au sujet de l'auteur de l'attentat :

« Depuis deux ou trois ans il se livrait à des pratiques superstitieuses qui nous faisaient peur à sa tante et à moi; « il était spirite, il se plongeait à certains moments dans « les méditations profondes, d'où mes plaintes ne pou- « vaient le tirer. Un soir que sa tante lui avait fait un lit « sur un canapé, dans sa chambre, il sortit de sa poche un « portrait de saint Louis qu'il voulut clouer au mur.

« — Que veux-tu faire de ça? lui dit sa tante.

« — Saint Louis est mon bon guide, répondit Henry; « quand j'ai une résolution à prendre, quand j'ai une « tristesse à calmer, j'évoque le souvenir du saint roi et « j'agis selon ses commandements.

« Mais la tante ne voulut rien entendre, car elle jugeait « que cette image sans valeur faisait trop de contraste « avec les quelques tableaux qu'elle possédait. »

La conduite que Mme Henry prête à son fils ne se rapporte en rien à celle d'un spirite digne de ce nom et ne pourrait être le fait que d'un mystique exalté, d'un dément comme on en trouve malheureusement à tous les degrés de l'échelle sociale et dans toutes les opinions et dont le spiritisme ne saurait être rendu responsable, quand bien même il serait établi que l'auteur de cet odieux attentat a été à une époque quelconque, un militant de notre philosophie; or rien n'est plus faux. Depuis plus de vingt ans nous nous occupons de spiritisme et sommes sur la brèche pour sa défense et sa diffusion, or jamais nous n'avons rencontré ce personnage sur notre route, et nulle part dans les annales de notre philosophie il n'est question de lui : c'est donc faussement qu'on a cherché à le présenter comme ayant eu quelque attache avec la cause que nous défendons; lui-même le déclare dans le passage suivant :

« On a raconté qu'Emile Henry s'est beaucoup occupé de spiritisme. Quand le magistrat instructeur l'a interrogé sur ce point, il s'est mis à sourire.

« Moi, un spirite, allons donc ! Il est vrai qu'en 1885, un « ami s'occupant de science occulte m'a fait prendre part « à un certain nombre d'expériences. J'ai vu tout de suite « que cela n'était qu'une des formes du charlatanisme et « je n'ai pas insisté.

« Les mathématiques m'ont donné le goût des choses « positives et précises. »

Ceci est net et nous semble sans réplique de la part de

ceux qui voudraient quand même nous compromettre en pareille compagnie. Nous repoussons nous-même avec non moins de mépris et d'horreur toute solidarité avec cet anarchiste, ses théories et ses actes, et, tant en notre nom qu'en celui de nos amis, nous répouvons hautement et énergiquement sa conduite coupable et protestons contre les insinuations qui tendaient ou tendraient à montrer le le spiritisme comme pouvant conduire à un tel degré d'avilissement moral, de bestialité.

L'appréciation du criminel du café Terminus à l'égard de notre philosophie nous importe peu, mais nous tenions à dégager le spiritisme de toute connivence avec ses actes ou ceux de ses pareils; aux gaillards de cette trempe nous préférons et pouvons opposer l'élite des savants qui dans tous les pays se sont occupés des phénomènes spirites et n'ont pas craint d'en affirmer l'authenticité. Nous profiterons de cette circonstance après avoir protesté contre la conduite coupable de ceux qui préconisent ou accomplissent de tels actes, pour rappeler avec Allan Kardec à ceux qui semblent si souvent se faire un jeu de l'oublier que :

« Le but essentiel du spiritisme est l'amélioration des « hommes. Il n'y faut chercher que ce qui peut aider au « progrès moral et intellectuel.

« Le vrai spirite n'est pas celui qui croit aux manifesta- « tions, mais celui qui met à profit l'enseignement donné « par les esprits. Rien ne sert de croire, si la croyance ne « fait pas faire un pas en avant dans la voie du progrès, et « ne rend pas meilleur pour son prochain. »

« La croyance au spiritisme n'est profitable qu'à celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier. »

Lorsque à ceci nous aurons ajouté que la devise du spiritisme est : *Hors la charité pas de salut*, nous espérons qu'on voudra bien nous laisser en dehors de faits que réprouve toute notre philosophie. De quelque manière en effet qu'on veuille interpréter la charité, on ne pourra jamais la faire concilier avec les théories et les actes de ceux qui attentent à la vie de leurs semblables sous le fallacieux prétexte de réformer les injustices sociales.

Henri Sausse.

TRAITÉ DU HASCHICH

ET D'AUTRES SUBSTANCES PSYCHIQUES

(*Suite*)

Ceci bien compris, nous entrons immédiatement dans le vif de la question.

Dans ces dernières années, l'attention des physiologistes s'est portée sur certaines substances qui jouissent de propriétés fort singulières.

Ces substances, en effet, agissent tout particulièrement sur le système nerveux : elles exaltent l'intelligence et l'imagination de l'homme; elles développent en un mot ses facultés intellectuelles; c'est pour cela qu'on les dénomme *Substances Psychiques*.

Tous les magiciens de l'Orient ont utilisé et utilisent encore de nos jours, dans leurs conjurations, des substances narcotiques également dénommées *Psychiques* parce qu'elles ont le pouvoir de dégager momentanément l'âme du corps et de l'envoyer dans le monde des rêves, dans le monde sidéral, c'est-à-dire dans le monde astral des Occultistes.

Ces magiciens absorbent la fumée de ces narcotiques et, grâce à elle, ils rendent des oracles au milieu des fumigations de chanvre ou haschich, de datura stramonium et de quantité d'autres solanées que nous aurons l'occasion de décrire.

Les substances psychiques sont assez nombreuses, plus nombreuses qu'on ne le croit généralement parce qu'elles ne sont pas toutes connues.

Parmi elles, quelques-unes possèdent, à un plus haut degré que leur congénères, les qualités psychiques; ce sont celles-là que nous allons étudier, avec tous les soins qu'elles méritent, car c'est de leur étude approfondie qu'on peut tirer d'elles de grands bienfaits, tandis qu'en connaissant trop superficiellement leur vertu, on use et surtout on abuse de ces substances, et c'est là une des graves causes du dérangement cérébral de beaucoup de nos contemporains.

Les plantes que nous nous proposons d'étudier sont par ordre d'importance : la Haschich, l'Opium, la Morphine, le Datura Stramonium, la Belladone, la Digitale, etc.

On sait combien l'usage du Haschich ou Chanvre Indien (*Cannabis Indica, L.*) est répandu chez certains peuples, notamment chez les Arabes et chez les Musulmans de l'Orient et de l'Occident. On sait aussi qu'ils utilisent cette substance pour entrer dans un état d'extase, dans lequel ils goûtent toutes les joies intenses du paradis, que le prophète promet à ses sectateurs, aux fidèles élus.

L'opium et la morphine qui en dérive ont, à un moindre degré que le haschich, la même action sur le cerveau de l'homme.

Il en est de même du datura stramonium, de la belladone, de la jusquiame, de l'ellébore et de diverses autres plantes.

Mais parmi toutes les substances psychiques à base végétale, le haschich occupe sans contredit le premier rang; aussi l'étudierons-nous tout d'abord. Nous ferons son histoire, nous décrirons la plante et les variétés qui la fournissent, ses préparations diverses, ses effets physiologiques et pathologiques: enfin, nous donnerons des conseils pratiques pour le maniement de cette substance à la fois si dangereuse pour celui qui ne sait pas s'en servir et si éminemment utile pour celui qui sait la doser avec science et pour le but déterminé qu'il poursuit.

Nous apprendrons même à nos lecteurs l'art de faire varier les effets du haschich, car avec un doigt habile on peut obtenir les résultats les plus divers, de même qu'un excellent musicien peut tirer de son instrument des intonations extrêmement variées.

Comme le lecteur peut s'en convaincre, les divers sujets que nous nous proposons de traiter présentent non seulement un grand intérêt, mais ils ont encore une importance capitale. Aussi diviserons-nous par chapitres notre étude, ce qui permettra de lui donner le plus de clarté possible.

L'étude du haschich terminée, nous passerons aux plantes narcotiques : Opium, Belladone, Datura, Aconit, Digitale, Jusquiame Ciguës, etc.; plantes également dénommées sédatives, puisqu'elles calment les douleurs, mais qui, consommées à haute dose, sont aussi de violents poisons.

C'est pour cela que les narcotiques ou soporifiques, de même que les anesthésiques, réclament un guide sûr pour leur emploi.

De tout temps, pour calmer ses douleurs physiques, l'homme a recherché des anesthésiques; il les a utilisés principalement pour soulager les souffrances qu'amènent après elles les opérations chirurgicales, et cela dès la plus haute antiquité.

La *Pierre de Memphis*, composition pour nous inconnue, réduite en poudre ou dissoute dans du vinaigre, était en usage chez les Grecs

et les Romains depuis un temps immémorial. Il est probable qu'elle avait quelque analogie avec la pierre *sammienne* qui, au dire de Pline (1), était incorporée dans les médicaments dits *Acopes* (délassants, anesthésiants) ; cette même pierre portée par les femmes en amulettes empêchait l'avortement.

(A suivre.) E. Bosc.

CH. FAUVETY

Hier c'était Bonnemaire, Eug. Nus, Victor Considérant. Aujourd'hui c'est Ch. Fauvety qui nous quitte...

Les voilà presque tous partis, les derniers survivants de cette phalange d'élite, qu'on a appelés les socialistes de 1830 et de 1848 — qu'on a tant calomniés! — lesquels ont imprimé au XIXe siècle un si vigoureux élan vers la Fraternité humaine.

C'ÉTAIENT DES HOMMES!... Hélas ! où sont leurs remplaçants ?

L'œuvre de ces héroïques semble aujourd'hui s'éclipser au milieu du chaos social, politique et scientifique dans lequel nous sommes.

Espérons que cette éclipse n'est qu'apparente; autrement c'en serait fait de la Fraternité pour longtemps.

Nous avons tenu personnellement à accompagner la dépouille mortelle de cet homme de bien. C'est un devoir, lorsque de pareils hommes se désincarnent.

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe. M. Garcin, un des anciens collaborateurs de Ch. Fauvety dans la *Solidarité Universelle*, a rappelé, avec beaucoup d'âme, le rôle bienfaisant de Ch. Fauvety dans les événements de 1848. Il nous a lu la magnifique profession morale de Ch. Fauvety : *A la gloire de l'Eternel.* Un délégué du Grand Orient, ainsi qu'un autre de la loge maçonnique dont faisait partie Ch. Fauvety, ont montré combien cet homme d'élite a pris une part active dans le développement de la Démocratie et de l'avènement de la deuxième République.

Une dame, au nom de la Ligue pour la revendication des droits de la femme, est venue saluer en Fauvety un de ceux qui ont le plus fait pour faire triompher ces droits.

M. Fabre des Essarts, l'écrivain bien connu, a ému profondément l'assistance en rappelant le dévouement de Ch. Fauvety pour les victimes de nos tristes conventions sociales, que Max Nordeau a fort justement appelées: *Les Mensonges conventionnels* et dont le résultat a créé la Révolte, dont on commence seulement à entendre les sourdes colères. .

Notre ami C. Chaigneau, comme ancien secrétaire de la « Société psychologique » dont Ch. Fauvety était le président, a retracé, en quelques paroles pleines de cœur, la très heureuse influence de Ch. Fauvety sur le spiritualisme expérimental. Le discours de notre ami a produit une profonde impression.

M. Lessard, directeur de la *Religion Universelle* dont Ch. Fauvety était l'inspirateur, a su avec beaucoup d'éloquence résumer la haute philosophie de celui qu'il appelle son « maître », soit au point de vue humanitaire, soit au point de vue déiste.

Nous, spirites, en envoyant notre salut à cette belle âme désincarnée, demandons-lui de nous continuer ses bons conseils: jamais, jamais nous n'en avons eu tant besoin. J. BOUVERY.

P. S. P. Dans ma lettre à Papus, insérée dans le dernier numéro, il s'est glissé un *lapsus* qui a été certainement corrigé par le lecteur, mais qu'il est bon de signaler. Voici la phrase : « Mais il ne s'agit pas seulement de savoir qu'il faut ces deux *nécessaires*, il faut encore bien connaître le genre de nourriture qui convient à chaque entité, qui, unies, forment le *corps*. Ce n'est pas : *le corps* qu'il faut lire : c'est *l'homme*.

(1) *Histoire Naturelle*, XXXVI, 40.

CHARADE

Devins, mon *un* est ville du Brésil,
Et mon second, médecin, « vous plaît-il? »,
Lequel vivait (aussi savant que juste)
Aux temps heureux de l'empereur Auguste
Quant à mon *tout*, encore un médecin,
Grand alchimiste, ayant l'esprit *malin,*
Bref! le diable au corps (?) ... Natif de Suisse,
Cet homme illustre (oh! qu'en paix il jouisse
De ses travaux !) était un défenseur
De l'occultisme, et grand magnétiseur.

Puéchabon (Hérault), 10 février 1894.

GASTON DE MESSIMY.

Les noms des lauréats paraîtront dans le n° 82 de la *Paix universelle.*

SOLUTION DU MOT TRIANGLE

du n° 78 de la Paix

D O N A T O
O R A G E
N A G E
A G E
T E
O

Ont trouvé juste : M. Lapouble, rue Lecocq, à Bordeaux; Maurice Didion, route d'Espagne, Bordeaux; le jeune Armand, Lyon; Mlle Jeunet; Mlle Adèle H. S. ; Emile B., à Lyon ; L. Proudhon; K.-P. Rosa.

SECOURS IMMÉDIAT

Le 20 février, trouvé dans notre boîte, avec ces mots : pour les malheureux, 20 francs.

Cours de magnétisme

Dimanche 18 courant, à 3 heures précises : Étude de la psychologie au point de vue de la thérapeutique.

La partie expérimentale sera consacrée à la démonstration des phénomènes psychiques.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.